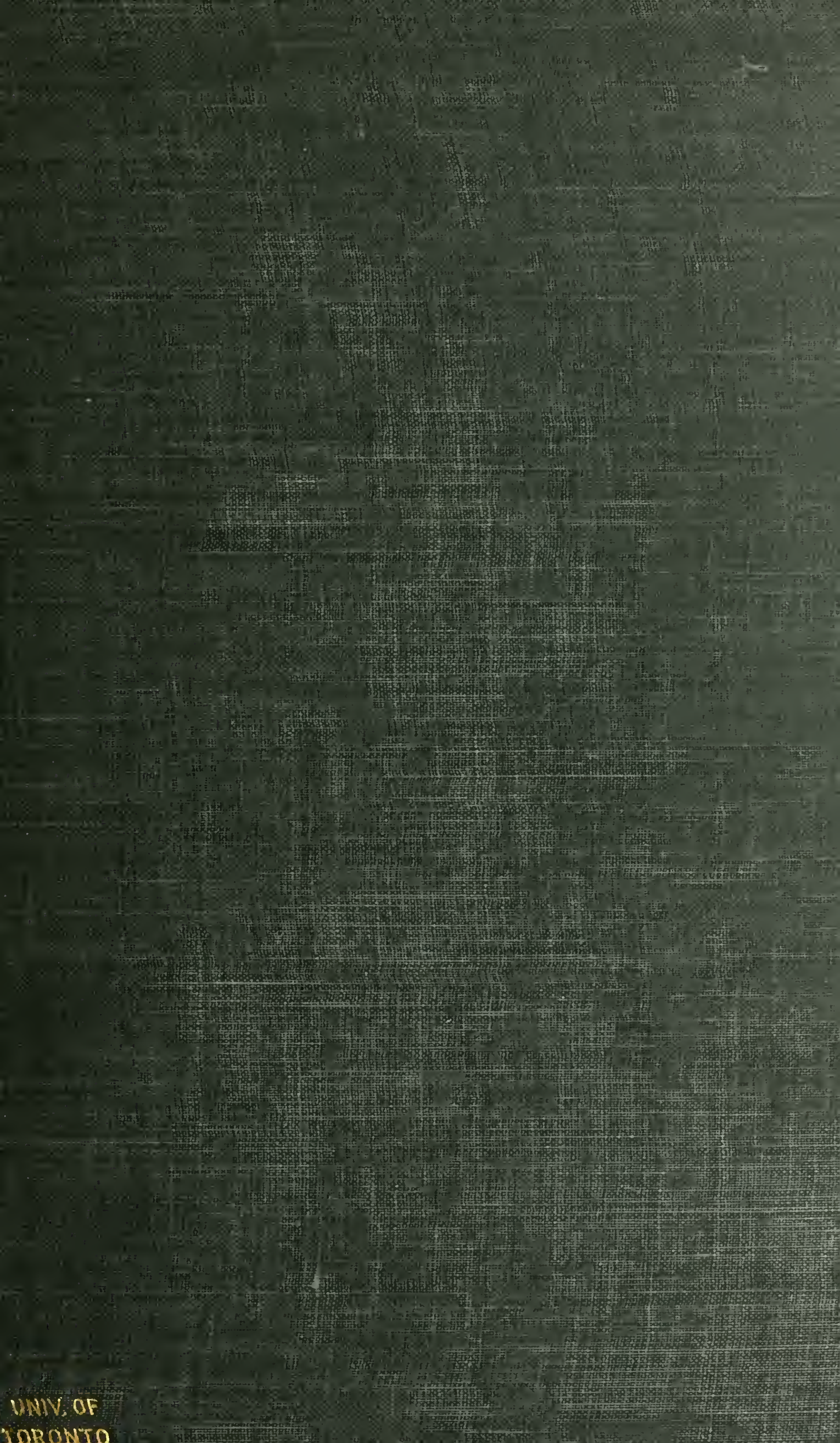

UNIV. OF
TORONTO

BULLETIN HISPANIQUE

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXVIIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME VIII

1906



85-5-37
16/1/08

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :
ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

PQ
6001
B8
année 8

Vol. VIII. Janvier-Mars 1906 N° 1.

CICÉRON ET LES ESPAGNOLS

(*Suite et fin*[1])

XIV

En l'an 58, alors que Cicéron devait prendre la route de l'exil, Balbus avait pu prodiguer à la famille de l'exilé les témoignages de l'intérêt le plus efficace ; en l'an 49, au moment où la guerre civile commençait, Balbus avait fait tous ses efforts pour permettre à Cicéron de garder une impartiale neutralité; dans les derniers mois de l'an 47, Balbus obtenait de César que Cicéron pût rentrer honorablement à Rome; en décembre 45, Balbus ménageait une entrevue très cordiale entre César et Cicéron; en avril 44, Balbus avait pris l'initiative de mettre en rapports son vieil ami, son ancien défenseur, avec l'héritier de César, le jeune Octave. Quand les triumvirs arrêtèrent la liste de proscription, en octobre 43, il fut apparemment impossible à Balbus d'empêcher que le nom de Cicéron n'y figurât. La froide volonté d'Octave était plus forte que les colères passionnées de César.

Il est permis de supposer que si Balbus eût exercé sur Octave la même influence qu'il avait exercée sur César, Cicéron aurait été sauvé. Mais Octave n'avait pas eu Balbus pour *praefectus fabrum;* aucun lien ne le rattachait à ce serviteur dévoué de la fortune et de la gloire de César. Il semble que, pendant cette période de troubles où Octave hésite entre les ennemis et les partisans de son père adoptif, Balbus se consacre, sans espoir de récompense, à la renommée de César, son protecteur bien-aimé. S'il s'attache à Octave, c'est parce qu'Octave est l'héritier de César : il se rend compte que l'héri-

1. Voir *Bull. Hispan.*, t. VII, p. 13-39, 93-127, 330-359.

tage de César fera la fortune d'Octave. Dans sa *XIIIe Philippique,* prononcée le 20 mars 711-43, Cicéron s'indignait contre l'opinion commune qui proclamait que le jeune Octave devait toute son autorité au nom de César qui l'avait choisi pour fils adoptif[1].

Après la mort de César, l'auteur du livre VIII des *Commentaires* sur la guerre des Gaules écrivait à Balbus : « J'ai dû céder à tes instances, mon cher Balbus; puisque mes refus de chaque jour te semblaient moins une excuse tirée de la difficulté de l'entreprise qu'une défaite venant de ma paresse, je me suis imposé une tâche bien difficile. J'ai continué les *Commentaires* que notre César avait rédigés sur ses actes en Gaule, sans avoir la prétention de comparer mon travail aux livres précédents et à ceux qui suivent la période que j'ai traitée. J'ai aussi achevé le dernier des *Commentaires* de César qu'il avait laissé imparfait; je l'ai pris aux événements d'Alexandrie pour le conduire, non jusqu'à la fin des dissensions civiles, dont il ne nous est pas permis de prévoir le terme, mais jusqu'à la fin de la vie de César[2]. »

Balbus recevait la dédicace d'un supplément des ouvrages historiques de César, composé probablement par Hirtius qui devait mourir dans la guerre contre Antoine, un peu plus d'un an après le dictateur, le 27 avril 711-43[3]. On admet que Balbus, lui aussi, est l'auteur d'un traité d'histoire. Cette opinion se fonde sur une affirmation de Julius Capitolinus, l'un des collaborateurs de l'*Histoire Auguste,* qui écrit, dans la biographie de D. Caelius Balbinus, empereur pendant quelques mois de l'année 238 : « Balbinus appartenait à une famille très ancienne; il disait lui-même qu'il descendait de Balbus Cornelius Theophanes, qui avait mérité d'obtenir, grâce à Pompée, le droit de cité romaine, comme étant à la fois très noble dans sa patrie et auteur d'œuvres historiques[4]. » Il n'y a pas lieu, pour conclure que l'ancien *praefectus fabrum*

1. *Philipp.*, XIII, XI, 24.
2. *De Bello Gallico*, VIII, *Préface.*
3. Sur l'attribution à Hirtius du livre VIII du *De Bello Gallico,* voir Teuffel-Schwabe, *Geschichte der Röm. Lit.*, § 197, 1.
4. Capitolinus, *Histoire Auguste, Maximi et Balbini vita,* VII.

de César a été historien, d'ajouter grande confiance à ce texte de Capitolinus qui établit une confusion entre Théophane, gratifié du droit de cité par Pompée reconnaissant des panégyriques dont il était redevable à l'historien de Mitylène[1], et le fils adoptif de Théophane, Balbus, beaucoup trop jeune pour s'être fait déjà connaître comme un *scriptor historiae*, au moment où il devint citoyen Romain. Bayle est, peut-être, parmi les historiens de Balbus, le dernier qui s'obstine, malgré l'autorité de Casaubon, de Vossius et de Tillemont, à admettre que, dans le passage de Capitolinus, « il vaut mieux trouver le fils adoptif que le père, » c'est-à-dire Balbus que Théophane[2]. Il est bien certain que, si Balbus avait écrit quelque ouvrage historique du vivant de Cicéron, l'auteur du *Pro Balbo* et des *Lettres à Atticus* n'aurait pas manqué d'y faire allusion dans son plaidoyer ou dans sa correspondance, soit pour le couvrir de louanges, soit pour s'en moquer, suivant ses dispositions à l'égard de l'historien, au moment où il en aurait parlé.

Mais, au vᵉ siècle, dans une *Lettre* où il énumère les auteurs qui ont fait l'éloge de César, le gallo-romain Sidoine Apollinaire vante le beau style de l'*Ephemeris* de Balbus[3]. On sait qu'au temps de César et de Cicéron le mot grec *ephemeris*, qui correspond à peu près au mot latin *commentarius*, signifie un mémorial rédigé au jour le jour. La synonymie de ces deux termes a fait croire à Nipperdey et à Roth que l'*Éphéméride* de Balbus n'est autre chose que le livre VIII du *De Bello Gallico* dont, on l'a vu, la *Préface* est adressée à Balbus par l'auteur, Hirtius probablement[4]. Mais, parmi les historiens dont il invoque l'autorité pour attester l'exactitude de certains épisodes de sa biographie de César, Suétone cite Balbus : « *Cujus rei... auctor est Cornelius Balbus, familiarissimus Caesaris*[5]. » On peut conjecturer que l'ouvrage auquel Suétone fait allusion est le même dont, trois siècles plus tard, Sidoine Apollinaire

1. Voir *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 2, p. 103.
2. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, au mot *Balbus*, note C.
3. Sidoine Apollinaire, *Epist.*, IX, XIV : *Quisve... Balbi* Ephemeridem *fando adaequaverit?*
4. Sur cette question, voir Alcide Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, 1900, p. 337.
5. Suétone, *César*, LXXXI. Voir *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 4, p. 351.

devait admirer le style. Cette *Balbi Ephemeris* était, sans doute, un mémorial apologétique des actes de César, beaucoup plus semblable au *Journal* de Dangeau qu'aux *Mémoires* de Saint-Simon.

S'il avait été permis à Cicéron de prendre connaissance de cette *Ephemeris*, qui ne fut publiée qu'après sa mort, il est probable qu'il ne l'aurait pas admise comme une autorité, ainsi que le fait Suétone; il est certain qu'il n'en aurait pas admiré le beau style, ainsi que le fait Sidoine Apollinaire. L'auteur du *Pro Archia* aurait eu, sans nul doute, de bonnes raisons pour relever dans la prose de l'historien de Gadès cette grossièreté exotique *(pingue quiddam atque peregrinum)* qu'il raillait dans les vers des poètes de Cordoue[1].

Nous ne connaissons de Balbus — et c'est par Cicéron que nous les connaissons — que trois lettres adressées à l'orateur et communiquées à Atticus[2]. Dans ces lettres adressées *tali et tanto viro*[3], l'emphase espagnole abuse des superlatifs[4], des mots les plus expressifs[5] et des exclamations les plus exagérées[6] du vocabulaire latin. Balbus affirme qu'il ne demande qu'à mourir, pourvu que César soit sauvé[7], qu'il aura assez vécu le jour où il aura vu la paix rétablie entre César et Pompée[8]. En attendant cet heureux moment, il souffre la torture et le supplice de la croix au spectacle de ces deux rivaux

1. *Pro Archia*, x, 26. — Voir *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 1, p. 15.

2. *Epist. ad Attic.*, VIII, xv, A; IX, vii, B; xiii, A. — Voir *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 2, p. 124-125. — Il est assez difficile, dans une autre lettre écrite en commun par Balbus et par Oppius (*Epist. ad Attic.*, IX, vii, A) de faire le départ de ce qui appartient en propre au style de Balbus; mais il est permis de lui attribuer les expressions outrées du genre de celles qui se trouvent dans les lettres dont il est le seul auteur.

3. *Epist. ad Attic.*, IX, vii, B, 2.

4. *Epist. ad Attic.*, VIII, xv, A, 1 : *cogitationem* dignissimam *tuae virtutis;* maximum *beneficium;* 2 : gratissimum; 3 : verissime *scripsisse.* — IX, vii, B, 2 : cumulatissime; *beneficia* maxima; *spem non* desperatissimam. — Cf. IX, vii, A, 1 : amplissimorum *virorum;* verissimum *videbitur;* optima *fide et* optimo *animo;* 2 : maxime *probaturus; quae videntur* utilissima.

5. *Epist. ad Attic.*, VIII, xv, A, 1 : *Caesarem et Pompeium perfidia hominum* distractos; 2 : *plus me quemquam* cruciari. — IX, vii, B, 1 : *remotus ab omni* crudelitate; 2 : singulari *humanitati;* 3 : singulari *amore ac benevolentia.* — IX, xiii, A, 1 : *Caesarem* distentum; 2 : *me* torqueri; *exspectatione* crucior.

6. *Epist. ad Attic.*, VIII, xv, A, 2 : Me dius fidius! — IX, vii, B, 1 : Mehercule! 2 : Mehercule! 3 : Mehercule!

7. *Epist. ad Attic.*, IX, vii, B, 3 : *Ita incolumi Caesare moriar!*

8. *Epist. ad Attic.*, VIII, xv, A, 2 : *Quod si factum erit, me satis vixisse putabo!*

tirés violemment en sens contraire, comme les membres d'un corps qu'on écartèle; il s'effraie de la tension cruelle que les soucis de la politique exercent sur l'esprit de César. Toutes ces hyperboles font penser aux « exclamations et admirations castillanes » de ces « cajoleurs de la Cour » de Henri IV, qui, à la grande indignation de Sully, « réitéroient des *Jésus Sire!* et crioient en voix dolente : Il en faut mourir![1] » Balbus, qui « réitère » les *Me dius fidius!* et les *Mehercule!* est loin de négliger les antithèses précieuses que le *estilo culto* de Gongora devait introduire à l'Hôtel de Rambouillet : ne parle-t-il pas, aussi congrûment qu'on pouvait le faire dans la chambre bleue de la belle Arthénice, d'une espérance tout à fait désespérée, *spes desperatissima?*

Cicéron se moque des grands mots de son malheureux ami, toujours à la torture[2]. Et, dans une lettre à Atticus, après avoir parlé de Balbus, il ajoute : « Je ne t'en dis pas davantage, afin de ne pas te soumettre, toi aussi, au supplice de la croix[3]. »

Il est permis de supposer que l'ouvrage historique de Balbus était un panégyrique sincère, mais outré, de César, rédigé dans un style dont les lettres conservées par Cicéron nous permettent de nous faire quelque idée. Si l'on peut fixer entre le mois de mars 710-44, date de la mort de César, et le mois d'avril 711-43, date de la mort d'Hirtius, la dédicace du livre VIII de la *Guerre des Gaules*, adressée à Balbus, il est impossible d'établir en quelle année il publia lui-même son *Éphéméride*.

XV

Les renseignements sur les dernières années de la vie de Balbus sont très rares. On sait par les *Fastes Consulaires* que les deux consuls de l'an 714-40, Cn. Domitius Calvinus et C. Asinius Pollio, ayant abdiqué, L. Cornelius Balbus et P. Canidius Crassus furent *consules suffecti* pour le reste de l'année.

1. Sully, *Mémoires*, IIe partie, chap. II.
2. *Epist. ad Attic.*, IX, XIII, 8: *Itaque miser* torquetur. — XIV, 2 : *Illa pax de qua Balbus scripserat* torqueri *se*.
3. *Epist. ad Attic.*, X, XVIII, 3 : *Non loquor plura, ne te quoque* excruciem.

Le traité de Brindes venait de mettre fin à la cruelle et stérile guerre de Pérouse. Octave et Antoine voulaient être représentés au consulat par des hommes dévoués qui fussent des *homines novi*, sans passé politique. L'ancien *praefectus fabrum* de César n'avait exercé aucune charge. Lieutenant de Lépide en Gaule, puis d'Antoine, P. Canidius Crassus n'avait pas, lui non plus, accompli le *cursus honorum* qui conduisait régulièrement au consulat. A l'époque de troubles qui suivit la mort de César, il n'était pas rare de voir arriver d'emblée au consulat des hommes privés qui n'avaient été élus à aucune magistrature, qui n'avaient même pas l'âge légal requis des candidats à cette haute fonction. Ainsi, pour ne prendre d'exemples que dans la famille de Cicéron, qui était arrivé régulièrement au consulat en 697-63, à l'âge de quarante-quatre ans, le gendre et le fils du grand orateur, P. Cornelius Dolabella et M. Tullius Cicero, furent consuls, le premier en 710-44, à vingt-cinq ans, le second en 724-30, à trente-cinq ans, sans avoir passé, ni l'un ni l'autre, par les magistratures qui devaient précéder le consulat. Mais, ce qu'il y a surtout à noter dans le cas de Balbus, c'est que le *consul suffectus* de l'an 714-40 n'était pas d'origine latine : « Balbus Cornelius Major — écrit Pline l'Ancien[1] — fut consul; il est le premier des étrangers, que dis-je? des hommes nés sur les bords de l'Océan, qui ait obtenu un honneur refusé par nos ancêtres même aux habitants du Latium. »

Nous ne connaissons rien des actes du consul Balbus. Une inscription prouve qu'il fut, pendant son année de magistrature, choisi comme *patronus* par les habitants de Capoue auxquels, sans doute, son habituelle bienveillance avait trouvé l'occasion de rendre quelque service notable[2].

L'un des *consules suffecti* de l'an 714-40, C. Canidius Crassus, condamné par Octave après le suicide d'Antoine, fut tué en l'an 30 : il alla, dit Velleius Paterculus, au-devant du coup mortel avec moins d'énergie qu'on aurait pu l'attendre de ses

1. Pline l'Ancien, *N. H.*, VII, XLIV.
2. Cf. Mommsen, *Corp. Inscr. Lat.* Regni Neapolit., 3602. — Jullien, *ouvr. cité*, p. 147.

déclamations[1]. Nous ignorons si le collègue de Canidius au consulat vivait encore en l'an 30. La dernière mention qui soit faite de Balbus se rapporte à l'année 722-32. C'est à cette date qu'Atticus, en proie aux intolérables douleurs d'une maladie mortelle, réunissait ses proches et ses amis pour leur annoncer sa résolution de se laisser mourir de faim. La mort vint, en effet, au bout de cinq jours, le 31 mars; L. Cornelius Balbus était au nombre des intimes qu'Atticus avait mandés, le 26 mars 722-32[2]. Né vers l'an 654-100, Balbus était âgé de près de soixante-dix ans au moment de la mort d'Atticus; on ne sait pas s'il survécut longtemps à son ami.

Dion Cassius, qui n'indique pas l'année où Balbus mourut, parle de la générosité de ses dispositions testamentaires à l'égard du peuple romain. César avait légué 300 sesterces[3], l'ancien *praefectus fabrum* de César laissa 25 deniers à chacun des citoyens de Rome[4]. Le *denarius nummus*, qui valait à l'origine 10 as, en valait 16 à la fin de la République; à la même date, la valeur du *nummus sestertius* avait passé de 2 as 1/2 à 4 as. Si César avait légué 1,200 as, soit 60 francs de notre monnaie, Balbus en léguait 400, soit 20 francs, à chacun des citoyens Romains, c'est-à-dire, comme M. Jullien l'admet avec raison[5], à chacun des citoyens indigents qui prenaient part aux distributions de blé. D'après le monument d'Ancyre, pendant le principat d'Auguste, ces citoyens indigents étaient au nombre de 250.000[6]. Si le testament de Balbus attribuait 25 deniers à chacun de ces indigents, l'ensemble des libéralités du chevalier de Gadès, devenu Romain, à l'endroit de ses nouveaux concitoyens s'élevait environ à cinq millions de francs. Il est probable que Balbus songea, comme c'était la coutume, à faire aussi des legs importants à ses amis et surtout à l'Empereur, qui — Suétone nous l'apprend[7] — reçut de ses amis des sommes immenses à titre de legs.

1. Velleius Paterculus, II, LXXXVII, 3.
2. Cornelius Nepos, *Atticus*, XXI, 4.
3. Suétone, *César*, LXXXIII.
4. Dion Cassius, XLVIII, XXXII.
5. Jullien, *ouvr. cité*, p. 150.
6. *Monument d'Ancyre*, XV, dans l'*Hist. des Rom.* de Duruy, édit. de 1877, t. III, p. 361.
7. Suétone, *Auguste*, CI.

Les biens personnels du chevalier de Gadès, les cadeaux faits par Pompée et par César à leur ami, l'habile administration d'une fortune sans cesse augmentée permettaient à l'ancien intendant du proconsul des Gaules de laisser, en outre des cinq millions de francs distribués au peuple, des legs, dont nous ignorons la valeur, mais qui devaient être considérables, à ses amis et à l'Empereur, sans léser cependant les intérêts de Balbus Minor, son neveu, qui devait être aussi son fils adoptif[1].

Dans le *Pro Balbo*, Cicéron reconnaît que son client, une fois adopté par Théophane, avait tiré de cette adoption l'avantage de recueillir les successions de personnes qui devenaient alliées par la parenté au fils adoptif du favori de Pompée[2]. On a supposé qu'il avait même recueilli les successions de personnes qui lui étaient tout à fait étrangères : il aurait été, dans des circonstances bizarres, enrichi par le testament d'un de ses ennemis, ou plutôt d'une de ses victimes. Valère Maxime parle d'un certain L. Valerius Heptachordus, qui, après avoir été en butte, toute sa vie, aux mauvais procédés de Cornelius Balbus, l'esprit égaré par ces persécutions continuelles, désigna pour unique héritier l'ennemi qui lui avait suscité de nombreux procès privés et intenté une accusation capitale[3]. Abraham Torrenius, dans les notes de l'édition de Valère Maxime qu'il donna à Leyde, en 1726, admet qu'il est question de Balbus Major : l'aménité bien connue du *praefectus fabrum* de César ne permet pas cette supposition; cet homme aimable et bienveillant n'a pu se faire le persécuteur de L. Valerius Heptachordus.

Mais ce que la lettre d'Asinius Pollion à Cicéron nous apprend du caractère de Balbus Minor permet de supposer que cet émule de Verrès a bien pu traiter L. Valerius comme il traitait ses compatriotes d'Espagne[4]. Au demeurant, quelles que soient les origines de sa richesse, le fils adoptif de Balbus

1. Voir *Bulletin Hispanique,* 1905, n° 2, p. 120. — Cicéron ne parle jamais de la femme ou des enfants de Balbus, qui dut rester célibataire.

2. *Pro Balbo*, xxv, 57. — Voir *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 2, p. 105.

3. Valère Maxime, VII, viii, 7.

4. Voir *Bulletin Hispanique,* 1905, n° 4, p. 358-359.

Major était un des citoyens les plus riches de Rome au temps du principat d'Auguste.

Questeur en Espagne, l'an 711-43, Balbus Minor revint dans la province comme propréteur en 715 ou 716, après avoir exercé la préture en 714 ou 715. On connaît un *nummus denarius*, frappé en Espagne, dont le droit porte l'effigie d'Octave entouré des mots C. CAESAR III VIR R. P. C. — et le revers, la massue d'Hercule entourée des mots BALBUS PRO PR. Depuis Joseph Eckhel[1] jusqu'à Aloïs Heiss[2], tous les numismates qui se sont occupés de ce denier admettent que l'inscription BALBUS PRO PR. se rapporte à Balbus Major, qui aurait exercé la propréture en Espagne. Mais M. Jullien fait remarquer avec raison[3] que l'Espagne ne fut attribuée au triumvir Octave qu'à la fin de l'année 712-42, en vertu d'une convention faite avec Antoine après la bataille de Philippes[4], et que les propréteurs envoyés par Octave dans la province furent C. Albius Carrinas pour l'an 713-41 et L. Antonius pour l'an 714-40. Balbus Major, consul pendant cette même année 714-40[5], n'a donc pu, avant son consulat, être propréteur de la province d'Espagne qui ne fut attribuée à Octave qu'à la fin de 712-42. D'autre part, à dater de l'an 716-38, Octave cessa d'user du prénom de *Caius* qu'il porte dans l'inscription du *nummus denarius,* où il est question du propréteur Balbus. Le Balbus qui fut propréteur d'Espagne, C. César étant triumvir, ne peut être que Balbus Minor, qui exerça sa charge en 715-39 ou en 716-38, après avoir été préteur l'année précédente. Questeur en Espagne l'an 686-68, César était revenu dans la province comme propréteur en 693-61. L. Cornelius Balbus Minor revint en 715 ou en 716 dans cette province où il avait été questeur en 713. Mais, si nous savons par la lettre d'Asinius Pollion à Cicéron de quelle manière étrange il exerça la questure, les renseignements sur sa propréture nous font absolument défaut.

1. Jos. Eckhel, *Doctrina Num. veter.*, 1792-1798, vol. V, p. 180.
2. A. Heiss, *Description des monnaies antiques de l'Espagne*, 1870, p. 448.
3. Jullien, *ouvr. cité*, p. 141-143.
4. Dion Cassius, XLVIII, I, XXIII, XXVIII.
5. Voir plus haut, p. 5.

En 722-32 — l'année même où Balbus Major assistait aux derniers moments de son ami Atticus — nous retrouvons Balbus Minor *consul suffectus*[1]. Plus tard, comme proconsul d'Afrique, il dirigea contre les Garamantes une expédition mémorable dont Pline l'Ancien a raconté les succès.

« Sur la route qui conduit aux déserts d'Afrique, se trouve la Phazania[2]. Là, nos armes ont soumis la nation des Phazanii et les villes d'Alélès et de Cillaba[3], ainsi que Cydamus[4], en face du territoire de Sabrata[5]. De cette région part une chaîne de montagnes qui, sur une longue étendue de pays, va du levant au couchant. Nous lui avons donné le nom de Montagnes Noires[6], soit que naturellement ces montagnes semblent brûlées, soit qu'elles doivent cette apparence à l'action des rayons du soleil. Plus loin, ce sont des déserts; puis, Matelgae[7], ville des Garamantes; Debris[8], où jaillit une source dont les eaux sont bouillantes de midi à minuit, et très froides de minuit à midi; la ville célèbre de Garama[9], capitale des Garamantes. Toutes

1. A. Zumpl, *Commentationes Epigraphicae*, 1850, I, p. 40.

2. *La Phazania*. Pline est, à notre connaissance, le premier auteur qui donne ce nom au pays désigné depuis Hérodote sous la dénomination de pays des Garamantes. « C'est seulement à partir des premiers historiens musulmans et des géographes arabes que le nom indigène de Fezzan a réellement pris place dans la géographie africaine. » (Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, Paris, 1863, p. 114.)

3. *Alélès* et *Cillaba*, places de la *Regio Syrtica*, Helel et Gher-Silbin, d'après d'Anville, peut-être Ilal, aux environs de Ouadan, et Zeila, nom que les habitants du Soudan donnent à Mouzzouk, capitale du Fezzan (Vivien de Saint-Martin, *ouvr. cité*, p. 117).

4. *Cydamus*, aujourd'hui Ghadamès, oasis du Sahara Tripolitain, célèbre par l'*aïn Fers*, abondante source d'eau chaude. Duveyrier y a découvert, en 1860-1862, une inscription qui prouve qu'au milieu du IIIe siècle un détachement de la *legio tertia Augusta*, cantonnée à Lambaesa (Lambèse, en Algérie), vint en expédition à Cydamus.

5. *Sabrata* (Σάϐαθρα de Ptolémée), dans le voisinage de la Petite-Syrte (Pline, *N. H.*, V, III, 3 : *Sabrata contingens Syrtim Minorem*), Sabart ou Tripoli-Vecchio, d'après d'Anville.

6. *Montagnes Noires (Mons Ater)*, le massif basaltique du Djebel Assoud.

7. *Matelgae*. On ignore à quelle localité moderne correspond cette ville, dont quelques éditeurs de Pline ont voulu écrire le nom : *Talgae*. Vivien de Saint-Martin (*ouvr. cité*, p. 118) pense qu'il s'agit du Ouâdi Talha, où l'on a découvert les ruines d'une forteresse romaine.

8. *Debris*. On ignore à quelle localité moderne correspond cette ville souvent citée, à cause de sa source merveilleuse, par des auteurs anciens postérieurs à Pline. Cf. Priscien, *Périégèse*, v. 202 :

.... Garamantes Debride clari,
Quae superat cunctas urbs miro munere fontis
Frigore qui noctis fervet calefactus et umbris,
At solis friget radiis glacialis et igni.

Il est peut-être permis de « reconnaître Debris dans Édéri, ville aujourd'hui déchue, mais autrefois très importante, située dans une des plus riches vallées du Fezzan, à trois journées en avant de Djerma » (Vivien de Saint-Martin, *ouvr. cité*, p. 118).

9. *Garama* (aujourd'hui Djerma), au bord du fleuve Cinyphos, qui se perd dans la terre, doit son nom à Garamas, fils de Phoibos et d'Acacallis, père lui-même de Nasamon (Apollonios, *Argon.*, IV, v. 1490 et suiv.).

ces contrées ont été vaincues par les armes romaines ; cette victoire a valu le triomphe à Cornelius Balbus, le seul des étrangers qui ait obtenu les honneurs du char triomphal. Né à Gadès, il avait déjà reçu le droit de cité, en même temps que son oncle Balbus Major. Il est à remarquer que les auteurs Romains n'ont cité comme villes conquises par lui que celles que j'ai mentionnées. Mais, dans son triomphe, outre Cydamus et Garama, Balbus a fait figurer les noms et les représentations des villes qu'il avait soumises, suivant cet ordre : la ville de Tabidium[1], la nation Niteris, la ville de Negligemela, la nation ou la ville de Bubeium, la nation des Enipi, la ville de Thuben, la Montagne Noire, les villes de Nitibrum et de Rapsa, la nation Discera, la ville de Debris, le fleuve Nathabur, la ville de Thapsagum, la nation des Nannagi, les villes de Boïn et de Pégé, le fleuve Dasibari ; puis, se suivaient les villes de Baracum, de Bulula, d'Alasi, de Balsa, de Galla, de Maxala, de Zizama ; elles étaient précédées par le mont Gyrus, où, d'après l'écriteau de sa représentation figurée, naissent les pierres précieuses[2]. Jusqu'alors on n'avait aucune route tracée qui conduisît au pays des Garamantes, car les brigands de cette nation recouvraient de sable les puits qu'on trouve sans creuser beaucoup, pour peu qu'on ait la connaissance des lieux. Dans la dernière guerre que les Romains ont faite contre les Œens[3], sous les auspices de l'Empereur Vespasien, on a trouvé une route qui abrège le trajet de quatre journées. Cette route se nomme : *Au delà de la tête du rocher* (praeter caput saxi)[4]. »

C'est Cornelius Balbus qui a conduit la première expédition romaine à travers le Fezzan (Phazania) et qui a ouvert une

1. *Tabidium* (Θαβουδίς de Ptolémée), près de la source du fleuve Bagrada.

2. Nous ne connaissons que par Pline ces divers noms de nations, de villes, de fleuves et de montagnes. Voici les correspondances que Vivien de Saint-Martin relève comme « très probables, sinon comme certaines » (*ouvr. cité*, p. 120-122) :

La *natio Niteris* correspond aux *Natauri* d'Orose, tribu qui touchait à la limite méridionale de la Tripolitaine.

Les *Enipi* sont les *Nycpii* de Ptolémée, à la hauteur de la Grande Syrte, dans l'intérieur des terres.

La Montagne Noire *(Mons Niger)* serait une autre partie de la chaîne du Djebel Assoud, déjà désignée par le terme synonyme de *Mons Ater*.

Thapsagum est Tassara, une des villes les plus considérables du Fezzan.

La nation des *Nannagi* (ou *Dannagi*) correspond à la tribu des Denhadja.

La ville de *Boïn* (Οὐανίκας de Ptolémée) est Bondjem où l'on a trouvé des constructions romaines et une inscription du temps de Septime Sévère.

Le bourg de Mechaal fait penser à la ville de *Maxala*, et la ville de *Zizama* doit se trouver dans la vallée du Ouâdi Zemzem.

Le *Mons Gyrus* (Γίργυρις de Ptolémée) correspond aux montagnes de Ghariân, qui font partie de la grande chaîne littorale de la région tripolitaine.

3. Les *Oeenses*, habitants d'*Oea* (Tripoli). Les trois cités d'Oea, de Leptis et de Sabrata dominaient le littoral de la Tripolitaine.

4. Pline, *N. H.*, V, v, 5-8.

route militaire jusqu'à Garama. L'importance de cette expédition a été appréciée par la géographie moderne[1]. « Balbus, » dit Duruy[2], « avait pénétré sur les traces des anciens marchands carthaginois, jusqu'au Fezzan, vaste oasis protégée contre le désert par une chaîne de montagnes qui ne s'ouvre qu'à l'occident. A toutes les époques, cette oasis, située à quatorze journées de chemin de Tripoli, a été le principal marché de l'Afrique septentrionale. C'est le point de rencontre de toutes les caravanes qui viennent du Maroc et de l'Egypte, du Soudan et des rives de la Méditerranée ; on y compte cent villes ou villages. Balbus rattacha ce pays à l'Afrique romaine, et aujourd'hui encore on voit sur sa frontière, au puits de Bonjem, un édifice romain bâti d'énormes quartiers de rocs; c'était une station des troupes impériales. »

Les *Fasti Triumphales* placent en l'an 735-19 le triomphe décerné à Balbus, *proconsul ex Africa,* pour son expédition victorieuse contre les Garamantes et les Phasiani[3]. Virgile assista probablement à ce triomphe dont la célébration eut lieu dans les derniers jours du mois de mars et dont Pline l'Ancien devait rappeler la magnificence. Dans l'*Eglogue VIII,* composée en 715-39, le poète avait parlé des Garamantes, habitants des contrées situées à l'extrémité du monde connu, *extremi Garamantes*[4]. Dans un des derniers passages qu'il écrivit, l'auteur de l'*Énéide,* qui devait mourir le 21 septembre 735-19, faisait prédire par Anchise à Énée que César Auguste, fils d'un dieu, ramènerait l'âge d'or dans le Latium jadis gouverné par Saturne et étendrait son empire sur les Garamantes et les Indiens, dans ces régions placées au delà des signes célestes, au-delà des routes du Soleil et de l'année, où le puissant Atlas porte sur ses épaules le ciel auquel sont fixées les constellations étincelantes[5]. Les Indiens désignent ici les peuples de l'Extrême-Orient; la prédiction d'Anchise fait allusion à la soumission de Phraate, roi des Parthes, qui remettait à Auguste les étendards

1. Vivien de Saint-Martin, *ouvr. cité,* p. 111 et suiv.
2. Duruy, *Histoire des Romains,* tome III, p. 279.
3. Duruy, *Hist. des Rom.,* tome III, p. 278.
4. Virgile, *Eglogues,* VIII, v. 44.
5. Virgile, *Énéide,* VI, v. 792-797.

de Crassus en 734-20, l'année même où un proconsul, originaire de Gadès, reprenait la tradition de ses lointains ancêtres, les colonisateurs phéniciens, pour explorer à la tête d'une armée romaine et soumettre à l'Empire les oasis de la Tripolitaine et du Fezzan, où, bien des siècles auparavant, les hardis commerçants de Tyr avaient établi leurs comptoirs et fait pénétrer leur civilisation.

Six ans après avoir obtenu les honneurs du triomphe, en 741-13, sous le consulat de Tiberius Claudius Nero — le futur empereur Tibère — et de P. Quinctilius Varus[1], Balbus fit la dédicace d'un théâtre qu'il avait construit à côté du Portique de Minucius, au bord du Tibre, sur l'invitation d'Auguste, qui ne cessait d'exhorter les principaux citoyens à orner la ville, chacun selon ses moyens, par des monuments nouveaux[2]. L'Empereur demandait aux grands personnages de consacrer à l'embellissement de Rome le superflu de leurs richesses ou une partie du butin conquis par eux sur l'ennemi[3]. Le neveu de Balbus Major, le vainqueur des Phasiani et des Garamantes, ne refusa pas de dépenser une partie des immenses richesses qu'il avait recueillies dans l'héritage de son oncle ou rapportées de son expédition d'Afrique à édifier un vaste théâtre qui pouvait contenir trente mille spectateurs. Rome possédait déjà le théâtre de Pompée, le premier édifice de ce genre bâti en pierre, qui datait de 693-61, et le théâtre de Marcellus, dédié par Auguste en mémoire de son neveu, mort l'an 731-23. Pline l'Ancien parle de quatre petites colonnes d'onyx que Balbus plaça dans son théâtre et que les contemporains admirèrent comme des merveilles[4] : ces colonnes venaient sans doute du Fezzan[5]. Au IVe siècle, le gallo-romain Ausone, réunissant dans un même éloge les fondateurs des trois théâtres de Rome, rap-

1. Dion Cassius, LIV, xxv.
2. Suétone, *Auguste*, xxix.
3. Tacite, *Annal.*, III, lxxii : ... *hostiles exuvias aut exundantes opes.*
4. Pline, *N. H.*, XXXVI, xii, 2.
5. Pline rapporte que les Romains ne connaissaient autrefois en fait de carrières d'onyx que celles des montagnes d'Arabie (*N. H.*, XXXVI, xii, 1). Le *Mons Gyrus* produisait peut-être de l'onyx entre autres matières précieuses. On sait que les carrières d'onyx du Nord de l'Afrique furent exploitées sous l'Empire Romain; les Arabes employèrent plus tard dans leurs mosquées les fûts de colonnes qui en avaient été extraits.

pelle que, « lorsque les hommes puissants, qui ne reculaient pas devant la dépense, crurent éterniser leur nom en élevant sur des fondements de pierre des édifices qui demeureraient à jamais ouverts aux jeux de la scène, alors grandirent ces immenses théâtres aux gradins sans nombre, donnés au peuple par Pompée, par Balbus, par Auguste, qui rivalisaient de magnificence[1]. »

Trente ans avant de dédier son théâtre, Balbus avait fait jouer à Gadès une *praetexta* qui célébrait ses exploits pendant la guerre civile entre César et Pompée[2]. En l'an 741-13, la mode n'était plus aux *praetextae*. Dans l'*Epître* qu'il adresse à Auguste, en l'an 14 ou en l'an 13, Horace constatait avec peine que tout, dans une pièce de théâtre, était sacrifié au plaisir des yeux, que les poètes dramatiques renonçaient à faire représenter une tragédie devant un public aussi attentif que pourrait l'être un âne sourd[3]. La pompe du triomphe de Balbus, si théâtrale au dire de Pline, aurait fourni facilement les motifs d'une de ces pièces à grand spectacle dont les décors, la mise en scène et la figuration charmaient le public incapable de suivre l'action d'une tragédie ou d'une comédie : défilés de fantassins et de cavaliers du Fezzan et du pays des Garamantes, longs cortèges de prisonniers aux costumes pittoresques, abondance d'animaux féroces des déserts africains, rien n'aurait manqué pour retenir pendant quatre heures et plus — *quattuor aut plures in horas* — les yeux émerveillés du peuple Romain.

Il est probable que la gravité du proconsul d'Afrique s'abstint d'exhibitions auxquelles se serait complu, trente ans auparavant, la juvénile exubérance du questeur d'Espagne. Tout au moins, les auteurs anciens ne nous apprennent pas que le vainqueur des Garamantes ait fait jouer sur son théâtre une pièce se rapportant à son triomphe.

Nous savons que Balbus s'occupait d'œuvres littéraires d'un genre sérieux; il publiait des travaux sur l'archéologie religieuse. Macrobe cite un passage du livre XVIII des *Exegetica*

1. Ausone, *Ludus Septem Sapientum, Prologus*, v. 17-23.
2. Voir *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 4, p. 331 et 358.
3. Horace, *Épîtres*, II, 1, v. 182-200. — Voir mon ouvrage, *La Jeunesse d'Ovide*, (Paris, Fontemoing, 1905), p. 231.

de Cornelius Balbus, où il est dit que les prescriptions religieuses ont toujours prohibé l'institution d'un *lectisternium* à l'Ara Maxima[1]. Ce passage des *Exegetica* semble le commentaire des vers de l'*Enéide* qui racontent l'origine du sacrifice annuel offert à Hercule sur l'Ara Maxima[2]. Dans son *Commentarius in Vergilium,* Servius cite, à propos du dieu Hymenaeus une tradition particulière, qu'il emprunte probablement aux *Exegetica :* « Cornelius Balbus dit que le fils de Magnes, Hymenaeus, habile musicien, doué d'une beauté féminine, mourut au moment où il célébrait par ses chants religieux l'union du dieu Liber et d'Althéa. En le faisant mourir ainsi, les dieux lui attribuaient l'honneur que son nom fût désormais celui de la divinité qui présiderait aux cérémonies nuptiales[3]. »

Le savant exégète des anciennes pratiques du culte latin et des traditions mythologiques de la religion gréco-romaine fut, au dire de Velleius Paterculus, membre du collège des pontifes. L'affirmation de l'historien, peu sûre en elle-même, puisqu'elle se trouve dans un passage qui contient de nombreuses erreurs[4], est cependant confirmée par des médailles de Gadès[5].

Nous ignorons jusqu'à quelle date se prolongea la vie de Cornelius Balbus. Agé d'une vingtaine d'années, alors qu'il négociait avec le consul Lentulus, en 705-49, il devait avoir près de soixante ans, quand il dédia son théâtre en 741-13[6]. Après cette date, nous ne trouvons aucune mention de Balbus. Mais le souvenir du proconsul d'Afrique et des services qu'il avait rendus à César et surtout à Auguste devait lui survivre.

XVI

Quand il publie les *Annales*, entre l'an 115 et l'an 117, Tacite rappelle à la fois que Balbus Major fut un des hommes que la volonté de César institua arbitres souverains de la paix

1. Macrobe, *Saturn.*, III, VI, 16.
2. Virgile, *Enéide*, VIII, v. 175 et suiv.
3. Servius, *ad Aeneid. lib.* IV, v. 127.
4. Voir *Bulletin Hispanique,* 1905, n° 4, p. 331.
5. Jullien, *ouvr. cité*, p. 143.
6. Si Balbus fut questeur à l'âge légal de vingt-sept ans en 711-43, il avait cinquante-sept ans en 741-13.

et de la guerre[1] et que Balbus Minor construisit, à la demande d'Auguste, un théâtre magnifique[2]. L'historien unit l'oncle et le neveu dans un même éloge. En l'an 48, l'empereur Claude prononça au Sénat un discours où il demandait pour les habitants de la *Gallia Comata* le droit de parvenir aux honneurs dans Rome. Ce discours a été retrouvé à Lyon, en 1528, gravé sur une table de bronze. L'empereur y parle des étrangers qui devinrent rois de Rome aux temps les plus reculés, puis des citoyens éminents des colonies qu'Auguste et Tibère ont fait entrer au Sénat : « Voyez, dit-il, la colonie de Vienne, si distinguée, si puissante, depuis combien d'années elle donne des sénateurs à cette assemblée. Dans cette colonie est né l'un des plus remarquables ornements de l'ordre équestre, L. Vestinus, que je tiens à garder dans mon intimité. Je vous demande que ses enfants jouissent d'abord des honneurs par lesquels on débute dans le sacerdoce, en attendant qu'avec l'âge ils parviennent à des charges plus hautes[3]. » Le discours arrangé par Tacite modifie ainsi cette phrase où il n'était question que de L. Vestinus, originaire de Vienne, dans la Gaule Narbonnaise : « Regrettons-nous d'avoir vu passer à Rome les Balbus, qui venaient d'Espagne, et d'autres hommes non moins illustres qui appartenaient à la Gaule Narbonnaise? Leurs descendants restent au milieu de nous, et, pour ce qui est de l'amour de la patrie romaine, ils ne nous le cèdent en rien[4]. » Ce n'est pas l'empereur Claude qui ne parlait que de L. Vestinus, c'est l'historien Tacite qui fait cette flatteuse allusion, sans doute à quelques descendants de Balbus, qui devaient, en l'an 115, se faire remarquer par leur dévouement à l'Empire.

Nous ne savons rien du rôle des Balbus sous Trajan. Mais, un demi-siècle plus tard, nous trouvons un Cornelius Balbus qui occupait une haute situation dans l'armée et qui jouissait d'un grand crédit auprès de Marc-Aurèle. Ce Balbus s'intéressait à Pescennius Niger, qui devait parvenir à l'empire en 193;

1. Tacite, *Annales*, XII, LX.
2. Tacite, *Annales*, III, LXXII.
3. Tacite, édit. E. Jacob, tome II, p. 449: *Claudii Imperatoris oratio*, columna secunda, l. 9-14.
4. Tacite, *Annales*, XI, XXIV.

il avait écrit en sa faveur une lettre de recommandation à Marc-Aurèle, qui lui répondait : « Tu me fais l'éloge de Pescennius; je reconnais son mérite, car ton prédécesseur m'a déjà dit qu'il était brave, d'une conduite austère, et qu'il méritait d'être plus qu'un simple soldat. Aussi, j'ai envoyé pour être lues devant les troupes des lettres qui, suivant mon ordre, le mettront à la tête de trois cents Arméniens, de cent Sarmates et de mille soldats Romains. Il t'appartient de bien expliquer à l'armée que ce n'est pas l'intrigue, — ce qui ne conviendrait pas à nos mœurs, — mais bien le mérite de ce soldat qui conduit Pescennius à un grade que mon aïeul Hadrien et que mon bisaïeul Trajan n'ont jamais accordé qu'aux hommes dont les services étaient le plus sûrs[1]. »

Sous Marc-Aurèle, un descendant de Balbus pouvait recommander avec succès un soldat qui devait devenir empereur. Cinquante-huit ans après la mort du prince philosophe, un homme qui se vantait de compter parmi ses ancêtres l'ancien *praefectus fabrum* de César devait lui-même devenir empereur. D. Caelius Balbinus succédait à Gordien dont la fille Metia Faustina avait épousé le consulaire Junius Balbus[2], qui descendait peut-être du chevalier de Gadès. Le nouvel empereur se vantait d'être très noble, d'appartenir à une très ancienne famille (*nobilissimus, vetustissimae familiae*). Au dire de son biographe, Balbin aurait confondu Balbus et Théophane puisqu'il se donnait comme ancêtre l'historien qui avait mérité d'obtenir, grâce à Pompée, le droit de cité romaine[3].

Quoi qu'il en soit, le sexagénaire qui était appelé à l'empire, en l'an 238, avait été consul comme Balbus Major et comme Balbus Minor. Comme Balbus Major, il avait su par sa bonté, sa sagesse raffinée, sa modération, se concilier l'affection de tous (*bonitate, nimia sanctitate ac verecundia ingentem sibi amorem conciliaverat*), et rien ne lui manquait de ce qui devait

1. Spartianus, *Histoire Auguste, Pescennii Nigri vita*, IV. Cette lettre de Marc-Aurèle est considérée comme apocryphe par M. Ch. Lécrivain, *Études sur l'Histoire Auguste*, Paris, Fontemoing, 1904, p. 249.
2. Capitolinus, *Histoire Auguste, Gordianorum vita*, III.
3. Voir plus haut page 2.

le rendre agréable au peuple et le faire bienvenir du Sénat *(nec quidquam defuit quod illum populo commendabilem redderet; amabilis etiam Senatui fuit).* Il était, comme Balbus Major semble l'avoir été, ami de tous les genres de volupté, le vin, la bonne chère, les plaisirs de l'amour *(in voluptatibus nimius... praecipiti usu vini, cibi, rei venereae avidus).* Comme les deux Balbus, et plus encore sans doute que les premiers de sa race, il était aidé par l'immense fortune qu'il avait reçue de ses ancêtres et augmentée grâce aux nombreux héritages qu'il avait recueillis *(quem quidem adjuvabat divitiarum abundantia, nam erat a majoribus dives et multa hereditatibus per se ipse collegerat).* Comme Balbus Major, auteur de l'*Ephemeris,* comme Balbus Minor, auteur des *Exegetica,* D. Caelius Balbinus aimait et cultivait les lettres : distingué par son éloquence, il tenait le premier rang parmi les poètes de son temps (*eloquentia clarus, poemate inter sui temporis poetas praecipuus*[1]).

* * *

Cicéron s'indignait jadis à l'idée que son ami Balbus, ce chevalier originaire de Gadès en Espagne, eût la prétention d'entrer au Sénat[2] : trois cents ans environ après les proscriptions de 43 où l'orateur des *Philippiques* devait trouver la mort et d'où le pouvoir impérial devait sortir, un des descendants de Balbus était appelé à devenir *princeps Senatus* et à exercer, comme successeur lointain d'Auguste, cet *imperium* que César n'avait pu restituer pour lui-même.

Cicéron se moquait des vers latins composés par les poètes de Cordoue, ces vers dont la lourde latinité se ressentait, disait-il, de son origine exotique[3] : un siècle environ après la mort du grand orateur, un jeune poète Espagnol de Cordoue, Lucain, composait une épopée historique dont l'éclat oratoire

1. Capitolinus, *Histoire Auguste, Maximi et Balbini vita,* VII. M. Ch. Lécrivain *(ouvr. cité,* p. 298) estime que « tout ce morceau est apocryphe; ce sont les niaiseries habituelles de ces portraits avec les souvenirs classiques empruntés au *pro Balbo* de Cicéron. »

2. *Bulletin Hispanique,* 1905, n° 2, p. 127.

3. *Bulletin Hispanique,* 1905, n° 1, p. 15.

faisait ressortir la lourde et pénible latinité du poème *De temporibus suis,* où le consul de l'an 63 prétendait écrire pour la postérité l'histoire poétique de sa grande année. Quelque temps après la mort de Lucain, un autre poète Espagnol, Martial, de Bilbilis, dans la Tarraconaise, devait s'illustrer à Rome dans ce genre de l'épigramme où l'orateur de *Pro Murena* s'était essayé avec plus de zèle que de succès.

Cicéron se moquait des orateurs Espagnols de la Tarraconaise qui composaient grossièrement leurs plaidoyers en latin[1]. Quand l'éloquence politique, pacifiée par l'Empire, doit définitivement céder la place à la déclamation, la famille espagnole des Sénèque, originaires de Cordoue, se rend fameuse dans les exercices de l'école qui ont succédé aux luttes du Forum où Cicéron triomphait. En philosophie, c'est l'un des Sénèque, l'oncle du poète Lucain, qui est le véritable successeur latin de Cicéron dont il combat les doctrines rhétoriques. Enfin, pendant les dernières années du premier siècle de l'ère chrétienne, le représentant le plus éminent de la prose latine est un Espagnol de Calagurris, dans la Tarraconaise, Quintilien, qui, dans son *Institutio Oratoria*, prétend compléter et adapter à son temps les préceptes donnés autrefois par l'auteur du *De Oratore* et de l'*Orator*. Ce compatriote des orateurs de la Tarraconaise que Cicéron tournait en ridicule, est l'auteur de la restauration cicéronienne. Il proclame que l'étudiant en rhétorique doit toujours avoir sous les yeux les œuvres de Cicéron et se les proposer comme exemple; quand il se passionnera pour le maître, ce sera une preuve qu'il a profité de l'enseignement donné par Quintilien, disciple et successeur de l'orateur Romain[2].

H. DE LA VILLE DE MIRMONT.

1. *Bulletin Hispanique*, 1905, n° 1, p. 15.
2. Quintilien, *Institut. Orat.*, X, 1, 112.

D. BERNARDINO DE MENDOZA[1]

I. La Vie.

Ce personnage, qui n'a pas encore trouvé son biographe[2] et dont je voudrais si possible esquisser la vie et marquer le caractère, intéresse l'historien des guerres de Flandre et de la politique espagnole aux Pays-Bas, en Angleterre et en France, pendant les trente dernières années du xvie siècle, en même temps que l'historien de la littérature castillane, car D. Bernardino de Mendoza fut à la fois un vaillant soldat, un diplomate avisé et tenace et un écrivain militaire de réelle valeur. Je n'entends pas embrasser ici tout le détail de cette triple activité, d'autant moins que la carrière militaire et diplomatique de Mendoza se confond avec l'histoire générale de Philippe II et de sa politique étrangère, histoire suffisamment connue déjà par des récits contemporains et de nombreux travaux modernes; je me contenterai de suivre étape par étape cet homme assez représentatif de l'esprit espagnol de son époque et de décrire, dans la mesure où me le permettront les documents que j'ai recueillis, les traits les plus saillants de sa personnalité intellectuelle et morale.

D. Bernardino de Mendoza — qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de la branche des comtes de Tendilla, le

1. Les six premiers livres des *Comentarios de lo sucedido en las guerras de los Paises Bajos* ayant été inscrits au programme de l'agrégation d'espagnol pour 1906, il m'a paru à propos de rédiger cette notice sur D. Bernardino de Mendoza, pour guider les candidats dans l'étude qu'ils ont à entreprendre de l'auteur lui-même et de son principal ouvrage.

2. Il n'existe, à ma connaissance, que trois notices biographiques assez sommaires sur D. Bernardino de Mendoza : la première est celle du général D. José Almirante dans sa *Bibliografía militar de España*, Madrid, 1876, p. 511 à 516; la seconde, celle de D. Francisco Barado dans le *Museo militar*, t. II (Barcelone, 1884), p. 210; la troisième enfin, de beaucoup la meilleure et la plus riche en renseignements inédits, a été publiée par D. Juan Catalina García dans sa *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara*, Madrid, 1899, p. 330 à 333.

capitaine général des galères d'Espagne, qui prit part au siège de Saint-Quentin et mourut en 1557 — appartenait, lui, à la branche des comtes de Coruña ou, comme on disait jadis plus correctement, de Cruña, ville de la province de Burgos et du diocèse d'Osma à deux lieues d'Aranda de Duero et dont le nom répond à l'ancienne Clunia[1]. Ce comté fut créé en 1466 par le roi Henri IV au profit de D. Lorenzo Suárez de Mendoza y Figueroa, troisième fils du premier marquis de Santillana, D. Iñigo López de Mendoza, et de Dª Catalina de Figueroa. Le patronymique Suárez, que porta le premier comte de Cruña et que portèrent après lui les aînés de cette ligne, lui venait de son grand-père maternel, le grand maître de Saint-Jacques, D. Lorenzo Suárez de Figueroa, mort en 1409. Fils cadet du troisième comte, D. Alonso Suárez de Mendoza, et d'une nièce du cardinal Jiménez de Cisneros[2], qui ne donna pas moins de dix-neuf enfants à son mari, notre D. Bernardino, né en 1540 ou 1541 à Guadalajara[3], la résidence du chef de la grande famille des Mendoza, fit d'abord à Alcalá de Henares des études littéraires qu'il poussa assez loin : en 1557, il obtint le grade de licencié ès arts et philosophie et entra comme pensionnaire *(porcionista)* dans le collège de Saint-Ildephonse d'Alcalá[4]. Il renonça néanmoins à suivre une carrière qui l'aurait conduit à devenir conseiller de

1. Voyez Juan Loperraez Corvalán, *Descripcion histórica del obispado de Osma*, t. II (Madrid, 1788), p. 214 et 319. Le nom officiel de la localité est maintenant Coruña del Conde. Mendoza prononçait *Coruña :* dans une réponse à Élisabeth, il parle de la « casa de Coruña y Mendoza » (*Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 71). Au contraire, López de Haro, dans son *Nobiliario* daté de 1622, écrit tantôt Cruña, tantôt Coruña, preuve que les deux prononciations coexistaient encore au XVIIᵉ siècle.

2. Cette nièce se nommait Juana; elle était fille de Juan Jiménez de Cisneros, frère aîné du cardinal (Gerónimo de Quintana, *Historia de la villa de Madrid*, Madrid, 1629, fol. 295). Ses dix-neuf enfants sont énumérés dans Lopez de Haro, *Nobiliario*, t. I, p. 406.

3. Le premier témoin interrogé par les enquêteurs, quand D. Bernardino sollicita son admission dans l'ordre de Saint-Jacques, déclara au mois de janvier 1576 qu'il « connait ledit D. Bernardino depuis sa naissance, qu'il est natif de ladite cité [Guadalajara] et doit avoir à son avis trente-cinq ans ». Un autre témoin lui en donne trente-quatre. (Dossier de preuves pour l'ordre de Saint-Jacques conservé dans l'Archivo histórico de Madrid, qu'a bien voulu examiner mon ami D. Antonio Rodriguez Villa et dont il m'a envoyé plusieurs extraits.) — Ces témoignages sont corroborés par D. Bernardino lui-même qui, dans une lettre datée de Guise, le 21 janvier 1591, se donne cinquante ans d'âge : « quien se ve tan achacoso, falto de vista, y con 50 años como yo... » (Arch. nat. de Paris, K 1578, nº 10).

4. D. Juan Catalina García, *l. c.*

robe pour embrasser celle des armes. Si l'on s'en tient à la lettre de la déclaration qu'il fait dans la dédicace de ses *Comentarios* au prince Philippe, où il parle, en 1590, de trente années passées au service de Philippe II, ce serait en 1560 qu'il aurait été admis dans les armées du roi. Son frère aîné, D. Lorenzo, quatrième comte de Cruña ou Coruña, l'y avait précédé, ayant servi Charles-Quint et Philippe II en plusieurs campagnes et reçu comme récompense en 1580 la vice-royauté du Mexique[1]. Un autre de ses frères, D. Antonio, gentilhomme de la bouche de Philippe II, remplit les fonctions d'ambassadeur à Gênes : D. Bernardino parle de ce frère dans ses *Comentarios* (livre Ier, chap. 14), à propos de la mission qui lui fut donnée en 1567 d'obtenir du duc de Lorraine le passage par ses États des troupes que commandait le duc d'Albe[2]. La correspondance diplomatique de D. Bernardino mentionne souvent une Da Ana, l'une de ses sœurs, qui épousa un Garci Ramírez de Cárdenas, habitant de Madrid, et qui, devenue veuve, eut la charge de gouvernante des princes D. Diego et D. Philippe, fils de Philippe II[3] : grâce à ces fonctions, elle pouvait approcher le souverain et ses ministres, et nous voyons que son frère, qui lui portait une grande affection, la chargeait volontiers de défendre ses intérêts.

Sur les débuts de Mendoza dans la carrière militaire nous manquons de renseignements; nous savons seulement par lui-même qu'avant de servir aux Pays-Bas, il combattit en Afrique. Parlant dans ses *Comentarios* (livre II, chap. 1er) des mousquetaires nouvellement introduits par le duc d'Albe dans les compagnies d'infanterie destinées à réduire les Flamands

1. On a publié les « Instruccion y advertimientos que el Virey de Nueva España, D. Martin Enriquez, dejó al conde de Coruña, su sucesor, en 25 setiembre 1580 » (*Col. de doc. inéd.*, t. XXVI, p. 373). D. Lorenzo mourut à Mexico, le 29 juin 1583, ayant été peu de temps auparavant pourvu de la charge de vice-roi du Pérou dont il ne put prendre possession (Lopez de Haro, *l. c.*).

2. Ce même D. Antonio de Mendoza fut renvoyé en Espagne à la fin d'août 1567 pour rendre compte au roi de ce que le duc d'Albe avait vu et appris depuis son entrée dans les Pays-Bas (Gachard, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, p. 570). Il existe de lui deux lettres au cardinal Espinosa demandant l'ambassade de Venise (P. de Gayangos, *Catalogue of the spanish manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 689).

3. Lopez de Haro, *l. c.*, t. I, p. 407.

révoltés, et dont notre Brantôme a si bien dépeint la belle allure[1], il dit ceci :

En estas vanderas mandò el Duque se repartiessen quinze mosqueteros por compañia, cosa de gran seruicio en la guerra, y para hazer mucho efecto, como en el successo desta se vera. Arma de que no se servia hasta este tiempo la milicia española, sino en las plaças que el Rey nuestro señor tiene en Berberia; y en jornadas que se hizieron en la misma prouincia *(en que me he hallado)* me acuerdo auerla tomado algunos soldados por el tiempo que se campeaua.

Nous savons par d'autres qu'il prit part aux expéditions d'Oran et du Peñon de Velez en 1563 et 1564[2] et qu'il se joignit à ces gentilshommes qui, en 1565, se portèrent au secours de Malte assiégé par les Turcs, à la suite de Don Juan d'Autriche, lequel fut arrêté dans son dessein, en vertu d'un ordre exprès de Philippe II, avant d'avoir réussi à s'embarquer à Barcelone[3]. Lorsque le duc d'Albe quitta l'Espagne au mois d'avril 1567 pour prendre en Italie le commandement de l'armée qu'il devait conduire aux Pays-Bas, D. Bernardino l'accompagna, et, arrivé à Alexandrie, reçut de son chef l'ordre de se rendre à Rome auprès de Pie V pour traiter avec ce pape de ce qui, dans la grande entreprise, concernait plus particulièrement les intérêts de la religion catholique (*Comentarios*, livre II, chap. 1er). Après quoi, il vint rejoindre le duc en Flandre.

Les dix années suivantes constituent la période brillante de la vie militaire de Mendoza, et ce sont ces années qu'embrassent ses *Comentarios de lo sucedido en las guerras de los Paises Bajos*, dont le dernier chapitre raconte la remise de la citadelle

1. Dans la notice sur le duc d'Albe des *Grands Capitaines estrangers;* voyez *Œuvres de Brantôme,* éd. Lalanne, t. I, p. 103.

2. Lettre de D. Luís de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, à Philippe II, analysée par Gachard, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. III, p. 105. Une autre lettre du même à Zayas, du 29 juin 1574, recommande D. Bernardino pour le poste de *veedor general :* « Aunque mozo, es cuerdo y buen cristiano y ha más de once años que sigue la guerra, trata papeles, cuenta y razón, que con un buen teniente lo haría bien » (*Nueva Col. de doc. inéd.*, t. III, p. 169). Ce passage prouve que Requesens faisait remonter les services militaires de son protégé au moins à l'année 1563.

3. Baltasar Porreño, *Historia de D. Juan de Austria,* éd. Rodríguez Villa, Madrid, 1899. p. 27; Cabrera, *Felipe II,* t. I, p. 431, et D. Alfonso Danvila y Burguero, *Don Cristobal de Moura,* Madrid, 1900, p. 106 à 108.

d'Anvers par le gouverneur espagnol Sancho Dávila au duc d'Arschot, le 20 mars 1577. Au commencement de son séjour aux Pays-Bas, D. Bernardino demeura attaché à l'état-major du duc d'Albe, et ce fut en cette qualité qu'il assista à Bruxelles, le 9 septembre 1567, à l'arrestation d'Egmont et de Hornes (*Comentarios*, livre II, ch. 6); mais en 1570, lorsque le duc, sur les instances des Flamands, renvoya en Italie une grande partie de sa cavalerie, l'officier d'état-major reçut une commission de capitaine et l'ordre de lever une compagnie de chevau-légers de soixante-dix salades (*Comentarios*, livre V, ch. 4). Deux ans plus tard, la ville de Mons ayant été surprise par les rebelles, le duc d'Albe lui ordonna de se rendre avec sa compagnie et celle de D. Pedro de Tassis à Maubeuge pour surveiller la frontière française et intercepter la route de Mons (*Comentarios*, livre VI, ch. 2). Jusqu'à la fin de cette campagne, qui se termina par la capitulation de Mons (19 septembre 1572), D. Bernardino se distingua dans une série de combats; il fit alors vraiment l'apprentissage de la guerre sous la direction du duc d'Albe, ce grand capitaine dont il s'honora toujours d'avoir été l'élève. Après la reprise de Mons, le duc le manda à Nimègue (*Comentarios*, livre VIII, ch. 8), et l'année suivante l'envoya auprès de son fils, D. Fadrique de Toledo, qui assiégeait Harlem (*Comentarios*, livre IX, ch. 12) : Mendoza devait reconnaître toutes les dispositions prises par le général, le degré d'avancement du siège, l'état des brèches et des mines, etc., afin de pouvoir en rendre un compte exact à Philippe II, car le duc, très désemparé d'hommes et d'argent, avait pris la résolution de solliciter un secours de son roi et nul ne lui paraissait mieux qualifié que cet officier de mérite éprouvé pour remplir cette mission[1]. Mendoza se rendit donc en Espagne en faisant le plus de diligence possible; son absence ne dura que six semaines. Arrivé à Madrid le 13 mars 1573, il en repartait une quinzaine de jours après et rejoignait le duc d'Albe à Nimègue le 18 avril suivant, après avoir obtenu de Philippe II

1. Instruction du duc d'Albe à D. Bernardino de Mendoza, Nimègue, 24 février 1573, et lettre de Gerónimo de Roda à Zayas, Bruxelles, 28 février 1573, dans Gachard, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. II, p. 315 et 316.

des subsides et quelques renforts[1]. L'année suivante, à la bataille de Mook (14 avril 1574), il chargea vigoureusement à la tête de ses cavaliers et décida du succès de la journée[2], puis une maladie, conséquence de ses fatigues, l'obligea de se rendre à Bruxelles pour s'y faire soigner[3]. Ce fut là que le grand commandeur de Castille, D. Luís de Requesens, qui avait succédé au duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, le dépêcha en Angleterre, au mois de juillet 1574, avec un message de Philippe II pour Élisabeth[4]. Il s'agissait d'obtenir de cette reine un refuge dans les ports anglais et des vivres pour la flotte que le roi d'Espagne se proposait d'envoyer aux Pays-Bas. Notre capitaine réussit au gré de son souverain et du gouverneur dans cette première négociation diplomatique qui devait être suivie de deux autres bien plus importantes. Après une absence d'un mois, il vint reprendre son commandement qu'il exerça, sous Requesens et sous Don Juan d'Autriche, jusque dans les premiers mois de l'année 1577[5]. Dès lors, Mendoza ne sera plus qu'un diplomate, sauf pendant quelques journées du siège de Paris de 1590, où son tempérament militaire reprit le dessus et où l'ancien capitaine de chevau-légers, quelque malade et cassé qu'il se sentît déjà, ne put résister à l'envie de monter à cheval et de faire preuve de sa personne.

Tout en guerroyant aux Pays-Bas, Mendoza songeait à assurer

1. Lettres de Philippe II et du duc d'Albe analysées par Gachard, *Correspondance*, t. II, p. 319, 326 et 354.

2. *Comentarios*, livre XI, ch. 12 et 13, et Gachard, *Correspondance*, t. III, p. 105. (Lettre de D. Luís de Requesens à Philippe II).

3. *Comentarios*, livre XII, ch. 2.

4. *Comentarios*, livre XII, ch. 4, et Gachard, *Correspondance*, t. III, p. 133 et 134. Les instructions que lui donna Requesens portent la date du 4 juillet 1574 (*Nueva Col. de doc. inéd.*, t. III, p. 259 et 262). D. Bernardino partit de Bruxelles le 5 du même mois, arriva à Douvres le 10 et eut son audience le 18. Le rapport sur sa mission, qu'il rédigea à son retour aux Pays-Bas, est du 6 août 1574 (*Ibid.*, t. IV, p. 267, et Kervyn de Lettenhove, *Relations des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II*, t. VII [Bruxelles, 1888], p. 300).

5. Le colonel Guillaume prétend, d'après Strada, *De bello belgico*, que Mendoza assista à la bataille de Gembloux (31 janvier 1578); voyez *Commentaires de Bernardino de Mendoza, traduction nouvelle par Loumier, avec notice et annotations par le colonel Guillaume*, t. I (Bruxelles, 1860), p. IX. La chose est impossible, car Mendoza dut quitter les Pays-Bas en 1577 pour rentrer en Espagne, et nous savons que le 8 février 1578, il se trouvait déjà à Irun en route pour la France et l'Angleterre (*Col. de doc. inéd.*, t. XCI, p. 193). La compagnie de Mendoza, sans son chef, a pu participer à la bataille, et c'est ce qui semble résulter d'un passage de Renon de France, *Histoire des troubles des Pays-Bas*, publ. par Charles Piot, t. II (Bruxelles, 1889), p. 226.

son avenir en Espagne. Cadet et de carrière militaire, il devait naturellement chercher à se faire recevoir dans un des ordres chevaleresques qui, avec la faveur du souverain, procuraient à leurs membres le revenu souvent très appréciable de quelque commanderie. Il choisit l'ordre de Saint-Jacques, et par le dossier de ses preuves de l'*Archivo histórico* nous apprenons qu'il obtint l'autorisation de faire commencer l'enquête obligatoire vers la fin de l'année 1575[1]. En effet, le mandement de Philippe II adressé à un chevalier, D. Francisco de Vargas, et à un *freile* de Santiago, le licencié Aponte de Quiñones, de se transporter à Guadalajara, lieu d'origine du postulant, pour procéder à l'enquête, est daté de Madrid, le 20 décembre 1575. Comme il s'agissait d'une famille des plus notoires, de la première noblesse de Castille, l'enquête ne traîna pas; tous les témoins produits attestèrent la légitimité et la pureté de sang du candidat, ce qui permit au Conseil de l'Ordre de prononcer dès le 13 février 1576 une sentence favorable : « se vió esta información y se tuvo por buena[2]. » Mendoza eut donc son *hábito* paré du fameux « lézard » rouge, mais la commanderie ne devait venir que plus tard.

En attendant, le roi, qui avait pu apprécier les aptitudes de D. Bernardino lors de sa première mission diplomatique et sa connaissance approfondie des affaires militaires et politiques des Pays-Bas, si liées alors aux négociations avec l'Angleterre, décida, tout au commencement de l'année 1578, de l'envoyer auprès d'Élisabeth. Ses premières instructions sont datées du 8 janvier, et en voici le préambule :

Lo que vos D. Bernardino de Mendoza, mi capitan de caballos ligeros, habeis de hacer en Inglaterra, donde al presente os enviamos.

Porque habiéndose puesto las cosas de mis Estados Bajos, despues de las últimas alteraciones que allí han sucedido, en términos que ha sido necesario volverse á tomar las armas para los aquietar, y

1. Dès l'année 1568, le duc d'Albe et son secrétaire Juan de Albornoz demandèrent avec instance un *hábito* pour Mendoza en récompense de ses services (*Col. de doc. inéd.*, t. XXXVII, p. 365 et 545; t. XXXVIII, p. 179). Cette demande fut renouvelée en 1572, d'après M. Hume, *Calendar of letters and state papers relating to english affairs preserved principally in the archives of Simancas*, vol. II (Londres, 1894), p. 553.

2. Extraits de l'*Expediente de pruebas* déjà cité.

tener y mantener en ellos la religion católica romana y mi obediencia, ha parescido que convenia darlo á entender á la Reina de Inglaterra, como á vecina y aliada nuestra. Habemos acordado de os enviar á vos por la posta con esta comision, así por la noticia que teneis de los dichos mis Paises Bajos, en que me habeis servido tantos años, como por la satisfaccion que yo tengo de vuestra cordura y buen entendimiento, y tambien por creer que sereis tan acepto á la dicha Reina, como lo fuistes cuando el Comendador mayor de Castilla, mi gobernador que entonces era de los dichos Estados Bajos, os envió á negociar con ella en mi nombre algunas cosas que entónces ocurrian de mi servicio...[1].

Mendoza, muni de ces instructions, partit en février, traversa la France où le roi lui avait donné l'ordre de visiter le roi, les deux reines, le duc d'Alençon et Madame Marguerite[2], arriva à Paris le 25 du même mois et eut sa première audience d'Élisabeth le 16 mars[3]. Je n'ai pas à relater ici les péripéties de cette ambassade qui sont très connues, et par la correspondance de l'envoyé, analysée dans le *Calendar of State Papers* et publiée en partie dans les tomes XCI et XCII de la *Colección de documentos inéditos,* et par les nombreux historiens d'Élisabeth et de Marie Stuart; je n'emprunterai aux lettres de Mendoza que certaines informations qui aident à compléter sa biographie ou peignent son caractère et ses goûts.

Très irrégulièrement subventionné par Philippe II, dont les ressources ne suffisaient pas aux dépenses occasionnées par sa politique étrangère si extraordinairement dispendieuse surtout en Angleterre et en France, Mendoza devait s'assurer quelques sources de revenu autres que celles de son traitement; il comptait dès son départ d'Espagne sur une *merced* de son souverain, qui se fit attendre quatre ans. Enfin, en 1582, l'ordre de Saint-Jacques, qui jusqu'alors ne lui avait valu que l'honneur d'une croix, lui valut maintenant une rente : le roi, sur le rapport du Conseil de l'Ordre, lui accorda la commanderie de

1. *Col. de doc. inéditos,* t. XCI, p. 181.
2. Lettre originale de Philippe à Juan de Vargas Mexía, son ambassadeur à Paris, de San Lorenzo, 31 janvier 1578 : « Embiando a Inglaterra a Don Bernardino de Mendoça, mi capitan de cauallos ligeros, os hauemos querido escriuir con el para que lo sepays y para que le lleueis a los Chr^mos Rey y Reynas, y al duque de Alançon y Madama Margarita su hermana... » (Bibl. nat. de Paris, Ms. espagnol 132, fol. 14).
3. *Col. de doc. inéditos,* t. XCI, p. 194 et 201.

Peñausende dans la province de Zamora[1], qu'il put affermer pour la somme de 1,306 ducats. Toutefois, cette faveur n'allait pas sans une fâcheuse compensation ou déduction, dont notre ambassadeur se plaignit auprès du conseiller d'État D. Juan de Idiaquez dans une lettre du 20 juin 1583 : on lui retenait cinq cents ducats de rente, qu'il percevait à Naples, et la solde d'inactivité de sa compagnie, ce qui, avec deux ans de demi-annate à payer sur les produits de sa commanderie, réduisait sensiblement la somme dont il pensait pouvoir désormais disposer. Il affecta néanmoins d'en prendre son parti, sachant bien qu'il n'était pas la seule victime de la pénurie des finances espagnoles, et avec un beau geste de détachement digne de son sang, il conclut ses récriminations en disant : « Et, d'ailleurs, s'il plaît à Sa Majesté de me priver aussi de la commanderie, qu'elle en fasse à son gré : j'ai plus perdu le jour où s'est éteinte la vue d'un de mes yeux[2]. » Allusion à retenir; elle nous prouve que la maladie, qui affligea pendant de longues années Mendoza et aboutit à une cécité complète, avait, déjà en 1583, fait de grands progrès et provoqué un grave accident.

Ce mal d'yeux ne l'empêchait pas de remplir très complètement sa charge, de contrecarrer avec énergie tous les desseins d'Élisabeth, de négocier avec les ennemis de la reine et d'entrer dans toutes les conspirations ourdies en faveur de Marie Stuart; ce mal ne l'empêchait pas non plus de s'intéresser beaucoup aux questions d'art militaire, qui l'occupèrent avec passion jusque dans les dernières années de sa vie. Ayant fait la connaissance à Londres, en mai 1582, d'un inventeur allemand Gaspard de Schomberg[3], il décrit dans une de ses lettres à

1. Lettre de Mateo Vazquez, de Lisbonne, le 27 mars 1582, où cette faveur est annoncée à Mendoza (*Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 321). Il peut être intéressant de rappeler que la commanderie de Peñausende avait eu antérieurement pour titulaire le valeureux mestre de camp Julián Romero (*Nueva Col. de doc. inéd.*, t. III, p. 231).

2. *Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 509.

3. « Aqui llegó, cuando vinieron los comisarios de Francia, dentro de pocos dias, el baron Gaspar Ochemberg *(sic)*, que es vasallo del duque de Guisa, hijo mayor de su lugar teniente general y cuñado de Gaspar de Ochemberg *(sic)*, coronel de infantería alemana y mariscal del Rey de Francia... » (Lettre de Mendoza au roi Philippe II, du 25 décembre 1581 (*Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 224). Ailleurs Mendoza écrit le nom de l'inventeur *Schonembey* et *Schomberb* (*Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 385 et 399). Je n'ai pas trouvé de renseignements sur ce parent de Gaspard de Schomberg, colonel de reîtres au service de Charles IX, Henri III et Henri IV, et premier comte de Nanteuil.

Philippe II, avec enthousiasme, la merveille d'un canon dont le recul s'opère circulairement et qui n'a pas besoin d'être monté sur roues, condition très avantageuse surtout en mer, où l'artillerie se déplace brusquement quand un navire va à la bande. Le même Allemand lui a aussi montré un canon en bois qui peut tirer plus de quarante coups en un jour et qu'un seul homme porte facilement : n'est-ce pas là une pièce qui serait fort utile en Afrique et aux Indes pour défendre des campements et attaquer l'ennemi? Autre invention encore : un modèle de fortification mobile de trente pieds de haut sur autant de large, transportable sur deux chars à quatre chevaux et que deux hommes réussissent à dresser en deux heures tout en étant protégés du feu de l'ennemi, et sur cet engin il y a place pour deux coulevrines[1].

Les curiosités de l'industrie d'art ne l'intéressent pas moins, et il fait à Londres des acquisitions qui lui servent à se ménager la bonne volonté des secrétaires d'État de Philippe II. Voici, par exemple, comment il dépeint plaisamment à Zayas une pièce rare qu'il a achetée pour lui en faire cadeau : « Il y a ici un orfèvre allemand qui s'est mis à fabriquer des verres à boire artistiques, considérant que ce vice de la boisson s'est si fort développé qu'on ne se contente plus de varier les liqueurs, mais qu'on cherche à exciter la soif en inventant de nouvelles formes de vases. J'en ai choisi un qui représente un chat-huant et j'espère qu'il vous plaira, car il copie assez exactement la nature. Je serais heureux d'avoir rencontré quelque chose qui fût de votre goût, sans compter que la pièce se recommande par une autre particularité que je vais vous dire. L'artiste qui l'a faite, et auquel je demandai s'il était catholique, me répondit que depuis quinze ans il n'assistait plus à la messe, mais qu'il ne croyait autre chose sinon que Dieu est au ciel et le diable en enfer[2]. »

Il va de soi qu'à la cour d'Élisabeth, D. Bernardino ne manqua pas d'occasions de se faire blanc de son épée et de maintenir son *punto*. La situation devint tout de suite très

1. *Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 386.
2. Lettre du 7 février 1579 (*Col. de doc. inéd.*, t. XCI, p. 330).

tendue entre l'ambassadeur du roi catholique, la reine et ses ministres, car Mendoza participait ouvertement ou secrètement à tout ce qui se tramait en Angleterre ou ailleurs pour défendre les intérêts catholiques, soutenir la malheureuse rivale d'Élisabeth et combattre les entreprises à l'extérieur de la politique anglaise. Il y eut de terribles démêlés et des scènes d'une violence inouïe entre le diplomate espagnol et la Jézabel du Nord, dont plusieurs historiens de l'époque nous ont rendu compte. Mendoza, qui se savait très vulnérable, acceptait qu'on l'accusât de manœuvres plus ou moins hostiles, — n'était-il pas après tout l'agent de l'ennemi juré d'Élisabeth? — mais ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est qu'on lui reprochât d'outrepasser ses instructions et de trahir la confiance de son maître. Déjà en 1581, il répond un jour à la reine que, s'il a vraiment desservi le roi, la tête qu'il porte sur ses épaules payera sa faute, car il fait moins de cas de sa qualité d'ambassadeur que de sa naissance, qui le lie au service de son souverain comme fidèle vassal qu'il est et qui pour rien au monde ne voudrait déshonorer la maison de Coruña et le nom de Mendoza. Et lorsque Élisabeth, « criant plus fort, » l'accuse à nouveau et le charge, il réplique avec une belle impertinence que ce sont là propos de femme toujours prête à se montrer ingrate envers ses meilleurs serviteurs[1]. Dans les derniers temps de son séjour, le ton devint de part et d'autre de plus en plus âpre et injurieux. Au mois de janvier 1584, Élisabeth ne voulant plus supporter dans sa cour l'inimitié manifeste de l'arrogant ministre, lui fit signifier très brutalement son congé. Mendoza l'accepta avec hauteur, affectant de rire des menaces qui l'accompagnaient et se déclarant prêt à partir, mais ne permettant pas qu'on lui dît qu'il avait manqué à son roi, car, affirme-t-il, « la reine ni personne au monde n'a à s'occuper de cela; je ne dois de comptes qu'à mon maître et si quelqu'un ose m'en demander, qu'il ne le fasse que l'épée à la main[2]. » Sa dernière lettre de Londres à D. Juan de Idiaquez est du 30 janvier; il lui demande au

1. Lettre à Philippe II du 4 juillet 1581 (*Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 71).
2. Lettre à Philippe II du 26 janvier 1584 (*Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 530).

plus vite de l'argent pour ne pas laisser tous ses serviteurs et ceux qu'il a recueillis dans sa maison « sur les cornes du taureau », et il déclare en finissant : « L'impudence de ces gens m'a réduit à un état tel que je ne désire plus vivre que pour me venger d'eux, ce qui sera bientôt, si Dieu le veut et s'il me fait la grâce d'être l'instrument de cette vengeance, dussé-je pour cela mendier mon pain de porte en porte[1]. »

Mendoza partit pour le continent, s'arrêta quelques jours à Tournai afin d'y voir le duc de Parme, puis vint en France, où il continua de nourrir la haine qu'il avait conçue contre Élisabeth pendant son séjour auprès d'elle[2]. Philippe II n'avait alors à la cour de Henri III qu'un chargé d'affaires, Juan Bautista de Tassis ; il conçut donc la pensée, à la fois pour dédommager Mendoza et pour avoir à Paris un agent éprouvé et très au courant des affaires anglaises, de le nommer ambassadeur en France. Dès qu'il le sut en sûreté chez nous, il le manda en Espagne pour lui donner ses instructions[3]. D. Bernardino quitta Paris au mois d'avril 1584[4], vint conférer avec son maître, puis retourna en France en septembre chargé d'abord d'une mission de condoléances pour la mort du duc d'Alençon[5], après quoi il prit la direction de l'ambas-

1. *Col. de doc. inéd.*, t. XCII, p. 534.

2. « Itaque profectus Tornacum ad Parmensem, paucosque ibi dies moratus, relicta Gravelingæ familia, cum paucis Lutetiam Parisiorum profectus est, eo prætextu publico, quod vellet ibi mandata Philippi super discessu suo ex Anglia opportunius expectare » (*Joannis Baptistæ de Tassis Commentariorum de tumultibus belgicis sui temporis libri octo,* dans les *Analecta Belgica* de C. P. Hoynck van Papendrecht, La Haye, 1743, t. II, part. II, p. 444).

3. Lettre de Philippe II à Juan Bautista de Tassis du 12 mars 1584, où il lui demande de faire le nécessaire pour que D. Bernardino puisse arriver en sûreté en Espagne (Arch. nat. de Paris, K 1448, n° 5).

4. Lettre de Juan Bautista de Tassis à Philippe II du 10 avril 1584, où il lui annonce le départ de Mendoza accompagné d'un courrier du roi qui le conduira jusqu'à la frontière (Arch. nat. de Paris, K 1563, n° 7). Mendoza arriva à Madrid à la fin d'avril : « Don Bernardin de Mendoce, lequel est arriué icy y a six ou sept jours » (Longlée à Villeroy, Madrid, 1er mai 1584 ; Bibl. nat. de Paris, Ms. franç. 16109, fol. 108).

5. Lettre de Philippe II du 2 septembre 1584 (Arch. nat. de Paris, K 1448, n° 15). Il résulte d'une lettre de D. Juan de Idiaquez au cardinal de Granvelle que Philippe II, pour ménager Tassis, ne donna d'abord à D. Bernardino que la simple mission de condoléances et qu'il fit même refaire une cédule où on lui donnait le titre d'ambassadeur (*Correspondance du cardinal de Granvelle,* t. XI [Bruxelles, 1894], p. 317). Granvelle n'approuva pas ce choix, comme le montre une lettre qu'il écrivit de Madrid le 16 novembre 1584 à Marguerite de Parme : « A ce que j'ay veu de son besongne en Angleterre, il estoit plus propre pour les Anglois que peult estre il ne le seroit pour les François. Il parle beaucoup » (*Correspondance*, t. XI, p. 408).

sade d'Espagne, qu'il garda jusqu'à la fin de l'année 1590. Son activité de diplomate pendant cette période si agitée, qui vit le désastre de l'Armada, la mort de Henri III et les vicissitudes de la Ligue, se partagea entre la direction des intrigues de Philippe II en Angleterre et les négociations avec les principaux chefs ligueurs. Les péripéties de cette diplomatie très active et parfois impétueuse se trouvent dans l'*Histoire de Philippe II* de Forneron, dans le livre de Joseph de Croze, *Les Guises, les Valois et Philippe II*, chez d'autres historiens encore, quoique ni les uns ni les autres n'aient tiré des dépêches de l'ambassadeur tout ce qu'elles renferment d'important. Sur la partie anglaise et écossaise de ces négociations, nous avons les documents recueillis par Alexandre Teulet dans le tome V des *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Écosse au XVIe siècle* et le *Calendar* de M. Hume. Ici, je laisse à dessein de côté la politique générale pour m'attacher exclusivement à l'homme; j'essaierai, à l'aide de sa correspondance, de montrer ce que fut sa vie pendant ces six années si remplies et souvent si dures, et comment dans les confidences qu'il fait à Philippe II et surtout à ses ministres il nous permet de suivre ses pensées intimes, ses mouvements d'humeur et les passions qui l'agitaient.

A côté des dépêches officielles adressées au roi, qui portent sur les incidents de la politique et que la chancellerie classait sous les rubriques *El estado de las cosas de Francia* ou *Inglaterra*, Mendoza écrivait aussi fort souvent à D. Juan de Idiaquez, secrétaire d'État, puis conseiller d'État à partir de 1586 et l'un des membres les plus influents du dernier ministère de Philippe II, ainsi qu'à D. Martín de Idiaquez, qui remplaça son cousin D. Juan, comme secrétaire d'État, pour le département des affaires de Flandre. France et Allemagne, lorsque celui-ci fut promu conseiller[1]. C'est à ces deux Basques, fort bien vus de Philippe II, qu'il parle de ses affaires privées et avec lesquels il traite de questions subsidiaires qui ne méritaient pas d'attirer l'attention de la Majesté Catholi-

1. Gachard, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, p. LXXVII et XCI, et Cabrera, *Historia de Felipe II*, t. III, p. 202 et 250.

que[1]. Naturellement ces lettres familières nous fourniront plus de renseignements que les dépêches officielles.

Qui veut apprécier le caractère d'un homme doit se demander, avant toutes choses, comment cet homme se porte, le physique influant toujours sur le moral. Mendoza, nous l'avons vu, avait en Angleterre sérieusement souffert d'un mal d'yeux. Ce mal s'aggrava beaucoup en France; déjà en juin 1585, il dit qu'il en est très éprouvé à cause de l'humeur chaude que distillent ses yeux et qui lui cause une terrible douleur[2]. Un an après, l'œil gauche est atteint de la cataracte et Mendoza se décide à se faire opérer[3]. L'opération, confiée à un habile chirurgien, réussit, comme réussissent toujours les opérations, toutefois la vue de l'ambassadeur ne reprit pas de vigueur. Quelques mois plus tard, il est cependant satisfait de « voir de jour la lumière du soleil et de nuit la clarté de la lampe à quatre pas de distance »[4], en quoi il ne se montre pas trop exigeant; mais cette faible amélioration ne se maintint pas : par intervalles seulement, il lui semble que le nuage qui obscurcit sa vue se dissipe un peu et il se rassure, quoique les chirurgiens ne lui donnent guère d'espoir et l'exhortent à la patience[5]. Les fatigues que lui causaient ses fonctions et l'énergie physique qu'il eut à déployer dans certaines circonstances, surtout pendant le siège de Paris, ne pouvaient que favoriser le développement de la maladie. Aussi ne nous étonnerons-nous pas d'apprendre par la dédicace de ses *Comentarios* au prince Philippe, et qui est datée de Paris, le 8 décembre 1590,

1. Même cette correspondance privée passait quelquefois sous les yeux du roi, comme le prouvent des annotations de sa main sur les marges des lettres.

2. « Yo he estado estos dias fatigadissimo de los ojos por el humor que me hauia cargado a ellos, y con tanto dolor, por ser caliente, que me hera terrible dolor aun el mobellos » (Mendoza à D. Juan de Idiaquez, Paris, 1er juin 1585. Arch. nat. de Paris, K 1563, n° 73).

3. « Por hauer se me acauado de quajar vna cataracta en el ojo yzquierdo, que me ha ympedido totalmente la vista de el, se han resuelto los medicos y oculistas deste lugar que me disponga a la aguja » (Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 24 juin 1586. Arch. nat., K 1564, n° 112).

4. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 20 novembre 1586 (Arch. nat., K 1564, n° 227).

5. « A my, bendito nuestro señor, se me va aclarando algo la vista con el yrse atenuando la niebla del ojo; pero es tan poco a poco que, quando continue la mexoria, les parezc a los medicos que sera menester tiempo para boluer a tener la corta vista que tenia antes » (Mendoza à Philippe II. Paris, 11 avril 1589. Bibl. nat. de Paris, Ms. fr. 3641, fol. 42).

qu'il avait alors « presque entièrement perdu la vue ». Rentré dans son pays, il ne la recouvra pas : bien au contraire, le mal aboutit à une cécité complète, ainsi que nous l'atteste l'auteur, dans la dédicace au même prince Philippe de sa *Theorica y practica de guerra*, qui porte la date de Madrid, 31 août 1594, et où il parle de sa « précoce cécité » *(temprana ceguera)*. D'autres maux encore l'affligèrent; il ne put échapper à l'épidémie de dysenterie qui fit de si nombreuses victimes dans la population parisienne assiégée. Heureusement, chez lui la maladie ne fut pas accompagnée de fièvre et il n'eut pas de flux de sang; à ce qu'il prétend, son dérangement d'entrailles tenait au froid, au manque de chauffage, « inconvénient, dit-il, auquel je ne pus mieux remédier qu'en me couchant la plupart du temps à cinq heures, faute de bois, ce qui d'autre part me privait de l'exercice que je fais habituellement[1]. » Mais ce mal momentané n'était rien auprès de l'autre qu'il savait désormais incurable.

On dit que les aveugles sont gais et les sourds tristes : Mendoza ne fait pas mentir le proverbe. Sans doute il eut, durant sa longue ambassade, de nombreux moments d'humeur chagrine et même de colère que justifiaient en partie ses ennuis et ses déboires, l'apathie ou la trahison des fauteurs du protectorat espagnol en France, mais on sent en lui un fonds de jovialité que ne réussissent pas à éteindre les misères de l'existence. Mendoza cherche souvent le trait, son style épistolaire ne manque pas de pittoresque et il aime assez à conter l'anecdote. En diplomate attentif, il s'applique à informer son maître de l'opinion qu'on avait de lui à l'étranger et ne craint pas de rapporter des propos parfois assez déplaisants : « Un Bandini, grand banquier de Rome, qui entretient des relations avec le Roi Très Chrétien et connaît beaucoup de cardinaux, lui a écrit que lorsque le pape sut ce que Drake avait fait à Cadix, il dit que Sa Majesté était homme de peu de cœur, incapable de jamais prendre une décision et qui arrivait toujours trop tard. Ici, on a non seulement loué le mot, mais on

1. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 13 novembre 1590 (Arch. nat., K 1571, n° 147).

l'a publié, ajoutant que le rouet de la reine d'Angleterre valait mieux que l'épée du roi d'Espagne. Un de mes domestiques que je dépêchai chez Villeroy pour avoir un passeport, fut interpellé par ses gens qui lui annoncèrent avec la plus grande joie du monde le butin remporté par Drake, qu'ils publient à son de trompe[1]. » Parfois d'étranges bruits couraient sur le compte de Philippe II; ainsi, au mois d'avril 1588, on disait à Paris que ce roi était fou. Mendoza explique comment une conversation qu'il eut avec la reine-mère a servi de point de départ et de prétexte à cette calomnie : « A l'occasion de l'arrivée du courrier ordinaire de mars, les ministres de ce roi ont semé la nouvelle que Sa Majesté était fou et que, à cause de cela, Madame l'Infante signait les lettres et prenait en main la direction des affaires... Or, la reine-mère m'ayant demandé il y a quelque temps des nouvelles de Madame l'Infante et si elle avait été contente des échantillons d'horloges qu'on lui avait envoyés, je lui répondis que oui, très contente. Sur quoi elle me dit : est-elle d'ordinaire avec Sa Majesté? Je dis que tous les jours après dîner. Et alors, continua-t-elle, Sa Majesté regarde-t-elle des papiers? Je dis que je le croyais et que l'Infante les mettait parfois en ordre pour faciliter au roi la signature. C'est sur cela et sur ce qu'on leur a écrit de là-bas qu'ils auront fondé les absurdités que je viens de rapporter[2]. » Il faut croire que ces *disparates,* comme les nomme Mendoza, émurent assez la cour de France, car notre chargé d'affaires en Espagne, M. de Longlée, sur des questions qui lui furent adressées, prit à cœur de les démentir dans une lettre à Henri III, qu'il vaut la peine de produire en partie, car elle renferme des détails assez curieux.

Vostre Majesté sera rendue tres certaine... de la bonne santé du Roy catholique, lequel est toujours à son monastère de St-Laurent auec le prince son filz et Madame l'infante, leurs altesses ne pouuant ce porter mieulx qu'elles font, ledict Roy estant aussi assidu aux affaires et toutes choses passant par ses mains sans s'en fier ne descharger sur personne que s'il n'auoit que quarante ans, et ne laisse de prendre ces

1. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 16 juillet 1587 (Arch. nat., K 1448, n° 130).

2. Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Paris, 14 avril 1588 (Arch. nat., K 1567, n° 81).

heures de deuotion et celles qu'il a acoustumées, selon le temps qu'il faict, pour sortir en une carosse auec ses enfans, s'aller promener, tirer ou voir tirer un cerf, voir pescher quelquesfois, ce retirer tard, tout ainsy qu'il a acoustumé depuis que je suis en ceste charge, sans qu'il y ait oppinion jusques a ceste heure qu'il ce veuille descharger du poix des affaires ne du gouuernement de ces estatz. Il donne audiance, n'est point plus retiré que de coustume, combien qu'il n'ayme pas a estre trop chargé d'audiances; s'il les differe vn peu, il ne les refuse pas. Sa Majesté ayant tousiours prins plaisir a estre hors de Madrid, parce qu'il ayme ces bastimentz, ces jardins, l'aer des champs plus pur que celuy des villes et a plus de loisir de vaquer aux affaires et est moins pressé des particuliers; et, selon sa coustume, il passera ceste esté en ces maisons qu'il a six ou sept lieues d'icy, et comme l'on maigrist volontiers de l'aage qu'a ledict Roy, a la verité il est vn peu maigry et d'icy en auant les ans qu'il a ce feront tousiours cognoistre dauantaige. Madame l'infante lui faict ordinairement compaignie, mais elle ne s'entremect aulchunement d'affaires, non pas seulement de parler pour personne, si n'estoit pour ses dames, bien que Sa Majesté Cath. prenne plaisir qu'elle en entende la plus grand partie, comme elle faict estant continuellement auec luy[1].

Versé dans les littératures sacrée et profane qui lui étaient demeurées familières depuis ses années d'études à Alcalá, Mendoza ne craint pas de donner un tour littéraire à ses lettres, il les émaille de citations de la Bible ou d'auteurs classiques, volontiers il se compare à Job, lorsque la vue l'abandonne et que d'autres misères l'assaillent, ou bien à l'aveugle Tobie. Répondant au mois d'octobre 1589 à Philippe II qui lui enjoint de rester à Paris, il écrit : « Votre Majesté le voulant, je demeurerai ici, sans profiter de la licence qu'elle m'avait octroyée, consumant ma vie à son service et exposant le peu de vue que j'ai réussi à garder et qui me permet de voir un peu plus que la clarté du jour : chose bien appréciable et même plus qu'aucune autre au monde, puisque Tobie, tout serviteur de Dieu qu'il fût, répondit à la salutation de l'ange : « Gaudium tibi sit semper, » par ces mots : « Quale gaudium mihi erit qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video[2]? »

1. Longlée au roi. Madrid, 30 avril 1588 (Bibl. nat. de Paris, Ms. fr. 16110, fol. 253).
2. Mendoza à Philippe II. Octobre 1589 (Arch. nat. K 1569, n° 155).

Quelques mois plus tard, l'insistance que met le roi à lui faire conserver son poste rappelle à sa mémoire un passage de Cicéron : « Si Tullius Cicéron considère comme le plus grand honneur qui fut jamais rendu à Caton la décision que prit le Sénat d'inviter ce vieillard aveugle à donner son avis sur la guerre avec Carthage, combien plus dois je m'honorer et me flatter, étant aussi aveugle, de retenir ma charge au milieu de circonstances aussi graves et avec d'aussi lourdes responsabilités[1]. »

Dans ses bons moments et lorsque les affaires ne l'absorbent pas, il sacrifie volontiers à ses goûts d'amateur entendu et curieux, ou note pour ses correspondants certaines particularités de la vie parisienne : « Sachant combien Sa Majesté apprécie les ouvrages d'ébène, écrit-il à D. Juan de Idiaquez, je veux vous dire que nous avons ici un Allemand qui travaille ce bois et y incruste de l'or ou de l'argent. C'est un ouvrage exquis, bien supérieur à la marqueterie et à l'ouvrage allemand *(labor de Alemania),* de durée infinie, car n'ayant point de vernis, la poussière ne l'altère pas et en le frottant avec un chiffon, on lui conserve son lustre d'origine : vous savez, en effet, que l'ébène ne perd rien en vieillissant, pas plus que l'or ou l'argent. Ici les dames ne veulent pas de miroirs autrement garnis et elles y font mettre la devise qui leur plaît[2]. » Dans une lettre de la même année, il est question de cartes à jouer. Ayant reçu la commission d'en acheter pour le roi et ayant appris que ces cartes ont été arrêtées à la frontière, il avise D. Martín de Idiaquez : « Les douaniers de Victoria ont dû croire que je faisais le commerce des cartes puisqu'ils les ont saisies. Dites-moi si Sa Majesté désire que je lui en envoie d'autres[3]. » Une autre fois, Mendoza informe D. Juan de Idiaquez des obligations assez onéreuses que lui imposent les coutumes du lieu : « Pour que vous vous rendiez compte de l'importance des paroisses de Paris, je vous dirai que chaque dimanche un paroissien donne le pain bénit; or, mon tour

1. Mendoza à Philippe II. Paris, 14 février 1590 (Arch. nat., K 1571, n° 31).
2. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 3 mai 1587 (Arch. nat., K 1566, n° 126).
3. Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Paris, 6 décembre 1587 (Arch. nat., K 1565, n° 132).

étant venu, je le donne aujourd'hui. Ce sont trois pains si grands que deux hommes avec un brancard peuvent à peine porter chacun de ces trois pains. Jugez si ce sont là de belles galettes et qui coûtent 264 réaux! Jugez si l'on vit ici à bon compte et si le peuple va à l'église, puisque tout ce pain bénit trouve son emploi[1]! » De plus fortes dépenses lui incombaient encore du fait des pauvres Espagnols qui, atteints d'écrouelles, venaient périodiquement se faire toucher par le Roi Très Chrétien; ainsi du 1er juillet au 31 décembre 1586, Mendoza eut à débourser soixante-six écus et quarante-neuf sous pour les secourir : il est vrai qu'il porta cette somme au compte de son budget extraordinaire[2].

Si j'ai tenu à citer quelques badinages éclos sous sa plume et à montrer le joli entrain qui, malgré sa maladie et ses préoccupations morales, inspire certaines de ses lettres, c'est qu'il me paraissait équitable de mettre en relief les heureux côtés de sa nature avant d'en noter d'autres que ses contemporains, Espagnols ou autres, jugeaient assez sévèrement. Très fier d'appartenir à l'une des premières familles d'Espagne, à ce vaste *clan* des Mendoza qui sous le règne de Philippe II atteignit l'apogée de sa puissance, notre D. Bernardino joignait encore à son orgueil de race les allures impérieuses et tranchantes de quelqu'un qui se sentait le porte-parole de la Majesté Catholique, le champion de l'Église contre les hérétiques, du droit divin des monarques contre l'esprit de révolte et d'indépendance. Les circonstances au surplus accrurent son intransigeance, renforcèrent ses habitudes hautaines, multiplièrent ses mouvements d'humeur fougueuse. Après Élisabeth, qu'il exécrait, il eut affaire à Henri III, qu'il ne tarda guère à détester aussi et à mépriser, et dont il célébra l'assassinat avec une joie féroce : « Que Votre Majesté juge, » s'écrie-t-il dans sa

1. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 5 avril 1587 (Arch. nat., K 1566, n° 92). Le duc de Feria, l'un des successeurs de Mendoza dans l'ambassade de France, continua la même pratique : « Le dimanche 4e de ce mois [d'avril 1593], le duc de Feria fist trois pains benists à Saint-Germain-de-l'Auxerrois, qui estoient seulement de quatre escus chacun. Le peuple y accourut à foule, mesme des autres paroisses, et s'entrebatoit à qui en auroit : tant est sote la dévotion d'un peuple » (*Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile, éd. de la Librairie des Bibliophiles, t. V, p. 230).

2. « Sumario de los gastos extraordinarios que se han hecho del seruicio de su Mgd desde postrero de junio 1586 » (Arch. nat., K 1564, n° 258).

dépêche à Philippe II, « si cette ville a rendu grâces à Notre-Seigneur pour un tel bienfait, inestimable en ce qui touche le bien de la religion non seulement en France, mais dans toute l'Europe[1]. » Pour un peu, il ferait de Jacques Clément un saint. Et lorsque, quelques mois plus tard, on lui eut communiqué des pièces érotiques écrites par le roi défunt, il revient à la charge : « On a trouvé dans un cabinet à Saint-Germain-en-Laye beaucoup de poésies du feu roi écrites de sa main, en brouillon et en copie au net, et dans le nombre celles que j'envoie à Sa Majesté avec cette lettre[2] et dont j'ai tenu les originaux dans mes mains. De telles pièces montrent combien Dieu l'avait abandonné, puisqu'il avouait de lui-même et de sa propre main de pareilles abominations. A ce propos on pourrait dire ce qui fut dit en Espagne d'un peintre juif nouvellement converti qui avait exécuté un retable de la Passion et avait mis au bas : un tel a fait ce retable. Quelque plaisant ayant lu l'inscription, s'écria : il suffisait d'avoir fait la vilenie; pas n'était besoin de la signer de son nom[3]. » Henri III mort, a côté du *Biarnois,* qu'il voue naturellement aux gémonies, il rencontre les chefs ligueurs, qu'il essaye d'attirer à lui, au service de la bonne cause, et qui souvent lui échappent, n'agissent pas à son gré et selon ses instructions : le duc de Mayenne entre autres, ce dernier espoir du parti espagnol, que Mendoza finit par tenir pour un très pauvre sire et indigne de la confiance du roi son maître. En dernier lieu, il y avait les émules, les collaborateurs à la grande entreprise. Philippe II aimait à diviser les pouvoirs, à placer auprès d'un agent principal des agents secondaires destinés, disait-il, à le seconder, mais aussi, pensait-il, à le surveiller; il éprouvait les uns par les autres. C'est ce qu'il fit à l'époque de la Ligue : à côté de l'ambassadeur, il mit au plus fort de la crise Juan Bautista de Tassis, ancien chargé d'affaires en France et auquel Mendoza avait succédé, puis le commandeur Juan Moreo. Soumis à la volonté du maître, Mendoza ne dit rien, rongea son frein en silence, mais n'en fut pas moins

1. Mendoza à Philippe II. Paris, 2 août 1589 (Arch. nat., K 1569, n° 112).
2. Ces poésies ne sont pas restées annexées à la lettre.
3. Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Paris, 31 décembre 1589 (Arch. nat., K 1570, n° 179).

mortifié; il tint pour une sorte d'affront d'avoir à partager les devoirs de sa charge avec des hommes qu'il estimait ses inférieurs par la naissance et par les services rendus. Nous allons donc voir, surtout dans les dernières années de sa mission, s'accentuer chez Mendoza l'aigreur et l'irritation, qui se manifesteront aussi bien dans ses actes que dans ses paroles, et nous le verrons d'autant mieux que la correspondance du chargé d'affaires français en Espagne nous servira à contrôler celle de Mendoza et nous renseignera, dans une certaine mesure, sur l'idée qu'on se faisait de l'ambassadeur à la cour du Roi Catholique.

Les choses se gâtèrent au commencement de l'année 1588, à la suite de plaintes qui furent adressées par Henri III à son chargé d'affaires Longlée. Celui-ci, dès les premiers jours de février, conseille au roi de France de demander le rappel de Mendoza, car, dit-il, « je scay qu'il faict profession d'escrire par deça en termes fort eloignez de ce qui pourroit seruir a maintenir une bonne et vraye intelligence entre ces deux couronnes, et son naturel est de procurer tout le mal et la diuision qu'il peult es estatz des princes aupres desquelz il est et de diminuer s'il peut leur reputation et grandeur et troubler leurs affaires. » Longlée indique qu'on pourrait prendre prétexte de l'envoi en Espagne d'un ambassadeur, qui le remplacerait lui chargé d'affaires, pour parler au Roi Catholique de révoquer Mendoza[1]. Le 15 février suivant, le même Longlée assure que « ledict Roy et ses principaux ministres cognoissent assez l'humeur dudict don Bernardin » et qu'ils « jugeront bien qu'il est homme pour auoir donné toutes les occasions que l'on prendra de parler de le faire reuocquer »[2]; et dans sa dépêche du 20 du même mois, il insiste de plus en plus et va jusqu'à écrire: « Plusieurs s'estonnent comme Vostre Majesté a souffert si long temps ledict don Bernardin aupres d'elle, estant recongneu pour homme insolent, mal intentionné et très pernicieux et auquel l'on attribue la cause du

1. Longlée au roi. Madrid, 6 février 1588 (Bibl. nat. de Paris, Ms. fr. 16110, fol. 220).

2. Longlée au roi. Madrid, 15 février 1588 (Bibl. nat. de Paris, Ms. fr. 16110, fol. 222).

mauuais mesnage qui est entre ledict Roy et la Reyne d'Angleterre, et le tient on coupable de la mort de la Reyne d'Escosse; » seulement il ne pense pas qu'on puisse profiter de la présence aux Pays-Bas de D. Alonso de Idiaquez, fils du conseiller d'État D. Juan, pour lui faire donner la succession de Mendoza, le dit D. Alonso étant trop jeune et dissipé, et son père ne pouvant prendre sur lui de le proposer au roi catholique : mieux vaut s'adresser directement à Philippe II et le prier de rappeler son ministre[1]. Mendoza n'ignorait pas les nombreux sujets de mécontentement que sa conduite avait provoqués et ce qui se tramait contre lui à Paris et à Madrid; il sait, écrit-il à D. Juan de Idiaquez en avril 1588. les « bruits qui courent ici » et se dit prêt à céder la place à un autre : « Il y a trois ans et demi que j'occupe mon poste, je suis à bout et puis mal remplir mes obligations, Sa Majesté tardant toujours à m'accorder une mercède[2]. » En septembre, il renouvelle les mêmes protestations, ayant appris qu'on s'était plaint de lui au Roi Catholique : « Je ne demande qu'à quitter la France, et non seulement prendrai en patience qu'on presse mon départ, mais m'en réjouirai, mon dénùment ne me permettant pas de demeurer ici, car, comme je l'ai écrit il y a plus d'un an, je ne saurais diminuer mon train; or, Sa Majesté ne se décidant pas à me gratifier, je n'en puis plus[3]. » Selon son habitude invétérée, Philippe II ne se décidait pas; il comprenait bien que Mendoza n'était plus « the right man in the right place », mais ne voulait pas non plus, sans doute, paraître céder à des injonctions du dehors. Toutefois de nouvelles instances se produisirent : un envoyé extraordinaire de Henri III, le sieur de Fresne Forget, secrétaire d'État, arriva à Madrid au mois de mai 1589 avec des instructions dont un des articles portait que le roi de France « demande le rappel de D. Bernardino de Mendoza pour diverses raisons exposées à Sa Majesté Catho-

1. Longlée au roi. Madrid, 20 février 1588 (Bibl. nat. de Paris, Ms. fr. 16110, fol. 226).

2. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 14 avril 1588 (Arch. nat., K 1567 n° 80).

3. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 4 septembre 1588 (Arch. nat., K 1568, n° 109).

lique, à laquelle l'envoyé déclarera que Sa Majesté Très Chrétienne a décidé de ne traiter aucune affaire avec ledit ambassadeur et de ne pas l'admettre auprès de sa personne, à sa cour, ni dans sa suite[1]. » Devant cette volonté si nettement exprimée, Philippe II ne pouvait plus hésiter, ce qui d'ailleurs ne dut guère surprendre Mendoza qui se savait dès lors l' « ennemi déclaré » du roi de France, comme il l'annonce le 21 juin à D. Juan de Idiaquez, mais en ajoutant, pour le principe, cette phrase assez altière à l'adresse des souverains qui ne savent pas défendre leurs agents : « Et si Sa Majesté, me tenant ici pour son ambassadeur, ne ressent pas cette insolence du roi ainsi qu'elle le mérite, ses autres représentants (car moi qui suis aveugle ne compte pas) perdront toute envie de montrer de l'entrain et du courage en de telles circonstances. Toutefois, je ne m'en irai pas sans leur tirer des mains mon domestique, quand je devrais perdre ma chemise[2]. » Cette dernière allusion s'applique à un nommé Hanz Oberholtzer, que l'ambassadeur avait à son service déjà en Angleterre et qui fut fait prisonnier à deux postes de Paris par un parti de cavalerie en juin 1589[3]. Mendoza le réclama par un trompette qui rapporta une réponse du roi, dont la teneur nous montre à quel point la rupture était complète entre Henri III et celui qu'il ne voulait plus reconnaître comme ambassadeur : « Seigneur Dom Bernardin, j'ay veu ce que vous m'auez remonstré par voz lettres que ce tromppette m'a apportées ; sur quoy je vous diray que je ne puis tenir que comme chose d'ennemy tout ce qui vient du lieu où vous vous estes retiré sans mon congé, qui vous a faict perdre le nom et privilège d'ambassadeur à mon endroict[4]. » Enfin Philippe II résolut de rappeler Mendoza, mais en dissimulant, bien entendu, les vrais motifs de sa décision. Sa lettre à Henri III, qui est du 14 juillet 1589, attribue ce rappel à l'état de santé de l'ambas-

1. Lettre de créance du s[r] de Fresne Forget, mai 1589, et résumé en espagnol des articles de son instruction, sans date (Arch. nat., K 1569, n° 42, et K 1568, n° 9).

2. Mendoza à D. Juan de Idiaquez. Paris, 21 juin 1589 (Arch. nat., K 1569, n° 91).

3. Il y a plusieurs pièces relatives à cette affaire aux Arch. nat., dans le carton K 1569. Cf. Forneron, *Histoire de Philippe II*, t. IV, p. 4.

4. Henri III à Mendoza. Beaugency, 16 juin 1589 (Arch. nat., K 1569, n° 82).

sadeur qui a lui-même demandé avec instance à être déchargé de sa mission[1]. A Mendoza lui-même, Philippe II écrivit le même jour, louant ses services et lui adressant diverses recommandations touchant les papiers qu'il laissait en France et qu'il convenait de placer en lieu sûr, comme aussi sur les précautions à prendre pour qu'il pût rentrer sans encombre en Espagne[2].

L'assassinat de Henri III, survenu le 1er août 1589, changea tout. Dès qu'il en fut informé, Philippe II notifia à D. Bernardino de suspendre son départ, sa présence étant, dans l'état de trouble où cet événement plongeait la France, absolument indispensable[3]. A vrai dire, Mendoza demeurait dans une situation ambiguë, mal définie : d'une part il avait été formellement rappelé par son souverain, et de l'autre il n'était pas encore accrédité auprès d'une autorité représentant le gouvernement de la France pendant la vacance du trône. On le considérait bien toujours dans le parti ligueur comme l'ambassadeur du Roi Catholique, mais en fait il ne pouvait plus officiellement se prévaloir de ce titre; il le pouvait d'autant moins que la négociation de France fut désormais partagée entre lui et deux coadjuteurs désignés par le roi et qui jouissaient de sa confiance, Juan Bautista de Tassis, inspecteur général alors de l'armée de Flandre, et le commandeur Juan Moreo : ces trois hommes constituèrent ce que l'on appela le *triumvirat espagnol*[4]. Les deux adjoints de Mendoza, pour s'aboucher avec les Ligueurs et empêcher l'accession au trône de l'héritier légitime Henri de Bourbon, avaient déjà pris une part active à l'intervention du roi d'Espagne dans les affaires de France : Juan de Tassis à partir de 1580, quand il vint remplacer l'ambassadeur D. Juan de Vargas Mexía; Moreo plus tard, en 1583, quand Philippe II le fit voyager par la France

1. Philippe II à Henri III. San Lorenzo, 14 juillet 1589 (Arch. nat., K 1449, n° 33).
2. Philippe II à Mendoza. San Lorenzo, 14 juillet 1589 (Arch. nat., K 1449, n°s 40 et 41).
3. Philippe II à Mendoza. San Lorenzo, 7 septembre 1589 (Arch. nat., K 1449, n° 53.)
4. Joseph Rübsam, *Johann Baptista von Taxis, ein Staatsmann und Militär unter Philipp II und Philipp III*, Fribourg en Brisgau, 1889, p. 100.

pour créer des partisans à sa politique[1]. Vis-à-vis de Juan de Tassis, Mendoza se trouvait dans une situation un peu délicate, puisqu'il l'avait supplanté à Paris alors que Tassis comptait, en rémunération de ses services, obtenir le titre d'ambassadeur auprès de Henri III. Tassis gardait une assez forte rancune à son ancien compétiteur, qui perce dans ses *Commentaires* sur les troubles des Pays-Bas. Après y avoir raconté comment Mendoza, chassé par la reine d'Angleterre, vint en France soi-disant pour y attendre les ordres de Philippe II, il continue en ces termes :

Mais ensuite il apparut que la cause de sa venue était tout autre : il aspirait en effet à l'ambassade de France, ce que, malgré ses efforts pour le dissimuler, il laissa entendre au prince de Parme; ses gens eux-mêmes, une fois leur maître à Paris chez Tassis, — qui le reçut, le conduisit dans sa maison, l'hébergea six semaines et le traita le plus honorablement du monde, — ne réussirent pas à le cacher. Les instruments dont se servit D. Bernardino furent la reine-mère et le duc de Guise, qu'il voyait souvent séparément, cherchant à capter leur bienveillance par des promesses utiles à leurs desseins, tant et si bien qu'ils convinrent ensemble que D. Bernardino se rendrait le plus vite possible, en poste, auprès de Philippe, et que la reine pour plus de sûreté le ferait accompagner jusqu'à la frontière par un courrier, ce qui fut fait. Admis en la présence du roi, il le persuada facilement, ainsi que ses ministres, que personne n'était aussi capable que lui de mener les affaires quelles qu'elles fussent à bonne fin. Tassis, au courant des visées de Mendoza, avait pris soin d'en avertir le roi en temps utile; il avait en outre demandé par lettres que l'ambassade, qu'il gérait depuis quatre ans sans le titre d'ambassadeur, lui fût donnée, ajoutant que si cela ne se pouvait pas, il préférait être déchargé de cette gérance. Cela servit de prétexte à plusieurs qui favorisaient Mendoza pour lui faire obtenir ce qu'il désirait. En conséquence, il fut promptement renvoyé en France et Tassis reçut l'ordre de le recevoir chez lui comme la première fois. Mendoza n'apportait à la reine-mère que de belles paroles et des espérances destinées à l'amuser, puis il devait feindre d'avoir besoin pour certaines affaires privées de se rendre rapi-

1. Juan Moreo, ce qui peint Philippe II, avait été envoyé en France à l'insu de Tassis, représentant officiel du roi : « Philippus... misit secreto, inscio Tassio, Joannem Moreum, militiæ Melitanæ Divi Joannis equitem Arragonia oriundum, qui occulte et dissimulanter passim per Regnum se transferens, quoscumque posset conveniret, eorumdemque animos exploraret ac incenderet » (J. B. de Tassis, *Commentarii*, ann. 1583, *éd. cit.*, p. 438).

dement aux Pays-Bas, d'où il reviendrait à bref délai; en fait, ses instructions portaient qu'aussitôt arrivé en Flandre, il se rendrait secrètement à Joinville et qu'après y avoir conclu le traité avec les Guises, il retournerait à Paris et y prendrait possession de l'ambassade. Mais il advint que pendant que D. Bernardino était en route pour Paris, Moreo, que les Guises avaient envoyé de Joinville à Philippe, arriva à Madrid peu après le départ de Mendoza. Or, le roi lui ayant demandé avec qui, à son avis, les Guises conclûraient le plus volontiers le traité, et Moreo lui ayant dit: avec Tassis, sur-le-champ le Roi modifia ses instructions. Il ordonna à Mendoza de donner à Tassis les documents relatifs au traité rapportés d'Espagne, et à Tassis de prendre aussitôt congé des souverains, de remettre l'ambassade à Mendoza et de partir incontinent pour Joinville où il remplirait la mission qui avait été confiée à ce dernier. Pour ne pas paraître ingrat envers Tassis, dont les bons services comme chargé d'affaires en France avaient été très appréciés, Philippe le nomma inspecteur général de l'armée de Flandre *(veedor general)* et lui donna une commanderie mieux dotée que celle qu'il avait[1].

Tassis ajoute qu'il quitta Paris le 6 décembre 1584, se réunit à Moreo, et que tous deux se mirent en route pour Joinville, où le 16 janvier suivant fut conclu le fameux accord de Philippe II avec les Guises qui porte le nom de traité de Joinville. Si Tassis, juge et partie en cette affaire, n'a pas exagéré le préjudice qui lui fut causé et qu'il attribue à l'ambition de Mendoza[2], on conçoit aisément qu'une certaine gêne devait accompagner les rapports de ces deux hommes; néanmoins,

1. *Commentarii*, p. 444.

2. Dans une lettre au commandeur Moreo, dont il va être question, Mendoza se défend de nourrir aucun sentiment d'inimitié à l'endroit de Tassis et expose comme suit les affaires de l'ambassade de France et du traité avec les Guises : « No puedo entender porque pone V. M. exemplo en Juan Baptista de Tassis a proposito de los *tiros*, porque yo siempre he tenido amistad con el [Tassis], y quando llegue a Paris, estando encubierto en casa de Isoardo Capelo, me protesto que seria gran desseruiçio de su M^d^ si yo no me descubria y yua alojar a su cassa ; y si es porque su M^d^ me mando aqui subçedelle, V. M. se acuerde hauerme dicho, quando fue a España, que lleuava orden de dezir que yo no viniesse aqui, en virtud de vn billete que lleuaua de *(un blanc qui représente évidemment le nom conventionnel du duc de Guise, c'est-à-dire Mucio)*, y ser la sustancia del no gustar de tratar con otro que con Juan Baptista de Tassis, y hauer sido esto caussa del mandarme su M^d^ que pusiese silencio en el negocio y seruille en este puesto, cossas de que yo estaua bien ygnorante, porque las unas se forjauan en Francia estando yo en España, y las otras se mandaron en España estando yo en Francia, y açerca desto puedo dezir con verdad que jamas se hallara memorial ni carta mia en que aya suplicado a su M^d^ me haga merced de ningun cargo, y esto me aseguro que diran sus ministros ser verdad » (Arch. nat., K 1569, n° 152). Il est juste d'entendre les deux cloches.

ils pouvaient se traiter sur un pied d'égalité ou à peu près, la charge considérable occupée par Tassis aux Pays-Bas et sa grande connaissance des affaires de France lui donnant des titres sérieux à la considération de son émule. Avec Moreo il en était autrement. Ce jeune commandeur de Malte, sans naissance, apparut à Mendoza comme un agent subalterne[1]; il le traita ou se donna les apparences de le traiter comme tel. L'autre, de sa nature entreprenant et présomptueux, fort bouffi en outre de l'importance qu'il attachait à sa mission[2], mit son amour propre d'Aragonais obstiné à tenir tête à l'impérieux D. Bernardino, d'où un conflit assez vif et, en somme, quelque peu puéril. Moreo ouvrit les hostilités par une lettre datée d'Aumale, le 12 octobre 1589. Il y reproche à Mendoza des niches (*tiros*), de mauvais procédés, surtout son dédain pour le collègue qui n'est ni titré ni grand d'Espagne, quoiqu'il se tienne lui, Moreo, pour l'égal d'un titré et qu'il compte bien se couvrir devant le roi après sa promotion attendue de châtelain d'Amposta! Mais l'accusation la plus grave et la plus insultante concerne une démarche que D. Bernardino, pour conserver l'ambassade de France, aurait tentée auprès du duc de Mayenne. La lettre, très caractéristique, mérite d'être reproduite d'après la copie qu'en prit Mendoza et qu'il envoya en Espagne :

Copia de carta del Comendador Joan de Moreo a Don Bernardino de Mendoça, del campo de la Vnion, en Avmalle, a 12 de octubre 1589.

A mi partida de Roan escriui a V. S^a^, que me tiene con cuydado si las a resçiuido; y llegado aqui, halle vna carta de V. S^a^ muy breue en que me dezia la llegada del correo de España y con cartas para

1. En 1590, le commandeur Frey Juan Moreo se qualifiait de « membre du conseil de guerre de Sa Majesté et son capitaine de chevau-légers en Flandre » (Arch. nat., K 1573, n° 64).

2. « Era hombre sano y de edad de cuarenta años [en 1590], natural del reino de Aragon, hijo de un francés, ...de condicion inquieta, solícito y de vivo entendimiento » (Alonso Vazquez, *Los Sucesos de Flandes y Francia del tiempo de Alejandro Farnese; Col. de doc. inéd.*, t. LXXIII, p. 484). — « Hombre de ingenio promto y artificioso, que, de moderados principios de un pobre Cauallero de Malta, llegó à ser primer mobil de las furiosas guerras que abrasaron tantos años à Francia; excessiuo gastador de la hazienda del Rey y atreuidisimo comprador de voluntades » (D. Carlos Coloma, *Las Guerras de los Estados Baxos desde el año de 1588 hasta el de 1599*, livre III, ann. 1590, éd. d'Anvers, 1625, p. 85).

mi, las quales no se me embiauan, y hauiendose auenturado de España hasta ay, lo mismo pudieran hazer hasta aqui, cossa que podria caussar daño y no ser de ningun prouecho quando lleguen a mis manos, pues no me hallaran aqui.

Hago sauer a V. S[a] me a alcançado su M[d] de mi religion el titulo de baylio de Caspe y con la ançianidad de castellan de Amposta, que de presente, en llegandome las bullas que el conde de Oliuares me escriue me embiara con el primero, no aura ningun titulo en España que, no llamandome Señoria, se la dé, y al delante, siendo castellan de Amposta, me cubrire delante de mi Rey; y aunque Dios me hiziese seys vezes mas que esto, sera para emplearlo en seruiçio de mis amigos, y yo siempre me he preçiado serlo de V. S[a] y lo desseo ser y como a tal le hablare claro, suplicandole por buena correspondençia para poder hazer bien el seruiçio de nuestro amo, que esse es mi fin y no otro. Y V. S[a] me pareçe que no esta tan fuera de ambiçion como publica, pues a hecho escriuir a este Duque à España sobre su quedada y otras diligençias que yo podria dezir, y sobre esto me es buen testigo Don Joan de Idiaquez si he procurado yo lo mismo por V. S[a], sin entender que lo desseasse, creyendo que nos conçertariamos muy bien a hazer el seruiçio, y quiero que entienda V. S[a] que lo quiero por compañero en lo que tengo por hijo, que es este negoçio mio y que tantos trauaxos me questa; y quien quisiere meterse en otra cossa se engaña, ni yo soy tan rruyn que lo sufra, ni mi Rey se halla tan mal seruido que lo consienta, ni Don Joan Idiaquez esta tan poco prendado de mi amistad ni ley que le tengo que sufra que zanganos se coman mi miel y la suya. Correspondamonos con ley y amistad y mas para seruir a tan buen Rey y caussa, dexando puntillos y ambiçiones contra el proximo, y si Dios a hecho a V. S[a] hijo del conde de Coruña, no a sido para menospreçiarme, y mas asegurandome tantas vezes de su amistad, que es la que yguala a todos los hombres a bien quererse; y por deseallo, le hablo tan claro para tomallo por descargo a peor andar; pues, auiendo llegado a este Reyno, no fuera mucho que supiera yo las nueuas del correo de España por V. S[a] y no por Villeroy, o que me embiara mi despacho para hazer lo que en el se me mandaua; o darme mas lumbre, que, si no la tuuiera por otra parte, me tuuiera en la pena que e estado quatro dias. Quexome a V. S[a] como a mi S[r] y muy a la llana, sin que me quede cossa en el estomago, y si yo he faltado en algo, digamelo y vera si lo enmiendo, y en esto vere si me puedo fiar de V. S[a], y no dissimulandome ni haziendome tiros, que no tengo hechadas tan pocas rayzes que se me puedan hazer como a Joan Baptista de Tassis.

El Ingles embaxador tengo en mi poder y a mi me toca, pues sabe su M[d] me a embiado a Françia con cartas de creençia para todo lo que se offreçiesse tratar de su parte y con instruction de assistir a todo lo

necessario de su seruiçio en los negoçios de la liga, sin darme a nadie por tutor ni padrastro. Todos me honran si no V. Sa, y no se en que viene, pues no ve mas que yo ni hara mas que yo, y a las obras cada vno, y esto es hablar como consolando si no mete remedio *(De mano propia)*. No quiera V. Sa tratarnos a todos a fuego y a sangre, que ni se lo merezco ni hallara en el mundo hombre mas a su gusto ni que mas servidor le sea; como no vea que se trata conmigo puliticamente, me puede bien y mal trar *(sic)*, y esto seruira para toda la vida[1].

Détail plaisant : Philippe II, auquel on montra cette pétulante épître, y nota le passage où Moreo parlait de la châtellenie d'Amposta, qui, lorsqu'il l'obtiendrait, lui vaudrait la grandesse. Il prit une plume et de sa grosse écriture écrivit en marge : « Il se trompe » *(engañase)*.

On pense si Mendoza dut être suffoqué de recevoir une telle lettre. Il y répondit sur un ton relativement calme, comme l'exigeait sa dignité, mais un peu longuement. Sur les points secondaires, il se justifia en rectifiant les faits ou en alléguant de plausibles excuses; l'accusation principale méritait autre chose. Mendoza ne se borne pas à en démontrer la fausseté et l'absurdité, il déclare que celui qui l'a mise en circulation a menti, et annonce qu'il va écrire au duc de Mayenne, au roi d'Espagne, en lui envoyant la copie de la lettre du commandeur avec sa réponse, puis au duc de Parme et à Juan de Tassis, afin de venger son honneur compromis par une si noire calomnie. « Passe encore, » dit-il à Moreo, « que vous m'ayez dit cela en conversation, mais me l'écrire et d'une autre main que la vôtre, c'est mettre des tiers au courant de l'affaire. Or, je suis intéressé à ce que personne ne puisse prétendre qu'après avoir demandé avec instance dans mes lettres mon rappel, j'ai traîtreusement tenté des démarches pour obtenir un résultat contraire. » Quant au traitement de « seigneurie » que Moreo semblait réclamer, Mendoza répond qu'il n'a pas été encore informé du titre auquel peut prétendre le commandeur et quelles sont exactement les fonctions qu'il doit remplir en France; qu'au surplus, lui Mendoza ne tient pas à ce traitement

1. Arch. nat., K 1569, n° 158. Forneron a reproduit assez inexactement quelques passages de cette lettre (*Histoire de Philippe II*, t. IV, p. 49).

puisqu'il ne l'exige même pas de ses gens. « Ce sont là, ajoute-t-il, des questions que règlent les lois et les pragmatiques du roi notre sire auxquelles chacun doit se soumettre. » En finissant et après avoir relevé l'allusion peu charitable de Moreo à l'infirmité de l'ambassadeur, il lui donne ces salutaires conseils : « Vous êtes jeune et moi je suis vieux, et Dieu vous concédera une longue vie[1] s'il vous permet de voir la France sans hérétiques, en paix et en repos... Ne croyez pas tout ce qu'on vous raconte et ne soupçonnez pas les autres à moins d'avoir été très complètement renseigné à leur égard, ne soupçonnez surtout pas un homme qui vous a toujours traité avec loyauté et franchise et qui ne désire faire de peine à personne[2]. »

L'affaire n'en demeura pas là. Non content d'écrire au duc de Mayenne, Mendoza demanda à Villeroy une sorte de témoignage qu'il pût mettre sous les yeux de Philippe II[3] et constitua un véritable dossier qu'il adressa à ce souverain avec une lettre de véhémente protestation. Il pense que ces pièces

1. Dieu ne la lui concéda pas : Moreo se trouvant, avec l'armée du duc de Mayenne, à Meaux, y mourut empoisonné le 18 août 1590 : « El comendador Moreo, mi hermano, ...murio atossigado a 18 del pasado en la villa de Meus, dentro de 29 oras, sin poder ablar, » écrit, à la date du 12 septembre, D. Pedro Moreo, frère de la victime, à D. Juan de Idiaquez (Arch. nat., K 1573, n° 90). Alonso Vazquez et D. Carlos Coloma, qui ni l'un ni l'autre ne donnent la date exacte de la mort du commandeur, laissent clairement entendre, malgré certaines précautions et réticences, qu'on attribuait l'empoisonnement au duc de Parme, qui voulut se venger de rapports très malveillants faits sur son compte au roi par Moreo (*Col. de doc. inéd.*, t. LXXIII, p. 484-486, et *Guerras de los Estados Baxos*, éd. de 1625, p. 63 et 85). Farnèse avait eu connaissance de ces rapports et en particulier par une lettre interceptée que Henri IV fit imprimer : *Deschiffrement d'une lettre escrite par le commandeur Moreo au Roy d'Espagne son maistre, du XXVIII octobre 1589*; plaquette de 14 pages in-12, à la fin de laquelle on lit : « Il est ainsi en l'original demeuré entre les mains de nous Conseiller et maistre des Requestes ordinaire de l'hostel du Roy » (Bibl. nat., Oc 233). La reproduction de certains traits de langage propres aux Aragonais *(hiziendo, huviendo)* prouve que le déchiffrement a été réussi. Pour conclure, on peut observer que l'oraison funèbre que la mort de Moreo suggéra au duc de Parme est singulièrement laconique : « De la muerte del comendador Moreo me ha pesado, por aver sido tan de repente y sin poderle hablar, y por las demas consideraciones que se dejan entender. Dios le tenga en el cielo » (Lettre à D. Juan de Idiaquez, Meaux, 28 août 1590. Affaires étrangères. Mémoires et documents. Espagne 326, fol. 202[ro]).

2. « Copia de carta de Don Bernardino de Mendoça al comendador Moreo, de Paris *(un blanc)* de octubre 1589 » (Arch. nat., K 1569, n° 152).

3. « J'ai trouvé très estrange que l'on ayt dict à Mons[r] le Commandeur Moreo (ainsi que vous mandez qu'il vous a escript) que vous auez recherché le dict Duc de fere cest office, de quoy je me suis esclarcy auec ledict S[r] Duc, lequel m'a asseuré n'en auoir parlé » (« Copia de carta que Monsieur de Villeroy escriuio a Don Bernardino de Mendoça, de Amyens a 27 de octubre 1589 ». — Arch. nat., K 1569, n° 172).

justificatives de sa conduite laveront son honneur et celui de ses parents si gravement sali, ajoutant que s'il appert qu'un secrétaire du roi d'Espagne a vraiment reçu une lettre du duc de Mayenne demandant son maintien à Paris, le roi peut lui faire trancher la tête, qu'au contraire, si le fait ne se vérifie pas, il a droit à une réparation. N'est-ce pas assez d'avoir servi trente ans jusqu'à en perdre la vue, et faut-il encore souffrir la mortification de recevoir des lettres comme celle de Moreo? Non, la patience a des limites. Mendoza supplie le roi de lui laisser prendre son congé « en se retirant de ce royaume, où n'importe qui, dit-il, servira Votre Majesté avec plus d'habileté et d'adresse que moi, quoique personne au monde ne l'emportera sur moi en loyauté et désir de bien faire[1]. » Des lettres échangées, à propos de cette dispute, entre le cabinet espagnol et Moreo, il ressort que celui-ci reçut une semonce, qu'on l'exhorta à se calmer et à traiter avec plus de ménagement un homme très méritant et auquel il devait des égards[2]. La réconciliation, recommandée et même imposée aux deux diplomates par les lettres de la cour, s'opéra en décembre; à cette époque Moreo et Juan Bautista de Tassis vinrent habiter chez Mendoza, et ce dernier reconnaît alors qu'il passait « de très bons moments » avec ses deux compagnons qui lui faisaient « oublier ses mélancolies »[3]. Puis, ils se

1. Mendoza à Philippe II, Paris, 5 novembre 1589 (Arch. nat., K 1569, n° 172).

2. Nous avons deux lettres de Philippe II à D Bernardino et à Moreo du 7 janvier 1590 qui se rapportent à leur querelle. Au premier, il dit: « Se me ha hecho nueuo que aya bastado ninguna cosa para que no se conserue muy entera la conformidad que tan encargada os tengo a ambos; » au second : « No he podido dexar de admirarme mucho, teniendo os tan encargado que la conserueys [la conformidad] muy buena con el [D. Bernardino] ...pero atiendase a la emienda, y dexados todos otros respectos, os bolued a conformar enteramente » (Arch. nat., K 1449, n°s 89 et 92). Le ton diffère sensiblement : Moreo est rappelé à l'ordre, tandis que Mendoza reçoit un avis. Philippe II connaissait la susceptibilité de son ambassadeur et la ménageait. Dans la grande instruction du 6 novembre 1589 aux trois membres du triumvirat, le roi assigna à chacun son rôle: Mendoza et Tassis traiteront avec le légat du pape, Moreo avec Mayenne, quand ce duc sera hors de Paris, mais en s'entendant avec Mendoza; la correspondance avec Rome incombera à ce dernier et celle des Pays-Bas à Tassis. Mais en marge de ce vingt-cinquième article de l'instruction, Philippe II ajouta de sa main : « No se si para el de Vmeyne es tambien buen medio don Bernardino y si el se sentiria de escluyrle del, y asi se mire si seria bien que el tambien tratase con el de Vmeyne, pero cada vno de por si, conformandose primero en lo que vbieren de tratar, de manera que bayan muy conformes » (Arch. nat., K 1449, n° 70).

3. « Yo passo muy buenos ratos con Juan Baptista de Tassis y el comendador Moreo, que me haze oluidar mis melancolias » (Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Paris, 10 décembre 1589. Arch. nat., K 1569, n° 193).

séparèrent, la dépense devenant trop lourde pour Mendoza. Moreo, qui jouissait d'un traitement mensuel de cinq mille écus, prit, à partir du 23 décembre 1589, un logement à Paris qu'il partagea avec Tassis[1]. Il fallut, de part et d'autre, expliquer au roi et aux ministres que cette séparation n'impliquait aucune brouille nouvelle. Mendoza se déclara en très bons termes avec ses associés et ceux-ci ne le contredirent pas, sauf que Moreo éprouvait quelque peine à digérer certains propos très mordants du terrible D. Bernardino, assez jaloux, paraît-il, des cinq mille écus concédés à Moreo. « Je veux qu'on sache bien, écrit ce dernier à D. Martín de Idiaquez, que je sers de bonne volonté et que je ne mérite pas d'être maltraité; et cependant, sans compter ce que je vous ai mandé, on me rapporte que Don Bernardino dit à tous ceux qui viennent le voir que, selon les anciens pères, les diacres dans la primitive église étaient très visités et estimés parce qu'ils avaient la bourse et l'argent de la communauté des chrétiens. Si le service de Sa Majesté n'était pas en jeu, je me demande quelle patience il faudrait pour supporter de telles choses[2]. » Cette *indirecta* semblait à Moreo d'autant moins justifiée qu'il tenait très régulièrement compagnie à l'ambassadeur infirme, l'escortait dans la rue en le tenant par le bras, remplissant, comme il le dit, l'emploi de garçon d'aveugle[3].

Tandis que le *triumvirat* se donnait au moins les apparences d'une bonne intelligence[4], de graves événements s'accomplissaient. Henri IV avait tenté de s'emparer de Paris et failli

1. « El comendador Moreo hizo aderezar vna posada y a los 23 se fue a ella con Juan Baptista de Tassis... y el comendador Moreo es tan honrado y considerado en todo que le paresçeria no estalle bien, dandole Su Md aqui sueldo de 500 escudos al mes, comer a costa de nadie » (Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Paris, 31 décembre 1589. Arch. nat., K 1570, n° 179).

2. Moreo à D. Martín de Idiaquez. Paris, 14 février 1590 (Arch. nat., K 1574, n° 28).

3. « Aunque no poso en su casa, no salgo della lo mas del dia, y quando vamos fuera le lleuo yo del braço y lo guio sin consentir que ningun criado suyo lo haga » (Moreo à Philippe II. Paris, 14 février 1590. Arch. nat., K 1574, n° 29). — « No... falto yo de ylle a hazer cada dia la corte y seruille de moço de çiego » (Le même à D. Juan de Idiaquez. Paris, 14 février 1590. Arch. nat., K 1574, n° 27).

4. Apparences d'une bonne intelligence me paraît être le mot, à en juger d'après ce passage des *Commentarii* de Tassis : « Quo cum venissent [Moreo et Tassis] mense novembri dicti anni [1589] a Bernardino legato humaniter hospitio fuere excepti; *non enim fuisset rationi consentaneum, ob aliquam privatam simultatem, publicis tunc temporis nocere rebus, publica discordiæ demonstratione* » (Éd. citée, p. 497).

réussir; le cardinal Enrico Caetani, légat de Sixte-Quint, était arrivé en France et la présence à Paris de ce nouveau représentant de la cause catholique allait donner à la diplomatie espagnole un redoublement d'activité. Aussitôt qu'il apprit le départ d'Italie du légat, Philippe II ordonna à Juan Bautista de Tassis de se rendre sans retard à Paris et de s'y aboucher avec Mendoza et Caetani : tous trois devaient se concerter sur les mesures à prendre pour assurer le triomphe de l'action commune contre le prétendant hérétique[1]. A D. Bernardino, il écrivit le même jour qu'à Tassis en se félicitant d'avoir suspendu l'ordre de son rappel, car, dit-il, « si vous n'étiez déjà en France, ce serait l'occasion de vous y envoyer »; il l'avertissait aussi de la prochaine venue de Juan de Tassis, qu'il avait jugé à propos d'adjoindre à l'ambassadeur pour le soulager dans ses empêchements dus à la maladie[2]. L'investissement de Paris par Henri IV et les divers assauts qu'eut à subir la capitale à partir du mois de novembre 1589 jusqu'au commencement de 1591 séparèrent bientôt les membres du *triumvirat :* Moreo accompagna le duc de Mayenne ; Tassis, après s'être acquitté d'une mission de ce dernier en Espagne, vint rejoindre l'armée du duc de Parme et fit campagne avec lui, tandis que Mendoza demeura avec le légat enfermé dans Paris. Sa courageuse et généreuse attitude pendant la période du siège, dont j'aurai à parler tout à l'heure, lui donna ou lui rendit un vrai prestige; mais après le désinvestissement, il devint de plus en plus évident que Mendoza, affaibli par les privations et ses infirmités, abreuvé d'amertume et de dégoût et en mauvais termes avec Mayenne, ne pouvait plus représenter comme il convenait la personne et la politique de Philippe II. Lui ne demandait qu'à rentrer dans son pays, à quitter la France où il ne se sentait plus capable de rien faire d'utile, et, comme on le verra, il s'échappa dès qu'il put de sa prison et en courant de réels dangers; toutefois, pour ne pas démentir même en de

1. « Conoçiendo vuestro buen zelo y buenas partes, me he resuelto en que vos, que os hallays tan çerca y con tanta notiçia de las cosas passadas y presentes, vays a Paris... y que alli os junteys con Don Bernardino de Mendoça » (El Pardo, 6 novembre 1589. K 1449, n° 71).

2. Philippe II à Mendoza. El Pardo, 6 novembre 1589 (Arch. nat., K 1449, n° 75).

telles circonstances ses habitudes combatives, il ne partit pas sans protester contre ceux qui l'accusaient d'avoir par ses accès de violence compromis la diplomatie espagnole en France et en Angleterre. La lettre qu'il adressa à son roi, en cours de route et alors qu'il se considérait déjà comme exonéré de sa charge, témoigne de ce caractère entier et impulsif, sans souplesse ni nuances, mais d'une indomptable énergie et d'une sincère loyauté, qu'il est juste de lui reconnaître.

Señor,

Mereçer las materias de Francia, por el seruicio de nuestro señor, que V. M[d] tome la pena de ler los borrones de qualquiera que tenga lengua dellas, me ha dado atreuimiento para embiar a las propias manos de V. M[d] los papeles aligados, alargandose el yr yo en persona a bessarselas, y significalle culparme algunos, y entre ellos ministros de V. M[d], del hauer negoçiado en Francia y Inglaterra con entereza y pecho, que bautizan por violencia ; y quando lo fuera, el puro seruicio de V. M[d] me forçara a ello, viendo lo poco que se adelantaua con sumissiones (que los de esta opinion llaman templança), y quien tuuo tanta y sufrimiento con el comendador Moreo y Juan Bautista de Tassis, por no atrassar solo un punto el seruicio de V. M[d], es de estimar que supiera tenella y tragar dissimuladamente las exorbitancias de un Rey de Francia y de la Reyna de Inglaterra, si el lo permitiera ; y quanto artificio tienen otros en allegar hazienda y disponer con el manto del seruicio de V. M[d] su comodo y andar apoderados en el, he yo ussado (con mi torpeza) en guiar los negocios de V. M[d], dexando todo lo demas atras, sin fiarme en el secreto desto de mis cauellos, por no permitir el bien de los mismos negocios entender nadie este mi artificio hasta el verme descargado dellos : cosas que no penetran los que me condenan por no traer las manos en las llagas, que quiça les hiziera conoçer las caussas que me forçauan al mostrar vrio, de que ha querido nuestro señor premiarme con la satisfacion que V. M[d] diuersas vezes me ha mandado significar que tiene de mis seruicios, y que acauasse mis comissiones con voz mas honrrada de lo que yo me pudiera imaginar en ningun tiempo de ellas. El sea alauado por todo, y guarde la Catolica persona de V. M[d]. De Mons, a primero de abril 1591.

Don Bernardino
de Mendoça[1].

1. Mendoza à Philippe II. Mons, 1[er] avril 1591 (Arch. nat., K 1578, n° 48).

Tous les gazetiers ou pamphlétaires contemporains, tous les auteurs de mémoires, tous les historiens de la Ligue ont parlé du rôle tenu à Paris par D. Bernardino de Mendoza durant la mémorable année 1590, les uns en bien, les autres en mal, selon le parti qu'ils défendent. Les « chaudières d'Espagne » sont célèbres, non moins que les demi-sols marqués aux armes de Castille et que Mendoza faisait jeter à poignées par les carrefours pour soulager la misère des Parisiens, ce qui lui valut les cris de « Vive le roi d'Espagne »[1], mais à la longue n'apaisa pas les affamés, car, comme le dit judicieusement Michelet, « on ne mange pas du cuivre. » La *Satyre Ménippée* a de plus mis en circulation la fameuse histoire du pain fabriqué, sur le conseil de Mendoza, avec la poudre d'ossements recueillis dans les cimetières : « Et si on eust voulu croire Monsieur Mendoze, zelateur de la Foy et amateur de la France, s'il en fut onc, vous n'auriez plus ceste horreur de veoir tant d'ossements aux cymetieres de Sainct-Innocent et de la Trinité, et les eussent les devots Catholiques reduits en pouldre, beuz et avalez, et incorporez en leur propre corps, comme les anciens Troglodites faisoient leurs peres et amis trespassez, » et, plus loin, dans la Harangue de Monsieur d'Aubray : « Et n'a pas tenu à Monsieur le Legat et à l'Ambassadeur Mandosse que n'ayons mangé les os de nos peres, comme font les sauvages de la Nouvelle Espagne[2] ! » Tirades éloquentes qui nous en ont valu une autre dans le chant X de la *Henriade* de Voltaire :

Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture :
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

A cet égard, l'explication du licencié Pedro Cornejo semble assez plausible. Il rapporte que Mendoza ayant un jour raconté

1. « Brief traité des miseres de la ville de Paris, » en 1590 (*Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 304).
2. *La Satyre Ménippée*, éd. Ch. Read, Paris, 1876, p. 79 et 178.

que les assiégés d'une forteresse du Turc s'étaient nourris d'os moulus en guise de pain, « ce propos mal interprété causa un grand scandale parmi les ennemis de l'ambassadeur, qui lui en voulurent beaucoup de l'avoir tenu »[1]. Comment croire en effet que Mendoza eût sérieusement préconisé l'essai d'une si étrange nourriture? Il a dû rappeler ce qui s'était fait dans une circonstance donnée, sans le moins du monde prétendre que les Parisiens imitassent les Turcs. Ses aumônes, ses largesses, ses distributions d'argent et de vivres, le sacrifice de toutes ses commodités au profit du peuple si éprouvé par la disette, lui ont concilié même les écrivains hostiles et... ont fourni à Michelet une antithèse : « Des marmites gigantesques témoignaient de la charité des Espagnols. Ils soulageaient par aumône ceux qu'ils faisaient mourir de faim[2]. » Dans sa correspondance, il se montre très discret, il évite de se faire valoir : à la vérité, beaucoup de dépêches qu'il adressa au roi et aux Idiaquez nous manquent, un grand nombre ayant été interceptées par l'armée assiégeante, et le service des courriers ne fonctionnant alors qu'avec une extrême irrégularité. Toutefois, dans une de ses lettres du 13 août 1590 se trouvent quelques renseignements assez curieux sur le pain d'avoine à la fabrication duquel présida Mendoza : « Cette ville est en proie à une famine incroyable et générale, et quand on trouve des chevaux à manger et du pain d'avoine, c'est une fête, car depuis fin mai on ne mangeait plus que du pain d'orge mêlée d'un peu de froment et de seigle; dès la mi-juin, ces farines ont manqué et il a fallu avoir recours à l'avoine. Dieu a voulu que je pusse enseigner la façon d'en tirer parti, m'étant souvenu du mode de préparation qu'ils emploient dans le nord de l'An-

1. *Discurso y breve relacion de las cosas acontecidas en el cerco de la famosa villa de Paris*, Bruxelles, 1591, p. 34. Les *Mémoires-Journaux* de Pierre de L'Estoile disent que la conversation eut lieu le 15 juin 1590 chez M. Courtin, conseiller en la Cour, et prétendent que Mendoza déclara vraiment « qu'il estoit besoin de faire passer sous la meule et par le moulin les os des morts qui sont aux Innocens de Paris, et les réduire en poudre, pour d'icelle trempée et mollifiée avec de l'eau en faire du pain, qui pourroit servir pour nourrir ceux qui n'avoient point de bled ni moien d'en avoir : opinion qui fust tellement receue, qu'il ne se trouva homme en l'assemblée qui y contredist » (*Mémoires-Journaux*, éd. de la Librairie des Bibliophiles, t. V, p. 26). J'aime mieux la version de Cornejo.

2. *Histoire de France*, t. X, p. 377.

gleterre et en Écosse, où ils en font du pain. J'ordonnai donc de construire un four dans ma maison pour sécher l'avoine, ce qui est la première précaution à prendre pour pouvoir la moudre, et ainsi j'ai réussi à subvenir à la famine. On a aussi trouvé chez moi le moyen de préparer une sorte de bouillie *(papin)* d'avoine dont se sont sustentés une quantité de gens; mais avec la diminution progressive de l'avoine et la mortalité croissante, cette ville se perdra, si le 15 nous n'apprenons pas que l'armée du duc de Parme s'est réunie aux troupes de Mayenne dans les environs de Meaux[1]. »

J'ai dit plus haut que pendant cette période de détresse Mendoza déploya parfois une ardeur admirable et vraiment surprenante chez un homme de cinquante ans et infirme. Le bruit de la canonnade et de la mousqueterie réveilla chez l'ancien aide de camp du duc d'Albe les instincts belliqueux qui sommeillaient au fond de son cœur; le professionnel aussi qu'il était ne put résister à l'envie d'en remontrer aux défenseurs assez inexpérimentés de la ville, à ces bourgeois peureux, totalement dépourvus d'instruction militaire et de discipline. Je ne transcrirai ici que son récit — à coup sûr remarquable, digne des meilleures pages de ses *Commentaires* — de la première tentative de Henri IV sur Paris, l'affaire des matines de la Toussaint 1589, comme on l'a nommée[2]. Ce jour-là, Mendoza fut bien l'âme de la résistance, le chef qui par son exemple et les mesures qu'il sut prendre raffermit ceux qui s'abandonnaient, faisant avorter l'attaque qui sans lui eût probablement réussi. Rien ne donne à croire qu'il ait exagéré son rôle en cette occurrence, et je citerai, à propos d'un de ces incidents de la journée, un écrit contemporain qui confirme tout à fait le rapport sobre et précis qu'il envoya à Philippe II.

Señor, A los 30 del passado escriui a V. M^{d} por via de Leon, cuya dupp^{do} sera con esta y tripp^{do} de 13 del mismo, con quanto miedo estauan los burgueses deste lugar con el auezinarse a el el Principe de

1. Mendoza à Philippe II. Paris, 13 août 1590 (Arch. nat., K 1571, n° 117).

2. Albert Gérard, *Essai sur le siège de Paris par Henri IV*, dans les *Positions des Thèses* de l'École des Chartes de 1894, Chalon-sur-Saône, 1894, p. 16. Il serait bien à désirer que cette remarquable étude historique d'un jeune érudit mort prématurément fût intégralement publiée.

Bearne con su campo, en que yo no me engañana segun lo que se ha visto por lo suçedido, que es el auerse descubierto la vanguardia del Principe de Bearne postrero de 8bre, a las dos horas de la tarde, a vna milla deste lugar con numero de 3 a 4 mil Ingleses, 2 mil arcabuzeros françeses y 800 cauallos, los quales caminaron derecho a los trincheas de los burgos, de donde se les dispararon dos o tres golpes de cañon; y con tanto dieron la buelta, y nuestra gente que estaua en ellas mostro bien poco brio para el defendellas, porque acometieron a dexallas. Yo tuue nueua de venir los enemigos y me meti a cauallo al momento y llegue a las trincheas del burgo de St Germayn quando ellos se retirauan, donde mostro la gente contento de verme, paresçiendoles que, pues que yo yua alla uiendo tan poco, que no tenian mucho por que temer, y alli me entretuue hasta la noche que los enemigos hizieron designo de yrse a alojar la buelta de Chatillon.

Dixe a Mos^{r} de Rona, que es el que gouerna la gente de guerra, que por ser las trincheas que cubren los 4 burgos de St Parseau *(sic)*, St Victores, St Jaques y St Germayn de distançia de dos leguas y no tener 800 soldados con que guardallas fuera de los burgueses, que seria mejor fortificar las bocas de las calles de los burgos, pues no se podia entrar por otra parte si no era con bateria. Respondiome que con la gente que el tenia los guardaria, porque los enemigos paresçia que dauan demostraçion de yr la buelta de Corbelle. Con esto me vine al anochezer.

Otro dia a las 6 de la mañana, que era el de Todos Santos, vistiendome para yr a missa, se oyo tirar algunos golpes de artilleria y arcabuzeria, que me dio sospecha que los enemigos asaltauan las trincheas, lo qual hizieron al amanesçer encamisados, ayudandose de vna gran niebla que hazia, y con ellos el marichal de Aumont, Lanoue y Chastillon, los quales sin ninguna resistençia (porque se puso toda la gente en huyda) se apoderaron de las trincheas y burgos, y en el de St Germayn (porque siempre ha hauido numero de hereges) salieron de vna casa 100 y tantos encamisados en fauor del de Bearne, que dieron por las espaldas a algunos de los burgueses que hazian defensa en las trincheas.

Este suçesso puso tanto miedo a la tierra que, si siguieran el alcançe, los enemigos la ganaran, porque la gente que huyendo entraua por las puertas con tropel no daua lugar a hazer preuençion ninguna, ni la auia en la tierra ordenada ni persona que tuuiesse en mano arma, hasta que se toco con la campana y en vna de las puertas me afirman que los enemigos forçejaron no leuantassen el puente, y por ser mas los de dentro que le tirauan le leuantaron, y en la de St Germayn pusieron dos petars.

Yo, como oy cessar la arcabuzeria y artilleria, juzgue ser perdida y los burgos y me meti a caballo y sali por el lugar dando corage a los

burgeses que estauan perdidos enteramente de animo, y con la mas priessa que pude llegue a la puerta de St Germayn, que era donde los enemigos cargauan, y a tiempo que humeauan las puertas de los petars que hauian puesto. Dixe al coronel La Chasteñerea que estaua alli la hiziesse terraplenar al momento porque empeçauan a poner solos maderos y barriles, y a los frayles franciscos, por ser gran numero y alli vezinos, viniessen con tierra para terraplenalla.

Hecho esto, passe a la puerta de St Jaques, donde halle a Mos de Rona[1], a quien dixe ordenasse se hiziesse lo mismo, y despues a la de Bussi y Nela, que es lo mas flaco de la tierra y donde los enemigos tirauan mas, aduirtiendo les pusiessen gente en las murallas, los quales trayan 80 escalas, y si no se embebeçieran en el saco de los burgos y las arrimaran, indubitadamente ganaran la tierra, porque no hauia persona a la muralla ni la niebla permitia el poder ver si se escalaua o no, ni que osasse aun salir a las calles, que se puede atribuyr a particular permision de Dios el çegar a los enemigos en esto, y querer mostrar con ella quan de su mano es seruido conseruar a esta villa que no venga en poder de hereges, y todo quanto me dezian los burgueses, al animallos yo, era que no tenian cabeça que los guiasse.

Terraplenadas las puertas, se començo a assegurar algo mas el pueblo y a trinchearse por las calles, por donde yo anduue toda aquella mañana animando la gente, la qual boluio en si con llegar Mos de Termon, capitan de la guarda de Mos^r de Mena, y dezir que sin falta entraria en Paris la misma noche.

El de Bearne entro luego en los burgos con la resta de su campo, que seria en todo de 8 a 10 mil hombres y 1500 cauallos, haziendo dar priessa a que caminasse su artilleria, que llego aquella noche, por estar sus soldados alojados en los redutos de todas las puertas que podian seguramente zapar y minallas. El dia se paso de nuestra parte en fortificar y poner algunas pezezuelas para impedir los reparos que enemigos hazian para el auezinarse a las murallas tirando de ordinario.

A las 4 de la tarde llego Mos^r de Nemours con 400 cauallos de vanguardia y desde aquella hora hasta las 3 de la mañana, que arribo

1. On lit dans un imprimé du temps intitulé *La temeraire entreprise du prince de Bearn sur la ville de Paris*, Paris, chez Didier Milot, 1589 (plaquette de 20 pages in-12°) : « Le sieur de Rone deffendoit la porte de Saint-Iaques qui estoit en grand danger, à cause que le comte de Soissons auoit donné de ce costé... En ce lieu arriva l'illustrissime Seigneur Don Bernardino de Mendoze, ambassadeur de la maiesté Catholique, qui, nonobstant l'incommodité de sa veue, monta à cheval, comme celuy à qui cest affaire touchoit de si près, ainsi qu'à tous autres bons Catholiques, et d'un cœur magnanime encourageoit les bourgeois de la ville, et après auoir visité toutes les portes, alla trouuer les Princesses afin de les conforter sur ce nouuel accident, et faire depescher courriers pour aduertir monsieur du Maine ».

Mos^r de Mena con parte de su exercito, venia llegando gente a la desylada.

Yo le fuy a ver en amanesçiendo Dios y anduue con el reconosçiendo algunas partes de la villa, y le dixe que, pues ya no auia que temer, mandasse desterraplenar las puertas della para hazer salida sobre los enemigos, que de razon, estando tan vezinos y repartidos por los burgos, auian de dexar en las vñas buen golpe de gente y la artilleria. Dixome que la suya venia cansada, que se veria. Bolui a la tarde a velle y halle que andaua reconosçiendo la tierra, y le acorde de nueuo la reputaçion que se perderia sino se hazia demostracion de acometer a los enemigos que indubitadamente no podrian durar en los burgos. Dixome que el trataua dello.

Les enemigos, sabido que el duque de Mena era llegado con el campo, hizieron caminar a los dos su artilleria a las 7 de la noche con harta confussion, segun afirman todos los que estauan en los burgos, de paresçer que los hauian de asaltar, y a las 4 de la mañana se toco arma en la villa por vn frasco de poluora que se quemo, que les hazia pensar que era mas çierto; pero visto la poca demostracion que se hizo de nuestra parte, el de Bearne estuuo hasta el amanesçer en los burgos, de donde salio tocando sus caxas y cargados sus soldados de saco y despojo, sin salir de la tierra ninguno de los nuestros a tiralles arcabuzazo, y a las 8 se empeçaron a desterraplenar las puertas sin yr hombre ninguno en su seguimiento, por lo qual dizen los burgeses de Paris que el duque de Mena no ha venido aqui con su exercito para combatir con los enemigos sino para sacalles dineros, y otras muchas cosas grandemente descompuestas sobre ello.

Perdieronse en las trincheas 6 pieças de artilleria, y en ellas y los burgos estiman hauer sido muertos de burgeses numero de 3oo y otros tantos que los enemigos han lleuado prisioneros para rescatallos.

Yo lo que he ganado del suçesso es auerme hecho perder la niebla de aquel dia, con andar fuera, de las tres partes (de lo que veya si era cosa dibisible) las dos, por que he de dar graçias a nuestro señor, pues no permitio que entraran los hereges, que, a mejor librar, me embiaran a Inglaterra segun la voluntad que me tiene el de Bearne y los de su campo, y puedo assegurar a V. M^d con verdad que, quando me meti a cauallo, fue creyendo de no boluer viuo a mi casa, de que me consolaua el hallarme a punto para comulgar aquel dia, y al tornar en ella estime el auer halladome a mis criados, y quanto tenia dentro, como cosa que auia heredado; y bullendo los desta villa y gouierno antes en tanta demostraçion, como he apuntado a V. M^d diuersas vezes, se puede estimar si los aura emendado este suçesso, con el qual, si no se da mejor orden que hasta aqui, yo me pienso retirar a otra villa

mas fuerte y de frontera, juzgando el no ser decoro del serviçio de V. Md perderse un ministro suyo como bestia, preçediendo el suçesso passado...

De Paris, 7 de nouiembre 1589[1].

L'antipathie de Mendoza pour le caractère inconsistant et brouillon de Mayenne se trahit, comme on l'a vu, à la fin de cette narration, et l'on sent qu'il se complaît à rapporter à son roi le mot des Parisiens sur le chef de l'armée de secours : « Mayenne n'est pas venu pour combattre les ennemis, mais pour nous extorquer de l'argent[2]. » Ainsi qu'il le dit en finissant, le profit personnel qu'il tira de la journée fut une recrudescence de sa maladie. Heureux cependant d'avoir accompli son devoir en sauvant la ville des hérétiques, qui l'auraient, dit-il, infailliblement envoyé en Angleterre, tant ils le détestent, s'ils avaient pu s'emparer de sa personne, il s'étonne presque de se sentir encore debout, lui qui en montant à cheval le 1er novembre avait fait le sacrifice de sa vie et s'attendait à ne pas rentrer dans sa maison. Mais l'impression qu'il a gardée de l'état moral de la cité l'oblige à dire à son maître qu'il ne juge pas convenable qu'un ministre du Roi Catholique reste en un lieu si mal défendu et s'y fasse prendre « comme une bête ».

Il devait néanmoins demeurer à Paris jusqu'au 3 janvier 1591 et y traverser toutes les crises qui marquèrent l'année 1590, sans faiblir, mais en amassant chaque jour plus d'humeur noire et de rancœur. Ne recevant pas d'instructions, ou n'en recevant qu'à de très longs intervalles et quand les ordres donnés ne répondaient plus aux nécessités du moment, Mendoza se morfondait. La levée du siège de Paris, dans la nuit du 29 au 30 août 1590, par Henri IV, que menaçait l'armée du duc de Parme, donna il est vrai au malheureux ministre un instant de répit et lui fit pousser un soupir de soulagement dont il transmit l'expression à D. Martín de Idiaquez, lui recommandant d'informer Da Ana de Mendoza que son frère avait heureuse-

1. Mendoza à Philippe II. Paris, 7 novembre 1589 (Arch. nat., K 1569, n° 173).

2. Je ne saurais dire s'il faut attribuer à D. Bernardino, ou à d'autres Espagnols, les épithètes de *puerco, búfalo, loco porfiado* infligées à Mayenne dans des lettres interceptées par les royalistes et dont parle la *Ménippée*, éd. Ch. Read, p. 252.

ment échappé aux dangers du siège[1]. Puis les misères recommencèrent, Henri IV tenta en septembre une nouvelle attaque, Farnèse se retira aux Pays-Bas, l'armée royale reprit Corbeil (10 novembre); bref, Paris désinvesti continua de souffrir autant et de se sentir en aussi grande détresse que Paris assiégé. Philippe II, comprenant bien que le moment de relever son représentant était venu, l'avisa dès le 18 novembre 1590 qu'il avait décidé d'envoyer en France D. Diego de Ibarra[2] avec la mission de coopérer avec lui et Juan Bautista de Tassis, en attendant qu'il les remplaçât l'un et l'autre[3]. Mais Mendoza, à bout de ressources, chargé de dettes et exténué de toutes façons, ne pouvait ni ne voulait différer son départ : l'impossibilité seule de quitter Paris sans l'escorte qu'il avait demandée et qu'on ne lui envoyait pas le retenait encore dans les murs de la capitale. Le 31 décembre, il adressa à Philippe II sa dernière dépêche de Paris[4]. Il y informe le roi de la perte de Lagny et annonce à bref délai la capitulation de Paris. Jamais les affaires de France n'ont été dans un plus pitoyable état, et il se félicite grandement de s'être déchargé sur le duc de Parme de toute la responsabilité qui lui incombait. Celui-ci aura à rendre compte au roi de sa retraite en

1. « Bien me puedo regocijar con V. M. del vernos casy en parte desçercados y con esperança de estallo en breue de todo punto... A V. M. suplico lo mande significar a mi S^ra^ D^a^ Ana mi hermana; que yo, bendito Dios, tengo salud, aunque ay falta della en mi cassa por los muchos enfermos » (Paris, 30 août 1590. Arch. nat., K 1571, n° 119).

2. Ce personnage, fils de D. Francisco de Ibarra, commissaire général des armées du Roi Catholique, fut majordome de l'archiduc Albert, ambassadeur en France, général de la cavalerie et inspecteur général des garnisons de Sicile. Il entra au Conseil d'État en 1621 et mourut le 11 mai 1626.

3. « Me ha pareçido embiar a Don Diego de Ibarra... que os dara cuenta de la comision que lleua, que ha de ser comun con vos, que para que mejor se acierte no quiero que alçeys mano dello hasta dar el assiento que conuiene » (Philippe II à Mendoza. El Pardo, 18 novembre 1590. Arch. nat., K 1449, n° 177). L'instruction à Ibarra, datée du même jour, se trouve dans le carton K 1449, sous le n° 172.

4. Le déchiffrement de cette dépêche (Arch. nat., K 1571, n° 159) porte la date fausse de Paris, 31 décembre 1591, au lieu de 1590. C'est ce qui a fait croire à Teulet et à Forneron que Mendoza demeura en France jusqu'à la fin de 1591 (Voy. *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Écosse au XVIe siècle*, t. V, p. XIV, et *Histoire de Philippe II*, t. IV, p. 76, note 1). En décembre 1591, Mendoza était bien loin de Paris, en Italie, ou déjà peut-être en Espagne. A ce propos, il convient aussi de rectifier l'erreur commise par Ch. Read dans son édition de la *Satyre Ménippée*, p. 249, où il nous représente D. Bernardino assistant aux États de 1593. Le jurisconsulte Mendoza, qui défendit alors avec le duc de Feria, D. Diego de Ibarra et Juan Bautista de Tassis les droits de l'infante Isabelle, se nommait D. Iñigo. Je publierai prochainement une notice sur cet autre Mendoza.

Flandre sans laisser à Paris de garnison capable de protéger la ville, et en abandonnant à Mayenne la conduite des opérations, Mayenne dont la légèreté, l'insouciance et la sotte prodigalité dépassent toutes les bornes. Quant à lui, il n'en peut plus : il a vendu son argenterie, ses joyaux, et tout ce qu'il possédait ; ses chevaux, il les a mangés, et, pour comble d'agrément, les traites que le duc de Parme lui avait envoyées pour le rembourser de l'argent remis aux Suisses et aux lansquenets pendant le siège n'ont pas été payées. De l'escorte que lui avait promise Farnèse, aucune nouvelle. Il s'est donc résolu à demander aux chefs des troupes de Mayenne de faire sortir de Paris le représentant du roi d'Espagne avec les égards qu'il mérite. S'ils ne viennent pas, il ne lui restera plus, pour ne pas mourir avec les quelques domestiques qui lui demeurent fidèles, qu'à demander un sauf-conduit au prince de Béarn[1] : à cette humiliation, il ne se résignera qu'à la dernière extrémité, mais n'ayant plus ni crédit, ni considération, ni de quoi manger, il faudra bien en finir par là. Heureusement, ce dernier affront fut épargné à Mendoza : le 3 janvier 1591 dans la nuit, une escorte de deux cents soldats allemands envoyés par Mayenne vint prendre l'ambassadeur et le conduisit à la Ferté-Milon, où le commandant d'un régiment de Napolitains, Don Alexandro Del Monte, lui donna une autre escorte qui l'amena auprès de Mayenne à Soissons. De là, il se rendit à Guise, dans l'espoir d'y trouver plus facilement des ressources pour continuer son voyage[2] ; mais, pendant le trajet, des soldats wallons qui l'escortaient pillèrent son bagage où se trouvaient des papiers importants, notamment les comptes de son ambassade. Il ne récupéra que ses papiers dont les pillards ne surent que faire, le reste fut perdu, et le voilà, comme il dit à D. Martín de Idiaquez, *infans nudus :* « mieux vaudrait être esclave à Constantinople que de vivre comme je

1. On voit par un passage de Cabrera que cet historiographe fut informé de la menace de Mendoza : « D. Bernardino de Mendoza escribió á los capitanes de su Rey, que estaban con el de Umena, viniesen luego á sacarle de Paris, y los protestó el daño de no executarlo, y dixo que ántes pediria paso al enemigo que quedar en la ciudad que en tan peligrosos términos se hallaba sin remedio » (*Historia de Felippe II,* t. III, p. 459).

2. Mendoza à Philippe II. Guise, 16 janvier 1591 (Arch. nat., K 1578, n° 14).

vis, car mon corps seul souffrirait et non mon honneur, tandis qu'ici les deux crient miséricorde[1]. » Les dettes qu'il avait laissées à Paris et dont quelques-uns de ses domestiques s'étaient portés garants, le préoccupaient aussi; il supplie le roi de lui envoyer des subsides pour se libérer, puis il se remet en marche. En février il est à Mons, et c'est là qu'en même temps il reçoit des témoignages de satisfaction de son roi pour sa conduite pendant le siège de Paris qui le rassérènent un peu, et qu'il apprend les imputations lancées contre lui à propos de sa brouille avec Mayenne, qui motivèrent le factum justificatif dont j'ai déjà fait connaître la teneur. Pour la première fois, nous apprenons, dans ses lettres datées de Mons, qu'il s'était associé au vœu des Parisiens assiégés à Notre-Dame de Lorette[2]; l'accomplissement de ce vœu l'obligera donc à passer par l'Italie, ce qui, vu les circonstances, ne retardera guère son retour en Espagne, Philippe lui laissant d'ailleurs la liberté soit de demeurer quelque temps encore aux Pays-Bas, soit de revenir dans la Péninsule, sans faire allusion au voyage de Lorette, mais un roi si pieux ne pouvait évidemment qu'approuver ce détour. Après avoir enfin réussi à se dégager des obligations qui retenaient ses gens à Paris, Mendoza continua sa lente pérégrination. Le 23 août, nous le retrouvons à Stavelot[3], où l'arrête encore le règlement de quelques affaires; quatre jours après, il a atteint Nancy, ayant heureusement échappé à une bande de reîtres venus d'Allemagne et comptant, s'il n'est pas surpris en route par des Suisses dont on annonce le passage, arriver à Milan dans quinze jours[4].

1. Guise, 21 janvier 1591 (Arch. nat., K 1578, n° 18).

2. Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Mons, 19 février 1591 (Arch. nat., K 1578, n° 34). Le vœu des Parisiens est mentionné par L'Estoile: « Le dimanche premier jour du mois de juillet 1590, dans la grande église de Nostre-Dame à Paris, fust fait un vœu solennel, au nom de toute la ville, à Nostre-Dame de Laurette, à laquelle on promist que sitost qu'on seroit délivré de ce siège, qu'on lui feroit présent d'une lampe et d'un navire d'argent » (*Mémoires-Journaux*, éd. citée, t. V, p. 29). La *Chronologie novenaire* de Palma Cayet dit que, le vœu prononcé, « peu se souvinrent de le mettre en effect et n'y eut qu'un bourgeois lequel donna quelque argent à deux religieux feuillans pour aller à Lorette y faire quelques dévotions. » (Éd. Michaud et Poujoulat, p. 239).

3. Mendoza à Philippe II et à D. Martín de Idiaquez. Stavelot, 23 août 1591 (Arch. nat., K 1578, n°s 80 et 81).

4. Mendoza à D. Martín de Idiaquez. Nancy, 27 août 1591 (Arch. nat., K 1578, n° 85).

De son séjour en Italie, de sa visite à la Vierge noire de la *Casa santa,* de sa traversée, qu'il dut effectuer de Gênes ou de quelque autre port italien, en Espagne, nos documents ne nous apprennent rien. Mendoza se dérobe à nous pendant environ un an; mais nous ne nous tromperons pas de beaucoup en fixant son arrivée à Madrid vers la fin de 1591 ou le commencement de 1592.

Sa vie active au service du roi a pris fin, il a gagné le droit au repos, et cependant, tout fourbu qu'il est et privé de ses yeux, il sent qu'il n'a pas encore accompli sa destinée, il entend se défendre contre les atteintes de l'âge; aussi se compose-t-il pour ainsi dire une autre vie, grâce aux occupations intellectuelles et au travail. Son premier soin sera de publier ses *Commentaires* pour ses compatriotes, auxquels ne peut suffire l'édition française parue à Paris en 1591, puis il préparera d'autres livres. Il ne perd pas non plus tout contact avec cette politique qu'il a si souvent maudite, il n'oublie pas qu'il en a dirigé une province et reste attentif à ce qui se passe au delà des frontières. Ainsi en juillet 1592, nous le voyons recommander à D. Juan de Idiaquez un conseiller au Parlement de Paris, membre de la Sainte-Union et bon défenseur de la cause catholique, qui désirait obtenir une audience du roi[1]. L'année suivante, il aurait non plus seulement recommandé un négociateur, mais pris lui-même l'initiative d'une négociation secrète avec son ancien ennemi. Les *Économies royales* de Sully contiennent à ce sujet un curieux récit dont voici la substance. Henri IV étant à Saint-Denis, peu après

1. Madrid, 18 juillet 1592 (Arch. nat., K 1592, n° 104). Il s'agit du conseiller Baston, élu représentant du tiers état dans le conseil de l'Union en février 1589 (*Chronologie novenaire* de Palma Cayet, éd. Michaud et Poujoulat, p. 101), et avec lequel Mendoza eut, comme il le dit, « muy estrecha comunicacion ». La *Ménippée* l'a mis sur la sellette dans la Harangue du sieur de Rieux : « Diray-je aussi le faict héroïque de ce bon Baston, qui signa si valeureusement la Ligue de son propre sang, tiré de sa main, laquelle depuis, par miracle, a demouré estropiée, tant ce glorieux martyr a voulu souffrir pour la saincte Union? » (Éd. Ch. Read, p. 167.) Cf. De Thou, *Historiarum lib. XCII*, éd. de Genève, 1620, t. III, fol. 393. Baston fut expulsé de Paris en mars 1594 (*Mémoires-Journaux* de Pierre de L'Estoile, t. VI, p. 336), et se retira, d'après Le Duchat, à Lille où il mourut (*Satyre Ménippée,* éd. de 1696, p. 426). Sa mission en Espagne se prolongea jusqu'à la fin d'août 1592; il rentra alors en France par l'Italie et Philippe II l'accompagna de chaudes recommandations pour son ambassadeur à Gênes, pour le duc de Mayenne, Ibarra et Tassis (Arch. nat., K 1450, n[os] 185, 188 et 192).

son abjuration qu'il prononça, comme on sait, le 25 juillet 1593, Entragues, « qui aymoit à se mesler de toutes faciendes », alla voir Sully en son logis et lui raconta qu'un Espagnol, appelé Ordoñez ou Nuñez, lequel avait servi Don Bernardino de Mendoza, pendant son ambassade en France, était venu, de la part de son ancien maître, le trouver pour qu'il le mît en rapport avec Sully. L'Espagnol avait, disait-il, à proposer des choses « grandement avantageuses au roi et à la France », mais ne voulut rien spécifier. Sully rendit compte de l'affaire au roi, qui n'y vit d'abord qu'une intrigue d'Entragues ou une tentative des Espagnols pour le brouiller avec ses alliés. Le soir même, Sully revit l'homme, qui déclara avoir charge expresse de D. Bernardino de s'adresser au plus ancien serviteur du roi et s'ouvrit un peu plus, laissant entendre qu'il s'agissait du mariage possible de l'infante Isabelle avec le roi, devenu catholique. Sur cette ouverture, Henri IV se décida à recevoir Ordoñez, mais à la condition qu'il serait préalablement visité. Sully donc, après avoir livré ses vêtements à deux valets de chambre, « dont l'un estant tailleur ne laissa ply ni reply ni cousture ou il ne foüillast », conduisit l'Espagnol au roi, le fit mettre à genoux et, lui tenant les deux mains, l'invita à parler. L'Espagnol renouvela ses « belles ouvertures sur le fait du susdit mariage », et conclut en disant que si le roi voulait envoyer secrètement quelque confident serviteur auprès de Don Bernardino, il en « rapporterait toute sorte de satisfaction ». A quelque temps de là, Henri IV se décida à envoyer en Espagne son complaisant Fouquet de La Varenne, « sous couleur d'aller comme de luy mesme et sans charge ni lettres du Roy travailler à quelque reiglement des postes des frontieres, pour lesquelles il y auoit lors quelque dispute avec le courrier major d'Espagne, » mais chargé en même temps d'une mission secrète que les *Économies* ne définissent pas. La Varenne, comme il était à prévoir, manqua de discrétion et « ne s'estant pû empescher de publier les causes de son voyage et faire le grand ambassadeur, et Dom Bernardin l'ayant reçeu comme tel auec grand apparat et peu de paroles substantielles, cela pensa causer de grandes alterations du costé

d'Angleterre, des Provinces vnies et des Princes d'Allemagne alliez de la France, et y eut grand peine à les dissuader qu'en ce voyage le Roy n'eut eu dessein de traitter (sans eux ni leur sçeu) quelque chose auec le Roy d'Espagne »[1].

La *Chronologie novenaire* de Palma Cayet conte différemment la mission de La Varenne; elle rapporte qu'en 1593, le roi étant à Dieppe, un agent qui portait au roi d'Espagne les dépêches de ses ministres et de Mayenne fut saisi avec tous ses paquets et sa lettre de créance. Sur quoi, Henri IV, qui désirait connaître les desseins de Philippe II, « s'advisa d'envoyer en sa place quelqu'un qui pust dextrement sçavoir de la propre bouche de l'Espagnol son intention. » La Varenne fut choisi, et muni de la lettre de créance de l'envoyé, obtint une audience de Philippe II, où il apprit de ce souverain que la conversion de Henri IV ne changeait rien à l'état des choses en France et que ceux de l'Union devaient tenir bon et ne pas composer avec un prince que les vrais catholiques tiendraient toujours pour un hérétique dissimulé. La Varenne vit aussi l'infante, et la conversation étant tombée sur le prince de Béarn, il tira de sa poche un portrait de son maître que l'infante considéra avec beaucoup d'intérêt, ce qui permit au faux envoyé de dire quelques mots d'un mariage qui assurerait la paix de la chrétienté. Aussitôt sorti de cette seconde audience, La Varenne apprit que le duplicata du paquet saisi était arrivé à Madrid par la voie de Flandre; il n'eut que le temps de s'évader au plus vite et de reprendre le chemin de France, « ce qu'il fit si heureusement que le Roy par ce moyen descouvrit l'intention de ses ennemis[2]. » Pas un mot dans la *Chronologie* de l'affaire Ordoñez ni de D. Bernardino de Mendoza. Et pourtant le récit des *Économies royales* reçoit de l'historien de Philippe II, Cabrera de Córdoba, une confirmation partielle, j'entends pour ce qui concerne spécialement les rapports entre

1. *Memoires des sages et royales Oeconomies d'estat, domestiques, politiques et militaires de Henry le Grand,* Amsterdam, A l'enseigne des trois vertus couronnées d'amaranthe, s. d., p. 194,

2. *Chronologie novenaire*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 528. Cf. aussi les *Mémoires* de Cheverny, éd. Michaud et Poujoulat, p. 533, dont le récit semble comme un abrégé de celui de la *Chronologie novenaire* qui cependant ne fut publiée qu'en 1608, neuf ans après la mort de Cheverny.

D. Bernardino et Fouquet de La Varenne en 1593 ou 1594. Après avoir dit que le comte de Soissons, c'est-à-dire Charles de Bourbon-Condé, se sépara de Henri IV et que le légat lui promit l'aide du pape et du roi d'Espagne, Cabrera continue : « Autre était la négociation des Espagnols, car D. Bernardino de Mendoza écrivit à M. de Rambouillet que si quelqu'un venait en Espagne pour traiter au nom de la maison de Bourbon et de la noblesse française, il serait bien accueilli. En conséquence, le seigneur de La Varenne vint de sa part *(sic)* et de la part du prince de Béarn traiter de la paix[1]. » De la combinaison de ces trois témoignages et malgré leurs divergences, on peut au moins retenir ceci : pendant la période qui s'écoula entre son retour en Espagne, qu'il ne quitta plus[2], et la paix de Vervins, Mendoza participa encore à certaines négociations diplomatiques, sans doute à la demande de Philippe II, qui tenait à utiliser l'expérience de son ancien ambassadeur et sa connaissance du personnel politique français.

Quoi qu'il en soit, ses dernières années de vie Mendoza les voua surtout à l'étude : au dire d'un mathématicien de l'époque, D. Ginés Rocamora y Torrano, auteur d'une *Sphera del universo*, il assistait régulièrement aux séances d'une académie royale où se discutaient des questions de mathématiques et d'art militaire, et « par son ingénieuse et subtile argumentation

1. Cabrera écrivait d'une façon fort enchevêtrée; de plus, la seconde partie de son histoire ne nous a été conservée, on le sait, que dans la copie très altérée de la Bibliothèque nationale de Paris. Voici le texte espagnol : « Otra era la negociacion de los españoles, porque D. Bernardino de Mendoza escribío al señor de Rambouillet [Nicolas d'Angennes, seigneur de Rambouillet, qui remplace ici le Sully de la relation des *Économies*] que si alguno en España tratase en nombre de la casa de Borbon y de la nobleza francesa, sería bien admitido, y á tratar de la paz fué de su parte y del de Bearne el señor de la Barenne con otro protesto, acompañando al señor de Monpesat, y recibidos cortesmente sólo trujo de la Barenne que el de Mena negociaba sin interes con voz de la paz universal » etc. (*Historia de Felipe II*, t. IV, p. 98). On ne voit pas bien ce que signifient les mots *fué de su parte* (de la part de Rambouillet?) et *con otro protesto* (ne faudrait-il pas *pretesto*?). Il semble aussi étrange que La Varenne ait accompagné Montpezat, beau-fils de Mayenne et chargé d'une mission de ce dernier (Forneron, *Histoire de Philippe II*, t. IV, p. 216). Almirante (voir sa notice) sait quelque chose d'une visite rendue par La Varenne (qu'il appelle Varens) à D. Bernardino, renseignement qu'il n'a pas emprunté à Cabrera.

2. C'est par suite d'une confusion que Forneron (*Histoire de Philippe II*, t. IV, p. 242) nous représente D. Bernardino de Mendoza, « l'infatigable aveugle du siège de Paris, » guidant l'armée du connétable de Castille en Franche-Comté, en 1596. Le Don Bernardino du rapport cité par Forneron était un Velasco, frère du connétable D. Juan.

trouvait la solution des problèmes »[1]. Des deux livres qu'il dicta et fit publier après ses *Commentaires*, je traiterai dans le paragraphe suivant consacré à l'ensemble de son œuvre littéraire. Il ne me reste plus qu'à parler de sa fin. Nicolas Antonio dit que Mendoza devenu aveugle se retira dans une cellule dépendante du monastère de Saint-Bernard à Madrid[2], renseignement confirmé par le Père Hernando Pecha, historien de Guadalajara, et que ne contredit pas le propre testament de l'ambassadeur du 2 août 1604, où nous lisons qu'il légua au monastère cistercien de Santa Ana de Madrid la maison contiguë à ce monastère qu'il possédait dans la rue de Convalecientes, « en rémunération de la bonne et sainte compagnie que m'ont procurée ses religieux et de la facilité qu'ils m'ont concédée pour ouir le service divin, de chez moi, en ouvrant des fenêtres sur l'église et une porte sur le monastère[3]. » La proximité de ce monastère explique suffisamment le choix de Mendoza, mais on peut aussi remarquer qu'il avait une dévotion particulière pour saint Bernard : dans une de ses lettres à D. Martín de Idiaquez, datée de Guise, 27 janvier 1591, il lui dit : « Je passe ici mon temps à me faire lire les œuvres de saint Bernard qui m'apportent une grande consolation[4]. »

Avec la maison qu'il possédait à Madrid et les revenus de sa commanderie, Mendoza devait mener une existence assez large[5]. En 1595, le roi l'avait nommé *trece* dans l'ordre de

1. D. Juan Catalina García, *l. c.*, p. 333. La *Sphera del Universo,* imprimée à Madrid en 1599, contient dans ses préliminaires un sonnet de Lope de Vega (Felipe Picatoste y Rodríguez, *Apuntes para una biblioteca científica española*, Madrid, 1891, p. 265).

2. « Senex obiit, ante aliquot annos oculorum usu privatus, in cellula monasterio S. Bernardi Matritensis adjuncta, unde exuviae portatæ sunt Torixam, gentis sepulcrum » (*Bibliotheca hispana nova*, s. v.).

3. D. Juan Catalina García, *l. c.*, p. 333. Le monastère cistercien de Santa Ana *(de monges bernardos)*, que fonda Alonso de Peralta, maître des comptes de Philippe II, sur l'emplacement de l'ancien *Hospital de Convalecientes* (lequel donna son nom à la rue où habitait Mendoza), fut inauguré en 1596 (Quintana, *Historia de la villa de Madrid*, fol. 100 et 430). M. Catalina García remarque avec raison que le testament ne parle pas d'une cellule : ce que dit Pecha doit sans doute être pris au sens figuré. Toutefois il convient de rappeler que D. Bernardino a daté « de Madrid y de *mi celda* » la dédicace à la noblesse espagnole de sa traduction de la *Politique* de Juste Lipse.

4. Arch. nat., K 1578, nº 22.

5. Plus large peut-être que celle du chef de la maison, son neveu D. Bernardino Suárez de Mendoza, cinquième comte de Coruña, qui mourut à Valladolid le 4 juillet 1592, avec plus de cent cinquante mille ducats de dettes et sans biens libres pour les payer (Cabrera, *Historia de Felipe II*, t. III, p. 503).

Saint-Jacques, dignité qui jouissait alors d'un grand prestige, et l'année d'après il le gratifia de la commanderie d'Alange dans la province de Badajoz[1], en échange de celle de Peñausende, d'un revenu moindre, qui lui avait été concédée, nous l'avons vu, en 1582. Mendoza survécut environ six ans au maître qu'il avait si bien servi. La date exacte de sa mort, qu'on ignorait, nous est maintenant connue, grâce à D. Juan Catalina García, le savant directeur du *Museo arqueológico nacional*, qui a relevé dans l'église paroissiale de Torija (province de Guadalajara), où D. Bernardino avait fondé une chapelle dédiée à sainte Gudule, l'inscription funéraire ainsi conçue :

OBIIT D.BER
NARDINVS·
A MENDOZA
ANNO M. 604
3ª DIE AVGVSTI

La pierre tombale, très simple, porte au centre une tête de mort entourée de la devise : *Nec timeas, nec optes*[2].

D. Bernardino étant mort à Madrid, on ne dut connaître son décès à Valladolid, où se trouvait alors la cour, que plusieurs jours après le 3 août. Dans sa gazette du 7 août 1604, Cabrera de Córdoba n'en parle pas; il l'annonce seulement le 4 septembre et en ces termes :

En Madrid murió don Bernardino de Mendoza, el ciego, que fué embajador en Francia, y vacó la encomienda de Alanje, que vale 5,000 ducados de renta[3].

1. « Esmaltaba ya desde 13 febrero 1576 el pecho de D. Bernardino la roja cruz de Santiago, cuando el Rey, por Real Cédula de 18 de julio de 1582, le confirió la encomienda de Peñausende; ...y luégo en el año de 1596 se le conmutó con la de Alange, que disfrutó hasta 21 de enero de 1605, época al parecer de su fallecimiento, habiendo sido ántes desde 1° de setiembre de 1595 nombrado Trece de la misma órden de Santiago » (José Almirante, *l. c.*). Les deux premières données de ce passage sont exactes, on l'a vu plus haut; les autres, par leur précision même, semblent l'être aussi, sauf toutefois celle qui fixe l'époque jusqu'à laquelle Mendoza jouit de la commanderie d'Alange : en janvier 1605, D. Bernardino était mort depuis cinq mois.

2. D. Juan Catalina García, par l'entremise de mon ami Rodríguez Villa, a bien voulu m'envoyer la copie de cette inscription prise par lui récemment à Torija.

3. *Relaciones de las cosas sucedidas en la corte de España desde 1599 hasta 1614*, Madrid, 1857, p. 225.

Une commanderie vacante et de cinq mille ducats ! Voilà une nouvelle qui, j'imagine, émut beaucoup les chasseurs de prébendes, tous les *catarriberas* de la cour. On aime à croire que le nouveau titulaire de la commanderie d'Alange la mérita autant que le vieux ministre, qui usa ses forces et son intelligence au service du roi, dans des besognes souvent bien ingrates, pour la plus grande gloire de son pays et l'honneur de sa maison.

Alfred MOREL-FATIO.

(A suivre.)

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda série*[1])

Siglo XVI

AÑO 1554.

Número 1[2]. — « La ciudad de Alcaraz pagó á Juan Ibañez y Francisco de Elvira, vecinos de esta ciudad, quatro ducados porque sacaron dos danzas e invenciones para el dia del Corpus Christi deste presente año. » Alcaraz, 29 Mayo 1554. (Archivo municipal de Alcaraz. — Legº 178. — Cuentas de propios.)

1559.

2. — Carta de pago de Alonso de Herrerro, danzante y autor de comedias, de doce mil maravedises « los quales se le dan de toda costa y gasto que tuvo en las dos danzas de villanos que sacó y en la representación de una comedia ante su Illustrissima en la fiesta de las alegrias, que se hizo por la Obra por el bien de las pazes[3] entre Su Magestad y el Rey de Francia... »

Toledo, 6 Mayo 1559. (Bib. Nac., Papeles del Maestro Don Francisco Asenjo Barbieri.)

1567.

3. — « En este dia la ciudad acordó que por los oficios se hagan invenciones para la fiesta del Corpus y que se saquen tres joyas para las mejores invenciones, que serán : tres varas de terciopelo de color, tres de raso y tres de tafetan. » Alcaraz, 17 Mayo 1567. (Libro de acuerdos del Ayuntº de Alcaraz — Legº 1º.)

1. [Cette publication est destinée à compléter les *Nuevos Datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII, recogidos por D. Cristóbal Pérez Pastor* (Madrid, Impr. de la *Revista española*, 1901, 418 p. petit in-8º).]

2. Este documento y los demas referentes á la ciudad de Alcaraz debemos á la buena amistad de D. José Marco Hidalgo, registrador de la Propiedad de dicha población.

3. Por la paz de Cateau-Cambresis : 25 Abril 1559.

1575.

4. — Venta de esclavo hecha por Jerónimo Velázquez[1], solador, vecino de Madrid, á Gregorio de Medina, en 65 ducados. Madrid, 22 Enero 1575. (Protocolo de Cristóbal de Riaño, 1574 y 75.)

1579.

5. — Producto de comedias para el Hospital civil de la Pasión desde 30 de Mayo de 1579 hasta 31 de Diciembre de él :

Mayo. — « En treinta de Mayo de 1579 años se nombró por comisario de las comedias al señor Francisco de Prado el qual ha de usar desta comision desde 7 de Junio del dicho año por dexacion que hizo dello Luis de Barahona, comisario que fué de las dichas comedias hasta este dicho día. »

Junio. — « En 7 dias del mes de Junio del dicho año estando en el Hospital de la Sagrada Pasion juntos en su cabildo D. Alonso Enriquez, Pedro de Ledesma y Gonzalo de Monzon, diputados, y Juan Lopez y Pedro Alvarez de Casasola y Gaspar de la Torre y Valdivieso y Juan Diaz, cofrades, Francisco de Prado, comisario de las comedias, dixo que Francisco Osorio, autor de comedias, ha venido á esta corte y le ha pedido le dé corral en que represente sus comedias, y que él le ha señalado el corral de Valdivieso, y que el dicho Francisco Osorio se ha obligado á hacer el teatro y dos tablados a los lados á su costa y que el aprovechamiento dellos sea para los Hospitales sin que se les descuente cosa alguna, y demas desto le da el dicho Francisco Osorio diez reales cada dia que representare y destos diez reales se dan siete reales á la de Valdivieso cada dia que se representare, y hoy dicho dia es el primero que representa el dicho Osorio y que ansi mesmo halla que en el corral de la Pacheca está Salcedo y en el de Puente[2] Ganasa que ansi mesmo representan hoy dicho dia, y firmaron de sus nombres — Juan Lopez-Gonzalo de Monzon. »

« El dicho Osorio comediante representó en el dicho corral de la de Valdivieso segundo y tercero dia de Pascua que fueron á los ocho y nueve de Junio del dicho año y por respeto de la poca gente que tuvo no hubo aprovechamiento ninguno mas de los diez reales que dió del corral, de los quales de los dichos dos dias se dieron á la de Valdivieso catorce reales y quedaron seis y cupo á esta casa quatro,

1. La firma es la del autor de comedias, padre de Elena Osorio, la *Filis* de Lope de Vega.

2. Cristóbal de la Puente, dueño de la casa de la calle del Lobo, donde estaba el teatro.

los quales se metieron con la quenta de Salcedo y el susdicho Osorio se fué luego sin representar más. = Francisco de Prado — Gonzalo de Monzon. »

Domingo 7 de Junio de 1579 representaron Ganasa y Salcedo, y el Hospital de la Pasion tuvo de aprovechamiento de las dos comedias 221 reales y 10 maravedises de las dos tercias partes que le pertenecen.

En 8 de Junio segundo día de pascua, 156 reales y 12 maravedis de las comedias de Ganasa y Salcedo.

En 8 de Junio pagó Ganasa 20 reales de las representaciones de los dias 1° y 2° de Pascua.

En 9 de Junio 195 reales y 10 maravedises de las comedias que en dicho día hicieron Ganasa y Salcedo.

11 de Junio. Representaron Ganasa y Salcedo.

14 de Junio, domingo de la Trinitad. Representaron Ganasa y Salcedo.

« Jueves dia del corpus Christi diez e ocho del mes de Junio de 1579 años, de pedimento de Francisco de Prado, vecino desta villa de Madrid, comisario nombrado para los aprovechamientos que procedieren de las comedias tocantes al Hospital de la Pasion desta corte, yo el presente escribano fui al corral de Puente, que es en la calle del Lobo, donde representa hasta ahora Ganasa, italiano, y al corral de la Pacheca para ver si habia representacion e pidio por testimonio como no habia representacion en el un corral ni en el otro porque Ganasa es ido a Toledo y Salcedo tiene las fiestas del Corpus que se hicieron hoy en esta villa, y de su pedimento doy fee que hoy dicho dia á las quatro de la tarde al punto fui a los dichos corrales y no habia gente en ellos y estaban vacios de manera que se entiende no haber comedias este dia, y yo el presente escribano doy fee que en la sala de los señores alcaldes de la casa y corte de su Magestad anteayer martes de mañana se dixo que por mandado de su Magestad llevaban á Toledo al dicho Ganasa y sus compañeros para la fiesta de hoy dicho dia y ansi por mandado de los dichos señores alcaldes se les dieron mulas para el dicho efecto, y doy fee que el dicho Salcedo ha fecho hoy las fiestas desta villa, y de pedimento del dicho Francisco de Prado lo firmé y signé = Diego Verdugo de Leon. »

En 21 de Junio de 1579 Francisco de Prado hace saber á los diputados de la Pasion que Ganasa no ha vuelto de Toledo, ni sabe cuando vendrá Salcedo y que no hay comedias en la corte.

En 24 de Junio Ganasa, vuelto ya de Toledo, representó en el corral de Puente.

En 28 y 29 Junio representó Ganasa en el corral de la Pacheca.

Julio, 2. — « Yo Alonso de Robles, escribano de su majestad en la su corte, doy fee que Ganasa, italiano, representó en el corral de la

Pacheca hoy Jueves dos del mes de Julio deste año de setenta y nueve dia de trabajo, y que en la dicha representacion declaró que se le había dado licencia de representar dos dias en la semana por los Señores del Consejo de su Magestad, y en fee de ello di esta el dicho dia mes y año de pedimento de Francisco de Prado y lo firmé de mi nombre = Alonso de Robles, escribano. »

5 de Julio, Domingo, representó Ganasa en la Pacheca. (*Id.*, martes 7 Julio.)

« Domingo 12 de Julio. Representó Cisneros en el corral de la calle del Lobo, que es el de Puente, y fue la primera representacion que hizo en Madrid despues que salió de la corte. »

En el mismo día representó Ganasa en el corral de la Pacheca.

16 de Julio. Representó Ganasa en la Pacheca.

22 de Julio. Representaron Ganasa y Cisneros cada uno una comedia (*Id.* 25 y domingo 26.)

28 y 30. Ganasa.

Agosto. — Domingo 2. Ganasa y Cisneros. (*Id.* 5, 6, 9 y 10.)

15 Agosto. — Alonso Rodriguez, el Toledano, representó en el corral de Puente porque Cisneros no estaba en la corte. Representó también Ganasa en la Pacheca.

Domingo 16 de Agosto. Representó Ganasa. No hubo representación en el corral de Cristobal de Puente por no haber autor en Madrid.

18 de Agosto de 1579. No hubo representación en la Pacheca por estar fuera de Madrid los italianos, ni en el corral de Puente por no haber autor en Madrid.

20 Agosto representó Ganasa en la Pacheca.

Domingo 23 representaron Ganasa y Cisneros. (*Id.* 24.)

27 de Agosto. No hubo representación en la calle del Lobo porque Cisneros estaba ausente, ni en el de la Pacheca porque Ganasa no quiso representar al ver que había poca gente en el corral, y se devolvió el dinero á las personas que habían entrado.

30 Agosto. Representó Ganasa en la Pacheca y hubo un volteador en la calle del Lobo.

Setiembre. — En 6 de Setiembre de 1579 representó Velazquez la primera vez de esta temporada en el corral de Puente; y los días anteriores no hubo representación porque la licencia que se dió á los autores para representar dos días de trabajo fue solamente para los meses de Julio y Agosto. En el mismo día representó Ganasa en la Pacheca.

8 de septiembre. Hubo dos comedias una de Ganasa y otra de Velazquez.

10 de Setiembre. Representó Velazquez.

13 de Setiembre. Ganasa y Velazquez.

15 de Setiembre. Velazquez.

17 de Setiembre. Representó Ganasa aun que fue día de trabajo y es la primera vez que lo hace en este mes.

20 de Setiembre, Domingo. Hubo comedia de Ganasa y de Velazquez. (*Id.* 21 y 24.)

27. Velazquez en la calle del Lobo. En el corral de la Pacheca hubo mucha gente y mucha mas en la calle esperando la representacion que no se hizo porque Juan Alberto Ganasa no había tenido licencia para ello.

29. Ganasa y Velazquez.

1 Octubre. — Ganasa y Velazquez. (*Id.* 4, 6, 8 y 11.)

13. Ganasa en la Pacheca. Velazquez estaba fuera de Madrid.

15. No hubo representación en la Pacheca « por lo mucho que llovio ».

18 y 20. Ganasa.

22. « No hubo comedia á causa de los toros que hubo. »

25 Octubre. — Representó por primera vez en el corral de Puente Rivas, maestro de comedias y no representó más que este dia. Ganasa representó en la Pacheca.

28 y 29. Ganasa.

Noviembre. Domingo 1°. — Representó Ganasa. (*Id.* 3, 7, 8, 10, 12, 15.)

18. Ganasa y Salcedo (1er dia). (*Id.* Domingo 22.)

24 y 26. Ganasa.

Domingo 29. Ganasa, Salcedo y Granada.

« Yo Francisco de Olea doy fee... en como hoy domingo 29 dias del mes de Noviembre de 1579 años fue el primero dia que se representó en el corral que las cofradias de la Sagrada Pasion y Nuestra Señora de la Soledad tienen en esta dicha villa en la calle de la Cruz, en el qual asi mismo representó la primera vez Juan Granado e Galvez, autores de comedias, esta ultima vez que vinieron a esta corte sin que hubiesen representado en el ni en otro corral donde se acostumbra hacer las dichas comedias otra vez desta postrera venida... Francisco de Olea. »

Lunes 30 de Noviembre. Representaron Ganasa, Salcedo y Granado.

Diciembre. — 3. Representó Ganasa.

Domingo 6. Ganasa, Salcedo y Granado.

8. Ganasa y Velazquez.

En este día se notificó á Cristóbal de la Puente dueño del corral de la calle del Lobo, que tenian alquilado las cofradias, que cesaba este arrendamiento y que los asientos, tablados y pertrechos que a costa de las cofradías se habían hecho en dicho corral se trasladarían al nuevo teatro de la calle de la Cruz ya por evitar gastos ya tambien porque Francisco Salcedo, que representaba en la calle del Lobo, se ha ausentado.

10. No hubo representación en ningun corral por haber llovido mucho.

13. Representaron Ganasa y Granado.

17. Representaron Ganasa y Granado y fue la primera vez que se representó por Granado en la Cruz en día de trabajo.

18. Ganasa en la Pacheca y Granado en la Cruz.

20. Ganasa y Granado.

21. Ganasa.

22 y 23. Granado.

25 y 26. Granado y Ganasa.

Domingo 27. No representaron los Italianos ni Granado en los corrales públicos por que lo hicieron á los señores del Consejo de S. M.

28. Ganasa y Granado.

29. Se dió licencia a Granado y Galvez para que pudiesen representar todos los días hasta el de Reyes proximo.

29 y 30. Representó Granado en el corral de la Cruz.

31. Ganasa en la Pacheca « y no representó Granado en la Cruz ». (Archivo de la Diputacion provincial de Madrid. Libros de cuentas del Hospital de la Pasión, VII, 115, 2.)

6. — Carta de pago de Curcio Romano, autor de comedias, de 25,000 maravedises que hubo de haber por un auto que con su compañia hizo delante de Sus Magestades el dia del Santisimo Sacramento del presente año.

Toledo, 23 de Junio de 1579. (Archivo de la Catedral de Toledo. Leg. II.)

7. — « Razon puntual de la ejecucion del corral de la Cruz para las comedias el año 1579 » :

Empezó la obra el 13 de Octubre de 1579 por cuenta de las dos obras pías, la Sagrada Pasion y Nuestra Señora de la Soledad.

El edificio y gastos del mismo estuvieron á cargo de Getino de Guzman, fiador que había sido de Dª Leonor de Cortinas para el rescate de Miguel de Cervantes.

(Archivo de la Diputación provincial, 59, 2, XII (2400), 16.)

1580.

8. — Cargo de las comedias del año 1580 para el Hospital de la Pasión :

Enero. — En 1° de Enero hubo representacion por Ganasa. (*Id.* 3, 5, 6.)

10. Granado.

12. Ganasa.

14. Ganasa y Granado. (*Id.* 17 y 20.)
23. Cisneros y Ganasa.
24. Ganasa y Granado. (*Id.* 26 y 27.)
28. Empezó Cisneros á representar en el corral de Puente que había estado desbaratado; y además trabajaron hasta Carnestolendas Granado en la Cruz y Ganasa en la Pacheca.
29. Cisneros y Granado.
31. Cisneros, Granado y Ganasa.
Febrero. — 3. Cisneros y Granado.
4. Cisneros, Granado y Ganasa.
5. Cisneros en la Cruz.
7. Cisneros, Granado y Ganasa.
8. Cisneros en la Cruz y dió « para ayuda de costa del corral » 200 reales que le correspondían de su aprovechamiento como autor.
9. Ganasa y Granado (Cisneros se había ido a Alcalá de Henares).
10, 11, 12, 13, 14, 15 y 16. Ganasa y Granado.
17, miércoles de Ceniza. Se suspenden las representaciones.
Septiembre. — 11. Empezó a representar Rivas en la Pacheca.
12. Rivas.
14. Empieza Cisneros en la Pacheca.
15 á 25. Cisneros.
26. No hubo representación.
27. Cisneros.
28. No hubo comedia.
29 y 30. Cisneros.
Octubre. — 1° á 10. Cisneros.
16 á 19. Cisneros.
20 á 22. No hubo comedia.
23 á 25. Representó Juan Granado.
26. No hubo comedia.
27. Granado.
28. Juan Granado y Alonso Rodriguez.
Se suspenden las representaciones por muerte de la Reina Dª Ana.
(Archivo de la Diputacion provincial, VII, 115, 2.)

9. — Descargo que da Miguel Ramirez de lo procedido de las comedias desde 22 de Enero de 1579 hasta fin de Diciembre del mismo de la 3ª parte que pertenece á la Soledad :

. . . .

« 2,000 maravedises de los 6,000 que se pagaron a quenta del alquiler del corral de Puente. »

« 226 maravedises, que se pagaron á Ganasa de resto de cierto reparo. » Madrid, 28 Enero 1580.

(Archivo de la Diputacion provincial, 59, 2, XII (2400), 19.)

10. — Carta de pago de Alonso Rodriguez, autor de comedias, vecino de Sevilla, estante en Toledo, de 30 ducados que se le dan à cuenta de los 210 que el cabildo de Toledo le da por los tres autos que con su compañia ha de representar en la fiesta del Corpus de este año.

Toledo, 3 Mayo 1580. (Bib. Nacional, Papeles de Barbieri.)

11. — Carta de pago de Melchor de Herrerra, autor de comedias, de 140 ducados « que hubo de haber por hazer dos autos el dia del Santisimo Sacramento de este año ».

Toledo, 25 Mayo 1580. (Bib. Nacional, Papeles del Maestro Barbieri.)

(A suivre.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

UN CONTEMPORAIN DE MONTAIGNE[1]

SANCHEZ LE SCEPTIQUE

Les rares savants qui ont étudié de nos jours le mouvement pyrrhonien du XVIe siècle et le scepticisme de Montaigne, ayant l'esprit assiégé par l'image de Kant, ont vu partout des précurseurs de Kant. Écartons une telle erreur. Si le fond et l'essence même de la *Critique* c'est d'enseigner qu'il y a des formes de la pensée stables et universelles, le pyrrhonisme du XVIe siècle enseigne que chaque homme a sa manière, sa forme de pensée, — que dis-je sa forme? — a mille formes de pensée, perpétuellement changeantes et contradictoires. La représentation que l'esprit se donne du monde est donc, d'après la *Critique,* régulière, constante, uniforme, et, en un mot, rationnelle. La représentation du monde par l'esprit est, suivant les sceptiques du XVIe siècle, capricieuse, individuelle, momentanée, irrationnelle. En revanche, dans la multitude des représentations que le sceptique à la Montaigne se fait des choses, peut-être en est-il plus d'une exacte; la représentation que la *Critique* se fait et qui est unique, est un masque qui ne s'enlève jamais, à travers lequel pas une fois n'apparaît l'être en soi. La *Critique* conduit à la science par l'analyse et la description des formes de la pensée, mais cette science, rigoureuse et parfaite, n'est qu'une science des phénomènes; et au contraire le pyrrhonisme entretient l'espérance de *connaître* çà et là, par l'expérience, par l'observation méthodique et parmi mille erreurs, certaines choses réelles. Ce n'est pas à Kant que nous mène un Montaigne, c'est à Bacon. Et si

1. Extrait d'un ouvrage en cours d'impression sur la philosophie de Montaigne.

Montaigne est un penseur trop personnel et trop original pour qu'on puisse conclure de sa pensée à celle de son temps, voici un de ses contemporains sceptique de moindre envergure, mais qui en paraîtra sans doute plus représentatif.

A la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe vivait à Toulouse un professeur de philosophie et de médecine. Ce savant personnage était issu de Juifs sans doute portugais. Il était né à Tuy, au diocèse de Braga. Vers 1562, il vint à Bordeaux avec son père, qui s'établit dans cette ville comme médecin. Lui, il fit ses études au collège de Guyenne; en 1569, après la mort de son père, il voyagea; pendant près de quatre ans, il séjourna en Italie, étudiant plutôt que touriste. De là, il revint à Montpellier prendre ses grades et il se fixa à Toulouse en 1575. Il y était apparenté avec cette puissante famille des Lopez, d'où était sortie la mère de Montaigne. Il mourut en 1623 : il s'appelait François Sanchez; dès le XVIIe siècle, on l'avait surnommé *Sanchez le Sceptique*[1].

Il a beaucoup écrit; chacun de ses traités se termine par une louange à Dieu et à la Vierge Marie, et par un énigmatique : *Quid?* Quelquefois le *quid* ne lui paraît pas assez explicite, et il le commente : le traité *De Pulsibus* se termine ainsi : « N'affirmant rien, à la manière des académiciens, nous laissons à chacun la libre faculté de choisir, » et puis vient la formule :

Laus Deo Virginique Mariae.
Quid?

Sanchez, en médecine, a pour maîtres Galien et l'expérience. Il a déclaré la guerre à Hippocrate; et quand il donne des recettes et des remèdes, il indique le plus souvent à côté, *expertum*. Mais la médecine est malgré tout son moindre titre de gloire. On ne connaîtrait plus Sanchez s'il n'avait composé le *Quod nihil scitur*.

1. On a sur Sanchez une thèse de M. Senchet, qui est intéressante, mais elle fait désirer le travail attendu de M. Cazac dont les lecteurs du *Bulletin* se rappellent une savante étude parue ici même sur Sanchez. Un des torts de M. Senchet est de ne pas remettre Sanchez dans son milieu et de mal rendre sa physionomie. M. Senchet défigure ce qu'il traduit de Sanchez : il fallait conserver la vivacité, les pointes et les jeux de mots même du latin.

C'est un assez long ouvrage, écrit d'un style vif, à petites phrases courtes et serrées, plein d'interrogations et d'exclamations. La discussion y est rapide et pressante. Le lecteur est un peu étourdi par la multitude des phrases et des idées; mais il n'est pas ennuyé.

« Je ne sais même pas cette seule chose, » débute brusquement Sanchez, « que je ne sais rien, et je suppose que les autres n'en savent pas davantage. »

De cet amusant début à la Montaigne, vif et rapide, nous entrons directement dans le sujet. Toute science a pour base des définitions. Qu'est-ce qu'une définition? C'est, dites-vous, ce qui indique « la nature d'un objet ». Or, pas une définition n'est de cette sorte. « Toute définition est nominale. » Toute définition n'est qu'un nom imposé aux choses. Or, les noms sont imposés d'une façon capricieuse; ils n'ont aucun rapport avec la chose à nommer[1]. D'ailleurs, ils ne sont point stables, ils changent perpétuellement d'acception. Quand nous combinons ensemble les mots et les définitions, et que nous croyons ainsi exprimer ou même découvrir les rapports des choses, nous ne disons rien, nous ne faisons rien.

Mais serrons la question de plus près. Qu'est-ce que la science? Aristote répond : « *habitus per demonstrationem acquisitus.* » Je ne comprends pas, s'exclame Sanchez. C'est expliquer l'obscur par le plus obscur; j'y entends moins le mot *habitus* que le mot *scientia;* « plus on marche moins on avance! » D'ailleurs, en fait, cet *habitus per demonstrationem acquisitus* consiste en prédicats liés par des syllogismes. Ces prédicats d'abord, que signifient-ils? Pour faire de *Socrate* un objet de démonstration, c'est-à-dire de science, vous remplacez Socrate par *homme* et *homme* par *animal,* par *raisonnable,* par *mortel.* Or, si *Socrate* est un mot clair qui désigne une chose réelle, *homme* est un mot déjà obscur qui désigne une notion abstraite, et les prédicats dans lesquels on résout ce terme d'homme

1. Le P. Mersenne dans son livre de la *Vérité des sciences* (1625) où il discute les idées de Sanchez, attribue une grande importance à ce problème de *l'imposition des noms.* Cf. Pascal, de *l'Esprit géométrique* (*Opuscules et Pensées,* éd. Brunschvicg, p. 166).

sont, eux, tout à fait obscurs et encore plus irréels. Ainsi, les savants substituent au monde vrai un monde inintelligible de fictions. D'ailleurs, les objets qui sont uniques, comme le ciel et la terre, ne pouvant être ramenés à des prédicats, puisque par leur unicité ils se dérobent à tout travail de comparaison et d'abstraction, ces objets seraient hors de la science! Beau résultat!... Puis, ces conceptions ainsi incomplètes et fausses, comment les combine-t-on? par le syllogisme: écoutez Sanchez: « Le syllogisme? Tendez l'oreille, ouvrez votre imagination : elle aura peine à contenir tant de mots. Combien subtile cette science des syllogismes, et combien longue et combien difficile! Bon! j'ai blasphémé! C'est vrai; parce que j'ai dit vrai. On va me lapider. Et, toi, te fouetter, parce que tu trompes. » Et pourquoi le syllogisme est-il trompeur? Parce qu'il est une pétition de principe. C'est avec *Socrate* qu'on a fait *homme,* avec homme qu'on a fait *mortel,* et l'on s'émerveille de trouver par le syllogisme que Socrate est mortel! Et puis le syllogisme s'égare dans les détours des prédicats, on perd contact avec la réalité, on ne saurait prendre au sérieux des conclusions aussi artificielles. Se sert-on dans la vie des figures du syllogisme? C'est se fausser l'esprit que de les apprendre. En vain ceux qui les défendent disent qu'il faut pourtant bien que la démonstration repose sur des principes éternels et inviolables: comme si l'homme qui vit peu de temps, qu'un rien, un moucheron, un grain de raisin arrêté dans le gosier suffisent à tuer, était capable de reconnaître l'éternité et l'inviolabilité des principes, — à supposer que de tels principes existent! D'ailleurs, la science n'est pas une opération mécanique, une combinaison où l'esprit, restant purement passif, tourne la meule, sans rien voir, sans rien diriger, sans rien vouloir; c'est au contraire l'œuvre libre de l'esprit libre, directement placé en face des choses; « *vera scientia, si quae esset, libera esset, et a libera mente : quae si ex se non percipiat rem ipsam nullis coacta demonstrationibus percipiet.* » On voit où Sanchez veut aboutir. Mais nous allons faire encore quelques détours.

Sanchez examine maintenant les autres définitions que l'on peut donner de la science : puisqu'elle ne saurait être cet état

de certitude acquis par la démonstration, ne serait-elle pas l'entassement des conclusions dans l'esprit : *conclusionum congeries?* Mais c'est se méprendre, car la science est une vue jetée sur le monde. Ne serait-elle pas la recherche des causes : *Scire est rem per causas cognoscere* comme on dit? Une telle recherche est impossible, n'aboutit pas. Elle nous fait remonter de marche en marche jusqu'à l'infini, l'immense, l'incompréhensible, l'indicible, l'inintelligible.

Après cette revue, on peut conclure; la science, de quelque façon que jusqu'alors on l'ait définie, est une duperie; elle demeure ou incomplète, ou fausse, ou inutile. Mais peut-être, mais sans doute, faut-il entendre autrement la science. En effet, Platon, Aristote, les scholastiques, les Arabes se sont mépris sur elle: Sanchez en a sa définition: « Il ne peut y avoir de science », écrit-il, « que de la chose seule. Bien plus, il n'y a de science que de chaque chose prise à part et en soi, seule, et non d'un groupe de choses. » « La science ne diffère ni de l'intelligence ni de l'intellection; » et enfin: « La science est la connaissance parfaite d'une chose. » *Scientia est rei perfecta cognitio.* Cette définition, la sienne *(nostra)*, Sanchez la fait imprimer en gros caractères. Il affirme qu'elle est parfaitement claire, il refuse de la commenter, et d'en préciser les termes: toute explication lui paraît plus obscure que la simple formule : contentons-nous de ce qu'il nous donne.

Savoir, c'est donc connaître *une* chose. Lois générales, symboles, théorie, voilà ce que Sanchez jette par-dessus bord, et sa science est l'ennemie de la science. Elle est même l'ennemie des sciences particulières, il le dit en propres termes, parce que ces sciences particulières groupent les faits, isolent certains ensembles, et, dans le monde où chaque fait est lié avec tous les autres, créent des mondes artificiels, fermés et faux. Devant chaque fait, considéré tout seul, mais tout entier, l'esprit doit s'arrêter, tout neuf, tout vide, sans idée préconçue, sans théorie; l'esprit comprend, il ne conclut pas, et de là il passera à un autre fait, à une autre *chose,* avec la même nouveauté, la même liberté, le même désintéressement. La science, ce sera l'obser-

vation, l'observation perpétuelle sans arrêt et sans fin, l'observation directe et bien faite. Sanchez mène à Bacon. Mais Bacon dépassera Sanchez : l'observation, pour Bacon, servira à quelque chose.

Elle sert à Sanchez à prouver définitivement que l'homme ne sait rien. Car Sanchez revient à son scepticisme. Cette science de choses regardées une à une, la seule vraie science, est irréalisable, tant par la faute de l'objet que par la faute du sujet. Les choses se tiennent toutes les unes aux autres : *omnia movent, omnia moventur*... Il y en a une infinité, et toutes sont variées, et toutes sont différentes. Aussi toute formule générale, tout jugement en gros est-il faux. De plus, les choses naissent, meurent, changent. A quoi s'en prendre, à quoi s'arrêter? Et devant ce flot, l'homme qui connaît, comment connaît-il? Sans doute l'œil interne voit directement les choses, mais combien peu de choses! Je vois que je veux, mais je ne vois pas ma volonté. Et quant à l'œil du dehors, les sens, eux, ils sont exposés à toutes les erreurs. Reprenant les τόποι pyrrhoniens, Sanchez refait en médecin ce que Sextus et Pic de la Mirandole[1] avaient écrit en philosophes. Et de tout cela il conclut que la seule science possible est impossible : *Nihil scitur*.

Pourtant, malgré sa misérable condition, l'homme, qui sait? parviendra, une fois ou l'autre, à la connaissance, sinon parfaite, du moins approchée, non de toutes les choses, mais de certaines de celles qui se présentent familièrement à sa vue. Il y parviendra par l'expérience et le jugement, *experimentum et judicium*. Seulement le malheur est que bien peu de gens ont du jugement; bien peu savent se servir de l'expérience, pensent même à y recourir. Parmi les doctes, les uns font des *Épitomes*, les autres rangent par chapitres et par livres les œuvres confuses d'autrui; les autres amplifient, étendent, augmentent, commentent et mentent. Ceux-ci sont des perroquets. Ceux-là, ...le texte est inépuisable. Il faut d'abord regarder la nature, et dans cette découverte des choses réelles, il faut avoir pour guide un bon maître. Sanchez semble donc annoncer une

1. Voir dans le *Bulletin italien*, 1905, n° 4, notre étude sur Pic de la Mirandole.

pédagogie, et il annonce formellement une méthode d'expérimentation. Cette pédagogie, Montaigne l'esquissera ; cette méthode, Bacon la fixera. Sanchez, plus empirique que sceptique, esprit de second ordre à tout prendre, n'a fait que les promettre.

Mais du moins il a arrêté les formes essentielles du scepticisme.

D'abord il l'a débarrassé de toute intention de controverse ou de conversion : c'est le scepticisme pour le scepticisme. Il l'a débarrassé en même temps du poids des discussions historiques : il n'établit pas le scepticisme à la suite des erreurs des anciens, il le conclut de l'analyse même du concept de science, de l'étude de l'objet à connaître et du sujet connaissant. Mais Sanchez est allé plus loin. Il a conçu le monde comme l'addition d'une infinité de choses, toutes ayant leur individualité, si j'ose dire, toutes différenciées les unes les autres. Il a fait consister le savoir non dans la réduction du monde à des lois simples, non dans la représentation idéale et dans la méthode, mais dans le contact direct de l'esprit avec les choses réelles. Ce savoir ne se communique pas, chacun fait le sien avec son bon sens et son tact affiné.

Le scepticisme à la Sanchez, à condition que l'on n'insiste pas aussi lourdement que le fait l'auteur du *quod nihil scitur* sur le *nihil scitur,* ou simplement à condition qu'au lieu d'écrire : « Je ne sais rien, » on écrive : « Que sais-je ? » eh bien, il n'est pas nonchalance et incuriosité, paresse et découragement ; il donne à l'esprit, à l'esprit vivant, libre et fécond, une tâche magnifique, celle de discerner et de connaître à chaque regard jeté sur le monde, à chaque pas fait dans l'univers, une chose nouvelle, sans jamais épuiser, même dans la moindre parcelle, à plus forte raison dans l'univers total, ce discernement et cette connaissance.

La pensée de Sanchez n'est donc pas loin d'être profonde. Elle est profonde quand elle est la pensée de Montaigne. A-t-elle passé de Sanchez à Montaigne ou de Montaigne à Sanchez? Le *quod nihil scitur* a été imprimé en 1581. Les *Essais* avaient déjà

paru depuis plus d'un an. Mais Sanchez a, dans la préface, daté son traité de l'année 1575. Or, l'*Apologie* n'a pas été composée avant 1575. Sanchez et Montaigne avaient bien des raisons de se connaître. Ils avaient des parents communs. Montaigne aimait fort les esprits originaux et hardis. Il se plaisait à causer avec les médecins. Il n'est pas invraisemblable que Sanchez et Montaigne aient été au courant des travaux et des idées l'un de l'autre. Cela ne veut pas dire qu'ils se soient emprunté l'un à l'autre leurs idées. Le scepticisme de Sanchez et sa conception de la science répondent tout à fait à l'état d'esprit d'un médecin clairvoyant, intelligent, qui a réfléchi sur son art, et qui étend ces réflexions au domaine entier de la connaissance. Et d'autre part le scepticisme de Montaigne tient très profondément au fond de son âme et au développement de sa vie intérieure.

En tout cas le problème reste ouvert. M. Senchet ne l'a même pas indiqué. Un jeune érudit, M. Villey, pensionnaire de la Fondation Thiers, l'étudie, et, nous avons lieu de le croire, le résoudra.

Fortunat STROWSKI.

DOCUMENTS SUR LE FAUSSAIRE HIGUERA

J'ai fait allusion, dans mon travail sur *Mariana historien*, à des documents relatifs au jésuite faussaire Jerónimo Román de la Higuera. Je crois qu'il vaut la peine de les publier.

G. Cirot.

L'historien Garibay et le « San Tirso » de Higuera[1].

(Ms. de la Bibl. nacional de Madrid, Dd. 104, f. 21.)

« *Copia del borrador de una carta de Esteban de Garibay al Rey, que se halla suelto, original de su letra, que conozco, en el tomo 3 de la coleccion de Dn Juan Bta Perez antes del fol. 18, en la Libreria de la Sta Iglesia. Trata de S. Tyrso, y carta de Silo.*

Señor

Cierto cuaderno impreso ahora nueuamente por D. Alonso de Carcamo, corregidor de Toledo, sobre lo de St Tyrso en confirmacion del primero que embio a Va. M. me obliga á escribir á V. M. esta, para que sea notorio á V. M. lo que sobre este particular há pasado en aquella ciudad.

Quando V. M. me hizo merced de embiarme el primero con el tapador de cobre del agua manil, yo crei que la Carta del Rey D. Silo inserta en él para Cixila, Arzobispo de Toledo, era autentica, y asi solo reparé en su fecha, por que no pudiera persuadirme, que huviera hombre christiano en el mundo en especial en materia tan gravissima de sanctos, y que se havia de embiar a V. M. tubiera animo de fingirla como despues se há visto, y con esta fé, y credulidad dixe á V. M. con la debida sinceridad, y llaneza lo que sentia de ella reparando solo en su fecha, cuya averiguacion pedí por carta al Doctor Salazar de Mendoza, administrador del Hospital del cardenal de Tavera, y consultor del Santo oficio la hiciese, pues decia su autor haverla sacado de un libro gothico de la Libreria de la Sta Iglesia de

1. Cf p. 62-3 de *Mariana historien*, et p. 38-43 de l'*Historia de los falsos cronicones* de Godoy Alcántara.

aquella ciudad. El qual de su parte, y D. Pedro de Carvajal[1], Dean de la misma Iglesia de la suya inquiriendola con diligencia como vinieron á averiguar, que no havia en ella tal libro ni carta, y que havia sido impostura, é invencion de Hieronimo de Higuera de la Compañia de Jhs, natural del mismo pueblo, imprimió el dicho Doctor un quaderno sin su nombre contra el que havia embiado el corregidor á V. M. en cuyas Reales manos le puse yo, para que constase á V. M. todo lo que en esto pasaba, y me le mandó leer V. M. en su Rl acatamiento.

Algunos quadernos de estos se distribuyeron en esta Corte, y en Toledo, y como el dicho corregidor tuvo noticia de ellos, y en particular del que yo havia dado a V. M. pudo tener inteligencias para haver en sus manos el original, ó una copia suya, de lo que yo havia escrito á V. M. sobre el primero, no se por que via, y orden, por que no me puedo acordar de haverla yo dado á ninguna persona. Esta es la pura verdad delante de Dios, y de V. M. Despues no obstante que entendió por el del dicho Doctor ser aquella carta fingida, pareciendole, que por haverse empeñado con V. M. en el primero suyo recibiria por ventura algun detrimento su buena opinion con V. M. há hecho imprimir el segundo, á V. M. notorio : ordenado de dos autores : su principio por el dicho Hieronimo Higuera, sin su nombre, y el fin por el maestro Villegas, con el suyo, pretendiendo sustentar con él, por verdadera la dicha carta, porque en ella principalmente y en una palabra sola *vernule* de un verso del Himno del officio Muzarabe del dicho Sancto fundaban todo su intento.

El errar es de los hombres, como cada dia ha sucedido, y sucederá á los mas graves del mundo, y devieran considerar que el glorioso sanct Augustin, Doctor gravissimo de la Iglesia catholica, y luz della, escribió un particular libro de sus retrataciones, y que lo mismo hicieron otros muchos sanctos, doctisimos varones, queriendose corregir, y reformar en sus escritos, y que ellos con solo el silencio podian hacer esto; mas tomando el camino contrario han profiado en lo primero: por ventura por ordenacion de lo alto, para que V. M. apure la verdad.

A la hora que entendieron los del Consejo de la Dignidad Arzobispal lo que de nuevo el corregidor havia hecho de secreto, y que los quadernos impresos hacia enquadernar, sintiendo mal dello, prendieron à Pedro Rodriguez su impresor[2], y el corregidor viendo que á hombre lego de su Jurisdicion le havian preso, quiso de hecho soltarle; pero antes que huviese ningun escandalo le soltaron ellos. Despues de haverle tomado su confesion, y recelando el corregidor por

1. Neveu de Loaysa et ami de Mariana.
2. C'est à ce Pedro Rodríguez que Mariana avait confié d'abord l'impression de son *Historia de rebus Hispaniae*, dont vingt livres parurent en 1592.

estos principios, que con censuras le apremiarian a que les entregase la Impresion, la comenzó á repartir alli luego entre algunos canonigos, y otros amigos suyos. Con tanto cesaron los del consejo de continuar lo comenzado[1], ó por haver entendido que la dicha Carta tenia alguna persona, que ya la havia defendido ante V. M. ó por otras justas causas, y el corregidor no obstante estas cosas, insistiendo en sus principios dió à V. M. en sant Lorenzo un Quaderno dellos, segun hé entendido, y distribuyó alli, y aqui otros, hasta embiarme a mi vno con una Carta suya de 21 de Septiembre, en que me pide sea de su opinion.

Por él veo que su Autor me hace algun cargo, al qual, mediante Dios, y V. M. satisfare en el lugar conveniente de las obras que he escrito con zelo de su servicio, y de V. M. y de estos sus Reynos, y no son tan pocas que no podia dar que imprimir á una Imprenta en seis años, ayudado de algo que en ellos les podria añadir, porque no me he ocupado en otra cosa alguna, despues que volví de Flandes por Marzo del año de 1572, de imprimir con licencia y diversos Privilegios de V. M. y del Papa Gregorio XIII°. y del Emperador Maximiliano el 2° la chronica universal de España a V. M. notoria, cuyo trabajo emprendí en mi juventud con el mismo zelo, por ver que desde Adan hasta los felicisimos, y Catholicos dias de V. M. haviendo tenido los Reynos de España muchisimos doctos varones en todas las ciencias, ninguno dellos nos havia escrito este obra, sino que todo era pedazos yá deste Reyno yá deste otro, y otros sin ninguno. En esta me anticipé á todos con mis flacas fuerzas por la misericordia de Dios, y si en ella hay algo de bueno es suyo puramente, y lo que no fuere tal es mio totalmente, y si V. M. fuese servido de hacerme merced de ver algun dia lo que he trabajado en estos 23 años contenido en las dichas obras no impresas, tengo los originales promptos si V. M. gustare dello.

Y por que V. M. se satisfaga mejor de lo que há pasado en Toledo en estas cosas, embio á V. M. con esta una breve Relacion original sobre lo tocante à la dicha carta ordenada, y firmada del dicho Doctor Salazar en 12 de Septiembre, y por ella las verá, y palpará V. M. mui claras, y certificanme, que el mismo Higuera há confesado tambien lo contenido en ella à Don Pedro Taso de la Vega, hierno del conde de Horgaz, y que el Maestro Palomares < *contenido en la dicha Relacion*[2] >, á cuyo cargo está la Libreria de aquella santa Iglesia, há dicho la mesma verdad al cabildo de sus Dignidades, y Canonigos, por que estuviesen satisfechos della. Hanme dicho tambien, que hai indicios de ser de la misma forma, impostura y

1. En marge et en regard de ce qui suit, il y a : « Borrado. ò por haver entendido, a lo que se presume, que ante V. M. tenia la dicha carta alguna persona de autoridad, que la defendia. »
2. Ces mots sont évidemment hors de leur place.

ficcion lo del dicho tapador de cobre de aguamanil contenido en la mesma carta, que embió el corregidor à V. M. y juzgan por su Autor al mismo Higuera.

Por apurar de raiz estas novedades, creo seria acertado, que V. M. mandase, que con mucha diligencia el Inquisidor Arganda, de Cuenca, que há dias reside en Toledo, ó el Inquisidor Morejon, ó todo el Tribunal de aquella Inquisicion tomasen informacion de todo lo que en estas cosas há pasado, y se la embiasen à V. M. para que aberiguada la verdad pura, mandase V. M. lo que en esto fuese mas servicio de Dios, y de V. M. en gloria, y honra del dicho Santo, y quietud de los animos de aquel insigne Pueblo sin remitirlo al corregidor, como á parte interesada.

Supp^co^ a V. M. sea servido de considerar si los Moros permiterian *(sic)* à los christianos, vasallos suyos de dura servidumbre, edificar Iglesia casi pegada à su Mesquita Mayor, siendo tan grandes enemigos de nuestra santa fe. Dios que es la misma verdad descubrira esta por sus rectisimos juicios por mandado de V. M. pues en lo temporal tiene sostituido á V. M. en la tierra para defenderla: que sea por muchos años por su infinita clemencia, como toda ella lo há bien menester. De Madrid á 26 de octobre 1595. »

Une apologie de Higuera contre Tamayo de Vargas par un jésuite[1]

(Ms. VII-F-4 de la Biblioteca real[2].)

« *Parezer de D. Thomas Tamayo de Vargas sobre la Ziudad complutense.*

La erudicion de tantos escritos ha dado a conoçer la eminencia en letras humanas de Don Thomas Chronista maior del Rey Phelippe 4. y con auer ministerio en el consejo de ordenes se descubre su mucha noticia de Historia. Tuue con el algunos años mucha amistad y entre varias cossas, que tratamos, le di quenta desta Historia de Guadalaxara; mostrele mi opinion racones y fundamentos con los Autores, que la lleuan de hallar la verdad, que suele aposentarse en cassa de los que saben : al mismo tiempo consulte esta controuersia

1. Cf. *Mariana historien,* p. 165, 200 et 257. Comme on va voir, l'auteur de cette apologie parle d'une *Historia de Guadalajara* qui est son œuvre, et du temps où il était recteur du collège de Plasencia. Il n'est donc autre que le jésuite Hernando Pecha, né à Guadalajara en 1571, mort à Madrid en 1659. Voir la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, I, Bibliographie,* à ce nom, où se trouvent signalés, d'après Muñoz (*Guadalajara,* 1, et Toledo, 42), une *Historia de Guadalajara* et un *Tractatus de primatu ecclesiae toletanae, auctore P. Fernando Pecha Guadalajarensi e societate Jesu, theologo Collegii Placentini rectore.*

2. Sur les deux folios blancs préliminaires figurent ces deux mentions: « del mayor de cuenca » — « de la Biblioth^a^ del Coll^o^ m^or^ de cuenca ». Pas de pagination.

al Doctor Don Fernando Ballesteros de Saabedra Abad mayor de la Sta Iglesia de la villa de Alcala, y otras personas doctas : a algunos causo nouedad, y dieron mi papel al Doctor Gregorio Tamayo catedratico de Escriptura en aquella Universidad, y el o por amigo, o por Tamayo, le remitió a Don Thomas para que en las notas que hacia a Luytprando dixesse su parecer. Don Thomas quiera con gana de fauorecer a Alcala y dar gusto a sus amigos resoluio la dificultad contra mi opinion, poniendo, y alegando por vna y otra parte lo que yo dixe, trabaxe, estudie y busque en los Autores antiguos, y modernos, que tratan la materia: y responde a ello en su Luitprando, que estampo el año de 635. Y como el escriptor mas antiguo, y graue que fue Luitprando, que en su Chronicon y en los Aduersarios affirma tres veces, que Guadalaxa[ra] fue la Compluto de los Romanos, por no desampararle Don Thomas fingio para escaparse que vn moderno lo auia añadido a Luytprando, y esto sin mas racon, que satisfaga, que la de ipse dixit, y auiendolo leydo en seys partes de las obras de Julian Pedro, dice con sola su autoridad, que lo añadio vn moderno, y viendo, que la general de Esp^a ordenada del Rey Don Alonso 10 refiere que Guadalaxara fue Compluto, ya que no halló apoyo en su fauor, intempestiuamente se arrojo a escribir que el collector de aquella Historia lo puso falsamente. Por largo dexare su latin, y con toda breuedad y fidelidad lo pondre en castellano.

Lo 1° En las notas de su Luitprando pag. 136 en aquella parentesis : *Complutum* (id est Guadalfaxara) dice don Thomas : El autor moderno, que esbribio que Guadalaxara fue la Ziudad complutense, añadio esto de su mano...

Citan a Luitprando los de la nueua opinion, mas sin raçon. Porque el primer inuentor desta patraña, añadio a Luitprando esta declaracion : Complutum, id est, Guadalfaxara : porque como el fue el primero que vio a Luitprando escrito de mano, pudo a sus solas añadir lo que el quiso, lo qual hechara de ver el Lector, si conociera el ingenio deste inuentor, y de persuadirse de leer con cautela esta adicion de Luitprando.

Y no es pequeño argumento ver en Julian Pedro a cada passo repetida la misma parentesis (Complutum, id est, Guadalfaxara), porque el mismo que se la añadio a Luitprando se la puso de su mano a Juliano... »

(Même manuscrit.)

« *Apologia en defensa del Padre Geronimo de la Higuera de la Compañia de Jesus.*

Pareceme que ha acontecido a Don Thomas Tamayo de Vargas lo que escribio el Poeta. Incidet in Scillam, cupiens vitare Charibdim.

Pretendio caer en gracia de Alcala, y ha caido en desgracia de todos los bien entendidos, y hombres doctos y de erudicion. Porque decir Don Thomas, que el Moderno que escribe de Guadalaxara ha añadido falsamente a Luitprando en tres partes, y a Julian Pedro en seys, como auemos visto, es hecharse con la carga, sin mas fundamento, que su antojo. Luego que saco Don Thomas su Luitprando, era yo Rector de nuestro collegio de Plasencia, escribile, que me dixesse quien era este Moderno, que añadio esto a los Autores referidos : respondiome, que el Pe Higuera, que era amigo de lleuar la suya adelante y escribia algunas cossas apocrifas, y otras con poco o ningun fundamento. Y si esta manera de responder a lo que ay escrito en los autores, y aprobado, fuera bastante impugnacion, facilmente dieramos salida a las Autoridades de los Autores contrarios a nuestra opinion. Tengo carta de Don Thomas en que me repite que el Pe Higuera hiço esto en Luitprando, y en Juliano, y de palabra me lo dixo muchas veçes, hablando mal del.

Esto me ha mouido a hacer esta Apologia, y antes de decir lo bueno, qüe ubo en el Pe Higuera, dire quan errado ha andado Don Thomas en affirmar, que hico esto en defensa de Guadalaxara. Que le pudo mouer al Pe Higuera a añadir en estos dos autores esta declaracion de ser Guadalaxara Compluto? O ser su patria del Pe Higuera, como lo es mia, o seguir la opinion, que yo sigo? El Pe Higuera fue natural de Toledo graduado de maestro en aquella uniuersidad, sin auer viuido jamas en Guadalaxara, ni tener en ella Parientes : luego por esta causa no pudo mouerse a esta falsedad, ni tampoco por autorizar su opinion con Luitprando, y Juliano, porque como diximos en el cap I desta Historia el Pe Higuera fue de parecer, que no fue Guadalaxara la Compluto de los Romanos : siendo assi debia borrar aquella parentesis, esta es Guadalaxara, para no tener tan graues Autores contra si : luego no ha tenido raçon Don Thomas en decir, que el Pe Higuera añadio a estos Autores esta palabra. Con esta ocasion dire quien fue el Pe Higuera, para que se vea quan mal habla Don Thomas de una persona tan venerable, que fue Maestro suyo, de quien aprendio todo lo que escribio en el libro de las Nouedades antiguas de España, y Defensa de Lucio Flauio Dextro, y en las Notas, que escribio sobre Luitprando. Oluidosele el respeto, que deuia tener a su Maestro, de quien todo lo bueno, que sabia de España, aprendio, pues segun el Philosopho, a Dios y a nuestros Padres y a los Maestros deuemos mas culto y honrra.

Fue el Pe Maestro Geronimo Roman de la Higuera Religioso, y Theologo de Nuestra Compañia de Jesus natural de Toledo Maestro de muchos de los que oy lo son en letras humanas, en Griego, Hebreo, y latin, en prosa, y verso de los mas eminentes deste siglo. Pero en cosas de España el hombre de maior noticia della, en especial de la

Imperial Ciudad de Toledo, y de todo su Arzobispado, como se vee en la Historia de la Ziudad, que dejo escrita de mano en ocho tomos, que oy se guardan en la libreria de nuestra Casa profesa de Toledo y en otras obras y tratados singularissimos, que escribio.

Por industria, diligencia, y cuidado del Pe Higuera se recuperaron las obras de Lucio Flauio Dextro, de Marco Maximo, Eleca, Walderedo Arçobispos de Zaragoza, de Luitprando, y de Julian Pedro todos españoles escriptores de cossas de España. Dextro Catalan, natural de Barcelona, Luitprando Andaluz de Cordoba, Julian Pedro Castellano natural de Toledo, que todos estan ya impressos. Dextro con notas del Pe Fr. Francisco de Biuar abad de Sacramenia en la orden da S. Bernardo (Fray Francisco de Biuar epist. ad D. Laurent. Ramirez, que habetur in Luitprando [1]) y del licenciado Rodrigo Caro. Luitprando con notas del mismo Pe Higuera, y de Don Thomas Tamayo de Bargas. Julian Pedro Arcipreste de Sta Justa con vtilidad grande de los doctos y bien entendidos, que tengan noticia de muchas excelencias de España hasta aora ocultas; de muchos Santos, y Santas de nuestra nacion, cuyas vidas ignorabamos.

Debese el thesoro escondido destos illustres Escritores al cuidado y diligencia en sacarlos a luz, y estamparlos, del eruditissimo Cavallero Don Lorenço Ramirez de Prado de la orden de Santiago del consejo Real de Castilla, y de las Indias occidentales, y del tribunal de la Sta Cruzada, el qual fue tan grande estimador de los trabajos del Pe Hieronimo de la Higuera, que siendo embaxador extraordinario al Christianissimo Rey de Francia Ludovico 13 el año de 1628 en tiempo del Sor Rey Don Phelipe 4 [2] imprimio en Paris las obras de Julian Perez con notas suyas de singular erudicion: el Chronicon, los Adversarios, las Hermitas de España con varios versos latinos del mismo autor.

Despues el año de 1640. hiço estampar a Luitprando en Ambers con notas suyas, y del Pe Higuera: no solamente el Chronicon, y los Aduersarios, sino todas las obras deste autor, que componen vn tomo grande illustrado con notas de nuestro Don Lorenço Ramirez y del Pe Higuera, a quien tanto estimo, y con mucha razon.

Y para que mejor se entienda tuuo el Pe Hieronimo de la Higuera noticia que en la destruccion de España, quando los Moros se hiçieron Señores della, Elipando Arcobispo de Toledo recogio todos los libros manuscriptos de cossas de España, y los lleuo a Alemania y los dio a guardar en la libreria de Fulda, de donde hiço traer traslados destos Autores, y assi el mismo Pe Higuera los traslado de su mano y deste traslado los imprimio el Pe Franco Biuar a Flauio Dextro. Y Don Lorenço Ramirez estampo a Luitprando, y a Juliano que dice el mismo

1. Je mets entre ( ) cette référence qui coupe le sens.
2. Il y avait primitivement *3*.

Don Lorenço Ramirez, que le saco de la libreria del Conde de Olivares a quien se le dio el Conde de Mora escrito de buena letra copiado del original del Pe Higuera, que aunque no vbiera hecho este doctissimo varon otro seruicio a nr̃a nacion española era digno de felice recordacion.

Los obras, que escribio el Pe Higuera, todas de cossas de España fueron muchas demas de la Historia de Toledo en ocho tomos, y las notas sobre Flauio Dextro, Luitprando y Juliano; escribio vn comento sobre Marcial, vn libro de linages de la Imperial Ziudad de Toledo, de los Barrossos, Toledos, y otras illustres familias de aquella Ciudad; escribio de todos los Montes Rios y Ziudades de España; vna defensa de los Stos Martires del Monte de Granada de singular erudicion[1]; la conquista de Cuenca en verso heroyco latino, y otros apuntamientos de cossas curiosas.

A este escritor, y grauissimo Religioso le opone Don Thomas (como el me lo dixo no vna, sino muchas vezes), que los Autores referidos ne se hallan sus originales en Fulda. Lo 2° que añadio en el libro gothico, que esta en la Sta Iglesia de Toledo vna hoja diciendo que san Tirso fue natural de aquella Ziudad.

Respondiendo a lo 1° digo que los libros de Flauio Dextro Marco Maximo, Eleca, Walderedo, Luitprando, y Julian Po si son supuestos, y compuestos por el Pe Higuera (segun affirma Don Thomas) fuera Higuera el hombre mas insigne del Mundo, si de su cabeça los inventara, con las chronologias, que ay en ellos con dia, mes y año; con los nombres de los Emperadores, Reyes, Prelados, Arcobispos, y Obispos Sanctos Martyres, Confessores y Virgines, Ziudades, Villas, y Lugares de España, Italia, y Francia, y Alemania: es increible tal cossa. Sino los trujo de Fulda, y estan alli los originales, deuia Don Thomas traerlos, y cotexarlos con los traslados de Higuera, y manifestar los yerros que hallara. Pero si con atencion se considera el contexto destos autores, cada vno tiene su estilo[2] particular, sus historias, sucesos, y vidas de Santos diferentes, que era impossible casso el fingirlos hombre humano. Hasta que Don Thomas muestre otros originales, no ha probado su intento; y decir de palabra, sin probar con testigos fidedignos, es evidente sospecha, que se engaña.

A lo 2° de auer quitado el Pe Higuera del libro gotico vna hoja, y añadido otra, en que decia que San Tirso fue de Toledo, que flaco argumento! Quien, que vbiere leido Historias, y libros de condicion, no se reyra desta impostura? Que le importaba al Pe Higuera, que San Tirso fuesse de Toledo? Quien le vio escribir aquella hoja de

1. Godoy Alcántara, qui montre (p. 112-3) Higuera intriguant de son mieux pour qu'on le fasse aller à Grenade à l'occasion de la découverte des fameux plombs, ne dit rien de cette *Defensa,* que signale Antonio *(Bibl. hisp. nova).*

2. Il y avait d'abord : *manera.*

letra Gotica? Perdoneme Don Thomas, que se arrojo y abalanzo demasiado, y se apassiono contra el Pe Higuera, debiendole dar muchas gracias, por auer escrito lo que a el le hizo luzir.

Lo mismo digo de la Parentesis de Guadalaxara, que Don Thomas achaca auer añadido el Pe Higuera, como acabamos de decir. Quando Don Thomas no se aya preciado de tener por amigo al Pe Higuera, tuuo los hombres mas doctos de España por intimos amigos suyos: el Maestro Aluar Gomez, Alonso Tellez de Menesses, Esteuan de Gariuay, Alonso de la Fuente Montaluan, el Pe Juan de Mariana, el Doctor Juan Calderon Canonigo de escriptura en la Sancta Iglesia de Toledo, y otros insignes varones en letras, que han escrito Historias de España, que le consultaban en sus dudas, y recibian sus respuestas como de vn oraculo, como mas a la larga escribe el Conde de Mora Don Pedro de Rojas, Mayordomo de la Reyna Nuestra Señora, de los excelentes ingenios adornados con singular erudicion en su Historia de la Imperial Ziudad de Toledo que va escribiendo en el lib. 1, cap. 14[1]. »

1. Ce chapitre de l'*Historia de la imperial... ciudad de Toledo* (parue en 1654, à Madrid), est intitulé *Defensa de las obras manuscritas del Padre Geronimo Roman de la Higuera, su fe, y credito* (p. 47-50).

BIBLIOGRAPHIE

El régimen señorial y la cuestión agraria en Cataluña durante la edad media, por **Eduardo de Hinojosa**. Madrid, Vict. Suarez, 1905; in-8°, XVI-379 pages.

La condition des populations rurales dans les provinces catalanes a fourni à des chercheurs, depuis un certain nombre d'années, la matière d'ouvrages très instructifs. C'est justice. L'histoire sociologique offre bien peu de sujets qui égalent celui-là en intérêt : le droit catalan était original et bien vivant ; la situation économique du pays a subi, entre les VIII[e] et XIV[e] siècles, des transformations profondes, dont le contre-coup a dû se faire sentir dans les institutions ; enfin, le pays, bien délimité, pas trop étendu, est soumis à des influences, à des courants d'idées, à des forces que l'on peut, sans trop de peine, discerner à l'origine des lois. Si l'on ajoute la merveilleuse richesse des archives de la région, on s'expliquera le développement de cette littérature que l'érudition contemporaine a consacrée aux paysans de Catalogne. Les amis de l'histoire sérieuse salueront avec joie l'apparition du nouveau livre de M. de Hinojosa.

L'ouvrage comprend huit chapitres ; je voudrais les passer rapidement en revue et formuler quelques-unes des nombreuses réflexions qu'ils m'ont suggérées.

Les sources forment l'objet du premier chapitre. On y trouvera condensés des renseignements précieux sur les monuments de la législation locale et sur les savants commentateurs catalans, dont la lignée n'est pas complètement éteinte. Cette dernière étude est particulièrement suggestive ; elle renferme notamment (p. 12) quelques vues très justes sur le rôle que le droit romain a tenu dans l'élaboration de la loi au moyen âge. A noter aussi (p. 13) l'importance de l'arbitrage ; c'est encore aujourd'hui l'une des caractéristiques les plus frappantes de ce petit pays d'Andorre, qui est le dernier refuge de la législation catalane.

Le chapitre second, *Reconquête et Colonisation,* est une histoire très documentée de la période d'où est sortie la Catalogne féodale. Les invasions sarrasines avaient fait table rase ; les préceptes des rois francs ébauchèrent une réorganisation ; les administrations de la province et la

nécessité firent le reste. Après le repeuplement, M. de Hinojosa étudie l'exploitation agricole, le manse, la borde, etc., les tenures perpétuelles dans leur rapport avec le régime du travail : presque tous les habitants de la campagne bénéficiaient d'un bail perpétuel, et les journaliers furent à peu près inconnus jusqu'au jour où, « avec la population, s'accrut, du XIVe au XVIe siècle, la classe des journaliers, qui, n'ayant pas de terre en propriété ou en fermage, travaillaient toujours pour le compte d'autrui » (p. 48). L'auteur s'occupe ensuite des biens communaux, des terres indivises ou *germanitates,* que les habitants auraient tirées au sort périodiquement (p. 53), des grandes propriétés territoriales, enfin des contrats agricoles ; il rattache le fief ou la censive à la précaire, « la plus répandue de toutes les espèces de baux pendant le moyen âge » (p. 64 et p. 72)[1]. Ces contrats avaient des conséquences sur la situation personnelle du preneur ; M. de Hinojosa passe donc à l'étude des classes rurales et à l'énoncé des observations d'ordre général qui les concernent.

Comme on le voit, ce second chapitre est un tableau d'ensemble de la première période, de la période embryonnaire. Dans les chapitres suivants, nous voyons l'organisme se développer et se fortifier. Le chapitre III est intitulé *Seigneurie personnelle et Seigneurie territoriale :* « Nous comptons, en Catalogne, trois genres de dépendance d'un homme à l'égard d'un autre... : la dépendance purement personnelle, la dépendance en raison de la terre cultivée, enfin la dépendance basée sur la division territoriale et la circonscription judiciaire où le dépendant est domicilié ; chacune de ces dépendances comporte des gradations diverses. » (p. 83.) Ces quelques lignes contiennent en germe tout le chapitre. La seigneurie personnelle, moins fréquente, n'a pas exercé, à beaucoup près, une action aussi étendue que les deux autres ; elle est moins connue, et le sous-chapitre que M. de Hinojosa a ouvert sous cette rubrique est peut-être l'un des plus neufs du volume. La « seigneurie allodiale » a une tout autre portée historique : « Suivant la coutume générale, le propriétaire exigeait du colon que celui-ci le reconnût comme seigneur dans les contrats de bail ; il en résulta que

1. M. de Hinojosa constate (p. 72) que le nom de fief était appliqué à des tenures non nobles. J'avais noté cette confusion dans mon travail sur *La condition des populations rurales du Roussillon* et cité des tenures appelées fiefs pour lesquelles il était dû un cens (p. 111, note 2) ou même une part des fruits (p. 120, note 1). M. Henri Sée m'a donné tort ; il pense qu'il s'agit de tenures roturières (*Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge,* p. 303). C'est exactement ce que j'avais écrit, p. 120 : « Des concessions dénommées fiefs étaient, au fond, de véritables censives. » Nous sommes donc pleinement d'accord, si M. Sée veut bien reconnaître que le terme *fief* a été très souvent employé avec une acception différente de l'acception théorique. Nous avons à Bordeaux des milliers de chartes où des tenanciers déclarent tenir une censive « en feu, fevaument, segont los fors et las costumas de Bordales ». Sur la déviation du sens de ce mot, M. Viollet a émis dans son *Histoire du droit civil français,* p. 690, des aperçus fort justes.

l'on en vint, avec le temps, à considérer que, même en l'absence de clause expresse, celui qui devenait le tenancier du sol se constituait l'homme propre du propriétaire. » (p. 93.) La doctrine et la jurisprudence consacrèrent cette théorie : le tenancier fut réputé l'homme du propriétaire converti en seigneur, et sa condition se rapproche de la condition du serf de Beauvaisis : à l'un et à l'autre, il est interdit de recourir au souverain pour se défendre contre les violences du seigneur (p. 100). Le « señorio de los castillos terminados » est attaché à ces *castra terminata*, *castells termenats*, dont le nom revient fréquemment dans les *Constitucions :* le *castell* — je ne sais si M. de Hinojosa et moi entendons ce mot de même façon — était, je crois, le village fortifié, non le château proprement dit; *termen* désigne le territoire; *castell termenat*, c'est la seigneurie territoriale, commandée par le *castell*. « La juridiction appartenant au seigneur du *castell*, à ce titre, se bornait au pouvoir de frapper une amende de cinq sous (*jurisdictio cum banno quinque solidorum*). » (p. 118.) Le *ban de cinch sous*, encore une formule qui est courante en Andorre. La seigneurie juridictionnelle a des rapports avec les immunités. En réalité, ces diverses seigneuries étaient souvent réunies dans les mêmes mains ; le seigneur du *castell* était alors à la fois *patron*, seigneur « allodial » ou foncier et seigneur « juridictionnel » ou justicier des habitants du *termen*. L'« administration des seigneuries » mettait face à face le bayle[1] et les populations : celles-ci, d'abord sans cohésion et sans solidarité, se groupèrent en communautés d'habitants, et M. de Hinojosa se demande comment le phénomène s'est produit (p. 134) : à cette question je ne saurais apporter une réponse précise ; mais je serais bien surpris si la paroisse, la confrérie et, d'autre part, la nécessité de gérer les propriétés indivises n'étaient pas pour beaucoup dans la formation des cadres de cette vie communale restreinte.

La *Condition juridique des paysans,* tel est le titre du chapitre IV, dont la première partie analyse « la personnalité et la propriété » et les relations de l'une à l'autre. « L'extension et la perpétuité des droits appartenant à l'emphytéote sur le bien conduisirent les glossateurs à considérer l'emphytéose comme une sorte de domaine, qu'ils appelèrent domaine utile, réservant la dénomination de *dominium directum* pour l'ensemble des droits du propriétaire, chose non seulement étrangère au droit romain, mais contraire à ce droit, car celui-ci considérait l'emphytéose comme *jus in re aliena.* » (pp. 139-140.) La physionomie originale et puissante de la famille catalane ne pouvait manquer d'attirer l'attention de M. de Hinojosa, qui nous la montre unie par un sentiment d'étroite solidarité. « Cette union avait pour centre et

1. Je saisis avec empressement cette occasion pour rectifier une erreur que j'ai commise en rendant compte de l'excellent livre de M. Carreras : le mot *redelme* désigne bien les émoluments du bayle.

pour fondement la maison et le domaine. » (p. 162.) Le culte de la maison et du patrimoine persiste dans la société andorrane.

Dans le chapitre V il est question de la *Condition économique des paysans,* des redevances dont les tenures étaient grevées, des « services personnels » ou corvées de divers genres, de la « conversion des redevances et des services» et de la substitution des rentes en numéraire aux redevances variées, de la révolution qu'entraînèrent l'affluence des espèces monnayées attirées par le commerce maritime et le « passage de l'économie naturelle à l'économie monétaire» (p. 200), enfin des effets économiques de la peste noire au XIVe siècle.

Le chapitre VI est particulièrement soigné : *Les six mauvais usages* y sont l'objet d'un examen très pénétrant et très attentif. La *remensa,* littéralement rachat, était la condition de l'homme attaché à la glèbe, qui devait se racheter pour changer son domicile. L'*intestia* et l'*exorquia* frappaient l'homme *amansatus* qui mourait intestat ou sans héritier. La *eugucia* était une confiscation à la suite de l'adultère de la femme. L'*arsina* était payée dans le cas d'incendie du mas. La *firma de spoli,* moins répandue et qui n'apparaît guère avant le XIIIe siècle, était « le prix que percevait le seigneur quand il autorisait le paysan à hypothéquer pour la garantie de la dot et du douaire (*sponsalitium*, en catalan *spoli*) tout ou partie des terres que le paysan tenait de lui » (p. 241). Ce qui donnait à la *firma de spoli* son caractère vexatoire, ce qui lui méritait l'épithète de *forsada,* c'est que le paysan ne pouvait pas librement choisir l'assiette de cette hypothèque dotale; même s'il avait des alleux, il était tenu — un curieux article des coutumes du diocèse de Girone nous l'apprend (p. 241, note 2) — d'assurer la moitié et plus de la dot sur les censives.

Le chapitre VII dépeint *La violence dans le régime féodal.* C'est un réquisitoire rédigé sur documents : violences contre les personnes, violences à propos des rentes et exactions, violences à propos des corvées et monopoles, ces multiples abus de la puissance seigneuriale se retrouvent en Catalogne, comme ailleurs.

Dans le chapitre VIII est racontée *L'émancipation des classes rurales :* progrès jusqu'au milieu du XVe siècle, projet d'accord de 1462, sentence arbitrale de 1486. C'est, à mon sens, la partie la plus attachante du livre. Des ferments de liberté travaillaient les masses agricoles, idée communale, pouvoir souverain. « Le droit romain exerça une influence favorable, en donnant à l'État la conscience de sa mission et de sa force, en l'aidant à recouvrer celle-ci pour la tourner au profit du bien commun. » (pp. 285-286.) Peu à peu, les populations furent affranchies des mauvais usages. « A la fin du XIVe siècle, la grande majorité des habitants de la Catalogne, grâce à des exemptions collectives ou individuelles et à la conversion en une rente en argent, étaient libérés des mauvais usages. En 1395, Jean Ier écrivait au Souverain Pontife pour

solliciter sa médiation en vue d'abolir ces usages dans les seigneuries ecclésiastiques; de sa lettre il résulte que l'on évaluait, à cette époque, à 15 ou 20,000 le nombre de foyers ou familles soumis à cette condition. Le noyau principal paraît avoir été dans le diocèse de Girone, le Vallès et la plaine de Vich. Le plus grand nombre dépendaient des seigneuries ecclésiastiques. » (pp. 293-294.) Les hommes de *remensa* étaient une exception; leur situation n'en était que plus pénible et leur solidarité plus étroite. En 1462, ils soumirent aux seigneurs un projet de compromis; les seigneurs repoussèrent ce projet, ce qui entraîna deux insurrections à main armée. Enfin, en 1486, le roi Ferdinand trancha le différend, comme souverain et, fait notable, comme arbitre des deux parties. La sentence institue au profit des paysans le recours aux juges royaux contre les sévices des seigneurs; elle supprime des abus, notamment le *jus primæ noctis*, qui « n'existait pas comme droit, ni comme fait général, mais qui était prétendu et peut-être exercé à l'occasion, comme violence, par quelques seigneurs » (p. 307). Les hommes de *remensa* purent se racheter moyennant une somme peu importante de soixante sous ou une rente annuelle de trois sous; certains n'usèrent pas de cette faculté et restèrent assujettis à leur ancienne condition.

« Cette sentence qu'un jurisconsulte du XVIe siècle, Solsona, qualifie de sainte, mit heureusement un terme à l'antagonisme de classes, qui avait eu de si funestes effets; elle rétablit sur des bases solides la paix et l'harmonie entre seigneurs et paysans et inaugura une ère de prospérité pour l'agriculture catalane. » (pp. 317-318.)

L'Appendice donne le texte de onze documents, parmi lesquels il faut citer le projet d'accord de 1462, qui est d'un intérêt exceptionnel.

Cette sèche analyse serait par trop incomplète si je ne signalais pas la riche documentation qui sert de base au livre. M. de Hinojosa a beaucoup lu, volumes ou articles de revues espagnols, italiens, français, anglais, allemands. On est parfois surpris de trouver cité dans une de ses notes tel article enfoui dans une publication obscure. Quant aux textes inédits, ils abondent.

Peut-être serais-je, sur quelques points, tenté d'en donner une interprétation légèrement différente. J'avoue que le chapitre sur la violence dans le monde féodal ne m'a pas ému outre mesure : la violence et l'iniquité sont de tous les temps, et pas une époque ne résisterait à une critique ainsi comprise. Sur la condition des populations agricoles du Roussillon, j'avais jadis porté un jugement plus optimiste : avais-je forcé la note? C'est bien possible; je n'avais pas encore pris sérieusement contact avec ce décevant lambeau du moyen âge qu'est la vallée d'Andorre. Mais il me semble que M. de Hinojosa excède un peu en sens contraire les limites de la vérité. Les Catalans, organisés pour le mouvement et portés à la lutte, sont impatients du repos; il leur

arrive de crier à pleins poumons dans le seul but de se dépenser un peu, et s'ils se révoltent, c'est parfois qu'ils sont las d'une trop longue tranquillité. Chez eux il faut moins encore qu'ailleurs prendre à la lettre les doléances, les griefs, les mots d'ordre des émeutes. Dans cette évolution universelle qui, à travers le moyen âge, porta peu à peu l'Europe chrétienne de l'oppression antique à la liberté moderne, la Catalogne occupe l'une des meilleures places.

D'autre part, j'attacherais plus d'importance à la mission régulatrice du pouvoir central, à l'influence bienfaisante du droit canon, des conciles, des institutions de paix et de trêve qui en sont sortis.

Mais ce sont là des nuances plus que des dissentiments formels. Elles ne sauraient m'empêcher de rendre justice au beau talent dont cet ouvrage est une affirmation nouvelle, à l'érudition de l'auteur, à son labeur consciencieux et fécond, à sa calme impartialité. Certes, je ne recommanderai pas la lecture du livre aux amateurs de rhétorique sociale et d'histoire brillamment orchestrée. Par contre, les érudits qui aiment à chercher sous les mots des idées et des preuves prendront un plaisir délicat à étudier cette œuvre simple, forte et sereine, où un homme remarquablement informé, s'élevant au-dessus des préjugés et des passions, a laissé les documents et les faits porter témoignage de la vérité.

J.-A. BRUTAILS.

Oriol Solé Rodríguez : *Leyendas guaraníes, impresiones, tradiciones, anécdotas.* 1ª Serie. Con un prólogo del doctor Samuel Blixén, é ilustraciones de Olivella. Montevideo, Dornaleche y Reyes, 1902; petit in-8° de 177 pages.

Des quinze récits contenus dans ce volume, onze sont des légendes guaranys; un relate une tradition moderne paraguayenne; un, des impressions du Chaco; un, une piquante histoire sur *madama Lynch,* l'« épouse morganatique » du dictateur du Paraguay, Francisco Solano López, dit López II; le dernier, une aventure arrivée au grand Sarmiento lors d'un voyage de santé au Paraguay. Bien que tous soient susceptibles d'intéresser le lecteur hispanophile, son attention ira surtout à ceux de la première et, fort heureusement, la plus ample catégorie.

On sait que le vocable *guaraníes* s'applique à la multitude bigarrée des tribus indiennes qui peuplaient le Río de la Plata, le Paraguay et une grande extension du Brésil à l'époque de la conquête espagnole, et que par « idiome guarany » on entend la langue générale des indigènes du Brésil et d'une grande partie des territoires qui forment aujourd'hui les Républiques du Paraguay, de Bolivie, et Argentine, langue assez bien connue, grâce aux travaux considérables des

Jésuites, qui, d'ailleurs, l'ont complétée au point d'en faire le jargon actuel guarany-castillan qui se parle dans presque tout le Paraguay, et ne laisse pas, à en croire les connaisseurs, d'être « *encantador por su dulzura, especialmente para expresar las pasiones tiernas, como el amor y la tristeza* »[1].

M. Oriol Solé Rodríguez, actuellement consul de l'Uruguay à Hambourg, a eu l'occasion, tant au Paraguay qu'en son propre pays, de recueillir de la bouche de conteurs naïfs les légendes dont il garantit, dans l'avis au lecteur, la pureté d'origine. Il y avait là une tâche féconde de folk-loriste à remplir, tâche qui, aussi bien, exigeait une abnégation de philologue assez délicate chez un littérateur de profession, car à ne pas se borner à transcrire purement et simplement la teneur littérale des narrations mythiques, on en dénature le caractère, et l'on verse dans l'exercice narratif, dans la *nouvelle* fantastique, qui n'a plus du conte que le nom. Je ne reprocherai pas à M. O. Solé Rodríguez d'avoir donné dans ce défaut, mais je ne puis ne pas constater que, tout en s'efforçant de maintenir le ton de ses récits dans les limites de la relation populaire, il n'a pas perdu de vue qu'il cultivait, comme il le laisse entendre lui-même, un « genre littéraire », qui, négligé jusqu'alors des écrivains uruguayens, ne manquerait pas, vu son caractère « pittoresque », de lecteurs. De là aussi, j'imagine, ces illustrations un peu enfantines et criardes, où je ne puis reconnaître, je l'avoue à ma honte, le crayon de ces « *dibujantes distinguidos, que pueden competir muy bien con reputados artistas de su clase del extranjero* » (p. v).

Tels qu'on nous les transmet, ces récits guaranys n'ont rien de commun avec les grandioses traditions mythiques de l'Amérique Centrale et du Mexique, dont la truculente cosmogonie implique une grossièreté, une sauvagerie imaginatives extraordinaires. De ces neuf productions de la fantaisie indienne — deux me sont restées inaccessibles, à cause de la pagination défectueuse de l'exemplaire que m'a envoyé l'auteur pour le *Bulletin hispanique :* ce sont celles intitulées *Marandagué-caá* (histoire de la *yerba*) et *el guayacán* — je ne crois pas me tromper en affirmant que trois seulement révèlent quelque antiquité : *el cardún, el caraguatá-í* et *¡ acay!* Les autres remontent au plus tard à l'époque de la conquête espagnole. A côté de survivances des vieux mythes aborigènes, l'élément catholique nouveau détonne étrangement. *Tûpâ,* principe du bien, *ânâ,* esprit du mal, et *quaraçi*, le soleil, y vivent en bonne intelligence avec *Tupâ-çi,* la Vierge Marie et son divin fils *Tûpâ-mitâng*, et le *taub*, génie infernal, rivalise avec les *tûpâ-boya*, les saints orthodoxes, tel saint Thomas (p. 65), dans la réalisation des vouloirs d'en haut ! Mais où cette contamination bizarre

1. *Diccionario enciclopédico hispano-americano*, 1892, tome 9, p. 861, article *Guaranies*.

apparaît avec le plus de netteté, c'est dans la légende de l'*ipá-caraí*, où le mythe du déluge s'y révèle de provenance jésuitique directe et ne prouve pas autre chose, de même que les récits chinois ou hindous dont on prétendait jadis tirer des arguments apologétiques, que l'influence qu'ont eue les missionnaires chrétiens sur les imaginations des peuplades sauvages, au début de l'évangélisation. Une autre particularité digne d'être notée, c'est que les guaranys, contrairement à d'autres tribus primitives, qui reconnaissent en lui le père de leur race, considèrent le singe comme une métamorphose humaine par châtiment divin... et c'est encore là du transformisme, mais du transformisme à rebours, bien que M. O. Solé Rodríguez n'aime ni le terme ni la théorie, car, rompant un moment son objectivité de narrateur impersonnel, ne s'écrie-t-il pas, à ce propos, sur un petit ton de dédain, que « *todo el mundo conoce la opinión de un sabio que se empeña en hacernos tragar la píldora de que nuestros primeros padres tuvieron cuatro manos, tuberosidades isquiáticas y caras de clown peludas* » ! (p. 81-82.)

Le docteur Samuel Blixén a écrit pour ce petit livre un prologue de huit pages, dont l'incohérence n'a d'égale que le pédantisme. *Gott bewahre mich vor meinen Freunden!* telle est l'exclamation par laquelle un critique hambourgeois des *Leyendas guaranies* commençait naguère, faisant allusion à cette divagation imprudente, son compte rendu (*Literaturblatt* du *Hamburger Fremdenblatt,* 17 juin 1905). Elle m'a rappelé, quant à moi, la douce histoire de l'ami de Cervantes, dans le *Prólogo* du Quijote :... *y estando una suspenso, con el papel delante, la pluma en la oreja, el codo en el bufete y la mano en la mejilla, pensando lo que diría, entró á deshora un amigo mío, gracioso y bien entendido, el cual, viéndome tan imaginativo,* etc. Mais il vaut mieux que je cite Blixén. Blixén est d'avis que l'on doit trouver dans les pages de son ami « *confundidas y mezcladas la sagacidad del viejo Esopo, la gracia candorosa de Perrault, la malicia de Lafontaine, la fantasía(!) de Grimm, la sátira y la ironía de Casti, la adorable sencillez de Andersen, y el humour modernísimo de Kipling*[1]... » Je dois m'arrêter ; il y en a, je le répète, huit pages sur ce ton-là.

1. P. XVI. M. O. Solé Rodríguez a eu tort de dire que « *dichas páginas darán á este modesto libro un realce que no podría obtener por los simples esfuerzos del autor* ». Tout au contraire ! mais on n'entend sans doute pas comme en Europe la critique littéraire en Uruguay... D'ailleurs, il faut que je donne à M. O. Solé Rodríguez un conseil d'ami. Qu'il se fasse donc traduire, un soir d'hiver où la brume hambourgeoise est si dense et favorise, au cours des longues veillées, les réflexions intérieures, les considérations qu'a émises sur l'habitude des prologues, dans la littérature espagnole contemporaine, le Dr Hans Parlow, de Grenade, en son étude : *Spanische Litteraturzustände* (*Das litterarische Echo,* I, 23). Je crois qu'elles l'inciteront à penser.

CAMILLE PITOLLET.

CHRONIQUE

〰 La *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, dont la préparation avait été annoncée à cette même place dans notre numéro de juillet-septembre 1903, nous a livré au début de novembre 1905 le premier volume de la série; il est édité par les soins de D. Marcelino Menéndez Pelayo et il est intitulé: *Orígenes de la novela. Introducción. Tratado histórico sobre la primitiva novela española.* Il est tout entier rempli par une étude très complète de la *novela* primitive, et cette étude se continuera dans une partie du tome second. En même temps que ce volume, la librairie Bailly-Baillière, qui assure la partie matérielle de l'entreprise, répandait dans le public le *Primer Prospecto*, relatif à cette publication. Ce prospectus n'est pas signé; mais si l'on considère que deux passages au moins[1] en sont empruntés textuellement au prologue que M. Menéndez Pelayo a écrit pour la traduction espagnole du livre de M. Fitzmaurice Kelly sur l'histoire de la littérature espagnole, si l'on réfléchit que M. Menéndez Pelayo seul a le droit de se citer sans employer des guillemets, on n'hésitera guère pour désigner l'auteur du prospectus. Quoi qu'il en soit, ce dernier est bien autre chose qu'une simple réclame; il constitue en réalité le programme de la *Nueva Biblioteca*. Le but que poursuit la présente collection, y est-il dit en substance, c'est de divulguer dans un texte correct les livres fameux de la littérature espagnole; jusqu'à présent ce sont surtout les étrangers qui ont pris soin de nos chefs-d'œuvre; il est temps que les efforts critiques des érudits indigènes trouvent dans leur propre pays des imitateurs ou du moins des admirateurs et que le culte des grandes œuvres de jadis soit professé par la généralité des Espagnols. Une tentative analogue fut faite jadis par D. Manuel Rivadeneyra, et les collaborateurs de la *Nueva Biblioteca* rendent à l'éditeur-imprimeur de la *Biblioteca* primitive un hommage qui a en même temps de la ferveur et des bornes. Ils veulent, eux, faire autre chose et mieux que lui: — autre chose que lui, puisqu'ils ne réimprimeront aucune des œuvres déjà éditées par Rivadeneyra; — mieux que lui, puisque les éditions nouvelles, sans être ni savantes ni critiques,

1. L'un relatif à la *Biblioteca Rivadeneyra*, l'autre sur les études hispaniques réalisées par les étrangers.

viseront du moins à reproduire les œuvres originales avec une stricte fidélité. Voici sur ce point comment s'exprime l'auteur du prospectus :

Todos los textos anteriores á la época clásica serán reproducidos con su peculiar ortografía, y acompañados de variantes y de notas críticas, que son indispensables para su inteligencia. En lo relativo á las obras de los siglos XVI y XVII, queda á la discreción de los colectores el emplear la ortografía moderna ó la antigua, excepto en los casos de diferencia fonética, en que la antigua escritura debe ser respetada siempre. Sistema ecléctico es éste, y que no puede satisfacer á todos, pero alguna concesión tenemos que hacer al gusto general, y no restringir demasiado el círculo, todavía poco amplio, de lectores de este género de libros. La mayor ó menor importancia de los textos, su especial carácter y otras circunstancias que sería largo enumerar, podrán justificar en su caso la adopción de uno ú otro sistema ortográfico. Los libros del siglo XVIII y del XIX se imprimirán con arreglo á la ortografía académica vigente, puesto que sus reformas desde el reinado de Felipe V hasta nuestros días han sido secundarias, y poca enseñanza puede sacarse de ellas para la historia de la lengua.

Le prospectus indique ensuite quelles sont les œuvres dont la réimpression paraît urgente ou nécessaire, et la liste est si longue qu'on nous excusera de ne pas la donner tout entière dès aujourd'hui; aussi bien, nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler plusieurs fois, avant qu'elle ne soit épuisée. Bornons-nous aux ouvrages que l'on annonce comme étant sous presse:

Orígenes de la novela. Novelas y libros de pasatiempo anteriores á Cervantes. Dos volúmenes. Por D. Marcelino Menéndez y Pelayo.

Crónica general de España, mandada escribir por Don Alfonso el Sabio. Dos tomos. Por D. Ramón Menéndez Pidal.

Autobiografías y memorias de españoles de los siglos XVI y XVII. Por D. Manuel Serrano y Sanz.

Libros de Caballerías. Dos tomos. Por D. Adolfo Bonilla y San Martín.

Teatro del maestro Tirso de Molina (comprende todas las piezas omitidas en la edición Rivadeneyra). Dos tomos. Por D. Emilio Cotarelo y Mori.

Predicadores de los siglos XVI y XVII. Por D. Miguel Mir.

Historia Apologética de las Indias, de Fr. Bartolomé de las Casas. Por D. Manuel Serrano y Sanz.

Notons encore que la *Nueva Biblioteca* comprendra, en outre d'ouvrages castillans, les chefs-d'œuvre de la littérature catalane, lesquels seront publiés dans leur texte original et accompagnés d'une traduction castillane. Elle accordera même une place à des traductions d'œuvres écrites au Moyen-Age en latin ou en arabe. Le prix de chaque volume est fixé à 12 pesetas. — Tel est, dans son ampleur et dans quelques-uns de ses détails, le programme de la *Nueva Biblioteca*

de Autores Españoles. Il ne nous reste qu'à faire un vœu : c'est que ce programme soit promptement et strictement exécuté, assurés que nous sommes qu'une entreprise pareille, si elle est menée à bien, fera grand honneur à l'Espagne et à ceux qui l'ont assumée.

〰 La *Société des Bibliophiles valenciens* continue la réimpression des œuvres de Juan de Timoneda. Plusieurs feuilles sont déjà tirées. L'ouvrage entier se composera de trois tomes ; au début de l'un d'entre eux il y aura un *Prologue* de D. Marcelino Menéndez y Pelayo.

〰 Pour commémorer le troisième centenaire de la publication du *Don Quijote,* l'*Ayuntamiento* de Valencia vient de faire placer une plaque sur la maison qui porte le n° 9 dans la rue San Vicente de la populeuse cité. Sur cet emplacement s'élevait jadis l'imprimerie de Pedro Patricio Mey, qui imprima, en 1605 et en 1616, la *primera parte,* puis la *segunda parte* du *Quijote* très peu de temps après le moment où l'une et l'autre œuvre avaient été révélées au public pour la première fois par les soins de Juan de la Cuesta. La plaque commémorative rappelle cette circonstance dans une brève inscription, en même temps qu'elle nous présente un médaillon de Cervantes. Ce que la plaque ne pouvait pas dire à cause des exigences du style lapidaire, c'est que, si Pedro Patricio Mey montra tant d'empressement à reproduire par ses presses l'immortel chef-d'œuvre, la raison en est probablement qu'il avait connu Cervantes durant le séjour de ce dernier à Valencia au retour de la captivité : on lira avec profit sur les rapports de Valencia et de Cervantes le Discours, à la fois élégant et solide, que Don José E. Serrano Morales a prononcé à Valencia, en mai 1905, lors de la pose de la première pierre pour la construction de la *Escuela graduada « Cervantes »* (Valencia. Imp. Doménech y Taroncher).

〰 L'Université d'Oviedo poursuit avec un zèle admirable l'œuvre de l'*Extension universitaire,* à laquelle nous la voyons s'appliquer depuis longtemps déjà. Le *programme,* qui a été publié au début de l'année scolaire 1905-1906, nous fournit une preuve que l'œuvre est bien vivante, pleine de force et de sève ; et cette preuve, qui est décisive, c'est que l'*Extension universitaire* à Oviedo se transforme, se modifie et réalise chaque année un type de mieux en mieux accommodé aux nécessités de la vie. Nous constatons cette fois deux changements principaux. En premier lieu, ce ne seront plus seulement les professeurs de l'Université qui pratiqueront l'*extension,* mais à côté d'eux l'enseignement sera donné d'un côté par des spécialistes, tels que médecins, avocats, ingénieurs, d'un autre côté par les élèves de

l'Université qui, associés de cette façon au labeur de leurs professeurs, n'attendront pas d'être devenus eux-mêmes des maîtres pour remplir dans la société le rôle qui leur revient. En second lieu, les *conférences publiques*, dans chacune desquelles un sujet spécial est traité, sont désormais nettement distinguées des *classes populaires;* celles-ci, destinées aux ouvriers, sont consacrées à raison de deux par semaine à un même ordre d'études; elles ont une allure simple et familière et elles reviennent aussi souvent qu'il est nécessaire sur les points déjà traités. — L'Université d'Oviedo ne cache pas dans son programme qu'elle met surtout son espoir dans ces classes populaires et qu'à leur succès sont réservés tous les efforts des professeurs. Rien ne montre mieux que cette déclaration la générosité du dessein que les maîtres d'Oviedo suivent depuis plusieurs années.

~~~ Dans la note que j'ai publiée sur la biographie du chanoine Tárrega (numéro d'octobre-décembre 1905), j'ai cité une phrase de Serrano Cañete, dans laquelle il est parlé d'un exemplaire de Ximeno, *Escritores del Reino de Valencia*, appartenant à D. Juan Churat et annoté en marge par D. Justo Pastor Fuster. Se fiant à une de ces annotations marginales, Serrano Cañete avait vainement cherché une explication à un prétendu emprisonnement de Tárrega, qui ne s'est jamais produit. — J'ai eu naguère l'occasion de consulter l'exemplaire de Ximeno qui a appartenu à D. Juan Churat, et j'ai pu comparer l'écriture de la note marginale avec une lettre très authentique de Fuster. Il résulte de cette comparaison que Serrano Cañete s'est trompé sur l'identité de l'annotateur et qu'incontestablement Fuster n'a rien écrit en marge de l'article consacré à Tárrega dans cet exemplaire des *Escritores del reino de Valencia*. Cela soit dit seulement pour ruiner davantage l'autorité de cette note marginale.

H. M.

~~~ M. Oliva Joh. Tallgren vient de publier dans les *Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors* (t. IV) une étude sur *z* et *ç* dans l'ancien castillan d'après le dictionnaire de rimes inédit de de Pero Guillén de Segovia : *Las* z *y* ç *del antiguo castellano iniciales de sílaba estudiadas en la inédita* Gaya *de Segovia*, Helsinki, Imprenta central, 1905 (extrait de 50 pages in-8°). Il résulte de ce travail très consciencieux que le *Rimario* en question est riche en mots intéressants, circonstance qui rend d'autant plus désirable la publication de cet ouvrage, que prépare M. Tallgren.

~~~ *Comedia famosa del Esclavo del demonio, compuesta por el doctor Mira de Mesqua* (Barcelona, 1612), edited with an introduction and notes by Milton A. Buchanan, associate in Romance Languages
~~~

in the University of Chicago. Baltimore, J. H. Furst Company, 1905, 144 pages in-8°. M. Buchanan, qui s'occupe depuis plusieurs années du dramatiste Mira de Mescua, nous offre aujourd'hui comme spécimen de ses études une édition très soignée d'un drame important de cet autre auteur, *El Esclavo del demonio*. On lira avec intérêt l'introduction sur les sources de la pièce et les notes critiques et explicatives qui portent sur le texte parfois assez altéré dans les éditions anciennes. La ponctuation laisse çà et là à désirer.

~~~ Après avoir donné une édition fort recommandable de la *Vida de Santo Domingo de Silos* (fasc. 149 de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Paris, 1904), M. Fitz-Gerald nous offre aujourd'hui une étude très bien conduite sur la versification de ce texte, qui est en même temps une thèse de doctorat de Columbia University : *Versification of the « cuaderna via » as found in Berceo's Vida de Santo Domingo de Silos*. New Nork, The Columbia University Press, 1905, XIII et 112 pages in-8°. Le principal mérite de cette dissertation est qu'elle repose sur un texte sérieusement établi, tandis que les philologues qui, avant M. Fitz-Gerald, ont discuté les mêmes questions que lui — notamment la valeur de *ia* et *ie* en ancien castillan — n'ont eu à leur disposition que des textes altérés. Plusieurs des conclusions de l'auteur semblent assurées, d'autres réclament encore, pour entraîner la conviction, une enquête plus étendue.

---

10 janvier 1906.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

RUINES D'ANTIQUES ÉTABLISSEMENTS A SALAISONS

SUR LE LITTORAL SUD DU PORTUGAL

Sur le littoral de la province de l'Algarve, on trouve dispersées de nombreuses ruines d'établissements à salaisons, qui ont été signalées, en 1878, par feu Estacio da Veiga, quand le gouvernement portugais l'eut chargé de dresser la carte archéologique de cette province.

Deux cartes ont été publiées par cet archéologue regretté, dont l'une, qui concerne l'âge préhistorique, dans le premier volume des *Antiguidades monumentaes do Algarve,* Ire partie : « Tempos prehistoricos. »

La deuxième partie de ce travail, qui devait s'occuper des temps historiques, n'a pas paru à cause de la mort d'Estacio da Veiga, et, pour cette raison, bien des faits dont la connaissance nous eût intéressés sont perdus pour la science.

Estacio da Veiga avait certainement des notes manuscrites sur les trouvailles et les explorations qu'il a faites, et qui sont très importantes, notes qui devaient servir à l'élaboration de son livre; mais la plupart n'existent plus.

Cependant on a recueilli, au Musée ethnologique portugais, à Lisbonne, où sont maintenant aussi les collections archéologiques d'Estacio, quelques papiers, dont *O Archeologo Portuguès* (IX, 1904, p. 200 et suiv.), a déjà commencé à publier quelques-uns.

De ces documents, le plus important est sans doute un portefeuille contenant les dessins, les aquarelles et les plans des monuments archéologiques reconnus et fouillés, sous cette rubrique : *Collecção das plantas e desenhos dos campos explorados para o reconhecimento das antiguidades monumentaes do districto de Faro, e para comprovação parcial da carta archeo-*

logica do Algarve, organizada, em virtude de ordem do governo, por Estacio da Veiga, 1877-1878.

Nous avons, au cours de nos recherches pour écrire l'*Histoire de l'industrie des pêcheries en Portugal,* consulté cette collection au Musée ethnologique portugais; elle est, avec l'ouvrage d'Estacio da Veiga, la base de la présente étude, qui doit être un des chapitres de notre travail; un autre fragment de ce livre a déjà paru dans *O Archeologo Português,* IV, 1898, p. 53-58, et a été l'objet d'un compte rendu dans la *Revue de l'École d'anthropologie de Paris,* IX, 1899, p. 71-72. Cf. p. 167-168.

Il est inutile que nous répétions ici ce qui est désormais bien connu sur les préparations et salaisons de poissons dans l'Antiquité, sur le garum, l'alec, le liquamen. Les textes qui nous renseignent sur cette industrie ont été maintes fois relevés, classés et commentés, et nul n'ignore en particulier l'importance des pêcheries et des établissements de conserves au sel chez les différents peuples riverains de la Méditerranée. Aussi nous contenterons-nous d'étudier ce que nous pouvons apprendre de nouveau sur la pratique et le développement de ces industries sur la côte sud du Portugal [1].

Les sauces salées étaient certainement préparées dans les établissements de l'Algarve, puisque les poissons qu'on y employait, comme le thon *(Scomber thynus)* et la clupe *(Scomber scomber)* se trouvent encore très abondants sur la côte sud du Portugal.

Même de nos jours, le thon et la clupe sont l'objet d'importantes pêcheries. Sa Majesté le Roi de Portugal, D. Carlos de

1. Sur l'importance de l'industrie des pêcheries dans l'Antiquité, surtout dans la Péninsule hispanique, outre les passages des classiques, voyez les ouvrages modernes: Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'Antiquité,* II, Paris, 1830, p. 30; ΤΑΡΙΧΟΣ *ou Recherches sur l'histoire et les antiquités des pêcheries de la Russie méridionale,* par Kœhler, dans *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg,* VIe série, I, Saint-Pétersbourg, 1832; Grote, *Hist. de la Grèce,* traduction Sadous, vol. IV, Paris, 1865, p. 354, note; Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient,* V, Paris, 1888, p. 509; Hennebert, *Hist. d'Annibal,* Paris, 1870, t. I, p. 208; J. Marquardt, *La Vie privée des Romains,* dans *Man. des antiquités romaines,* t. XVI, Paris, 1893, p. 56-68; Pérez Pujol, *Hist. de las instituciones de la España goda,* IV, Valencia, 1896, p. 343-345; Fernández y González, *Primeros pobladores históricos de la península ibérica,* Madrid, 1893, p. 460 et suiv. (ouvrage inachevé); Vera y Chilier, *Antigüedades de la Isla de Cádiz,* 1 vol. Cadiz, 1887; etc. Cf. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* s. v. *Garum.*

Bragança, écrit à propos de ses études océanographiques dans la mer de l'Algarve : « J'ai rédigé un programme minutieux des recherches à effectuer, où une large part est accordée aux questions qui se rattachent aux pêches maritimes, et *principalement à celle du thon, dont l'importance en Algarve est considérable, comme on peut en juger par les documents joints à ce mémoire.* La pêche du thon en Portugal est, pour ainsi dire, limitée à la côte méridionale, parce que celle qui est faite sur toute la côte occidentale, quoique atteignant certaines années une véritable importance, est accidentelle et exercée non avec des appareils spéciaux, mais soit à la ligne, soit, ce qui est le plus fréquent, par les madragues qui se destinent à la pêche de la sardine[1]. »

La pêche de la clupe est encore faite dans la mer de Larache, à 6 milles au sud d'Olhão, avec des bateaux caractéristiques, particuliers à ce port, appelés *caïques;* on y emploie la *canne.*

Le thon mariné du Portugal est bien connu et estimé dans le monde entier, et de même la clupe salée de Peniche et Olhão a grande renommée chez nous[2].

* * *

De nos jours, on reconnaît quelques-uns des établissements à salaisons aux ruines de leurs bassins, si caractéristiques, dont nous allons décrire les types.

Ces bassins sont généralement rectangulaires, comme ceux de la Troia (Caetobriga) devant Setubal[3]. Les dimensions en sont variables. Ainsi, Estacio da Veiga a mesuré $1^{m}50 \times 1^{m}03 \times 1^{m}85$ de profondeur dans ceux du Váo, tout près de l'embou-

1. Voyez le remarquable et important travail de Sa Majesté le Roi de Portugal D. Carlos de Bragança : *Resultados das investigações scientificas feitas a bordo do yacht « Amelia » sob a direcção de D. Carlos de Bragança. — Pescas maritimas : I. A pesca do atum no Algarve em 1898 (avec un résumé en français)*, 3 planches et 8 cartes, in-folio, Lisboa, 1899, p. 97. Cf. p. 9.

2. Baldaque da Silva, *Estado actual das pescas em Portugal*, Lisboa, 1892, p. 39 et 182 et suiv. Cf. Candido Corrêa, *Policia da navegação das Aguas*, 1 vol., Lisboa, 1891.

3. *O Archeologo Português*, III, 1897, p. 157, fig. 3 ; IV, 1898, p. 344-347, et fig. *Cetarias*, X, 1905, p. 185-193 et fig. 181. Cf. Resende, *De antiquitatibus Lusitaniae*, Coimbra, 1790, p. 254 ; et Hübner, *La Arqueología de España*, Barcelona, 1888, p. 224 ; *Noticias archeologicas de Portugal*, Lisboa, 1871, p. 24.

chure du fleuve Alvor; et $3^{m}90 \times 3^{m}55 \times 0^{m}79$ de profondeur dans ceux de la région de Balsa, dans les Antas, aux environs de Tavira, dont nous parlerons plus loin.

Les angles de ces bassins sont renforcés par des cannelures convexes, pour éviter la pénétration et l'écoulement de la saumure[1]; ils sont recouverts, dans l'intérieur et l'extérieur, d'un ciment composé de chaux, gravier et briques rouges triturés *(opus signinum)*[2]. Il y a fréquemment dans le sol de ces bassins des trous circulaires peu profonds; on en voit des exemples à Portimaẽs, paroisse de Villa Nova de Portimão.

Quant à l'origine de ces bassins, Resende nous dit que ces constructions étaient originairement puniques, et les appelle *formacei punici*[3]. Estacio da Veiga suppose que beaucoup de ces constructions sont préromaines; et mon ami, le regretté professeur Emil Hübner, les citant à propos des salines phéniciennes, nous rappelle qu'elles sont les ταριχεῖαι des Phéniciens[4].

Voilà un problème qui ne peut être résolu que par l'exploration méthodique et scientifique des ruines ci-dessous signalées. A ce propos, Hübner m'écrivait le 20 février 1898 : « Ce que fournit la littérature ancienne ne suffit pas pour fixer l'origine des restes conservés en Espagne et en Portugal. Il faut des recherches patientes sur les lieux pour en déterminer le caractère et l'origine. Si la construction des bassins et des murs montre la même forme que celle bien connue des édifices romains, on les attribuera avec beaucoup de vraisemblance aux Romains. Si la construction montre un caractère différent, et d'une haute antiquité, on pourra penser à une origine phénicienne. Mais, comme on ne connaît jusqu'à présent, en Espagne, presque pas de constructions qu'on puisse attribuer aux Phéniciens avec certitude, la détermination restera toujours très incertaine. Seulement une investigation de toutes les côtes et de tout ce qu'il y a de restes semblables pourra un jour jeter de la lumière sur cette question intéressante. Dans l'Al-

1. Estacio da Veiga, *Antiguidades monumentaes de Algarve*, II, 1887, Lisboa, p. 569.
2. Cf. Resende, *De antiquitatibus Lusitaniae*, p. 214.
3. *Op. laud.*, p. 206.
4. *La arqueología de España*, p. 224.

garve, M. Estacio da Veiga a commencé utilement l'enquête... *Les restes de ces établissements méritent bien d'être étudiés exactement; un mémoire les concernant, accompagné de plans, sera d'un haut intérêt.* »

Des ruines semblables apparaissent hors du Portugal. Dans l'Espagne, Hübner en a signalé à Baesippo[1], Delgado, à Cadix[2], et mon excellent ami le savant archéologue M. Maciñeira Pardo y Lama[3] en a reconnu en Galicie.

Je n'ai trouvé jusqu'à aujourd'hui aucune trace de pareils établissements ni en France, ni dans l'Italie, ou autres pays du bassin de la Méditerranée ou de l'Atlantique.

A ce propos, MM. les professeurs Paul Gourret[4] et Giovanni Patroni[5] m'ont écrit. Le premier, dans une lettre du 14 novembre 1899, dit : « Il n'existe pas sur tout le littoral français de la Méditerranée de ruines se rapportant à d'anciens établissements de salaisons. » Le second, le 21 juin 1900 : « Ayant fait des recherches, je puis vous assurer qu'il n'y a pas de traces, du moins en Italie, d'établissements pour la fabrique du *garum*, pareils à ceux que vous décrivez. »

*
* *

Voici donc une description topographique des ruines des établissements à salaisons signalés par Estacio da Veiga sur la côte algarvienne, en allant de l'occident à l'orient *(fig. 1)*.

En partant du cap Saint-Vincent, le premier endroit où se trouvent des étangs est la Bocca do Rio, paroisse de Budens, municipalité de Villa do Bispo. Les étangs étaient disposés en rangs tout près des ruines d'une grande bourgade détruite, attestée par beaucoup d'édifices de belle construction, avec de magnifiques parquets en mosaïque, et dont l'origine semble

1. *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. XIII, 1862, p. 35 et suiv. Cf. *La arqueología de España*, p. 224, § 144.
2. Delgado, *Monedas autónomas de España*, II, Sevilla, 1873, p. 45.
3. Voy. *La Voz de Galicia*, 23-VI-96. *Descubrimientos arqueológicos en Galicia. Restos de una pesquería romana.*
4. Professeur à l'École professionnelle des pêches maritimes de Marseille.
5. De la Direzione de' Musei e Scavi in Napoli.

être romaine. M. Santos Rocha, qui a dernièrement fouillé ces ruines, nous dit qu'elles se trouvent très endommagées par la mer, et il ne fait pas mention de l'existence des étangs antérieurement cités par Estacio et Hübner [1].

Le même savant a découvert sous le parquet d'une maison

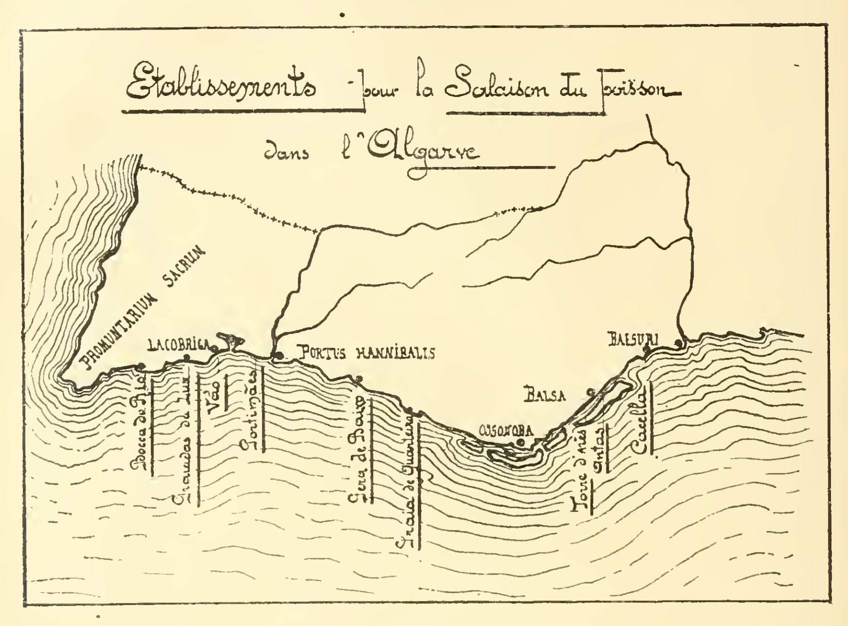


Fig. 1.

qu'il a fouillée [2], entre plusieurs objets métalliques, un hameçon en bronze, dont nous avons parlé ailleurs. De la même provenance, il y a, au Musée ethnologique portugais, quatre hameçons en bronze de différentes grandeurs, deux simples et deux à crochet.

En poursuivant notre chemin sur le rivage de la mer vers le levant, nous trouvons la place de la Senhora da Luz, paroisse de la Luz, municipalité de Lagos. Là, à l'est et nord-est des ruines de bains romains explorées en avril 1878 par Estacio da Veiga, dont le plan a le n° 5 de la *Collecção* précitée, sur

1. *Ant. mon. do Algarve*, II, p. 556. *La arqueología de España*, p. 224.

2. Santos Rocha, *Memorias sobre a antiguidade*, Figueira da Foz, 1897, p. 229 et suiv.

une étendue de 156 mètres, on trouve des vestiges de bassins, qu'Estacio dit avoir fait partie d'*un riche établissement à salaisons ;* il les supposait préromains[1].

De cette provenance il y a, au Musée ethnologique, trois hameçons en bronze, dont un était à crochet, et deux tout simplement aiguisés en pointe.

En continuant notre parcours, nous arrivons à l'embouchure de l'Alvor, près de laquelle ont été trouvés quelques bassins, au lieu appelé Váo, au sud-sud-ouest, et distant de la Mexilhoeira d'à peu près trois kilomètres. Nous reproduisons le plan de ces bassins *(fig. 2)*. Ceux qui sont marqués avec

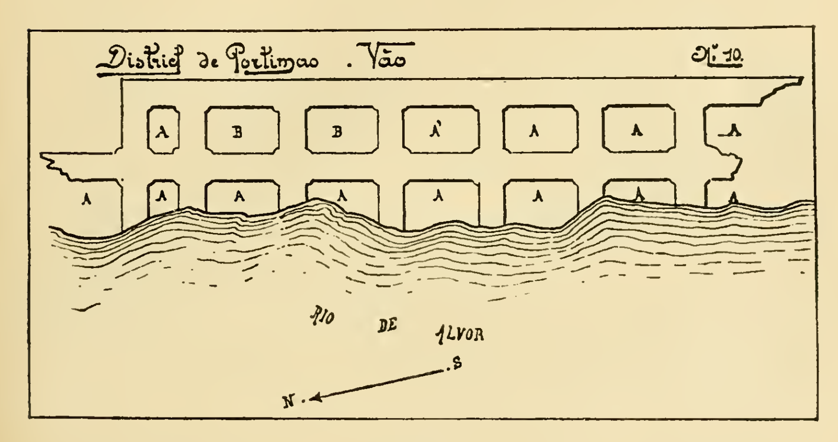


Fig. 2.

la lettre *A* paraissent avoir été construits au niveau même de la plage ; ceux marqués *B*, dans un plan plus élevé. Un seul bassin s'est trouvé presque complet ; il renfermait beaucoup de briques et de grandes tuiles romaines, toutes brisées, et les ossements d'une chèvre. Les autres étaient en partie démolis.

Ces bassins ont appartenu à un établissement à salaisons, dont la destruction peut être attribuée à des inondations du fleuve et aux éboulements de la roche à laquelle ils furent appuyés. Ceux des bassins les mieux conservés qu'a découverts Estacio étaient encore tout pleins de débris de poissons[2].

1. Estacio da Veiga, *op. laud.*, II, p. 210.
2. *Ibid.*, p. 340.

Continuant notre route, nous trouvons ensuite Portimão, où quelques géographes placent le Portus Hannibalis des classiques. Ici, dans l'endroit de Portimaẽs, paroisse et municipalité de Villa Nova de Portimão, entre l'ancien monastère de S. Francisco et le fort de Sainte-Catherine, existe une série de bassins orientés nord-sud. Nous en donnons le plan *(fig. 3)*.

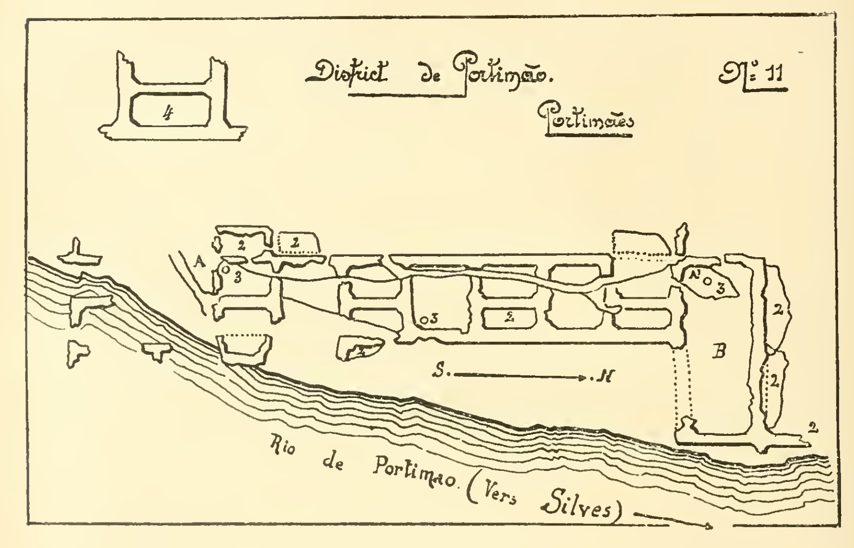


Fig. 3.

L'extrémité en est presque détruite et en partie déjà couverte par le fleuve. Les angles intérieurs sont adoucis en courbe concave. Une crevasse marquée entre 1 et *A'* coupe perpendiculairement les murs et les radiers de presque tous les bassins. Dans le fond de ces bassins il y avait des trous circulaires de 70 centimètres de diamètre marqués sur le plan avec le numéro 3. Ils sont peu profonds et fréquents dans ces bassins, comme nous l'avons déjà dit. Selon Estacio, on peut attribuer la destruction de cet édifice à quelque tremblement de terre. Dans tous on a trouvé des ossements d'animaux et même d'hommes, beaucoup de fragments d'amphores et d'autres gros vases en argile grossière, des tuiles et des briques avec marques de potiers[1]. Près de ces bassins existaient des ruines

1. *Ibid.*, II, p. 569 et 570.

de maisons de la même époque. Dans le Musée ethnologique, il y a, de cette provenance, trois hameçons en bronze; et la collection archéologique de M. Judice dos Santos, en dépôt à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, possède aussi de Portimão un poids en argile discoïde pour filets du type de ceux de la Troia (Setubal) que nous avons décrits et figurés dans *O Archeologo Portuguès,* 1898, IV, p. 57, fig. 4.

Plus au levant, nous trouvons des bassins à Pera de Baixo ou da Armação, selon Estacio da Veiga, qui dit aussi avoir constaté des vestiges de grandes constructions qui sont aujourd'hui sous le sable de la plage[1].

Sur ce site nous avons reçu de feu notre ami Luis Antonio Rodrigues une lettre avec des renseignements contemporains et pris *de visu.* Il nous écrit : « J'ai parcouru la plage de l'Armação, et je n'ai trouvé aucun vestige de bassin; seulement j'ai noté, dans le contour d'un monticule de sable, suspendus par les racines de quelques plantes rampantes, de nombreux fragments de tuiles d'argile rouge, dont l'épaisseur était de 15 millimètres. »

Cependant il est bien possible que les bassins aient eu le même sort que les débris des grands édifices, c'est-à-dire qu'ils soient couverts par le sable ou même engloutis par la mer, dont le niveau a changé en plusieurs lieux de la côte de l'Algarve[2].

En quittant Pera, la plage de Quarteira, dans la paroisse de Boliqueime, est le premier endroit où sont signalés des bassins et des débris d'anciens édifices[3], dont la plupart sont déjà sous la mer. De cette provenance, il y a, au Musée ethnologique, un hameçon complet et un autre fragmenté. D'après Estacio da Veiga, il a existé là, non une ville, comme d'aucuns l'ont supposé[4], mais une colonie agricole qui tirait profit des terrains renommés de Quarteira et des richesses de l'Océan.

Nous allons, enfin, entrer dans la région de l'antique *Balsa.*

1. *Ibid.,* p. 368.
2. *O Archeologo Portuguès,* II, 1896, p. 301.
3. *Ant. Mon. do Algarve,* II, p. 548.
4. Fr. Vicente Salgado, *Memorias ecclesiasticas do reino do Algarve,* I (seul paru), p. 49 et suiv.

Dans la Torre de Ares, paroisse de la Luz, municipalité de Tavira, au milieu d'autres importantes ruines romaines, Estacio a rencontré un bassin de $4^{m}00 \times 2^{m}80$ de long et $1^{m}20$ de profondeur, recouvert de ciment, avec les angles arrondis en une ligne courbe concave, et un mur qui, au centre, le divise dans le sens de la largeur; un tube en plomb, fixé dans un des angles, conduisait dans une canalisation. Il semble, cependant, que le mur de la division ait été construit postérieurement au bassin. Quelle doit être la destination de ce bassin? Les salaisons? En vérité, il a le même type que les autres, mais il n'est pas au bord de l'eau, et seulement des circonstances observées *in loco* nous renseignent sur cette question.

De la Torre de Ares, il y a, au Musée ethnologique, quinze hameçons, dont quatorze en bronze, et un, le plus grand, en fer, le seul de ce métal qui se trouve dans ce musée. De la même provenance, il y a aussi au Musée deux aiguilles à fabriquer des filets, en bronze, et dans les collections archéologiques du feu numismate Teixeira de Aragão, il s'en trouvait d'autres [1].

Nous sommes maintenant arrivés aux établissements à salaisons de la ferme des Antas, dans la même région. L'un d'eux occupe le flanc gauche du fleuve de Tavira [2], et l'autre est près du ruisseau de Xaréca.

Dans le premier endroit existaient bien des bassins, quelques-uns déjà sous la mer, et au milieu d'eux une vaste maison détruite. Ceux-ci, entièrement ruinés, avaient la forme rectangulaire, avec les angles intérieurs concaves.

Nous présentons (*fig. 4 A et 5*) un dessin d'un de ces bassins, ainsi que leur plan, le tout extrait de la *Collecção* précitée, plan n° 3.

Il y a, au Musée ethnologique, deux hameçons en bronze provenant des Antas.

Enfin, Cacella, municipalité de Villa Real de Santo Antonio,

1. Teixeira de Aragão, *Relatorio sobre o cemiterio romano descoberto proximo da cidade de Tavira em maio de 1868*, brochure, Lisboa, 1868, p. 19, fig. 18, planche II.
2. *Ant. mon. do Algarve*, II, p. 340.

est le dernier lieu de la côte portugaise où ont été signalés des bassins. Là, ils sont traversés par un fossé de la ferme du Muro; il y en a trois sur la haute rampe, entre le fossé et la

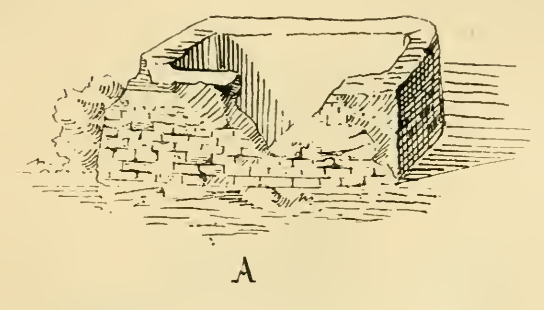


Fig. 4.

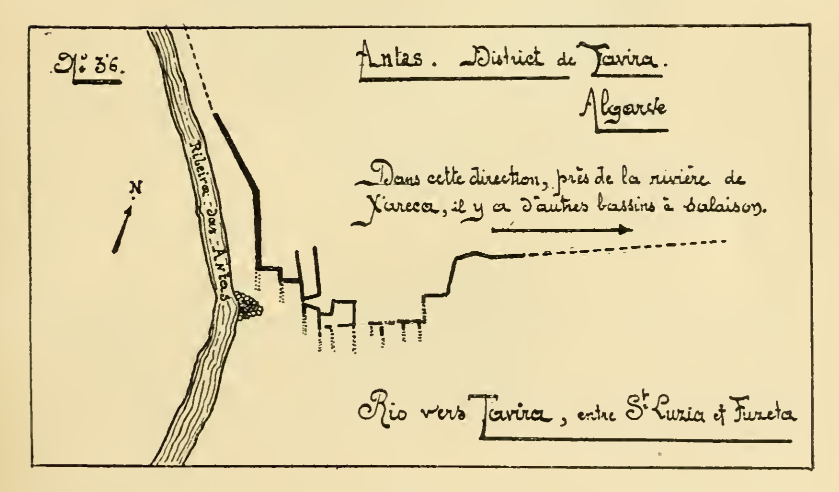


Fig. 5.

plage, où plusieurs autres semblent écroulés *(fig. 6)*. De Cacella, il y a, au Musée ethnologique, un bel hameçon en bronze, à crochet, un des meilleurs exemplaires de la collection.

Nous terminons ici l'énumération des établissements à salaisons de la côte de l'Algarve. Il est bien possible que beaucoup de vestiges signalés aient maintenant disparu, engloutis par la mer ou couverts par le sable, et peut-être même

plusieurs autres ont-ils existé sans qu'Estacio da Veiga et nous en ayons eu connaissance.

Comme nous l'avons montré, dans presque tous les endroits où existent des bassins à salaisons, on a aussi découvert des instruments de pêche, principalement des hameçons, et

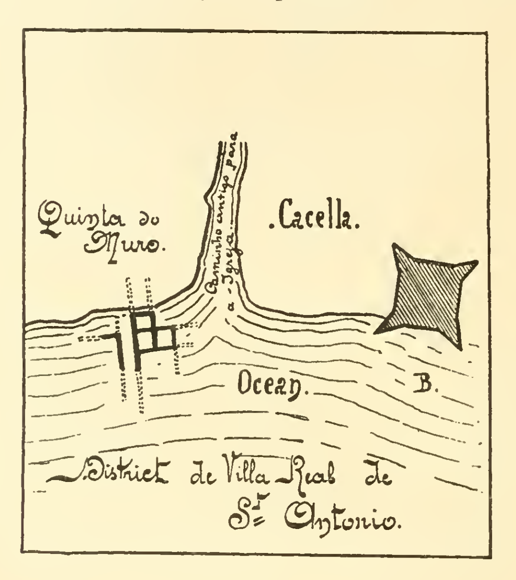


Fig. 6.

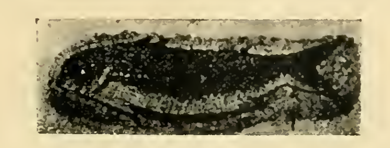
quoique nous ne connaissions pas les circonstances des découvertes de ces ruines et de ces instruments, nous pouvons conclure avec beaucoup de vraisemblance que dans ces endroits existèrent, comme de nos jours, des stations de pêche fort importantes.

Les poissons se trouvent aussi figurés souvent sur les mosaïques romaines de l'Algarve. Quelques-unes de ces mosaïques ont été déjà publiées dans *Occidente,* V, p. 240, et VIII, p. 262; et d'autres, dont nous reproduisons les images *(fig. 7),* se trouvent au Musée ethnologique et ont fait partie des collections d'Estacio da Veiga. Elles sont très fines, en marbre et polychromes.

Estacio nous signale encore d'autres mosaïques avec poissons. Dans la Torre de Ares il a découvert un parquet où figuraient des symboles maritimes et une pieuvre attaquant des poissons.

Dans le Montinho das Larangeiras, villa romaine, située dans la municipalité d'Alcoutim, on a trouvé aussi le parquet d'une piscine, en mosaïque, avec des poissons.

Les poissons et les symboles maritimes sont très fréquents



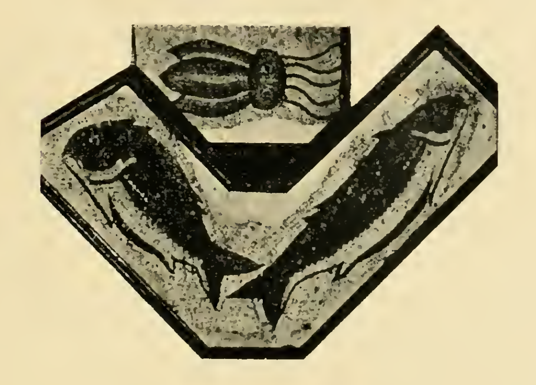




Fig. 7.

comme élément décoratif des mosaïques romaines, même hors du Portugal; nous ne devons pas oublier ceux que l'on a découverts dans l'arsenal de Sousse (Algérie), et d'autres dont a parlé M. P. Gauckler dans la *Revue archéologique*, 1890, t. II, p. 8-22.

Antonio MESQUITA DE FIGUEIREDO.

Coimbra, le 20 mai 1905.

UN SAINT BORDELAIS EN ARAGON

Il s'agit de saint Urbez, dont le culte est aujourd'hui très répandu dans les montagnes du Haut-Aragon. Étant allé l'été dernier dans la *Sierra de Guara*, pour en étudier les variétés dialectales, je m'étais fixé à Nocito. On ne tarda pas à m'apprendre qu'un saint français, originaire de Bordeaux, était enseveli, depuis des siècles, dans un ermitage des environs. De temps à autre, son tombeau est solennellement ouvert par l'évêque de Huesca, assisté des représentants de deux communes de la région, et la foule des pèlerins est alors frappée d'admiration en constatant que le corps ne s'est jamais décomposé. Si la peau est devenue jaune et parcheminée, les chairs sont restées fermes, et, après avoir été pressées du doigt, elles reprennent leur position première. Les genoux sont ployés, car c'est en faisant sa prière que saint Urbez aurait été surpris par la mort[1].

* * *

D'après la légende, il serait né à Bordeaux en l'année 702. Son père était un païen dont le nom est ignoré et qui mourut, percé de flèches, dans un combat. Sa mère, Asteria, était une fervente chrétienne, très versée, assure-t-on, dans les lettres grecques et latines. Elle se chargea elle-même de l'éducation de son fils. L'enfant avait atteint sa quinzième année lorsque

1. Le tombeau est placé sous un autel, dans une petite chapelle latérale. Il est fermé par trois serrures distinctes : l'une des clefs est entre les mains de l'évêque de Huesca, la seconde est gardée à Nocito et la troisième à Laguarta

Dans une vallée des Pyrénées catalanes, celle de la Noguera Ribagorzana, j'avais vu précédemment un autre corps, ayant toutes les apparences d'une momie, exposé à découvert à la vénération des passants. Il se trouve dans la crypte de l'ancien monastère de *Nuestra Señora de la O*. Ce *Cos sant* serait celui d'un abbé du XVIIe siècle, mort en odeur de sainteté. On l'aperçoit du chemin, revêtu d'une vieille soulane et coiffé d'un bonnet ecclésiastique.

les Galiciens vinrent mettre le siège devant Bordeaux et s'en emparèrent. Au nombre des prisonniers qui furent alors emmenés en Espagne, se trouvaient Urbez et sa mère. Peu de temps après, tous deux tombèrent au pouvoir des Maures qui venaient d'envahir le pays et n'eurent pas, semble-t-il, trop à souffrir de leurs nouveaux maîtres. Asteria, ayant obtenu sa liberté, retourna seule à Bordeaux. Lorsque Urbez fut libre à son tour, il se rendit à Alcalá de Henares. C'est là qu'avaient subi un douloureux martyr deux enfants, saint Juste et saint Pasteur, qui devaient plus tard occuper une si large place dans l'histoire de l'Église d'Espagne[1]. Lors de l'invasion arabe, leurs corps avaient été cachés, par les chrétiens d'Alcalá, dans les environs de la ville; saint Urbez se fit indiquer l'endroit où ils reposaient et, par une nuit obscure, il les emporta. Échappant à mille dangers, il traversa le pays occupé par les infidèles, prit la mer et débarqua enfin à Bordeaux.

L'existence de notre saint paraîtra sans doute à quelques-uns assez problématique. Le personnage, pourra-t-on dire, dont la dépouille mortelle est à Nocito, n'a pas dû jouer, pendant sa vie, le rôle qui lui est attribué par les historiens de saint Juste et de saint Pasteur. C'est possible, mais nous n'avons pas à faire ici la critique des légendes relatives à saint Urbez; nous voulons nous borner à les rapporter fidèlement, telles qu'elles sont aujourd'hui racontées par les paysans aragonais.

Voilà donc saint Urbez à Bordeaux[2]. Malgré les instances de sa mère, il se décide bientôt à retourner en Espagne et, après avoir franchi les Pyrénées, il s'arrête à Sercué[3]. Sa vie allait être d'une grande simplicité. Il se fait berger, conduit

1. Juste et Pasteur étaient deux écoliers que le gouverneur romain Decianus fit décapiter dans le *Campo Loable*. Au lieu du supplice, on montre encore une pierre qui aurait conservé l'empreinte soit de leur tête, soit de leurs genoux.

2. D'après une autre tradition, saint Urbez serait aussi allé à Narbonne. La cathédrale de Narbonne est en effet consacrée à saint Juste et à saint Pasteur, et parmi les reliques de cette église se trouve la tête de saint Juste. Mais elle y a été envoyée au XIIe siècle par Don Ramiro surnommé le Moine, que l'on était venu chercher à l'abbaye bénédictine de Saint-Pons-de-Thomières, pour le faire monter sur le trône d'Aragon, devenu vacant à la mort de son frère le roi Alphonse Ier.

3. J'ai séjourné trois jours dans ce tout petit hameau, qui se trouve sur le versant espagnol, entre Bielsa et Torla. On y va de Gavarnie par la Brèche de Roland.

son troupeau dans les sites les plus abrupts des montagnes, afin de pouvoir s'y livrer à la contemplation et veiller avec un soin jaloux sur les corps de saint Juste et saint Pasteur. Arrive-t-il que par quelque prodige sa sainteté soit révélée à ceux qui l'entourent, il quitte aussitôt l'endroit pour aller plus loin mener la même vie, humble et paisible. On connaît le nom des lieux où il s'arrêta et celui des familles au service desquelles il s'engagea. De Sercué, il passa au village voisin de Vió. On y a longtemps montré un sac et une houlette qui lui avaient appartenu, mais les deux reliques se sont dernièrement perdues dans un incendie.

A Arbella, où nous le trouvons ensuite[1], son portrait est conservé avec une inscription. Il servait ici chez les Villanueva. Un jour, le maître de la maison est informé que les troupeaux ont envahi les champs cultivés; il accourt et trouve Urbez endormi. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit qu'en cette brûlante journée d'été, un nuage protégeait le berger contre l'ardeur du soleil et qu'une abeille, blanche comme neige, entrait et sortait par ses narines, sans jamais se lasser! Urbez se réveille, et voyant son maître auprès de lui : « Ne craignez rien, lui dit-il, les troupeaux n'ont commis dans les champs aucun dégât; vous pourrez tout à l'heure vous assurer que seules l'ivraie et les herbes mauvaises ont été touchées par eux. » C'est encore à Arbella que saint Urbez fut surpris dans la montagne par un orage épouvantable. Pour retourner au village avec son troupeau, il devait traverser le torrent de Arassa, mais la crue était si forte qu'on eût couru le plus grand risque à vouloir s'y aventurer. Il prend alors sa houlette, la met en travers du torrent et, sur ce pont improvisé, fait miraculeusement passer tout le troupeau. Des faits aussi extraordinaires inspirèrent aux Villanueva un saint respect pour l'étranger, et, un soir qu'il s'apprêtait à les servir à table, ils lui déclarèrent qu'eux-mêmes ne seraient pas dignes de le servir. Se voyant découvert, saint Urbez prit le lende-

1. Arbella (Albella) est situé sur les bords du Rio Ara, non loin de Fiscal, autre petit village qui donne son nom à la contrée, appelée d'habitude *Ribera de Fiscal*.

main congé de ses maîtres, leur promettant que dans leurs épreuves il serait toujours prêt à intercéder pour eux.

Après avoir quitté Arbella, le pieux gardien des corps de saint Juste et de saint Pasteur vécut cinq années dans une grotte, puis il se rendit dans la Vallée de Onsera où, âgé déjà de cinquante ans, il prit l'habit de moine bénédictin et fut ordonné prêtre dans un couvent qu'on dit avoir été fondé par saint Martin de Tours. Bientôt après, il se retira dans les solitudes de Nocito, qu'il ne devait plus quitter [1].

Toute cette région montagneuse était alors peuplée de réfugiés chrétiens fuyant devant l'invasion arabe. Saint Urbez, qui avait élu domicile dans la grotte d'Airal, sortait fréquemment de sa retraite pour porter à ses frères la bonne parole et les réconforter. Il lui fut donné d'accomplir sous leurs yeux des choses merveilleuses : rendre la vue à un aveugle, l'usage des membres à un paralytique; calmer les fièvres de son ami, l'évêque Frontiniano [2]; apaiser la soif ardente d'un prêtre, en le touchant au front; faire fondre, en un jour de beau soleil, la neige qui avait rendu les chemins impraticables pour une famille noble venue, de très loin, lui demander sa bénédiction et ses conseils. On dit que les fauves s'apprivoisaient à son approche et qu'elles s'attachaient à ses pas; l'une d'entre elles répandait partout la terreur : il suffit à saint Urbez de la toucher de son bâton pour que le pays en fût à jamais délivré. Un tel homme était aimé de tous : il passa à Nocito des jours heureux, et ne mourut qu'après avoir atteint sa centième année. On enterra à ses côtés les corps de saint Juste et de saint Pasteur qui restèrent à Nocito jusqu'à la fin du xve siècle. A cette époque, sept brigands de Ussed, soudoyés par le vice-roi d'Aragon, s'en emparèrent pour les transporter à Alcalá de Henares. Une force mystérieuse les empêcha d'accomplir leur voyage et les obligea à s'arrêter à Huesca. Ils durent aban-

1. Le couvent de *San Martin de la Val de Onsera*, est situé sur le versant méridional de la *Sierra de Guara*, tandis que la grotte où vécut saint Urbez se trouve bien plus au nord, dans cette arrière-vallée du Rio Guarga, large et fertile, désignée sous le nom de *Serrablo*.

2. Frontiniano et Nitridio, évêques d'*Aragon*, deux noms cités uniquement dans l'histoire de saint Urbez.

donner les précieuses reliques qui furent déposées dans l'église de *San Pedro el Viejo*, où elles sont encore aujourd'hui[1].

*
* *

Saint Urbez n'a jamais été canonisé, et son culte n'est guère répandu en dehors des diocèses de Huesca et de Barbastro. Il existe à Huesca une confrérie placée sous son invocation; mais c'est dans les vallées de Nocito et de Vió qu'il est l'objet d'une vénération particulière. Saint Urbez est le saint qui fait pleuvoir. Par les temps de sécheresse, lorsque toute récolte est compromise, on va l'implorer dans l'un de ses sanctuaires. Après une première neuvaine, tout au plus après une seconde, il est rare, assure-t-on, que l'eau du ciel, demandée par son intercession, ne soit pas enfin accordée[2]. Le sanctuaire de Nocito est le plus important. On y vient surtout du *Somontano* de Huesca et de Barbastro. Des communes entières, avec leurs maires et leurs conseillers municipaux, prennent le même jour le chemin de la Sierra. Un biographe de saint Urbez, le chanoine Don Juan Agustin Carreras Ramirez y Orta, rapporte qu'à la vénération qui eut lieu en 1621, cent vingt-cinq villages

1. Ambrosio de Morales, dans *La Vida, el Martirio, la Invencion, las Grandezas de los gloriosos martyres san Justo y Pastor* (1568), assure que les deux corps sont à Alcalá de Henares. Il est exact que l'ambassadeur de Philippe II, don Luis de Requesens, avait obtenu du pape Pie V qu'ils y fussent transportés, mais les paroissiens de *San Pedro el Viejo,* après avoir longtemps résisté aux ordres du pape et du roi, ne se laissèrent pas entièrement dépouiller. D'après le procès-verbal de translation, on prit de saint Juste deux vertèbres et une côte, et de saint Pasteur, le pied gauche, adhérent au tibia. Voir à ce sujet, dans *Fundacion, excelencias, grandezas y cosas memorables de la antiquissima ciudad de Huesca* (1619), de Don Francisco Diego de Aynsa y Iriarte, le chapitre XXXIII, consacré à saint Urbez.

2. Voici ce qui est dit de saint Urbez dans le *Proprium Sanctorum,* actuellement en usage dans le diocèse de Huesca : « Urbicius, in Galliis ex patre iniquo, matre Asteria christianissima natus est. Patre in praelio extincto, cum matre in Galliciam ductus est captivus. Sed mater divino beneficio in patriam rediens, relicto in captivitate filio, lacrymis et oratione post multos labores perpessos libertatem Urbicii impetravit qui Complutum veniens in devastatione Hispaniae, corpora sanctorum puerorum Justi et Pastoris secum deferens in Aragoniam pergens ad radices montis Pyrenaei in valle quae de Nocito nuncupatur, cum sacris et charis pignoribus, usque ad mortem habitavit. Ubi usque in hodiernam diem in sacello sui nominis ejus corpus conditum est. Tanta autem est illius regionis erga Urbicium devotio, ut cum caeli serenitate et terrae ariditate potissimus temporis veri premitur, in ejus sacellum confluens, pluviam salutarem ejus meritis saepe ipsam impetrasse laetetur. » — La fête de saint Urbez est célébrée le 15 décembre et l'office indiqué est celui d'un simple confesseur.

étaient représentés[1]. Depuis lors, les populations aragonaises ont gardé pour le saint bordelais la même piété enthousiaste.

La grotte qu'il fréquenta dans la vallée de Vió est située au confluent du *Rio Yesa* et du *Rio Véllos,* au pied d'un formidable massif de roches calcaires, connues sous le nom de *Peñas de Sastral.* On raconte que saint Urbez, en quittant ses maîtres d'Arbella, leur avait dit : « S'il arrive que votre pays souffre de la sécheresse, allez en pèlerinage à la grotte de Sastral que j'ai souvent arrosée de mes pleurs et où vous trouverez toujours de l'humidité. En demandant à Dieu l'eau dont vous avez besoin, vos prières seront exaucées. » Aussi, lorsque l'intervention de saint Urbez est jugée nécessaire, deux hommes d'Arbella, appartenant presque toujours à l'ancienne maison des Villanueva, revêtent-ils un grossier manteau de pèlerin; puis, la tête et les pieds nus, ils s'en vont dans la direction du Val de Vió, évitant de suivre les sentiers tracés et priant silencieusement l'un derrière l'autre. Ils remontent la Vallée de Solana, passent dans les environs de Villamana, de Cámpol, de Yeba. Partout, ils sont accueillis au son des cloches. Arrivés à Vió, ils entrent dans la maison où servit saint Urbez, pour y prendre quelque nourriture et donnent en échange une somme modique, fixée par la tradition. Ils descendent enfin à la grotte où ils doivent passer la nuit en prières et entendre la messe le lendemain, dans la petite chapelle qu'on y a édifiée. La dernière vénération de saint Urbez à la grotte de Sastral eut lieu il y a trois ou quatre ans. A peine les deux pèlerins avaient-ils quitté Arbella qu'une tempête de pluie se déchaîna sur eux. Un curé de la région qui les avait vus à leur passage me disait que tous deux faisaient peine à voir, avec leurs pieds meurtris et leur corps trempé jusqu'aux

1. *Vida* || *y publica* || *veneracion* || *de el sol de la montaña* || *patron y advogado de la lluvia* || S. VRBEZ || *que compuso y dedica al mismo* || *santo el* D. D. IVAN AGVSTIN CARRERAS RAMIREZ || *y orta canonigo magistral de la santa Iglesia metropolitana* || *cesar augustana, y antes de la Iglesia mayor de la Ciudad de* || *Calatayud...* Zaragoza, 1702. Ce gros ouvrage, tout chargé de fleurs de rhétorique, a dernièrement été utilisé par un prêtre, D. Francisco Villacampa Salinas, pour sa petite brochure : *Compendio de la vida y milagros de San Urbez*, Huesca, 1904. La principale source pour l'histoire de notre saint serait, avec les anciens Bréviaires, une vie manuscrite qui doit être dans les papiers de la Confrérie de Huesca. Diego de Aynsa cite également *el maestro Juan Garay* et *fray Diego de Murillo* comme ayant tous deux écrit une vie de saint Urbez.

os. Il ajoutait que, volontiers, il leur aurait conseillé de rester à Vió auprès d'un grand feu, mais eux n'auraient voulu, pour rien au monde, manquer de se rendre à la grotte. Ce fut un miracle si, après une pareille journée, ils ne prirent pas la mort en ce lieu humide et froid.

Le clergé actuel est bien près de considérer comme entaché de superstition le culte rendu à saint Urbez. On laisse entendre que plusieurs des miracles qui lui sont attribués pourraient ne pas être très authentiques[1]. Cependant, les prêtres aragonais n'arriveront pas facilement à discréditer des légendes à la propagation desquelles leurs prédécesseurs ont sans doute contribué autrefois, et s'il le fallait, le peuple prendrait contre eux la défense du Patron vénéré de la montagne. Dernièrement, une dame bien intentionnée de Huesca avait fait pour lui une luxueuse chemise, et l'évêque, étant allé à Nocito, s'empressa de la lui mettre. Mais le hasard a voulu que depuis cette époque la sécheresse ait été extrême dans tout le *Somontano*. Malgré les prières adressées à saint Urbez, plusieurs récoltes ont été mauvaises et la misère a menacé la région. Le peuple, qui ne sait pas que le manque d'eau provient surtout du déboisement des montagnes, s'est avisé, cette fois, de l'attribuer à la colère de saint Urbez. On osait le couvrir de soie, lui qui avait été berger! Le bruit allait se répandant qu'il ne pleuvrait plus avant sept ans, et l'évêque était rendu responsable de cette calamité. Heureusement pour lui qu'à la fin de septembre, des pluies torrentielles ont détrempé les terres et que les semailles, faites en des circonstances favorables, permettent d'espérer pour l'année prochaine une abondante moisson.

Versailles, novembre 1905.

J. SAROÏHANDY.

1. Antes de pasar á la narración de los demás milagros y prodigios, debo advertir que tanto en éste como en los restantes de que se hará mención, encuéntranse muchas cosas *que serán ó no ciertas*, según lo sea la relación que de ellas nos hacen los pueblos, pues, á decir verdad, se apoyan casi exclusivamente en la tradición (Villacampa, *Compendio*, p. 37).

D. BERNARDINO DE MENDOZA

(suite et fin).

II. Les Œuvres.

L'œuvre la plus considérable de D. Bernardino de Mendoza est aussi la première dans l'ordre chronologique de ses publications[1]; il s'agit de ses *Commentaires* sur les guerres des Pays-Bas de 1567 à 1577, qu'il écrivit au cours des événements et dont il rédigea la première partie, qui va jusqu'à la fin de l'année 1572, étant aux Pays-Bas, comme l'indique la dédicace du livre au roi Philippe qui porte la date de Bruxelles, 2 janvier 1573. Après, il reprit la plume, mais deux mois et demi d'absence pendant les années 1573 et 1574 interrompirent son travail; en outre, il perdit une grande partie de ses papiers qui furent saisis par les insurgés à Bruxelles : d'où, comme il dit, certaines « inégalités dans la trame de ces Commentaires »[2]. On doit supposer qu'il les acheva pendant son séjour en France et les soumit à une revision totale, qu'il communiqua au P. Pierre Crespet, prieur des Célestins de Paris et farouche ligueur. Celui-ci traduisit le manuscrit de Mendoza, qui fut imprimé en français sous le titre de *Commentaires memorables de don Bernardin de Mendoce, chevallier, ambassadeur en France pour le Roy Catholique, des guerres de Flandres et pays bas depuis l'an 1567 iusques à l'an mil cinq cens soixante et dix-sept...* A Paris, chez Guillaume Chaudiere, rue S. Iacques, à l'enseigne du

1. Je ne considère pas comme une « œuvre » la harangue qu'il lut à Chartres devant Henri III en 1588, pour l'inviter à prêter assistance à l'entreprise de Philippe II contre l'Angleterre, et qui fut imprimée en français avec la réponse du roi. La Bibliothèque nationale de Paris en possède trois exemplaires avec des titres différents, sous la cote LB34 472.

2. Voyez l'avis au lecteur de l'édition de Madrid, 1592.

temps et de l'homme sauuage. MDLXXXXI. Ce volume débute par une adresse « A la noblesse catholique de France », datée du Couvent des Célestins de Paris, le 15 octobre 1590[1], et où le P. Crespet souhaite que la lecture de ces Commentaires incite les nobles français à persévérer dans le parti de la Ligue. Il y prône, comme il convient, les mérites de l'auteur, disciple du duc d'Albe, mentionne ses services et notamment ceux qu'il a rendus aux Parisiens, « quand, » dit-il, « nous l'avons veu au milieu des flots et tempestes grondantes de ceste furieuse mer de sedition et tumultes comme un rocher immobile, se riant des assauts et menaces des ennemys de Dieu et de la religion catholique, » rappelle qu'il est « sorty d'une race autant illustre que signalée pour les debvoirs rendus à la couronne d'Espagne, comme encore n'a guere le Comte de Corogne, son frere aisné, a esté envoyé par le Roy Catholique pour gouverner les Indes en qualité de vice-roy », et fait valoir la signification symbolique des armes des Mendoza : « Comme aussi les armes de leur maison les invitent a la defence de la cause de Dieu et conservation de l'honneur de sa très saincte mere, qui sont composées de sinople a vn baston de gueule bordé d'or et l'Ave Maria d'azur ». Dans cette version française, la dédicace à Philippe II est datée de Bruxelles, le 2 janvier 1590, alors que l'édition espagnole dont je vais parler donne : Bruxelles, 2 janvier 1573. Il est clair que la date de 1573 est la vraie, car en janvier 1590 Mendoza se trouvait à Paris et non à Bruxelles. Quant à la seconde dédicace au prince Philippe, la traduction de Crespet la date de Paris, 8 décembre 1589, et le texte espagnol, de Paris, 8 décembre 1590. Ceci nous prouve que le manuscrit du livre, avec ses pièces liminaires, fut remis au P. Crespet avant la fin de l'année 1589. Plus tard, lorsque Mendoza prépara l'édition espagnole, il jugea à propos de parler dans la seconde dédicace des souffrances qu'il avait endurées pendant le siège de Paris; après les mots : « y casi del todo perdida la vista por los trabajos della [la embaxada

1. Cette date prouve que Niceron s'est trompé en disant que le cardinal légat Caetani emmena Crespet à Rome (*Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXIX, p. 252), car nous savons que ce légat quitta Paris le 24 septembre 1590 (A. Gérard, *Positions des thèses* de l'École des Chartes de 1894, p. 24).

de Francia], » il intercala cette phrase qui ne figure pas dans Crespet : « y assedios de la villa de Paris, que en espacio de treze meses han sido tres, y el vltimo de quatro meses, y vna hambre terrible », puis il data le morceau du 8 décembre 1590.

Aussitôt rentré en Espagne, Mendoza s'occupa de faire imprimer ses *Commentaires* dans sa propre langue. Muni du privilège délivré le 26 mai 1592, le volume parut à Madrid avec la marque de l'imprimeur Pedro Madrigal et la date de 1592 : *Comentarios de don Bernardino de Mendoça, de lo sucedido en las Guerras de los Payses baxos, desde el año de 1567 hasta el de 1577*. Con privilegio. En Madrid, por Pedro Madrigal, año de 1592[1]. Dans un avis qui suit la censure, l'imprimeur nous avertit que, pour rendre le livre plus facile à consulter, il a suivi l'exemple de l'impression française en mettant en marge des manchettes, et une table des matières à la fin. Cette édition contient cinq gravures sur cuivre; un plan de Jemmingen sur l'Ems (livre III, ch. 10); l'engin de Bartolomeo Campi pour protéger l'infanterie contre les attaques de la cavalerie (livre IV, ch. 5); la vue du fort construit sur les hauteurs de Jemmapes par le même ingénieur Bartolomeo Campi (livre VII, ch. 6); la machine à plate-forme et cage triangulaire inventée par un soldat espagnol du nom d'Orito et qui servit aux Espagnols à atteindre dans leurs tranchées les assiégés de Harlem (livre IX, ch. 8); les bateaux munis d'une sorte de château de poupe dont un des pans s'abaissait et qui servirent aussi au siège de Harlem (livre IX, ch. 18)[2].

On s'accorde à reconnaître une haute valeur aux *Commentaires* de Mendoza, et les écrivains militaires espagnols les tiennent pour un des meilleurs livres de leur profession. Ces

1. Cette édition est bien la première du texte espagnol, quoiqu'on l'ait contesté. Pedro Salvá, se fondant sur l'existence de la traduction française de 1591 et sur le fait que la dédicace à Philippe II est datée du 2 janvier 1573, considère comme probable l'existence d'une édition espagnole antérieure à 1591. (*Catálogo de la biblioteca de Salvá*, n° 3052). Je crois qu'il se trompe : d'abord, personne n'a jamais vu cette édition antérieure; secondement, le privilège, la taxe et la censure du texte de Madrid sont de cette même année 1592, et enfin l'imprimeur Pedro Madrigal laisse clairement entendre qu'il livre au public l'édition princeps des *Commentaires* en espagnol, et ne fait allusion qu'à la traduction française. Crespet a traduit sur le manuscrit qui dès 1589 devait être prêt pour l'impression.

2. La version française ne contient que le plan de Jemmingen et l'engin de Campi, dont l'explication a été mise à la fin du volume.

Commentaires ont d'abord le mérite d'être le récit d'un officier qui a été mêlé aux événements qu'il raconte ou qui, lorsqu'il n'y prit point part, s'est exactement renseigné. En les lisant, on écoute un militaire qui parle de choses de son métier qu'il a vues et vécues. Ajoutons que par sa naissance, son éducation et la place qu'il occupa dans l'entourage du duc d'Albe, Mendoza est plus qu'un simple capitaine de cavalerie; il sait ce qui se passe dans les conseils du gouvernement et connaît les secrets de la politique. Il a du bon sens, du jugement, un désir sincère d'atteindre la vérité et une curiosité d'esprit qui se révèle dans les explications qu'il donne à ses compatriotes sur les us et coutumes des Pays-Bas, même sur certains mots de la langue flamande qu'il importe d'interpréter puisqu'ils représentent des choses inconnues en Espagne[1]. Quoiqu'il ne reconnaisse rien de légitime dans les motifs qui poussèrent une partie des habitants des Pays-Bas à se révolter et qu'il les traite de rebelles à leur roi et d'hérétiques dangereux, il ne refuse pas d'admirer leur ténacité et leur courage : dans cette mesure on peut le dire impartial. Le style du livre mérite-t-il aussi tous les éloges qu'on lui a décernés? L'éminent érudit Fadrique Furió Ceriol, chargé de la censure de ces Commentaires et qui s'acquitta de sa tâche avec tact et intelligence, prononce les mots de *lisa, distinta, facil y clara narracion, sin sombra ninguna de obscuridad, gracia del cielo a pocos concedida.* Tous les lecteurs d'aujourd'hui ne souscriront pas, je le crains, à ce jugement. Même en rectifiant la mauvaise ponctuation de l'édition de Madrid, il reste chez Mendoza trop de phrases de construction pénible ou même boiteuse. Visiblement, il cherche à imiter les *Commentaires* de César; or, cette préoccupation du latin ne lui réussit guère et n'améliore pas son castillan. Une bonne édition du livre de Mendoza nous manque ; la seule

1. On chercherait en vain chez Mendoza les descriptions pittoresques et si amusantes des allures et du tempérament des Flamands, que nous offre le capitaine Alonso Vazquez dans ses *Sucesos de Flandes del tiempo de Alejandro Farnese;* notre auteur est plus réservé, il se borne à instruire et à expliquer. Il y réussit et ses lecteurs espagnols ont dû lui savoir gré de ses explications sur la *tourbe* (liv. III, ch. 1), les *dunes* (liv. V, ch. 11), les *traîneaux* et les *patins* (liv. IX, ch. 2), les *pigeons voyageurs* (liv. IX, ch. 9), le *Springstock* (liv. IX, ch. 16). Il interprète aussi des termes de la langue militaire empruntés à l'allemand : le *Wartegeld*, l'*Anrittgeld*, etc. (liv. I, ch. 11).

réimpression du texte de 1592 dans la Biblioteca Rivadeneyra, outre qu'on y a supprimé les gravures, sans même indiquer qu'il en existe dans l'édition originale, n'a rien corrigé et a ajouté quelques fautes : on ne peut donc s'en servir qu'avec précaution, en se reportant toujours au texte de 1592 et en consultant sur les passages difficiles la traduction fort estimable de Loumier, et les très utiles notes géographiques, historiques et techniques du colonel Guillaume, qui complètent le récit de l'auteur et élucident les questions d'art militaire peu accessibles aux profanes[1].

Après les *Commentaires,* vient la *Theorica y practica de guerra, escrita al principe Don Felipe nuestro señor por Don Bernardino de Mendoça.* Madrid, Viuda de Pedro Madrigal, 1595. Il faut, à propos de ce livre, rectifier tout de suite une erreur commise par Nicolas Antonio et qui se répète encore[2]. Antonio indique une édition de la *Theorica* de 1577, ce qui ne peut se soutenir un instant, puisque Philippe III, à qui elle est dédiée, ne naquit qu'en 1578; et, d'ailleurs, comme l'a remarqué Pedro Salvá, dédicace, privilège et censure de l'édition de 1595 sont de cette même année ou de l'année précédente. Enfin, pour couronner le tout, on trouve dans le corps de l'ouvrage une allusion à un fait qui s'est passé en 1584. Ce livre est une sorte de manuel d'art de la guerre, résultat de la longue expérience de l'auteur, dont il voudrait faire profiter le prince auquel doit échoir le gouvernement de l'immense monarchie : « J'ai voulu, » lui dit-il dans l'épître dédicatoire datée de Madrid, 31 août 1594, « rédiger pour Votre Altesse une brève Théorie et Pratique de guerre, à l'aide de ce que je me souviens avoir lu et expérimenté pendant les trente et quelques années que j'ai porté les armes ou fait fonction d'ambassadeur au service du roi notre sire, père de Votre Altesse, puisque ma précoce cécité ne me laisse que la possibilité de lui servir de conseiller muet

1. *Commentaires de Bernardino de Mendoça sur les événements de la guerre des Pays-Bas, 1567-1577. Traduction nouvelle par Loumier, avec notice et annotations par le colonel Guillaume.* Bruxelles et La Haye, 1860-1863, 2 vol. in-8° *(Collection de mémoires relatifs à l'histoire de la Belgique).*

2. Elle se trouve notamment dans la notice sur D. Bernardino de la Bibliothèque Rivadeneyra, et dans le *Calendar* de M. Hume, vol. II, p. 553.

par mes écrits. » Seul un spécialiste pourrait dire quelle place revient à ce traité dans la littérature militaire et ce que les observations ou les réflexions de Mendoza nous apportent d'intéressant et de nouveau[1]. J'en citerai d'abord un passage relatif à certaines inventions (fortification mobile, canon et pont démontable) que D. Bernardino présenta au roi à son retour d'Angleterre et qui ressemblent assez à celles de Gaspar de Schomberg, dont il parle dans sa correspondance.

En Berberia es forçoso alojar en el sitio que ofrece naturaleza, cerca del agua, sin poder eligir otro mas fuerte : inconueniente que preuenian los antiguos algunas vezes, trayendo sacos vazios que llenauan de arena con que fortificar los alojamientos. Y para que lo sean en las jornadas que el Rey nuestro Señor podra hazer en aquellas partes y Prouincias, le presenté el año de mil y quinientos y ochenta y quatro, viniendo de seruirle en la embaxada de Inglaterra, vna forma de ingenios de madera, y ciertos tornillos, con los quales se podia armar en muy breue espacio vn cauallero de altura de treynta pies geometricos y mas, y ancho de sesenta en quadrado, donde podia estar golpe de mosqueteria con que defender el alojamiento, poniendo quatro caualleros destos a las esquinas del : los quales vendrian a hazer como trauesses, para guardar la entrada del, y plataformas para la campaña, siendo la fabrica dellos de maderos pequeños, y que se pueden lleuar en qualquier bestia, y no de mucho volumen y embaraço al armarse y desarmarse, que es lo que haze ser las maquinas y ingenios mas prouechosos. Destos maderos se podia assimismo componer otro ingenio en altura de cinquenta pies o mas, por el qual subia vn hombre y baxaua con facilidad, descubriendo la campaña en quanto da lugar el altura, viniendo a seruir como de atalaya, y tocar a lerta y arma en caso que viniesse gente, reconociendolo de lexos.

Iuntamente presenté a su Magestad para el efecto de las mismas jornadas vna suerte de pieças de artilleria de metal, que cuestan como quarenta escudos, y pesan treynta libras, tirando vna de bala, y con furia que passan vna muralla de ladrillo de dos pies geometricos, no obstante el poco peso del cuerpo de la pieça, y ser al respeto grande el calibre de la bala, y no escalentarse muy presto, que es tambien de

1. La *Theorica* fut soumise à la censure de D. Francisco Arias de Bobadilla, qui devint quatrième comte de Puñonrostro et mourut en janvier 1610 (Cabrera, *Relaciones de la corte de España*, p. 398). Militaire de carrière qui s'éleva au grade de mestre de camp général, D. Francisco comptait déjà en mai 1595, date de sa censure, trente-deux ans de service. Il déclare qu'ayant lu tout ce que les anciens et les modernes ont écrit en la matière, le livre de Mendoza lui paraît très digne d'être présenté au prince.

momento, pudiendo ponerse en los bordes de los nauios, aunque sean pequeños, y tirarse como passamuros por su poco peso, que son calidades para ser de seruicio.

Assimismo presenté a su Magestad vna forma de puentes de troços, para passar riberas, que se arman con facilidad siendo fuertes, y cada pieça de por si, de tamaño que se lleuan encima de qualquier bestia, y con ser los troços del modelo no mas largos que de medio pie geometrico, gruessos qual vn dedo meñique, y de anchura de tres, y tener de hueco la puente cinco pies geometricos, se afirmaua con seguridad encima della vn hombre por su fortaleza : de donde se conocia la que tendria creciendo a proporcion los troços [1].

Le livre contient aussi des réflexions politiques et morales qui ne manquent pas d'intérêt. Celle que voici est assez piquante, quand on songe aux deux carrières successives de Mendoza. Il voudrait — en quoi il se montre assez proche parent de M. Josse — que les ambassadeurs fussent de préférence des militaires de profession. Comme, dit-il, les ambassadeurs ont souvent à traiter d'affaires d'où peuvent résulter des ruptures de relations, il convient que les princes soient représentés par des hommes qui ne se laissent pas intimider par des paroles un peu grosses ou par de feintes levées de soldats (éd. de 1596, p. 8). Plus loin, il disserte avec beaucoup d'à-propos et fort judicieusement sur l'expérience et les connaissances spéciales que réclame l'emploi de chef d'état-major : « J'ai parfois dit, en traitant ce sujet, qu'on peut naître général, mais non chef d'état-major général » (p. 40). Mais de tout ce qu'il a écrit dans la partie non technique de son ouvrage, ce qui lui fait le plus d'honneur est son énergique protestation contre les nominations dues à la faveur, qui de son temps déjà décourageaient les officiers subalternes et menaçaient la solidité des cadres de l'armée. Dans les universités, dit Mendoza, la qualité du sang, l'appui de parents puissants et la richesse ne recommandent pas un professeur qui veut y enseigner : on lui demande de prouver ses études et un long exercice de sa science. Au lieu que dans l'armée, nous voyons chaque jour

1. *Theorica y practica de guerra*. Anvers, Emprenta Plantiniana, 1596, p. 64. Je cite cette édition, n'ayant pas à ma portée l'édition de Madrid, 1595.

des gens occuper par faveur et l'intercession de parents des postes qu'ils ne doivent ni à leur expérience ni à leurs mérites. Ce qui fait que ceux qui croyaient pouvoir compter sur beaucoup d'années de services pour obtenir un légitime avancement se voient frustrés de leurs espérances à cause de la faveur et de l'intrigue dont d'autres profitent. On ruine ainsi la discipline militaire et le roi se prive d'officiers capables et expérimentés qu'il aurait facilement, s'il le voulait, comme les a le Turc, qui ne confie pas ses armées et ses provinces à des personnes non pourvues des qualités requises. L'avancement devrait avoir lieu régulièrement, échelon par échelon, de sergent à lieutenant, de lieutenant à capitaine, de capitaine à mestre de camp ou gouverneur de citadelle (p. 41). Mendoza s'élève encore contre une pratique déplorable, à laquelle l'irrégularité des payements condamnait beaucoup de capitaines : le *hurtar plazas,* comme on disait alors, la production de faux effectifs, de « places » inoccupées *(plazas muertas* ou *supuestas)*[1] que le capitaine portait sur ses états et touchait pour parfaire sa solde. Le roi devrait, dit-il, augmenter la solde des capitaines, officiers subalternes et des soldats en sorte qu'ils puissent se sustenter et servir convenablement avec leurs armes; la solde, selon lui, serait calculée d'après la nature des garnisons, le climat et les ressources du pays, et ainsi la falsification des effectifs deviendrait pour le capitaine un cas de conscience *(haziendoles ser honra el no hurtar plaças)*, et l'on tiendrait pour infâme le capitaine ou l'officier qui déclarerait plus de soldats que la compagnie n'en compte réellement (p. 43). On a vu, dans la première partie de cette notice, que Mendoza n'était pas ennemi des réformes en matière d'armement et qu'il approuva l'introduction par le duc d'Albe des mousquetaires dans les compagnies d'infanterie destinées à servir aux Pays-Bas. Sur un autre point, il nous apparaît plus conservateur et partisan de s'en tenir à ce qui a été consacré par un long usage : il s'agit de la substitution préconisée par certains

1. A Naples, on nommait *Santelmos* les soldats que le capitaine ne pouvait pas produire les jours de revue, sans doute par allusion au feu Saint-Elme que les marins croient voir voltiger au sommet des mâts.

novateurs du pistolet à la lance dans la cavalerie. La lance, disent-ils, est une arme embarrassante et coûteuse, au lieu que le cavalier tient facilement de sa main droite le pistolet qu'il décharge de loin sur l'ennemi, tandis qu'au pouce de sa main gauche pend l'épée nue, dont il pourra se servir après avoir remis le pistolet dans sa fonte. Oui, réplique Mendoza, mais la cavalerie a souvent affaire à des arquebusiers à cheval dont l'arme possède une plus grande portée que le pistolet, et au moment du choc la lance a plus d'efficacité, elle sert deux et trois fois, et son tronçon reste une arme dangereuse puisqu'il suffit à renverser un homme de sa selle. En outre, le cavalier ne peut tirer son pistolet droit devant lui de peur de blesser son cheval, il ne peut tirer sûrement qu'en se tournant à droite ou à gauche, offrant ainsi le flanc à l'ennemi, ce qui constitue pour ce dernier un avantage appréciable. D'ailleurs, le fait que toutes les nations, même après l'invention de la poudre, ont gardé la lance est une preuve certaine qu'elle a été généralement estimée la meilleure des armes dans la cavalerie (p. 61). Une partie de la *Theorica* est consacrée à la fortification et à l'usage de l'artillerie. Ici, dit l'auteur, il faudrait, pour plus de clarté, se servir du compas et du dessin, mais « ce n'est pas l'affaire d'un aveugle comme moi, qui jadis ai toutefois dépensé bien du temps à apprendre la théorie mathématique de la fortification pour fonder scientifiquement ce que m'enseignèrent plus tard la pratique de la guerre et le maniement de l'artillerie » (p. 127). Mendoza connaît d'ailleurs très bien la limite de ses connaissances et s'excuse même modestement à la fin de son livre d'avoir abordé des questions qui ne sont pas de sa compétence, notamment la guerre maritime, bien qu'il ait eu l'occasion de prendre part à quelques campagnes navales (p. 174).

Si les *Commentaires*, quant au style, ne semblent pas à l'abri de tout reproche, on aurait à cet égard de plus graves critiques à adresser à la *Theorica y practica de guerra* qui contient vraiment des phrases inextricables et des constructions que réprouve la grammaire la plus indulgente, mais la responsabilité de ces fautes incombe surtout au scribe qui écrivit sous

la dictée de l'auteur aveugle et qui eut le tort de ne point soumettre sa rédaction à quelque correcteur capable de la redresser.

Le troisième ouvrage de longue haleine auquel D. Bernardino consacra ses loisirs est la traduction de la *Politique* de Juste Lipse, ouvrage qui parut pour la première fois à Leyde, à l'officine plantinienne, en 1589, sous le titre de *Ivsti Lipsl Politicorum sive Civilis Doctrinæ libri sex.* Cet ouvrage, qui, comme le remarque très justement M. Van der Haeghen, « est un vrai centon, composé d'une longue suite de citations d'auteurs grecs et latins, payens et chrétiens, reliées entre elles par le texte de Lipse[1], » présente un aspect assez rébarbatif et de nature à décourager plutôt le traducteur; mais les doctrines qu'y expose le grand humaniste, et notamment sa thèse sur l'unité religieuse à maintenir dans l'État, devaient plaire au diplomate espagnol, puisqu'elles répondaient à ses propres convictions. Ce travail, D. Bernardino l'accomplit dans sa retraite, qu'il appelle sa « cellule », vers la fin du XVIe siècle, à en juger d'après l'approbation et le privilège qui sont datés, l'une du 20 novembre, l'autre du 21 décembre 1599, mais le volume ne parut qu'en 1604, l'année de la mort de l'auteur, et comme la taxe porte la date du 23 octobre de cette année, nous avons donc affaire ici à un ouvrage posthume. Mendoza fit précéder le texte traduit de Lipse d'une dédicace « à la noblesse espagnole qui n'entend pas le latin » :

A la nobleza española que no entiende la lengua latina.

Si bien todos los libros que ha escrito Iusto Lipsio son grandemente de loar por su mucha dotrina, variedad de leccion, elegancia y breuedad de estilo, he oydo admirar por estremo a diuersas personas el que escriuio de las Politicas : lo qual me ha hecho tomar el trabajo de traduzirle en nuestra materna lengua, para que los que no entienden la latina puedan gozar de semejante beneficio. Y aunque estoy assegurado que nadie podra hazer la traduccion en ninguna lengua con la energia y compostura de las palabras que Iusto Lipsio la escriuio en la latina (cosa que juzgaran los que la entienden), no quise dexar la empresa, pareciendome que pues los ausentes se

1. *Bibliotheca Belgica*, première série, t. XVII (Lipse).

contentan de ver los retratos de algunas personas de quien no pueden gozar en presencia, se holgaran de leer este libro los que estan imposibilitados de entender el original, siendoles pena el auerse de satisfazer de mi traduccion en pago de lo que con razon podrian merecer del no auer deprendido la lengua latina, pues mi ceguera no me permite el hazerlo en otra manera. Nuestro Señor guarde a Vuestras Señorias. De Madrid, y de mi celda.

Don Bernardino de Mendoça[1].

Peut-être l'idée d'adresser sa traduction à la noblesse d'Espagne lui fut-elle suggérée par l'épître que le Père Crespet avait écrite à l'usage de la noblesse française en tête des *Commentaires;* en tout cas, Mendoza dut éprouver quelque satisfaction de pouvoir, quoique noble, s'attaquer au latin de Lipse. Il s'aida, d'ailleurs, d'une traduction française, au dire de M. Van der Haeghen qui a eu sous les yeux les éléments de comparaison. La version espagnole « a été faite, dit-il, et sur le texte latin original, et sur la traduction française de Charles Le Ber, sieur de Malassis. Comme dans celle-ci, les vers grecs et les vers latins sont rendus en prose. » Ce secours que Mendoza chercha auprès d'un de nos traducteurs n'implique pas au reste une connaissance insuffisante du latin; nous avons au contraire la preuve qu'il savait fort convenablement la langue savante et la maniait avec dextérité, par une lettre latine qu'il adressa de Bruxelles, le 6 décembre 1574, au comte de Sussex, où il remercie cet Anglais de ses efforts pour le rétablissement de bonnes relations entre les souverains d'Angleterre et d'Espagne[2].

Parmi les écrits inédits de Mendoza, D. Juan Catalina García cite[3] une brève relation de la mort de Henri III : « Rela-

1. *Los Seys Libros de Las Politicas o Doctrina Ciuil de Iusto Lipsio, que siruen para el gouierno del Reyno o Principado. Traduzidos de lengua Latina en Castellana por don Bernardino de Mendoça. Dirigido a la Nobleza Española. Año 1604.* Madrid, Imprenta Real, in-4°. Je n'ai pas vu moi-même cette traduction dont l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Madrid m'a été obligeamment décrit par D. Antonio Paz y Melia. Il en existe un autre exemplaire à Louvain et un autre à Anvers : c'est de ce dernier qu'a été tirée la copie de l'épître à la noblesse espagnole que j'ai reproduite et que je dois à la complaisance de M. Claes.

2. Baron Kervyn de Lettenhove, *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II,* t. VII (Bruxelles, 1888), p. 370.

3. *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara,* p. 338.

cion de la muerte del Rey cristianisimo de Françia enrrique tercero deste nombre en primero de Agosto de 1589 años enuiada por don bernardino de mendoza enbaxador de francia, y Referida por sus correos, » observant que la rédaction de ce titre ne permet pas de décider si ce récit fut vraiment rédigé par l'ambassadeur ou par quelque autre agent de l'ambassade. Du document examiné par M. Catalina García, et qui ne compte que deux feuillets d'écriture de l'époque, existe aux Archives nationales une autre expédition, celle même que D. Bernardino annexa aux paquets de sa correspondance du mois d'août 1589. Ce récit ne nous apprend à peu près rien qui ne se trouve ailleurs, mais l'ayant comparé à plusieurs imprimés du temps que possède la Bibliothèque nationale, je n'ai pas constaté qu'il ait été traduit de l'un ou de l'autre : Mendoza doit l'avoir écrit ou fait écrire sous le coup de l'événement et en s'inspirant à la fois des gazettes et de renseignements particuliers. Comme il est très court et nous représente la version de l'assassinat transmise à Philippe II et accréditée par son ambassadeur, il m'a paru à propos de le reproduire :

Relaçion del subçesso de la muerte del Rey Christianissimo de Françia Henrique 3º deste nombre, a primero de agosto 1589.

Vn frayle saçerdote de la Orden de S^to-Domingo que residia en el monesterio y collegio desta villa de Paris, llamado Jaques Clemente, natural de Serbona, aldea çerca de Sens, en Borgoña de Françia, de hedad de 24 años, era estimado de todos los frayles por simple y de deuil complexion y desde pascua de Resurrecçion dezia a algunos frayles, con quien trataua mas familiarmente, que por su mano hauia de morir, y no de otra, el Rey tirano de Françia ; por lo qual le tenian por mas simple y tonto, llamandole el theologal de vna aldea çerca de Paris de 406 cassas, y hasta venir el monitorio de Su S^d en que descomulgo al Rey, le pareçia que no tendria animo para executallo, y, quando lo hiziere, que le faltaria para sufrir las maneras de muertes que le darian y en particular ymaginandose que seria tirado de quatro cauallos ; y açerto a soñar, segun dixo a algunos, quando llego el monitorio de su S^d que le tirauan a quatro cauallos y no lo sentia. Con esto y el ver descomulgado al Rey, se animo muy grandemente y haziendo de ordinario oraçion comunico con sus superiores si pecaria mortalmente vn saçerdote que matase a vn tirano. Ellos le dixeron no

pecar en ello mortalmente, pero que quedaua el tal saçerdote irregular. No contentandose desto ni de las disputas que hauia de ordinario en la Sorbona sobre la materia, continuando siempre sus oraçiones, lo pregunto a otros theologos que le afirmauan lo mismo. Con esto se resoluio enteramente de executallo y para el efecto procuro con harta destreza hauer cartas aqui de algunos afiçionados al Rey para tener entrada en su campo y ocasion de hablalle. En lo qual andubo mas de dos semanas y hauidas, en particular vn pasaporte del Conde de Briena, que esta presso en esta villa, compro vn cuchillo y la manteca mas rançia que hallo y algunas çebollas y otras yeruas que entendio ser veneno, y friendolas en una sarten le preguntaron otros frayles que para que hazia aquello, y les Respondio que para engrasar sus çapatos. Despues de fritas en la sarten, vnto con el vnto el cuchillo. Lo qual hecho, çeno a los 30 de jullio con vn Doctor llamado el Maestre de la Sorbona, a titulo de dezille que el yba al campo del Rey y que le lleuaua cartas para sus deudos. En la çena demouio diuersas questiones y particularmente si era liçito matar a vn tirano, y al despedirse le dixo que el yria al campo del Rey y que dentro de tres dias podria ser que oyese algunas nueuas.

El dia siguiente, que fue vltimo de jullio, celebro la misa en su monesterio, dexando su çelda cerrada y en ella vna memoria de çinco escudos que deuia a diuersas personas, los quales pedia que, disponiendo Dios del, se pagasen, diziendo a algunos frayles mas conoçidos suyos rogasen a Dios por el, porque yba a parte donde no pensaua voluer, y pidio a vno le acompañase hasta el salir de la puerta de la Villa y trincheas, donde ay soldados que se acuerdan hauelle visto salir, y que despues que se vio algo apartado dellos se alço las faldas del abito y començo a caminar con gran brio y contento. Llegado a St-Clu, que es dos leguas de Paris, hallo alli al Rey y su campo al contorno, si bien no lo pensaua, y alojado en vna cassa de Hieronimo Gondi, cuyo sitio le hauia dado la Reyna madre, valiose del procurador general del Rey que estaua alli para que le diese audiençia. El qual, por la crehençia que lleuaua, le hizo hablar al Rey aquella noche. A quien dio vna carta y dixo que tenia otras cosas de ymportançia que comunicalle, que le remitio para la mañana el oylle, que fue primero dia de agosto, dia de St-Pedro en Vincula. El frayle dixo misa aquel dia al procurador general y despues se fue con el a hablar al Rey, entre las nueue y las diez de la mañana. El qual estando sobre la silla, hizo entrar al frayle, hallandose solos en la pieza Monsr de Velaguardia y el procurador general, y hincandose de rrodillas entretuvo el frayle al Rey, que estaua en la silla, mas de un quarto de ora, donde le dio quenta de las cossas de Paris, y leuantandose el Rey, el frayle le dixo que tenia otro paquetillo que presentalle, y haziendo ademan de sacalle debaxo de la buelta de la capilla,

le dio con el cuchillo ençima de la bedija sin hallar mas rresistençia que la camisa. El Rey, sintiendose herido, grito, hechando mano a la herida, y el mismo al sacar del cuchillo se la hizo mayor. Con que dio al frayle en el ojo y despues en los pechos. El qual, cruçando las manos sin hablar palabra, se dexo matar de los que estauan en la pieça y entraron al rruydo.

Muerto el frayle, le sacaron de la pieça y le lleuaron a la carçel para sauer si hauia alguno que le conoçia, y para el efecto le pusieron en vn palo en publico, sospechando que era soldado que se hauia trasuestido para hazer aquello de frayle. Tras esto hizieron tirar al cuerpo de quatro cauallos y despues le quemaron. El Rey metio diuersas vezes los dedos en la herida para sentir si estaua rrota alguna parte de los intestinos, y visto que no olian mal, y buen subjecto con que se hallaua comio con buen semblante en la cama y despues despacho a diferentes personas auisando del subçesso y no ser nada, por hallarse en disposiçion, que pensaua dentro de quatro dias poderse poner a cauallo. A la noche çeno en la cama entrando mucha nobleza a velle y con denuedo de no pensar que la herida era peligrossa. Despues tarde dixo que porque sacaron las velas de la pieça? De donde conoçieron los que estauan con el que le empeçaua a faltar la vista, y con esto y dalle dolor en la herida, empeço a sentirse tan mal que solo tubo tiempo de dezir el salmo de *Miserere mey* hasta el verso de *Ecce enim iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea*, que fueron las vltimas palabras que pronunçio, espirando a las dos horas despues de media noche. Mos de Pernon estuvo siempre con el, y el principe de Bearne, quando vino con el gran prior, que hauian ydo a la guerra, hallaron muerto al Rey, cuyo cuerpo metieron en vna caxa de plomo, que se hizo de la fuente de Hieronimo Gondi, hallando que le hauia passado el cuchillo la vedija y roto dos tripas. Por el subçesso es de colegir que tubo el frayle alguna rebelaçion de Nuestro Señor o particular inspiraçion para executar el casso, por no cauer en rrazon humana el pensar nadie que pudiera ser ynstrumento para el hazelle y disponer las cossas en la manera que se vee, no permitiendo que se arruynase la causa catholica en Françia y se perdiese Paris que estaua tan vezino a hazello, que ha de estimar por su Judich al frayle dominico.

El dia que el Rey mando matar al cardenal de Guisa, dio por nombre St-Clemente, que fue el que tenia el frayle, y hauer sido el Rey herido a la misma ora que hizo matar al cardenal, y desde el dia de las barricadas de Paris hasta la muerte del duque de Guisa han considerado algunos hauer passado tantos dias, como desde la muerte del de Guisa a la del Rey [1].

1. Arch. nat., K 1569, n° 111.

Doit-on encore inscrire au nombre des ouvrages laissés inédits par D. Bernardino de Mendoza une traduction de la *Consolation* de Boèce? C'est douteux, quoique un polygraphe du commencement du XVII[e] siècle, D. Gabriel Lasso de la Vega, cité par M. Catalina García, l'ait affirmé dans sa compilation intitulée *Varones y hombres doctos y eminentes de España* dont le manuscrit se trouve à l'Escorial. A coup sûr, le livre de Boèce est de ceux qui pouvaient charmer ou intéresser tout au moins un vieillard infirme tel que Mendoza, mais comme, d'une part, rien n'a confirmé jusqu'ici le dire de ce Lasso de la Vega, qui ne jouit pas d'un grand crédit, et que, d'autre part, D. Marcelino Menéndez y Pelayo, dans sa savante et si copieuse *Bibliografía hispano-latina clásica*[1], ne fait aucune mention de cette traduction, il me paraît que l'on peut passer outre.

Reste à parler de quelques essais poétiques, et c'est bien ce mot qui convient, je pense, aux vers que D. Bernardino prit plaisir à écrire en différentes circonstances de sa vie. Il en est qui furent publiés de son vivant, comme certaines odes imitées des Psaumes de la pénitence et qu'un Diego Alfonso Velázquez de Velasco inséra dans un recueil de ses propres œuvres : *Odas a imitacion de los Siete Salmos Penitenciales del Real Profeta David, por Diego Alfonso Velazquez de Velasco*, Anvers, 1593. La dédicace de l'auteur au comte de Fuentes contient ce passage où Mendoza reçoit la qualification de « divino ingenio », ce qui, même en tenant compte du jargon de l'époque, ne laisse pas que de surprendre un peu : « El Sr. D. Bernardino de Mendoza, siendo Embajador en Francia, me invió de Paris á Nápoles las odas que al principio de las mias he puesto, por haberme incitado, como todas las demás cosas de su divino ingenio, á seguirle en la imitacion destos Salmos[2]. » Quant aux trois dizains composés à propos de la translation des saints Juste et Pasteur de Huesca à Alcalá en 1568[3], et au sonnet en l'honneur d'un poème de Gaspar

1. En cours d'impression dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*.

2. Comme D. Juan Catalina Garcia, je ne connais ce volume que par la description de Gallardo, *Ensayo*, t. IV, col. 1000.

3. Ambrosio de Morales, *La vida, el martyrio, la invencion, las grandezas y las translaciones de los gloriosos niños martyres san Justo y Pastor*, Alcalá, 1568, in-4° (Voy.

García de Alarcon sur la victoire de D. Alvaro de Bazán aux Açores[1], l'authenticité ne m'en paraît pas établie. En 1568, D. Bernardino se trouvait aux côtés du duc d'Albe en Flandre et vraisemblablement trop occupé par son métier de soldat pour rimer des « gloses ». A la vérité, nous savons par la relation d'Ambrosio de Morales qu'un frère aîné de notre auteur, D. Alonso de Mendoza, professeur d'Écriture sainte à Alcalá, prit part à la fête de la translation en prêchant un sermon[2]; D. Alonso aurait pu demander à son cadet quelques vers comme un hommage à la ville où il avait fait ses études. On ne saurait donc retirer à ce dernier, sans autres preuves, la paternité de ces dizains, mais je ferai toutefois observer qu'il existait alors d'autres D. Bernardino de Mendoza, notamment un chanoine de la cathédrale de Tolède de la branche des comtes de Tendilla. En tout cas, le sonnet ne saurait être de notre D. Bernardino, puisque celui qui l'a composé se qualifie de chevalier de l'ordre de Malte : « caballero del hábito de S. Juan. »

D'autres compositions de Mendoza, et non plus seulement des vers pieux ou de circonstance comme ceux qui viennent d'être mentionnés, se trouvaient au XVIIe siècle entre les mains d'un de ses compatriotes, D. Francisco Torres y Pérez, qui en parle dans son histoire manuscrite de Guadalajara : « Manuscritas tengo sus obras poéticas que son dignas de ser más conocidas. » Malheureusement Torres n'en a produit qu'une seule strophe tirée d'une épître adressée au capitaine Francisco de Aldana, où il est fait allusion au lieu d'origine de l'auteur : *mi Guadalajara*[3]. Aldana, que D. Bernardino avait connu en Flandre[4], répondit à cette épître par une autre, qu'on peut lire au fol. 46 vº de son

Catálogo de la biblioteca de Salvá, nº 299). Ce traité a été réimprimé dans le tome Iᵉʳ des *Opúsculos castellanos* d'Ambrosio de Morales, Madrid, 1793. Les dizains de Don Bernardino de Mendoza se trouvent à la page 227 de cette réimpression.

1. Voy. Gallardo, *Ensayo*, t. III, col. 17.

2. « Predicó el Doctor Don Alonso de Mendoza, hermano del Conde de Coruña, sobrino [ou mieux *sobrino segundo*, petit-neveu] del cardenal Don Fray Francisco Ximenez y catedrático de Sagrada Escritura en esta su Universidad » (éd. de 1793, p. 215).

3. Cette strophe a été citée par D. Juan Catalina García.

4. Mendoza ne parle qu'une seule fois d'Aldana dans ses *Comentarios* (livre XII, ch. 9) et tout à fait en passant.

recueil : *Todas las obras que hasta agora se han podido hallar del capitan Francisco de Aldana, alcayde de San Sebastian, que fue maestro de campo general del Rey de Portugal en la jornada de Africa, a do murio peleando.* Madrid, Luis Sanchez, 1593. Cette réponse accuse l'amitié sincère des deux compagnons d'armes dont l'un devait trouver une mort glorieuse sur la terre africaine.

Dulce amigo y señor Don Bernardino,
Vuestra carta ley, que escrita vino
En verso, cuya alegre consonancia
Està do la virtud reside y mora.
Cosa admirable es esta que aun en cosas
A vuestro entendimiento tan ligeras,
Como el trato comun de amigas cartas,
Jamas querays dexar lugar alguno
Do la virtud no este puesta en su medio.
Parece bien que soys de la natura
Hijo fauorecido y regalado...

Après, Aldana se perd dans des considérations générales et des moralités assez banales qui manquent d'intérêt. L'épître, d'ailleurs inachevée, n'a pas reçu le coup de lime; le style en est lâche et mou, on n'y sent nulle part le joli entrain et la grâce spirituelle qui recommandent le dialogue entre sa tête et son pied, que le capitaine écrivit après avoir été blessé d'un coup de mousquet au siège de Harlem :

Conuersacion que en la cama
Entre vn pie despedaçado,
De vn mosquetaço passado,
Y la cabeça su ama
Passò de golfo lançado...

Une pièce de Mendoza, qui figurait peut-être dans le recueil manuscrit vu par Torres, nous a été par hasard conservée dans sa correspondance diplomatique; je veux parler d'une imitation de l'ode d'Horace *O navis*, que l'ambassadeur rima pendant son séjour en France et qu'il envoya à D. Martín de Idiaquez avec le billet que voici, recommandant au secrétaire d'État de la communiquer à son parent D. Juan[1].

1. Arch. nat., K 1569, n° 19.

Con esta embio a V. M. vna cancion que hize tiempo ha, rezelando que se alargaria mi quedada en Francia, y la imbencion della es tomada de vna oda de Oratio que empieça *O navis*. Della juzgara V. M. si conocia en lo que hauian de parar las cossas, y no ocupara a V. M. con semejante lectura el tiempo sino fuera fuerça afloxar algun rato la cuerda al arco, y quando lo venga estar la del señor Don Juan de Idiaquez, cuyas manos beso, suplico a V. M. se la muestre para que rya viendo en lo que bienen a romper lanças mis melarchias[1] y ceguedad... De Paris, 30 de octubre 1589.

Par malheur la transcription de cette ode, due à quelque secrétaire, a été exécutée avec beaucoup de négligence, et ce serait faire tort à Mendoza que de la reproduire ici intégralement. Je n'en donnerai donc que les deux premières strophes qui permettront au moins d'apprécier le style poétique de l'ambassadeur.

Cançion.

Astrosa naueçilla miserable,
a quien el tiempo tiene consumida
y los luengos vïajes tan cascada
que estas por las mas partes toda hendida
auierta en los costados, deleznable
la clauaçon y quilla quebrantada,
de puro mal tratada;
por no ser de prouecho te han varado.
hauiendote dexado

1. Ce mot est synonyme de *mélancolie*: « Melancólico, triste y pensativo en commun accepcion. Algunos dizen Melarchia y Melarchico » (Covarrubias, *Tesoro*, s. v. *Melancolia*). On trouve le mot chez D. Diego de Mendoza qui le dit usité de son temps en Catalogne :

Tómame en esta tierra una dolencia
Que en Cataluña llaman *melarquia*,
La cual me acaba el seso y la paciencia

(*Obras poéticas*, éd. Knapp, p. 130).

Il se trouve aussi dans une satire imprimée par Knapp parmi les poésies de Mendoza, mais qui n'appartient pas à ce poète :

Desmayos, bazo, reumas, *melarquia*,
Quien no las tiene no puede llamarse
Dama...

(*Obras poéticas*, p. 214).

Enfin je l'ai encore relevé chez Hernando de Acuña (*Varias poesías*, éd. de Madrid, 1804, p. 110) et dans la *Vida y tiempo de Maricastaña* de D. Fernando de Guzmán (Gallardo, *Ensayo*, t. IV, col. 1530). D'où vient-il? Mon ami M. A. Thomas me renvoie à *archée*: « principe universel de la vie dans Paracelse », mais on ne voit pas bien comment le mot composé aurait été construit.

fuera del mar tendida en el arena
    masteles ni antena,
al agua descubierta, al sol, al viento,
siruiendo a la carcoma de alimento.

    Pues ¿ como, estando tal, querras agora
disponerte a sufrir de nueuo afrenta
del inconstante Reyno de Neptuno,
cuya saña no offresçe ni presenta
sino ser asaltada cada hora
de mill combates sin descanso alguno
¿ Y el furor importuno
otra vez tentaras de aquellas ondas,
que en las arenas hondas
te pongan y al momento alla en el çielo,
viuiendo con reçelo
si el fin de vna tormenta ya passada
dara principio a otra mas pesada ?...

Ces quelques essais ne prouvent pas qu'il y ait eu chez Mendoza l'étoffe d'un poète ni même d'un rimeur habile, mais ils supposent un certain goût pour les choses de l'esprit, une culture classique appréciable[1] qui devint rare, au cours du XVIIe siècle, chez les gens de qualité, mais qu'on rencontre heureusement encore au XVIe chez ceux que leur condition de cadets laissait libres de se vouer aux études littéraires et qui savaient mettre à profit cette liberté.

ALFRED MOREL-FATIO.

1. Le cardinal de Granvelle, qui ne prisait pas beaucoup le caractère de Mendoza, lui reconnaît toutefois « quelque littérature ». Dans une lettre adressée le 7 octobre 1584 à D. Juan de Idiaquez, il écrit : « Con otra manera de gente havra de negociar Don Bernardino en Françia que con Ingleses. Plegue a Dios acierte, que yo dudo dello, aunque sea tan buen cauallero y tenga algunas letras » (*Correspondance de Granvelle*, t. XI, p. 324).

NUEVOS DATOS
ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL
EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda série*[1])

Siglo XVI

1581

12. — Carta de pago de Pedro de Saldaña, autor de comedias, de 18.750 maravedises á cuenta de los Autos que ha de hacer con su compañia en Toledo en la fiesta del Santísimo de este año. — Toledo, 12 Mayo 1581.

(Bib. Nac. — Papeles del Maestro Barbieri.)

13. — Cargo de las comedias del año 1581 para el Hospital de la Pasión y cofradía de la Soledad.

30 noviembre 1581. — Ganasa representó en la Cruz y fue el primer día que hubo comedia despues de la muerte de la reina Ana. « Y de todo el aprovechamiento de la comedia, sin la representacion, se allegaron ducientos y setenta reales y medio de que cupo a la cofradia de la Soledad de la tercia parte que lleva noventa reales y cinco maravedis, y a la Pasion le cupo de sus dos tercias partes ciento y ochenta reales y doce maravedis. »

Diciembre 3. — No representó Ganasa en el teatro de la Cruz porque lo hizo al Consejo de Cruzada en casa del Comisario general; Galvez representó en el corral de la Pacheca « la primera comedia que en este año hizo ».

4. Ganasa en la Cruz.

5, 7, 8. Ganasa en la Cruz y Galvez en la Pacheca.

10. *Id.* « Este dia representó Alonso Rodriguez, el de Toledo, la primera farsa en el corral de Puente y envió de todo aprovechamiento, con la representacion, 54 reales. »

12, 14 y 16. Ganasa en la Cruz, y Galvez en la Pacheca.

17 y 18. Ganasa, Galvez y Rodriguez en la Cruz, Pacheca y Puente, respectivamente.

19, 20 y 21. Ganasa en la Cruz, y Galvez en la Pacheca.

22. Granado en la Pacheca.

1. Voir le *Bull. Hispan.*, 1906 (t. VIII), p. 71.

23. Saldaña en la Cruz.

24. Ganasa en la Cruz, Galvez en la Pacheca y Saldaña, por primera vez, en el corral de Puente.

25. Ganasa, Galvez y Saldaña en la Cruz, Pacheca y Puente.

26. Saldaña en la Cruz, Galvez en la Pacheca. Ganasa representó al presidente del Consejo.

27 y 28. Ganasa. Galvez y Saldaña.

29. Saldaña.

30. Ganasa, Galvez y Saldaña.

31. Ganasa y Galvez. « No representó Saldaña porque el y su compañia estuvieron en la Cruz viendo a los Italianos. »

(Archivo de la Diputación. VII, 115, 2. y 59. 2, XII, 17.)

1582

14. — Cargo de las comedias del año 1582 para el Hospital de la Pasión y cofradía de la Soledad.

Enero. — 1. Representaron Ganasa. Galvez y Saldaña.

2. Galvez.

3 y 4. Ganasa y Galvez.

5. Saldaña en la Pacheca.

6. Ganasa, Galvez y Saldaña.

7. Ganasa y Galvez.

8. Saldaña en la Cruz. Galvez y Juan Granado salieron para Valladolid.

9. Ganasa en la Cruz.

10. Saldaña en la Cruz.

11. Ganasa en la Cruz.

12. Saldaña en la Pacheca.

14. Saldaña en la Cruz. No representaron los Italianos por estar enfermos algunos de ellos.

15. Saldaña en la Pacheca, Velazquez en la Cruz « y fue su primera representacion ».

16. Ganasa en la Cruz, « que es el de las obras pias » ; Saldaña en la Pacheca.

17. Velazquez en la Cruz.

20. Velazquez en la Cruz, Saldaña en la Pacheca. No representaron los Italianos en la Cruz por estar en Guadalajara a la boda de D. Rodrigo de Mendoza [1].

1. (Enero 1582, sábado) « Salió a representar Ganasa el italiano una comedia, la cual... oyeron con mucho aplauso y por haber tanta gente no se pudo representar en el tablado que para ello establa hecho... »

« Domingo siguiente... á la noche representó Ganasa el italiano, con que se entretuvieron hasta que fue hora de cenar. »

(Relacion de todo lo sucedido en los casamientos de los señores Don Rodrigo

21. Saldaña en la Cruz, Velazquez en la Pacheca
22. Velazquez en la Cruz.
23. Velazquez en la Cruz. Saldaña en la Pacheca.
24. Saldaña en la Cruz.
25. Velazquez en la Cruz.
26. Saldaña en la Cruz.
28 y 29. Saldaña en la Cruz. Velazquez en la Pacheca.
30. Velazquez en la Cruz.
31. Saldaña en la Cruz.

Febrero. — 2. Saldaña en la Cruz.

4. No hubo representaciones por la procesion general para recoger los pobres mendigos en el Hospital general.

5. Velazquez en la Cruz.

6. Ganasa en la Cruz « y fue la primera que hizo despues que vino de Guadalajara ».

7. Saldaña en la Cruz.
8. Ganasa en la Cruz.
9. Velazquez en la Cruz.
10. Saldaña en la Cruz.

11. Domingo. Velazquez en la Pacheca. Ganasa en la Cruz y Saldaña en el corral de Puente.

12. Velazquez en la Cruz.
13. Ganasa en la Cruz.
14. Saldaña en la Cruz.
15. Ganasa en la Cruz.
16. Velazquez en la Cruz.
17. Saldaña en la Cruz.

18. Domingo. Ganasa, Velazquez y Saldaña en los corrales de la Cruz, Puente y la Pacheca respectivamente.

19. Ganasa en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.
20. Ganasa en la Cruz, Saldaña en la Pacheca.
21. Velazquez en la Pacheca, Ganasa en la Cruz.
22. Ganasa en la Cruz, Saldaña en la Pacheca.
23. Ganasa en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.
24. Velazquez en la Cruz, Saldaña en la Pacheca.
25 y 26. Saldaña en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.

27. Saldaña en la Pacheca. Velazquez en la Cruz. « No representó Ganasa a causa de su prision. »

Abril. — 16. Segundo día de Pascua. Velazquez en la Cruz « y fue el primero dia de representacion despues de la quaresma deste dicho año ».

y Doña Ana de Mendoza, hijo y hermano del señor Marques de Cenete y Duque del Infantado, que se celebraron en la ciudad de Guadalajara á 20 de Enero de 1582. Relaciones historicas de los siglos XVI y XVII. — Madrid, MDCCCXCVI.)

17. Cisneros en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.
18. Cisneros en la Cruz.
19. Velazquez en la Cruz.
20. Cisneros en la Cruz.
21, 22 y 23. Velazquez en la Cruz.
24. Cisneros en la Cruz.
25. Cisneros en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.
26. Velazquez en la Cruz.
27. Cisneros en la Cruz.
27. Velazquez en la Cruz, Cisneros en la Pacheca.
30. Cisneros en la Cruz.
Mayo. — 1. Cisneros en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.
2 y 3. Velazquez en la Cruz.
4. Cisneros en la Cruz.
5. Velazquez en la Cruz.
6. Cisneros en la Cruz. Velazquez en la Pacheca.
7. Cisneros en la Cruz.
8 y 10. Velazquez en la Cruz.
11. Cisneros la Cruz.
13. Velazquez en la Cruz, Cisneros en la Pacheca.
14. Velazquez en la Cruz.
15. Cisneros en la Cruz.
16. Velazquez en la Cruz.
17. Cisneros en la Cruz.
20. Cisneros en la Cruz, Velazquez en la Pacheca.
21. Cisneros en la Cruz.
23. Velazquez en la Cruz.
24. Velazquez en la Cruz, Cisneros en la Pacheca.
25. Cisneros en la Cruz.
26. Velazquez en la Cruz.
27. Velazquez en la Pacheca, Cisneros en la Cruz.
28. Velazquez en la Cruz.
29. Cisneros en la Cruz.
Junio. — 1. Cisneros en la Cruz.
2. Velazquez en la Cruz.
3. Velazquez en la Cruz, Cisneros en la Pacheca.
4. Velazquez en la Cruz.
5 y 6. Cisneros en la Cruz.
7. Velazquez en la Cruz.
8. Cisneros en la Cruz.
9. Velazquez en la Cruz.
10. Velazquez en la Pacheca, Cisneros en la Cruz.
11. Velazquez en la Cruz, Cisneros en la Pacheca.
19 y 20. Cisneros en la Cruz.

29. Un italiano volteó en la Pacheca y siguió trabajando con sus volteadores hasta el día de Santiago.

Julio. — En 29 de julio hubo *juego de manos* y siguió durante algunos dias.

Agosto. — 5. Hizo Saldaña « una comedia en el teatro de las obras pias, que fue la primera que representó despues de la tasa del quartillo ». El volteador trabajó en la Pacheca.

6. Saldaña en la Cruz. El volteador en la Pacheca.

10, 13 y 15. Saldaña hizo comedia en la Cruz. El volteador trabajó en la Pacheca.

16 y 19. Saldaña en la Cruz.

24. Saldaña representó en la Cruz y los *Italianos nuevos* hicieron otra comedia en la Pacheca.

26. Saldaña en la Cruz y los *Corteses* en la Pacheca.

Septiembre. — 2, 8, 9, 16, 21 y 23. Saldaña en la Cruz y los *Corteses* en la Pacheca.

29 y 30. Los *Italianos nuevos*.

Octubre. — 17 y 18. Los Italianos.

28. Osorio y los Italianos.

31. Osorio y los Italianos.

Noviembre. — 1. Osorio y los Italianos.

7, 14 y 15. Angulo y los *Corteses*.

Diciembre. — 12. Alonso Rodriguez.

18 y 19. Alonso Rodriguez. Hubo títeres en la Pachecca.

21, 25, 26, 27, 28. Alonso Rodriguez.

(Archivo de la Diputación provincial VII, 115, 2, y 59, 2, XII (2400), 17.)

15. — Escritura de venta de dos pares de casas y corrales otorgada por el Dr Alava de Ibarra, médico de S. M., por sí y como legítimo administrador de su hijo D. Juan, en favor de los diputados de la cofradía de Na Sa de la Soledad y Niños expósitos, en la calle del Príncipe, por precio de 800 ducados. Madrid, 19 Febrero 1582.

(Archivo de la Diputación provincial, 59, 2, XII, 12.)

16. — Venta de las dos tercias partes de las casas de la calle del Príncipe que fueron del Dr Alava de Ibarra otorgada en favor de los diputados de la cofradía de la Pasión por los de la cofradía de la Soledad y Niños expósitos en precio de 200,000 maravedises. Madrid, 10 Marzo 1582.

(Archivo de la Diputación provincial, 59, 2, XII, 13.)

1583

17. — Obligación y concierto de Miguel Vazquez y su muger Juana Vazquez, y Luís de Molina, oficiales de comedias, de trabajar en la

compañía de Juan Limos, autor de comedias, desde hoy día de la fecha hasta Carnestolendas de 1584, cobrando 9 reales y medio para los tres al terminar cada representación, y además darles de comer, beber, posada y camisas lavadas, y toda costa de camino, porte y carruaje. Madrid, 15 Marzo 1583.

(Sancho de Quevedo, 1580 à 86, fº 378.)

18. — Obligación de Juan Limos, autor de comedias, de pagar á Jusepe de Cuevas, vecino de Madrid, cuatro ducados por el alquiler de 3 tunicelas de tafetán y otros vestidos de representar, desde hoy día de la fecha hasta 15 días después de Pascua de flores, con obligación de devolverlos sin mancha ni rotura. Madrid, 15 Marzo 1583. Firma el fiador Rodrigo Osorio, *oficial de comedias.*

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86, fº 380.)

19. — Concierto de Pedro de Ochoa, *oficial de comedias*, con Juan Limos, autor de comedias, para trabajar en su compañía hasta Carnestolendas de 1584.

El autor le pagará por cada representación tres reales al acabar de hacerla, y además se obliga á darle de «comer e beber, posada y cama y camisas labadas y toda costa de camino de portes y carruaje», y no despedirle, y si le despidiere, le dará entonces 30 ducados. Madrid, 15 Marzo 1583. Testigo : Rodrigo Osorio.

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86.)

20. — Obligación de Alonso Rodriguez, autor de comedias, estante en la corte, de pagar á Barnabé Román, mercader vecino de Toledo, y a Gaspar de Rojas, vecino de Madrid, 172 reales que les debe de resto de tódas sus cuentas. Madrid, 25 Mayo 1583.

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86, fº 226.)

21. — Obligación de Abagaro Francisco Baldes, autor de comedias, estante en Madrid, de pagar á Diego Navarro, representante, 592 reales de plata que le debe de las representaciones que ha hecho andando en su compañía hasta hoy día de la fecha, y que pagará para Carnestolendas de 1584. Madrid, 6 septiembre 1583.

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86, fº 365.)

22. — Obligación de Gabriel Angel, farsante, y de su muger, Juana de Prado, de pagar à Diego de Puelles, farsante, 200 reales de plata que les ha prestado, y que devolverán para las próximas Carnestolendas. Madrid, 13 octubre 1583.

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86, fº 357.)

(A suivre.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

CARTAPACIO

DE

DIFERENTES VERSOS A DIVERSOS ASUNTOS

COMPUESTOS Ó RECOGIDOS

POR

MATEO ROSAS DE OQUENDO

Uno de tantos aventureros como arrancaron de España los espejismos de *las Indias* en los siglos XVI y XVII fué el autor de las composiciones que siguen, todas en verso, si no muy poéticas. Recogió además en una especie de Cancionero que el conde de Guimerá llama *Cartapacio*, otras muchas de poetas de aquellos siglos, entremezcladas con noticias históricas de la península y de América y algún escrito jocoso, de equívocos obscenos; todo esto en prosa. Para dar idea de lo que el manuscrito contiene se inserta íntegra al fin la tabla de las 236 piezas que le componen.

Tal vez una sencilla autobiografía nos hubiera interesado más que muchas de las prolijas moralidades del buen Juán Sánchez; pero puesto que prefirió moralizar, aunque con imágenes por demás atrevidas y lúbricas, resignémonos á utilizar lo curioso, que algo hay en las descripciones de costumbres y vicios del Perú[1] y de Méjico en época todavía no muy lejana de la conquista.

A poco se reducen los datos biográficos que pueden recogerse en los versos del autor. Usó en América á modo de

1. Por ejemplo, la mención de aquellos bailes lascivos llamados Puertorico, Zarabanda, Valona, Churumba, Taparque, Chacona, Totarque, unos importados y otros indígenas.

nombre de guerra el de Juán Sánchez, «porque por causas justas le convino disfrazarse,» según dicen las damas de Lima en su carta. Su verdadero nombre fué Mateo Rosas de Oquendo. Con este dato por única base no es fácil dar con los de pueblo natal, fecha de nacimiento y demás circunstancias de su vida.

Porque él dice que en 1598 tenía treinta y nueve navidades se puede fijar en 1559 el año de su venida al mundo. Estaba soltero en aquella fecha, y á pesar del mareo que sufrió, no debió ser su primer viaje marítimo el que describe en un romance entre serio y burlesco refiriendo su pasaje á Génova, *siendo mozo,* en la armada de 27 velas al mando del príncipe de Melfi, Juan Andrea, donde iban desde Barcelona á Irlanda los archiduques Alberto é Isabel, por cuanto ésta travesía se realizó en 1600 y sus noticias del Perú son de 1598.

Ni Génova ni Italia lograron interesarle, y desde aquella ciudad dió vuelta á España obedeciendo al consejo tristemente profético de cierto anciano. Como el otro aventurero Miguel de Castro, parecía, al menos en esta época, más atento á los goces de la materia que á los del espíritu. Así en Génova ve por casualidad y de pasada sólo reliquias de santos; dice que no tiene envidia alguna de Italia; pero le entusiasma Marsella porque allí las mujeres le besaban y se dejaban besar.

En otro lugar nos dice que dió una vuelta al mundo como la de Magallanes; mas no quiso revelarnos ni fechas ni motivos.

Su retrato físico está trazado por él en estas frases :

...soy un poco taheño,
los ojos negros y grandes,
algo tibio de color,
y el cuerpo de pocas carnes.

Para conocer algo su condición social y sus cualidades morales pueden servir estas sus declaraciones :

Solo yo soy un pobrete
sin Don y con mil azares,
con un nacimiento humilde
y un título de Juan Sanchez.

Soy una grulla en velar
y un Argos en recelarme,
un Cid en acometer
y una liebre en retirarme[1].

Fué soldado, como dice en su *Conversión* :

No me busquen en el siglo
los que en el siglo me vieron,
que si *del Rey fuí soldado*
de Dios voy agora á serlo.

Vecino de Tucumán á fines del siglo XVI, estudió allí un curso de artes y nigromancia.

Predicó, como va á verse, moralidad, pero no con el ejemplo (y así lo declara terminantemente), porque, acaso á impulsos de la vanidad, confiesa que algunas casadas le dejaron mandas en sus testamentos, é hicieron que sus maridos legitimasen á bastardos del *poeta* (?) quitando de sus hijuelas á los propios para heredar á aquéllos.

A pesar de esto, fuertes contratiempos debió sufrir en el Perú porque fuertemente cierra contra él en sus versos, al

1. No se compadece bien esta humildad que confiesa con estos elogios de las damas de Lima, tal vez hijos de la adulación, si ya no es que fueron escritos por él mismo, cosa de que hay tantos ejemplos en poetas y no poetas.

El fue nuestro coronista
y en versos hinchados, graves,
ha acudido á lo que suelen
caballeros de sus partes.

. . . .

Al fin es Mateo de Oquendo
en hábito de Juan Sanchez,
que á su ser y nombre ilustre
no hay vestidura que alcance.

. . . .

Defensor del trato noble,
persecucion del infame,
en nuestras casas brinquiño
y nuestro espejo en la calle.
Entre amigos apacible,
entre damas agradable,
con nobles manso y discreto,
con pícaros arrogante.
Agudo en sus argumentos,
en conversacion afable,
en términos comedido,
limpio y galan en su traje.

tiempo que llora su prosperidad pasada y su desgracia presente :

Desengaños provechosos
de un experto navegante
que á las barrancas del mundo
quiso el cielo que llegase
mojada el alma y el cuerpo
de los duras tempestades
donde estuvieron los dos
bien á pique de anegarse.
Soy del templo de fortuna
la rediculosa imagen
que adoró el Perú soberbio
tan rico como ynorante.
Derribóme el propio cielo.
que el mundo no fué bastante,
porque á prueba de sus tiros
fabriqué mi baluarte.
Diome fortuna su cumbre.
y al tiempo del derribarme,
dexome sin bien ni bienes,
ni amigos á quien quexarme.
Pasé por siglos de oro
el golfo de adversidades,
ayer cortesano ilustre,
oy un pobre caminante.
Pasando por la memoria
aquel rigoroso trance,
me olvidó de compasion,
dió voces á la otra parte.
Nueve años he callado.
tiempo será de que hable,
aunque el callar estas cosas
es el oro que mas vale.
. . . .

Y al despedirse de aquellas tierras, dice :

O tierra de confusion,
fuego del cielo te abrase!
ante Dios te pediré
diez años que me usurpaste.

Si siente dejar el Perú es sólo por dos prendas que en él deja y que rescataría con sangre del corazón. Si al llegar á Castilla preguntare por el Perú, será sólo por ellas. Parece tratarse de dos hijas.

Mas luego en su *Conversión* se arrepiente de lo dicho contra el Perú y escribe :

O mi Perú mal pagado!
perdóname, ilustre reino,
que habiendo sido mi abrigo
vine yo á pegarte fuego.
Traté mal tu presuncion
y descubrí tus secretos,
habiendo sido su daño
hijo de mi mal ejemplo.

Es simpática su franqueza cuando alude algo humorísticamente á su vida de soldado. Su espada no se ha teñido en sangre, y aunque tiene diez heridas mortales, no las recibió en acción de guerra, sino en otras muy agenas de toda lucha. Una vez sale con expedición militar por el Tucumán; caminan tres días y fundan una ciudad, « si son ciudad cuatro corrales, » como él dice. Su gobernador le nombra oficial de las Reales haciendas. Júntanse en cabildo y escriben al Virrey un pliego de « disparates » (*sic*) en que relatan cómo estuvieron tres días arreo combatiendo contra 20,000 indios capayanes, y por tanto piden como recompensa libertades y franquezas.

La verdad fué, añade, que los infelices naturales nos dieron de muy buena gana su tierra, sus chozas y sus pobres ajuares, y de sangre no se derramó una onza.

No es probable que esta expedición pintada tan del natural no fuese única, ni mucho menos?

Curiosa y bien hecha, como de quien la ha sufrido, es la descripción de la vida del soldado pobre, que empieza :

Vosotros soldados pobres,
solos, tristes, miserables,
los que sin ir á palacio
andais por los arrabales,
y en conservar vuestras vidas
mostrais ingenios mas graves
que Juanelo en su artificio
y en los reloxes que hace,
que él saca el agua del rio,
vosotros el pan del aire,
etc.

De tomar en serio la carta de las damas de Lima á las de Méjico, Oquendo salió mal humorado del Perú[1], tal vez para buscar mejor suerte en Nueva España. Si las composiciones en que elogia esta tierra son suyas, parece indicio de que encontró alivio. Las damas limeñas escriben á las mejicanas :

Dichosa vuestra laguna
pues que merece gozalle,
y desdichado Perú
pues no supo granjealle!

Aunque en la *Sátira* sus censuras son generales contra todos los estados, las mujeres son el blanco preferente de sus tiros. Como Boccaccio, como Torrellas, como Roig en especial, y tantos otros, guardadas las debidas proporciones, Oquendo recopila en terrible ramillete cuantos engaños y malas artes se las han echado en cara. Si, según asegura, jamás le dieron joya ni cosa que le aprovechase, sólo cosillas insignificantes,

pelo, anillos y cadenas
y tantas cosas tan buenas
para hacer nidos de urraca.

como dijo Campoamor, y la que más le quiso, pesares, se explicaría su inquina, cual se explica la del italiano desdeñado por la viuda; lo que no quedaría bien parado sería su desinterés.

Por supuesto que todas las trapazerías femeninas que relata como usuales en el Perú eran muy corrientes también en la metrópoli. Basta leer á nuestros colectores de *Avisos* de aquellas épocas.

Igualmente caen bajo su férula así los que pasaban á las Indias presumiendo de linajudos, como en general los que debían su posición y riquezas al nacimiento y no al trabajo. En esto es un modernista cumplido. He aquí una alusión á los primeros :

Qué buena fuera la mar
y amiga de gente grave
si lo que hace con los vinos
hiciera con los linages,
que avinagrando los ruines
los buenos perficionase!

1. Acaso en 1598, fecha aparente de la *Sátira* en que dice : *agora que yo me voy.*

Y sus teorías sobre la nobleza fundada en el nacimiento y en general sobre los ricos :

Cosa vil es la nobleza
pues tales efectos hace:
busquemos todos oficios,
que ellos dan las calidades.

. . . .

De rodillas y llorando
os pedimos lo que es nuestro.
y estais mirando á tas nubes
que salen de vuestros pechos.

. . . .

... alli os pediré ante Dios
donde anda todo derecho
quereros hacer señores
de lo que sois despenseros.

A juzgar por sus citas de clásicos, de Jorge Manrique, Lope, Tirso, y por sus alusiones á historias de la antigüedad, con nombres no siempre correctamente escritos, debió tener regular ilustración, por lo menos bastante lectura. Demuéstralo su cuidado al copiar en este manuscrito muchas poesías de Cervantes, Góngora y otros buenos poetas. De algunos conservan sus versos evidentes reminiscencias; por ejemplo, cuando hablando de una pícara que finge pureza dice :

... y ha tenido sobre el muro
mas gentes que Roncesvalles,

se acuerda seguramente de aquel conocido romance de Quevedo

Fuimos sobre vos, señora, &ª

Entre los versos hay también algo de aquellos encarnizados torneos de pluma tan frecuentes en los Cancioneros, en que se vejaba terriblemente al poeta, y éste ó un amigo al contestar se cobraban con creces de los ultrajes poniéndose en los cuernos de la luna.

Para más semejanza con los aventureros de aquellos tiempos que desde las turbulencias de la guerra y los desórdenes del vicio pasaban á las austeridades del claustro, Oquendo en su *Conversión* dice adios á la Corte y va á buscar al yermo

penitencia y silencio. Es la más sentida de sus poesías, como de hombre ya desengañado, más amigo de la verdad que de floreos retóricos.

La filosofía que en ella aparece es la filosofía vulgar del desengaño mundano que ya apuntaba en la *Sátira* cuando decía en no mal pergeñados versos, aunque con imágenes no muy poéticas :

Yo del retablo del mundo
adoré la falsa imagen.
  y aunque le dí la rodilla
y le ofrecí vasallaje,
ya con las aguas del cielo
voy jabonando su almagre.
  De su respetado templo
veneraba los altares,
doblaba sus ornamentos
y madrugaba a incensalle:
  mas ya el idólatra gusto
dexó los ritos bestiales,
echó sus aras por tierra
y profanó los altares:
  olvidó sus ceremonias
y las horas infernales
por ocupar las que quedan
en ejercicios loables;
  derribó sus edificios,
sus torres y campanares
y a sus propios enemigos
dió libremente las llaves.
  Yo acompañé su escuadrón
con la insinia tremolante,
descubrí nuevos caminos,
expugné lo inexpugnable.
  allané fuertes castillos.
gané seguras ciudades;
con balas de blanda cera
rompí muros de diamante;
  batí en mi reino moneda
y hallé quien me la tomase:
establecí nuevas leyes,
sembré costumbres y trajes.
  nuevos modos de vivir,
nuevo contrato y lenguaje;
enmudecí los discretos.
y dí lengua á los salvajes:
  formé nubes en la tierra
y edificios en el aire:

con amigos hice treguas
y con enemigos paces;
cursé en la escuela de Ulises,
acredité la de Marte,
fuí con franceses francés,
aleman con alemanes;
consideré las estrellas,
desentrañé minerales,
pregoné guerras injustas,
acrecenté enemistades.
Deste arte viví, si es vida
la que tan mal se reparte,
con mas dioses que un egipcio
y mas sin Dios que un alarbe.

Las demás composiciones no tengo certeza absoluta de que sean de su pluma. En unas se llama el pastor Andronio; en otras Lucinio, amante de Rosilla. Con más erudición que la mía, acaso podrán señalarse sus verdaderos autores. Por alguna semejanza que se me antoja ver en el estilo, por hablarse de Méjico y otras partes de América que recorrió Oquendo, puede atribuírselas sin temeridad quien no se precie de erudito. Después de todo, ofrecen alguna curiosidad, y por lo menos son muestra de lo al parecer inédito en el manuscrito.

Es éste de letra del S. XVI, y casi puede considerársele autógrafo. En una de las guardas, y de letra del Conde de Guimerá, se lee : « Cartapacio de diferentes versos á diversos asuntos por el año de 1598 y los siguientes. »

En la primera guarda escribió Gayangos : « Este manuscrito cita Barcia en su Epítome de la Biblioteca occidental y oriental como existente en la de Villahumbrosa. Fué acaso rodando hasta Londres donde yo le compré en 1840. » Con la biblioteca del citado Gayangos ingresó pocos años hace en la Biblioteca nacional. El tejuelo reza : « *Sátira de Oquendo.* »

(A suivre.) A. PAZ Y MÉLIA.

UN ROMANCE DE CARLOS BOYL

Le romance de Boyl qui est imprimé à la suite de ces quelques notes, n'est pas inédit; mais l'ouvrage dans lequel il se trouve est devenu si rare qu'apparemment bien peu de personnes ont pu le lire. Cet ouvrage, c'est la *Segunda | parte de la | Sylva de los | versos y Loas | de Lisandro | Compuesta por Don Carlos Boyl | A la divina Menandra | [Escudo] | En Valencia | Impressa por Miguel Prats | Año, 1600*. Ni Salvá ni Gallardo ne l'ont connu; les biographes valenciens, Rodríguez, Ximeno, Fuster, l'ont ignoré. Il a été signalé pour la première fois, à ma connaissance, dans l'édition E. Mérimée des *Mocedades del Cid*, introduction, page xiv, en note; une brève description en est donnée d'après l'exemplaire qui a appartenu au poète Maynard et qui est maintenant à la Bibliothèque municipale de Toulouse. Depuis lors, M. José E. Serrano Morales a signalé ce même ouvrage, mais sans le connaître autrement que par la note précitée, dans son livre si riche et si exactement informé sur *las Imprentas que han existido en Valencia* (p. 467); tout ce qu'il a pu apporter de nouveau sur ce point, ç'a été d'identifier l'imprimeur Miguel Prats avec un Miguel Prados, qui publia à Valencia, en 1583, la *Flor de varios y nuevos Romances* par Andrés de Villalta, et, à Lérida, en 1578, le *Libro de Orlando determinado* par D. Martín de Bolea. Si, comme ces détails semblent l'indiquer, l'on ne connaît jusqu'à présent de la *Segunda parte de la Sylva* que l'exemplaire toulousain, il ne sera pas superflu de reproduire ici l'une des poésies les plus curieuses du recueil et d'en indiquer brièvement l'intérêt.

Ce qui donne au romance réimprimé une valeur particulière, c'est, en premier lieu, qu'il nous fournit des détails nouveaux et précis sur la vie de Boyl et sur l'unique *comedia* que nous

ayons conservée de lui. Cette *comedia*, qui est intitulée *El marido assigurado*, a été imprimée pour la première fois dans le *Norte de la poesia española* (Valencia, 1616). Mais quand donc a-t-elle été composée? On n'était pas pressé à Valencia, au commencement du xviie siècle, de constituer des recueils de *comedias* et on laissait celles-ci pendant longtemps abandonnées à l'isolement avant d'en former des collections. C'est ainsi que nous ne connaissons six comédies du chanoine Tárrega que par les *Doze comedias famosas de quatro poetas naturales de Valencia*, recueil qui fait pendant au *Norte de la poesia española*, et qui est daté de 1608; or, le chanoine Tárrega était mort depuis 1602, sans qu'on se fût pour cela pressé davantage de grouper ses œuvres, de leur donner en quelque sorte une forme définitive. Quoique, à la différence du chanoine, Boyl ait eu la satisfaction de voir imprimer sa pièce, il lui est pourtant arrivé, à lui aussi, de subir un long délai entre la composition et la publication. En effet, le romance actuel nous indique que *El marido assigurado* a été écrit au plus tard au début de 1604; il est daté, à la fin, par Boyl lui-même, avec une exactitude minutieuse, du 10 mars 1604 [1]; et comme, selon toute vraisemblance, il n'a pas été écrit immédiatement après la représentation de la pièce, c'est à l'année 1603 ou aux années précédentes qu'il faut reporter *El marido assigurado*.

Ce n'est pas seulement la date, ce sont encore les détails de la représentation que le romance de Lisandro nous fait connaître, au moins en partie. On sait combien il est rare que nous ayons des renseignements précis sur l'accueil fait à telle ou telle *comedia*, sur les applaudissements qu'elle a provoqués, sur les critiques qu'elle a subies. Je ne crois pas que pour un seul des dramaturges valenciens nous soyons authentiquement instruits des conditions dans lesquelles leurs *comedias* ont été soumises au public; il n'y a rien là-dessus que des assertions traditionnelles, vagues et non contrôlées, sans intérêt et sans valeur. Ici du moins nous apprenons en toute certitude qu'une

1. Il convient de signaler, sans y insister pour le moment, une difficulté bibliographique : le livre est daté de 1600, le romance de 1604. L'explication doit être ou bien que la date du titre est erronée, ou bien qu'au livre primitif, réellement imprimé en 1600, on a ajouté plus tard quelques pièces, notamment le *romance*.

sorte de cabale a été dirigée contre *El marido assigurado;* deux poètes, loin de respecter leur confrère en poésie, l'accusent d'avoir plagié sa *comedia* et d'en imposer au public la représentation avec une persistance impitoyable. Quel est d'ailleurs ce *Judío,* quel est ce *villano,* qui n'ont pas craint de céder à l'égard de Boyl à la plus basse envie? C'est ce que je n'ai pas réussi à savoir. Mais, connus ou inconnus, leur intervention maligne mérite d'être retenue : elle a profondément offensé Boyl, si nous en jugeons par l'insistance avec laquelle, dans le même livre, il se plaint des mauvais procédés de gens qui ne respectent personne.

En outre de cet intérêt historique, notre Romance présente aussi un intérêt littéraire. Il est en quelque sorte une ébauche, un essai de ce fameux Romance *a un licenciado que deseava hazer comedias,* qui a été publié comme un programme dans le *Norte de la poesia española,* en même temps que l'*Apologetico de las comedias españolas* de Ricardo de Turia. Non que le sujet et le développement soient identiques dans les deux Romances, mais ils sont analogues. Qu'il traite de la poésie en général ou qu'il traite particulièrement de la *comedia,* Boyl s'adresse toujours à un Licencié, désireux d'essayer ses forces et auquel il montre toutes les difficultés de la tentative. Par conséquent, dans les deux cas le sujet est présenté de la même façon, ou, pour mieux dire puisqu'il s'agit d'un homme de théâtre, la mise en scène est semblable.

M. Morel-Fatio, qui dans ce même *Bulletin* (janvier-mars 1902) a réimprimé et commenté le *Romance a un licenciado que deseava hazer comedias,* s'est demandé si le Licencié auquel s'adressait Boyl n'était pas « imaginaire ». A vrai dire, l'on est porté à croire, en lisant le Romance sur la poésie ou le Romance sur la *comedia,* à un artifice littéraire qui a paru commode au poète et dont il a usé, chaque fois qu'il devait discourir sur des questions théoriques de littérature, sans doute pour en rendre l'exposé moins abstrait. Mais l'examen de la *Segunda parte de la Sylva* amène sur ce point à l'opinion contraire. Là, en effet, nous apprenons que Boyl avait, parmi ses fidèles amis, un Licencié, auquel est précisément adressée l'*Epistola* qui, dans

le recueil, précède immédiatement notre Romance. Ce licencié portait un nom à souhait pour inspirer la verve poétique de Boyl : il s'appelait Gerónymo de Espejo et, comme on le suppose, Boyl n'a pas omis le jeu de mots, tout indiqué; c'est au début de l'*Epistola* qu'il lui envoie, dans des vers moins transparents que le cristal dont il y est parlé :

Espejo mio, si el amigo honrado
Es el crystal mas claro do se mira,
Quien gusta de viuir desengañado,
Buelue los ojos al dolor que admita
Al cielo que sustenta sus balanças
Con ser ausencia quien sus golpes tira...

Ce Gerónymo de Espejo fut un laborieux étudiant de l'Université de Valencia. Dans le *Libro de grados* n° 49 de cette Université, qui est gardé dans les archives de l'*Ayuntamiento* de Valencia, il y a, aux folios 105 r.-106 r., un document qui atteste que *Hieronymus Espejo, valentinus, liberalium artium baccalaureus*, a été jugé digne, à la date du 7 mai 1602, d'être promu *ad gradum baccalaureatus sacre theologie*. Impossible de savoir dans quelle voie ce bachelier double dirigea la suite de ses études. Fut-il licencié ès arts ou licencié en théologie? Les lacunes qui déparent la collection des *libros de grados*, empêchent de répondre à la question. L'on ne pourrait même affirmer que Gerónymo fût lié à un degré quelconque de parenté avec Alonso de Espejo, qui figure parmi les élèves de la même Université à la date du 13 octobre 1566 et du 18 décembre de la même année.

Quoi qu'il en soit de ses succès scolaires, Gerónymo de Espejo n'eut pas la sagesse de comprendre ce que Boyl lui disait à demi-mot, à savoir que mieux vaut s'abstenir de toute tentative poétique si l'on n'a pas reçu le don. Il voulut mesurer ses forces et il saisit l'occasion de la *Iusta poetica* qui, selon un usage si souvent pratiqué à Valencia, était célébrée dans cette ville, en 1606, pour la plus grande gloire du P. F. Domingo Anadón. De cette tentative de Espejo nous pouvons juger dans l'ouvrage suivant :

Verdadera | relacion de la vida, | muerte, y hechos milagrosos

del bendito P. F. Do- | mingo Anadon, portero, y limosnero del Con- | uento de Predicadores de Valencia. | Van añadidas cosas muy notables, cō vna Iusta Poe- | tica, que en su alabança se tuuo el año 1606. | Por el P. F. Vicente Gomez Dotor en Theo- | logia, y Lector de Prima en el proprio Cōuēto... Impressa en Valencia, junto al molino de Rouella | Año M. DC. VII. — 16 feuilles préliminaires et 351 pages.

L'apport de Espejo à la *Iusta poetica* est représenté par des *redondillas* (pp. 302-305) et par des *octavas* (pp. 312-313). Ni les unes ni les autres ne méritent d'arrêter l'attention. A peine peut-on retenir le début des *redondillas,* qui nous montre un Gerónymo de Espejo peu sûr de ses forces et plein d'humilité :

Cantar, Anadon, quisiera
con versos ricos y tersos
tu valor, mas mi fe espera
que has de oyr mis pobres versos
porque son pobres siquiera...

Il ne semble pas que ces vers timidement présentés aient reçu des juges du concours un bon accueil. Dans les *remoquetes* qui précèdent la sentence, Espejo est particulièrement maltraité et on lui reproche crûment d'avoir fait du bienheureux Anadon un portrait entièrement faux.

C'est pourtant à ce Gerónymo de Espejo, poète sans inspiration et sans succès, que Boyl, selon toute vraisemblance, a adressé ses deux Romances *: a un licenciado que tenia desseo de ser poeta* et *a un licenciado que deseava hazer comedias.* C'est un personnage bien réel qui a provoqué ces poésies, intéressantes toutes deux, l'une par les détails biographiques qu'elle fournit, l'autre parce qu'elle est une apologie en forme de la *comedia.*

En réimprimant ici le romance de Boyl, je respecte scrupuleusement le texte de la *Segunda parte de la Sylva* et je ne prends d'autre liberté que de rectifier parfois la ponctuation. Il ne me semble pas que le texte présente de réelles difficultés, et un commentaire serait assurément superflu. Je me bornerai, sur l'idée exprimée par Boyl aux vers 17 sq., à une simple remarque : c'est que, si jamais le lieu commun sur le mauvais sort

réservé aux poètes a été exploité sans vergogne, ce fut à Valencia et au début du XVII[e] siècle, c'est-à-dire à une époque où les poètes, poétereaux et poétesses y pullulaient. Parmi toutes les citations qui en fourniraient la preuve, il y en a une que je veux faire, parce que le morceau, qui est peu connu, ne manque pas de piquant. Il se trouve dans les *Fiestas que la insigne ciudad de Valencia ha hecho por la beatificacion del Santo Fray Luys Bertran,* par Gaspar de Aguilar, Valencia, 1608; c'est le début du *Vexamen* qui clôt la *Iusta poetica* célébrée en l'honneur du saint (p. 366-67) :

Viendo que el cartel publican,
comiençan a murmurar
los Poetas, que se pican
de ser Delfines, que al mar
la tormenta pronostican.

Y pues en qualquier porfia
se suelen siempre morder,
que linda cosa seria
si se pudiesse tener
sin Poetas la Poesia.

A interpretar con primor
este nombre jamas llego,
porque Poeta en rigor
viene de Piitis, que en griego
quiere dezir hazedor.

Este nombre no es capaz
de que respeto les guarde,
si quiera por bien de paz,
que hay Poetas que hazen tarde
como potros de Alcaraz.

Medico es nombre estofado,
Theologo es escogido,
Matematico es hinchado,
Philosopho es preferido,
Retorico es remontado.

Todos de qualquier manera
tienen nombre, que merece
que le respete qualquiera :
pero Poeta, parece
ques nombre de verdulera.

Y assi el Poeta se estraña
ya de nombrarse entre gentes.
y con grande astucia y maña
dize su nombre entre dientes,
como pescador de caña.

Croyons-en l'auteur de ce *Vexamen :* on s'attirait à se proclamer poète plus d'ennuis que d'agréments, plus d'ennemis que d'amis. Et si des doutes nous restent, écoutons maintenant Boyl, qui nous dira à peu près la même chose.

Henri MÉRIMÉE.

Romance de don Carlos Boyl a vn Licenciado que tenia desseo de ser Poeta.

Oyga señor Licenciado
a su papel la respuesta.
sin enigmas, ni rodeos,
ques mal vso en quien confiessa.
Dizeme que su desseo
solo estriua en ser Poeta.
y que para serlo, pide
alguna luz desta sciencia :
Quien las sylabas, y el arte
con mayor ceçura enseña,
ques medir quando al versista
las consonancias no suenan ;
Que fuente es la del Parnaso
que todo el mundo celebra,
y si beui de sus aguas,
y como beuer se puedan.
Mire que mil imbidiosos
tiene quien sigue esta empressa,
que siempre en las cosas altas
pone la imbidia sus fuerças.
A un Poeta no le falta
quien le alaba, y vitupera,
que no ay oficio en el mundo
que mas enemigos tenga.
Pues quando la misma fama
le alabe con sus cien lenguas,
ofende mas vna mala
que daran gloria cien buenas.

Vn Iudio, y vn villano,
aunque todos dos Poetas,
vn soneto de imbidiosos
hizieron a mi comedia:
Diziendo, que fue diuina
la traça, y que fue agena,
y que tomè de otras muchas
la mayor parte de aquella.
Tambien que fuy importuno
en hazelle tantas prueuas,
no viendo que su bondad
estuuo en su resistencia.
Si vn marido assigurado
quise fingir, quien pudiera
dalle forma, sin mouer
a todo el pueblo a clemencia?
El fingir vn gran traydor,
y vn leal (aunque le ofendan,)
suspende, y la suspension
autoriza la comedia.
Ya le he dicho, que se opone
de la imbidia a las saetas,
si es Poeta, mas escuche
si a esso le inclina su estrella.
Sabra que esso del Parnaso
es ficcion de las Ideas,
que ya sus aguas no tornan
al que las beue Poeta.
La Hipocrene y Cabalina
es el don, que las estrellas
influyen solo en quien nace
con esta naturaleza.
Y este don adorna el arte,
la aficion, y la experiencia,
y a todos quatro el ingenio,
como al ingenio las letras.
Aunque por lo desdichado
el que deste don carezca,
con vno destos que escriuo
puede ser tambien Poeta.
El primero es el lleuar
vna muger indiscreta:
quererla sin ser querido,
ser querido, y no quererla.
El guardarla si es hermosa,
el desdeñarla si es fea,
el sufrirla quando es rica,
y si es pobre el mantenella.
El quererse dos amantes
con igual correspondencia,

y faltarles la ocasion
para dar fin a sus penas.
El ver que el que menos vale
preualezca mas con ella,
el hallarla diferente
de lo que os pintò la Idea.
El daros celos fingidos,
el pediroslos con veras,
y el daros para vengarse
todo vn año de sospechas.
Esta, señor Licenciado,
es la fuente Parnasea,
quando no la ay natural,
cuytado del que la beua.
A diez de Março os escriue
Lisandro desde Valencia
del año que a mas de mil
seys cientos y quatro cuentan.

FIN

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX[1]

A Monsieur Isaac Lévy, grand-rabbin de Bordeaux.

I

Les vestiges de l'espagnol et du portugais dans le parler actuel des Juifs bordelais.

Il y a quelques années, M. J. Leite de Vasconcellos m'écrivit pour me demander si les Israélites de Bordeaux avaient conservé l'usage de la langue portugaise. J'allai trouver M. le grand-rabbin Isaac Lévy, qui voulut bien me renseigner. Si, parmi les Israélites de Bordeaux, il en est qui connaissent le portugais, c'est un fait individuel, et non par suite d'une transmission de la langue de père en fils comme il arrive pour l'espagnol dans certains centres, en Turquie par exemple. L'espagnol est, du reste, à Bordeaux, dans le même cas que le portugais. Quand M. Lévy fut nommé à Bordeaux, en 1887, on avait conservé l'habitude de chanter à la synagogue, lors de certaines fêtes, des hymnes traduits en espagnol; mais, paraît-il, personne, dans la communauté, ne les comprenait. Un seul a

1. Au début de ces recherches, je dois signaler un livre d'une inspiration très noble et d'un grand intérêt: *Los Israelitas españoles y el idioma castellano* (Madrid, Fernando Fé, 1904, 246 pages), publié par un sénateur espagnol, M. Angel Pulido Fernández. Après avoir soulevé éloquemment au Sénat (13 novembre 1903) la question pour l'étude de laquelle il s'est passionné, il a voulu faire connaître au public son enquête sur l'état actuel de la langue espagnole parmi les Juifs d'Orient et du Maroc. Les lettres qu'il a reçues d'un certain nombre de ces derniers ne sont pas le moindre attrait du volume et constituent de curieux documents linguistiques.

Bien entendu, le point de vue auquel s'est placé M. Pulido diffère du mien. Le sénateur espagnol s'inquiète du présent surtout à cause de l'avenir. Je ne me suis occupé que du passé, et les vestiges qui en subsistent m'intéressent seuls dans le présent.

été maintenu comme souvenir de cette coutume (on le chante le 9 d'Ab, jour de la commémoration de la ruine du Temple) : sur le texte qui m'en fut communiqué, j'ai relevé des *errata* comme *se estremede*, *sientes* (pour *dientes*), *entonas* (pour *entonces*), sans compter les graphies *pescueso*, *serviz*. Ce détail montre assez à quel point l'espagnol a cessé, aussi bien que le portugais, d'être employé et même compris dans cette communauté, pourtant originaire d'Espagne en majeure partie.

En 1891, M. M. Kayserling publiait, dans la *Revue des Études juives*[1], une note intitulée *Un vocabulaire espagnol* et où étaient relevés un certain nombre de mots ou expressions d'origine espagnole encore employés à cette époque, paraît-il, par les Juifs de Bayonne et ceux de Bordeaux. J'en extrais un paragraphe où il est spécialement et nommément question des Juifs bordelais :

Les Juifs de Bordeaux, pour la plupart, emploient pour les cérémonies religieuses des mots espagnols, ainsi : *lavadores*, laveurs chargés de faire la *levadura* ou *rehiza* aux hommes décédés ; les pieuses femmes qui font la Rehiza s'appellent *Hermanas* et les sept *Hakaphot* autour du cercueil : *Arrogamientos*. *Rogativa* se dit de la prière des Juifs à leurs derniers moments...

M. I. Lévy, qui est bien placé pour connaître les usages de la communauté en ce qui concerne les pratiques religieuses, m'a déclaré qu'on emploie aujourd'hui le mot *levadoure* comme équivalent de *rehiza*, et que l'on dit *les rogatives, les hermanes*. Les mots *lavadores* et *arrogamientos* lui sont inconnus. En outre, parmi les autres mots que M. Kayserling signale comme employés chez les Juifs hispano-portugais (sans préciser s'il s'agit des Juifs de Bordeaux ou de ceux de Bayonne), M. Lévy n'en connaît que deux qui le soient actuellement, et ils sont français de forme : *la cape (capa)*, manteau de la *Torah ; melder*, qui signifie « lire la Torah », pour *meldar*, dans lequel M. Kayserling voit un mot espagnol corrompu. Ce mot, selon M. Cuervo, est employé par les Juifs levantins dans le sens de « lire », et vient du haut allemand *melden*, « annoncer, » ou peut-être du

1. T. XXII, p. 123-4.

latin *meditari*. En tout cas, ce n'est pas un « mot espagnol corrompu », puisqu'on le trouve dans la *Danza de la Muerte* :

Venit vos, rabi, acá meldaredes [1].

Les Juifs bordelais emploient aussi le mot *meldadoure*, que ne signale pas l'érudit hébraïsant[2]. Ce mot désigne en particulier la lecture de la *Loi* le premier soir de *Schabuot* (Pentecôte); et aussi la lecture d'un ou plusieurs versets de la *Torah*, des *Nebiim* (prophètes) et des *Ketoubim* (hagiographes), la veille d'une circoncision.

Tous les détails qui précèdent m'ont été confirmés par M. Isaac Uhry, qui est secrétaire du Consistoire israélite de Bordeaux depuis 1865. De plus, il m'a signalé plusieurs usages curieux.

Chaque samedi, il est donné lecture d'une des sections de la Loi (c'est-à-dire des cinq livres de Moïse, *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome)*, de manière à lire celle-ci en entier dans le courant de l'année. Chacune de ces sections est divisée en sept chapitres. Pour chacun de ces chapitres, on appelle un assistant qui monte à la *Tebah* (pupitre) à côté de l'officiant. Le chapitre lu, l'officiant récite la prière dite *Mischeberach*, en

1. J'emprunte ces renseignements au *Diccionario* de Elias Zerolo (Paris, Garnier, 1895), article *meldar*. On trouve ce mot dans un des *Proverbes judéo-espagnols* publiés par M. Foulché-Delbosc (Paris, 1895), qui le traduit par « petite école » (n° 745). Le mot a le sens de « apprendre » ou « lire » au moins chez les Juifs espagnols de Roumanie, comme le prouve une lettre d'un des leurs, reproduite par M. Angel Pulido Fernández dans *Los Israelitas españoles* (p. 43) : « Los españoles ke mos topamos aky *meldimos* con grande plaser la demanda ke su osted izu en el Senado Español. » Un autre (p. 46) indique une étymologie hébraïque pour ce mot : *melamed* (en ebreo quiere decir « aprendedor »); je la relève à titre de curiosité. Un Juif espagnol de Turquie donne également le sens de « lire » à *meldar* (écrit *meldad*) (p. 176). C'est encore ainsi que se comprend le mot dans un proverbe et deux romances publiés par M. A. Galante (*Proverbes judéo-espagnols*, dans *Revue hispanique*, 1902, p. 440, et *Quatorze romances judéo-espagnols*, *ibid.*, 1903, p. 601, 604). *Meldar* revient souvent avec le sens de « lire, étudier » dans les spécimens de littérature judéo-hispanique publiés par M. Grünbaum (*Jüdisch-Spanische Chrestomathie*, Frankfurt am Mein, Kauffmann, 1896) : « ... en su ley melda de dia y de noche » (p. 19; cf. p. 48, 74, 81, 92, 93, 94, 99, 100, 104, 107, 112, 119, 131, 133, 135, 139, 143). *Meldador* (p. 47, 144) = « lecteur ». M. Grünbaum fait venir *meldar* de *meditari*, et remarque qu'il traduit ordinairement l'hébreu *hagah*, pris dans le sens de « méditer » (p. 19). M. F. Perles, dans le compte rendu de cette *Chrestomathie* (*Zeitschrift für romanische Philologie*, 1897, t. XXI, p. 137-9) rejette *meditari* et propose μελετᾶν. — Je dois remercier M. Anglade, professeur à l'Université de Nancy, de m'avoir signalé le recueil important de M. Grünbaum.

2. « Allegó tiempo de Meldadura de schemah de la mañana » (Grünbaum, *Chrest.*, p. 58) = « le moment est venu de lire la profession de foi du matin ».

hébreu : « Celui qui a béni les patriarches Abraham, Isaac et Jacob... », et il continue en espagnol : « *Il signor* (ou *el señor?*) *schemenadeb* (mot hébreu : « offre ») *cinco libras* (ou *media libra,* ou *una libra*), *por la buena salud de toda su familia* » ou « *por la buena salud del señor Ajakam*[1] *Aschalem* » (c'est-à-dire « le sage, le rabbin »), ou « *por la buena salud de los señores del Consistorio* », « *por la buena salud de los segnores del administration del templo* », ou encore « *por sus buenas intenciones* ». Je copie ici littéralement ces mots, tels que l'un des ministres officiants, fils d'un Juif russe et d'une Juive espagnole, a bien voulu me les écrire. Ces formules sont une sorte de remerciement pour l'offrande que promet l'assistant (elle ne peut être remise effectivement le jour du sabbat). J'ai assisté moi-même à cette petite cérémonie, qui se répète sept fois chaque samedi; mais j'avoue qu'il faut être averti pour savoir qu'à ce moment l'officiant parle en espagnol. Et ce doit être de l'hébreu pour plus d'un assistant.

Le *Rosch-jodesch* (tête du mois), ou Néoménie, était chez les anciens Juifs une fête non fériée. L'usage a persisté de l'annoncer au temple le samedi qui précède, après la lecture de la Loi. L'officiant dit d'abord : *Que sea voluntad,* et continue en hébreu : « Nos frères en Israël, nous vous annonçons que le mois de kislev (par exemple) aura lieu le quatrième et le cinquième jour, mercredi et jeudi », ces deux mots en français. *Que sea voluntad* signifie sans doute quelque chose comme « avec votre permission » ou « veuillez écouter ».

Quand a lieu la présentation d'un enfant nouveau-né devant l'arche sainte, au moment où l'offrande est annoncée, l'officiant dit : « *Por su buena mejoria, por la buena mejoria de la segnora su madre, y por la merced que Dios la escapada de todo malo.* » Ici encore je ne fais que transcrire.

Le soir de *Tischa-beab* (*Tischgna-beab,* comme disent les Juifs portugais, qui prononcent le *hayin* comme le *gn* français), c'est-à-dire le 9 d'Ab, l'officiant dit : « *Nuestros hermanos, casa de Israel, llorad la ardedura que ardio a esta noche haze* (par

1. Le *j*, prononcé à l'espagnole, représente le *heth* hébreu.

exemple *mil ochocient treint y cinco) años que fue destruydo nuestro sacrado templo, y fuimos captivos de nuestros ennemigos, cayo la corona de nuestra cabeça, llorad y endechad.* » Même observation que plus haut. Le millésime est, du reste, quelque peu écorché, aucun des officiants ne sachant l'espagnol; et il est plutôt curieux qu'ils arrivent à le donner par à peu près.

M. Kayserling cite un court dialogue par lequel, dit-il, les assistants se saluent le soir de Tischa-beab : « *Morir habemos.* — *Ya lo sabemos.* » Ni M. I. Lévy ni M. Uhry ne se rappellent l'avoir entendu, mais le ministre officiant auquel je dois la transcription des formules qui précèdent sait par une personne âgée de sa famille qu'en effet c'était là un usage autrefois. Seulement, c'est *morer* et non *morir* qu'il a écrit sur la note qu'il m'a remise.

Jusqu'en 1887, le ministre officiant lisait en hébreu, puis en espagnol, et le rabbin, à son tour, en français, la *Haphtara* (passages des prophètes).

Il y a quelque vingt-cinq ans, avant l'ouverture de la synagogue actuelle, les « honneurs » (c'est-à-dire l'honneur de porter les rouleaux de la Loi, ou d'ouvrir le tabernacle, ou de tirer le rideau qui le cache) se vendaient aux enchères. C'était l'équivalent de l'Offrande chez les Catholiques. L'officiant et les assistants s'exprimaient en espagnol. Le même usage existait à Bayonne avant 1847[1].

Le gardien du cimetière israélite est un octogénaire du nom de Garcias; sa femme est une Molina. Ils se rappellent qu'un ministre officiant du nom de Fereira, mort un peu avant 1865, employait toujours l'espagnol dans les cérémonies, quand il n'employait pas l'hébreu. Eux-mêmes ne comprennent rien à l'espagnol. On peut conclure de là que l'usage de la langue espagnole était perdu déjà il y a trois quarts de siècle dans la communauté juive de Bordeaux, mais qu'il subsistait encore par tradition dans les solennités religieuses.

M. Uhry se rappelle avoir entendu chanter dans les familles après les repas une prière qui commençait par le mot *Bendi-*

1. H. Léon, *Histoire des Juifs de Bayonne*, p. 324.

gamos, et que l'on disait une fois en espagnol et une fois en français. C'est celle qu'a reproduite M. Kayserling dans son article.

Les fêtes de la Pâque durent huit jours; et neuf, celles de *Soukoth* (pluriel de *souka*, tente; c'est la commémoration du passage des Israélites dans le désert, sous la tente, et en même temps la fête de la rentrée des récoltes). Les deux premiers jours et les deux derniers de la Pâque et de Soukoth sont des fêtes proprement dites. Les autres jours sont appelés *les médianes*, de l'espagnol *mediano*.

Amargura (prononcé à l'espagnole). C'est le mot qu'on emploie pour désigner les herbes amères (raifort, cerfeuil, laitue) dont on garnit le plat du *Seder* les deux premiers soirs de Pâque, pour commémorer la sortie d'Égypte et la vie pénible de l'esclavage[1].

Quand on récite la prière dite *Nephilat apayim*, on baisse la tête sur son bras de manière à se cacher la face. M. Uhry se rappelle avoir entendu des parents dire à leurs enfants à ce moment : *sobreface*. C'est l'espagnol *sobrefaz* ou *sobrehaz*, indiquant tout ce qui peut couvrir un objet. Le sens est évidemment : « Cache-toi la figure. »

Parmi les mots que cite M. Kayserling et qui ont rapport au culte, M. Uhry connaît *la faje* (= espagnol *faja*, bande), qui se prononce à Bordeaux non point, comme dit M. Kayserling, *fascha*, mais *faje*, avec la *jota* espagnole et *e* muet. C'est le ruban qui sert à entourer les *Sepharim* (rouleaux de la Loi).

Ce n'est pas *mando*, mais *mande* (*e* muet), que s'appelle l'individu chargé de recevoir les cotisations dans les sociétés de secours mutuels et que l'on désigne aussi sous le terme générique de *samas* (prononciation portugaise de l'hébreu *schammas*), « serviteur ».

Des mots de la langue courante cités par M. Kayserling, M. Uhry connaît un certain nombre :

« Il a une *ahite* » (Kayserling), « il s'est donné une ahite » = « il s'est donné une indigestion, » ou encore, vulgairement,

1. Le mot *amargura* est employé avec cette acception dans un morceau publié par M. Grünbaum (*Chrest.*, p. 57).

« une cuite ». C'est l'espagnol *ahito*. L'*e* final est muet : c'est par erreur que M. Kayserling met *é*.

« Il a *arrastré* son ennemi » (Kayserling). Les enfants à l'école disent « je vais t'*arrastrer*, ça va être un *arrastramiente* » (*e* final muet), pour dire : « Je vais te faire ton affaire, te donner une volée. » Esp. *arrastrar, arrastramiento*.

« Il *desconfie* » (Kayserling), esp. *desconfiar*.

« Il *ahijone (id.)* » = « il excite », dans le sens de « exciter quelqu'un quand il est déjà en colère ». Le *j* se prononce à l'espagnole. Le mot vient de *ahijonear* (archaïque pour *aguijonear*) et non de *ahijar*, comme dit par mégarde M. Kayserling.

Juismo (id.), esp. archaïque pour *juicio;* mais on prononce *jouisme*, avec *jota* et *e* muet, et l'on dit aussi *jouice (juicio)*.

Le mot *gangue* (et non *ganga*) a le sens de « ennui »; c'est l'esp. *ganga* « chance, bonne occasion », pris ironiquement. Il a aussi son sens naturel dans « chercheur de *gangues* » (chercheur de bonnes occasions, d'objets de valeur à bon marché).

M. Uhry, bien que d'origine alsacienne, a pu me renseigner sur tous ces mots, ayant été chargé de l'école israélite de Bordeaux pendant quarante ans[1].

Voici une liste supplémentaire d'expressions qui l'ont frappé dans le langage des enfants confiés à ses soins, ou de ses coreligionnaires; quelques-uns m'ont été signalés par M. Louis Léon, président du Consistoire de Bordeaux, originaire de Bayonne; plusieurs sont aussi indiqués dans un article publié par M. J. Lambert dans *Biarritz-Association* (mai 1904), sous le titre de *Observations sur quelques particularités du parler bayonnais;* mais tous sont plus ou moins connus à Bordeaux :

Bobe = « un sot » (esp. *bobo*).

« Ah qu'il est *pésade !* » *(pesado)* = « assommant ». L'*e* final est muet, ainsi que dans les mots qui suivent.

« Ah qu'il est *majadère!* » (esp. *majadero*). M. Uhry croit que le sens est « gênant, crampon, ennuyeux »[2]. On m'a donné ailleurs le sens de « sot, imbécile » que le mot a aussi en espagnol. Le *j* se prononce à l'espagnole, comme du reste dans tous les

1. Cette école a cessé d'exister tout récemment.
2. En effet le sens propre est « pilon », et le premier sens figuré est « assommant ».

mots qui suivent. M. Lambert signale le mot à Bayonne avec le sens de « rabâcheur »; il l'orthographie *marhader*, rendant le *j* par *rh*, ce qui est une graphie parfaitement admissible.

« C'est un *bourraquion* » = « c'est un ivrogne ». Bien probablement l'espagnol *borrachón*.

Féon, féone = « laid, laide » (augmentatif de *feo : feón, feona*).

Rabiose = « furieux » (esp. *rabioso*).

« Il fait des *espantes* » (esp. *espantos*) = vulgairement « de l'esbrouffe ».

« J'ai bien mes *castigues* moi aussi, » c'est-à-dire « mes peines, mes ennuis ». Le mot espagnol *castigo* a parfois ce sens.

« La *péquègne* » = « la petite » (esp. *pequeña*).

Couitade = « malheureux » (esp. *cuitado*). M. Lambert signale le mot à Bayonne, mais sous la forme espagnole.

Bendite = « bénit » (esp. *bendito*).

Maldite = « maudit » (esp. *maldito*).

Disgraciade. On m'a donné comme sens « disgracieux », qui est en effet l'un des sens de *desgraciado*. M. Lambert signale le mot à Bayonne, sous la forme de *desgraciade* et avec le sens de « malheureux ».

Engraciade = « joli, gracieux », de l'ancien esp. *engraciar*, « plaire ».

Donose = « joli, gracieux » (esp. *donoso*).

Rosque = « pain en couronne » (esp. *rosca*). M. Lambert : « pain d'anis »[1].

Pioje = « pou » (esp. *piojo*).

Mortaje = « vêtement mortuaire, linceul » (esp. *mortaja*).

Casamiente = « mariage », dans le langage des agences matrimoniales (esp. *casamiento*). Faire sonner l'*n* après *e*.

Embouste = « calomnie, cancan » (esp.-portugais *embuste*). Pour l'adjectif *emboustère* (esp. *embustero*, « imposteur »), on m'a donné comme sens « faiseur d'embarras, encombrant ».

Entierre = « enterrement », et aussi « cimetière » (esp. *entierro*). Faire sonner l'*n*.

1. Les *roscas* sont citées parmi les pâtisseries usuelles des Juifs espagnols de Roumanie, dans une lettre publiée par M. Pulido (p. 155). M. Grünbaum (*Chrest.*, p. 142-3) décrit un curieux livre intitulé *Roscas de Purim*.

« Une *bieje* » = « une vieille » (esp. *vieja*).

Traste = « objet ou meuble mis au rebut » (esp. *trasto*).

Mal oje = « le mauvais œil » (esp. *mal ojo*).

Care = « figure, tête » (esp. *cara*); surtout employé dans la locution « *care* d'Aman », qui signifie « vilain homme ». On sait qu'Aman, favori d'Assuérus, était odieux aux Juifs.

Postre = « lourdaud » (*e* muet). L'un des sens de l'espagnol *postre* est « le dernier au jeu ».

« Il fait le *gire* » « il simule » ; « c'est pour le *gire* » = « c'est pour rire, ce n'est pas sérieux ». J'y vois l'esp. *giro* dans le sens de « bravade, fanfaronnade ». Le *g* se prononce à l'espagnole.

« C'est de la *gentie* » (esp. *gentío*) = « c'est de la racaille qui fait du genre ». Le *g* se prononce à l'espagnole. Faire sonner l'*n*.

Les Juifs de Bordeaux sont très friands d'un plat d'une confection, paraît-il, assez compliquée, et qui consiste en boulettes de viande. Ils appellent ces boulettes des *amondeguilles*. C'est évidemment l'espagnol *almondiguilla* (ou *albondiguilla*), diminutif de *almondija*, mot d'origine arabe, qui signifie « boulette de viande hachée »[1].

Jarambouille, jeu de cartes. De là sans doute l'expression « c'est une *jarambouille* » = « c'est une macédoine ». On dit aussi « il *jarambouille* », c'est-à-dire « il mélange, il embrouille tout » : de là le substantif *jarambouillage*, « embrouillement, méli-mélo ». Prononcer le *j* à l'espagnole. J'y retrouve l'espagnol *zaramullo*, auquel le dictionnaire de Nemesio Cuesta[2] donne pour équivalents *embrollador*, « brouillon, » et *mequetrefe*, « ardélion, » homme empressé. La transformation de *z* en *j* et celle de *m* en *mb* ne seraient pas des faits isolés, comme le prouve l'exemple qui suit.

Quand il y avait jadis des processions catholiques à Bordeaux, les Juifs disaient au passage : *La jalamba!* Bien que le *j* ait dans ce mot la valeur de la *jota*, je crois qu'il faut y reconnaître l'espagnol *zalama*, « salutation » (de l'arabe *salam*).

1. Les *albondigas* sont citées parmi les mots usuels chez les Juifs espagnols de Roumanie, dans une lettre publiée par M. Pulido (p. 155).

2. Le mot n'est pas dans le *Diccionario* de Zerolo.

L'*m* est devenue *mb*. Comparez *zaramullo, jarambouille*. Les Juifs savaient qu'ils étaient tenus aux marques extérieures de respect, et ils s'invitaient sans doute les uns les autres à la salutation obligatoire. Peut-être ont-ils fini par ne plus savoir exactement le sens du mot qu'ils employaient en cette circonstance, et par croire que *la jalamba* signifiait « la procession » ou quelque chose d'analogue. On pourrait aussi chercher à expliquer *la jalama* par *halamac*, « fantôme, épouvantail, » que signale le *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, de Lespy-Raymond[1].

Jantana est un mot que m'ont signalé plusieurs Juifs bordelais. « Faire *jantana* » signifie « faire faillite » ; « acheter ou emprunter à *jantana* » = « acheter ou emprunter sans l'intention de rendre ». Il y a aussi le verbe *jantaner* (même sens), et le substantif *jantaneur* = « failli, emprunteur de mauvaise foi ». Or le *Diccionario* de l'Académie (éd. 1822) traduit *llamarse andana ó antana* par « desdecirse uno de lo que dijo ó prometió..., *promissis non stare* ». La forme *antana* est archaïque. L'identification me paraît s'imposer. La seule difficulté tient au *j* initial, prononcé à l'espagnole. Mais on m'a aussi écrit le mot par une *h* : *hantana*. En tout cas, il est possible que ce *j*, ou plutôt cette *jota*, soit une prosthèse provoquée par l'analogie de mots comme *jalamba, jarambouille*, où la même lettre représente un *z*. On trouvera plus loin un autre cas probable de la même prosthèse.

« C'est de la *jastrouille* » = « du sale monde ». Je ne m'explique le mot que comme un dérivé de *rastro*, à moins que ce ne soit un dérivé du béarnais *hastiau*, « dégoûtant » (cf. *Dict. béarnais* de Lespy-Raymond).

Japon = « voleur ». Faire sonner l'*n*. Ce doit être un dérivé de l'esp. *rapar*, qui, familièrement, signifie « voler, chiper ». Comment expliquer la substitution d'une *jota* à l'*r* initiale? En hébreu, comme dans le français tel qu'on le prononce à Bordeaux, l'*r* est gutturale. D'autre part les Juifs bordelais ont sans doute conservé le souvenir du renforcement de l'*r*

1. Montpellier, Impr. centrale du Midi, 1887.

initiale dans la prononciation castillane. Ils ont ainsi abouti à une *r* grasseyée et renforcée qu'ils ont fini par confondre avec la *jota* de *pioje* ou de *bieje.* C'est un peu ce qui arrive aux Français du nord quand ils s'évertuent à prononcer des mots comme *rastro* ou *rapar.*

Patioje = « lourdaud, flegmatique ». Serait-ce une corruption de l'esp. *patojo,* qui se dit de celui qui a la démarche d'un canard ou d'une oie? On dit aussi *Signor Patioje* = « Père tranquille ». M. Lambert signale ce mot sous la forme *patior* = « flegmatique ». Le son guttural est aussi remplacé par une *r* à Bordeaux, mais pas chez tous ceux qui l'emploient. Je n'imagine pas que nous ayons là tout simplement le présent latin *patior.* Mais faut-il voir dans ce *patioje, patior,* le béarnais *patioc, patioco,* « maladroit, embarrassé, » signalé par Fr. Mistral dans *Lou tresor dou felibrige?* En tout cas, Mistral nous renvoie pour ce mot à *pachò, pachoc, pachoco,* qu'il rapproche de l'esp. *pachón,* « flegmatique » et de *patojo*[1]. De la transformation du *t* en *ti,* nous aurions un autre exemple dans les deux mots suivants.

Pintiapate = « figure sans expression ». Tels sont du moins l'orthographe et le sens qu'on m'a donnés. En espagnol, pour désigner un peintre dépourvu de talent, on dit *pintamonas,* ou *pintagallos,* ou *pintazorras* (cf. le *Dicc. de modismos* de R. Caballero). J'imagine qu'on a pu dire aussi *pintapatos* « peintre de canards », et le mot a pu être appliqué au tableau lui-même.

Gation = « enjôleur ». De l'esp. *gato*[2]? Peut-être *gatuno,* « félin ».

Pasmon = « pâmé ». Dérivé de l'esp. *pasmo* « pâmoison, étonnement »?

1. M. Georges Millardet, professeur au Lycée de Bordeaux, me communique à ce sujet la note suivante : « Le *Dictionnaire béarnais,* de Lespy-Raymond, donne *patyoc* comme usité à Orthez et à Bayonne dans le sens de « lambin et maladroit » tout ensemble. La forme *patyoc* est une variation dialectale de *patchoc,* qui a le même sens. Il faut en rapprocher les mots béarnais *patchouca :* « chipoter, faire lentement et mal ce qu'on a à faire »; *patchou-matchou* = « choses mêlées, embrouillées, micmac »; *patchouqueya* et *patchouquis* (Lespy). Tous ces exemples montrent qu'il y a là un radical très vivant en Gascogne. »

2. Le béarnais dit *le gat.*

Astacamiente = « crampon ». Peut-être *atacamiento,* esp. ancien, dérivé de *atacar,* « attacher » et « attaquer ».

Amamiente = « amitiés ». Tiré de l'esp. *amar.*

Escombrer (esp. *escombrar,* nettoyer) se dit surtout d'une opération qui incombe à la maîtresse de maison l'avant-veille de la Pâque. Elle consiste à chercher dans la maison s'il reste du pain, et à ramasser les moindres miettes pour obéir à ce précepte biblique : « Vous ne laisserez subsister dans votre maison ni pain ni levain[1]. » Le mot s'emploie du reste aussi tout simplement dans le sens de « ramasser ».

Alolondrer = « abasourdir, ennuyer » (esp. *alolondrar*).

S'alboroler = « se monter la tête, se troubler » (esp. *alborotarse*). On dit aussi « il est *alboroté* », ou « il est dans l'*alborole* » (*e* muet, esp. *alborote*).

« Ne *maje* pas! » = « Ne m'ennuie pas! » C'est l'esp. *majar.*

Gitaner = « cajoler », comme l'esp. *gitanear.*

« Ça me *tabardille,* » dit-on quand on entend du vacarme. Ce verbe a été tiré sans doute de l'esp. *tabardillo,* « fièvre ». Le sens serait donc : « Cela me donne la fièvre. » On dit d'ailleurs : « Que le *tabardille* te prenne! »

S'apiader = « se prélasser, se bien traiter ». C'est l'espagnol *apiadarse,* avec le sens non de *apiadarse de uno* (s'apitoyer sur quelqu'un), mais de *apiadarse á si mismo* « s'apitoyer sur soi-même ». Voir des exemples de *apiadar* actif avec le sens de *compadecer* dans Cuervo, *Dicc. de construcción y régimen de la lengua castellana (Apiadar, 2).*

Se descanser = « rester au lit, faire la grasse matinée ». L'espagnol *descansar* est toujours neutre, quelquefois actif en espagnol, jamais réfléchi (cf. Cuervo, *ibid., descansar*).

Se safoner = « se sauver, s'enfuir ». Serait-ce un dérivé trivial de *zafones* ou *zahones,* sorte de chausses? Cf. le français *tirer ses grègues.* On pourrait du reste remonter non à l'espagnol, mais au portugais *safões (= zahones);* d'autant qu'il y a en portugais un verbe *safarse,* « s'enfuir, » et une interjection *safa!* « sortez d'ici! » qui ont pu entrer dans une combinaison

1. On sème quelquefois des morceaux de pain pour avoir à les ramasser ensuite et se mettre en règle avec le précepte.

populaire et argotique avec ce *safões*. Sebastián de Covarrubias, dans son *Tesoro de la lengua castellana* (1611), dit que le mot *çahon* (= *calça ancha, esparcida*) est arabe et que la racine est hébraïque. Il est en tout cas douteux que *se safoner* ait été tiré directement de l'arabe, et encore plus qu'il l'ait été de l'hébreu. Quant à l'hébreu *tsaphon,* « nord, septentrion, » il n'a rien à faire ici, évidemment.

C'est probablement *llorar* que l'on retrouve dans *niorer,* ou *gnorer* = « pleurer, pleurnicher »[1].

Il n'y a pas non plus grande difficulté à reconnaître l'ancien esp. *escalentarse* dans *s'escarantier* = « se fatiguer inutilement, s'échauffer ».

S'emboutier = « se gaver » n'est autre que l'espagnol *embutirse.*

Pour expliquer *jantana,* j'ai supposé la prosthèse d'une *jota.* C'est de même (mais, je l'avoue, tout à fait en désespoir de cause) que j'expliquerais *jarguer* = « tromper, entortiller quelqu'un », en le rattachant à l'esp. *argado,* « fourberie, malice[2]. » On dit aussi *se jarguer* = « se tromper », *jargueur,* « trompeur » et *jargamiente* « tromperie ». Il y a bien le vieux français *jarguer* = « jargonner » ; mais l'analogie de sens serait bien lointaine ; et pourquoi le mot serait-il connu, à Bordeaux, des seuls Juifs bordelais? Il y a aussi l'espagnol *jerga,* « jargon » ; mais de même que pour le vieux français *jarguer,* je ne vois pas comment du sens de « langue incompréhensible » on a pu arriver au sens de « tromper ». Toutefois il a bien pu se produire une confusion, un amalgame, entre *argado* et *jerga.* M. Lambert signale le mot à Bayonne et l'écrit *rharguer*[3].

On trouve encore dans le parler des Juifs de Bordeaux des

1. Le béarnais a, il est vrai, *gnourra :* « grogner, gronder, grommeler » (Lespy-Raymond).

2. « *Argado sobre argado.* Enredo sobre enredo. — Burla sobre burla. — Mofa sobre mofa... *Argadillo.* Familiar y metafóricamente, la persona bulliciosa, inquieta y entrometida » (Ramón Caballero, *Diccionario de modismos,* 2ᵉ éd., Madrid, 1905). — Cuesta donne le mot *argado* comme asturien.

3. La *forge* se dit en béarnais *hargoa* (cf. Lespy-Raymond). Faut-il supposer que c'est là l'origine de *jarguer,* qu'on pourrait en somme traduire par « forger » (métaphoriquement)?

mots espagnols non francisés. M. Uhry m'en a indiqué quelques-uns :

Hablador = « blagueur ».

Falsador = « menteur ». La forme est archaïque. L'espagnol moderne serait *falseador*.

« Il est *espantador* » = « il fait de l'esbrouffe », comme « il fait des *espantes* ».

« De la *gente pecador* » = « de mauvaises gens ». (L'*e* final de *gente* est muet.)

« Il est *garron* » = « crampon ».

Le mot *calenton*, que M. Lambert a noté à Bayonne avec le sens de « petit feu qui réchauffe » (esp. *calentón* dans l'expression *darse un calentón = ad ignem parvo temporis spatio accedere*, selon le *Dicc.* de l'Academia), est aussi connu à Bordeaux, mais on m'a donné la forme *calienton* et le sens de « chaleur ».

Regalon = « qui aime la bonne chère ». Le mot est noté aussi par M. Lambert.

« Gueyte *que couidado!* » = « regarde quel souci (ou soin) » (ironique), c'est-à-dire « je m'en moque ». *Gueyte* est gascon.

Un Juif bordelais mort il y a peu de temps avait la manie de dire à tout propos : *Dios bendito!*

M. Louis Léon m'a signalé l'expression tout espagnole « une figure de *pocos amigos* » = « une figure peu engageante », et aussi *quien como yo!* qui se dit d'une personne prétentieuse; *que se compongue!* = « qu'il s'arrange! »

M. Uhry a noté d'autres expressions encore courantes :

Raye te parte! (*e* muet) = « que le diable t'emporte », littéralement en castillan *(rayo te parta)* « que la foudre te rompe ».

Buen ojo me mire! (*e* muet) = « qu'un bon œil me regarde », pour conjurer un mauvais sort.

Ah! que matador! = « Ah! qu'il est bien! » (sans doute parce que les *matadores* sont tous jolis garçons). M. Lambert signale le mot à Bayonne, et traduit par « grand seigneur ».

Sobre ti! est une malédiction : « que cela retombe sur toi ».

Abastaranos = « assez! suffit ». Pourquoi cette forme de subjonctif imparfait, qui équivaut à un conditionnel : littérale-

ment, « il nous suffirait »? C'est l'équivalent de l'hébreu *daienou* que les Juifs emploient volontiers dans le même sens de « suffit » (mot à mot, « suffisant à nous »). Or le mot *daienu* revient dans une lecture que l'on fait à la synagogue et où il est dit : « Si Dieu s'était contenté de nous tirer d'Égypte, *daienou*, c'eût été déjà beaucoup ; mais il nous a encore conduits dans le désert, » et ainsi de suite. Le *daienou* a pour traduction exacte en espagnol *abastáranos :* de là sans doute l'emploi de cette forme. On dit aussi *abastaranos* pour dire qu'un moribond vient d'expirer = « c'est fini ».

Les enfants disent *cayo!* comme ils diraient « chic! » « J'ai eu un bon *cayo* » = « j'ai eu de la chance ». Serait-ce le portugais *calhao*, « caillou? »[1] Cf. le français « quelle tuile! », qui se dit aujourd'hui en bonne comme en mauvaise part. J'ai pensé aussi au prétérit *cayó*, car les Espagnols disent « me *cayó* el premio gordo ». M. Bourciez, que j'ai consulté à ce sujet, préférerait de beaucoup cette seconde étymologie : ce qui est sûr, c'est que l'expression *Mire qué cayo!* connue des Juifs bordelais s'y prêterait avec facilité. Un marchand israélite avait jadis pour enseigne : « *Bueno, bonito, barato, mire que cayo!* » Je ne crois pas, en tout cas, qu'il faille comprendre *cayo* comme le présent de l'indicatif archaïque pour *caigo,* car les Juifs bordelais qui transforment couramment l'*o* espagnol final atone en *e* muet, accentuent ici l'*o*. Du reste, nombreuses sont les locutions espagnoles où le prétérit *cayó* est employé de cette façon : *cayó á tiempo, cayó bien, cayó chapuza*[2].

Voici maintenant les mots, peu nombreux du reste, qui sont d'origine portugaise :

Couèque = « ennuyeux, ahuri, sot ». C'est le portugais *cuecas,* « badaud ».

Cachine. C'est une boîte en fer-blanc que l'on fait circuler pour la quête. C'est le portugais *caixinha*, « tronc pour les pauvres, » diminutif de *caixa*. On dit du reste aussi *cachigne.*

Esnogue, « synagogue, » portugais *esnoga.*

Moufine (prononcé aussi *moufin*) = « misérable, malheu-

1. En tout cas, le gascon n'emploie pas *calhau* (caillou) de cette façon.
2. Cf. le *Diccionario de modismos* de R. Caballero.

reux », portugais *mofino* (même sens). Le mot s'emploie aussi à Bayonne (M. Lambert). Les enfants de l'école israélite employaient aussi *nifoum*, sans doute formé plaisamment par la lecture inversée de *moufin*. On dit aussi *moufino*.

S'escumer = « se fatiguer ». On dira par exemple : « escume-toi, si tu veux; moi, je m'en vais. » Si le mot n'est pas du vieux français, c'est sans doute au portugais *escumar* qu'il faut remonter, ce mot n'existant pas en espagnol.

On remarquera que beaucoup de mots conservés par les Juifs ont un sens dépréciatif.

Bien entendu, les Juifs d'origine espagnole ou portugaise ne sont pas les seuls à connaître les mots que j'ai énumérés. Soit par les mariages, soit par l'éducation en commun, il y a eu fusion entre eux et leurs coreligionnaires venus d'ailleurs.

Je dois dire au surplus que certains mots qui m'ont été signalés par des Israélites comme pouvant être d'origine espagnole sont des mots bordelais ou gascons : tels le mot *dône* (= « dame »), et le mot *patole*.

La *patole* était une règle plate, ou latte, dont, avant l'arrivée de M. Uhry, le maître de l'école israélite se servait pour frapper sur les doigts des enfants. Elle ne fonctionnait que le vendredi après-midi. Les mauvaises notes de la semaine étaient totalisées, et chacun alors recevait son compte. Mais la *patole* n'était pas une institution israélite. Les enfants des autres écoles, il y a une trentaine d'années, connaissaient le nom et l'instrument[1].

On m'a signalé aussi comme usités parmi les Juifs de Bordeaux le mot *amistous*, qui est gascon, et que donne Mistral; le mot *margagne*, qui signifie « erreur », et que les femmes de la campagne (sûrement dans le Libournais) emploient pour dire, par exemple, qu'elles ont passé une maille en tricotant[2]; le mot *traouquesègue*, « ennuyeux, crampon, » qui n'est autre que le gascon *traucosego* (perce-haie), « fragon piquant, » dit Mistral; enfin *s'emmistoïer*, « vivre avec une concubine, » verbe tiré de *mistoio*, « amante, maîtresse, » que Mistral

1. Mistral : « *Patolo*, subst. fém. Claque. »

2. M. G. Millardet, qui prépare un travail sur le patois landais, me dit que ce mot est bien vivant dans les Landes, où il signifie « grimace ».

signale à Montauban, et qu'on prononce aussi *bistoio* (du moins aux environs de Nérac). Ces mots sont inconnus de Bordelais qui pourtant savent le gascon. Les familles israélites auraient donc gardé plus fidèlement que les autres le souvenir du patois parlé jadis ici par les citadins comme par les paysans. Ce qui est sûr, c'est que les colporteurs et brocanteurs juifs parlaient encore ce patois il y a soixante ou quatre-vingts ans.

Je conserve des doutes pour *gnagne*, *gnagnon*, *gnagnoure*. « C'est un *gnagne*; il est dans la *gnagnoure* » équivaut à « c'est un imbécile ». M. Lambert signale *gnagne* comme employé à Bayonne, sans l'attribuer spécialement au milieu juif; et il suppose comme étymologie l'esp. *ñoño*. Ni le castillan *ñaña*, « nourrice », ni l'américain *naño* (adj.), qui se dit des gens très intimes (*Dicc.* de Zerolo), ne paraissent avoir de rapport avec ce *gnagne*. A Bordeaux, *gnagne* et ses dérivés ne sont guère connus que des Juifs, autant que j'ai pu m'en assurer.

Je ne sais comment expliquer *patioutiade*, « paroles sans valeur, billevesées, » à moins de le ramener à *patoufia* et autres formes analogues que signale Mistral (aux mots *petòfi*, *peloufié*, *peloufieja*), qui expriment l'idée de « cancans, sornettes »[1].

M. Bourciez m'a fait observer que le mot *care* a été très courant à toutes les époques dans les diverses parties de la Gascogne : cela du reste n'empêche pas que l'expression « *care* d'Aman » ne soit une importation judéo-hispanique. De même pour le mot *espante*, qui existe en béarnais sous la forme verbale *espanta*[2].

1. On pourrait cependant rapprocher *patioutiade* de *patioc* et des dérivés béarnais signalés plus haut p. 182.

2. Cf. *Dictionnaire béarnais*, de Lespy-Raymond. M. G. Millardet me dit qu'on trouve dans la Coutume de Bordeaux le mot *manda* avec le sens de « serviteur ». Le *Dictionnaire béarnais* de Lespy-Raymond signale : 1° *mande coumu* = « valet communal »; 2° *cape*, dans les deux sens de « manteau » (quelconque) et de « chape »; 3° *castig* = « correction, châtiment »; 4° *trastou* = « objet incommode, gênant ». J'admettrais que les mots *mande*, *castigue* et *traste* des Juifs bordelais fussent tout simplement des mots gascons; mais *cape*, avec le sens particulier qu'ils lui donnent, doit venir de l'espagnol, qui était leur deuxième langue liturgique au XVIII[e] siècle. Au surplus, je crois qu'en cas de doute il y a une présomption en faveur de l'espagnol, que les Juifs dits portugais parlaient et écrivaient couramment (j'aurai l'occasion d'en donner la preuve), il y a cent cinquante ans.

Les autres mots espagnols ou portugais plus ou moins déformés et travestis que j'ai énumérés m'ont paru inconnus en dehors des familles israélites. Des personnes qui parlent le gascon m'ont déclaré les ignorer. Il est possible pourtant que quelques-uns aient pénétré dans certains milieux.

Les marchands du *Marché neuf* (marché où l'on vend les vieilleries et la confection) étaient autrefois, paraît-il, presque tous Juifs. Ceux qui y vendent maintenant ne sont pas Juifs, mais ils ont pu emprunter à ceux qu'ils ont peu à peu remplacés certains vestiges du parler judéo-hispanique. Il est aussi à supposer que les enfants israélites, jadis groupés dans une école, où ils avaient leur jargon à eux, vont probablement faire passer quelques-uns de leurs mots dans les écoles où ils se trouvent aujourd'hui dispersés. Si bien que les Juifs dits portugais auront importé dans la région bordelaise des mots espagnols ou portugais, que l'on pourrait bien chercher un jour à expliquer par l'affinité de l'espagnol et du gascon. En fait, il y a là une de ces infiltrations dont M. Bourciez parle dans un article publié jadis dans le *Bulletin hispanique* [1], sur *Les mots espagnols comparés aux mots gascons (époque ancienne)* : « Le second courant s'est produit par les grands centres, par les villes maritimes comme Bayonne surtout, ou même Bordeaux : de là ont pu venir quelques mots espagnols, qui se sont ensuite plus ou moins répandus à travers toute la zone gasconne. »

Il est clair que par Bayonne l'infiltration a dû être bien plus importante. Mais celle qui se sera produite par Bordeaux offrira cette particularité d'être due surtout aux Juifs venus de la péninsule et d'avoir été longtemps pour ainsi dire canalisée, et restreinte à leur communauté [2].

(A suivre.) G. CIROT.

1. 1901, p. 160.
2. Je dois des remerciements à M. Morel-Fatio pour plusieurs observations dont j'ai fait mon profit.

VARIÉTÉS

Des noms et des prénoms.

Parmi les critiques dont mon travail sur les *Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* a été l'objet de la part de M. Barrau-Dihigo, dans la *Revue hispanique* (1905, n° 43), il y en a une à laquelle je voudrais répondre, parce qu'elle constitue une erreur de fait. C'est aussi le seul point sur lequel M. Barrau-Dihigo relève ou croit relever lui-même une erreur. Le reste (à part ce qui concerne quelques omissions d'une importance très secondaire) est affaire d'appréciation. Je me plais, du reste, à reconnaître la correction du collaborateur de la *Revue hispanique* en cette circonstance.

M. Barrau-Dihigo me reproche de désigner ordinairement par son seul *prénom* l'auteur de l'*Historia crítica de la literatura española*, D. José Amador de los Ríos. D'après lui, en effet, *Amador* n'est que le prénom du savant espagnol, dont *de los Ríos* serait le nom.

Je suis sûr que M. Barrau-Dihigo se trompe. Je n'ai pas vu l'acte de baptême de D. José Amador de los Ríos; mais je constate que les Espagnols disent « el Sr Amador de los Ríos »: par exemple, D. Antonio María Fabié, dans son *Prólogo* aux *Dos tratados de Alfonso de Palencia* (p. II), et D. Marcelino Menéndez Pelayo, dans *La Ciencia española* (t. I, p. 172, 3e édition, 1887). Si *Amador* était le prénom, MM. Fabié et Menéndez Pelayo auraient certainement mis « el Sr *D.* Amador de los Ríos », suivant l'usage constant et absolu en Espagne.

Qu'*Amador* soit un prénom, d'accord. Saint Amador figure même dans le Luitprand de Higuera. Mais ce prénom était le premier *apellido* de D. José *Amador*, dont le second nom était *de los Ríos*. *Amador* était probablement le premier nom de son père, et *de los Ríos* le premier nom de sa mère. Tout Espagnol né dans des conditions légales porte en effet deux noms, celui de son père et celui de sa mère. Il y a, du reste, des exceptions : le fils de l'érudit qui nous occupe, D. Rodrigo Amador de los Ríos, porte les deux noms de son père; la raison de cette anomalie est facile à saisir[1].

Quand un Espagnol cite l'auteur de l'*Historia crítica*, il dit ou *Amador de los Ríos*, ou *Ríos* (c'est ce que fait M. Menéndez Pidal), ou

1. Sur le sommaire des numéros 5 et 6 de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, année 1903, figure un article de D. Rodrigo AMADOR DE LOS RÍOS. Or, *Rodrigo* est en romain et *Amador de los Ríos* en capitales. C'est donc que la Rédaction considère *Amador* comme un nom.

Amador. M. Menéndez Pelayo (*Discursos leidos ante la Real Academia española en la recepción pública de D. Ramón Menéndez Pidal,* Madrid, 1902, p. 78) imprime : « el carácter enciclopédico de la obra de *Amador,* el enorme material que organizó por vez primera... »

Voulant éviter de décliner tous les noms d'un érudit que j'avais si souvent à citer, j'avais le droit de choisir. On ne dira pas M. *Menéndez* en parlant de D. Ramón Menéndez Pidal, car le patronymique *Menéndez* est trop répandu. On dira, si l'on veut abréger, M. Pidal. Mais si le premier nom n'est pas un patronymique, l'usage admet parfaitement l'emploi du premier nom seul, qui est le nom paternel

J'ai, du reste, souvent donné à D. José, surtout au commencement, ses deux *apellidos :* ce qui n'est indispensable que lorsque les deux *apellidos* sont également très répandus, comme c'est le cas pour M. Menéndez Pelayo.

Puisque j'en suis à la question des noms et des prénoms (question qui, dans le compte rendu de M. Barrau-Dihigo, tient une large place), je dirai encore que si j'appelle souvent Florian de Ocampo par son prénom *Florian*, je n'ai fait que suivre l'exemple d'Ambrosio de Morales : « Por haber faltado asi *Florian*, no teniamos en España tal noticia de nuestras cosas antiguas... » (p. VI du *Prologo* de Morales dans le t. III de la *Coronica general*, éd. Cano, 1791); de même plus loin : « *Florian* dexó a tal sazon la historia de España » (p. VIII) ; « Y este defecto podria alguno notar con razon en *Florian*.. » (p. VIII-IX) ; « el respecto que yo, como era razon, tuve a *Florian* » (p. IX). Comme Morales, j'ai traité Florian, sinon en ami, du moins en vieille connaissance.

G. CIROT.

Toujours perdrix...

Parmi la multitude des locutions françaises dont les Allemands aiment — à la grande stupéfaction du Français lettré, qui souvent les ignore ou ne leur connaît pas le sens qui leur est attribué — à émailler le discours familier et même le langage oratoire, il s'en trouve une qui mérite d'être consignée ici pour les raisons qui vont suivre.

TOUJOURS PERDRIX, *d. i. immer etwas Leckeres, ein Ausruf der Übersättigung oder des Widerwillens*, nous explique le *Fremdwörterbuch* de Heyse (18[e] éd., revue par O. Lyon, Hannover und Leipzig, 1903, p. 637). Büchmann (*Geflügelte Worte*, 22. Ausgabe, 1905, p. 557) nous apprend à ce sujet qu'on raconte « qu'Henri IV, blâmé par son confesseur pour ses nombreuses amourettes, lui fit servir pendant plusieurs jours des perdrix, jusqu'à ce que le brave homme se plaignît de n'avoir à manger que

toujours perdrix (sic) »

Le lexicographe allemand confesse d'ailleurs qu'aucun ouvrage français ne mentionne cette anecdote et en ignore lui-même la source, tout comme les deux *Konversations Lexika* de Brockhaus et Meyer, cependant si consciencieux à fournir toutes les indications désirables. La question qui se pose est celle-ci : *Est-il vrai que la locution précitée se rattache à Henri IV?*

Une fois la preuve faite, il serait intéressant d'examiner d'où Henri IV a pris l'idée de cette facétie. C'est ici que l'hispanisant aurait peut-être à intervenir. D'après le même Büchmann (*loc. cit.*), il a été imprimé en 1837, à Barcelone, une *Curiosa Relación poética en coplas castellanas del verdadero aspecto del mundo y estado de las mujeres* où se trouvent ces vers :

...como dice el adagio
Que cansa de comer perdices.

Quel est cet *adagio?* Henri IV, béarnais, a-t-il connu, d'Espagne, un récit où il aura puisé la mise en action de la moralité gastronomique si charmante qui lui est imputée? Ou plutôt n'est-ce point, au contraire, à une contamination germanique du fonds parémiologique roman que nous avons ici affaire? La question semble difficile à résoudre. Dans le *Deutsches Sprichwörter=Lexikon* de Wander (Brockhaus, 1873, t. III) on trouve bien, au mot *Rebhuhn*, la frappante analogie suivante avec la phrase prétendue du Vert-Galant : *Rebhühner und nichts als Rebhühner, klagte das Hoffräule.* Quelle est cette « Damoiselle »? Existe-t-il un conte à son endroit? Mais, d'autre part, dans l'un des nombreux traités de Joachim Heinrich von Campe, mélange de philosophie populaire, de linguistique et de pédagogie, intitulé *Väterlicher Rath an meine Tochter* (p. 77 de la 4ᵉ éd., 1791), il est dit que la locution *Toujours perdrix?* [en français dans le texte allemand] se rencontre dans toutes les bouches pour exprimer le dégoût que suscite la jouissance répétée d'un même mets, fût-il des plus fins. Il n'est nullement question d'Henri IV, ni d'une anecdote française d'origine dans plusieurs ouvrages lexicologiques allemands du XVIIIᵉ siècle que j'ai consultés. L'*Encyclopédie* (éd. de Neufchâtel, 1765, t. XII) a cette phrase, malheureusement trop vague, à l'article *Perdrix* : « *Je ne sais ce qu'il faut croire d'une opinion qui est répandue parmi le peuple, savoir que le glouton le plus décidé ne saurait manger une perdrix tous les jours pendant un mois entier.* »

Il y a donc un point obscur à éclaircir et dont je propose la solution à quelque folkloriste plus compétent que moi... en matière de perdrix.

C. PITOLLET.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Extrait du rapport de M. Morel-Fatio, président du jury, sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1905.

Monsieur le Ministre,

En 1905, le nombre des candidats inscrits pour la langue espagnole a été de dix-neuf, dont une femme. Dix-sept ont subi les épreuves écrites.

Thème espagnol. — Le texte était emprunté aux *Lettres persanes* de Montesquieu. Il ne présentait pas de difficultés particulières quant au vocabulaire et les expressions en elles-mêmes ne pouvaient embarrasser les candidats. Mais il fallait, sans tomber dans le gallicisme, reproduire les qualités de légèreté élégante, de grâce ironique qui donnent un cachet éminemment français à la fine satire du moraliste. C'est cette intelligence des qualités particulières de ce style qui manque dans un trop grand nombre de traductions, d'ailleurs matériellement correctes en général et même exactes. La connaissance des règles de la syntaxe ne suffit pas toujours : l'ambition d'un candidat à l'agrégation doit viser plus haut qu'à une correction, qui n'est, somme toute, qu'une qualité négative; il doit faire preuve de sens critique, de goût littéraire, et être capable de donner à la page qu'il écrit la couleur et le tour du texte original. Peu de copies se sont distinguées cette année par des qualités exceptionnelles : deux ont mérité la note élevée de 24 sur 30. En revanche, on n'a pas eu à constater d'insuffisance manifeste : une seule copie n'a pas atteint la moyenne.

Version espagnole. — Le sujet était un conte en vers de José Somoza, écrivain sobre et soigneux et qui, bien qu'il soit mort en 1852, appartient encore par les tendances de son esprit comme par ses habitudes littéraires au XVIIIe siècle. Ce conte contient quelques mots un peu

rares qui dans plusieurs copies ont été mal rendus, par exemple *quimerista,* dont le sens de « querelleur » n'a été compris que par quelques candidats; il contient aussi des expressions qui supposent chez le traducteur la connaissance de certains usages particuliers à l'Espagne. En un endroit, Somoza fait allusion à l'*honrado concejo de la Mesta,* titre officiel de la junte ou de l'assemblée des propriétaires de troupeaux, qui jouissait de privilèges considérables et formait une très puissante corporation; or, plusieurs candidats n'ont pas su de quoi il s'agissait et ont commis en outre la faute de traduire *concejo* par « conseil », ce qui est une fâcheuse ignorance. Enfin, des traits d'esprit, des jeux de mots, ou ont passé inaperçus, ou n'ont pas été rendus même par des à-peu-près. Ainsi le mot *perrada,* puisqu'il s'agit d'un chien, est pris ici à la fois au propre et au figuré. Aucun candidat n'a risqué la traduction un peu familière, mais qui est la bonne : « chiennerie. » Eu égard toutefois aux difficultés qu'elle présentait, tant pour le vocabulaire que par quelques-uns de ses tours, cette version n'a pas donné de mauvais résultats. Un seul candidat est resté très au-dessous de la moyenne; presque tous les autres l'ont dépassée et le jury a pu donner les notes de 24 et 22,50 aux deux meilleures compositions.

Dissertation française. — La question posée était : « Que nous apprennent les *Cartas marruecas* de Cadalso sur l'évolution qui s'opéra pendant le XVIIIe siècle dans les idées et les mœurs des Espagnols, et comment jugent-elles cette évolution? » Ouvrage agréable, très facile à comprendre et dont l'auteur nous est suffisamment connu, cette imitation notoire des *Lettres persanes* aurait dû, ce semble, éveiller chez les candidats, tenus de l'avoir lue, plus d'idées intéressantes, plus de considérations bien appropriées et de nature à mettre en lumière la valeur intrinsèque et comparative du livre. Et d'abord, il convenait de définir en quoi a consisté l'évolution que l'on voit s'opérer dans les idées et les mœurs en Espagne au XVIIIe siècle, depuis l'avènement de Philippe V jusqu'au milieu environ du règne de Charles III, en rappelant brièvement quels adeptes et quels adversaires l'influence étrangère et les changements introduits pendant cette période ont suscités dans le public et chez les publicistes nationaux. La plupart des candidats ont tout à fait omis cette introduction nécessaire; ils n'ont parlé qu'en passant de Philippe V et de quelques-unes de ses réformes; un seul a prononcé le nom de Charles III, ce qui a lieu de surprendre puisque c'est sous le règne de ce roi qu'a vécu Cadalso. Il y avait lieu aussi de noter qu'à l'influence française, prépondérante, s'ajoute l'influence italienne, qui, grâce aux anciennes relations de l'Italie et de l'Espagne, à l'action personnelle d'Isabelle Farnèse et de plusieurs hommes d'État italiens, au succès qu'obtiennent l'opéra

italien et les artistes qui l'interprètent, prend pied de plus en plus en Espagne et provoque des changements notables dans les mœurs (que l'on pense, par exemple, à l'introduction du sigisbéisme). Cette question de l'influence italienne n'a été ni traitée ni même vue. Après se plaçait naturellement l'analyse des *Cartas marruecas* dont les principaux sujets seuls devaient retenir l'attention, car il y a chez Cadalso des répétitions et du verbiage sans portée. Ces sujets, pour éviter la confusion, il importait de les grouper sous certains chefs, tels que : éducation, rapports entre elles des classes de la société, relations conjugales, mœurs politiques, industrie, littérature, etc. En dernier lieu, et pour répondre à la seconde partie de la question, quelques renseignements sur l'auteur des *Cartas*, ses origines, sa condition, ses voyages, ses connaissances de littérature étrangère, son caractère étaient de mise et devaient servir à expliquer la nature et la portée de sa critique, Cadalso occupant une position en quelque sorte intermédiaire entre les adversaires intransigeants et les admirateurs fanatiques des idées étrangères. Beaucoup des dissertations soumises au jury ont donné trop de place à l'analyse des lettres qu'il fallait restreindre au strict nécessaire, et n'ont pas su extraire de ces longues énumérations des données claires et précises sur la société que Cadalso tour à tour attaque, défend ou explique. Quelques copies se sont recommandées au jury par des qualités appréciables de style et de composition : la meilleure a mérité la note 28 sur un maximum de 40 points.

Dissertation espagnole. — On avait proposé la matière suivante : « Chateaubriand en el *Ensayo sobre la literatura inglesa* dice : Plus le talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est pas, pour ainsi dire, compatriote de ce talent. » Y añade M. Brunetière (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1900) : « Cette littérature espagnole avait un grand défaut, parmi toutes ses qualités... Elle était trop *particulariste,* et le goût du terroir en était trop prononcé. » « ¿ Hasta qué punto se puede aplicar este criterio al juicio de los autores siguientes del programa : Ercilla, Bartolomé de Argensola, Cervantes ? » En somme, il s'agissait de juger à un point de vue particulier, précisé par les citations de Chateaubriand et de M. Brunetière, trois des auteurs du programme : Ercilla, Bartolomé de Argensola et Cervantes. Dans quelle mesure ces trois écrivains prêtent-ils à la censure des critiques français qui sont choqués par le caractère trop particulier, la saveur trop marquée de la littérature espagnole ou qui se déclarent au moins incapables de l'apprécier ? Et après tout, cette originalité si fortement accusée n'est-elle pas souvent un mérite, une qualité rare, qu'il y aurait danger à sacrifier, pour viser à une banalité qui ravalerait les œuvres des écrivains espagnols au niveau médiocre du vulgaire international ? Le mieux ne serait-il

pas, tout en conservant précieusement les qualités de la race, l'esprit national, la saveur du terroir, de les subordonner sévèrement aux lois de la raison, du bon sens et du bon goût, lois qui sont partout les mêmes? C'est en unissant ces deux éléments, qui ne sont pas contradictoires, et c'est précisément dans la mesure où ils les ont unis que les écrivains se sont assuré une place plus ou moins enviable dans l'histoire littéraire. Et c'est ce que pouvaient montrer, à des degrés divers, Argensola, qui a peut-être trop sacrifié à l'imitation classique, Ercilla, chez qui l'inspiration nationale se mêle encore d'une façon incohérente et déréglée avec les traditions et les imitations antiques ou italiennes, et enfin Cervantes qui, par une admirable et en partie inconsciente synthèse, a su rester le plus national et devenir en même temps le plus humain des écrivains espagnols. A peine deux ou trois candidats ont su poser avec netteté la question et s'y maintenir exactement. Beaucoup ont vu dans ce *particularisme* reproché aux auteurs de la Péninsule un simple et pur patriotisme, et ont développé cette thèse bizarre que plus ils étaient patriotes, plus ils devenaient inintelligibles en dehors de l'Espagne. La vue nette du vrai sujet, la rigueur du plan, l'exactitude d'un raisonnement bien suivi sont des qualités qui décidément deviennent rares chez nos candidats. Ils les remplacent trop souvent par des développements à côté, des hors-d'œuvre qui veulent être brillants ou des généralités vagues et banales. Plusieurs dissertations sont écrites avec facilité et élégance; quelques-unes témoignent d'une connaissance réelle de la langue, et il semble qu'il y ait sous le rapport de la forme un progrès sensible, même dans les dernières copies.

* * *

Les épreuves orales auraient dû être subies par cinq candidats déclarés admissibles pour chaque langue, mais deux candidats espagnols ont, au cours de ces épreuves, abandonné la lutte.

Malgré les avertissements qui leur ont été présentés à plusieurs reprises déjà par le jury, les concurrents n'arrivent pas à se convaincre que les épreuves du thème et de la version doivent donner à ceux qui les écoutent l'impression de leçons destinées à des élèves. La plupart des candidats se contentent de traduire et ne font aucun effort pour justifier le choix de leurs expressions ou pour commenter leur texte; ils préfèrent attendre les questions des membres du jury au lieu de les devancer. Cette méthode est à réformer, car elle ne répond pas du tout à l'objet de ces épreuves qui ont été instituées pour permettre aux examinateurs d'apprécier comment les candidats s'y prendraient dans une classe pour interpréter un texte ou exercer des élèves à traduire du français dans une langue étrangère. A l'avenir, le jury se propose

de n'intervenir qu'exceptionnellement et de se borner surtout à écouter, comme il le fait pour la leçon de grammaire et la leçon de littérature.

Leçon de langue. — Comme au concours précédent, on a proposé aux candidats quelques sujets de grammaire historique et de grammaire particulière à un auteur du programme. L'expérience, qui avait été tentée avec assez peu de succès en 1904, a mieux réussi en 1905, et le jury a eu le plaisir d'entendre quelques leçons très estimables qui ont porté soit sur l'histoire d'un des deux idiomes, soit sur les particularités de la langue d'un écrivain.

Les sujets de la leçon de langue ont été les suivants :

Pour l'espagnol :

La langue de Berceo surtout d'après la *Vida de Santo Domingo de Silos*.

Exposer l'origine de l'élément constitutif et les acquisitions successives du vocabulaire de la langue espagnole jusqu'à nos jours.

Formation et syntaxe du comparatif et du superlatif.

Exposer la géographie linguistique de la péninsule ibérique en insistant sur la région dont la langue a fini par prévaloir en Espagne et en indiquant les raisons de cette prédominance.

Syntaxe du régime des verbes transitifs.

La meilleure de ces leçons, tant pour le fond que pour la forme, a été celle qui avait pour sujet la syntaxe du régime des verbes transitifs en espagnol : bien ordonnée et dite avec beaucoup de clarté et de précision, cette leçon aurait vraiment instruit et intéressé des élèves. Après, le jury a apprécié la leçon qui portait sur la géographie linguistique de la péninsule ibérique et qui eût mérité une note plus élevée si elle n'avait été déparée par quelques erreurs de chronologie et une diction à la fois saccadée et indécise.

Leçon de littérature. — Les sujets ont été les suivants :

Pour l'espagnol :

El estilo de Cervantes en el Quijote, ¿es verdaderamente un modelo de lengua? Carácter y particularidades de este estilo.

Juicio crítico de la intriga, de los caracteres, del estilo y de la versificación de *García del Castañar*.

La Araucana; sus méritos y sus defectos.

¿Como se explica la aceptación que tuvo la poesía que llaman *de clerecía* ó *de cuaderna vía*, y por qué motivos vino á desaparecer?

Caracter é influencia de la obra poética de Campoamor sobre la lírica española del siglo décimo nono.

Deux des leçons espagnoles, celle sur *García del Castañar* et celle sur l'influence de Campoamor sur la lyrique espagnole, n'ont pas été entendues, les candidats auxquels elles incombaient ayant renoncé au

concours. La leçon sur le style de Cervantes, qui débutait par une longue bibliographie parfaitement oiseuse, n'a pas répondu à l'attente du jury et est restée sensiblement au-dessous de la moyenne. L'auteur s'est égaré dans des considérations fort contestables et qui ne répondaient pas à la question. Au contraire, la leçon sur l'*Araucana*, malgré d'assez graves défauts de diction, a plu par sa bonne ordonnance, son information précise et quelques aperçus ingénieux et fins. De même l'histoire du *mester de clerecía* a été exposée avec exactitude et dans un langage suffisamment correct.

Il a paru cette année au jury que l'élocution était moins bonne chez les candidats italiens que chez les autres. Les candidats espagnols ont parlé avec plus ou moins de correction et d'élégance, ils ont commis çà et là des fautes de prononciation, mais enfin ils ont, en général, parlé d'abondance; tandis que chez les premiers on sentait un effort constant et il leur échappait des expressions qui, à leur place dans les ouvrages de critique où ils les ont lues, constituent des non-sens dans le langage parlé.

En terminant, le jury juge à propos d'avertir les futurs concurrents qu'ils doivent se préoccuper, plus que ne l'ont fait leurs devanciers, d'acquérir des connaissances historiques un peu approfondies et précises. A diverses reprises et dès les premiers concours, il n'a pas été difficile aux juges de se convaincre que beaucoup de candidats ne possédaient que des notions très vagues de l'histoire politique et sociale du pays dont ils sont tenus de parler la langue et de connaître la littérature. Or, on peut bien jusqu'à un certain point posséder le maniement d'un idiome étranger sans rien savoir des destinées du peuple qui le parle, mais on ne comprend et ne goûte vraiment une littérature que si l'on se rend compte de son origine et des conditions dans lesquelles elle a pu se produire; en un mot, la littérature d'un peuple est inséparable de son histoire. Tant que l'agrégation restera un concours à la fois littéraire et linguistique, il est indispensable que ceux qui s'y préparent se munissent d'une connaissance sérieuse de l'histoire, et de la géographie aussi, de l'Italie ou de l'Espagne. L'histoire de ce dernier pays, qui est assez concentrée surtout à partir de la fin du XV[e] siècle, s'apprend facilement; celle de l'Italie est plus difficile, ce pays n'étant arrivé que très tard à l'unité politique : on ne peut pas demander aux candidats d'étudier les annales de toutes les principautés italiennes depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours, mais ils doivent savoir l'essentiel, par exemple l'histoire des papes, celle de Florence, au moins à partir de l'époque de Dante. Les bons livres historiques ne manquent pas en Italie, et il leur sera aisé autant que profitable de s'initier à ce genre de littérature qui explique les autres et les place dans leur vrai jour.

ALFRED MOREL-FATIO.

BIBLIOGRAPHIE

J. Leite de Vasconcellos, *Religiões da Lusitania, na parte que principalmente se refere a Portugal,* t. II. Lisboa, Imprensa nacional, 1905; 1 vol. in-8° de XVIII-372 pages, avec 82 figures dans le texte et une planche hors texte.

L'œuvre de notre correspondant J. Leite de Vasconcellos est extrêmement variée. Poète, folkloriste, ethnologue, philologue, archéologue, son activité scientifique est infatigable; les mémoires, les articles, les notices se succèdent avec une heureuse rapidité dans les importantes revues qu'il dirige; un livre suit l'autre, et à peine l'auteur a-t-il brillamment conquis le titre de docteur de l'Université de Paris, avec une remarquable *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, qu'il nous donne le second volume d'un ouvrage dont la première partie a été accueillie il y a neuf ans avec une faveur très légitime, *Religiões da Lusitania.*

Cette œuvre si diverse a cependant une grande unité; toutes les études importantes de M. Leite de Vasconcellos ont pour objet la vieille histoire du Portugal aux époques archéologiques. Sans se lasser, il recueille des documents dans son pays, à l'étranger; il en amasse un dépôt considérable dans l'*Archeologo português,* qu'il a fondé et dont il est l'âme. Et son vigoureux esprit ne se contente pas de ces recherches sagaces et de ces expositions rapides; il aime la synthèse, et met en œuvre les documents épars.

Le second volume des *Religions du Portugal* offre au lecteur une abondance vraiment rare de textes, de références, de monuments de toute nature, dont un grand nombre sont inédits ou peu connus; le premier volume était déjà fort louable pour un égal effort vers la complète information. Ici peut-être y a-t-il quelque abus, et l'on aimerait à voir élaguer un peu ce taillis touffu qui parfois prend des aspects de maquis.

La critique d'ailleurs est nécessaire, me semble-t-il, sur ce point, car je crains que l'érudition trop riche et trop variée de l'auteur ne l'entraîne à des fautes de méthode dangereuses, car elles peuvent troubler le lecteur dans sa confiance, et compromettre des résultats précieux.

Dans le premier volume, M. Leite de Vasconcellos étudiait les reli-

gions lusitaniennes à l'âge préhistorique. Le second volume s'occupe des religions de l'âge préhistorique, c'est-à-dire, comme le déclare très nettement l'auteur, des religions aux siècles historiques qui ont précédé la conquête et la civilisation romaines. La question est clairement posée; mais il ne faut pas se dissimuler combien est délicate la manière de l'aborder.

Les antiques littératures de l'Espagne et du Portugal sont perdues; la langue des inscriptions dites ibériques n'a pas livré son secret; nous n'avons que quelques rares détails sur les populations de la Péninsule, et par des textes grecs et romains de date récente; les monuments plastiques contemporains des civilisations antérieures à la romaine ne sont pas nombreux, sont mutilés, sont obscurs. Où donc M. Leite de Vasconcellos a-t-il dû prendre les plus instructifs, les seuls instructifs peut-être des documents qu'il a mis en œuvre? Dans le *Corpus* des inscriptions latines, car de multiples dédicaces nous ont conservé des noms de divinités indigènes, agrémentés parfois d'une épithète. C'est à l'épigraphie latine que nous devons presque exclusivement de connaître les dieux ou les déesses appelés du temps des Romains *Endovellicus, Ataegena, Tongoenabiagus, Bormanicus, Navia, Trebaruna, Runesocesius, Neto, Aracoaranioniceus, Arus, Bandioilienaicus, Tameobrigus,* et beaucoup d'autres à noms plus ou moins barbares. Et les mentions qui en sont faites ne suffisent pas d'ordinaire à nous rien révéler de leur essence, de leurs attributions, de leur culte, de leur histoire.

M. Leite de Vasconcellos s'efforce de pénétrer ces mystères d'abord au moyen de la philologie, et très particulièrement de la philologie celtique. Il ne m'appartient pas de dire s'il a toujours réussi, si *Endovellicus* est un mot celtique équivalent au latin « *optimus* », si *Ataegena* équivaut à « *Renata* », *Tongoenabiagus* à « *dieu de la rivière par laquelle on jure* », si *Bormanicus* est le « *dieu des eaux thermales* », si *Trebaruna* est le « *secret de la maison* », et ainsi de suite. Je dois dire d'ailleurs que souvent M. Leite de Vasconcellos invoque à l'appui de ses interprétations les meilleures autorités, comme M. d'Arbois de Jubainville. Mais je regarde ce mode d'exégèse comme très périlleux, car les inscriptions romaines, selon toute évidence, nous ont transmis les noms indigènes sous des formes tout à fait latinisées, à une époque où probablement même ils n'étaient plus les véritables noms antiques. Les terminaisons en *genus* et *acus*, par exemple, sont purement romaines, et des mots comme *Tongoenabiagus, Bandiarbariaicus, Abiafelaesurraecus* peuvent être soit des transcriptions maladroites de mots indigènes, soit des composés de plusieurs mots que les graveurs des stèles votives ou les interprètes modernes n'ont pas su séparer. Je crains que M. Leite de Vasconcellos n'ait pas toujours été assez prudent à manier son arsenal philologique.

Mais ce qui me paraît plus grave encore, c'est que l'auteur, pour essayer de retrouver quelques traits de ces cultes ainsi révélés, de redonner quelque objectivité et quelque vie à ces dieux disparus, s'inspire constamment de la connaissance approfondie qu'il a des divinités et des cultes de l'Orient classique, de la Grèce, de Rome. Ce n'est pas une méthode très sûre, à mon avis, sous prétexte qu'Endovellicus est peut-être un dieu guérisseur, de l'assimiler presque complètement à Esculape, et d'imaginer que son culte était très semblable à celui du dieu grec ou du dieu romain. Qu'il y ait eu à l'époque romaine assimilation de l'un et de l'autre, comme aussi d'Ataegena avec Proserpine, cela n'est pas impossible, cela est même assez naturel; mais sommes-nous en droit de conclure qu'il y a similitude absolue entre ces divinités? Avons-nous le droit d'oublier que l'Espagne et le Portugal n'avaient probablement pas en principe, et tout au moins pouvaient ne pas avoir la même conception des dieux, les mêmes idées religieuses, les mêmes pratiques, les mêmes cultes que les Grecs et les Romains; et pouvons-nous avoir sans cesse recours aux auteurs classiques pour apprendre d'eux, par analogie, les croyances et les pratiques des Lusitaniens?

C'est un défaut qui me semble grave, et d'autant plus grave que pour ma part je crois avoir appris, en examinant les monuments primitifs de la Péninsule, à reconnaître l'originalité de la civilisation indigène dont ils sont l'émanation. M. Leite de Vasconcellos, plus versé que je ne puis l'être dans l'archéologie de son pays, a dû plus encore que moi-même être frappé de cette originalité.

On remarquera d'ailleurs que je critique seulement l'abus dangereux d'une méthode qui souvent peut être bonne, et je me permets de rappeler amicalement l'auteur à un peu de prudence et de défiance. On m'a reproché assez vivement, à propos de mon *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, d'avoir été trop timide, et de ne pas avoir osé aborder les questions d'ethnographie ou de chronologie; le livre de M. Leite de Vasconcellos me montre que mes timidités étaient sages.

Il est à peine besoin d'ajouter, après ce qui précède, qu'une critique détaillée des *Religiões* serait fort longue, et que ce n'est point ici le lieu de la faire. Je prie l'auteur de m'excuser si même je m'en tiens à indiquer sommairement ce que je reproche à sa méthode. Qu'il soit bien entendu d'ailleurs que je ne veux en rien déprécier son livre courageux. Il est une contribution, sur plus d'un point très nouvelle, à l'histoire ancienne du Portugal. Ce second volume me semble aussi supérieur au premier, un peu flottant et de construction malhabile. Et quand paraîtra, bientôt, souhaitons-le, le troisième tome, consacré aux religions et aux cultes de la Lusitanie romaine, toutes les qualités de M. Leite de Vasconcellos, son érudition variée, même son imagi-

nation, pourront librement se donner carrière; il s'avancera sur un terrain plus solide, et les études qu'il a faites pour le livre actuel lui seront d'une grande utilité.

PIERRE PARIS.

D. Marcelino Menéndez y Pelayo, *Orígenes de la Novela*, tomo I. Introducción. *Tratado histórico sobre la primitiva novela española*. 1 vol., 534 p. Madrid, Bailly-Baillière é hijos, 1905.

Le livre dont le titre précède est le premier volume de la *Nouvelle Bibliothèque d'Auteurs espagnols*, entreprise sous la direction de M. Menéndez Pelayo, pour continuer la grande collection dite de Rivadeneyra et pour combler ses lacunes. Nous en avons publié, dans le précédent numéro du *Bulletin hispanique*, le programme et la liste des auteurs à éditer. Ce programme et ces promesses reçoivent un commencement d'exécution dans le volume dont nous allons nous occuper.

Les premiers éditeurs de la collection Rivadeneyra avaient consacré trois volumes à Cervantes et aux *Novelistas* antérieurs ou postérieurs à ce dernier. Quelques autres romans avaient, en outre, trouvé place dans les tomes consacrés à l'œuvre complète de certains écrivains. Mais bien des œuvres intéressantes, et même célèbres, appartenant à la riche littérature d'imagination, n'avaient pu figurer dans les massifs volumes de la *Biblioteca de Autores Españoles*. A vrai dire, il n'y a guère qu'une de ces œuvres, parmi celles que l'on nous promet, dont le titre éveillera chez le grand public une idée un peu précise : c'est la *Diana*, de Jorge de Montemayor, dont l'omission dans l'ancienne collection reste inexplicable. Quant aux autres, telles que la continuation de la *Diana*, par Gil Polo, le *Pastor de Fílida*, de Luis Gálvez Montalvo, la *Cárcel de Amor*, de Diego de San Pedro, la *Cuestión de Amor*, d'un anonyme, le *Crótalon* et les *Transformaciones de Pitágoras*, de Cristóbal de Villalón, les *Coloquios Satíricos*, d'Antonio de Torquemada, ils ne sauraient rivaliser de réputation, d'importance historique, ni même, je crois, de mérite intrinsèque avec la *Diana*. Si l'on songe cependant que toutes ces œuvres ont été renommées et souvent imitées, et que d'ailleurs il n'est plus facile de se procurer la plupart d'entre elles, on ne peut qu'être reconnaissant à ceux qui mettent ainsi à notre portée des textes très dignes encore d'être lus et étudiés.

Mais ce qui méritera surtout la reconnaissance des lecteurs, c'est le soin qu'a pris M. Menéndez Pelayo de leur présenter en détail non seulement chacune des œuvres qui doivent être insérées dans ce supplément, mais toutes celles qui, depuis l'origine, ont quelque titre à figurer dans une histoire de la *nouvelle* espagnole, je serais presque

tenté de dire dans la Littérature universelle. Car nous trouvons ici une occasion nouvelle d'admirer l'ampleur de la méthode critique de l'auteur des *Idées Esthétiques* et de l'éditeur de l'*Anthologie* ou des *Œuvres dramatiques* de Lope de Vega. Un autre aurait cru remplir suffisamment sa tâche en présentant, plus ou moins brièvement, aux lecteurs les seules œuvres rééditées. M. Menéndez Pelayo ne saurait se contenter à si peu de frais : il tient à replacer chacune de ces productions dans son milieu historique et littéraire, à en rechercher les origines et les sources, à en suivre les imitations et les transformations, et cela non seulement dans son pays d'origine, mais encore à l'étranger. De telle sorte qu'à la place des courtes préfaces et des notices succinctes auxquelles se bornaient les anciens éditeurs, c'est une histoire complète de la *Novela* que l'auteur a commencée et qu'il poursuivra sans doute. Et il faut donner ici au mot de *Novela* toute l'acception que ce mot, un peu vague, est capable de recevoir, depuis les *Livres de Chevalerie* jusqu'aux traités de métaphysique galante comme la *Cárcel* ou la *Cuestión de Amor*, depuis les encyclopédies didactiques de Raimundo Lulio et de Juan Manuel jusqu'aux traités de morale courtoise de Fr. Antonio de Guevara. De telle sorte que l'on n'exagérerait guère en disant que presque toute l'histoire de la Littérature espagnole est de nouveau réunie ici par M. Menéndez Pelayo en un vaste tableau d'ensemble.

Cela explique déjà pourquoi ce premier volume de 534 pages non seulement ne contient le texte d'aucune des œuvres annoncées, mais même n'achève point la préface qui devait les précéder. Il reste à nous entretenir de la *Novela de costumbres* et des « *cuentos* » et « *narraciones cortas* ». Si nous songeons que les romans picaresques — si extraordinairement nombreux en Espagne — ne forment qu'une partie des « Romans de mœurs », que les contes et courts récits n'y sont guère moins abondants, et qu'enfin il n'a pu encore être rien dit, dans ce premier volume, du conteur et du romancier par excellence, de Cervantes, ni de tant d'autres qui représentent précisément pour le public la *Novela española*, il ne faut pas désespérer que les deux chapitres qui manquent, et que l'auteur prévoit déjà « *largos* », n'aillent se développant démesurément, pour notre grande satisfaction, et n'envahissent résolument tout le second volume. Et nous en serions, pour notre part, d'autant plus heureux qu'après tout, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous sommes toujours sûrs d'avoir les textes promis, tandis que les commentaires qu'ils provoquent de la part du plus qualifié des juges restent pour nous un bénéfice inespéré.

L'étude que renferme ce premier volume porte sur quatre catégories ou variétés d'œuvres romanesques : les livres de chevalerie (d'origine étrangère ou indigène), la *Novela sentimental*, à laquelle il faut joindre le roman d'aventures dans la manière d'Héliodore et des Byzantins, la

nouvelle *historique*, et enfin le roman *pastoral*. Trois chapitres au début sont destinés à résumer les *origines* du genre, soit dans l'antiquité classique, grecque et latine, soit dans le monde oriental et sémitique, soit enfin dans la période archaïque de la littérature espagnole.

Ces dernières pages, dans lesquelles sont résumés et éclairés les rapports, assez confus jusqu'ici, de la primitive littérature «*didactico-symbolique*» de l'Espagne médiévale avec les fictions orientales, ne sont pas les moins intéressantes du livre. Elles exposent fort clairement les principaux résultats des recherches scientifiques et fournissent un exemple nouveau de l'extraordinaire survivance et de la force de pénétration, je ne dis point seulement des légendes et des contes (ce qui dans une certaine mesure peut être et a été contesté), mais des formes, des procédés et des cadres littéraires. Les Arabes, naturellement, et les Juifs, étaient destinés à être, dans la Péninsule, les introducteurs, les agents de transmission de ces fictions qui, par des intermédiaires plus ou moins nombreux (Grecs, Syriaques, Perses), remontent jusqu'aux sources bouddhiques. C'est là que, sans le savoir, venait se rafraîchir l'imagination des premiers conteurs.

Quoique M. Menéndez Pelayo se défende de vouloir traiter à fond des romans de chevalerie et qu'il en laisse le soin à M. Bonilla y San Martín (lequel nous promet deux volumes de cette même collection), les 174 pages qu'il leur consacre suffiront amplement sans doute à satisfaire la curiosité de la majorité des futurs lecteurs des Amadis, des Esplandians et des Palmerins. Cette littérature (nul lecteur de Don Quichotte ne l'ignore) a été extraordinairement féconde; mais, en dehors de l'Amadis, bien rares sont ceux qui secouent encore de temps en temps la poussière de ce fatras. Ce n'est pas que la recherche des origines, des infiltrations étrangères, ne soit très capable de passionner les érudits, ou même qu'elle ne jette parfois une lumière inattendue sur les relations littéraires avec les nations voisines; mais, pour les lecteurs non spécialistes, l'ennui profond qui se dégage de ces aventures puériles n'est point compensé par le profit documentaire qu'en peut tirer l'historien. L'encombrante bibliographie que M. Gayangos a commencée et que M. Bonilla enrichira sans doute, rendra plus manifeste encore l'incroyable vogue de ces médiocres élucubrations; quoi qu'ils fassent, tout ce monde enchanté s'est endormi à jamais dans le palais de la Belle au bois dormant, et ce qui l'a tué, c'est moins encore la géniale satire de Cervantes que l'ennui et l'écœurement des lecteurs.

Ce qui reste toujours intéressant, comme un cas pathologique, c'est de se demander quelles furent les vraies raisons de cette popularité et de cette décadence; car il en a été donné de contradictoires, qui ne sauraient être également vraies. M. Menéndez Pelayo consacre

à cette question quelques pages (290-299), qui provoquent des réflexions de diverse nature. Il n'a point de peine à montrer, d'une part, que la chevalerie héroïque et traditionnelle d'Espagne, telle qu'elle apparaît au début dans les primitifs *Cantares de gesta,* du Cid à Fernán González, dans les vieilles chroniques ou même dans les traités de Juan Manuel, n'a guère aucun rapport avec celle de la Renaissance et du XVIe siècle, qui en serait plutôt la contre-partie; et d'autre part, il n'est plus douteux que les premiers modèles de cette littérature, son *personnel,* si je puis dire, ses accessoires, ses procédés, sa morale, en grande partie vinrent du dehors. Mais il me semble exagéré de conclure de là que la vogue dont elle jouit en Espagne était artificielle, qu'elle n'avait point de racines dans le sol, qu'elle ne répondait point à l'esprit, aux aspirations de la nation, et que, cette vogue une fois passée, elle devait s'écrouler tout d'un coup, sous la lance du chevalier de la Triste-Figure, comme un édifice de carton sans fondements. Car enfin, si à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, le goût des Espagnols de toutes les classes pour les livres de chevalerie se développe si extraordinairement, c'est sans doute et d'abord que les mœurs, les habitudes, les pensées ordinaires et l'idéal de cette société trouvaient dans de telles lectures un aliment approprié au tempérament de cette dernière. Elle s'y contemplait comme dans un miroir, et si celui-ci était d'origine ou de fabrication étrangère, elle l'avait si bien fait sien, si exactement adapté à ses besoins et à son usage propre, qu'il paraissait expressément fait pour elle; personne ne se souvenait plus de sa lointaine provenance bretonne ou française. Les faits historiques et littéraires qui prouvent la parfaite conformité ou, si l'on veut, la complète appropriation de ces récits chevaleresques à la civilisation espagnole du XVIe siècle ont été si souvent cités qu'il est inutile de les rappeler : on les retrouvera d'ailleurs dans les pages que nous analysons. Il semble excessif de dire, sans autre explication, que si durant le « XVIe siècle, les coutumes et les pratiques chevaleresques duraient encore, ce n'était guère que comme formes conventionnelles, vides de contenu réel », et que « personne n'agissait plus conformément aux antiques prescriptions du monde chevaleresque ». Assurément, on n'était plus naïvement dupe des fables merveilleuses ou extravagantes imaginées par les auteurs de ces romans; on ne croyait pas à la réalité historique des paladins; la mise en scène pouvait paraître puérile; mais, en somme, le fond moral que recouvrait ces fictions, je veux dire la valeur à toute épreuve et même un peu folle, le goût des aventures, le culte superstitieux de l'honneur, l'amour quintessencié et souvent extravagant, on les retrouve en réalité au fond des âmes espagnoles à cette époque tout autant que chez les héros de ces romans. Certes, cet idéal n'est pas particulier à l'Espagne; plus ou moins, il séduisait aussi ailleurs

les imaginations; il s'imposait comme une règle d'action, comme un modèle à atteindre. Mais, malgré tout, il me semble que nulle part il n'a été plus délibérément, plus passionnément poursuivi que dans la Péninsule. Si dans cette dernière « les livres de chevalerie ont été en plus grand nombre que partout ailleurs », ce n'est point seulement, selon moi, « parce que l'activité du génie national dans toutes ses manifestations, *même dans celles qui paraissent le plus contraires à son caractère,* était alors véritablement merveilleuse », mais plutôt parce qu'à cette époque *il n'y en avait pas de plus conformes* à ce même caractère. Et vraiment, à y bien regarder, c'est seulement par cette cause profonde que seule peut s'expliquer une vogue qui dura plus d'un siècle, de même que c'est la transformation de l'esprit public qui amena sa décadence, sensible dès le milieu du XVIe siècle, définitive à l'apparition du Don Quichotte. Tant que l'esprit qui anime l'Amadis fut assez fort en Espagne pour faire oublier ce que ce dernier avait de puéril, Amadis resta comme une sorte de héros national; lorsque les idées nouvelles et modernes commencèrent à s'insinuer dans les âmes, le ridicule de l'ancien idéal apparut à tous les yeux et il s'incarna dans le héros de Cervantes. Il s'y incarna si bien que, comme il arrive dans toutes les réactions, celle-ci dépassa manifestement le but. On ne voulut plus voir que le ridicule de l'esprit chevaleresque; on en méconnut la noblesse originelle, contrairement à l'intention de Cervantes. Ce n'est guère que de nos jours que l'on a rendu justice à la merveilleuse épuration et transfiguration de l'idéal chevaleresque, débarrassé de toutes les scories accumulées, qui donne tout son prix et toute sa portée au Don Quichotte. Nul ne l'a mieux montré que M. Menéndez Pelayo lui-même, dans les dernières lignes de ce chapitre, où l'on retrouvera avec plaisir quelques-uns des aperçus si bien développés dans son *Discours du centenaire* à l'Académie Espagnole.

Qu'on me permette encore un mot sur ce point. M. Menéndez Pelayo se refuse à admettre « que ces fictions romanesques aient pu servir de stimulant aux Espagnols du XVIe siècle pour se lancer dans les entreprises inouïes » qui signalèrent cette époque. Il estime, au contraire, « qu'elles devaient sembler bien mesquines à ceux qui étaient habitués à entendre ou à lire les prodigieux et véritables exploits des Portugais dans l'Inde ou des Castillans dans tout le continent américain et dans les campagnes des Flandres, d'Allemagne et d'Italie. » Ce que pensaient en réalité des héros de la chevalerie, les *conquistadores* et les grands capitaines du temps, je l'ignore, quoique sans doute il soit permis de supposer qu'ils partageaient sur ce point les goûts dont tant de leurs contemporains nous ont laissé des témoignages. Quoi qu'il en soit, il me paraît que l'esprit d'aventure qui les poussait se concilie assez bien avec celui qui éclate à toutes les pages des dites fictions, et que l'effort démesuré vers un idéal impossible n'était point pour

déplaire à ceux qui conquéraient des mondes à la pointe de l'épée tout aussi bien que les Esplandian ou les Florisel, et qui, seuls contre tous, prétendaient plier l'Europe à leurs caprices ou lui faire avouer que leur Dulcinée était la plus belle. Et comment ces soldats et ces capitaines auraient-ils été choqués de ce que ces fictions pouvaient avoir d'insensé, de « fou » ou de « grossier », lorsque des hommes d'État comme López de Ayala, des érudits comme Valdés, des hommes de lettres comme Lope de Vega, des saints comme Ignace de Loyola ou sainte Thérèse, *se comían las manos tras ellos*, pour emprunter l'expression de l'un d'eux? Il n'y avait pas au contraire de lectures mieux faites pour eux.

Car cette « poésie de la réalité et de l'action, cette grande poésie géographique des découvertes et des conquêtes, consignées dans les pages immortelles des premiers narrateurs et qui devait triompher bientôt », je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est nous, modernes, qui l'avons vue, bien plus que les contemporains. En réalité, ces récits, s'il ont, comme il est juste, éveillé les curiosités, ne paraissent avoir eu, dans le domaine de l'imagination et de la littérature proprement dite, qu'une action des plus médiocres. Ils existaient déjà cependant au moment même où triomphaient si insolemment les romans chevaleresques. Et non seulement les contes italiens à la manière de Boccace existaient aussi, mais, pour ne point parler des pastorales qui commençaient à apparaître à leur tour, le genre, qui devait bientôt supplanter tous les autres dans le domaine de l'imagination, le roman picaresque, était déjà plus qu'en germe dans la *Celestina* et dans le *Lazarillo de Tormes*. Si cependant ces germes n'ont pas prospéré, si ni les récits merveilleux des grands aventuriers, ni les premières pastorales, ni les nouvelles picaresques, malgré les deux chefs-d'œuvre qui en préparaient de loin l'éclosion, n'ont pu contrebalancer jusque vers le dernier tiers du XVI[e] siècle la popularité des fables chevaleresques, qu'en faut-il conclure? Non pas, je crois, que ces dernières n'ont réussi que parce qu'elles étaient seules et qu'il n'y avait point d'autres sortes de fictions pour contenter « l'instinct de curiosité » inné chez l'homme, mais parce qu'elles le contentaient à l'exclusion des autres, dont l'heure n'était pas venue. Lorsque cette heure viendra, amenée sans doute par la satiété, le dégoût, le désir de nouveauté, mais surtout par la transformation de la société et le changement de l'esprit public, les germes dont nous parlions tout à l'heure se développeront tout à coup, et alors ils auront bientôt fait d'étouffer sous leur vigoureuse végétation — où se mêleront aussi bien des herbes folles — la moisson épuisée et desséchée de l'âge précédent.

Si je me permets de faire, sur certains points, quelques réserves à propos des conclusions de l'éminent critique de Madrid, je m'em-

presse de reconnaître que la plupart du temps son opinion s'appuie sur une si profonde connaissance du sujet, sur une documentation si riche, sur une méthode si prudente et si sage, qu'elle inspire confiance et entraîne l'adhésion. Pour ne point sortir de la « matière chevaleresque », on trouvera un modèle de ces larges résumés de l'état actuel de la critique, auxquels excelle M. Menéndez Pelayo, dans le passage relatif à l'Amadis, sans contredit le plus important monument de toute cette littérature, et sans doute aussi celui dont les origines et l'histoire restent, malgré toutes les recherches, le plus obscures. Il est difficile de ne point acquiescer aux huit conclusions « d'ailleurs provisoires et sujettes à rectification », par lesquelles il résume ce délicat débat. Un mot cependant à ce sujet. M. Menéndez Pelayo ne croit pas à l'existence d'un modèle français disparu, et en réalité, en laissant de côté les assertions trop sujettes à caution d'Herberay des Essarts, personne n'a pu jusqu'ici signaler ce modèle. L'origine étrangère du modèle primitif et original reste donc une hypothèse; mais cette hypothèse est, en elle-même et *a priori*, si conforme à la genèse des œuvres analogues espagnoles, le sujet, les noms, la géographie, l'inspiration générale constituent un faisceau tel de probabilités que la première des conclusions formulée paraît, dès à présent, bien affirmative : « L'Amadis est une imitation très libre et générale des nouvelles du cycle breton, mais d'*aucune d'elles* en particulier. »

Je me suis arrêté, plus qu'il ne conviendrait en ce rapide compte rendu, à quelques détails de l'un seulement des chapitres de l'ouvrage. L'espace me manque pour indiquer tous les aperçus, les rapprochements, les renseignements intéressants que contiennent en abondance les autres chapitres, consacrés au roman *sentimental, historique* et *pastoral*. On lira avec fruit, dans le premier, l'étude sur l'œuvre, trop oubliée, de Rodríguez del Padrón et de Diego de San Pedro ; dans le second, celle sur les *Guerres civiles de Grenade*, de Ginés Pérez de Hita et sur la charmante nouvelle de l'*Abencerrage Abindarráez et Jarifa*, attribuée sans fondement à Antonio de Villegas; enfin, dans le troisième, le jugement, très pénétrant, sur la *Diana*, de Montemayor, qui est, avec l'*Amadis*, la plus importante des œuvres examinées dans ce premier volume.

Ces jugements sur tant d'hommes et tant d'œuvres, nous ne pouvons songer à les analyser ici, ni à plus forte raison à les discuter, comme nous aurions plaisir à le faire. Car c'est l'un des caractères de la critique de M. Menéndez Pelayo (et combien de fois ne l'avons-nous pas constaté autour de nous !) que d'être éminemment suggestive, d'éveiller la sympathie pour les ouvrages, d'inspirer le désir de les lire, enfin de faire naître les idées, — même celle de le contredire. Et dans ces derniers mots, je suis assuré que le professeur émérite de Madrid, qui sait qu'un enseignement, digne de ce nom, s'adresse à des esprits

libres, ne verra que ce qu'ils contiennent : un éloge. Dans cette œuvre, comme dans les précédentes, la critique est vivante, personnelle, fondée avant tout sur la connaissance directe des œuvres ; ces dernières sont étudiées en elles-mêmes, par un lettré qui y cherche des impressions d'art, plus encore que par un érudit qui en considère surtout la valeur documentaire, ou par un bibliographe qui ne les connaît guère que du dehors. Non point certes que la partie documentaire, érudite, bibliographique, soit négligée ; elle y occupe, dans les notes et les additions, la place à laquelle elle a légitimement droit, mais celle-là seulement. Elle n'envahit point toutes les autres, comme il arrive trop souvent, car, vraiment, nous périssons sous le poids insupportable de la documentation sans pitié et de la paperasserie sans portée. M. Menéndez Pelayo se sert à propos, mais n'abuse point des inépuisables ressources qu'il trouve dans les trésors encore mal connus de la *Nationale* de Madrid, dans sa bibliothèque particulière de Santander, ou dans les collections de ses amis, pas plus que de celles que lui fournit, sans se lasser, son incomparable mémoire. Aussi, malgré la multiplicité des faits et l'abondance ordinaire de l'exposition, cette lecture n'amène ni fatigue ni confusion.

Elle serait sans doute plus agréable encore et resterait plus profitable si les conditions matérielles de la publication étaient meilleures. Le choix du format, si peu commode, ne dépendait point, il est vrai, des nouveaux éditeurs, puisque les volumes annoncés doivent être identiques de forme et « hacer juego » avec ceux qu'ils continuent. Le papier et les caractères paraissent meilleurs. Mais il eût été désirable que l'on introduisît plus de jour et d'air dans les chapitres trop massifs, que des sous-titres et des indications plus abondantes guidassent plus complaisamment le lecteur, et surtout qu'un index et une table détaillée permissent de retrouver aisément ce que l'on cherche dans ces pages. Au surplus, ce dernier vœu trouvera sans doute satisfaction dans le volume suivant, qui doit, selon la promesse de l'auteur, terminer cette monographie de la *Nouvelle*. Souhaitons de nouveau, pour notre profit, que l'auteur, qui est coutumier du fait, nous donne, cette fois encore, plus qu'il ne nous a promis. Il y a dans ce qu'il lui reste encore à dire de la *Nouvelle espagnole* assez de matière, assez de *tela cortada*, pour un second volume de préface. Je le répète : ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

E. MÉRIMÉE.

Narciso Alonso A. Cortés, *Noticias de una Corte literaria*. Madrid-Valladolid, 1906 ; 168 pages.

M. Alonso A. Cortés est un chercheur avisé et heureux. Grâce à un dossier de la chancellerie de Valladolid, il nous avait raconté déjà un épisode fort curieux de la vie, si mal connue, de Lope de Rueda. Ses

fouilles dans les Archives de l'Université ont été fécondes. C'est le résultat de ces dernières qu'il nous offre dans ce petit volume, très plein de choses, et où il y a plus de grain que de paille. La Cour en question est celle de Valladolid pendant le séjour qu'y fit le roi Philippe III, de 1601 à 1606, cour très brillante, comme l'on sait, et très littéraire. M. Cortés, tout en réunissant des matériaux pour une œuvre plus importante, notait dans les documents consultés tout ce qui avait trait aux écrivains qui habitèrent alors la ville devenue capitale par un caprice royal. Parmi ces écrivains, il y en a d'illustres (Cervantes, Quevedo, Góngora, Vélez de Guevara, Bartolomé de Argensola, etc.); il y en a beaucoup d'oubliés aujourd'hui. Dans ses notes, l'auteur avoue qu'il n'a mis « ni plan ni ordre »; il nous apporte pêle-mêle la gerbe entière : au lecteur, si bon lui semble, d'en faire un bouquet. Ce dernier d'ailleurs sera payé de sa peine, car il trouvera bien des choses nouvelles sur les *ingenios* Vallisolétains ou *forasteros,* sur les troupes de comédiens, sur les maîtres de l'Université, sur les religieux, sur les poétesses, sur tout ce monde très divers qu'attirait ce foyer brillant. Il y apprendra, par exemple, — ce que l'on ignorait jusqu'ici — que Quevedo, déjà bachelier et licencié d'Alcalá, avait continué, à Valladolid, ses études de « philosophie, arts et théologie »; qu'il y votait pour l'élection des professeurs, et que parfois ces derniers lui contestaient le droit de vote. L'un d'eux, en le récusant, le traite de *barbirojo* et de *cojo.* Boiteux, nous le savions, mais *barbe rouge,* je l'ignorais. En juillet 1602, le Dr Fernando de Miraval lui réclame, par-devant le Recteur, 60 ducats pour soins donnés pendant une maladie. L'apprenti théologien se fait tirer l'oreille, prétend qu'il a déjà payé 200 réaux, et estime que cela suffit. Comment se termina l'affaire, nous ne savons, faute d'autres pièces : je serais bien étonné que le poète eût payé le médecin.

Il n'est guère de noms, alors célèbres, que M. Cortés n'ait retrouvés dans les papiers du temps et sur lesquels il ne fournisse quelque détail nouveau. Le plus illustre, sans contredit, est celui de Cervantes. Déjà la publication intégrale de l'enquête sur le meurtre d'Ezpeleta a jeté un jour, plutôt fâcheux, sur le séjour du pauvre grand homme à Valladolid et sur cette maison suspecte du Rastro dont on ne se décide pas à faire un monument national. M. Cortés ajoute quelques précisions à ce sujet. Il cite un document duquel il appert, selon lui, que contrairement à ce que l'on a dit, Cervantes n'a pu habiter cette maison avant le 4 août 1604, puisque à cette date elle n'était point terminée : où habitait-il jusque-là? En passant, il s'efforce pieusement de défendre la mémoire d'Isabel de Saavedra, compromise par les cancans des bonnes et des commères, et nous souhaiterions fort, sans oser l'espérer tout à fait, qu'il y réussisse. Les pages qui suivent sont intéressantes pour la chronologie des *Novelas ejemplares.* L'auteur

nous montre encore une collection de portraits de professeurs, de savants et de religieux. Parmi ces derniers, nous en retrouvons un, plus connu par les *Provinciales* de Pascal que par ses cinquante-quatre volumes : je veux parler d'Escobar. Ces cinquante-quatre volumes ne comprennent pas d'ailleurs ses œuvres de jeunesse, parmi lesquelles plusieurs poèmes et cent soixante comédies. Aucune de ces dernières n'a été imprimée, mais Escobar nous a conservé les titres — très édifiants — de beaucoup d'entre elles : Escobar poète mériterait une étude. Le livre se termine agréablement par quelques poésies inédites de Sor María de San Alberto et de Sor Cecilia del Nacimiento : la première n'a guère que de la bonne volonté, mais la seconde gongorise dans les règles. On s'en convaincra en lisant sa *Definición del amor,* ajoutons *divino,* pour prévenir toute méprise.

Souhaitons que M. A. Cortés continue à nous faire profiter de ses fructueuses séances dans les riches dépôts de Valladolid.

E. M.

Fernando VI y doña Bárbara de Braganza (1713-1748), por **Alfonso Danvila** *(Estudios españoles del siglo XVIII).* — Madrid, J. Ratés Martín, 1905; in-12 de 292 pages.

Le volume de M. A. Danvila est en quelque sorte une introduction à l'histoire du règne de Ferdinand et de sa femme D[a] Bárbara. En attendant, M. Davila nous raconte les années de jeunesse du prince, son mariage, son avènement et ses débuts dans la royauté. On trouvera très instructive, pour apprécier ce que fut plus tard le souverain, une étude de ce genre qui nous montre dans quel milieu, parmi quelles circonstances, souvent tristes et déprimantes, s'est formé le caractère du prince.

Second fils de Philippe V, héritier présomptif après la mort de son frère aîné, Louis I[er], qu'il aimait tendrement, Ferdinand grandit presque solitairement à la cour de son père, avec peu de sympathie pour ses demi-frères, jalousé et soupçonné par sa belle-mère, qui ne pouvait lui pardonner de barrer l'accès du trône à son fils Carlos. Aussi ne fut-ce pas pour lui qu'Elisabeth Farnèse rechercha la main des filles de l'Empereur. Afin d'assurer à sa fille Marie-Anne-Victoire, à défaut de la couronne de France, au moins celle de Portugal, elle fit fiancer Ferdinand à une infante portugaise, bien faite de corps, mais marquée de la petite vérole et si laide de visage qu'on eut toutes les peines du monde à en obtenir un portrait, même flatté. Il se trouva que D[a] Bárbara était intelligente, intéressée et ambitieuse, et la façon dont elle vit la Farnèse gouverner son mari lui fut d'un profitable enseignement pour apprendre à régenter le sien. Elle rencontra dans le Prince un être faible, menacé des névroses paternelles, aimant, et

d'autant plus sensible à l'affection de sa femme qu'il avait plus souffert de l'indifférence, voire de l'inimitié de sa famille.

Il est très intéressant de suivre, avec M. A. Danvila, la cour d'Espagne, d'abord à la frontière de Portugal, où eut lieu le mariage, puis dans son séjour en Andalousie, où Philippe V passa par une de ses crises de mélancolie les plus graves, sombre, muet, inaccessible et brutal, faisant de la nuit le jour, d'une négligence répugnante sur sa personne. Autour de ce malade s'agitaient les plus étranges intrigues. Tour à tour ballottée entre l'appréhension de voir le roi mourir, le désir de se concilier le prince héritier, et d'autre part la crainte, en lui donnant trop accès aux affaires, de lui ouvrir les voies à une usurpation, Elisabeth Farnèse passait, avec son beau-fils et sa bru, des avances aux procédés les plus rebutants, et lorsqu'au retour à Madrid elle sentit son époux raffermi dans sa santé, brutalement elle fit écarter de la cour Ferdinand et Dª Bárbara. Comment ne pas trouver assez naturel qu'après avoir été soumis à de pareilles sautes d'humeur, à de si dures humiliations, Ferdinand, devenu roi, ait fait assez bon marché des ambitions de ses demi-frères, et qu'un an après la mort de Philippe V il ait relégué la Farnèse à San Ildefonso ?

Nous ne saurions ici analyser par le menu le livre de M. Alfonso Danvila, qui justement vaut par le détail. L'auteur ne s'est pas contenté de ce qu'il a trouvé dans les archives espagnoles. Il est venu chercher à Paris, aux archives des Affaires étrangères, des documents d'un intérêt très particulier qu'il a largement mis à contribution. Une fois encore il a fait ses preuves d'adroit et consciencieux historien. Nous souhaitons que, dans un des loisirs que pourront lui laisser ses fonctions diplomatiques, il aborde le règne même de Ferdinand et de Dª Bárbara et nous donne une étude sérieuse tant de leur politique extérieure que de leur gouvernement intérieur. C'est un sujet qui mérite d'être traité.

H. LÉONARDON.

Obras en prosa y en verso de D. José Somoza, con notas, apéndices y un estudio preliminar, por **D. José R. Lomba y Pedraja**. Madrid, Impr. de la Revista de Archivos; LVII et 454 pages, in-8°.

M. Lomba y Pedraja est l'auteur de plusieurs ouvrages estimables. On connaît le livre qu'il a consacré à la vie et aux écrits du père Arolas. Dans cette monographie utile, il passait en revue les publications répandues à profusion par les éditeurs de Valence et de Barcelone, replaçant les œuvres romantiques au milieu de la vaste production qui les prépare, les entoure et les explique, mesurant avec un critérium sûr la pénétration des idées étrangères. On a remarqué son essai sur le *Roi Don Pèdre au théâtre*, contribution importante

à l'histoire de la comedia. Il a composé depuis un roman (*Arte y Vida*) qui l'a détourné un instant des recherches littéraires, mais nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher cette courte infidélité, puisqu'il revient de lui-même aux études où il excelle.

Son dernier ouvrage, qu'il présente modestement comme une simple édition de Somoza, auteur presque oublié de nos jours, est un travail solidement construit et d'une utilité incontestable. Les éditions de Somoza étaient rares et insuffisantes; celle des *Líricos del siglo XVIII*, préparée avec goût par le marquis de Valmar, ne constitue qu'un recueil bien fait, une anthologie incomplète; l'édition plus riche de 1842 devenait à peu près introuvable. La bibliothèque nationale de Madrid n'en possède qu'un exemplaire. M. Lomba y Pedraja a pu étudier, grâce à la complaisance de M. Lázaro, quelques manuscrits originaux. Il les a classés, ne concluant à l'authenticité que lorsqu'il reconnaissait la main du poète, ou celle de Javiera Núñez, sa protégée. Il a relégué prudemment dans un appendice les pièces d'attribution douteuse. Il a dressé un catalogue de toutes les publications connues où il donne au surplus la référence des articles parus isolément. Il pousse même le scrupule jusqu'à marquer les limites de sa propre information, invitant les érudits à poursuivre une enquête dont il rapporte lui-même beaucoup d'inédit.

On peut louer sans réserve l'étude préliminaire, qui témoigne d'un goût délicat. M. Lomba s'est pris d'une sympathie visible pour l'aimable solitaire de Piedrahita. Il a visité la cascade chantée par le poète, la propriété de la Pesqueruela où le philosophe égarait ses méditations; quelques anecdotes fournies par la tradition orale lui ont permis de compléter le portrait souriant de ce disciple attardé de nos encyclopédistes. On voit revivre le malicieux épicurien qui sut trouver le bonheur au pied de la Sierra de Gredos, dans un isolement tempéré par la bienfaisance, adouci par l'amitié et embelli par le culte désintéressé des arts. On reconnaît sa vive curiosité toujours orientée vers les questions morales, l'âme sensible qui s'émeut au spectacle de la souffrance et du malheur, avec quelques défaillances toutefois, l'égoïsme reparaissant timidement au milieu de cette médiocrité systématique, de cette quête passionnée des joies paisibles.

M. Lomba y Pedraja juge le poète avec indulgence. Un Français, moins sensible à l'harmonie des vers impeccables, se défendrait d'admirer ce pâle imitateur de genres usés chez nous. Les fables de Somoza, aboutissant à une moralité anodine, font trop penser au chevalier de Florian. Dans la *Sed de agua* on reconnaît un Greuze tourné à la grivoiserie. Le *Penitente*, la *Renuncia de un sabio de Oriente* rappellent Diderot, mais le Diderot de la *Religieuse*. Lorsqu'il arrive au philosophe d'aborder les grands sujets, il échoue dans une entreprise où Chénier lui-même n'était pas sûr de réussir. On cherche en

vain l'inspiration, l'émotion. Il est vrai qu'on rencontre une fois le sentiment, qui s'enveloppe, pour éviter le ridicule, d'un badinage humoristique *(A una desdeñosa)*. Il nous semble en revanche que Somoza mérite d'être placé assez haut comme prosateur. On saura toujours gré à l'auteur de la *Oropéndola* d'avoir aimé la concision pittoresque, la simplicité dégagée ; on goûtera dans ce court chef-d'œuvre la virtuosité de l'artiste qui évoque d'un mot le cadre sauvage de la fontaine légendaire, qui ébauche d'un trait quelques profils d'enfants curieux, passant allègrement du plus joli des contes de fées à une leçon qui porte. Chez Somoza la sobriété française n'a pas nui à la verve espagnole. Il reste l'adversaire intraitable du gallicisme, car il a connu et vanté les richesses de l'idiome national dont il faisait parade avec ostentation. Le critique qui s'attacherait à le réhabiliter montrerait sans peine tout ce que le génie castillan peut gagner au commerce des idées étrangères lorsqu'il s'efforce de rester lui-même.

En réalité, Somoza n'a point influé sur les destinées de la littérature espagnole. Mais comme tous les auteurs de second ordre il reste essentiellement représentatif. N'étant ni assez fécond pour inventer ni assez original pour dénaturer les faits, il s'en tient à ce qu'il a vu. *La realidad se lo ha de dar todo,* dit M. Lomba, aussi l'œuvre de Somoza constitue-t-elle pour l'historien des mœurs un document de première importance.

D'abord, il a bien observé l'ancien régime. Il a connu les personnages qui furent le point de mire de toutes les curiosités. Il a retenu les anecdotes et les utilise pour combattre les opinions trop simplistes. S'il parle de la duchesse d'Albe, c'est en insistant sur la générosité de son âme charitable (p. 28) : bientôt elle nous apparaît comme une sorte de providence villageoise *(Ella sería lo que quieran, Dios la haya perdonado, pero para sus pueblos no pudo ser mejor)*. Lorsqu'il met en scène Goya, rappelant l'altercation qui faillit coûter la vie à Wellington, nous comprenons mieux pourquoi l'énergie brutale domine l'œuvre du grand Aragonais (p. 102). Depuis Sainte-Beuve nous sommes moins indifférents aux mésaventures conjugales des artistes : il nous plaît d'aller surprendre Meléndez à Salamanque, tandis qu'il célèbre l'amour sur la tyrannie d'une femme acariâtre, au bruit des lourds marteaux de forgerons (p. 12). Le trait dominant de l'ancienne société, ce formalisme qui paralysait les gestes et les idées, Somoza l'a marqué fortement dans un article qui est un programme (p. 92). Antonio Flores a brodé sur ce canevas le jour où il voulut réveiller l'Espagne des nouvellistes, des *covachuelistas,* des *manolos,* des *beatas,* endormie, comme il le dit plaisamment, au jeu de la *gallina ciega*[1]. Du reste, Somoza n'est lui-même qu'un raccourci du XVIIIe siècle. Il se

1. *Ayer, hoy y mañana, o la fé, el vapor y la electricidad, cuadros sociales de 1800, 1850 y 1899.*

rattache à l'Encyclopédie par ses idées, aux grands maîtres de la littérature française par ses raffinements de styliste. Il représente au naturel les principales modes du temps, depuis le goût de la sensiblerie jusqu'à la manie moralisante.

Pourtant il appartient au xixe siècle, et M. Lomba l'indique trop rapidement. Notons que la plupart des articles de Somoza furent composés après 1800. Comme tous les contemporains, il a subi le contre-coup des événements qui l'atteignaient dans son repos. Ce spectateur impassible, ce solitaire indifférent a combattu pendant la guerre de l'indépendance. Il s'est vu menacé par les représailles du général Hugo, gouverneur d'Ávila. Compromis à cause d'un ami suspect, il fut arrêté pendant la réaction de 1814. Nommé *jefe político* en 1820, il dut rester en fonctions plusieurs mois, malgré sa répugnance. Nouvel emprisonnement en 1823 compensé dans la suite par des faveurs. On le retrouve *procurador á cortes* en 1834, député en 1836. Telle fut la vie d'un sage qui ne voulait rien être. Son témoignage n'est pas à négliger. Nous connaissions par d'autres la répercussion des troubles à Madrid et dans les grands centres. Mais que penser de l'agitation dans les campagnes? Comment déterminer la part de l'indifférence et de la passion? Somoza nous répondra. Car ce *corregidor de 1811* qu'il expose à la haine des Français et à la rancune des guerrilleros n'est autre que le doux émule de Meléndez Valdés. En 1838, les factieux ont remplacé les Français, mais la situation n'a point changé. Et la pièce peut être insérée dans le *semanario pintoresco* sans modifications apparentes. L'historien ne dédaignera point la *función patriótica* qui annonce l'une des plus belles scènes de *Gonzalo González de la Gonzalera*[1]. Or, un trait nous frappe au milieu de la violence de ces tyrans d'une heure et de la souplesse des humbles toujours prêts à se métamorphoser, c'est la profonde insouciance de la masse. Ici le jugement de Somoza confirme celui des voyageurs étrangers auxquels nous ne refuserons plus notre crédit (« It is truly surprising what little interest the great body of the Spanish nation took in the late struggle ». Borrow, Préface de *The Bible in Spain*, 1843).

Somoza n'est pas resté indifférent aux polémiques littéraires du xixe siècle. Assistant au triomphe bruyant de la nouvelle école, il devait lui aussi prendre parti. Or, son attitude est nettement hostile. Il est vrai qu'il nous a laissé quelques fragments d'un roman historique qui rappelle la manière de Walter Scott. Mais il faut prendre le *Purgatorio*, incriminé par Lomba y Pedraja, comme une satire indirecte, comparable à la charge de Mesonero ou à la parodie de Bretón dans *El poeta y la Beneficiada*. Pour se convaincre qu'il en veut à tous les romantiques de France et d'Espagne, il suffira de relire

1. *Las funciones patrióticas en un pueblo de Castilla en 1835.*

le portrait de l'héroïne « que ha de ser una hermosa cazadora, con el azor en el puño, pero su belleza, esto es indispensable, ha de ser enfermiza y vaporosa, ha de ser melancólica y amable, ha de tener la sonrisa en los labios y las lágrimas en los ojos y sus mejillas, cuidado que si han de tener color, ha de ser color de caña, único color de moda, y aun seria mejor que consultasen ustedes un libro de medicina al artículo *clorosis* » (p. 53).

D'autre part, on ne peut séparer Somoza du groupe des *costumbristas*. Il a collaboré au *Semanario pintoresco*, passant du régionalisme descriptif *(Los Charros)* à la nouvelle pathétique *(Los Zapateros)*. Il représente assez fidèlement les tendances de l'école, s'opposant aux mauvais traducteurs comme un champion décidé du *casticisme* (en matière de langage seulement). Sur ce chapitre, il rendrait des points au difficile auteur des *Escenas Andaluzas*. Voici pour mémoire une déclaration qu'Estébanez Calderón n'aurait pas désavouée : « He aqui un romance en que no hay una palabra que no se halle en el diccionario. El asunto es una *coqueta* y asi lo entenderán todos, pero cabalmente esa voz no es castellana ni en tal sentido está en el diccionario : es decir que es preciso hablar francés para ser inteligible. Y es por cierto gran miseria tener la casa llena de riquezas y echarse á pedir limosna » (p. 254).

L'ermite de la Pesqueruela a essayé plusieurs fois d'aborder la satire politique. M. Lomba y Pedraja vient d'exhumer *Los Facciosos*, réquisitoire violent contre les moines transformés en chefs de bande. On y retrouve l'esprit qui animait certains journaux fort lus à cette époque comme *El Estudiante* ou *El Abenamar*. Segovia ne ménageait pas les carlistes :

Y eran langosta en los campos
Y árabes en los caminos [1].

López Pelegrin les comparait plaisamment au gallego qui attend les rois mages :

Como éste á los tres de Oriente
Al del Norte aguardan ellos
Idéntico será el chasco [2].

La *Defensa de Barrabás* où Somoza procède plus discrètement, par allusions voilées, maltraitant successivement *tragalistas*, carlistes et *pasteleros*, est un modèle de fine ironie dans le genre qu'illustra chez nous Camille Desmoulins. Sans vouloir relever la *minuta de comedia*, nous rappellerons au moins qu'on y voit apparaître pour la première

1. *Colección de composiciones serias y festivas en prosa y verso escogidas entre las publicadas é inéditas del escritor conocido por el Estudiante.* Madrid, 1839, t. I, p. 108.
2. *El Abenamar, primer período,* diciembre 1838-marzo 1839, p. 74.

fois le type de la *mujer política,* qui devait exister, puisqu'on l'a repris par la suite dans *Los Españoles pintados por si mismos (Politicomana).*

Enfin Somoza est si bien de son siècle qu'il a célébré le progrès scientifique et industriel. C'est avec emphase qu'il parle de la lumière électrique dans un pièce qui se termine sur ces paroles magiques (p. 185) :

Luz, electricidad y magnetismo.

On plaçait en effet le magnétisme comme la phrénologie au rang des grands problèmes. — Ailleurs, il s'égare dans une fantaisie astronomique sur la perfection poursuivie de sphère en sphère, sorte de *Dialogue de la Pluralité des Mondes* (p. 189), renouvelé de Fontenelle et mis au courant des récentes découvertes. Souvent il s'interroge à propos de la civilisation, tantôt pour la vanter avec la foi du XVIII[e] siècle, à d'autres heures pour en critiquer les contrefaçons dérisoires : « ¿ Y esta es la sociedad perfeccionada, la civilización Europea ? » (p, 115). On reconnaît l'éternel débat soulevé par *Fray Gerundio* qui retarde de chapitre en chapitre une solution désenchantée *(Teatro social).*

On aurait tort d'exagérer l'isolement systématique de Somoza, puisqu'il a suivi ou combattu les variations de la mode. Il prend position en face du *flamenquisme.* Partisan convaincu de la tradition picaresque, il plaide éloquemment en faveur du réalisme des *sainetes.* Comme les écrivains du groupe andalous, il s'applique à reproduire les particularités de l'accent. Son *romance gitanesco* marque assez heureusement la transition entre Ramón de la Cruz et López Silva. Pourtant avec d'autres esprits libéraux et notamment Bretón de los Herreros, il proteste contre la brutalité des *manolos* et de leur insupportable lignée. On souscrirait aujourd'hui à cette critique des *coplas* d'aveugles considérées comme un véhicule de barbarie : « No es ya de moda afortunadamente entre los Españoles de la clase media ó alta, aquel aire feroz de guapos, matones, jaques, manolos y perdonavidas... pero subsiste en el vulgo el carácter jacaresco y desalmado... se tiene por acto de valor toda venganza, no sólo entre el pueblo bajo de las grandes poblaciones sino entre los habitantes de las sencillas aldeas, donde los vecinos diariamente se talan, queman y destruyen mieses y ganados por la más ligeras desaveniencia » (p. 159). — La question de l'opéra espagnol est encore à l'ordre du jour. Or, Somoza fut le premier à la soupçonner. On sait que nos voisins ont toujours aimé passionnément la musique italienne. La vogue du ténor Farinelli fut telle qu'on voulait faire de lui, sous les Bourbons, un chevalier des ordres militaires. C'est précisement le sujet d'un fragment de roman *(El Capon)* inséré dans l'édition complète de M. Lomba y Pedraja. Après la détente qui suivit la réaction absolutiste, les madrilègnes se rejetèrent vers tout ce qui

favorisait le luxe et la vie mondaine. Les auteurs dramatiques furent sacrifiés aux cantatrices qui arrivaient d'Italie. Quelques-uns protestèrent sur un ton aigre, notamment Bretón dans une satire maussade *contra el furor filarmónico*. Somoza, avec sa modération habituelle, prend une position intermédiaire. Il aime les Italiens et raffole de Métastase, puisqu'il traduit le *Themistocle*, mais il voudrait concilier ses goûts d'amateur avec les devoirs d'un patriotisme éclairé : « Que la lengua castellana sea tan apta como la italiana para la poesía lírica y cantable no tiene duda á mi juicio. Que yo logre probarlo en este drama no es tan seguro ni cierto » (p. 382).

Ce disciple des Encyclopédistes est pourtant un homme du XIXe siècle et le représentant d'une époque où le passé survit dans le présent, où les courants se mêlent, où les aspirations se contrarient. Avec ses contradictions, ses incertitudes, sa modération et la souplesse de son esprit clairvoyant, il incarne assez bien l'Espagne prudente et avisée des Mesonero, des Lafuente, des Segovia, qui travaillait sagement dans l'ombre en rêvant d'un avenir pacifique. Et M. Lomba y Pedraja trouve pour le définir une jolie formule : « Il a servi dans la légion illustre des éducateurs et des transformateurs de peuples ; il a servi comme simple soldat parce qu'il aimait le silence et la paix. »

Georges LE GENTIL.

CHRONIQUE

~~~ La quatrième livraison — nous avons déjà signalé ici les précédentes — du *Grundriss der romanischen Philologie* publié par Gröber *(I. Band, 4. Lieferung)* a paru et met fin, de la sorte, au travail de revision de cet instrument de travail indispensable à tout romaniste. Le premier volume du *Grundriss* a acquis, dans sa forme actuelle, la respectable somme de 1,100 pages, soit quinze feuilles de plus que dans la première édition. Cette livraison dernière comprend la fin de l'exposé de Suchier : *Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten;* celui de Morel-Fatio, en partie remanié par Saroïhandy : *das Katalanische;* la *Spanische Sprache* de Baist, aussi impitoyablement concise que jadis ; *die portugiesische Sprache,* amplement traitée par J. Cornu, plus un supplément sur la morphologie néo-galicienne *(Neugalizische Formenlehre)* et, enfin, une rédaction nouvelle, par Meyer-Lübke, de la dissertation originairement écrite par S. Meyer : *die lateinischen Elemente im Albanesischen.* Il n'y a point trop lieu de s'étonner que des modifications importantes aient été introduites dans le corps de cet ouvrage : depuis 1888, la philologie, comme les autres sciences, a fait des progrès, progrès qui ne se bornent pas, dans le volume qui nous occupe, à une mise à jour de la bibliographie et au remplissage de lacunes alors inévitables, mais qui équivalent plus d'une fois à une réécriture totale de paragraphes. Dans une entreprise comme celle du *Grundriss,* où l'élément commercial est réduit à son minimum, on est en droit d'attendre des auteurs qu'ils donnent au petit groupe de spécialistes qui constituent leur clientèle le meilleur d'eux-mêmes, en tant que spécialistes, et c'est parce que cette indispensable condition avait été, en somme, déjà remplie dès la première édition qu'une seconde a été si rapidement nécessaire. Elle sera accueillie avec le même empressement pieux que jadis par tous ceux qui s'occupent de philologie romane, maîtres et disciples. Il est seulement à regretter que les cartes adjointes au volume n'aient point été retouchées. Peut-être l'éditeur se réserve-t-il les nécessaires corrections dans une prochaine publication, sur une plus grande échelle, de ces cartes qui, devenues murales, rendraient de si grands services dans nos Universités, d'abord, et peut-être même dans plus d'un lycée.

CAMILLE PITOLLET.
~~~

~~~ « L'administration des œuvres de D. Juan Valera » entreprend de donner une édition complète et définitive de tout ce qu'a laissé l'illustre écrivain. Elle promet de l'enrichir « de différents travaux inédits et d'autres non collectionnés jusqu'ici, épars dans des brochures, revues et journaux ». Les deux volumes parus (Madrid, Imprimerie Allemande) contiennent les *Discursos Académicos* au nombre de seize. On sait que ces études critiques, réunies ici pour la première fois, sont presque toutes des modèles du genre.

~~~ Les Cervantistes connaissent déjà le riche *Album Cervantino-Aragonés* publié aux frais de la duchesse de Villahermosa, et qui renferme les travaux littéraires et artistiques par lesquels fut célébré, à Saragosse, le troisième centenaire du D. Quichotte. Cette publication de luxe, qui fait honneur aux artistes et aux imprimeurs espagnols, ne sera pas sans profit pour les lettrés. Ces derniers trouveront des détails intéressants et des vues pittoresques sur l'île de Barataria et sur le château des Ducs que les savants locaux ont cru reconnaître à Pedrola et dans les environs.

~~~ Nous apprenons la mort de José María de Pereda, le grand romancier *montañés*. C'est une perte irréparable pour la littérature espagnole, déjà bien éprouvée par la mort de Juan Valera. Le *Bulletin hispanique* a eu plusieurs fois à s'occuper des œuvres de cet écrivain de génie, qui se forma seul, loin de toute école, qui vécut obstinément enfermé dans sa province, conquit néanmoins l'une des premières places parmi les auteurs contemporains, et dont la renommée, fondée sur tant d'œuvres (malheureusement presque intraduisibles), ira sans doute toujours grandissant.

---

5 avril 1906.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

Vol. VIII. Juillet-Septembre 1906 N° 3.

ANTIQUITÉS IBÉRIQUES DU SALOBRAL

(ALBACETE)

(PLANCHES I ET II)

Le Salobral est un petit village situé à quelques kilomètres au nord-est d'Albacete, au bord d'une vaste plaine nue dont le nom même de Salobral indique le caractère. C'est, en hiver, un immense marécage d'eau saumâtre; l'été, pour irriguer les cultures que dévore un soleil de feu, les habitants creusent des puits et trouvent à peu de profondeur une nappe humide dont l'eau est élevée soit au moyen de norias, soit au moyen d'appareils beaucoup plus primitifs, analogues à la chadouf des fellahs d'Égypte. C'est un des pays les plus désolés de cette triste région où, par bonheur, la bienveillance hospitalière des habitants fait oublier la tristesse du sol et la dureté du climat.

Le Salobral n'en fut pas moins dans l'Antiquité, peut-être plus encore que sa voisine Balazote, un centre de population assez florissant. Cean-Bermudez a noté que le « pueblo de Salobral conserva ruinas de edificios romanos donde se encuentran monedas » (*Sumario*, p. 37, s. v. Albacete). Mais depuis 1832, date où fut publié le *Sumario*, je ne crois pas qu'il ait été question d'aucune découverte jusqu'au jour où mon ami D. Pascual Serrano me signala deux corps de sphinx sculptés en bas-relief sur pierre, et un petit guerrier à cheval, en bronze, monuments de pur style ibérique dont l'intérêt est très vif, à des titres divers. Je les ai publiés, après avoir eu la bonne fortune de pouvoir les faire entrer au Louvre (*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive,* I, fig. 96 et 97; II, pl. III.)

Plus récemment, alors que j'étais occupé avec M. Arthur Engel aux fouilles d'Osuna, D. Pascual me mit à même d'acquérir une nouvelle pierre sculptée de même origine. C'est un

acrotère d'angle, à la mode grecque, en pierre tendre. A cheval sur les deux faces externes de l'angle, assez obtus, est taillé un visage d'homme ou de femme, encadré de cheveux épais qui rétrécissent le front et descendent à droite et à gauche jusqu'à la naissance du cou. Juste au-dessus de la tête se dresse une sorte d'épi qui occupe l'arête même de l'angle, et de part et d'autre, sur chaque face, s'étendent jusqu'au bord de la pierre trois crosses dont la volute est occupée tantôt par une feuille, tantôt par une palme grossière, tantôt par une marguerite à cinq pétales. L'œuvre n'est point belle, et il est superflu de faire remarquer la barbarie de la figure, où les yeux, le nez, la bouche ont à peine forme humaine, aussi bien que la rudesse de la technique; la pierre est sculptée comme par un apprenti maladroit, sans aucun souci de finesse ni d'observation. Aussi bien est-ce là d'ordinaire le caractère de la sculpture ibérique, assez excusable ici puisqu'il s'agit d'un simple ornement placé assez haut au bord du toit d'un édifice. Et d'ailleurs l'intérêt réside surtout dans ce fait que nous avons ici un exemple nouveau de la façon dont les architectes et les décorateurs de la région du Cerro de Los Santos comprenaient et interprétaient les formes et les motifs de l'art grec. Il est bien certain que l'acrotère du Salobral est inspiré par la vue ou le souvenir des antéfixes et acrotères grecs ou italiotes ornés d'une figure humaine et de palmettes dont les exemples sont si nombreux et si variés, tout comme tel chapiteau d'Elche est inspiré par le chapiteau ionique. Seulement l'interprétation est ici beaucoup plus naïve, et le sculpteur, qu'il faut louer pourtant de ne pas s'être résigné à être un simple copiste, ne mérite guère le nom d'artiste.

D'après des renseignements très précis recueillis par D. Pascual Serrano, un acrotère semblable, trouvé en même temps que celui-ci, doit exister encore, caché dans le corral de quelque cortijo de la plaine du Salobral. Je me suis mis par deux fois, en 1903 et en 1905, avec mon ami D. Pascual, à la recherche de cette pierre, mais il nous a été impossible de mettre la main dessus; sans doute elle a été emportée ou brisée, ou se trouve enfouie sous quelque tas de fumier.

Du moins ma première enquête n'a pas été inutile, car, passant en août 1903 près du cortijo où avaient été déposés d'abord les deux sphinx du Louvre, j'eus la chance d'apercevoir dans un tas de pierres taillées trouvées au même endroit que les bas-reliefs, une plaque oblongue à la surface de laquelle le soleil oblique révélait par de menus traits d'ombre l'existence d'un graffito. C'était une inscription de deux lignes, en caractères ibériques. Elle a rejoint au Louvre les sphinx, qui proviennent sans doute du même édifice. La surface de la pierre est mal polie; la matière, peu compacte, est sillonnée de lignes et de creux; la gravure même des lettres, tracées superficiellement avec une fine pointe, est irrégulière et tremblée. La lecture est donc très malaisée et assez incertaine, d'autant plus que le texte est écrit dans une langue inconnue, et que rien ne vient seconder le travail des yeux et des doigts du lecteur.

Voici tout ce que j'ai pu tirer de l'étude très souvent reprise de la pierre, des copies que j'ai prises de l'inscription sous divers éclairages, et de plusieurs estampages soignés:

La grande rareté des inscriptions ibériques, la certitude absolue d'authenticité de celle-ci, tandis que l'on en a tant publié de fausses, ou de perdues, ou de provenance douteuse, tout cela donne une grande importance à la pierre du Louvre.

Il serait très désirable que l'on fît des fouilles au lieu précis où elle a été trouvée. Je n'ai pu, en 1905, obtenir l'autorisation nécessaire, et j'étais d'ailleurs occupé à Elche. Il ne faut pas se dissimuler que les excavations sont difficiles au Salobral. L'hiver le pays est intenable à cause du froid et des marais, sans compter que tous les champs, en particulier ceux qui intéres-

sent le plus, sont couverts de blé en herbe; au printemps et en automne la fièvre règne; en été la chaleur est torride. Mais la tâche a de quoi tenter un archéologue ayant à la fois santé et courage.

PIERRE PARIS.

P.-S. — Ces pages étaient écrites lorsque j'ai reçu de M. Horace Sandars une communication faite à la *Société des Antiquaires de Londres* (extrait de *Archaeologia,* vol. LIX, p. 311-332) sous ce titre : *The Linares Bas-Relief and Roman Mining Operations in Bætica.* M. Sandars y a trouvé l'occasion de publier deux très intéressants débris provenant de l'ancienne Castulo *(fig. 2 et 3)*, et transportés à Linares. Ce sont deux fragments provenant de la frise d'un temple ou du théâtre, selon l'auteur, et ayant la forme d'une plate-bande où une série de reliefs ressemblant à des croix gammées sont séparés par des mascarons. L'un d'eux *(fig. 2),* autant que j'en puis juger par une gravure à petite échelle, est très analogue de type et de technique au masque de l'Acrotère du Salobral. Cependant, l'art de ce dernier est certainement de qualité inférieure.

ZAMORA

[NOTES DE VOYAGE AU PAYS DES ÉPOPÉES]

> *¿Qué hay de Zamora? — Prodigios,*
> *Desgracias, muertes, portentos,*
> *Casos de dolor, traiciones,*
> *Armas, desafíos, entierros...*
> (LOPE DE VEGA, *Las Almenas de Toro.*)

Il faut beaucoup de philosophie — ou quelque littérature — pour séjourner sans ennui une semaine à Zamora, lorsqu'on n'y est pas obligé ou que l'on n'a rien à placer chez les commerçants de l'endroit. La longue, l'interminable rue, « la Rúa, » qui court au sommet de la croupe sur laquelle la ville est assise, paraît vite monotone; les ruelles qui, de droite et de gauche, se détachent de cette arête centrale, ne rachètent point leur raideur ou leur malpropreté par leur pittoresque. Çà et là, quelques églises avec leurs retables *churrigueresques* tout dorés, leurs reliques, leurs tombeaux; l'amusante façade de la « Maison des Singes »; un petit square aux maigres verdures où se dresse une bizarre statue de Viriathe; tout près de là, le joli portail d'un couvent, dont la voussure s'orne d'une collerette de pierre ajourée... et c'est à peu près tout. La cathédrale, bâtie tout au bout de la longue falaise qui surplombe le Duero, ne force point de prime abord l'attention de qui vient de Salamanque et se hâte vers Léon. Aussi, lorsque le voyageur — kilométrique ou circulaire — s'arrête par hasard dans la maussade cité, dont le nom lui rappelle tout au plus le légendaire tribut mis en musique par Gounod, quelques heures lui suffisent, et il n'emporte qu'un souvenir vite effacé de cette ville banale, laquelle, consciente de son insignifiance, n'a même point de bonnes cartes postales à lui offrir. Un proverbe assure que Zamora ne se conquit pas en

une heure : *No se ganó Zamora en una hora.* Pour la connaître, du moins, il n'en faut guère plus.

Et cependant, si ce visiteur avait moins de hâte et plus de lecture, s'il interrogeait avec les égards qu'il leur doit les restes du passé, s'il savait voir, sous ce qui est, ce qui a été, les heures lui paraîtraient moins longues et moins banale une cité témoin de tant d'événements tragiques. Sa renommée n'a même point besoin des lauriers suspects dont le patriotisme local voulut orner son berceau. Au XVII[e] siècle quelques érudits s'obstinaient encore — comme Manuel de Novoa, curé de San Vicente — à retrouver en Zamora cette Numance, « *temblor que fué y espanto del pueblo romano,* » selon l'expression de Mariana. La topographie, qu'ils sollicitaient trop ingénieusement, se pliait avec sa complaisance habituelle à leurs fantaisies. Ces rêveries se sont évanouies depuis longtemps. Dans l'âpre pays de Soria, sur le plateau de Garay, la vraie Numance sort de terre sous des pioches allemandes, et près des sources de ce même Duero, on vient d'élever enfin un monument aux féroces héros déjà immortalisés par Cervantes. Avec une science non moins ingénue, certains étymologistes, par un tour de force devant lequel eût reculé Ménage lui-même, ont prétendu faire sortir « Zamora » de l' « Ocellum Duri » romain. Mais les arabisants tiennent pour « La Ville aux turquoises, *Medina es Samurâh* » ou pour « La Ville aux oliviers, *Medina es Zemmoura* ». Il ne manque que les turquoises, et, je crois bien aussi, les oliviers. Mais où est aujourd'hui le figuier qui servit à désigner le cap de ce nom? Et, d'autre part, que de sœurs lointaines, que de *Zemmora, Zamoura, Zemmour,* au Maroc, en Algérie, partout où se parle encore la langue d'Almanzor!

Si Zamora est trop dédaignée des touristes, j'ose dire que c'est un peu sa faute. Elle met vraiment à passer inaperçue trop d'indolence ou trop de modestie. Que ne prend-elle modèle sur Tolède ou sur Grenade, qui, par une savante réclame, aident et embellissent si bien la nature? Sans étonner assurément ni séduire, comme ces dernières, par l'étrangeté du site, par le charme du paysage, par l'archaïsme des rues ou la beauté souveraine des monuments, elle déroule aux regards, quand

on l'aborde par le vieux pont, — romain, naturellement! — un profil moyenâgeux qui s'enlève non sans fierté sur le fond gris des plaines environnantes. Le site, pour qui échappe enfin à la monotone platitude de la *Tierra de Campos*, ne manque point d'un pittoresque relatif et fait vaguement songer à Avila, à Sagonte, — ou à Carcassonne. La colline, sur laquelle la ville s'étage, s'élève insensiblement vers l'Ouest, où elle s'élargit en un plateau terminé brusquement de trois côtés par une falaise semblable à la poupe d'un vaisseau. Au pied de cette blanche assise de roches crayeuses, du côté du midi, le Duero — un vrai fleuve, enfin! il a « *bu toutes les eaux* » [1], — fait glisser son large ruban moiré, coupé par le tranchant d'un barrage. Du côté opposé, au Nord, un ravin dévale du faubourg de San Lázaro vers le fleuve, et s'épanouit, avant d'y arriver, en un ample éventail tout brodé de verdure. C'est sur le fil de cette falaise que chaque conquérant, utilisant les fondations antérieures, avait suspendu la muraille : la ceinture existe presque partout encore avec ses tours demi-circulaires ou *cubos,* ses créneaux, ses poternes croulantes et ses chemins de ronde. Cette silhouette guerrière conserve aux ruines et aux masures elles-mêmes un cachet épique et nous rappelle aussitôt les épithètes traditionnelles : voilà bien Zamora « *la bien guarnida y torreada* », « *Zamora la bien cercada* ». C'est, sans doute, sur la *meseta* occidentale, qui domine un paysage aux belles lignes tranquilles, que la cité primitive s'était groupée; la cathédrale, le château fort, l'évêché, le palais des rois et ceux des *Ricos Hombres* s'y disputaient le terrain : c'est là, ou peu s'en faut, qu'est réuni encore tout ce qui rappelle l'antique Zamora. La forteresse, il est vrai, n'est plus qu'une ruine sans caractère : ses meurtrières, ses ponts-levis, ses glacis à la moderne ne donnent plus aucune idée du primitif *Castillo.* Mais ses pierres brisées, battues en brèche par toutes les armées, depuis les Arabes d'Almanzor et les Castillans de Sancho el Bravo jusqu'aux grenadiers de Napoléon et aux

1. *Yo soy Duero,*
Que todas las aguas bebo.
(Chanson populaire.)

guerrilleros carlistes, gisent au même endroit où elles furent amoncelées dès l'origine obscure de la cité.

La cathédrale du moins, qui s'abritait à son ombre, est encore debout, mais elle a subi, elle aussi, bien des aventures. Ce qui frappe d'abord, c'est un mélange confus de tous les styles, du roman au plateresque, un enchevêtrement de constructions parasites et d'affreux « *pegotes* » qui se sont soudés successivement au noyau primitif. L'œil est surpris par un mélange hétéroclite où la lanterne polygonale du *crucero,* comme celle de la Catedral Vieja de Salamanque, surmonte une abside ogivale à la fine *crestería,* où un horrible portail à fronton classique s'ouvre dans une façade Renaissance, où le donjon carré, couronné de fines arcatures romanes, voisine avec un clocheton chinois, grotesquement juché sur la tour de l'horloge. De l'ancienne église, la partie la plus précieuse c'est, sans contredit, la façade et le portail romans qui font face à l'Évêché. En dépit de tous les remaniements, malgré toutes les profanations, cette noble église conserve des traces de sa grandeur passée, la *sillería* du chœur, la porte de bois sculpté qui donne accès au cloître, les autels Renaissance des deux nefs latérales, les chapelles du docteur D. Diego del Val, de l'archidiacre D. Diego Arias de Benavides, du cardinal Mejía avec tous les *enterramientos* des Romeros et son triptyque *flamenco,* le sépulcre du Dr Juan de Grado, d'où sort un arbre de Jessé, les tapisseries, qu'on ne voit qu'aux grands jours, et, plus jalousement encore gardée sous triple clef par trois chanoines, la monumentale *custodia* d'argent massif, rivale de celles de Valladolid ou de Grenade. Voilà déjà de quoi oublier la lente fuite des heures.

Mais c'est le lettré, plus encore que l'artiste, que retiendra ce coin de terre où chaque ruine éveille des souvenirs, où la légende, inspiratrice des chefs-d'œuvre, s'attache si intimement à l'histoire qu'il est plus difficile de l'en séparer que le lierre du tronc des chênes. A chaque pas, dans cette solitude propice à la rêverie, nous nous heurtons à quelque grand nom. Ici, c'est la Maison du Cid ou d'Arias Gonzalo, noire et farouche façade, que seul rompt le cintre puissant du portail

toujours clos; plus loin, les chétives ruines du palais de Doña Urraca, encore debout à la fin du XVIe siècle, et dont il ne reste plus que la porte des « *Zambranos de la Reina* »; puis, en suivant les murailles, la fameuse poterne, le *postigo viejo,* le *postigo de la traición*, muré en signe de deuil et d'infamie. Du haut de la muraille du Nord-Ouest nous apercevons dans la plaine l'Ermitage de Santiago, où le jeune héros en qui s'incarna la Castille, Rodrigo de Vivar, chaussa pour la première fois les éperons d'or; plus loin, le « Champ de la Vérité », arrosé du sang généreux des Arias, et là-bas, sur la ligne grisâtre de l'horizon, « la Croix du Roi Sancho », élevée, dit-on, à l'endroit même où ce prince rendit le dernier soupir. Ainsi, de toutes parts, le passé surgit, le drame nous enserre et l'épopée chevaleresque ennoblit et fleurit ces ruines.

C'est donc bien ici, à l'ombre épaisse du palais des Arias, ou sur le terre-plein du *Castillo*, qu'il faut lire les vieilles chansons du siège. A mesure que le drame se déroulera, l'œil embrassera le théâtre entier, et, dans le silence rarement troublé, la vision d'autrefois se lèvera plus précise. — La forme la plus accessible et aussi la plus populaire de cette Geste, c'est assurément le *Romancero*, qui contient tous les romances, anciens et modernes, qu'elle a inspirés. Rien de plus délicat que les questions d'origine et de date de ces courtes compositions dont les plus anciennes sont anonymes : c'est la tâche des érudits. Mais rien de plus aisé, si l'on ne veut que constater le retentissement de la tradition dans l'imagination du peuple (et nous n'avons aujourd'hui d'autre ambition), que de les ordonner de façon à relier les faits les uns aux autres. Déjà d'anciens compilateurs y avaient songé, et plus près de nous, l'un des plus laborieux lettrés Zamorans, M. Cesáreo Fernández Duro, a formé, d'éléments empruntés de toutes parts, un *Romancero*[1] populaire, qu'il a pieusement dédié « à la très noble Cité, en témoignage de l'amour de son enfant ». Ce sera aujourd'hui l'unique guide, le seul compagnon de notre promenade.

Les romances insérés dans ce recueil sont au nombre de 83;

1. *Romancero de Zamora, precedido de un estudio del cerco....* Madrid [1880].

mais il n'y en a guère que 69 qui se rapportent directement au cycle poétique de Zamora. Encore faut-il, pour arriver à ce chiffre, y comprendre les pièces relatives au partage du royaume par le roi D. Fernando, en 1075, et celles qui traitent du serment arraché à Alphonse VI, à la suite de l'assassinat de son frère. Les premières forment, en quelque sorte, le prologue, et les dernières l'épilogue du drame : l'action principale comprend les 56 romances proprement zamorans. Même sans sortir de cette anthologie, composée artificiellement sans préoccupation savante, il est aisé de reconstituer la trilogie, dont les protagonistes sont respectivement le roi Fernando, les héros du siège et le Cid. La scène se passe successivement dans une cité qui est Cabezón, selon les uns, Léon, selon les autres, à Zamora et à Burgos. Aussi les nombreux dramaturges qui portèrent plus tard ce sujet au théâtre, depuis Juan de la Cueva et Lope de Vega jusqu'à Bretón de los Herreros et Olona, eurent-ils peu d'efforts d'imagination à faire pour en ordonner le plan ou pour en inventer les personnages : la *comedia* de ceux-là, le drame de ceux-ci sortaient tout faits des romances.

Ces romances, il faut les feuilleter ici dans ce même esprit de simplicité et de foi populaire qu'apportait Fernández Duro à en réunir les matériaux, sans nous soucier de ce qu'ils ont, à la réflexion, de disparate ou d'anachronique. C'est en bloc qu'ils se présentent à l'imagination de la foule, chez laquelle les scrupules critiques ne détruisent point la fraîcheur de l'émotion : faisons-nous peuple pour les lire.

Le prologue, c'est donc la mort du saint roi D. Fernando, et la « *Partición de los Reinos* ». Le tableau, avec ses détails naïvement archaïques, ne manque point de couleur :

Dolent se sent le Roi, — ce bon roi D. Fernando. — Il est étendu, les pieds vers l'Orient — et le cierge à la main [1].

Autour de lui, ses fils, Sancho l'aîné, Alfonso, García et le bâtard Gonzalo, archevêque de Tolède, maître de Santiago,

1. *Doliente se siente el Rey, — ese buen rey Don Fernando;*
Los piés tiene hácia el oriente — y la candela en la mano.

abbé de Saragosse. A Sancho il donne la Castille « *la bien nombrada* », à Alfonso, le royaume de Léon, la Vizcaye à García. Survient Doña Urraca, sa fille, qui réclame sa part. La complainte que lui prête le poète anonyme dénote chez ce dernier une médiocre sympathie pour cette princesse, qui ne recule ni devant les menaces ni même devant le calembour :

Si vous ne me laissez point de terres, je m'en irai chez les autres, — et pour dissimuler votre injustice, je nierai être votre fille. — En costume de pèlerine pauvre j'irai, mais prenez garde — que les pèlerines parfois *(romeras)* se font volontiers courtisanes *(rameras)*[1].

Un autre romance précise davantage encore ce « chantage » ironiquement impudique :

Je m'en irai par ces terres comme une femme errante — et ce mien corps donnerai à qui m'en viendra fantaisie, — aux Mores pour de l'argent et aux Chrétiens par faveur. — Et ce que je pourrai gagner, je l'emploierai au repos de votre âme[2].

Le saint roi est scandalisé, comme il convient, d'un tel langage ; il fait honte de ces sentiments à sa fille, mais acquiesce à sa requête :

Là-bas, en Castille la Vieille, j'oubliais un recoin de terre : — il a nom Zamora, Zamora la bien fortifiée... — C'est une chose précieuse ! Qui vous la prendra, fille, que ma malédiction retombe sur lui ! — Tous dirent : Amen, sauf D. Sancho, qui se tait[3].

Ce Sancho *qui se tait* (veut-il par avance justifier le proverbe : *Al buen callar llaman* SANCHO ?) n'est guère plus flatté par les romances que Doña Urraca. La sympathie populaire — dernier

1. Si tierras no me dejais, — iréme por las ajenas,
Y por cubrir vuestro tuerto — negaré ser fija vuestra.
En traje de peregrina — pobre iré, mas faced cuenta
Que las romeras à veces — suelen fincar en rameras.

2. Irme he yo por estas tierras — como una mujer errada,
Y este mi cuerpo daría — á quien bien se me antojara,
A los Moros por dinero, — y á los Cristianos de gracia :
De lo que ganar pudiera — haré bien por vuestra alma.

3. Allá, en Castilla la vieja — un rincón se me olvidaba ;
Zamora había por nombre, — Zamora la bien cercada.
. . . ., una cosa es muy preciada !
Quien os la tomare, hija, — la mi maldición le caiga ! —
Todos dijeron : Amen, — sino Don Sancho, que calla.

écho peut-être de lointaines traditions — va évidemment à Alfonso. C'est lui qui, sur sa propre part, offre l'*Infantazgo* pour doter ses sœurs : Urraca aura Zamora; Elvira, Toro. Quant au roi de Castille, ambitieux, violent, cruel, il n'a de cesse qu'il n'ait enlevé aux autres leur part d'héritage :

A mon frère Don García (dit Urraca), — il a pris toute sa terre, et l'a jeté en prison, — et comme un voleur maintenant il est là, gisant. — Mon frère Alfonso, lui aussi, avait son royaume : — il s'est enfui à Tolède ; le voilà aujourd'hui avec les Mores. — Il a pris Toro à ma sœur, à ma sœur Doña Elvira ; — il veut me prendre Zamora [1].

Et en effet, pour la seule Zamora, la clef, le boulevard de la Castille, « il donnerait et Medina de Rioseco, et l'*Infantazgo*, et Villalpando, et Valladolid la riche, et Tiedra, le bon château... »

Car elle est bien armée, sur la roche taillée, toute cette ville. — Elle a des murs très forts, elle a des tours en grand nombre ; — Le Duero en entoure le pied ; elle est forte à merveille, — et ne suffiraient pas à la prendre tous ceux qui sont au monde. — Si ma sœur me la donnait, je l'aimerais mieux que toute l'Espagne [2] !

Mais c'est en vain que « avec mille offres et demandes » il dépêche à Urraca le Cid, le Cid castillan, qu'à son lit de mort Alfonso a légué à Sancho, comme le plus précieux de ses trésors. Rodrigue est presque autant Zamoran que Burgalais. C'est à Zamora, dans ce petit ermitage de Santiago encore debout parmi les vignes, qu'il a été armé chevalier ; c'est à Zamora qu'il a été élevé, dans le palais, à côté d'Urraca ; c'est là encore qu'il a été salué du nom de Cid par les cinq rois Mores tributaires. Malgré le messager, Urraca refuse de livrer sa ville.

1. .... A mi hermano Don García
Le tomó toda su tierra — y en prisiones lo ponía,
Y cual si fuese ladrón — agora en ellas yacía.
Tambien á Alfonso mi hermano — un reino se lo tenia;
Huyóse para Toledo, — con los Moros está hoy día,
A Toro tomó á mi hermana, — á mi hermana Doña Elvira;
Tomarme quiere á Zamora...

2. Armada está sobre peña — tajada toda esta villa.
Los muros tiene muy fuertes ; — torres ha en gran demasía,
Duero la cercaba al pié, — fuerte es á maravilla ;
No bastan á la tomar — cuantos en el mundo había :
Si me la diese mi hermana — más que á España la querría.

Elle réunit ses fidèles, et confie le soin de sa défense à Arias Gonzalo, chevalier zamoran, plein d'ans et d'honneur. A parler franc, la première idée d'Urraca « *mujer femenina* », c'est de faire assassiner Sancho, « ouvertement ou par trahison, *á furto ó paladina.* » Mais Arias, qui partout nous est représenté comme un type de loyalisme, la fait revenir à de meilleurs sentiments. « Consultez vos vassaux, » dit-il, « et s'ils refusent les propositions du Roi, mourons tous comme l'exige notre noblesse, *como manda la hidalguía!* » Le temps presse ; déjà l'armée royale est sous les murs : on voit les pennons, comme coquelicots et bleuets dans les prés, flotter sur les collines. Le Cid est là, lui aussi, mais malgré lui, semble-t-il, en témoin plus qu'en complice. Seul, il a osé blâmer dans les *Cortes,* réunies par Sancho, la conduite de ce dernier, et rappeler que tous avaient juré d'observer les suprêmes volontés du roi Fernando :

Tous nous avons dit Amen. Personne n'a refusé. — Eh bien ! aller contre le serment, je ne trouve point de loi qui l'ordonne[1] !

Sancho l'accuse même de trahison, après l'entrevue sans résultat avec Doña Urraca :

C'est vous, Cid, qui lui avez conseillé de ne me point donner ce que je voulais ! — Car vous avez été élevé dans Zamora, cette ville, — et si vous n'aviez pas été nourri par mon père, — sur le champ je vous ferais pendre[2]!

Un jour que Rodrigue chevauche au pied des murailles, à portée de la voix, Urraca, accoudée à la fenêtre d'une de ces tours à plate-forme, — *torre mocha,* — Urraca l'aperçoit, l'interpelle, et, lui rappelant leur amitié de jadis, lui reproche son ingratitude :

Au large ! au large ! Rodrigue, l'orgueilleux Castillan ! — Il devrait te souvenir de ce bon temps passé, — lorsque tu fus armé chevalier

1. Todos dijimos Amen, — ninguno lo rehusara.
Pues ir contra el juramento — no hallo ley que lo manda.

2. Vos aconsejasteis, Cid, — no darme lo que quería,
Porque vos criasteis dentro — de Zamora, aquesa villa,
Y á no ser por la crianza — que en vos mi padre facía,
Luego os mandara enforcar...

sur l'autel de saint Jacques; — quand le Roi fut ton parrain, toi, Rodrigue, le filleul. — Mon père te donna les armes, ma mère te donna le cheval; — moi, je te chaussai les éperons, pour que ton los fût plus grand[1].

Ce joli thème poétique, que l'on voit poindre dès l'origine, a fait fortune plus tard. Il a été repris, développé, enjolivé, et, naturellement, gâté par les jongleurs et les poètes : tout le roman des amours d'Urraca pour Rodrigue en est sorti, pour aboutir, en fin de compte, au rôle de l'Infante dans le *Cid* de Corneille. Dans les romances, cette passion est moins discrète et moins quintessenciée : l'un d'eux, brutalement, fait dire à la princesse :

Je pensai me marier avec toi : le sort, pour mes péchés, ne le voulut pas. — Tu t'es marié avec Chimène Gomez, fille du comte Lozano. — Avec elle tu as eu de l'argent; avec moi tu aurais eu un État. — Si l'argent est chose bonne, bien meilleur est un État. — Tu t'es bien marié, Rodrigue; bien mieux tu te serais marié: — tu as laissé fille de Roi, pour prendre celle d'un vassal[2].

Cette grossièreté cependant n'exclut pas la préciosité. A cette déclaration cynique, digne de l'effrontée Altisidora du *Don Quichotte*, le Campéador, hélas ! répond comme le Chevalier de la Triste Figure, — ou comme Mascarille :

Au large ! au large, les miens ! Ceux à pied et ceux à cheval ! — Car de cette tour à terrasse, on m'a lancé une flèche. — La flèche n'avait point de fer, [mais] elle m'a transpercé le cœur. — Maintenant point de remède, que de vivre plus en peine[3] !

1. Afuera, afuera, Rodrigo, — el soberbio Castellano,
Acordársete debría — de aquel tiempo ya pasado
Cuando fuiste caballero — en el altar de Santiago.
Cuando el rey fué tu padrino, — tú, Rodrigo, el ahijado :
Mi padre te dió las armas, — mi madre te dió el caballo,
Yo te calcé las espuelas — porque fueses más honrado.

2. Que pensé casar contigo, — no lo quiso mi pecado;
Casaste con Jimena Gomez, — hija del Conde Lozano.
Con ella hubiste dineros, — conmigo hubieras Estado.
Porque si la renta es buena, — muy mejor es el Estado.
Bien casaste tú, Rodrigo, — muy mejor fueras casado;
Dejaste hija de rey — por tomar de su vasallo.

3. Afuera, afuera, los míos, — los de á pié y de á caballo,
Pues de aquella torre mocha — una vira me han tirado.
No traía el asta hierro, — el corazón me han pasado,
Ya ningún remedio siento — sino vivir más penado.

Nous voilà en pleine comédie: point n'était difficile, après cela, à un Antonio Monclares ou à un Bernardo de Quirós de tourner cette histoire en parodie, comme Cáncer fit des *Mocedades del Cid.*

Par bonheur, les romances qui suivent nous ramènent à l'épopée : ils nous décrivent les prouesses, passes d'armes et défis qui se succèdent sous les murs de Zamora, le long des rives du Duero, dont les eaux reflètent l'éclat de l'acier, et dans cette verdoyante *vega,* où vignes, peupliers et mûriers déroulent leur somptueux tapis. C'est d'abord le zamoran Ortuño qui provoque les chevaliers royaux, « sauf le Cid et Bermúdez, son neveu, » ses anciens compagnons d'armes quand il n'était encore que chevalier « novel » ; puis le combat de deux chevaliers zamorans, le père et le fils, contre trois « comtes du Roi », jolie description pleine d'éclat, qui nous est parvenue sous des formes diverses :

Sur les rives du Duero, en amont, chevauchent deux Zamorans ; — ils portent des devises vertes, leurs chevaux sont alezans ; — ils ont riches épées au côté, bonnes armures au corps, — leur targe sur la poitrine, de grosses lances à la main, — des éperons à la genette et les freins argentés...[1].

Même en la rédaction la plus archaïque apparaît certaine galanterie, assez éloignée de la rudesse primitive, et qui annonce le style « troubadour » :

Tu vois bien, mon fils, ces estrades élevées, — où dames et damoiselles sont en train de nous regarder. — Si tu agis en brave, tu seras d'elles moult loué ; — si tu agis en couard, tu seras d'elles outragé[2] !

Et ailleurs :

Je ne sais si vous avez ouï, fils, les dames qui nous regardent? — Très bien j'entendis, seigneur, ce qu'elles disaient. — Les vieilles

1. Riberas del Duero arriba — cabalgan dos Zamoranos :
Las divisas llevan verdes, — los caballos alazanos,
Ricas espadas ceñidas, — sus cuerpos muy bien armados,
Adargas ante sus pechos, — gruesas lanzas en sus manos,
Espuelas llevan ginetas — y los frenos plateados.

2. Tu bien vees, hijo mio, — aquellos tablados altos
Donde dueñas y doncellas — nos están de allí mirando ;
Si lo haces como bueno — serás de ellas muy honrado ;
Si lo haces como malo, — serás de ellas ultrajado.

disaient : Oh! quel vieillard plein d'honneur! — Et les damoiselles disaient : Oh! quel gentil damoiseau[1]!

C'est après ces préludes, prolongés avec complaisance, qu'entre en scène le personnage indispensable à tout drame bien fait, le traître, cet énigmatique Vellido Dolfos (ou de Olfos), sur lequel l'histoire nous apprend en somme peu de choses, mais dont l'imagination populaire a pris plaisir à multiplier les trahisons et à compliquer le rôle. D'où vient-il? on ne sait au juste. De Galice, peut-être, ou des Asturies, mais point d'ici, affirment les Zamorans, lesquels, parmi les épithètes dont les villes espagnoles timbrent leurs blasons, ont précisément choisi celle de « Loyale ». Galiciens et Asturiens protestent, mais les Zamorans n'en ont cure. J'entends encore de quel ton me répondait un vieux berger qui gardait ses moutons auprès de la croix du roi Sancho et à qui j'essayais de faire dire cette vieille histoire. Comme j'insinuais que les Zamorans n'avaient eu besoin de personne pour se tirer d'affaire : « *¡Ca! Señor,* fit-il, *si no era de aquí ese velludo de Adolfo;* » et, en clignant des yeux avec un sourire malin : « *era gallegu,* » ajouta-t-il. Partout à Zamora, et du haut en bas, le même sentiment : « Le peuple, dit M. Fernández Duro, ne fut point complice de la trahison. Dès qu'il la soupçonna, il en avertit par avance les assiégeants et il se justifia, plus tard, quand il fit ses preuves de noblesse. Le nom de Vellido a été exécré de tout temps, et cela est si vrai qu'à propos des guerres des Almagro et des Pizarre au Pérou, Cieza de Léon raconte que deux hidalgos de Zamora s'entretenaient de leurs projets, et que l'un ayant dit : Faites attention à vous, *qu'ils ne soient pas deux!* il n'en fallut pas davantage à l'autre pour comprendre qu'il le comparait au traître, et pour mettre l'épée à la main. »

Gardons-nous donc de suspecter la loyauté de la bonne Infante et de ses défenseurs, quoique, à vrai dire, ni les chroniques ni les romances ne s'en soient privés. « Elle

1. No sé si oisteis, hijo, — las damas que están mirando.
Bien las oi yo, señor, — lo que quedan razonando,
Que las ancianas decían : — ¡oh, que viejo tan honrado!
Y las doncellas decían : — ¡oh, qué mozo tan lozano!

s'aboucha avec l'un de ses chevaliers, disent les premières, et fit tuer son frère. » — « Par ruse ou ouvertement, lui font dire les seconds, je lui ferai donner la mort. » Quoi qu'il en soit, n'oublions pas, à Zamora, le prudent proverbe : *No hay de mentar la cuerda...*, ou cet autre, déjà cité, mais si bien à sa place ici : *Al buen callar llaman Sancho.*

Lope de Vega, qui puisait si souvent ses inspirations aux sources populaires et nationales, a brodé, sur les données éparses de la tradition, quelques-uns des incidents les plus romanesques de ses *Créneaux de Toro (Las Almenas de Toro)*, sorte de réplique ou de pendant à l'histoire de Zamora. Il imagine que Dolfos, l'un des vassaux et des compagnons de Don Sancho, a promis à ce dernier de lui livrer Toro, défendue par l'Infante Doña Elvira, à condition que le roi lui accordât la main de cette dernière. La ville prise par trahison, Sancho refuse de tenir sa parole. Dolfos jure de se venger. Il court à Zamora, sur laquelle marche l'armée royale, se met au service de Doña Urraca, et se venge en effet de la manière que l'on sait. Dans une autre tradition, déjà recueillie par un auteur du xve siècle[1], se trouve une nouvelle explication, plus curieuse encore, des mobiles qui auraient poussé la main du régicide. C'est par amour pour Urraca elle-même que Vellido l'aurait débarrassée de son frère : « *El le prometía descercar á Zamora, si le prometía dormir con él.* » Et comme tout devait être trahison dans ce drame, l'Infante, le meurtre accompli et le moment venu de payer, ordonna de solidement lier et coudre dans un sac le trompeur trompé, puis elle le fit mettre dans son propre lit, s'y étendit à son tour et passa tranquillement la nuit à ses côtés. Après quoi, au premier chant de l'alouette, elle le fit écarteler.

Les romances conservés ne font pas allusion à cette dernière tradition, à moins qu'il n'en faille voir une dans ce vers que l'un d'eux met dans la bouche de Vellido, immédiatement après le meurtre :

Tiempo era, Doña Urraca, — de cumplir lo prometido.

1. Voir *Obras de Lope de Vega*, edic. de la Acad., t. VIII, p. xxv, n. 3.

« C'est le moment, Doña Urraca, de tenir votre promesse. » Au contraire, ils insistent sur l'innocence de l'Infante et sur la loyauté des Zamorans. L'un des plus souvent cités, et sans doute aussi des plus anciens, nous montre Arias Gonzalo avertissant lui-même le roi de la trahison qui se prépare. Du haut de quelqu'une de ces *torres mochas,* le vieillard interpelle Sancho :

Roi Don Sancho, roi Don Sancho, ne dis pas que je ne t'avise point, — car de Zamora assiégée un traître est sorti. — Il se nomme Vellido Dolfos; il est fils de Dolfos Vellido, — qu'il a tué lui-même et ensuite a jeté dans la rivière. — S'il te trompe, Roi Sancho, ne dis point que je ne te l'ai pas dit [1]...

Le Roi, plus brave que sage, dédaigne ces avis et prête l'oreille aux insidieuses promesses de Dolfos :

« Vous voyez, Sire, la mauvaise volonté et la haine — de ce méchant Arias Gonzalo et de ses fils à mon égard. — Il m'a voulu tuer parce que je lui conseillais de vous rendre Zamora qu'il vous avait enlevée... »

« ... Je vous la livrerai, moi, malgré Arias Gonzalo, — et par une poterne secrète, vous y pourrez entrer [2]. »

Ce *postigo falso,* déjà qualifié de *viejo* à l'époque des romances, c'est, dit-on, la porte nommée plus tard *del mercadillo,* sur laquelle il y eut, jusque dans le courant du XIXe siècle, des pyramides de pierre élevées à la mémoire d'Arias. Il faut voir une nouvelle protestation des Zamorans contre des insinuations persistantes dans la décision de l'*Ayuntamiento,* en 1601, de joindre la statue de l'Infante Urraca à celles des Arias qui s'y trouvaient déjà. Les statues des défenseurs et des patrons

1. Rey don Sancho, rey don Sancho, — no digas que no te aviso,
Que del cerco de Zamora — un traidor había salido :
Vellido Dolfos se llama, — hijo de Dolfos Vellido,
A quien él mismo matara — y después echó en el río.
Si te engaña, rey don Sancho, — no digas que te lo digo.

2. Bien conoscedes, señor, — el malquerer y homecillo
Que el malo de Arias Gonzalo — y sus hijos han conmigo...
... Y yo por aconsejarle — á aquel viejo Arias Gonzalo
Que te entregase á Zamora, — pues se te había quitado,
Mame querido matar...
Y os entregaré á Zamora, — aunque pese á Arias Gonzalo,
Que por un falso postigo — en ella seréis entrado.

— comme à l'Arco de Santa María de Burgos — étaient l'ornement naturel des portes de la cité.

Tous les détails de la trahison et de l'assassinat (jusqu'aux plus familiers et aux plus réalistes) sont minutieusement rapportés dans les chants populaires. Le roi, chevauchant seul avec Vellido « por no hacer bullicio », va reconnaître le *postigo falso*, qui doit lui être livré; puis, après avoir fait le tour des murailles, il descend vers le fleuve, pour remonter, sans doute, sur la colline où, selon la tradition, son armée était campée. Ce fut alors, non loin de l'ermitage de Santiago, qu'il lui fallut mettre pied à terre, dit naïvement le conteur, « por necesidad que ha habido. » Vellido, avec l'épieu même *(el venablo)* que le Roi venait de lui tendre, le perce de part en part, et, le laissant « cousu à la terre », revient à bride abattue vers la poterne. Le Cid l'aperçoit, devine quelque trahison, saute à cheval sans prendre le temps de chausser ses éperons, ce qu'il regrettera amèrement :

¡ Maldito sea el caballero — que como yo ha cabalgado!

Il s'élance cependant à sa poursuite; il va le joindre, lorsque le traître se précipite dans la poterne qu'on lui tenait ouverte. Ce *postigo de la traición* existe encore; on le montre du moins, tristement muré, inutile et comme honteux. Une Vierge, dans une misérable niche où fume un lumignon, y veille solitaire.

Ici commencent les romances relatifs au défi qu'adresse aux Zamorans, réputés complices de la félonie, Diego Ordóñez, chevalier de Castille, et à ses duels en champ clos avec les Arias. Ils sont, comme les autres, d'époque et de valeur fort différentes : peu d'entre eux même méritent de figurer parmi les primitifs. Quelques-uns ne sont que des paraphrases tardives et médiocres de poètes connus. Mais, comme le dit Agustín Durán : « Fussent-ils plus mauvais encore, on les lirait avec plaisir, tant la scène est belle! » Par leur fond comme par les détails, ils sont, en effet, au nombre des plus curieux de ce cycle. Ils forment dans l'ensemble un sujet admirablement propre à la poésie et au théâtre. Il a suffi, par exemple, à Guillén de Castro de les relier les uns aux autres et

de les commenter pour composer les plus beaux épisodes de la seconde partie des *Mocedades del Cid,* dont la renommée eût égalé celle de la première, si elle avait eu, comme elle, un Corneille pour interprète. Ils restent encore comme imprégnés de l'esprit de la primitive chevalerie et de l'antique législation des *Rieptos* et des *Lides,* telle qu'elle apparaît dans le *Fuero Viejo* de Castille, dans le *Fuero Real* ou dans la septième *Partida :* ces textes en sont souvent le meilleur commentaire. Quoique les mœurs et les usages, au siècle qui vit éclore les romances, fussent déjà fort différents de ce qu'ils étaient au temps d'Alphonse X, et, à plus forte raison, du roi Sancho, les idées chevaleresques étaient encore assez vivantes pour que les imaginations aient été vivement frappées par la grandeur presque surhumaine de ces scènes. Sans doute, la pureté de la tradition exclusivement nationale avait été altérée par le succès extraordinaire des *Libros de caballerías,* dont l'origine première était étrangère; mais, d'autre part, cette tradition profitait de leur vogue. Remarquons-le : l'épanouissement du *Romancero,* archive de toutes les gloires nationales conservées dans la mémoire des foules, est contemporain de la multiplication des romans de chevalerie. Les héros indigènes, les Rodrigue, les Lara, les Carpio, les Arias, même vêtus à la moderne, restaient plus vrais, plus accessibles et surtout plus populaires que les Amadis, les Primaléon ou les Florisel. Certains détails archaïques pouvaient étonner parfois, ou prêter même à sourire, mais leur originalité, qui n'était ici que la saveur du terroir, n'était point pour déplaire.

C'est ce que nous constaterons, par exemple, à propos de la formule du défi d'Ordóñez, dont l'étrangeté est déjà une présomption d'antiquité : elle a été recueillie et curieusement conservée dans plusieurs romances :

Je vous défie, les Zamorans, comme traîtres et félons; — je défie tous les morts, et avec eux les vivants. — Je défie hommes et femmes, ceux à naître et ceux qui sont nés; — je défie tous les grands, les grands et les petits, — les chairs et les poissons, et les eaux des rivières, etc.[1].

1. Yo os riepto, los Zamoranos, — por traidores fementidos,
Riepto à todos los muertos, — y con ellos à los vivos;

Cette formule (dont j'ignore l'origine, mais qu'avec Durán je rapprocherais volontiers de celles de l'exécration et de l'excommunication) étonnait déjà les chroniqueurs du XIIIe et du XIVe siècle. Les poètes de romances n'en sont pas moins scandalisés, — ou amusés :

Alors parla Arias Gonzalo : écoutez bien ce qu'il a dit : — Quelle faute ont les vieux ? Quelle faute ont les enfants ? — Quelle punition méritent les femmes et ceux qui ne sont pas nés ? — Pourquoi défier les morts, les troupeaux et les rivières[1] ?

Alors même que les lois royales et les codes particuliers des villes, tels que les *fueros* de Salamanque ou de Cuenca, ne fourniraient point à ce sujet les textes les plus précis, alors même que juristes ou historiens, comme Mosén Diego de Valera, n'auraient point rédigé leurs traités des Appels et des Défis, on retrouverait encore, dans les romances, sans même remonter à leurs sources, les traces de l'ancienne législation de Léon et de Castille. Comment douter, par exemple, de l'existence d'un texte juridique précis déterminant les obligations et la responsabilité de quiconque défiait une ville entière, quand on trouve, à maintes reprises, dans nos recueils, des vers comme les suivants ?

Tu parles comme un forcené (Arias s'adresse à Ordóñez), et non en homme de sens, — car tu sais qu'en Castille il y a une loi établie : — que celui qui défie une ville *(el que riepta concejo)* est tenu de combattre avec cinq, — et si l'un d'eux le vainc, la ville est quitte[2].

Don Diego Ordóñez, « *la flor de los de Lara y la de toda Castilla,* » à défaut du Cid, qui continue à s'abstenir, prend à sa charge la cause du roi ; Arias et ses fils, « *de Lain Calvo*

Riepto hombres y mujeres, — los por nascer y nascidos ;
Riepto à todos los grandes, — á los grandes y los chicos,
A las carnes y pescados, — á las aguas de los ríos.

1. Allí habló Arias Gonzalo, — bien oiréis lo que hubo dicho :
— ¿ Qué culpa tienen los viejos ? — ¿ Qué culpa tienen los niños
¿Qué merecen las mujeres, — y los que no son nascidos ?
¿Porqué rieptas à los muertos, — los ganados y los ríos ?

2. Mas hablas como esforzado, — y no como entendido ;
Porque sabes que en Castilla — hay un fuero establecido,
Que el que riepta concejo — haya de lidiar con cinco,
Y si alguno le venciere, — el concejo queda quito.

sangre honrada, » se constituent, avec le gré de l'Infante, les champions de la ville provoquée. Le combat se prépare selon les rites et les us. Tous les détails d'un duel judiciaire en champ clos précisent la scène; la veillée des armes, l'armement des champions, le choix des vingt-quatre juges (douze de chaque part), le partage du soleil et du terrain, la *vara* ou *bastón* que le vainqueur doit prendre en main, les trois tranches de pain trempées dans le vin que l'appelant mangera entre chaque lutte (*tres sopas solas en vino pudiese comer mojadas*), etc., rien n'est oublié. Mais ce côté extérieur, pittoresque, n'est que le cadre du tableau : il ne fait que donner plus de relief à la beauté morale, au riche contenu psychologique de l'épisode. La morne tristesse des Zamorans en ce sombre jour de San Millán, les chastoiements (*castigos*) qu'adresse le vieux gentilhomme à ses fils[1], tandis qu'autour deux « tous dorment à Zamora », les préparatifs du vieillard, résolu à accompagner ses fils au combat et à y prendre part en personne, son entrevue avec Doña Urraca qui, tout en pleurs, se jette à son cou et le supplie de ne point l'abandonner, la suprême bénédiction du père à ses enfants au moment où ils sortent des portes de Zamora pour aller mourir au *Campo de la Verdad,* chacune de ces scènes successives apporte une émotion nouvelle.

La lutte s'engage. Trois fois le vieillard, « le baisant au visage et le mouillant de ses larmes, » envoie l'un de ses fils contre Ordóñez, et trois fois, au milieu des thrènes funèbres des Zamorans, le combat se termine par la mort de ces jeunes héros. Du moins, le dernier, avant de tomber expirant dans l'intérieur du champ clos, a déchargé d'une main mal dirigée un coup furieux, qui atteint le cheval de son adversaire et coupe les rênes. Le cheval emporté franchit la limite et s'abat, entraînant avec lui son cavalier. Ordóñez se relève et s'élance pour aller toucher la *vara* en signe de victoire :

Pour rentrer dans la lice il a déjà un pied sur la raie. — Les uns disent : il est vaincu ! d'autres : qu'il retourne au combat ! — Les uns

1. Les romances ne s'accordent point sur le nombre ni sur les noms des fils d'Arias Gonzalo. Ils parlent tantôt de trois, tantôt (et le plus souvent) de quatre fils. Parfois même un seul d'entre eux est mentionné. La *Chronique générale* ne nomme que Pedro, Diego et Rodrigo. Ce dernier est parfois remplacé par Hernán.

le tirent de l'intérieur, d'autres l'empêchent d'entrer. — Alors arrivent les juges qui lui ordonnent de sortir. — C'est eux qui trancheront le litige, conformément au *fuero* d'Espagne. — Ils feront justice sans rien ôter à personne[1].

Ils décident que Zamora est lavée de l'accusation de félonie, mais que Diego Ordóñez est vainqueur. Le Cid court en avertir son ami qui, au fond de sa tente, pleure et envie ceux qui sont morts. Les lamentations du malheureux père sur les cadavres de ses fils, ses désirs de vengeance, auxquels se mêle l'orgueil de l'honneur restitué, le retour dans le palais des trois corps ensanglantés qu'escorte tout le clan des Arias, les cris des pleureuses *(un gran llanto es comenzado),* le long « vocero » de l'Infante qui suit la funèbre procession, forment le digne final de cette tragédie, non moins chevaleresque que celle de Rodrigue, non moins lugubre que celle des Infants de Lara.

Elle rappelle plus d'une fois à nos mémoires classiques celle des *Horaces;* la lutte est semblable, quoique le prix en soit différent : les Romains meurent pour la domination, les Zamorans pour l'honneur. La silhouette de Doña Urraca paraît un peu vague à côté de Sabine et de Camille, mais la raideur surhumaine de Rome se tempère ici d'une émotion plus pénétrante. Lorsque Arias dit à l'Infante : « Taisez-vous, ma fille, taisez-vous, cessez ce grand gémissement... Car ce fils qu'ils m'ont tué n'est point mort dans les tavernes ni au jeu : il est mort pour Zamora, afin de sauver votre honneur, » on songe aussitôt aux vers de Corneille :

> Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs...
> Que des plus nobles fleurs leurs tombes soient couvertes!

Mais avant de sécher les pleurs d'autrui, Arias, du moins, en a versé abondamment lui-même : toutes les stations de son

1. Para entrar en la lid — el un pié tiene en la raya.
Unos dicen : Ya es vencido; — Otros : Vuelva á la batalla.
Unos le tiran de dentro, — otros le estorban la entrada.
Aqui llegan los jueces, — y le mandan que se vaya,
Que ellos juzgarán el caso — conforme al fuero de España,
Y que guardarán justicia, — sin quitar á nadie nada.

calvaire, il les a arrosées de ses larmes. Si le vieil Horace ne nous disait point, dans le seul moment d'émotion paternelle qu'il paraisse avoir :

J'ai les larmes aux yeux...
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,

je crois bien que nous ne nous en apercevrions pas de nous mêmes. Au contraire, tandis que le combat se déroule là-bas, au bord du Duero, nous suivons ce père lamentable errant sur les murs de Zamora :

Sur le mur de Zamora, la main tordant sa barbe, son triste visage altéré, tantôt il lève ses yeux au ciel, — tantôt il se remet en soupirant à regarder l'enclos où combattent — Rodrigo Arias, le vaillant, contre D. Diego, le Castillan[1].

Dans *Horace*, c'est Julie seule qui, du haut de la muraille, suit les péripéties du combat. La « constance » du père est vraiment trop parfaite pour nous, son âme trop au-dessus de la hauteur commune. L'âme du vieil Arias se rapproche davantage de la nôtre ; nous pouvons, sans effort et sans remords, admirer sa grandeur, après avoir été témoins de ses larmes.

Le poème que nous venons de parcourir n'existe, répétons-le, qu'à l'état fragmentaire dans les courtes poésies réunies artificiellement dans les *Romanceros :* pour le reconstituer, il faut puiser de toute part et considérer un moment comme formant un tout des morceaux de date et de provenance fort diverses. Beaucoup sont récents, du XVIe ou même du XVIIe siècle : ce sont des imitations, des pastiches, plus ou moins artistiques, qui découpent et suivent d'assez près un texte antérieur, mais où l'on ne s'est fait aucun scrupule d'ajouter ou de retrancher. La matière cependant était si belle qu'elle conserve quelque chose de sa valeur sous les paraphrases des compilateurs, les Timoneda, les Escobar, les

1. Por el muro de Zamora — anda el viejo Arias Gonzalo,
La mano puesta en la barba, — el rostro triste, turbado,
Una veces mira al cielo, — otras vuelve suspirando
A mirar á la estacada, — donde estaban peleando
Rodrigo Arias el valiente — con don Diego el castellano.

Lúcas Rodríguez, ou des dramaturges, tels que Juan de la Cueva, Guillén de Castro, Lope de Vega. C'est parmi les anonymes qu'il faut naturellement chercher les fragments les plus anciens. Il n'est pas douteux que le cycle de Zamora ne fût l'un de ceux qui restèrent le plus profondément gravés dans le cœur et dans la mémoire du peuple. Mariana, qui, dans son *Histoire*, a donné l'hospitalité à tant de légendes nationales, aime à citer, à côté des Chroniques, « *los romances viejos que andan en este propósito* (= el de Zamora), *y se suelen cantar á la vihuela en España, de sonada apacible y agradable* ». Lope de Vega, en qui l'âme espagnole s'incarna mieux qu'en tout autre, attestait encore la popularité de ces chants, et particulièrement celui de « *Rodrigo, el soberbio Castellano* », que redit « l'hidalgo aussi bien que le semeur de blé ». Et il ajoutait : « Jusque dans son berceau on endort l'enfant avec les romances que l'on a faits sur les *Créneaux de Toro.* » Les érudits, les Wolf, les Milá, les Menéndez Pelayo, les Menéndez Pidal, s'appliquent à classer et à dater ces chansons anonymes, tâche aussi délicate que le serait celle de remettre à leur vraie place chacune des pierres de ces murs écroulés. Grâce à eux, nous savons que les plus anciennes ne remontent guère au delà du xve siècle et que leur source commune est la *Crónica* ou *Estoria de España,* dans ses rédactions successives. C'est chez elle que jongleurs et poètes sont allés puiser : à tous elle a fourni abondamment. Mais cette source elle-même, qui affleure çà et là dans les pages des *Chroniques,* a des ramifications plus lointaines et des origines plus cachées : elle se perd dans les entrailles du sol national. Ce qui est évident pour la légende du Cid, depuis la publication de sa Geste, ce que Pidal a si ingénieusement démontré pour celle des Infants de Lara est bien probable pour Zamora : le *cantar* ou les *cantares* disparus qui rapportaient, en les poétisant sans doute et en les amplifiant, les faits historiques contemporains du roi Sancho, on les devine, on les sent sous la prose imagée des Chroniques, dans l'accent dramatique, dans les détails précis, dans les mouvements et le coloris du style. Bien plus, on entend encore distinctement (quand on a l'oreille exercée) résonner, à travers

la prose du diascévaste royal, l'écho lointain et confus des assonances originelles, à peine affaibli par le temps et l'espace. La prose historique en reçoit une sonorité particulière qui décèle le poème utilisé. Et c'est ainsi que dès le lendemain des scènes épiques dont ce coin de terre a été le témoin, la poésie sourd directement du cœur et de l'imagination des contemporains. A travers l'histoire, les romances, le théâtre, le roman, elle n'a plus cessé de couler intarissable, jetant ses perles brillantes sur le fond historique qu'elle recouvre et embellit, comme les graines apportées de toute part jettent leurs fleurs sur ces ruines...

...Après quelques jours ainsi vécus en dehors de la réalité, dans cette solitude peuplée de fantômes, on éprouve quelque surprise et je ne sais quel malaise à redescendre prendre bourgeoisement son billet au chemin de fer; car Zamora, comme Sagonte, n'est plus qu'une banale station, où le touriste passe indifférent. Tandis qu'à travers les flocons de vapeur, tours, clochers, créneaux s'estompent, puis s'effacent peu à peu à l'horizon, j'aime à prolonger jusqu'au bout l'impression. Je tâche de ne point voir, de ne point entendre ces petits *toreros* aux cheveux collés sur les tempes, si piteux aujourd'hui sous les bourrasques, avec leurs pantalons collants et leurs vestes étriquées, et qui, demain, étaleront leurs grâces suspectes dans la « place » de Benavente. Par les guérets qui défilent interminablement, et sur lesquels un furieux *cierzo* soulève des tourbillons, je suis les chevauchées des Léonais et des Castillans se hâtant, gonfanons flottants, vers la proie de Zamora « *la bien cercada* ».

E. MÉRIMÉE.

CERVANTES

ET LES

CARDINAUX ACQUAVIVA ET COLONNA

Je n'ai rien d'inédit à produire sur les relations de ces deux cardinaux avec Miguel de Cervantes, mais je voudrais examiner d'un peu près ce que les divers biographes de l'écrivain en ont dit, montrer la faiblesse de certains de leurs raisonnements et préciser quelques points.

Giulio Acquaviva, fils puîné du dixième duc de Atri, et qui naquit à Naples en 1546, fut chargé par Pie V, en 1568, de porter à Philippe II ses condoléances pour la mort de Don Carlos et en même temps d'appuyer certaines négociations du nonce à Madrid, Gio. Battista Castagna, archevêque de Rossano, touchant les affaires religieuses d'Allemagne. Il est surprenant qu'aucun des plus récents biographes de Cervantes n'ait consulté à propos d'Acquaviva l'ouvrage d'un érudit espagnol très compétent, *Los despachos de la diplomacia pontificia en España, memoria de una misión oficial en el archivo secreto de la Sante Sede* par D. Ricardo de Hinojosa [1], où ils auraient trouvé une notice tout à fait précise sur la mission de cet envoyé pontifical. J'estime utile d'en donner ici la teneur, mais sans les références qu'on pourra lire dans l'ouvrage en question.

La muerte del Príncipe Don Carlos, heredero de la Corona de España, acaecida el 24 de Julio de 1568, movió al Pontífice Pío V á enviar á Madrid, en Septiembre del mismo año, un nuevo Nuncio que representara al Rey el profundo dolor que en el ánimo del Papa y de toda la Corte romana, había producido tamaña desgracia. Encargado de esta misión fué Monseñor Giulio Acquaviva, Refrendario de ambas

1. Madrid, 1896, t. I, p. 185.

Signaturas, quien, partiendo de Roma el 19 de Septiembre, llegó á Madrid el 13 de Octubre. Acquaviva era portador, además, de una carta del Cardenal Secretario de Estado al Arzobispo de Rossano, recomendando á éste que, con toda diligencia y estudio y anteponiéndolos á toda otra negociación, hiciera con el Rey los oficios necesarios para evitar, que en Austria, el Emperador tolerase á los Barones y demás nobles la práctica de la Confesión augustana. En este negocio, Acquaviva debia apoyar, en caso necesario, las gestiones del Nuncio.

Existe en la Biblioteca Corsiniana de Roma, un voluminoso manuscrito que, á creer lo que reza la portada, contendría las cartas escritas, desde España, por Mons. Giulio Acquaviva á la Corte pontificia. Los despachos registrados en este volumen son, sin embargo, ni más ni menos que copias, no muy escrupulosas por cierto, de los contenidos en el primer tomo del « Registro » de Mons. Castagna, á quien, por tanto, corresponde la paternidad de varios documentos que, tomados de esta copia, corren con el nombre de Acquaviva. Por lo demás, no parece que este Nuncio dirigiese tampoco despacho alguno á la Secretaría de Estado de Pío V durante su permanencia en Madrid. En varias cartas suyas, el Arzobispo de Rossano comunica á la Curia noticias acerca de la afectuosa acogida que, así Felipe II como el Cardenal Espinosa, dispensaron al emisario del Papa, no obstante hallarse el Rey, desde la muerte del Príncipe, muy triste y retirado. Habíase despedido ya Acquaviva del Monarca para regresar á Roma, cuando la llegada á Madrid del Archiduque Carlos de Austria determinóle á demorar su partida, sospechando que el viaje del Archiduque pudiera estar relacionado con las cuestiones religiosas del Imperio, en las cuales habíasele dado comisión de intervenir. Más sabedor de que las pretensiones de aquel Príncipe reducíanse á recabar del Rey que no se quitara á los flamencos sus privilegios, que se absolviese á los que quisieran volver á la obediencia de la Sede Apostólica y que se confiara el gobierno de los Paises Bajos á un Príncipe de la Casa de Hapsburgo, Acquaviva resolvió ponerse en camino y el 30 de Diciembre de 1568 salió de Madrid.

Assez bien renseigné sur la légation d'Acquaviva par un passage de Chacón, une lettre de D. Juan de Zúñiga, ambassadeur de Philippe II à Rome. et le passeport délivré au légat pour s'en retourner en Italie dont la validité fut fixée à soixante jours (*término de sesenta dias por Aragón y Valencia*), Navarrete, dans sa *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*[1], exprime à ce

1. Madrid, 1819, p. 282.

sujet l'opinion suivante : « Des deux documents (la lettre de Zúñiga et le passeport[1]), il ressort avec évidence que le séjour de l'ambassadeur romain en Espagne fut de peu de durée, et même il serait permis de conjecturer que ledit ambassadeur ne reçut pas de Philippe II un accueil très empressé, si l'on tient compte du court délai qu'on lui fixa pour son voyage de retour et parce que Pie V dut envoyer par la suite d'autres légats de plus haut rang pour régler les mêmes questions » (conflits sur la juridiction ecclésiastique à Milan, à Naples et en Sicile). Le passage qu'on vient de lire de l'ouvrage de M. Hinojosa contredit l'assertion de Navarrete; l'accueil fut « affectueux », malgré la tristesse où avait plongé le roi la mort de Don Carlos, et ajoutons aussi celle de sa femme, Élisabeth de Valois, décédée le 3 octobre 1568, dix jours avant l'arrivée d'Acquaviva à Madrid. D'autre part, un délai de soixante jours pour se rendre de Madrid au port d'embarquement ne saurait être qualifié de « court », quelque longs et difficiles que fussent alors les voyages de diplomates avec leur suite. Acquaviva passa en tout deux mois et demi à Madrid, temps largement suffisant pour remplir sa mission de condoléances et traiter les affaires dont il était chargé: il serait même parti plus tôt s'il n'avait pas tenu à se rencontrer avec l'archiduc Charles. Que Pie V ait envoyé plus tard d'autres légats au roi d'Espagne à propos de la grave question de la juridiction ecclésiastique dans les pays d'Italie soumis à la domination espagnole, cela prouve que cette question se compliqua et s'aggrava, mais cela ne prouve pas qu'Acquaviva échoua dans sa mission. J'insiste sur ce point parce que l'un des plus récents biographes de Cervantes, D. Ramón León Máinez, qui ne s'inspire d'ailleurs que de Navarrete et le paraphrase, a bien à tort exagéré l'opinion de son devancier[2] et a notamment signalé la « sécheresse » du passeport, comme si un document de ce genre, délivré par

1. Ce passeport est daté d'Aranjuez le 2 décembre 1568 (Navarrete, *l. c.*, p. 284).
2. « Pero Aquaviva fué recibido con notoria frialdad é indiferencia, como si molestase la comisión afectuosa que traía » (*Cervantes y su época*, Jerez de la Frontera, 1901, p. 117). A plusieurs reprises, ce même auteur s'efforce de démontrer, contre Navarrete, que le légat eut uniquement à remplir une mission de condoléances. M. Hinojosa, on l'a vu, établit qu'Acquaviva traita encore d'autres questions.

une chancellerie, pouvait être autre chose que laconique et banal! Ce passeport dit ce qu'il devait dire : « A Monseñor de Aquaviva, que los dias pasados vino de Roma con cierta embajada, *vuelve allá*... término de sesenta dias por Aragon y Valencia. » Navarrete avait imprimé, contre la grammaire et le style du document, *vuelva allá*, ce qui donnait à la phrase quelque chose d'impérieux qui ne pouvait être dans la pensée du rédacteur; mais, comme l'a fort bien montré M. Pérez Pastor[1], c'est *vuelve allá* que portait certainement l'original de ce passeport diplomatique, qui constituait au profit du légat une véritable faveur, puisqu'il l'exemptait de tous droits à payer, jusqu'à sa sortie d'Espagne, sur ce que lui et ses gens emportaient dans leurs bagages[2].

Déjà Pellicer avait émis l'hypothèse que le légat, « séduit par la tournure avenante et l'esprit éveillé de Cervantes, » l'aurait emmené avec lui en Italie[3]. Navarrete l'a reprise en essayant de l'étayer de quelques arguments. « Comme, dit-il, Cervantes affirme avoir rempli à Rome l'emploi de camérier chez Acquaviva, on peut croire, vu le caractère et les goûts du monsignor, que, se trouvant à Madrid lors des obsèques de la reine Élisabeth et quand Cervantes dédiait une élégie sur cet événement au cardinal Espinosa, Acquaviva, séduit par l'esprit et la pénétration (?) du poète et peut-être ému par sa position gênée, l'admit dans sa domesticité et sa suite au moment de son départ pour l'Italie[4]. » Navarrete fait valoir que la lettre de l'ambassadeur Zúñiga traite Acquaviva de *mozo muy virtuoso y de muchas letras*, et il cite ensuite un passage de l'*Ortografia castellana* de Mateo Alemán où, dit-il, l'auteur du *Guzmán de Alfarache* nous parle de «certain monsignor», envoyé par Pie V en Espagne, qui prit plaisir à fêter et à régaler les beaux esprits de la cour : ce prélat, d'après Navarrete, répondrait

1. *Documentos cervantinos*, Madrid, 1902, t. II, p. 364.

2. Le passeport en question répond à ce que l'on appelle aujourd'hui le privilège de la *valise;* il se donnait sans doute à tous les diplomates qui quittaient la cour d'Espagne dans des conditions régulières; mais il fallait bien, à cause des règlements de douane des diverses provinces à parcourir, en limiter la validité.

3. « Acaso este Legado llevó consigo á Miguel de Cervantes, prendado de su agraciada persona y despierto ingenio » (*Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, Madrid, 1800, p. 8).

4. *Vida de Cervantes*, p. 14.

fort bien au signalement d'Acquaviva, puisque les autres légats de Pie V furent des cardinaux[1]. Or, voici ce que raconte Alemán :

En el tiempo que asisti, sirviendo al rei don Felipe II nuestro señor que esta en gloria, en oficio de contador de resultas, en su contaduria mayor de cuentas, entre otras muchas grandezas que vi en su corte, fue que aviendo alli llegado de parte de su santidad Pio Quinto *cierto principe de la iglesia,* para tratar con su majestad negocios della, tanto gustó de algunos cortesanos de injenio, que con curiosidad procuró granjear su amistad, i se la hizo tan familiar que no solo se onrava de tenerlos en su posada i llevarlos en su caroça cuando salia publico, mas convidandolos a comer, les dava liberalmente su mesa, haziendoles muchas particulares mercedes. Tenia de costunbre, luego como se alçavan los manteles, quedarse tratando de varias cosas, curiosidades dinas de tan grande principe, etc.[2].

Il va de soi que, contrairement à ce que prétend Navarrete, l'expression *cierto príncipe de la iglesia,* bien loin de convenir à un monsignor comme Acquaviva, ne peut désigner qu'un cardinal, et désigne presque sûrement le cardinal Alessandrino, Michele Bonello, neveu de Pie V, envoyé à la cour du Roi Catholique, où il passa environ deux mois (octobre-novembre 1571[3]). Nous possédons de cette légation un récit détaillé, où il est question de visites rendues par le cardinal à des artistes et à des savants[4]. Donc le prince de l'Église, ami et protecteur des *ingenios* espagnols, mentionné par Alemán, n'est pas Acquaviva. Reste à savoir comment ce dernier serait entré en relations avec Cervantes, puisque ses plus récents biographes, et entre autres MM. Máinez et Pérez Pastor, persistent à croire à des relations formées en Espagne

1. *Vida de Cervantes,* p. 14 et 285.
2. *Ortografia castellana, por Mateo Alemán,* Mexico, 1609, fol. 77ro.
3. R. de Hinojosa, *l. c.,* p. 201. De Madrid le cardinal se rendit à Lisbonne, puis revint à la fin de décembre à la cour d'Espagne, qu'il quitta définitivement vers le milieu de janvier 1572 (R. de Hinojosa, *l. c.,* p. 203 à 205).
4. L'auteur de ce récit est un Gio. Battista Venturino da Fabriano, secrétaire du cardinal. Le manuscrit de cette relation se trouve à la Bibliothèque royale de Dresde ; j'en possède une copie malheureusement trop incorrecte pour être publiée. On peut se rendre compte de l'intérêt que présente la partie concernant l'Espagne de cet écrit par l'analyse qu'en a donnée M. Emilio Nunziante dans deux articles de la *Rassegna Nazionale* des mois de février et août 1884.

même[1]. On connaît les pièces de vers que Cervantes composa au nom de l'*Estudio* de la ville de Madrid à l'occasion des obsèques solennelles d'Élisabeth de Valois et, notamment, son élégie adressée au cardinal Espinosa. Cette pièce, dit Navarrete. aurait pu révéler à l'envoyé du pape le talent de Miguel et lui inspirer le désir de l'attacher à sa maison. Mais comment des vers de collège d'un jeune homme inconnu de vingt et un ans, bien insignifiants, et dont nul ne se soucierait si celui qui les a écrits n'était pas devenu l'auteur du *Don Quichotte,* pouvaient-ils attirer l'attention d'un diplomate italien, lequel n'entendait peut-être que très imparfaitement la langue espagnole? Et puis, où Acquaviva les aurait-il lus? Ces pièces ne furent pas récitées en public, que je sache, et, sauf maître López de Hoyos qui les recueillit, et peut-être quelques élèves de l'*Estudio,* personne n'en eut connaissance avant la publication du récit des obsèques par ledit Hoyos, qui parut à Madrid plusieurs mois après le départ du légat[2]. M. Pérez Pastor insiste sur la protection très particulière, très efficace que le cardinal Espinosa accordait à López de Hoyos et qui, dit-il, nous est attestée par les dédicaces de plusieurs écrits de ce maître de grammaire latine; Hoyos aurait donc usé de son crédit auprès d'Espinosa pour introduire Cervantes chez le légat, etc.[3]. Autant de conjectures en l'air et que rien ne justifie. Le cardinal D. Diego de Espinosa, conseiller d'État, président du Conseil de Castille et grand inquisiteur, était l'équivalent d'un premier ministre et passait pour le dispensateur de toutes les grâces; chacun sollicitait sa faveur et lui

1. R. L. Maínez, *l. c.*, p. 117, et C. Pérez Pastor, *Documentos cervantinos,* Madrid, 1902, t. II, p. 358. — J'évite de citer Navarro y Ledesma, auteur de *El ingenioso hidalgo Miguel de Cervantes Saavedra,* car je considère ce livre, écrit avec beaucoup de verve, comme un roman historique. Sur le point en question, Navarro y Ledesma emboîte le pas aux autres biographes et prend leurs déductions pour des faits avérés.

2. *Hystoria y relacion verdadera de la enfermedad, felicissimo transito... de la Serenissima Reyna de España Doña Isabel de Valoys,* Madrid, 1569. Toutes les pièces liminaires du volume sont de l'année 1569.

3. « Por último, el Maestro Juan López de Hoyos, viendo los progresos que Miguel de Cervantes hacía en las letras, sus buenas condiciones de carácter y su porvenir tan incierto, no podía por menos de interesarse en su bienestar, que el joven discípulo creía encontrar en Italia, y aprovechando las buenas relaciones del Cardenal con Aquaviva, consiguió que éste admitiese en su casa y servicio á Cervantes (*Documentos cervantinos,* t. II, p. 358).

adressait des requêtes. Hoyos fit comme les autres, et ses dédicaces ne prouvent pas qu'il fût plus particulièrement l'obligé du cardinal que cent autres quémandeurs, dont les suppliques encombraient le bureau du ministre, alors à l'apogée de sa puissance[1].

En somme, il semble contraire à toute vraisemblance d'admettre, sans autres preuves, des relations quelconques entre Cervantes et Acquaviva pendant le séjour de ce dernier en Espagne, et il l'est non moins de supposer que l'envoyé de Pie V prit Miguel à son service, en 1568, et l'emmena avec lui en Italie. L'emploi de camérier, que Miguel, ainsi qu'il le dit lui-même dans la dédicace de la *Galatea,* remplit à Rome chez Acquaviva, doit, à mon avis, se placer plus tard, non pas même en 1569, année pendant laquelle nous savons que Cervantes résida à Rome[2], mais plus tard encore, entre le 15 mai 1570, date de l'élévation d'Acquaviva à la dignité cardinalice, et le 21 juillet 1574, date de sa mort[3], car ce sont des cardinaux plutôt que de simples prélats qui s'entourent de camériers[4]. Mais ceci m'amène à parler de l'autre cardinal, Ascanio Colonna, auquel, en 1585, Cervantes dédia sa *Galatea.*

Ascanio Colonna, deuxième fils du grand Marcantonio, général des forces pontificales dans la Sainte-Ligue, paraît être né en 1559[5], et fut destiné à l'Église. Son père qui, comme connétable de Naples, était sujet de Philippe II, l'envoya compléter ses études en Espagne. Il résida dans ce

1. L'hymne pindarique adressé par D. Diego de Mendoza à Espinosa, quand ce prélat reçut le chapeau de cardinal en 1568, donne une idée du genre d'adulation que prodiguaient au ministre tout-puissant même des hommes de haute naissance.

2. « Información de la limpieza de Miguel de Cervantes, estante en Roma. » Madrid, 22 décembre 1569 (C. Pérez Pastor, *Documentos cervantinos*, t. II, p. 11).

3. Cette mort fut annoncée à Philippe II par son ambassadeur à Rome, D. Juan de Zúñiga, dans une lettre datée du 22 juillet 1574 et en ces termes : « Ayer murió el Cardenal Aquaviva de una calentura continua que le ha durado veinte dias : ha hecho su muerte mucha lástima, porque era muy bien quisto y fuera aqui un cardenal de muchas partes, porque tenía letras, valor y entendimiento » (*Nueva Colección de documentos inéditos,* t. IV, p. 71).

4. Au surplus, la façon dont Cervantes s'exprime dans la dédicace de la *Galatea* vient à l'appui de ce calcul : « las cosas que como en profecia oi muchas veces decir... *al cardenal de Aquaviva, siendo yo su camarero en Roma* ».

5. Il règne une assez grande incertitude à cet égard. Chacón, parlant de l'âge d'Ascanio au moment de sa mort (1608), hésite entre quarante-deux et quarante-neuf ans (*Vitæ et res gestæ pontificum romanorum et cardinalium,* Rome, 1677, t. IV, col. 171). Moroni (*Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica,* vol. XIV, p. 305) adopte la

pays au moins dès 1580, puisqu'il existe de lui une oraison funèbre de la reine Anne, quatrième femme de Philippe II, qu'il prononça en cette année devant l'Université de Salamanque[1]. En 1585, nous le trouvons à Alcalá de Henares où, le 25 janvier, il récite à Philippe II, qui se rendait en Aragon, un discours de bienvenue au nom de l'Université[2]. L'archer Cock, de la garde flamande, qui accompagnait le roi, raconte qu'après que Colonna eut prononcé sa harangue en latin, Philippe II lui demanda de la redire en langue vulgaire pour le prince et les infantes, et que Sa Majesté s'étant rendue au *Studium*, le jeune Romain répéta son discours dans les deux langues. On fit ce jour-là un docteur, et le bedeau, selon l'usage, donna au roi, comme aux autres docteurs, une paire de gants et deux réaux d'argent, cadeau qui fut gracieusement reçu par le souverain[3]. Philippe II avait eu déjà l'occasion d'entendre Ascanio Colonna et d'apprécier ses connaissances en droit canonique; aussi lui avait-il conféré l'abbaye de Sainte-Sophie de Bénévent, en attendant de demander pour lui le chapeau de cardinal qu'il obtint de Sixte-Quint en 1586[4].

Revenons à 1585. En cette année fut publiée à Alcalá de Henares la *Primera parte de la Galatea, dividida en seys libros, compuesta por Miguel de Cervantes*, la première œuvre imprimée de Cervantes, si l'on excepte les poésies du recueil de Hoyos qui ne comptent pas. Miguel, qui avait besoin de mettre

dernière donnée et fait naître le cardinal en 1559. Des recherches que j'ai prié mon confrère M. L. Celier, membre de l'École française de Rome, de faire aux archives de la maison Colonna, n'ont pas produit de résultat. Toutefois, comme Ascanio fut le second enfant de Marcantonio, qui en eut six, et que son frère aîné Fabrizio naquit en 1557, la date de 1559 semble assez probable.

1. Dans une autre oraison funèbre qu'il prononça à Rome en 1598 en l'honneur de Philippe II et que décrit La Barrera, Ascanio cite celle de 1580 et le discours dont il va être parlé (*Nuevas investigaciones acerca de la Vida y Obras de Cervantes por Don Cayetano Alberto de la Barrera* dans les *Obras completas de Cervantes*, Madrid, 1863, t. I, p. XCI). L'oraison de Salamanque fut imprimée en 1581 dans la même ville (Juan Catalina García, *Ensayo de una tipografía complutense*, Madrid, 1889, n° 601).

2. *Ascanii Colvmnæ Sanctæ Sophiæ Abbatis Oratio ad Philippum II Catholicum Hispaniarum et Indiarum Regem potentissimum habita VIII Kal. Febr. cum is eo die Complutensem Academiam inviseret, Compluti, 1585*. Décrit par D. Juan Catalina García dans l'*Ensayo*, n° 601, d'après un exemplaire de la bibliothèque de San Isidro.

3. « El dia siguiente [de l'arrivée de Philippe II à Alcalá] rezó una oraçion en latin el señor Ascanio Colonna, caballero romano á quien la Universidad habia dado este cargo, segun lo tienen de costumbre, » etc. (*Relacion del viaje hecho por Felipe II en 1585*, Madrid, 1876, p. 12).

4. Moroni, *loc. cit.*

« les prémices de son esprit borné »[1] sous la protection d'un personnage influent, choisit ce Colonna, sans doute parce qu'il le savait à Alcalá et qu'il l'y vit peut-être pendant que l'imprimeur Juan Gracián composait le livre; c'est pourquoi la *Galatea* parut ornée d'un frontispice aux armes des Colonna et munie d'une dédicace à l'abbé de Sainte-Sophie. Après avoir mentionné dans cette dédicace les prouesses d'Ascanio dans les meilleures universités d'Espagne et sa sollicitude envers les gens de lettres, surtout les poètes, Cervantes, pour se rendre plus intéressant, ne manque pas de rappeler qu'il a suivi quelques années les étendards victorieux de Marcantonio, « ce soleil de la milice que le ciel hier a dérobé à nos yeux[2]. » Puis il ajoute qu'il possède un autre titre encore à la bienveillance de l'abbé et qui est, dit-il, « le sentiment de respect qu'éveillaient en moi les choses que, comme en prophétie, j'entendis souvent dire de Votre Seigneurie Illustrissime au cardinal Acquaviva, alors que je lui servais de camérier à Rome. » On se demande d'abord s'il ne s'agit pas ici d'une innocente supercherie de Cervantes, désireux à la fois de flatter le prélat et de se remonter un peu en rappelant ses relations avec un cardinal. Mais supposons que la phrase soit à prendre au sérieux et que les propos dont parle Cervantes aient été vraiment tenus, nous aurions alors une raison de plus pour ne pas admettre l'entrée de Miguel au service d'Acquaviva en 1568, car, à cette date, le jeune Ascanio comptait neuf ans, était souffreteux, ce qu'il fut d'ailleurs toute sa vie[3], et ne devait guère laisser entrevoir aux autres l'homme érudit et lettré qu'il serait un jour; en 1568, Acquaviva n'a guère pu prôner ses mérites, même « en prophétie ».

1. « Estas primicias de mi corto ingenio, » c'est ainsi que Cervantes désigne la *Galatea* dans sa dédicace à Colonna.

2. Marcantonio, vice-roi de Sicile à partir de 1577 et que Philippe II avait appelé en Espagne en 1584, pour lui permettre de se justifier, dit-on, de certaines accusations ou pour traiter avec lui d'affaires politiques importantes, mourut en cours de route à Medinaceli le 1er août de cette année (G. E. Di-Blasi, *Storia cronologica dei vicerè, luogotenenti e presidenti del regno di Sicilia*, 3e éd., Palerme, 1867, p. 246).

3. Atteint d'une maladie au palais, il perdit le sens du goût, ce qui fut attribué à des accidents syphilitiques; mais Chacón proteste : « Insimularunt eum aliquando nonnulli offensæ Veneris, sed perquam calumniose; non enim in eo nisi mores sanctissimi » (*Vitæ*, etc., t. IV, col. 171).

Enfin, un dernier argument. Dans l'enquête faite à Madrid le 17 mars 1578 à la demande de Rodrigo de Cervantes, père de Miguel, il est dit que ce dernier a « servi Sa Majesté » depuis dix ans jusqu'à ce jour » *(de diez años á esta parte)*[1], ce que confirme Miguel lui-même dans sa pétition du 21 mai 1590 au président du Conseil des Indes, où il affirme avoir servi le roi « muchos años en las jornadas de mar y tierra que se han ofrescido de *veinte y dos años á esta parte* »[2]. Conséquemment, Miguel aurait été soldat dès 1568, ce qui exclut son entrée au service d'Acquaviva à la fin de cette année-là. A ma connaissance, rien ne s'oppose à l'enrôlement de Cervantes en 1568, et le document publié par D. José María Torres, qui établit un recrutement de la compagnie de D. Diego de Urbina à Valence, en 1571, ne le contredit pas, car avant de servir dans cette compagnie, Miguel a fort bien pu servir sous d'autres chefs[3]. Donc ce qui, jusqu'à plus ample informé, paraît probable est ceci : enrôlement de Cervantes vers la fin de 1568, en Espagne[4], un peu à la façon du licencié Vidriera, c'est-à-dire comme *aventurero;* puis départ pour l'Italie où, à cause des circonstances, son service militaire se régularise; puis participation aux campagnes de 1570 et des années suivantes et, dans l'intervalle de ces campagnes, avant ou après Lépante, mais plutôt après qu'avant, service momentané chez Acquaviva devenu cardinal[5].

Alfred MOREL-FATIO.

1. Navarrete, *Vida de Cervantes*, p. 315.
2. *Ibid.*, p. 312.
3. *Revista de Valencia*, Valence, 1880-81, t. I, p. 48 et suiv. D'ailleurs si la compagnie d'Urbina recruta à Valence en 1571, il semble, cependant, qu'elle avait aussi un dépôt en Italie, puisque l'un des témoins de l'enquête de 1578 dit que Cervantes servit dans ladite compagnie un an avant la bataille de Lépante (Navarrete, *l. cit.*, p. 292).
4. Ceci implique naturellement que l'ordre d'arrestation lancé le 15 septembre 1569, contre un Miguel de Zervantes et qu'a publié Morán dans sa *Vida de Cervantes*, ne saurait s'appliquer au nôtre; mais l'opinion générale est maintenant qu'il s'agit dans ce document d'un Cervantes qui n'a rien de commun avec l'auteur du *Don Quichotte*.
5. En relisant ces lignes, je m'aperçois que M. Paul Groussac (*Une énigme littéraire. Le « Don Quichotte » d'Avellaneda*, Paris, 1903, p. 40) pense aussi que Cervantes n'entra au service d'Acquaviva qu'après l'élévation de ce dernier au cardinalat et montre, comme je l'ai fait, que la citation d'Alemán ne peut viser qu'un cardinal; il hésite entre « Alexandrino ou Giustiniano », mais ce dernier ne répond pas à ce que dit Alemán d'un prince de l'Église, ami et protecteur des lettrés. D'autre part, M. Groussac, influencé sans doute par Navarrete, croit qu'Acquaviva lors de sa mission ne fut pas *persona grata*, et cela parce que son père participa à la ligue de Paul IV contre Philippe II. Rien de tel ne ressort des renseignements fournis par M. Hinojosa.

SÁTIRA

HECHA POR MATEO ROSAS DE OQUENDO

Á LAS COSAS QUE PASAN EN EL PIRÚ AÑO DE 1598[1].

Sepan quantos esta carta
de declaraciones graues
y descargos de consiencia
vieren, como el otorgante
Mateo Rosas de Oquendo,
que otro tiempo fue Juan Sanches,
vezino de Tucuman
donde oi vn curso de artes
y aprendi nigromancia
para alcanzar cosas grandes,
puesto ya el pie en el estribo
para salir destas partes
a tomar casa en el mundo
dexando los arrabales,
en lugar de despedida
determino confesarme
y descargar este pecho
antes que vaia a embarcarme,
porque si en la mar rebiento
al tiempo del marearme,
para salir de sus ondas
sera pequeña la nave.
Dexen todos sus ofisios
y vengan luego a escucharme;
los casados, sus muxeres,
las muxeres sus axuares,
los poetas sus consetos,
los musicos sus compases,
los yndios sus sementeras,
sus libros los colesiales,
las damas sus exersisios,
sus paseos los galanes,
sus silletas los comunes
y sus estrados los graues;
dexen el gato las negras,
los negros sus atabales,
los pulperos sus medidas,
las pulperas sus dedales,
la justicia sus corchetes,
los corchetes sus maldades,
los alguasiles su ronda
y la ronda sus disfrazes.
Venga todo el pueblo junto,
no dexe de oirme nadie,
que no abra vno entre todos
a quien no le alcance parte,
y los que su propio onor
por el interes trocaren,
dando en sus casas lugar
para que otros las reparen,
vengan a oir mis sermones
y sabran, si no lo saben,
que el mas amigo se rie
de su proseder infame.
Oiganme con atension,
ninguno tosa ni parle,
que en cada rason que pierden
pierden un amigo grande.

Desengaños prouechosos
de un esperto navegante
que a las barrancas del mundo
quiso el cielo que llegase
moxada el alma y el cuerpo
de las duras tempestades
donde estuvieron los dos
bien a pique de anegarse,
soy del templo de fortuna

1. Voir *Bull. hisp.*, t. VIII, p. 154. L'accentuation du manuscrit étant absolument arbitraire, on a pris le parti de la supprimer partout, sauf dans quelques endroits où elle épargnera au lecteur une hésitation sur le sens. [G. C.]

la rediculosa imaxen
que adoró el Piru soberbio
tan rico como ynorante.
Derribome el propio cielo,
que el mundo no fue bastante,
porque a prueba de sus tiros
fabriqué mi baluarte.
Diome fortuna su cunbre,
y al tiempo del derribarme,
dexome sin bien ni bienes,
ni amigos a quien quexarme.
Pasé por siglo de oro
el golfo de adversidades,
ayer cortesano ylustre,
oy un pobre caminante.
Pasando por la memoria
aquel riguroso trance
me olvidó de compasion,
dio voses a la otra parte.
Nueve años he callado,
tiempo sera de que hable,
aunque el callar estas cosas
es el oro que mas vale.
Tened, que va la corriente,
nadie a la mano me hable,
Dios ponga tiento en mi lengua
para que no se desmande,
no aya alguno que se enoxe
y me sacuda algun cabe,
que an rompido las mentiras
la represa de verdades;
que no ay hombre que las diga,
ni quien las quiera de balde;
si alguno desto se siente,
enmiendese y no me ataje,
que esta postema del pecho
a comenzado ablandarse
y si se derrama dentro
no ay purga que le de alcance.
O que de cosas he visto,
si todas an de contarse,
en este mar de miserias
a do pretendo arrojarme!
Que de casas oy serradas
y sus dueños en la calle!
quantos dispiertos dormidos!
quantos duermen sin echarse!
Quantos sanos en unsiones!
quantos gafos sin curarse!
quantos pobres visten seda!
quantos ricos cordellate!
quantos ricos comen queso!
quantos pobres cenan aves!
quantos pobres se almidonan!
quantos ricos sin labarse!
quantos pies sin escarpines
y quantas manos con guantes!
Quantos se pasean a mula
que pudieran apearse!
quantos padres ay sin hijos!
quantos huerfanos con padres!
quantos huerfanos se ahitan!
quantos hixos mueren de hambre!
que de cantos de sirenas!
que de incautos navegantes!
que de Caripdis y Zilas! *(sic)*[1]
que de flotas anegarse!
quantas aguas del oluido
y quantos rios Xordanes!
que de Mudarras traidores!
que de Vellidos leales!
que de Cauas y Rodrigos!
que de Condes Julianes!
quantos triacos venenos!
quantos venenos suaves!
quantas recamaras solas,
quantos violados corrales!
que de tapias obedientes!
que de puertas arrogantes!
que de libianos de noche
que a la mañana son graues!
que de casadas sin cuerdas!
que de donzellas sin trastes!
que de corderos de dia
y de noche gavilanes,
de noche sin capirotes
y de dia con disfrases,
de dia con tirasol
y de noche sin tocarse!
que de soles ay dañosos,
serenos medicinales
que los toman las enfermas
a sombra de sus parrales
con el otro caballero
que para desenfadarse
para entretener la noche
pidio licencia a la madre!
Y estas noches sin dormir

1. Scila y Caribdis.

qué causan de enfermedades!
a quantos quitan la vista
y a quantos quitan la hambre!
a quantos han hecho sordos,
quantos libres cautivarse,
quantos habladores mudos,
y quantos mudos hablantes!
quantos cobardes valientes,
quantos valientes cobardes!
o quantos baxos encumbran
y quantas cumbres abaten!
Quantos creditos perdidos!
quantas deudas sin pagarse!
quantos infames ilustres!
quantos ilustres infames!
quantas desdichas son dichas,
y quantas dichas pesares!
Que de principios felices
paran en calamidades,
que el que mas bienes adquiere
ellos son amigos tales,
que le suben á la cumbre
para solo despeñarle;
que al que llevan al suplicio
todos van a compañarle,
y el verdugo que le sube
sirve despues de arrojalle!
Quantas donzellas pasean
para conocer las calles
despues que las madres duermen.
si no las llevan las madres!
Que de pareceres tienen
que es licito lo que hacen,
y quantos les aconsejan
que sigan sus liviandades
y por respeto del mundo
aunque paran, que no paren!
Que de rostros amarillos!
que de purgas y xaraues!
quantas por no poder mas
dan billetes y mensaxes
y otorgan sus escrituras
para el dia que se casen!
Que pocas execuciones!
que pocas costas les hazen!
que quexosos los maridos!
que contentos los galanes!
que de ladrones en rueda!
que de justos en la carcel!
que de aguas van a la plaza
que aunque claras y suaves,
no las vevera un enfermo
si viese los manantiales!
Quantos gusanos de seda
hilan cortados los traxes!
Quantos mercaderes ricos,
usurpando calidades,
por hacerse caballeros
se volvieron sacristanes!
El cauallero lo sea
y el trabajador trabaje,
y el que busca oficio axeno
razon sera que lo pague,
que el lacayo lo acuchille
y que el caballo le arrastre,
que son castigos del sielo
porque dejan sus lugares,
y pues toman los axenos,
es justo que los extrañen.
Que de candados sin guardas!
que de cerrojos sin llaves!
que de mozuelas se pierden
a vueltas de los cofrades
quando van a los perdones
que plega a Dios que los ganen!
Quantas meriendas se juegan!
quantas visitas se hacen!
quantas valonas se danzan!
que sanbapalos se tañen!
que mudanzas tan perfectas!
que de gestos y visajes!
que de valones de nobles!
que de calzas de oficiales!
que de holguras se ordenan
por solo desordenarse!
quantas ordenes se quiebran
por no quebrar y quebrarse!
Mala pascua me de dios
la primera que llegare
si, lo que dios no premita,
algun tiempo me casare,
si aunque mi suegra se muera
mi muxer la visitare!
El porque yo me lo entiendo,
y aun ellas tambien lo saben;
mas una que yo visito
me ha mandado que lo calle.
Que de guitarrillas oigo!
que de corrillos y bailes!
que de balcones se rompen!
que de ventanas se abren!
que de picaros son condes!

que de condes ganapanes !
que de niños que se mueren !
y que de viejos que nacen !
que de espadas del perrillo
perdidas por pabonarse,
que aunque mas lo dissimulen
no pueden acreditarse,
que el quarto que se blanquea
a fe que quiere alquilarse !
Que de feas son hermosas
a vista de sus caudales !
Que de mancebos que rondan !
que de virgenes que paren !
que de viejos engañados,
sin querer desengañarse !
que de miserias padecen !
que de grandezas que hacen !
que de desnudos que visten !
que de vestidos distraen !
que de lisonjas que oyen !
que de vueltas por la calle !
Todos estos que os celebran
con letrillas y romances,
agora que yo me voy
no quiera dios que os engañan.
Avisoos que quando os dexan
dexan todos sus pesares
y bueluen con mil tristezas
quando vienen a acostarse,
el estomago les duele,
la cabeza se les abre
porque los dexeis dormir,
que quieren comer de valde.
Los pañuelos que les dais
preguntadles que los hazen,
y el hormiguillo que os piden
no es para su amigo el fraile,
sino para otras señoras
que sevan en vuestra sangre.
Estas son sus paraisos,
vosotras sus espitales;
ellas medicos del gusto,
vosotras de enfermedades;
vosotras estais cosiendo
para que las mozas rasguen,
con vosotras son mezquinos,
y con ellas Alexandres.
O viejas de mis consuelos,
defendeos de estos Guzmanes,
que por lo mucho que os quiero
es justo que os desencante !
Y vosotras, casadillas,
porque un tpō. me obligasteis
en testamentos que hicisteis
con mandas que me dexasteis,
por algunas menudencias
que a vuestros hijos quitasteis,
por darselas a los mios
de quien os acompañasteis,
y siendo bastardos finos
alla los legitimasteis,
haciendo a vuestros maridos
que por suyos los criasen,
haciendolos herederos
de todos vuestros caudales,
no deis materia a mi pluma,
bien tengo que hacer, dexadme,
que os quiero mas que a mis ojos
y soy pesado en burlarme.
Que de brocados se rompen
sin saber de adonde salen,
que aunque las madres lo ignoran
no ignoro yo que lo saben !
que cristianamente juzgan
estas cosas manuales,
pues los deudos que las miran
las echan a buena parte.
Que de maridos se ausentan
conociendo lo que hacen,
y para sus grangerias,
todo el caudal por delante,
dexan las pobres muxeres
a cargo de sus compadres
con sola una buena cara
para sus necesidades;
una alfombra y un coxin
y una cama en que acostarse
y una silla con un pie
porque caiga el que llegare !
Luego buscan mil oficios
para poder sustentarse;
unas hilan plata y oro,
otras hay que adoban guantes,
otras viven de costura,
otras de puntas y encajes,
otras de pegar botones
y otras de hacer oxales.
Otras hay que hacen pastillas,
pavetillos [1] y ziriales,
otras ensalman criaturas,

1. Por *pebetillos*?

otras curan mal de madre,
otras hay que toman puntos,
otras labran solimanes,
otras hay que hacen turron
para vender por las calles;
otras hay que hacen vainillas,
otras pespuntes e hilvanes,
otras hacen cadeneta,
puntos llanos y reales;
otras tienen amasijos
hacen molletes y oxaldres,
otras hay que hacen rosquillas,
conservas y mazapanes;
otras componen copetes,
otras hacen almirantes[1],
otras hacen arandelas
de pita, plata y alambre;
otras hacen clavellinas,
espigas de oro y plumaxes,
otras hacen gargantillas,
arillexos y pinxantes;
otras hay que hacen lexias,
otras mil aguas suaves,
otras chicha de maiz,
otras que venden tamales[2];
otras polvos para dientes,
otras que ponen lunares,
otras que surzen costuras
descosidas por mil partes.
Poder de Dios! que de embustes,
que de burlas y maldades!
pues todos estos oficios
no les inporta dos reales,
sino que son antepuertas
para encubrir sus fealdades.
Que de parientes que tienen!
que de juntas y amistades!
que de paxes las visitan!
que dellos entran y salen!
El que estaba alla es su primo,
el que entro despues, conpadre,
el de noche retraido,
es forzoso venir tarde,
y el otro que salio al alba
viene de alla de otra parte.
Es un caso muy secreto,
no puede comunicarse,
todos van a buena fin,
todos hombres principales,
todos entran de rodillas,
ninguno veo presinarse;
para todos hay engaños
y no falta quien se engañe,
que un aviso como el mio
no se alcanza en todas partes.
Si el galan les pide zelos,
ver los milagros que hacen,
el menear de cabeza,
la risa y el santiguarse:
En eso se estima ella!
Por Dios, que es muy buen donaire!
Que tal cosa se imagine
con un picaro vergante!
A buen tiempo habia venido!
Aunque faltaran galanes!
Cuanto mas que la pasean
dos caballeros muy graves,
y si ella fuera como otras,
no desechara estos lances;
mas por guardalle respetos
padece necesidades.
Y con cuatro lagrimillas
comiensa luego a enoxarse,
y el otro pobre pasiente
qué presto se satisfaze!
Limpiala con el pañuelo,
ruegale que no se enfade,
que lo muncho que la quiere
es causa de rezelarse.
Y pidiendola perdon
va a buscar algo que embialle
para que cene con ella
el que trato de vergante,
que estaba dentro ascondido
por no tener que aguardalle.
Para comigo no ay lebas,

1. Adorno femenil para la cabeza.

2. Del mejicano *tamalli*, masa de maiz envuelta en hojas de la camisilla que cubre la mazorca del maiz y cocida en ollas. No viene de *tenamaxtli*, como dice por error el *Diccionario de la Acad.*, porque daban los indios tal nombre à tres piedras que ponian al fuego para que sobre ellas descansasen las vasijas en que condimentaban algo. Los españoles las llamaban *trébedes*. (Debo á la amabilidad del Sr. Paso y Troncoso, sabio Director del Museo mejicano, ésta y otras de las explicaciones que irán en nota.)

comiensen a tributarme,
que descubrire sus yendas
y no podran conservarse.
Bien saben ya que comigo
lo mexor es amistades,
que veo debaxo del agua
y soy pescador de bagres,
y entre sus Zaidas y Floras
no ay encanto que me encante,
que ellas buscan el poniente
y yo juego de levante.
Si quisieren mis consejos,
dareselos importantes,
para que sepan ser Zirses
y enterneser los Diamantes,
y aser que el rico se duerma
mientras le chupan la sangre,
y un modo de despedirlos
quando el caudal se acabare;
y llevaré a sus visitas
los amigos que baxaren
con yerua de Potossi
perdidos por señalarse:
y en tratando de paseos
yo me obligo a suplicalles
que abiendo de navegar,
en sus galeras se embarquen,
adornaremos las toldas
con sus liberalidades,
de flamulas y banderas,
gallardetes y estandartes.
Quando la vamos a ver,
por hacer el caso graue,
aunque nos abra la puerta,
iremos por los corrales,
y antes que le de lugar
para poder arroxarse,
le ha de hablar por el terrado
con gran temor de su madre.
Dirale que hable muy quedo,
no escandalise la calle,
que tiene hermanos valientes
y es niña para casarse.
Y ella y yo, muertos de risa,
le diremos que se arme,
porque si le coxen dentro
pueda libralla y librarse.
Y si en estas romerias
la plata se le acabare,
yo le enseñare el camino
para que vuelva y trabaxe,
que aca tratamos en necios
como ellos en sus metales.
Y por estas terserias,
Señoras, an de pagarme,
porque como de mi oficio,
como ellas de sus xornales;
trenzas para mis camisas,
coserme y almidonarme,
y enbiarme agua de piernas
y una negra que me lave;
y entre todos sus obreros
e de ser el sobrestante,
y quando estubiere sola,
permitir que la acompañe,
con tal que si otro viniere
me salga por otra parte;
y quando la fuere a ver
enbiare a la puerta un paxe
que me declare al oido
si puedo entrar o tornarme.
Mis sabanas y camisas
yo buscare quien las lave,
que aunque sepa adonde viven,
a veces suelen mudarse.
Veinte son los poseedores,
sin otros que entran y salen;
uno que guarde la casa,
que coma, presida y calle,
un mercader que la alquile
y un valiente que la guarde;
un hombre de calidad
para galan de la calle;
un noble que la visite
y un discreto que la parle,
un rico que la sustente
y un pobre que la acompañe;
un viejo para mandado
y un mozo para que mande;
un chacarero que envie
y un tesorero que guarde,
un musico que entretenga
y un juez que la ampare,
un medico que la cure
y un barbero que la sangre,
uno que la lleve a misa
y un capellan que la guarde,
y por no pagar hechuras,
un zapatero y un sastre.
Todos estos son forzosos
y todos tiran sus gaxes
y a cada uno de por si

quando su suerte le cave,
hase entender la señora
que es solo su cambalache.
Pues quando viene el marido,
que risa me da el miralle !
las lagrimas que le vierten !
los embusten que le hasen !
dezir que si no viniera
ya querian ir a buscalle.
Que coloquios tan graciosos !
que entremeses de Morales !
Y el bolviendo la cauesa,
le hazen quatro visaxes.
Sientanse luego á la mesa
y sirvenles mil manxares,
hallan sus hijos vestidos,
sus casas llenas de axuares,
y sus desnudas paredes
cubiertas de tafetanes;
las caxas llenas de ropa,
hechas modelos de trajes,
y la que quedo sin tocas
esta agora con turbantes;
la que quedo sin basquiña
tiene agora zaia grande;
y aunque todo lo conocen,
callan como unos bausanes [1],
no quieren entrar en cuenta
porque temen los alcanzes,
y maravillanse desto
como si ellos lo comprasen !
Pues si al contar de los hijos
dexan nones y hallan pares,
solo preguntan el nombre
para asertar a llamarle,
no para desconocelle,
sino para regalalle;
y despues los bellacones
que simples que se nos hazen !
Mal aya yo si no creo
que todos van a la parte !
Al otro pobre destierran,
llevan al otro a la carzel;
hierranse, que ellos se irian
si un paxe les avisase.
Dichoso el que en tales tierras
con hermosa se casare !
tendra quien le de a comer
y quien le vista y le calse,
y amigos que le entretengan
quando vaya a pasearse.
Cae enferma la mosuela,
haze un mes cama de balde,
dicen que es melancolia
y que ha menester holgarse.
Los ayunos la enflaquesen,
hazelo el desiplinarse;
disen que estar enserrada,
yo entiendo que el pasearse.
Dase la voz al portero
para que al medico hable
y arme quenta en la botica
para lo que se ordenare.
Luego se rompen las puertas,
van y vienen los dansantes,
uno le trae colasion,
otro le ofrece las aves,
otro el vino de Castilla,
otro el pan, otro la carne,
y los de menos caudal
llevan alla sus discantes;
unos le toman el pulso,
otros tocan, otros tañen,
y otros por poner las manos
disen que se llaman Juanes.
Otros le dan pegadillos
y emplastos para la madre,
y le alsan la paletilla
con sierta orasion que saben.
Los que fueron al ingles
cuentan maravillas grandes,
los otros, de la Naval,
los otros de Italia y Flandes,
y todos estos señores
fueron alla xenerales,
y con el señor Don Juan
tuvieron negocios graves.
El otro tiene una carta
de su amigo el Condestable
que le avisa como el Rey
va a una xornada importante
donde va por Mariscal
un hermano de su padre,
y si el en esta ocasion
se hallara en aquellas partes,
sin duda fuera proveido
por general o Almirante.
El uno muestra un soneto

1. Por *necios*.

que escribio a Doña Violante,
el otro saca un billete
rabiando por enseñarle;
al otro miro el Virrey
y le dixo que esperase:
y el otro salio proveido
el sabado por la tarde,
no puede decirse adonde,
que importa el no publicarse,
y es el caso tan secreto
que aun el Marques no lo sabe.
El otro tiene por cierto
que le daran los pacaxes,
y el otro va a Potossi
a un caso muy importante,
y todos para la vuelta
prometen de señalarse.
El otro tiene una dama,
muxer de un personaxe,
que le envio quatro camisas
con tanta punta y encaxe,
reparale su persona
y dale plata que gaste.
Yo debo de ser capado,
pues no me socorre nadie,
y en los regalos de amor
debo de ir por otra parte,
pues la que mas he querido
no me da sino pesares,
y por cresido favor
al tiempo del ausentarme
un cordon de sus cabellos
y un anillo de azabache.
Xamas dellas resivi
cosa que me aprovechasse,
xoya, plata ni camisa;
el demonio se lo rape,
y a mi si yo tal creiere,
por mucho que ellos desgarren.
Visitalos la mulata,
o miralos en la calle,
dandonos luego a entender
que viene con un mensaxe:
disen que el ama la envia
y viene ella de su parte.
Muerto yo por estas cosas,
gusto de oir sus dislates.
y ver un mapa confuso
en manos destos orates.
Todos se alegran y rien,
solo se aflige la madre,
que no reposa la niña,
plega a Dios que se la guarde!
y al que a la postre se queda
cuentale todos sus males.
y dexandole con ella,
va a prevenir un xarabe.
Pregunta donde le duele,
y ella comiensa a quexarse
que le a nasido una seca
que se imaxina que es landre.
El otro saca su estuche,
dexando cosas a parte,
le echa la ropa en los oxos
para que no se desmaye,
acaba su serugia.
y ordena, sin que le paguen,
que duerma sobre la cura
y que sosiegue y descanse;
prometela unas novenas,
y en comensando a aliviarse,
van a cumplillas al Cristo,
mas van a crucificalle.
Luego para el mal del vaso
es menester que trabaxe,
mas en estos exercicios
no le mandaran que labre,
sino que suba las cuestas
y que procure alegrarse,
y que llame a Don su primo
que la lleve y acompañe
y que subiendola al cerro
por el la mano le pase,
mientras que alla se detienen
en lo que los dos se saben.
La bendita de la vieja
queda con un estudiante,
y quando los otros vuelven
almuerzan juntos y vanse.
Que discreto proceder!
Que conformes voluntades!
Que pechos tan sin malicia!
Que suxetas libertades!
Que cuatrosientos asotes
y todos para las madres!
Y la niña pecadora,
harta de galopearse,
qué barata halla la cura!
qué facil el remendarse!
Qué buen amigo es el vidro,
la granada y el sumaque
para quedar como nueva

al tiempo del entregarse!
Que de melindres finxidos
quando vienen a acostarse!
que vergonzosa y enbuelta!
lo que tarda en desnudarse!
y al comensar de los cuentos
que temerosa y cobarde!
que de simplezas pregunta
para encubrir lo que sabe!
que de plegarias y ruegos!
que cuidadosa en quexarse!
las lagrimillas y enbustes,
el huir y deslizarse,
que nueva en este exersisio!
Ay Dios! que le saco sangre!
y a tenido sobre el muro
mas xentes que Ronsesvalles.
Y por la mañana el novio
que alegre y contento sale!
Asi le suceda siempre
en todo lo que comprare!
Sierra la ventana y puertas,
manda que no se levante,
que queda maltratadilla,
no sea el diablo que se pasme.
Que confuso quedaria
si alguno le declarase
que en campos de Arabiana
murieron los siete Infantes,
y que su yegua zerrera
llevaba los atabales
quando el otro de La Gasca
fue sobre Francisco Hernandez!
Mas aunque todos lo sepan,
no ayais miedo que la mate,
que el propio que el daño hiso
vendra a hazer las amistades
para que pase la suya
muchos años adelante.
Lo que yo gusto de verme
vestido deste ropaxe,
y que siendo yo el maestro
pretendan acuchillarme!
Pero yo tengo la culpa,
que por oyr los donaires
destas damas donsidueñas
a veses dexo engañarme;
mas no puede la corriente
de sus embustes llevarme,
que desengaños amigos
impiden este viage.
Ninguna dellas me crea
quando mas le diga y parle,
y aunque diga que me muero
no bengan a confesarme,
que no he de morir de amores
sigun dizen las señales,
que soy un poco taheño,
los oxos negros y grandes,
algo tiuio de color,
y el cuerpo de pocas carnes.
Soy una grulla en velar,
y un argos en rezelarme,
un Sid en acometer
y una liebre en retirarme,
y se que es lo mas siguro
bailar al son que me hazen,
que si el son es de mentiras
como bailare verdades?
que el que esta entre caldereros
ha de aprender su lenguaxe.
Bien se que entre ellos ni ellas
no tengo de quien fiarme,
que estoy a donde conviene
pedir a Dios que me guarde,
que donde todo es traysion
no ay medio humano que baste.
O maridos infelises
los que la elesion errastis!
que tienen vuestras muxeres
que hazer en los amancayes?
que rentas coxen en surco?
que cuentas tienen en late?
que barcas desde el Calao
despachan para los Valles?
que barras les traen de Arica.
o que pasas de los majes,
y si ay misa en sus perroquias.
de que les sirve alejarse
visitando monasterios
y viendo paternidades?
Dad al diablo estos paseos,
estense en casa y trabajen.
I vosotras, bellaconas
las que haseis estos viajes,
si os pesa de mis consejos,
escuchad y perdonadme,
que el ser cristiano me obliga
a que publique y declare
los paseos donde caen
porque el proximo se guarde,
y enseñar a vuestras hijas

no vayan a estudiantes,
que dan lision con puntero
y suelen romper las partes
y desquadernar un libro
sin ver al daño que hazen;
aunque en esto del contar
son bravos multiplicantes,
que si descubren el sero
con arrimalle un carater,
hazen la unidad desena
y la desena millares;
saben la regla de tres
y restan, suman y parten
las partes de la lision
como bienes ganansiales.
O sueños largos finxidos!
quantos oxos desbelastis,
y por quan menudo presio
vendeis vuestra propia sangre,
poniendola en almoneda
por abreviar el remate!
Y a llegado a tal estremo,
que por ser vosotros tales,
ocasionais los hombres,
huiendo de vuestros lanses,
a despeñar sus personas
en casos abominables,
y para vuestras costuras
os dexan sin oficiales.
Los que siguen la virtud
dan con vosotras al traste,
cortando vuestras reliquias
por ir seguros de cancer;
y los otros desdichados
que sin saber lo que hazen
truecan vuestras delanteras
por los susios enbornales[1],
vensida la voluntad
por apetitos bestiales
que por la torpe opinion
destos siegos navegantes
ordenaban entre si
se removiese y pasase
el trato de Panama
al puerto de Buenos Aires.
Mas ay de vuestra capira
y vuestros barcos de chagre,
si la buena diligencia
de vuestro amigo el alcalde
a costa de vuestro gusto
con el remedio tardase!
Sabelselo agradeser,
dalde enbarcacion de balde,
ofreselle los esquifes
y tenga franco el pasage,
pues os vuelve y restituye
a vuestro puerto las naves,
pedilde que no perdone
a quien tanto agravio os haze,
que es mucho lo que perdeis
si se van los navegantes,
y en esta sola ocasion
fuego en quien os agraviare
y fuego en quien os creyere
quando en la calle os topare.
Quien las ve el dia del Corpus
visitando los altares,
dando a la quadra mil vueltas
y disiendo libertades,
el manto sobre los hombros,
que les conviene esta parte
como cauallos de anoria
para no desatinarse.
Y a la otra que en la cabeza
lleva por divisa un naipe,
y el corason de su nesio
buscando quien le jugase,
para descubrir el punto
que pocas brujulas haze!
De mano la setentona,
el demonio que la gane,
si resivis su consexo,
a fe que no aia descarte,
y si a de tomar el mio,
suplicole que baraxe,
y si yo fuere a primera,
lo mas siguro es echarse,
y si xugamos carteta,
que es propio para ganarme,
en iendo el tres sobre el as,
meta moneda y repare,
que no faltaran encuentros
mientras mi resto durare,
que es juego de boca arriba
y estan las cartas cabales.
La otra en la prosision,
porque todos la señalen,
lleva pintado un navio

1. Por *imbornales*.

porque los que la miraren
conoscan que es marinera
y vayan luego a embarcarse.
Errolo por vida mia
en no poner adelante
el acostumbrado presio
a como suele fletarse;
pero quien haze barata
no puede del consertarse.
Dichosa navegacion
al fin de la vida infame,
si fuera el roto baxel
cansado de aventurarse
para salir a la orilla,
mas sera para engolfarse
en el mar de sus miserias
donde es su gloria anegarse!
Lleva la otra un fistolete
para velle y contemplalle,
por pareser al mansebo
de quien toma los xarabes;
en el sombrero un antojo
por el que tiene de holgarse,
aunque por esta ocasion
son pocas las que malparen.
Y la que llevaba un mundo
quisiera yo preguntalle
si es por avelle rompido,
o insinia para adoralle,
o porque en ver sus rincones
a sido nuevo Aleixandre,
o porque los enemigos
todos juntos la acompañen,
el mundo en el propio escudo
por honrra de su linaxe,
el diablo en la catadura
y en el faldellin la carne.
Lleva la otra en la toquilla
enlasado un asicate;
no nos engañe con uno,
bien puede echar a millares
por los que en su juventud
le an batido los yxares.
Un candado por medalla
asta que vuelva el amante?
Bueno es eso por mi vida,
no comigo, que soy sacre
y tengo por mi desdicha
treinta y nueve Navidades;
conosco sus serraduras
y se donde estan las llaves.
y como se disimula
abrir y dezerraxarse,
porque no dejan señal
los clavos que entran y salen.
Confiese para los dos
que son sus siguridades
por lo que le a de traer,
mas no por fe que le guarde.
y quando el otro viniere
entraré yo a visitalle,
dire que lloro comigo
dando suspiros mortales,
que se enserro en su aposento
sin salir ni aderezarse,
vila mil veses morirse
y otras tantas desmaiarse.
y todas estas mentiras
podra ser que sean verdades.
La del sombrero valon
con el ramo por delante
para pareser ramera
no a menester enrramarse;
ya sabemos su tauerna,
no son menester señales,
mas a fe que de su vino
que nunca yo me emborrache.
La de la daga desnuda
perdida por desarmarse,
quantos desarman sobre ella,
no ay uno que la desarme.
Envaine ya por su vida,
si gusta de que la embainen,
que no es justo haga fuerza
pues que nadie se la haze,
y pues entabló tal uso,
muy justo sera que entable,
que en las fiestas y paseos
salgamos de aqui adelante
los hombres con almohadillas
y las damas con montantes,
que para andar en la guerra
es xente muy importante;
arroxanse a acometer,
no huien aunque las maten,
y quando trabaxan mas
revuelven con mas coraxe;
no reselan las heridas,
ni el ver derramar su sangre,
que no ay uena de peligro
donde las picas alcanzen.
Llevan sobre si castillos

a la trasa de elefantes,
aunque no se le paresen
en la costumbre de echarse;
y al ruido de los cañones
no ayais miedo que se espanten,
antes resiben contento
de que sobre ellas disparen
y las arrimen al muro
aunque sus cuerpos lo paguen:
y si acaso el artillero
se le esturua en el combate,
toman la cuerda y dan fuego
para que no se dislate;
descubren el blanco negro
del batido baluarte,
que aunque en lo demas son brutas,
en esto son racionales.
y porque la munision
no se moxe ni maltrate,
en la culata del tiro
la llevan colgada al aire,
no para que se resfrie,
sino para que se inflame,
que el viento toma sentellas
de la tierra donde sale.
Y la otra vieja enbustera
tapada por ataparse,
ensaiada para el juego
si hubiese quien la alquilase,
que cara cara la suya
para quien se la encaraje!
La boca que os ofrecia
dulses ternesas suaves,
no topara con sus dientes
un busso por bien que nade.
Toda la cabesa calba
del sincopado calbarse,
y siñe la crespa frente
de enrizados aladares,
sobre una tersia de jesto
y cinco varas de talle.
Y el otro viexo podrido
muerto por alcoholarse,
como si aquella color
hubiese de avilitalle.
Las otras por caridad
van a ver a la comadre
que es una buena muxer
y no tiene quien la ampare,
porque en sus opilaciones
les de remedios y calle.
Y como se huelga el viexo
de las limosnas que hazen!
como resplandese en ellas
aquel valor de su madre!
y paresenle en ser putas
mas que en hazer caridades.
Pues en sus conversaciones
a fe que nunca se trate
quantas madexas se han hecho,
o quando an de confesarse,
sino que vive aflixida
de que se fue su dansante
que es un ingrato traidor
que se le enoxa de valde.
La otra vive celosa
de que el señor Abenzaide
sabiendo que le da pena,
pasea por cierta calle:
la otra tiene un galan
discreto, de lindo talle,
y quando su viexo duerme,
se levanta a regalalle,
y en la cama de la niña
suelen a solas holgarse,
como si destos esxemplos
a veses no resultase
quedar tan diestras las niñas
que pueden desaminarse.
Luego viene la mesilla
con dos barajas de naipes,
porque el fuego de Cupido
con el de Vilhan se pague.
Lo que en estos juegos juegan
bien sera que se declare,
porque el pecador se enmiende
y lo sepa el inorante.
Sepan señores maridos
que an de preparar sus carnes
con mucha sal de paciencia
para que no se les dañe,
que sobre la miel del juego
van las moscas a sentarse,
y si el daño se comiensa
no ay remedio que lo ataje.
Este juego es alcagueta
y hay perdidas importantes.
La primera es el respeto
que se pierde al primer lanze,
y luego el honor se pica
si la bolsa a de picarse.
Luego se juegan los oxos

con encuentros y ademanes,
y como lenguas del pecho
se disponen a pagalle.
Luego la mano lo aprueba
por el alzar y el baraxe,
se encuentran cada momento
y no ay dedo que no hable.
Pues por debaxo la mesa
los pies no juegan de balde,
que tambien hazen conciertos
de verse y de concertarse.
Estas son sus escrituras,
y otorganse tan bastantes,
que no ay tributo real
que mas sin pleito se pague.
En resolucion, el juego
es golfo de susiedades,
es siminario de visios
y es escuela de maldades.
Y en dexando este exercisio
porque ya llega la tarde,
salense den dos en dos
y saue Dios a que salen;
unas van al corredor
a resivir sus mensaxes,
otras al balcon se ponen
a ver a sus paseantes;
al aposento del negro
van otras a blanquearse,
y quiera Dios no se tiñan,
que bien puede sospecharse.
Otras se van alla dentro
finxendo nesesidades,
porque cumpla el escondido
la que ellas tienen de holgarse.
Acabado este paseo,
van al estrado a xuntarse
donde el diablo, su maestro,
hase de todas alarde.
El mismo tiempla las harpas,
las viguelas y discantes,
y aunque les da fantasia,
no es esa la que se tañe.
Un sarbapalo comiensan
con que las donzellas dansen,
que no ai ramera en Ginebra
que tantos meneos alcance.
La niña que nacio aier
y no sabe presinarse,
no ai xitano bolteador
que mas sepa desgonsarse,
sigun son los movimientos,
las posturas y visaxes;
parese que en las caderas
tienen un molino de aire.
Luego le mudan el son,
que son muertas por mudarse,
y bailan un Puertorrico,
pobre del que lo tomare!
La zarabanda y balona,
el churunba[1] y el taparque[2],
la chacona y el totarque
y otros sones semexantes,
nombres que el demonio a puesto
para que el hombre se enlaze
y que el padre se lo enseñe
y la justicia lo calle.
Pues pensar que no se alteran
los hombres con estos bailes,
es pensar que son de piedra
y tienen muerta la carne.
Lo que de mi se dezir
es que soy tan miserable,
que en comensandose el son
comienso a desatacarme.
No ay cosa que no me bulla,
ni pie que no se levante,
porque el son es de manera
que mouera a un cabrestante.
No ay verguensa en los humildes,
ni sufrimiento en los graves,
que todo lo desenfrena
al espectaculo infame.
Todo a desonestos fines
lo vemos encaminarse;
por eso nadie se duerma,
quien tiene que guardar guarde;
mire bien lo que premite
el que su honra estimare,
que tiene la casa llena

1. Acaso un baile en que se usaba la *churumbela,* instrumento músico; pero aquella voz no es hoy conocida en América.

2. Quizás de *tapara,* fruto leñoso semejante á la *güira.* Llaman en Méjico *güiro* á un instrumento músico sacado de ese fruto, que es largo, y en el que se hacen incisiones paralelas transversales, produciendose el sonido por frotamiento con otro cuerpo delgado y duro. La voz *güiro* se usa en las costas del golfo de Méjico.

de lazos para enlazarse:
conosca de quien se sirve
y a quien entriega sus llaves,
si esta cortada la reja
o ay portillo en los corrales;
mire bien las compañias,
tienple a su muxer el traxe,
i por ocasiones leves
no la enoxe ni maltrate.
y en conbersacion de amigos
no la despresie ni alabe,
que de buenas relasiones
suele un hombre afisionarse.
Procure quererla bien,
acarisiela y regale,
no ponga en otra los ojos,
mire en esto lo que hase.
El tratarla asperamente
es de hombre que poco sabe,
de pocas obligasiones
y ser de oscuro linaxe:
solo el regalo y blandura
las obligara a juntarse,
y yendo por otra via
no lo aran aunque las maten.
Ello es menester gran tiento,
y el que a ser tarde se are
encomiendeselo a Dios,
que lo mas es disparate.
O malditas causadoras
de rigurosos desastres!
desventurado el piloto
que a vuestras Zirces llegare!
En un desdichado tiempo
rondaba yo uuestras calles
y adoraba vuestras cosas
tan dinas de abominarse,
hasta que mi boso rubio
comenso a desenrrizarse,
y el biuo arrepentimiento
tanto me aflixe y deshaze,
que sin que mi hedad lo pida,
comienso yo a platearme,
y algunas veses me huelgo
de verme con este traje,
porque enfadadas de mi
huiais de mi quando os llame,
si el diablo como sutil
alguna ves me engañare.
No mas cuento con vosotras,
arriedro vais, infernales,
alla con la sangre nueva
sebad vuestros palomares,
que al fin son de mas provecho
y mas blandas de engañarse,
quando les llorais os creen
y luego se satisfasen,
aunque por sus propios oxos
ayan visto los enxanbres.
Entro a hazer una visita
y no acabo de sentarme,
quando entra luego una negra
cargada con un tabaque;
sacales alli una tienda
y ponenmela delante;
echanme la buena barua,
dizenme dos vanidades,
pensando que yo soy Fucar,
y que llego a buena parte;
pero como para un peso
me faltan los nueve reales,
mas callado que un difunto
disimulo sin miralles.
Hace la señora luego
sobre el estrado un alarde,
quiere comprar la balona
y que mi bolsa la danze.
Malos años para ellas
y para quien tal pagare,
porque quando ellas nacieron
sabia yo su lenguaxe!
Otra negra con rosquillas
dando boses por la calle,
malditas seais de Dios,
que quereis avergonzarme
y con estas damas negras
a mi rey blanco dais xaque;
mas yo lo remediare
antes que me deis un mate,
comprando un negro valiente
que las espaldas me guarde
y se me quede a la puerta
de la casa adonde entrare,
y a la negra que viniere
a garrotasos la mate.

Ban a la Peña de Francia
y vuelven destos viaxes
con el abito frances
vestido entre cuero y carne:
qual viene sin campanilla,
y quanta nariz con cancer!

qual tiene roto el escudo
con las armas de sus padres,
y en quantas por exersisio
vienen a comunicarse
el postigo del carbon
con la puerta de la carne!
Quieren alquilar la casa
o quieren amancebarse,
porque se les fue el galan
o tienen necesidades:
Ay aposentos vasios,
ponen cedula a la calle,
que para tener visitas
no es menester otro achaque.
Que de blancas entre dia!
que de negras a la tarde!
que de hermosas en la iglesia
que al tiempo de levantarse
no habra falso testimonio
que mas feo se levante!
Pues en ir a ver las fiestas
no hayais miedo que reparen,
aunque sin manto y chapines
y sin gorguera se hallen.
La que tiene dos jubones
presta uno y danle guantes,
y al fin todas van vestidas
rabiando por desnudarse,
pues en las fiestas de noche
quien queda por enbozarse?
Sola la mano descubren
por la que quieren pagarse,
un sombrerillo con plumas
y con solamente un paxe
que sirva de campanilla
para los disciplinantes.
En casa del confitero
vienen todas a juntarse
donde les dan colacion
para que no se desmayen.
Alli se dan labatorios
y se encienden los ciriales
y mojan las disciplinas
y les recogen la sangre.
Derramen ellos la suya
que yo quiero reservarme
para cofrade de luz,
y cuando ellos acabaren
con mi candela encendida
alumbraré a todas partes.
Tendre general dominio
sobre sus particulares
y solo les hara lumbre
cuando las suyas faltaren.
O que buena procision
y que devotos cofrades!
y que remo a cada uno
si yo fuera un año alcalde!
Vosotras, damas ilustres,
vuestras desdichas son grandes,
que medis lanza pareja
con las mujeres vulgares.
Las telas con que os imitan
dexaldas que ellas las rasguen,
que vuestro ser y nobleza
no ha menester engastarse.
ni tomar de oro el valor
sino darlo a los zaiales;
mas temo que han de seguiros
y no se como os escape
que si es por Doña Maria,
Doña Juana es la del sastre,
y si es por los escuderos,
de fuerza han de aventajarse,
porque llevan dos hileras
que parecen capitanes,
y van con toda su gente
a hazer en la iglesia alarde,
quatro aprendices detras
y otros quatro por delante,
y al mas barbado de todos
le dan la mano con guante.
Cuando entrare este entremes
quien habra que no se aparte?
Pues ver entrar el marido,
si yo supiere pintalle,
vereis la razon que tengo
y quan justo es zelebralle.
Entra torciendo el bigote,
quita la gorra al desgaire,
y en levantando el copete
comienza a sacar el guante
para poner la rodilla
que lo fue dos horas antes.
Yo vide en cierta ocasion
un hombre de muy buen talle
con una cadena de oro
y termino de hombre grave,
que, cierto, lo parecia
en aparato y senblante.
Xubon negro, calza y cuera
y una camisa de encaxe,

y bordada de abalorio
la pretina y talabarte:
bohemio de razo negro,
sembrado de unos cristales
que entre el finxir de su dueño
se me finxieron diamantes.
El adrezo de la gorra
con unas perlas muy grandes
que entazaban la tuquilla
con sus costosos engastes.
Un aguila en la roseta,
las uñas llenas de sangre,
una esmeralda en el pecho
y en las alas dos esmaltes.
Espada y daga dorada,
con sus molduras y entalles
donde se mostraba un cielo
sobre los hombros de Atlante:
quatro negros de librea
mas que su señor galanes,
con vestidos amarillos
y sombreros con plumaxes.
Quando ansi le vi venir
puseme en medio la calle,
y el sombrero muy caido,
di lugar a que pasase.
El echo mano a la gorra,
quitomela sin mirarme,
porque lleuaba los oxos
puestos en el ventanaxe.
Quando paso desta suerte
con modo tan arrogante,
si yo fuera a buscar amo,
no pasara sin hablalle.
Otro dia de mañana
por yr a desenfadarme,
dexe tenprano la cama
donde mis necesidades
son madres de pensamientos
y aguelas de enfermedades,
y antes de entrar en la plaza,
descuidado deste lanze,
vi el cauallero que e dicho,
estoi por dezir en carnes,
vn calson lleno de mugre,
de muy basto cordellate,
vn zaio cuyos remiendos
vnos de otros se hazen,
las manos presas atras
como si hubieran de asalle,
porque yendo a trabaxar
no caigan y le embarasen.
Camisa, jubon ni medias
no le dio mi bista alcanze;
los brazos llenos de tinta,
como los pario su madre,
y el cuello como tortuga
desnudo y tendido al aire.
Cuando le vi desta suerte,
comence a maravillarme,
si es este el hombre de ayer,
no sea el diablo que me engañe;
y despues que me enteré
en el rostro, cuerpo y talle,
reime, Dios me perdone,
de ver aquel personaxe,
y por no sollar la risa,
me fui la calle adelante.
Que buena fuera la mar
y amiga de gente grave
si lo que haze con los vinos
hiciera con los linaxes,
que avinagrando los ruines
los buenos perficionase!
Mas son contrarios efetos
los que en estos casos haze,
que a los baxos haze nobles
y a los nobles ganapanes.
Y en las plaias del Piru.
que de bastardos que pare!
que de Pero Sanchez dones!
que de dones Pero Sanchez!
que de Hurtados y Pachecos!
que de Enrriques y Guzmanes!
que de Mendozas y Leiuas!
que de Velascos y Ardales!
que de Laras, que de Zerdas,
Buitrones y Salazares!
todos son hidalgos finos
de conocidos solares;
no viene aca Juan Muñoz,
Diego Xil, ni Pero Sanchez,
no vienen hombres humildes
ni judios, ni oficiales,
sino todos caballeros
y personas principales.
Solo yo soy un pobrete
sin don y con mil azares,
con vn nacimiento humilde
y un titulo de Juan Sanchez.
No vienen a buscar plata,
que alla dexan sus caudales.

sino que por ser traviesos
perdieron sus naturales,
porque mataron un hombre
y afrentaron un alcalde.
Vienen a romper el mundo
hasta heredar a sus padres,
como si no se supiese
que alla rabiaban de hambre.
Todos fueron en Castilla
amigos de personaxes;
su padre fue en un castillo
veinte y seis años alcaide;
y luego que entran en Lima
relatannos sus viaxes,
cuentannos cien mil mentiras,
peligros y enfermedades,
y que al salir de la barra
tuvieron mil tempestades
y encontraron un ingles
que les robo sus caudales,
y alixaron sus baules
con las tormentas de Chagre.
Pero yo se lo que pasa,
que vine por esa parte :
sola una caxa metieron
con cierto matalotaxe,
una sarten y una olla,
inventoras de potaxes,
una cuchara de palo,
atun, aceite y vinagre;
una cama en un seron,
arrimada al cabrestante.
Luego se van al Virrey,
que importa mucho el hablalle,
para dalle relacion
de quienes fueron sus padres,
y una carta de favor
de un caballero muy grande
en cuya virtud entienden
les hara mercedes grandes.
Maquinan torres de viento,
conciben mil necedades;
uno pide situaciones,
el otro pide eredades,
el otro repartimientos,
otro pretende casarse;
el uno pide Ariquipa,
el otro pide los Andes,
y aunque asi como lo piden
el Virrey se lo otorgare,
no les premia sus servicios
conforme sus calidades,
porque en Italia dexaron
sus plazas de capitanes,
y con esto que les dan
aun no pueden sustentarse.
Malditos seais de Dios,
embusteros charlatanes!
entendeis que aca no hay hombres,
servicios ni calidades?
Mil años viva el Marques[1]
y quien se lo aconsejare,
si quando pedis la lança
con ella os alanceare,
y llevele el diablo, amen,
cargado de memoriales,
si luego que se los deis
con ellos no se limpiare!
Vayan muy enhoramala,
busquenlo por otra parte,
y trabaxen en las Indias
como en Castilla sus padres.
Y el Don Anbrosio fingido
con las lechuguillas grandes
tome el oficio que tuvo
su abuelo Francisco Hernandez.
Y el otro que en Lombardia
tuvo una escuadra de infantes,
si alla defendio la tierra,
vaya alla que se lo paguen,
que en leyes de presuncion
se tiene por inviolable
que sole goze del fruto
quien lo rego con su sangre.
Y los que van proveidos
que de marañas que hacen !
que de privanzas que finjen !
que de paseos tan graves!
que soberbios pensamientos!
que vanas autoridades!
El ir a las doce a misa
solo porque los aguarden
y por llevar el cabildo
con sus alcaldes delante;
mirar al uno con risa,
al otro medio al desgaire.
haciendo alla con los otros
lo que aca con ellos hazen.

1. El Virrey Marqués de Cañete.

Yo se quien me venga dellos,
mas conviene que lo calle,
y aunque aca lo reverencien,
no vaya a sus potestades.
que no le conoceran
y saldran a apedrealle.
El modo de granjerias
mexor es disimulalle,
por si yo fuera algun dia
uno destos satanases,
que tambien e yo servido
y se me deben mis gaxes,
y tengo mis pretensiones
con mis puntas y collares,
y he dado una vuelta al mundo
como la de Magallanes ;
pero no me ayude Dios,
si ello va a decir verdades,
si mi espada se ha teñido
con todos estos viaxes,
y aunque tengo diez heridas
que todas fueron mortales,
confesemos lo que pasa,
y sean todas claridades :
no las saque de la guerra,
sino de mis liviandades.
Batallas he yo tenido,
recuentros y enemistades,
no en la costa del ingles
sino en la de mis comadres.
Nunca he sido centinela,
ni fui a guardar el bagaje,
ni se si la retaguardia
se pone atras o adelante,
y por mangas yo no entiendo
sino las que corta el sastre.
Una vez fui en Tucuman
debajo del estandarte,
atronado de trompetas
de pifanos y atabales,
y caminamos tres dias
unos llanos adelante,
fundamos una ciudad,
si es ciudad cuatro corrales,
y quando el Gobernador
tuvo nombrados alcaldes,
hizome juez oficial
de las haciendas reales.
Xuntamonos en cabildo
todos los capitulares
y escribimos al Virrey
un pliego de disparates,
que por franquear el sitio
para pueblos y heredades,
fuimos con mucho trabajo
para romper adelante ;
que peleamos tres dias
con veinte mil capaianes,
salimos muchos heridos
sin haber quien nos curase;
que en pago deste servicio
nos acudiese y honrase
enviandonos esenciones,
franquezas y libertades.
Mas pues viene la cuaresma,
y tengo de confesarme,
yo restituyo la honra
a los pobres naturales,
que ni ellos se defendieron,
ni dieron tales señales,
antes nos dieron la tierra
con muy buenas voluntades,
y partieron con nosotros
de sus haciendas y ajuares ;
y no me de Dios salud
si se saco onza de sangre.
Y en esto de pretensiones,
si tiene de aprovecharme,
como a otros valen mentiras,
valganme a mi las verdades ;
aunque con haber tan pocas,
son muy poco lo que valen.
Vosotros, soldados pobres,
solos, tristes, miserables;
los que sin ir a Palacio
andais por los arrabales,
y en conservar vuestras vidas
mostrais ingenios mas graves
que Juanelo en su artificio
y en los reloxes que haze,
que el saca el agua del rio,
vosotros el pan del aire ;
aborrecidos del mundo,
corridos por las ciudades,
hechos fantasmas de noche,
y de dia mendigantes ;
de los casados celosos
enemigos capitales,
perdonaldes su rencor,
que al fin comeis de sus carnes :
ellos abrieron la tienda
en que vosotros comprastis.

en sus despensas comistis,
en sus saguanes senastis,
bestistis a costa de unos
y a costa de otros calsastis,
y alguna vez que faltaron
en su cama os acostastis,
y viniendo de la guerra,
en su casa desarmastis,
y os saludaron las aguas
quando a sus fuentes llegastis.
Oid deste compañero
mil avisos importantes
que a rompido todo el mundo
para alcansar lo que sabe.
O que trabaxosa vida!
O que lastima tan grande!
Que compasion os tendra
quien se llegare a escucharme!
Que batallas de fortuna,
que de golpes, que de sangre!
que de presunciones vanas,
fundadas en disparates!
Cuantas veces vais al rio
a ver si ay quien os labe!
De cuantas negras sois negros,
de cuantas mestizas paxes!
de cuantas feas escuderos!
de cuantas indias galanes!
De cuantas negras de noche
tomais el plato en la calle!
A cuantas hurtais juguetes
para dar en otras partes!
Que almidonados los cuellos!
las camisas sin lavarse,
porque tienen mas banderas
que el entierro de un Infante.
Desdichado el de vosotros
que para calificarse
gasta la vida en la guerra
sin dormir ni desnudarse,
y el bellacon que se ocupa
en exercicios infames,
canonizado del vulgo,
va el domingo a pasearse,
y si a su lado os poneis,
dice que sois un bergante,
y todo el pueblo le acude
y a vos no os acude nadie.
Cosa vil es la nobleza,
pues tales efectos haze;
busquemos todos oficios,
que ellos dan las calidades.
Una cosa sertifico
a los que andais de levante,
que el pan mas caro de todos
es el que comeis de balde,
que no le habeis bien comido,
cuando a los ojos os sale;
por el perdeis vuestro gusto,
por el negais vuestra sangre,
porque si a la mesa tratan
que es un moro vuestro padre,
habeis de decir que si
o dexar el hospedaxe.
Si el huesped llora sus duelos,
de fuersa aveis de ayudalle,
y cuando viene contento,
reir y lisonjealle,
de suerte que vuestro gusto
se ha de cortar a su talle,
porque si mostrais tristeza,
sois un maxadero grave;
si hablais por dalles contento,
os motexan de truhanes;
si esta rota la camisa,
disen que sois miserable,
y si os poneis una pluma,
preguntan de donde sale.
El cuidado que teneis,
de quitar la gorra al sastre,
hablar con el sapatero
el sabado por la tarde
porque os fie las hechuras
y os envie quien os calce.
Qué buen hombre es el pulpero!
qué sabe hacer de amistades!
Qué hermosa es la pulpera
y qué nobleza tan grande
porque os fie el anchobeta[1],
el plantano y el pacae,
alfalfa para el caballo
y asemita para el paxe!
Dos años ha que la quiere
el otro pobre pecante,
y por su mucho valor
nunca osa declararse.

1. Sólo como suposición aventurada puede pensarse en un origen de la palabra *anchova* por *anchoa*, ó en corrupción de *ancheta*, voz muy usada en América.

y el que no sabe este oficio
qué pasa de tempestades!
qué de temores le cercan
qué de vientos lo combaten!
El sapato le da voses
y le apersibe a remate,
y el valon de pura risa
viene a obligar a lloralle,
y a no cubrille, descubre
mil secretos importantes;
la capa, sayo y camisa
y el jubon por otra parte,
el sombrero y la toquilla,
la espada y el talabarte,
que estas heridas del tiempo
son en el pobre incurables.
Luego imaxinan quimeras,
comienzan a hazer balanzes,
hasta que melancolias,
trabaxos y enfermedades
echan unos a la guerra,
otros en los hospitales,
donde toman el camino
para el tribunal mas grave,
siguro asiento de pobres,
pues en la tierra no caben,
que ya el padre engaña al hijo
y el hixo vende a su padre
y el que su amistad me ofreze,
para algo quiere enlazarme,
que si no me ha menester,
no ayais miedo que me hable.
Que faciles en promesas
y en *vuestra merced me mande;*
en darme las buenas Pascuas
y cuando vengo, abrazarme,
como está vuestra merced?
y viniendo a visitarme,
desirme que esta corrido
de que no quiero ocupalle,
y que su hasienda y persona,
aunque es poco lo que vale,
siempre que por mi se ofrezca
tiene de sacrificarse.
Mas en esta confianza
ningun cuerdo se abalance,
que se hallara muy atras
quando este mas adelante.
Si caigo enfermo en la cama,
en todo el año lo saben,
porque si me he de morir,
no hay para que visitarme,
y quando me ven en pie,
cómo finxen enoxarse
porque no los avise
para venir a curarme!
Que pecho, si es noble, habra
que no crea estos dislates!
y van fisgando de mi
antes que de mi se aparten.
Pues si cobrais un amigo
que cariacidor y afable!
en que amorosos principios,
comienzan las amistades!
Visitaos por la mañana,
acompañaos por la tarde,
hoy os convida a comer
mañana a truques i naipes,
hoy juega cañas con vos,
mañana vuelve a ensayarse,
ya os lleva a huertas de dia,
y de noche a pasearse,
y para confirmacion,
la puerta del pecho os abre,
y a la hermana de su gusto
le pide y ruega que os ame,
porque entre tanta hermandad
los pensamientos se hermanen,
y mas juntos que los cuerpos
se muestran las voluntades.
Y al cabo de cuatro dias,
si tanto tiempo durare,
volviendo a mirar a Troia
aun no vereis las señales,
que todos sus obeliscos
capiteles y homenaxes
son blandas y tiernas flores
que al primer viento se caen.
Yo alcanzo por espirencia
que no hay negocio durable,
ni vinculo de amistad
que el tiempo no lo desate,
que el pecho de mas asiento
se muere por novedades,
porque son sus movimientos
humores accidentales,
arrebatadas tormentas,
peligrosos vendabales,
la entrada llena de encuentros
y la salida de azares.
Yo soy coluna y padron
de sucesos exemplares.

y un almacen de fortuna
lleno de sus variedades,
y argolla que trae al cuello
por castigo de sus males,
y mi voz la campanilla
para que todos se guarden.
Yo soy la cabeza agena,
ejemplo de caminantes,
que por señas en silencio
da voces al ignorante.
Pues mi barba se moxo,
que no estaba en mala parte,
no estan muy lexos las suyas,
como dicen, de pelarse.
Yo del retablo del mundo
adore la falsa imaxen,
y aunque le di la rodilla
y le ofreci vasallaxe,
ya con las aguas del cielo
voy xavonando su almagre.
De su respetado templo
veneraba los altares,
doblada sus ornamentos,
y madrugaba a incensalle;
mas ya el idolatra gusto
dexo los ritos bestiales,
echo sus aras por tierra,
y profano los altares;
olvido sus ceremonias
y las horas infernales
por ocupar las que quedan
en exercicios loables,
derribo sus edificios
sus torres y campanaxes
y a sus propios enemigos
dio libremente las llaves.
Yo acompañe su esquadron
con la insinia tremolante,
descubri nuevos caminos,
expune lo inexpunable,
allane fuertes castillos,
gane seguras ciudades;
con balas de blanda cera
rompi muros de diamantes;
bati en mi reino moneda
y halle quien me la tomase;
estableci nuevas leyes,
sembre costumbres y traxes,
nuevos modos de vivir,
nuevo contrato y lenguaxe:
enmudeci los discretos,
y di lengua a los salvaxes;
forme nubes en la tierra
y edificios en el aire;
con amigos hice treguas
y con enemigos pazes:
curse a la escuela de Ulises,
acredite la de Marte,
fui con franceses frances,
aleman con alemanes;
considere las estrellas,
desentrañe minerales,
pregone guerras injustas,
acrecente enemistades.
Deste arte vivi, si es vida
la que tan mal se reparte,
con mas dioses que un exicio
y mas sin Dios que un alarbe.
Silencio, pluma, callemos,
no pasemos adelante,
deten el airado filo,
que lo manchara la sangre:
basta tocar estas cosas,
otro habra que las acabe.
aunque es hablar en desierto
y echar sermones al aire,
que solo pueden servir
de llamas en que te abrases.
A buen tiempo te recoxo,
dexemos negocios grandes,
que son mas para sentirse
que no para publicarse,
y pues tienen los principios
donde hubieran de acabarse,
perdonen lo poco dicho
por lo mucho que callaste,
pues basta para con ellos
que entiendan que lo alcanzaste,
que troncos envexecidos
son duros para cortarse,
y despreciando el cuchillo.
sobre sus aceros nazen.
Paso atras. tened la rienda.
no sea el diablo que me engañe,
dexemos en paz la tierra,
no quiero pleitos con nadie
pues ya me desencante,
quiero seguir mi viaxe
y con fuerza de razon
al tiempo del enbarcarme,
contemplando en la ribera
sus desiertos arenales.

dire con vozes al cielo,
si al cielo mi voz llegare:
O tierra de confusion,
fuego del sielo te abraze!
ante Dios te pedire
diez años que me vsurpaste,
y desta joia perdida
tengo por paga bastante
el bien del conocimiento
y la gloria de dexarte.
Sola una congoxa llevo
que el corazon me deshaze,
si en el tiempo que curse
la escuela de sus maldades
alacrano mi salud
el contaxio de sus aires,
porque si voy desta suerte,
no habra fiera que me aguarde.
ni tratare con las xentes
cuando a mi patria llegare.
y me cerraran las puertas
como a tocado de landre.
Dos prendas quedan en ti
que pudieran obligarme
a negar lo que me lleua
para volver a buscarte;
mas tu las tratas de suerte
que no las conoce nadie,
porque no son de tu seta
ni acompañan tu estandarte.
No quiero decir sus nombres
por no hacerte bien tan grande,
y porque de tu malicia
no puede nada fiarse,
que convertiras mis flores
en tu venenoso ultraxe,
basta que por causa mia
voy obligado a llorarte
por dexar entre tu escoria
oro de tantos quilates.
Si las quisiere soltar
la fortuna de tu carcel,
con sangre del corazon
pagare yo su rescate;
pero pues no puede ser,
adios divinos pilares
que sustentais de mi cielo
los edificios reales;
para mi satisfaccion
conviene que me declare,
que si llegado á Castilla
por el *Piru* preguntare,
es porque quedais en el
para solo conservalle.
Y si dentro de mi pecho
otro cuidado llevare,
sea tenido por traidor
en cuantos casos tratare,
y mirando mi persona
de la manera que sale,
volviendo a tierra los ojos
a darnos el buen viaxe,
por principio de mi gusto
y por fin de mis pesares;
soltando al viento la vela,
dire: *Requiescat in pace.*

A. PAZ Y MÉLIA.

(A suivre.)

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX

II

Quelques sources à consulter sur les Juifs « portugais » de Bordeaux aux XVIIe et XVIIIe siècles[1].

On trouvera l'histoire des Juifs de Bordeaux dans trois ouvrages qui leur sont spécialement consacrés : l'*Histoire de l'établissement des Juifs à Bordeaux et à Bayonne depuis 1550, par le citoyen L. F. B., jurisconsulte du département de la Seine* (Paris, an 8); l'*Histoire des Israélites de Bordeaux*, de Detcheverry (Bordeaux, 1850), et l'*Histoire des Juifs de Bordeaux*, de Th. Malvezin (Bordeaux, 1875)[1]. L'auteur du premier de ces ouvrages n'est autre que Francia-Beaufleury, Juif bordelais de la famille des Francia. Detcheverry a recueilli de nombreux

1. Je me dispense de donner sur l'histoire des Juifs en Espagne, en Portugal et en France, une bibliographie qu'on trouvera dans le *Répertoire des sources historiques du Moyen-Age* (*Topo-bibliographie*) de M. U. Chevalier (articles *Juifs*, *Espagne*, *Portugal*). J'indiquerai seulement en plus l'ouvrage très consciencieux de M. Henry Léon : *Histoire des Juifs de Bayonne* (Paris, Durlacher, 1893). J'aurai aussi à citer l'*Histoire des Israélites depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours*, par Th. Reinach, Paris, s. d. (1884), et l'*Histoire des Israélites depuis l'édification du second Temple jusqu'à nos jours*, par Moïse Schwab (Paris, Blum, 1866). — Un chapitre (t. II, ch. 46) sur les Juifs commerçants à Bordeaux dans l'*Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux* de Francisque Michel (Bordeaux, Feret, 1870) contient de curieux détails, que Th. Malvezin a complétés dans son *Histoire du commerce de Bordeaux depuis les origines jusqu'à nos jours* (Bordeaux, 1892, 4 vol.). — Dans son *Répertoire des articles relatifs à l'Histoire et à la Littérature juives parus dans les périodiques de 1783 à 1900* (3 fascicules autographiés, Paris, Durlacher, 1899-1903), M. Moïse Schwab signale quelques articles relatifs à Bordeaux (voir ce mot à la *Table des matières*).

En 1885, E. Gaullieur, archiviste de la ville de Bordeaux, a publié dans la *Revue des Études juives* (t. XI, p. 78-100) des *Notes sur les Juifs à Bordeaux et sur quelques manuscrits de la Bibliothèque de cette ville*. Il n'y est question que de la période antérieure à l'expulsion d'Espagne, période dont je ne m'occuperai pas ici. Cet article devait avoir une suite, qui n'a jamais paru, que je sache.

renseignements à bonne source. Quant à Malvezin, qui a connu et utilisé la plupart des documents conservés aux Archives départementales de la Gironde, et quelques-uns de ceux que possèdent les Archives municipales de Bordeaux, il n'a pas cru devoir préciser les dossiers où il trouve les pièces qu'il suit, public ou analyse. Il lui est arrivé de se tromper, ce que personne ne songera à lui reprocher; mais, chose plus fâcheuse, ses assertions seraient invérifiables sans une revision complète des documents existants; et la vérification n'était pas toujours absolument inutile.

D'autre part, Malvezin (exception faite pour le registre des baptêmes de Saint-André[1]) a négligé les registres des paroisses de Bordeaux, qu'il pouvait consulter de son temps aux Archives de l'état-civil, et qui, depuis 1878, sont déposés aux Archives municipales. J'y ai trouvé de nombreux renseignements sur la situation des Juifs de Bordeaux avant la Révolution.

Sous le titre d'*Inventaire sommaire des registres de la Jurade, 1521-1783,* M. Dast le Vacher de Boisville a commencé, et M. A. Ducaunnès-Duval, archiviste de la Ville, a continué la publication d'un Inventaire par ordre des matières, dont la rédaction fut entreprise en 1751 et qui contient une analyse des délibérations du corps municipal : la publication n'est pas encore arrivée à la lettre D[2]. — Outre la commodité qu'il présente pour les recherches, cet Inventaire nous permet de suppléer à la perte des registres de la Jurade antérieurs à 1656, détruits par un incendie. Les articles qui concernent plus spécialement les Juifs sont encore à publier. Malvezin les a utilisés sans y renvoyer.

Les Archives municipales conservent, en outre :

1° Un certain nombre de pièces réunies dans un carton[3] et dont j'indiquerai le contenu au fur et à mesure du besoin. Quelques-unes ont été acquises tout récemment.

1. P. 125-7.
2. Trois tomes ont déjà paru (Bordeaux) et forment les t. VI-VIII des *Archives municipales de Bordeaux* (1896-1905).
3. Série GG, carton 301 (*Juifs portugais et avignonnais*).

2° Trois registres de décès de protestants et de juifs[1], respectivement pour les années 1750-1771, 1771-1788, 1788-1791. Ces registres étaient tenus au greffe de police de l'Hôtel de Ville.

3° Un registre en double exemplaire commencé le 15 octobre 1808 « à l'effet de recevoir en conformité du Décret Impérial du vingt juillet dernier la déclaration des personnes du culte hébraïque qui, n'ayant pas de nom de famille et de prénoms fixes, sont tenus d'en adopter, et celle des individus du même culte qui, ayant des noms et prénoms connus et qu'ils ont constamment portés, voudront les conserver ». Ce registre fut clos le 1er juin 1810[2].

Les mêmes Archives possèdent sept registres de circoncisions qui nous intéressent.

1° En caractères hébreux : *Besimantob* (= que cela porte bonheur); puis : *Thezoro de los Circumsidados que haze iahacob de mezas empesando de edad de 25 años el todo sea por honra gloria y loor del eterno dios dizerael suplicando humildemente su diuina majestad que circonsida nuestros corasonnes para seruirlo con amor y temor allegando todo Iserael alos dias del bien prometido*[3]. *Amen Bordeaux A 14 De adar anno 5466 que coresponde a 28 feurero 1706*[4].

Les 243 premiers actes sont en espagnol. Les suivants, c'est-à-dire à partir du 5 mars 1723, sont en français. La liste des circoncisions opérées par Jacob de Mezes s'arrête au 16 février 1742 (n° 457). 58 feuillets. Puis vient, en caractères hébreux, ce titre :

Besimantob beshem Adonaï el hai Israel (= que cela porte bonheur au nom d'Adonaï Dieu vivant d'Israel). *Thezoro de los Circumsidados que haze Am De Mezes Empesado de Edad de 43 años. El todo sea por honra, gloria loor del Eterno Dios dizerael suplicando humildemente su diuina Majestad*, etc., *Bordeaux a. 9. de ab 5502. Dia de tishabeab que coresponde a. 9 de agosto 1742.*

Les actes qui suivent (288) sont en français, et vont jusqu'au 25 janvier 1775 (46 feuillets). A la fin, cette note :

« Je certifie que le présent registre contient les actes des circoncisions faites par feu mon grand-père Jacob Mezes et feu mon père Abraham Mezes. Bordeaux le trente septembre 1793. Jacob Mezes. »

2° *Besimantob* (en caractères hébreux, puis :) *Thezoro de los circumcidados que haze himanuel jahacob de Mezas hijo de Abraham de Mezas Empesando de la edad de 20 años, lo todo sea por honra gloria y loor del Santo y Eterno Dios de Israel. Bordeos a 5 de Sivan 5510*

1. Série GG, nos 792, 812, 815.
2. Série GG, n° 800.
3. D'une autre main et d'une autre encre : « que sea en nuestros dias ».
4. Série GG, n° 800 *bis*.

que coresponde a 9 de Junio 1750. Arrêté le 29 juillet 1784, remis le premier octobre 1793. Les actes sont en français. Les noms sont espagnols ou portugais[1].

3° *Libro de los nombres de los serconcidados que Yse*[2] *yo Ab^m de Silva*, clos le « 28 brumaire de l'an 2 de la Republique française une et indivisible ». Deux parties de mains différentes. Dans la première, les actes ne sont pas dans l'ordre chronologique et ont dû être transcrits après coup. Le plus ancien est le dernier (19 novembre 1730); il est en français. Tous les autres sont en espagnol, et il y en a de l'année 1763. La seconde partie commence avec 1764 et les actes s'y suivent dans l'ordre chronologique. Tous sont en espagnol[3].

4° Registre commencé le 10 août 1773[4], arrêté le 1er mai 1793 et « remis au depôt de la maison commune cejourd'hui 13 nivôse l'an 2me Republicain ». Au premier folio :

Au nom du Dieu d'Israel. Livre de mémoire des Circoncissions que moi A^hm Bargues ai fait.

Tous les actes sont en français. On y trouve beaucoup de noms espagnols ou portugais.

5° *Registre des circoncizions faittes par moy Izaac de Ab^m Mezes commancé en vendredy 2e de la lunne de Sebat 5534 : & le 14e janvier 1774. Le tout pour la gloire & meintien de la Loy divine. Amen*[5].

Arrêté le 1er décembre 1791 et remis le 25 novembre 1793. Les actes sont en français, et tous les noms sont espagnols ou portugais.

6° *Registre des Circoncisions faittes par moy Abraham de Aron Mendes commencé en vendredy 30 de la lune de Kislev 5535 : & le 2e de décembre 1774 : Le tout pour la gloire et maintient de la Loy Divine. Amen*[6].

Arrêté le 20 février 1793, remis le « 5 thermidor an 2^d de la Republique une et indivisible ». La plupart des noms sont espagnols ou portugais. Les actes sont en français.

7° Registre commencé le 9 juin 1785, arrêté le 26 novembre 1793, remis le 13 nivôse de l'an 2, signé Astruc. Sur le premier folio il y a seulement : « Au nom de Dieu et de la vérité[7]. » Les actes sont en français. Peu de noms espagnols ou portugais, mais quelques renseignements intéressants.

Les mêmes Archives possèdent également trois registres[8]

1. Série GG, n° 791.
2. *Hice.*
3. Série GG, n° 793.
4. Série GG, n° 794.
5. Série GG, n° 795.
6. Série GG, n° 796.
7. Série GG, n° 798.
8. Série GG, n°s 789, 790, 797.

tenus sur l'ordre du syndic et des adjoints de la Nation portugaise à Bordeaux :

Registre de naissances, commencé le 22 décembre 1738 en vertu d'une délibération du 7 décembre précédent, ainsi qu'il est dit sur le folio de tête, et clos le 31 décembre 1792.

Registre de décès, commencé le 7 janvier 1739, en vertu de la même délibération, et clos à la même date que le précédent.

Registre de mariages, commencé le 24 décembre 1775, en vertu d'une délibération du 19 décembre précédent, et clos à la même date que les précédents.

C'est grâce à la collaboration très active de M. Rousselot, sous-archiviste de la ville de Bordeaux, que j'ai pu utiliser ces documents. Je lui dois de vifs remerciements, ainsi qu'à M. A. Ducaunnès-Duval ; et je ne dois pas oublier M. Imbert, employé aux mêmes Archives, qui m'a trouvé ou signalé plusieurs pièces intéressantes.

Les Archives départementales de la Gironde sont riches en documents concernant les Juifs. Outre les portefeuilles C 1086 à C 1094, dont Malvezin a tiré parti, un grand nombre d'autres renferment des pièces à consulter, ce qui m'a été facilité par l'*Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790* et par la *Table analytique* que M. Gouget a dressée des articles de cet Inventaire qui concernent le fonds de l'Intendance. Grâce aux plans dont ces Archives possèdent une abondante collection, j'ai pu me reconnaître dans l'historique fort compliqué des cimetières juifs. M. L. Longueville, géomètre de la Ville, a bien voulu me guider dans ces recherches d'un ordre spécial. J'ai aussi à remercier de leur grande complaisance MM. Brutails et G. Ducaunnès-Duval, archiviste et sous-archiviste du département.

Aux Archives de l'Archevêché j'ai examiné, non sans profit : 1° un portefeuille qui contient les attestations remises par les curés ou autres ecclésiastiques aux nouveaux convertis[1] ; 2° quelques pièces comprises dans d'autres portefeuilles, et que j'ai pu trouver soit à l'aide de l'*Inventaire sommaire des Archives*

1. Portefeuille X 4.

(de l'archevêché de Bordeaux) *antérieures à 1790* du chanoine Allain[1], soit sur les indications de M. l'abbé Lelièvre, archiviste.

Grâce à l'obligeance de M. Isaac Uhry, et avec l'autorisation de M. Louis Léon, président du Consistoire israélite de Bordeaux, j'ai pu étudier un registre et un répertoire conservés aux archives de ce consistoire, et dont seul M. Uhry avait jusqu'à présent tiré parti, à savoir pour la courte notice qu'il a publiée sur le culte et les cimetières israélites dans *Bordeaux, Aperçu historique*[2].

Sur la première page du registre, on lit :

« *Registre des délibérations de la nation portugaise depuis le 11 may 1710, tiré des anciens livres pour servir au besoin — lequel registre servira pour y coucher toutes celles qui seront passées à l'avenir dans le corps — commencé du sindicat du sieur David Lameyre, à Bordeaux, le P*^er^ *juin 1753.* — (Autre écriture :) Le présent registre a été continué jusqu'au 22 mars 1787, époque de la nomination de M. Furtado l'aîné pour syndic. Les fonctions duquel ont duré jusqu'au mois de mars 1788. — Nota. Le registre faisant suite au present etant égaré on trouvera au repertoire ci joint un extrait des nominations subséquentes et autres dispositions jusqu'au 18 février 1790. »

Le repertoire auquel il est fait allusion ici n'est autre que celui que l'on conserve dans les Archives du Consistoire. Il est intitulé : *Repertoire extrait des registres des délibérations de la nation juive portugaise, commencé le 11 mai 1710 et continué jusqu'au mois d'avril 1789.* Il fut dressé en 1784, car au n° 525 (3 octobre 1784) du *Registre* on lit : « Notre sindic nous a dit que le sieur Isac Alvarés notre secrétaire lui avoit remis achevé le Répertoire des Délibérations de la nation. » L'écriture du *Repertoire* est la même que celle de la plupart des procès-verbaux du Registre pour les dernières années.

Au procès-verbal de la troisième délibération, dans le registre ci-dessus signalé, il est dit : « Nos anciens registres sont égarés. » Pourtant, dans les procès-verbaux n°s 27 et 29 (1722 et 1723), on renvoie au « libro viexo a f° 149 », et au « libro de nuestras leyes y constituciones... en ojas 4 (c'est-à-dire à la feuille 4) ». Nulle trace ne subsiste de ces *Libros*.

1. Bordeaux, 1893.
2. Bordeaux, Feret, 1892, t. III, p. 375-382 et 393-4. Monographie publiée par la municipalité (3 tomes et un *Album*).

Comme il est expliqué en tête du *Registre*, c'est en 1753 que celui-ci fut commencé et mis à jour à l'aide des documents conservés depuis 1710. Jusqu'au 24 juillet de cette année 1753, les procès-verbaux et les signatures sont de la même main, sans doute celle de Henry Lopes, qui, selon le procès-verbal du 23 août suivant, offrit « de faire les fonctions de chancelier » sans rétribution aucune[1]. A partir de ce moment, les signatures sont authentiques. Au n° 11 du *Registre* il est fait allusion à une « deliberacion de 25 mayo 1711 en este registro ». Le procès-verbal de cette délibération manque. Le copiste de 1753 n'a donc eu entre les mains qu'un registre ou recueil mutilé.

En 1738, on convint « qu'il estoit a propos qu'il y heut une personne parmy nous qui tint deux Registres exacts paraphes par le sindicq et adjoints pour tenir dans lun diceux la naissance des enfants de la nation, et dans l'autre les morts, et qui garderoit de plus tous les papiers qui pourroit conserner la Nation dont il tiendra Registre... »[2]

Ces registres de naissances et de décès sont évidemment ceux que l'on conserve aux Archives municipales.

Jusqu'en 1772, il ne semble pas que la « Nation portugaise » ait eu grand soin de conserver les documents qui intéressaient son histoire. Nous en avons la preuve dans l'énergique protestation du syndic qui entra en charge cette année-là :

Nous soussignés assemblés chez monsieur Isaac Rodrigues, notre sindic, a sa requisition, il nous aurait dit,

...Le premier objet, Messieurs, que je vous ferai remarquer, c'est que la sagesse de vos Reglemens ne parait plus servir à d'autre usage qu'a decorer vos regîtres, par le défaut d'attention à s'y conformer. Ce qui ne saurait être toleré à des particuliers, comment pourrait-il l'être à des Jugês, à des Legislateurs? La negligeance est portée au point qu'au mépris de nos délibérations, & notamment de l'article V de celle du 8 mai 1764, vos Archives qui auraient dû être conservées avec le plus grand soin, se trouvent perdues, ou du moins égarées et dispersées. Toutes les Nations se sont toujours [fait] un honneur de leur antiquité. N'y aurait-il donc que la nôtre, qui devant à juste titre en être jalouse, l'eût négtigée? Je vous avoue, Messieurs, que j'ai vu

1. N° 216 du *Reg. des délib. de la Nat. portugaise.*
2. N° 85.

avec le plus grand regret que l'origine de notre etablissement en cette ville ne remonte qu'au syndicat de M. J[h] Lameyra en 1710, pendant qu'on se vante d'ailleurs d'avoir une suite non interrompue de privilèges depuis l'an 1550...

Surquoy nous la nation assemblée... avons deliberé, savoir :

Art. 1[er]. Que tous ceux de messieurs les anciens de la Nation, ou tout autre particulier qui sera detempteur de quelque titre, papier ou document de quelque nature quil soit, seront tenus de les remettre dans le delay d'un mois entre les mains de M[r] notre Sendic actuel et sous son recipicé.

Art. 2. Que de tous les papiers, titres, & documents qui seront remis a M[r] notre sindic, il en sera fait un Inventaire sommaire... ils seront mis dans un coffre, lequel demeurera au pouvoir de M. notre sindic...

Art. 3. Que le sindic qui sortira de charge ne pourra pretendre d'etre rembourcé par son successeur du reliquat de son compte avant qu'il n'ait remis le coffre ou seront nos archives, verification prealablement faite...

Art. 4. Qu'il sera tenu un registre pour y coppier toutes les lettres que le sindic & adjoints ecriront soit a notre agent a Paris ou a tout autre, comme aussi que toutes les lettres qu'on en recevra seront mises en liasse, et jointes à l'Inventaire...

Ce deux juin 1772 [1].

Le 19 décembre 1775 « celui qui était chargé de tenir les registres pour inscrire les naissances et les morts » de la Nation étant décédé, on lui donne un successeur et l'on décide de faire tenir aussi un registre pour les mariages. Le rabbin devra fournir aux préposés une note contenant « les noms de l'Époux et de l'Épouze, celui de leurs Peres, Meres, et a defaut de leurs Parents, comme aussi des conditions portées dans les *Ketouboths* (contrats) ; et le préposé devra mettre sur chaque ketouba : Enregistrée la presente ketouba par nous préposé de la nation portugaise sur le registre tenu à cet effet a f°... à Bordeaux le... et qu'il signe » [2]. En 1778, on arrête en outre que le rabbin « sera obligé de tenir un registre des mariages, des naissants et des morts pour servir de comparaison à ceux que la nation fait tenir par le sieur Samuel Lopes, sous peine

1. N° 399 du *Reg. des délib. de la Nat. portugaise*.
2. N° 437.

de dix sols par chaque manque »[1]. Le registre des mariages tenu par ce Lopes n'est autre que celui que l'on conserve aux Archives municipales.

Les Archives du Consistoire possèdent deux caisses où sont renfermés les papiers de la communauté et qui existaient telles quelles lors de l'arrivée de M. Uhry en 1865. Celui-ci en a fait faire une troisième, plus grande, où il a mis, outre les pièces qui concernent la construction de la nouvelle synagogue, des documents qui se trouvaient au pouvoir d'un ancien président du consistoire, M. Alexandre Léon, mort en 1891.

A toutes ces sources imprimées ou manuscrites, il faut ajouter les inscriptions de l'ancien cimetière des Juifs « portugais », presque toutes en espagnol, et un certain nombre, également en espagnol, que l'on trouve sur les plus anciennes tombes du nouveau cimetière israélite.

Le *Registre des délibérations de la Nation portugaise* contient, à la date du 17 avril 1786, le procès-verbal suivant[2] :

Quoique les noms de toutes personnes ensevelies dans nos cimetieres soit écrit sur leurs tombes, la recherche est devenue très difficile dans l'ancien cimetière; pour en faciliter la connaissance, toutes les tombes seront numérotées et il sera fait un registre par lettres alphabetiques du nom des personnes inhumées dans le dit cimetière, du jour de leur décès et du numéro de leur tombe, lequel registre sera déposé à la confrérie de Guemilud hazadim...

Si un tel registre a jamais été formé, il a disparu. Heureusement le cimetière dont il s'agit existe encore. J'ai pu y relever plus de trois cents inscriptions tumulaires, dont une soixantaine offrent de l'intérêt tant au point de vue de l'histoire de la « nation portugaise » à Bordeaux qu'au point de vue linguistique.

1. N° 457.
2. N° 545.

III

La « Sedaca » et la « Nation portugaise » (XVIII[e] siècle.)

§ I. LA CAISSE DE CHARITÉ ET LA CAISSE DE TERRE-SAINTE

Au moment où commence le *Registre des délibérations de la Nation portugaise,* c'est-à-dire le 11 mai 1710, nous nous trouvons en présence d'un conseil d'*anciens* qui est quelque chose comme le comité d'une société de bienfaisance, désignée sous le nom hébreu de *Sedaca*, charité. Tous les ans, à la fin de mars ou au début d'avril[1], c'est-à-dire aux environs du 1[er] nissan, qui commence l'année civile, ce conseil choisit un trésorier ou syndic (en hébreu un *gabay*, c'est-à-dire « collecteur, receveur »)[2] et deux adjoints, chargés de recueillir les contributions des membres aisés de la Nation, pour les répartir entre les coreligionnaires pauvres.

Beaufleury[3] fait remonter, sinon l'organisation de cette société de bienfaisance, du moins la nomination du premier syndic, au 28 avril 1699. Ce premier syndic aurait été Léon Pexotto, et serait resté en charge jusqu'à la fin de 1701. Nous n'avons pas les moyens de contrôler ces assertions, dont la précision garantit d'ailleurs l'exactitude. Beaufleury nous expose que le capital de 11.000 livres constitué alors en vue de fonder une caisse pour les pauvres, et placé en rentes sur l'État, était destiné à remplacer une somme égale, abandonnée en 1693 à l'hôpital Saint-André, et représentée par trente-deux créances de Juifs « portugais » sur la Ville de Bordeaux[4]. En fondant leur *Sedaca*, les Juifs portugais se garantissaient pour l'avenir le privilège qu'ils avaient demandé en échange de leur don : l'exemption de la charge de trésorier de cet hôpital.

1. Le 25 mars 1711, on élit un sindic qui sera en charge « jusques au 1[er] avril de l'année mille sept cents douze »; le 4 avril 1712, « jusques au 1[er] avril prochain de 1713 »; le 20 mars 1713, « jusques au 22 mars prochain ».

2. Le mot *sindic* est fréquent dans les procès-verbaux en français. Le mot *gabay* est seul employé dans les procès-verbaux en espagnol.

3. P. 28-9.

4. Beaufleury, p. 26-7. Cf. Detcheverry, p. 70-1; Malvezin, p. 133-4.

En effet, ils s'occupaient désormais de leurs pauvres, qui n'étaient plus à charge à la Ville. Peut-être en était-il de même auparavant[1]. Mais désormais il y avait une organisation officielle.

Dans ces conditions, la communauté était en bonne posture pour repousser toute obligation relative à la charité publique. Aussi une pétition des administrateurs de l'hôpital Saint-André, adressée en 1749 à l'intendant (M. de Tourny), appuyée par le maire de Bordeaux, et tendant à imposer de dix mille livres annuellement les Juifs de Bordeaux au profit de cet hôpital, n'eut-elle pas de suite[2].

D'après un mémoire d'un sous-intendant de Bordeaux, M. de Courson, signalé par Malvezin[3], et daté de 1718, il y avait à Bordeaux en ce temps-là « environ cent familles juives, dont 70 avaient de quoi subsistuer, et contribuoient par leurs aumônes à faire vivre les autres qui étoient pauvres ». Un état de répartition entre les chefs de famille pour l'*annuel* de deux mille livres à constituer en faveur des pauvres, en date de 1730, également signalé par Malvezin[4], contient 65 noms, et la taxe

1. Jusque dans les moindres communautés israélites d'Alsace il y a une caisse pour les pauvres et un *gabay* chargé de distribuer les aumônes.

2. Les archives de l'Archevêché (carton V, 1) conservent en effet une lettre à M. de Tourny, datée du 19 août 1749, et signée Segur (maire de Bordeaux) :

... « Nous le prions aussi (M. de Saint-Florentin) de vouloir bien obtenir du Roy pour l'hôpital une imposition de 10,000^{ll} par an, sur la bourse comune des Juifs de cette ville, cette Imposition ne seroit ni à charge à la ville ni onnereuse à l'Etat, le bureau espere, Monseigneur, que vous voudrés bien vous joindre à lui dans la demande pour obtenir cette grâce. » A cette lettre est jointe « la copie de la lettre du bureau à Monsieur de St Florentin » : « Les administrateurs de l'hôpital de Saint André osent se flatter que vous voudrés bien leur permettre d'intéresser de nouveau votre justice et votre charité pour cette maison... ... Les Juifs forment en cette ville un corps de négociants très considérable et très riche il y en a plus de 300 qui font un commerce trés etendù, soit dans les armements soit dans la banque. Il paroit bien etonnant que de tous les négociants ils soient les seuls exceptés a fournir des sujets pour être tresorier de cette maison. Il y a bien des années qu'ils donnerent il est vray une somme de 10,000^{ll} pour s'exempter de ce service, mais c'était dans un têms ou ils etoient en petit nombre à peine étoient ils 10 à 12 familles qui fissent le commerce, les choses ont bien changé aujourd'hui puisqu'ils ont ramené à eux seul la moitié de celui qui se fait à Bordeaux. une imposition de 10000^{ll} par an sur leur bourse commune au profit de l'hôpital seroit d'un grand secours pour cette maison et ne feroit aucune çensation sur leur fortune, ils font partie des habitants de la ville, cette maison est l'azile commun de tous lés pauvres, ils y sont reçus, et si les autres negociants sont obligés de porter lés charges de la communauté soit par l'employ de leur têms soit par l'avance de leurs fonds ceux-cy seroit ils dispensés de concourir au maintien [?] »

3. P. 172-3.

4. P. 186-7. Malvezin dit 64, mais c'est évidemment l'état compris dans le portefeuille C. 1090 des Arch. dép. qu'il avait en vue, et il y a 65 noms.

y varie entre 130 et 10 livres. Un autre état de 1744, qui se trouve dans le *Registre des délibérations*, contient 92 noms[1]. En 1747, on n'en compte plus que 84. L'*annuel* est le même; la taxe varie entre 75 et 6 livres. En 1735, il avait été « conveneu qua lavenir le nombre des dits pauvres nexsederont pas celuy de quatre vingts familles »[2]. Le nombre des familles nécessiteuses était donc au moins égal à celui des familles aisées, et, pour une famille aisée, il y avait une famille secourue.

Outre le « maintien » des pauvres de la Nation, les contribuables avaient aussi à assurer pour leur part celui de leurs frères de Palestine. Peut-être, à l'origine, puisait-on dans la caisse de la *Sedaca* pour les uns comme pour les autres. En 1716, on décida de mettre à part l'argent qu'on destinait aux seconds[3]. On recevait assez fréquemment la visite de quelque envoyé, *saliah* (*scheliah,* de *schalah*, envoyer en mission), de Jérusalem, d'Hébron, de Saphet ou de Thebarya (Tabarich), chargé de faire une collecte en Europe. Ces personnages, généralement des rabbins, faisaient précéder leur nom du titre de *haham* (*hakam,* sage), et leur prestige était grand. La richesse et la générosité de la communauté de Bordeaux les attirait pourtant un peu trop souvent, au gré de la *Sedaca*. En 1755, il vint un rabbin, envoyé d'Hébron[4]. En 1759, il en vint encore un autre, qui demandait qu'on l'aidât à payer ses frais de voyage et de séjour: on lui accorda cent quatre-vingts livres à condition « que luy ni aucun autre ne viendroit de Hebron pendant le terme de dix ans »[5]. En 1761, un *saliah* de Jérusalem emporte six cents livres « tant pour le soulagement de nos frères en ce pays la que pour retablir une sinagogue qui y est tombée en ruine par le tremblement de terre »[6]. En 1764, on adresse à un rabbin de Saphet, qui se trouve à Bayonne, sept cents livres, en lui écrivant que s'il vient à Bordeaux, il n'aura

1. N° 107. Il y en a une copie dans le portef. C. 1090 des Arch. départementales.
2. N° 71.
3. (El Gabay) « sera para siempre observando que el dinero de la caxa de Tierra Santa sera reservado para que en todo tiempo se halle apartado de la caxa de nuestros pobres » (n° 11).
4. N° 242.
5. N° 261.
6. N° 291.

rien de plus. Il vient malgré tout, et ne perd pas sa peine, car on lui donne douze cents livres au lieu de sept cents, et on lui paie ses dépenses à Bordeaux[1]. La même année, un *saliah* de Jérusalem reçoit six cents livres « pour aider a retirer des prisons les K. K. deteneus pour raisons desdites debtes » (des dettes « nationales » est-il dit précédemment sans autre explication)[2]. « Ce Cal[3] s'est toujours attiré la bénédiction du Ciel par le zelle avec lequel il s'est comporté pour secourir ses freres de la terre sainte, » remarque pieusement le rédacteur du procès-verbal. En 1768, deux rabbins d'Hébron touchent onze cents livres, plus trois cent cinquante pour leurs dépenses ; en 1777, un autre en emporte quinze cents en tout[4]. La *Sedaca* voulait qu'on ne vînt que tous les dix ans : on venait chaque dixième année. En 1773, étaient venus deux rabbins de Jérusalem :

Apres avoir reconnu l'authenticité du caractere des dits députés, et les eminantes vertus dont ils nous paroissent doués, nous nous sommes efforces dans cette occasion pour leur donner des preuves de notre sensibilité a leurs malheurs, et de notre generosité, en déliberant unanimement quil sera payé par notre sindic la somme de quinze cens livres que nous allouons a Jerusalem, et de plus deux cens livres pour tenir lieu aux deputés de leurs frais de voyages et nourriture depuis leur arrivée jusqu'à leur départ, sous clause expresse qu'ils ne demanderont rien a pas un des particuliers de la Nation sous aucun pretexte, et que la presente deliberation sera transcritte sur le registre dont ils sont porteurs, lequel nous sera representé toutes les fois qu'ils nous deputeront des envoyés, ce qui ne sera que tous les dix ans a peine de navoir egard aux deputations prematurées[5].

La « congrégation » de Jérusalem fut discrète. Elle n'envoya plus personne avant 1785[6]. Celle de Saphet eut douze cents livres en 1775.

Les quêteurs avaient leur dignité. En 1779, le H. H. Haïm

1. N°s 321 et 324.
2. N° 330. — K. K., aussi bien que H. H. désigne les *hakamim*, les rabbins.
3. Communauté.
4. N°s 371 et 454.
5. N° 410.
6. N° 537.

Chalom Hamar étant venu de Thebarya, on lui offrit quatre cents livres: il les refusa « sous pretexte que c'étoit trop peu de chose »[1]. On les remit sans émoi dans la caisse de la Terre Sainte; et quand, moins de trois ans plus tard, la même congrégation manda un autre *saliah*, on lui compta ces quatre cents livres, plus deux cents pour les trois années écoulées, sans rien de plus:

... et comme les voyages des Deputés des Congregations leur occasionnent toujours des frais trés considerables qui absorbent les dons que la Nation leur fait,il a été aretté unanimement que ladite Nation pour participer autant qu'il depend d'elle au soulagement de la con gregation de Thevarya leur a fixé soixante livres annuellement, qui seront comptées a tel commettant qu'elle indiquera, soit a Amsterdam ou ailleurs, & si a lavenir quelque envoyé de Thevarya venoit a Bordeaux, il ne seroit dedomagé en rien de son voyage, et ne toucheroit que les dites soixante livres, a moins qu'il ne se fut accumulé quelques années[2].

Plusieurs fois déjà les envoyés de Thebarya s'étaient abstenus de venir jusqu'à Bordeaux, et on leur avait fait parvenir, une fois trois cent quarante livres (1750), une autre, cent florins, à Amsterdam (1769), par lettre de change[3]. On voulut généraliser ce mode de remise en 1785 :

... La nation a fixé annuellement cent livres à la congregation de Jerusalem, cent livres a celle de Hebron, soixante livres a celle de Saphet, et soixante livres a celle de Tebaria. Lesquelles sommes réunies a trois cens vingt livres, seront remises dans le courant du mois de juin prochain a commencer de l'année prochaine à m^rs^ les sindics d'Amsterdam ainsi que les dons et charités particulieres...[4].

Malgré cela, on donna encore à la fin de 1785 cent cinquante livres à un envoyé d'Hébron pour son voyage, et cent à celui de Saphet en 1787.

Lorsque le *saliah* venait en personne chercher les subsides, ce qui était le cas ordinaire, on lui faisait signer un récépissé

1. N° 470.
2. N° 500.
3. N°s 180 et 382.
4. N° 538.

sur le registre des délibérations. Le récépissé des rabbins d'Hébron, en 1768, est libellé en hébreu. Celui du rabbin de Jérusalem, en 1785, l'est en hébreu et en espagnol. Tous les autres sont en espagnol. Or, à partir de 1748, les procès-verbaux des délibérations de la *Sedaca* sont tous en français; on ne trouve plus en espagnol que certaines requêtes de confréries ou de particuliers sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Il faut en conclure que l'espagnol était la langue de ces *schelihim,* et que les congrégations de Jérusalem, Hébron, Thebarya et Saphet, auxquelles celle de Bordeaux réservait ainsi une part de ses aumônes, étaient originaires d'Espagne. Ce serait donc à l'égard, non de tous les Juifs de ces quatre villes, mais seulement des Juifs hispano-portugais qui s'y étaient installés, que la « Nation portugaise » de Bordeaux, par l'entremise soit d'un saliah, soit du kahal d'Amsterdam, originaire lui-même de la péninsule, exerçait le devoir de charité prescrit par la loi.

Une autre congrégation, celle de Smyrne, avait obtenu mille livres en 1775, en raison d'un incendie[1]. En 1756, on avait remis deux cents livres à deux « habitants de la ville de Bosnie en Turquie », en les défrayant en outre de leurs dépenses, pour contribuer au rachat de « certaines personnes qui se trouvent captives et anzelles à l'occasion d'une émotion populaire »[2]. En 1772, un Juif de Morée obtint cinquante livres pour son passage, et deux cent cinquante pour l'aider à racheter sa famille captive : la somme devait lui être comptée à Venise après vérification des faits allégués[3]. En 1774, à un Juif de Morée encore, on accorde 240 livres pour le rachat de son fils captif[4]. Toutes ces libéralités étaient-elles destinées à des Juifs hispano-portugais? Ce que nous allons constater va rendre l'hypothèse probable[5]. La *Sedaca* paraît bien en effet

1. N° 434.
2. N° 249.
3. N° 397.
4. N° 472.
5. La chose paraît sûre en ce qui concerne les deux Juifs de Bosnie, où il y a encore aujourd'hui une communauté judéo-hispanique très vivante (Voir Pulido, *Los Israelitas españoles,* p. 61), et pour la « congrégation » de Smyrne, ville qui compte aujourd'hui 22,000 Juifs parlant espagnol (*Ibid.*, p. 130).

s'être désintéressée, par principe, des coreligionnaires qui n'étaient pas d'origine hispanique. Une première preuve de ce fait nous est fournie par un procès-verbal de 1724 :

Le 31e vnieme desambre mille sept cens vingt et quatre les portugais estant assamblés dans les formes ordinaires pour vacquer a prendre soin de nos pauvres et a faire quils ne soient pas a charge a la ville il a estte represantté que le Deputté de la Comunautté des Jeuif dAuignon qui est a Bordeaux a la pursuitte d'un proces contre sertains particuliers establis dans cette ville, naïif dudit avinon, soïstet[1] estre soutenus par le corps des portugais establis en cette ville, en conformité des anciens priuilleges qu'il a pleu au Roy de comfirmer[,] dans la poursuitte du dit Proces et les faire entrer dans les arrangements que la ditte comunautte des Jeuifs dauignon a pris pour obliger ces pretendeus Debiteurs a leur payer. Et comme il est sertain que les avinones nont jamais estte dans le Corps des portugais nous auons rejette l'idée qui a estte proposée, et nous prions les sindicqs propossez pour auoir soin de nos pauvres de faire sauoir a ceux des portugais, qui ne se sont pas trouvés dans la presentte asamblée quil est de nostre deuoir, et de nostre interest de ne pas prandre aucune part dans les differents des ditz auignonez, et moins encore dans leurs pretendus arrangemens que nous regardons comme vnne choze estrangere et dans laquelle nous ne devons entrer de pas une façon[2].

Nous avons vu que la *Sedaca*, en 1735, avait fixé à quatre-vingts le nombre maximum des familles qui seraient désormais secourues par elle. L'année suivante, elle spécifiait que si quelqu'une des familles inscrites sur le Rôle des pauvres venait à s'en aller, on ne pourrait mettre à sa place des Avignonnais, ni des Tudesques, ni des Italiens, ni des Levantins, mais seulement des Portugais ou des Espagnols[3].

Quand des Juifs espagnols ou portugais passent à Bordeaux, on s'intéresse à leur sort. En 1711, il arrive « certaines familles étrangères de notre Nation », c'est-à-dire des familles de Juifs « portugais », venues de l'étranger, peut-être de Portugal ou d'Espagne. On leur paie le passage pour la Hollande et on

1. *Souhaitait.*
2. N° 33.
3. « ... conuenimos que avnque se vayan algunas famillias de las que estan en el Roll de la Sedaka, segun el articulo a f 4 no se puede admitir abinones Tudesco ou Ytaliano ny Levantino y sy fuere para llenar el noumero de hochenta traidos en el sobre dho articulo no pueda ser que portugaizes ou Espanoles lo que se dicidira en junta. » (N° 74.)

donne au syndic et aux adjoints pleins pouvoirs pour renouveler cette libéralité, le cas échéant, sans réunir l'assemblée, à condition d'en parler à « six ou sept de la nation du nombre de ceux qui ont passé par la charge de sindicq »[1]. Cette disposition ne fut jamais rapportée.

Il était du reste entendu, et même écrit dans le « Livre des lois et constitutions » de la *Sedaca* (livre aujourd'hui disparu), que les *Parnassim,* le Gabay et les adjoints étaient maîtres absolus dans la répartition de l'annuel aux pauvres et des secours aux « passagers » de la Nation[2].

La *Sedaca* avait encore à pourvoir, d'une part, à la distribution de la viande (*kasser,* bien entendu) et des pains de Pâque, soit aux pauvres, soit à certaines personnes déterminées; et, d'autre part, au traitement du médecin et du chirurgien chargés des soins à donner aux pauvres.

Tout cela entrait dans ses attributions de Société de bienfaisance. Mais, par le fait même qu'elle avait une organisation financière, elle fut bientôt amenée à prendre en mains des charges qui n'intéressaient pas les seuls pauvres. Elle n'eut pour cela qu'à imposer davantage ses contribuables; et, comme il s'agissait de l'intérêt commun, les contribuables se laissèrent persuader.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises elle se chargea de réunir de l'argent pour l'installation de cimetières : c'est ce que nous verrons plus en détail quand nous ferons l'historique des cimetières « de Messieurs les Portugais ». Elle prit également sur elle de fournir le salaire non seulement de son secrétaire et de son *samas* (bedeau ou huissier), mais du rabbin et des maîtres chargés de l'école appelée *Talmud Torah* (étude de la Loi), et des *schohetim* (égorgeurs).

On comprend, dans ces conditions, que le titre de « Nation » ne tarde pas à remplacer sur le *Registre des délibérations* celui

1. N° 5.
2. « ... hauiendo nos exsaminado con atension el libro de nuestras leyes y constituciones hauemos hallado en ellas en ojas 4 que los parnassim y gabay y adjuntos son dueños absolutos para lo que toca al gouierno del general de nuestra nacion tanto en los repartimientos anuales de los pobres de la sedaca, como para los Rolles particulares que se hazen para los pasaxeros de nuestra nacion. » (N° 29, 1723.)

de *Sedaca*. La Société de bienfaisance était devenue, vis-à-vis de la « Nation portugaise », comme un conseil chargé de veiller sur ses intérêts matériels et moraux; si bien qu'elle finit par s'identifier avec la « Nation » elle-même, en vertu d'une fiction contre laquelle personne, au début, n'éprouva le besoin de protester.

Dès l'origine, d'ailleurs, cette confusion s'accuse. En 1714, les anciens s'assemblent « pour faire la nomination d'un nouveau sindicq et adjoints et deliberer seur les afaires qui consernent les pauvres de nostre Nation, pour pou[r]uoir du mieux quil nous sera posible a leur nessisitez ». Il n'est pas question d'autre chose que des pauvres. Or l'année suivante, en nommant un autre syndic, on spécifie que « il luy sera permis de faire toutes les fonctions aprouvant comme nous aprouvons dors et deja tout ce qui sera fait par luy au seujet de toutes les affairez qui peuvent regarder nostre comunauté sans que nous puissions y contrevenir, pour quelque cauze ny pretexte que ce soit, au contraire le sutenir en tout et partout dans toutes les fonctions de son dit employ... » On lui confiait en somme la garde des intérêts de la communauté[1].

(A suivre.) GEORGES CIROT.

1. Nos 8 et 9.

LES LIMITES DU VALENCIEN

Le travail récemment publié sur cet important sujet par M. Hadwiger est excellent[1]. Il ne nous donne pas seulement une limite précise du domaine valencien, mais il nous fournit encore, sur un certain nombre de particularités linguistiques de cette variété du catalan, des renseignements précieux qu'on ne trouverait dans aucun ouvrage antérieur. L'auteur a visité les uns après les autres les villages de la frontière et il nous indique quelle est la langue parlée en chacun d'eux. Au sud, Santa Pola, Elche, Clevillente, Novelda, Pinoso, Monovar, Petrell, Biar, Campo de Mirra, Cañada et Fuente de la Higuera sont valenciens, tandis que Aspe, Monforte, Elda, Sax et Villena sont castillans. M. Hadwiger triomphe un peu facilement en constatant qu'ici, la limite approximative indiquée par M. Alf. Morel-Fatio dans la première édition du Grundriss de Gröber ne correspond pas exactement à la limite réelle. Ce qu'avait dit M. Morel-Fatio s'écarte en somme fort peu de la vérité, et M. Hadwiger n'est pas en droit d'exiger qu'on ait prévu, en 1888, les résultats de son enquête[2].

Le jeune philologue viennois ne s'est pas borné, au sud, à traverser les villages de la frontière, il semble avoir exploré à peu près toute la région. Les exemples d'harmonie vocalique qu'il a relevés dans la province d'Alicante et dans une partie de la province de Valence, sont particulièrement intéressants. Nous savions déjà qu'en bien des endroits de cette

1. *Sprachgrenzen und Grenzmundarten des Valencianischen* dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXIX, cahier 6.

2. M. Morel-Fatio avait indiqué comme limite le Segura (*die jetztige Grenze bildet ungefähr die Segura, die etwas nördlich von Murcia in das Mittelländische Meer fällt*, I[1], p. 669). M. Hadwiger préfère avec raison le Vinalapó, qui court un peu plus au nord, en passant par Elche. Il faut remarquer toutefois que vers l'ouest, la limite, telle que la donne M. Hadwiger, passe bien au sud du Vinalapó et que Pinoso, l'un des villages où l'on parle encore valencien, est situé sur une rivière dont les eaux vont se jeter dans le Segura.

contrée, *a* final atone était représenté par un *o*. A Onteniente, Concentaina et Almudaina, au lieu de *escola, cosa, casa, chica, duga*, on entend *ascɔlɔ, cɔsɔ, casɔ, chicɔ, dugɔ* (ɔ = o ouvert). Parfois, la valeur de cet *o* est légèrement altérée et l'on pouvait croire qu'il s'agissait ici d'un obscurcissement de l'*a* final atone, rappelant celui que l'on observe à Barcelone, mais M. Hadwiger prouve qu'il n'en est rien. Il observe qu'à Bocairente, par exemple, à côté de *casa, terra, chica, venga*, on dit *rɔdɔ, cɔsɔ, cɔgɔ*, au lieu de *rɔda, cɔsa, cɔga* (subj. pr. de *coure*), c'est-à-dire que l'*o* ouvert ne vient se substituer à l'*a* final que dans le cas où la voyelle tonique est elle-même un *o* ouvert. Cp. *ona* (lat. UNDA) qui conserve son *a* parce que la voyelle tonique est un *o* fermé. C'est d'après l'analogie de *rɔdɔ, cɔsɔ* qu'ailleurs on s'est mis à dire *casɔ, terrɔ, chicɔ*. A Relleu, au lieu de *tɛrra, mɛrla, mɛlsa*, on entend *tɛrrɛ, mɛrlɛ, mɛlsɛ*. C'est là un nouvel exemple d'harmonie vocalique : l'*a* final a été remplacé par un *e* ouvert, parce que la voyelle tonique était elle-même un *e* ouvert. Sur le modèle de mots semblables, tout *a* final atone a pu, dans certains endroits, céder la place à un *e* ouvert. C'est ce qui est arrivé à Alcoy, où l'on dit *casɛ, venguɛ, chiquɛ, rɔdɛ, cɔsɛ*, pour *casa, venga, chica, rɔda, cɔsa*. La même chose semble aussi se produire dans une région située tout à l'opposé de celle-ci, au nord du domaine valencien et dont il sera question plus loin.

A l'ouest, M. Hadwiger établit que la frontière linguistique ne coïncide pas toujours avec la frontière actuelle de la province de Valence. Il eût été à souhaiter qu'une carte fût jointe au texte pour permettre au lecteur de se retrouver dans la nomenclature des lieux, dont quelques-uns ne figurent pas sur les cartes les plus détaillées. Cette lacune sera prochainement comblée au Congrès de la langue catalane qui doit avoir lieu à Barcelone, au mois d'octobre, car les organisateurs se proposent, m'écrit Mossen Alcover, de publier une carte des pays catalans. Dans cette entreprise, le travail qui nous occupe sera pour eux l'un des meilleurs guides.

Nous voyons que le valencien aurait, au nord-ouest, envahi une partie assez considérable de l'Aragon. D'après M. Hadwiger,

il serait parlé à Torre de Arcas, Peñaroya, Aguaviva, Cerollera, Monroyo, Fuentespalda, Cañada et Rafeles, villages qui sont tous en territoire aragonais. C'est peut-être attribuer au valencien plus qu'il ne lui revient. Il faut en tout cas retenir que dans ces villages, on parle une langue qui semble être un mélange de catalan et d'espagnol. On entend, notamment à Aguaviva, *cinch, cep*, au lieu du catalan *sinch, sep* ou de l'espagnol *cinco, cepo*. On dit *fiɛrro, tiɛrra*, et aussi *mial, sial*, au lieu de *miɛl, siɛl*. Cp. encore *viala* pour *viɛla*, alors que l'espagnol *vela* ne présente pas de diphtongaison. M. Hadwiger pense que *fiɛrro* a emprunté sa diphtongue au castillan et son *e* ouvert au valencien. Je croirais plus volontiers que *fiɛrro* n'est autre chose qu'un mot aragonais qui a subsisté dans le parler d'Aguaviva, à côté des mots catalans qui peuvent y avoir été introduits. Et, en effet, dans quelques villages des Pyrénées aragonaises, où il ne peut être question d'influence catalane, la diphtongue a suivi le même développement qu'à Aguaviva. On dit à Sercué [1], par exemple, *bian, piadra, tiada, cadiara*, au lieu de *bien, piedra, tieda* (cast. *tea*), *cadiera* (cast. *cadira*). Mais à Sercué, la diphtongue *ue* suit un développement parallèle, et l'on a *puarta*, à la place de *puerta*, tandis qu'à Aguaviva, nous avons *porta*, avec un *o* fermé, dont M. Hadwiger donne une explication assez confuse [2]. Ne serait-il pas étonnant que dans le village même où l'*e* se diphtongue en *iɛ (ia)*, l'*o* fût traité d'une façon toute différente, en passant simplement de *o* ouvert à *o* fermé? Il semble bien qu'ici nous soyons dupes des apparences et qu'il faille supposer à Aguaviva des formes antérieures *puɛrta, puarta*, d'où peut sortir *porta*, assez régulièrement. Cp. *cuatre* (*cotre*), *igual* (*igol*), *cualcú* (*colcú*), *guanyar* (*gonyar*), Grundriss de Gröber I[2], p. 852. Ne quittons pas Aguaviva sans dire que des mots comme *onze, catorze, quinze, colze* y sont devenus *onde, calorde, quinde, colde* et que dans *dodze, tredze, sedze*, le *z* n'a pas, comme en catalan, la valeur d'un *s*

1. On y va de Gavarnie par la Brèche de Roland.

2. « Das Spanishe hat kein ɔ, das Valencianishe aber kein *ue*; infolge der Angewöhnung des Kastilishen *o* hat Aguaviva Seine offenen *o* zu geschlossenen *o* erhöht » (p. 719).

sonore, mais celle de la *zeta* espagnole, accompagnée d'un murmure vocalique.

Au nord, vers la Catalogne, il était aisé de prévoir qu'on ne pourrait trouver une ligne bien nette de démarcation entre le valencien et le catalan. Cependant, c'est dans la région de Tarragone, de Reus, de Montblanch, de Falset et de Mora de Ebro que commencent à apparaître les caractères essentiels qui distinguent le catalan du valencien et l'on peut dire qu'en venant de Valence, Reus est la première ville catalane que l'on rencontre. L'*e* provenant de ē, ĭ du latin est un *e* fermé en valencien : *creu* (crēdit), *moneda* (monēta), *negre* (nĭgrum), *vert* (vĭridem). C'est à Tarragone, Reus et Montblanch que nous le voyons se changer en *e* ouvert : *crɛu, monɛda, nɛgre, vɛrt,* et il conserve cette valeur jusqu'aux Pyrénées. Cp. encore *venem* et *cantem* devenant *venɛm* et *cantɛm.* C'est également à Tarragone, Reus et Montblanch que l'*a* protonique commence à s'obscurcir en *œ*. Les formes verbales *cantu* et *cantéssim*, au lieu de *canto, cantéssem,* font leur apparition à Reus. Ici encore, *guatlla* se prononce *guall-lla*, tandis qu'un peu plus au sud, ont dit *gual-la*. Quant au subj. pr. *canti*, pour *cante,* on le relève déjà à Falset et à Mora de Ebro.

Au sud de Reus et de Tarragone, il existe une zone assez étendue dont la langue est considérée par M. Hadwiger comme formant transition entre le valencien et le catalan. Parmi les particularités qui méritent le plus d'y être remarquées, il faut d'abord signaler le traitement de l'*a* final atone : au lieu de *dona, poma, abella, agulla,* on entend *donɛ, pomɛ, abellɛ, agullɛ,* à Vinaroz, La Jana, Trahiguera, Chert, San Mateo, Ulldecona, Gandesa, Mora de Ebro et Falset. C'est le même phénomène que nous avons vu se produire bien plus au sud, à Alcoy, et l'on doit sans doute l'expliquer de la même façon. A partir de Tortosa, on commence à prononcer *donœ, pomœ,* mais cet *œ* final est une voyelle à peine obscurcie et ce n'est qu'à Tarragone qu'il prend exactement la même valeur qu'à Barcelone. Quant à l'*e* final de mots tels que *pare, mare, home,* il se maintient partout très pur et n'aboutit pas à *œ* avant Reus, où, à la finale, on prononce *parœ*, comme *cantavœ*.

Ce qui distingue encore la zone de transition où nous nous trouvons, c'est la grande variété des formes de la conjugaison. La 1re p. sg. du présent de l'indicatif, qui est ordinairement *cante* en valencien, devient *canto* à Alcalá de Chisvert et à Albocacer. C'est *canto* qui est la forme de l'embouchure et des rives de l'Ebre et on la retrouve encore en Catalogne dans toute la province de Lérida. Le subjonctif présent normal : *cante, cantes, cante, cantem, canteu, canten* est conservé à Benicarló Vinaroz, Tortosa et Morella. A Alcalá de Chisvert, les formes du présent de l'indicatif et du subjonctif se sont confondues : *canto, cantes, cante, cantem, canteu, canten.* Ailleurs, il semble au contraire que la langue se soit efforcée de les maintenir bien distinctes. A La Jana, par exemple, on conjugue au subjonctif présent : *canto, cantos, canto, cantem, canteu, canton.* C'est là une forme de subjonctif qui n'est pas rare non plus dans la province de Lérida. La première et la deuxième personne du pluriel, *cantem* et *canteu,* restent communes à l'indicatif et au subjonctif. Pour éviter cet inconvénient, il existe presque partout la tendance, dans cette partie septentrionale du domaine valencien, à remplacer, dans ces deux cas, les formes du présent du subjonctif par les formes correspondantes de l'imparfait du subjonctif. La substitution s'est faite peu à peu et il est possible, dans les différents villages, d'en suivre le progrès. On la trouve dans tous les verbes à Peñíscola, Ulldecona, Chert, et Gandesa. On conjugue par exemple à Peñíscola et à Chert : *canto, cantos, canto, cantéssem, cantésseu, canton.*

Au subjonctif des verbes de la 1re conj., la 1re p. sg. est parfois caractérisée par un *a.* On dit à Aguaviva *canta,* au lieu de *cante.* Une variante phonétique de la même forme existe à Gandesa, où *cantɛ* est l'équivalent de *canta,* puisqu'ici, tout *a* final aboutit à *e* ouvert. C'est également un ɛ = *a* qui distingue à Gandesa la 1re p. sg. de l'imparfait du subj. Cp. *cantessɛ, venguessɛ,* c'est-à-dire *cantessa, venguessa,* au lieu de *cantéss, venguéss.* M. Hadwiger n'appelle pas l'attention du lecteur sur ces formes d'imparfait du subjonctif dont on trouve aussi des exemples dans les Pyrénées d'Aragon, sur la frontière de la

Catalogne[1]. Il ne songe pas non plus à montrer le désaccord qui existe, dans la zone où *a* post-tonique aboutit à ɛ, entre les finales des substantifs et celles des verbes, qui ont ordinairement un *e* fermé, alors qu'on s'attendrait à un *e* ouvert. On dit, presque partout, à la 3ᵉ p. sg. de l'ind. pr. *cante* = *canta*, à la 2ᵉ p. *cantes* = *cantas*. Cp. encore *vengue* = *venga* à Vinaroz, *venguere* = *venguera* et *cantave* = *cantava* à San Mateo. On ne trouve l'*e* ouvert normal qu'à Chert, Gandesa, Mora de Ebro et Falset.

Des formes telles que *cantass* (cast. *cantase*) à Alcalà de Chisvert, *vengam* (cast. *vengamos*) à Tortosa, *cantam* (cast. *cantamos*) à Gandesa, Mora de Ebro et Falset, paraissent bien nous avoir conservé, comme en castillan, l'*a* du latin. M. Hadwiger hésite un peu à se ranger à cet avis. Cependant, l'*a* primitif a été conservé en bien d'autres régions, aux Baléares notamment, et dans plusieurs vallées des Pyrénées de Lérida. Pour finir cette revue de la conjugaison, citons encore quelques-unes des variantes relevées par M. Hadwiger pour une même forme : on dit au subj. présent : *pœtzixi* à Reus, *patixi* à Mora de Ebro et à Falset, *patixcœ* à Tortosa, *patixque* à Vinaroz, *patixca* à Alcalá de Chisvert, *pátigue* à La Jana. A l'imp. du subj. on dit *patíss* à Mora de Ebro et à Falset, *patixquéss* à Peñíscola et à Benicarló, *patixguéss* à Alcalá de Chisvert (avec un *x* sonore = ž) et enfin *patiguéss* à Chert et à La Jana. Les variantes fournies par le parler d'un même village, celui de Trahiguera, sont presque déconcertantes. L'espagnol *quepo* serait rendu par *cap, cúbech. cabo, cáboch;* à *quepa* correspondrait *cábiguech* et *cábgüech,* et on dirait à l'imp. de l'ind. *cabíe, cabíech, cabío, cabíoch.* Pour rendre l'esp. *salgamos*, on trouverait, sinon à Trahiguera, du moins dans les environs : *ixíssem, eixquíssem, eixquíxquem, ixquéssem.*

On voit combien d'informations nouvelles sont données par M. Hadwiger sur le valencien, dont on ne pouvait jusqu'à présent facilement aborder l'étude. On n'avait, pour le faire,

1. A Benasque, qui est encore en Aragon, mais qui, au point de vue linguistique, peut être considéré comme la première vallée catalane. On dit au prés. et à l'imp. du subj. à la 1ʳᵉ p. *troba* et *trobassa*, en regard de *trobe*; *trobasse* à la 3ᵉ.

que la grammaire et quelques articles de M. Nébot y Pérez, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Valence. M. Hadwiger nous promet une monographie sur le parler de Bocairente, petite ville située dans les montagnes, au sud de Játiva. On serait heureux aussi d'avoir plus de détails sur l'*algarabia* que parleraient à Enguera les vieillards et les gens de la campagne. On relève dans cette localité, qui se trouve également dans la région de Játiva, des mots comme *exo, fuen*, qui sembleraient aragonais. M. Hadwiger voit en eux le résultat d'un mélange entre le castillan et le valencien : *fuen* = *fon* + *fuente* et *exo* = *axo* + *eso*. Notre auteur annonce, en outre, qu'il publiera un travail sur l'harmonie vocalique. A ces études fragmentaires, nous préférerions, pour l'ensemble du domaine valencien, un travail définitif qu'il est, mieux que personne, en état d'entreprendre. Si les notes, prises au cours de son premier voyage, ne sont pas suffisantes, on aimerait qu'il se décidât à en faire un second. Il se plaint, il est vrai, de la lenteur des diligences, de la nourriture qui ne serait pas bonne et des lits qui seraient encore plus mauvais. Ce sont là, après tout, de légers inconvénients : il faut bien se résigner aux quelques sacrifices exigés par la science à laquelle on veut apporter sa contribution ; puis, il n'est pas mauvais d'avoir en sa jeunesse beaucoup vu, afin d'avoir plus tard beaucoup à raconter.

J. SAROÏHANDY.

Versailles, 1906.

BIBLIOGRAPHIE

José Ramón Mélida, *Las esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de Autenticidad.* (Tiré à part de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.*) Madrid, 1906.

Notre correspondant, M. José Ramón Mélida, avant d'être Conservateur du Musée de reproductions artistiques de Madrid, qui a pris, grâce à lui, un développement tout à fait notable, eut pendant plusieurs années la charge de la section première du Musée archéologique national. Cette section renferme les monuments de l'art ibérique, et en particulier les sculptures du *Cerro de los Santos.*

Il rentrait dans les attributions de M. Mélida de faire à son tour une enquête sur l'authenticité de cette collection célèbre, où, comme l'a établi catégoriquement en principe notre collaborateur Arthur Engel, un ingénieux horloger d'Yecla, Vincent Amat, mêla des productions de son ciseau barbare à des statues et des fragments non suspects.

D'honorables scrupules empêchèrent longtemps M. Mélida de publier les résultats de ses recherches dans les archives du Musée, et des observations qu'une longue familiarité avec les œuvres discutées n'avaient pu manquer de lui suggérer. Mais il pouvait maintenant s'exprimer avec toute liberté, et il vient de rassembler en un élégant volume, agrémenté de planches et de figures dans le texte, les articles qu'il a donnés depuis deux ans sur la sculpture du *Cerro* dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.*

Cette lecture est d'un vif intérêt, et je regrette sincèrement pour ma part que le travail de M. Mélida n'ait pas paru avant que j'aie étudié moi-même les statues du Cerro dans mon *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive.*

A vrai dire, les préoccupations de M. Mélida et les miennes n'étaient pas identiques. J'avais certainement à m'efforcer de discerner les œuvres fausses des autres; mais, comme je voulais surtout faire une étude critique et artistique des sculptures, je ne devais que me préserver avant tout de ne pas faire état des pièces manifestement fausses et me défier des pièces douteuses. C'est, je crois, ce que j'ai fait. M. Mélida, au contraire, qui n'a certes pas mis de côté la question d'art, et fait sans cesse montre d'une critique très avisée, a voulu sur-

tout dresser l'état civil des œuvres entrées au Musée de Madrid, écrire leur histoire, faire valoir les raisons de toute espèce qu'il a de dire celles-ci antiques et celles-là modernes, de faire dans la collection deux parts, celle des sculpteurs ibériques et celle du sculpteur d'Yecla, afin que le jugement esthétique n'ait plus autant de raisons de s'égarer. En somme, comme le titre même de son ouvrage l'indique avec franchise, M. Mélida a repris sur un plan plus vaste, ayant à sa disposition des documents plus complets et plus facilement accessibles à lui qu'à tout autre, l'enquête qu'avait si habilement conduite, il y a plus de quinze ans, M. Arthur Engel.

Il y a dans le livre que je signale avec beaucoup d'insistance une bibliographie analytique très complète des travaux relatifs au Cerro, avec des faits et des témoignages qui sont inédits et de haute importance. De tout cela jaillit une forte lumière dont l'éclat rayonnera heureusement sur ce chapitre si fâcheusement obscur de l'histoire de l'art dans l'Espagne primitive. M. Mélida a droit, une fois de plus, à tous les compliments, à tous les mercis de ceux qu'émeuvent les mystères de sa captivante patrie.

Est-ce à dire que partout sont dissipées les ténèbres? que le classement établi par M. Mélida des sculptures vraies et des fausses doit être définitivement accepté? M. Mélida a fort justement remarqué lui-même que le style des œuvres du Cerro, trop souvent étrange et bizarre, que l'exécution, trop souvent naïve et barbare, rendaient l'imitation facile; que le plagiaire avait beau jeu à faire un sort à ses élucubrations, aux moins délirantes d'entre elles en tout cas. Or, voilà le fait constaté qui parfois arrête la condamnation sur les lèvres du critique. Il reste assez d'ombre aussi dans les documents et les témoignages pour que, même après le livre de M. Mélida, un seul critérium soit dans bien des cas applicable, celui du goût et de l'instinct, et l'on sait combien ce critérium, étant personnel, est incertain.

Je ne veux pas entreprendre ici des discussions qui, je le crains, n'amèneraient aucun résultat; mais il faut bien que je dise que je ne suis pas toujours convaincu par les arguments de M. Mélida, et que l'accord n'est pas absolument complet entre nous. Nombre de figures, M. Mélida et moi nous les jugeons de même, sans nous être entendus à l'avance, et je suis heureux de constater cette conformité d'appréciation. Il en est d'autres que j'ai cru sans hésitation pouvoir déclarer fausses et qu'il croit légitimes, par exemple un monstre grotesque et hideux, à longues oreilles pointues, auquel je ne trouve rien, mais absolument rien, du style des œuvres non douteuses. Je continue, les raisons de M. Mélida n'étant pas catégoriques, à la chasser ignominieusement. J'en dis autant pour le cadran solaire, dont M. Mélida admet seulement que les inscriptions sont de la main d'Amat : « La forma y exacta disposición para su objeto, sabiamente comprobado

por D. Eduardo Saavedra, no deja lugar á duda en cuanto á su autenticidad, » dit l'auteur. Mais n'a-t-il pas un peu trop confiance en l'estimable savant dont il invoque l'autorité, et oublie-t-il qu'Amat était horloger?

D'autre part, et ceci est plus grave, M. Mélida excommunie trente-six statues de femmes ou d'hommes, et de plus quarante-deux statues de style pseudo-égyptien et objets divers. Sur ce dernier lot, il est impossible de ne pas lui donner absolument raison. Mais dans le premier figurent la très grande majorité des figures complètes, et parmi elles les statues de femmes ayant la poitrine chargée de symboles divers, au sujet desquelles j'ai exprimé des doutes, tout en pensant qu'on pourrait les défendre par de bons arguments, et toutes celles dont les mitres et les vêtements sont distincts de ceux des statues absolument certaines. Je ne puis passer ici toutes ces pièces en revue et reviser leur procès. Mais il me semble que M. Mélida s'est peut-être montré un peu trop prudent; il a frappé à bras raccourci, et abattu peut-être trop de têtes. N'a-t-il pas cédé à une sorte d'affolement qui paraît avoir saisi les conservateurs de musées depuis l'aventure retentissante de la tiare? Il me semble difficile qu'Amat, dont les statues de style égyptien nous révèlent suffisamment la mentalité et le talent de statuaire, ait été capable de façonner les femmes aux symboles astronomiques, tout inférieures qu'elles soient à la grande statue authentique. Comment, sans être dénoncé aux divers archéologues qui furent en affaires avec lui, sans se trahir lui-même, étant très fier de son adresse, aurait-il pu se livrer à une fabrication aussi active? L'aspect seul des statues neuves, qu'il n'aurait pas eu le temps matériel de vieillir artificiellement, à supposer qu'il connût un procédé pour cela, aurait, d'ailleurs, mis en éveil les acquéreurs (les statues et objets certainement faux ont une couleur et une patine très reconnaissables). Enfin, le prix modeste qu'il demandait de toutes les sculptures, des siennes comme des autres, les cadeaux qu'il faisait libéralement de telle ou telle figure importante tout au moins par sa taille, ce sont là des traits qui ne cadrent guère avec la psychologie ordinaire des mystificateurs.

En ce qui concerne les statues authentiques, M. Mélida reste ferme dans son opinion que la plus belle est déjà une œuvre de décadence, postérieure au buste d'Elche, et qu'en général toute la sculpture du Cerro de los Santos nous présente un état dégénéré de l'art ibérique. On sait que tel n'est pas mon avis ni celui d'archéologues autorisés; les caractères archaïques de cette œuvre et de certaines têtes importantes continuent à me frapper avant tous les autres. Mais là encore, jusqu'à nouvel ordre, c'est affaire de goût personnel, et la discussion reste ouverte.

C'est là, je l'ai dit, une question accessoire dans le livre de M. Mélida.

L'essentiel est que voici bien une des plus intéressantes contributions qui ait été portée depuis longtemps à l'archéologie espagnole. C'est un exposé clair, sobre et complet, vraiment scientifique, d'une question dont l'importance est capitale. Si le problème n'est pas résolu absolument, c'est peut-être bien qu'il ne peut plus l'être. Je ne puis que louer M. Mélida de son effort, de la lucidité et de l'impartialité de son étude. Mais, je le répète, je l'aurais voulu moins défiant. Pouvons-nous oublier que l'Espagne est la terre des surprises, que le sol en est presque vierge, et qu'après tout la grande statue du Cerro est aussi étrange dans son genre que la statue qui porte la lune et le soleil sur la poitrine ; que le goût de ces artistes primitifs avait toutes les audaces outrancières, qu'il allait du laid au beau avec aisance, de tel horrible petit magot de bronze au merveilleux buste d'Elche, du grossier *torques* banal de fer ou de bronze au délicieux frontal d'or de Jálea, ce joyau trouvé d'hier, dont M. Mélida a eu l'heureuse idée de donner l'image à la fin de son livre, en l'accompagnant d'une fine étude?

Pierre PARIS.

Dom H. Leclercq, *L'Espagne chrétienne (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique)*. Paris, V. Lecoffre, 1906; 1 vol. in-12 de xxxv-396 pages, avec une carte.

Après l'*Afrique chrétienne*, le savant bénédictin de Farnborough nous apporte un travail analogue qui concerne la région la plus voisine, l'Espagne. Je souhaite personnellement que l'éditeur entreprenne de semblables monographies sur les différentes provinces de l'Empire romain. Cette méthode géographique a toutes mes préférences, pour l'histoire de l'Église comme pour l'histoire profane [1]. On pourrait presque dire que les deux se confondent en Espagne durant une notable partie de l'époque comprise dans les limites où l'auteur s'est tenu : des origines à la conquête arabe. Son précieux appendice chronologique ne consacre que quelques lignes aux trois premiers siècles de notre ère. Une mission *probable* de saint Paul, les missions *possibles* de quelques évêques, deux apostasies retentissantes sous Dèce, le martyre de Fructueux peu après, voilà tout ce qui émerge de cette longue et confuse période. Celle qui suit est beaucoup mieux connue; l'archéologie figurée n'y concourt pas, hormis les monnaies; en revanche, on a le secours de nombreux documents écrits, qui comprennent notamment les procès-verbaux inintelligents, mais précis, des annalistes et l'abondante littérature synodale. Telles quelles, ces

1. Elle est justifiée ici par des réflexions excellentes sur le caractère des habitants (p. xiv sq.) et sur la nature physique du sol (p. 42 sq.).

sources sont suffisantes pour établir avec sûreté les grandes lignes du sujet.

Les églises d'Espagne ne commencent à avoir un rôle un peu accusé dans l'histoire du christianisme qu'avec Osius de Cordoue, dont on observe l'influence prépondérante dans les grands conciles, tenus même bien loin de sa patrie, comme à Nicée et à Sardique; le poète Prudence, presque seul parmi les Espagnols, est à compter parmi les hommes de talent dont l'histoire des littératures chrétiennes a retenu les noms. Après lui, c'est le théologien Priscillien qui passe au premier plan; dom Leclercq consacre tous les développements qui conviennent à cet hérétique, dont l'hétérodoxie reste encore enveloppée de quelque mystère. Je me borne à signaler les conclusions auxquelles l'auteur aboutit : Priscillien montrait une confiance excessive dans certains livres tenus pour apocryphes; ses adversaires haïssaient en lui le raisonneur, le dialecticien, — et comme tel, en effet, c'est une exception parmi les Espagnols; — enfin, il représentait l'esprit monastique austère, ascétique, en face d'une hiérarchie qu'il jugeait trop mêlée au monde. A ce dernier titre, il fit école, mais les rangs de ses disciples étaient déjà fort éclaircis quand l'Espagne chrétienne se trouva menacée par un plus grave danger, les invasions. Nombre de Barbares, surtout les Vandales, parcourent dès lors le pays par bandes, brûlant et pillant, et réservant leurs cruautés les plus atroces au clergé catholique. Les Visigoths leur succèdent, essaient de faire périr le culte par l'extinction graduelle de la hiérarchie.

Mais bientôt ils se convertirent et fusionnèrent peu à peu avec l'élément hispano-romain, au point de ne plus former avec lui qu'un seul peuple quand commença l'invasion arabe. Pendant trois siècles environ, les églises et l'État furent, en Espagne, intimement unis; ce sont principalement les synodes qui légifient, même en matière civile; ceux de Tolède finissent par se réunir avec régularité et constituent une sorte de parlement dont la monarchie visigothique s'accommode. Toute cette histoire n'offre que deux aspects: d'une part, les brutalités de l'invasion, les pillages qui s'ensuivent, les querelles dynastiques; de l'autre, la monotone, l'inépuisable série des décrets canoniques réglementant sans relâche les mêmes objets, ne cessant de flétrir et de condamner les mêmes vices, les mêmes relâchements. Histoire très négligée des modernes, parce qu'elle est sans relief et sans grandeur, n'évoque guère que des noms barbares et inconnus, indignes de la notoriété; bref, comme dit l'auteur, histoire d'une médiocrité.

Il était nécessaire pourtant de l'écrire, et cette mission revenait de droit à un religieux, versé dans la littérature ecclésiastique et parfaitement dédaigneux du succès personnel. Dom Leclercq en a assumé la tâche; il y a apporté ses qualités ordinaires : documentation con-

sciencieuse [1], style précis, alerte et animé [2], sincérité parfaite, au-dessus de tout esprit de parti. Il ne voile rien des turpitudes de cette société espagnole, des traces de barbarie qui s'y manifestent encore [3]. Il note sans détour qu'en Espagne comme ailleurs a sévi la manie des *Vies des Saints* (p. 9); blâme hardiment les mesures d'exceptions prises contre les Juifs (p. 344); signale avec une clairvoyante franchise les défauts du code visigothique (p. 331) : « C'est visiblement l'ouvrage des gens d'église; il a les vices et les mérites de leur esprit, » et il reconnaît la faiblesse de cette monarchie, qui reposait sur le fondement tout artificiel des synodes de Tolède (p. 346). J'arrête là ces citations; pour montrer que dom Leclercq n'a pas les préjugés de sa robe, point n'est besoin d'avoir l'air de le « laïciser ». Son robuste franc-parler fera peut-être dire en Espagne quelque chose comme ce qu'écrivait jadis un savant de ce pays : *Es curioso notar como escriben algunos franceses de las cosas de España.* Chez nous, on jugera qu'il a fait œuvre érudite et critique, autant que désintéressée.

VICTOR CHAPOT.

El Castillo de Loarre y el Alcázar de Segovia. Capitulos de un libro inédito por Isidro Gil. Burgos, Hijos de Rodríguez, 1905; 78 pages in-f°, 21 gravures et 3 plans.

Ces deux monographies, couronnées dans des concours, mais plus particulièrement celle consacrée au château de Loarre, moins connu,

1. Voir le chapitre des sources, terminé par une copieuse bibliographie méthodique.
2. Notamment dans l'introduction; quelquefois, il est vrai, un peu négligé, comme la correction typographique. « *On* ne sait comment faire pour ne pas excuser cette race qu'*on* prend à tâche de pousser aux derniers excès » (p. XXXIV). « Quant à Rodrigue, comme *on* ne le trouva point, *on* ignore ce qu'il est devenu » (p. 369). Dom Leclercq semble hésiter entre diverses orthographes : Reccarède (p. 9) et Recarède (p. 14); Libère et Liberius (dans la même p. 252); Datianus (p. 84) et Dacianus (p. 89). Noms d'auteurs à corriger : *Wattembach* (p. 19), *Zangmeister* (p. 20), *Gelser* (p. 97). P. 273 : deux appels de notes auxquels rien ne répond. Pléonasmes : « Il n'est pas non plus le sujet de personne » (p. XXIX); « les Ibères n'ont pas su, à aucune époque... « (p. 43). Des formes comme celle-ci : « Le moyen-âge est moins original *qu'on l'a* pensé » (p. XXXIII), sont-elles bien une affectation d'archaïsme, un retour voulu à l'ancienne langue *poétique*? J'ai noté, p. 276, une phrase inachevée, et, p. 258, ceci : « Si l'alliance n'engageait pas... et qu'elle ne faisait... ». Je cite ces vétilles pour montrer combien ma lecture fut attentive; l'excuse de l'auteur est dans l'étendue et la rapidité de sa production, plus précieuses sans doute qu'un surcroît de rigueur dans la forme. Pour finir, une chicane sur le fond : « Gontran de Bourgogne envoya une armée de 60,000 hommes, dit-on, dans la Gaule gothique, où elle fut taillée en pièces par une embuscade de 300 Visigoths » (p. 286). A propos de cette relation, un léger doute ne méritait-il pas d'être exprimé?
3. En vertu d'un canon conciliaire, les conspirateurs contre le roi sont condamnés à mort, mais, dans des cas très rares, on se borne à leur crever les yeux (p. 333) — et je rappelle que c'est une législation cléricale. — En 589 encore, l'esclavage fleurit. Canon 5 du IIIe Concile de Tolède : « Quiconque garde dans sa maison des femmes qui ne lui sont pas parentes sera puni à cause des soupçons qu'il fait naître, et ces femmes seront *vendues par l'évêque*, qui en donnera le prix aux pauvres » (p. 282).

sont de nature à intéresser les archéologues, les artistes et les touristes. Le château fort de Loarre est situé sur une montagne près du village de ce nom. Pour s'y rendre, il faut descendre à la station de Ayerbe, sur la ligne de Huesca à Jaca. De là on gagne, en une heure environ, les ruines superbes de la forteresse, élevée en 1065 par le roi d'Aragon Sancho Ramírez. Telle est du moins la date que M. Gil a lue sur une inscription, et qui est d'ailleurs conforme à ce que l'on sait d'autre part des origines du château. L'étude est illustrée de charmants dessins et croquis de M. Gil lui-même, bien connu déjà par sa collaboration artistique à différents volumes de *España y sus monumentos*. Ils donnent grande envie de connaître ce curieux et pittoresque monument de l'art roman, dont l'auteur résume l'histoire avec précision. Sa monographie sera, à tous les points de vue, le meilleur guide des touristes qu'une intelligente curiosité attirera dans cette région bien digne d'être plus connue qu'elle ne l'est, et qui offre tant de surprises au voyageur.

E. M.

L'Occupation Allemande du Vénézuéla au XVI[e] *siècle. Période dite des Welser (1528-1556)*, par **Jules Humbert**, professeur agrégé, Docteur ès Lettres, Bordeaux, Feret et fils, et Paris, Albert Fontemoing, 1905 (1 vol. in-8°, pp. x et 87).

Les Origines Vénézuéliennes — Essai sur la Colonisation Espagnole au Vénézuéla, par le même. — Mêmes éditeurs, 1905 (1 vol. in-8°, pp. xx et 337). (Fascicule XI de la Bibliothèque des Universités du Midi.)

Les deux volumes de M. Humbert racontent bien des choses intéressantes qu'on ignore généralement en France; examinons-les séparément.

Dans le premier, l'*Occupation Allemande du Vénézuéla au* XVI[e] *siècle (1528-1556)*, nous remarquons que les ouvrages allemands les plus récents ne sont pas cités. Ainsi, M. Humbert énumère les travaux préparatoires insérés par M. Häbler dans des publications périodiques, mais il n'inscrit pas dans sa Bibliographie le gros volume (*Die überseeischen Unternehmungen der Welser*, Leipzig, 1903) où l'historien allemand a consigné les résultats définitifs de ses recherches. Le lecteur désireux de se faire une idée de l'activité commerciale et financière de la maison Welser, à qui pendant un quart de siècle fut concédé le gouvernement de la nouvelle colonie, est renvoyé à une communication présentée en 1853 à l'*Académie des Sciences* de Vienne, alors que le remarquable ouvrage de M. Ehrenberg sur la haute finance de l'époque (*Das Zeitalter der Fugger*, 2 vol., 1896) est passé sous silence. Cependant, comme M. Häbler et comme M. Humbert lui-

même, celui-ci reconnaît que, malgré leur nationalité, les Welser agissaient en vertu d'une charte obtenue de la Couronne d'Espagne et qu'au fond leur entreprise a été une entreprise espagnole dirigée à la vérité par des étrangers disposant de leurs propres capitaux. M. Humbert se tait également sur la part importante prise depuis le début du XVIe siècle par les maisons d'Augsbourg et par les Welser en particulier dans l'équipement des expéditions vers l'Inde et les Moluques et sur leurs comptoirs en Espagne, ainsi que sur les services financiers qu'ils avaient rendus à Charles-Quint; insuffisamment éclairés, nous ne nous expliquons pas l'origine des pouvoirs étendus qui leur ont été confiés.

Tels sont les deux ou trois critiques que nous avons à formuler. Pour le reste, nous constatons que l'aperçu clair et rapide de l'auteur français arrive aux mêmes conclusions que l'ouvrage plus massif de son prédécesseur allemand : comme dans toutes les entreprises de colonisation, nous rencontrons des administrateurs intelligents et humains à côté de véritables forbans; nous assistons à des jalousies qui dégénèrent en luttes à main armée et même en assassinats; nous voyons les indigènes le plus souvent pressurés et maltraités avec une férocité inexorable. Enfin, tous les deux s'accordent à admettre l'équité de la sentence finale rendue après dix ans de procès par le Conseil des Indes et déclarant les Welser déchus de leurs droits et privilèges.

Pour son second ouvrage, celui sur la période purement espagnole de colonisation, M. Humbert n'a pas eu d'avant-coureurs lui frayant la voie, et presque tous ses matériaux sont empruntés à des sources américaines; il a d'autant plus de mérite d'en avoir tiré un livre aussi solide et aussi attrayant. Il y a encore quelques scènes de tuerie, comme celles qui accompagnèrent la révolte de Lope de Aguirre contre les autorités supérieures; nous apprenons encore de quelle manière déloyale et cruelle le gouverneur Ricardos réprima en 1751 le soulèvement dirigé par l'honnête et candide Leon contre la Compagnie Guipuzcoane investie du monopole du commerce avec la province de Caracas et les abus commis par ses agents. Néanmoins, nous ne sommes plus plongés que par intervalles dans une atmosphère de poudre et de sang; nous suivons le développement normal de Caracas, la nouvelle capitale; nous sommes introduits dans la société caraquenaise du XVIIe et du XVIIIe siècle. On y passait sa vie à manger, dormir, prier et se promener. Le respect rigide de la sieste aurait certainement été du goût du bon La Fontaine; seulement le digne homme aurait jugé que les exercices religieux et les prétentions du clergé y occupaient une place tout à fait démesurée.

E. CASTELOT.

Cancionero de la Academia de los Nocturnos de Valencia, estractado de sus actas originales por D. **Pedro Salvá** *y reimpreso con adiciones y notas de* **Francisco Martí Grajales**. — Valencia, imprenta de Francisco Vives y Mora, Hernán Cortés, 6. MCMV, in-18; 183 p. Tirada de 200 ejemplares.

L'idée d'imprimer le *Cancionero de los Nocturnos* ne paraît point appartenir aux fondateurs de cette institution. Il semble au contraire qu'ils aient pris leurs précautions contre les divulgations possibles, si du moins nous en jugeons par l'article VI des statuts, qui dispose, ainsi : « Item, ordenamos que se haya de elegir un secretario, el cual tenga obligacion de escrebir en el libro de la Academia todas las obras que en ella se hicieren, así en prosa como en verso, *las cuales se hayan de escribir en la casa donde se tiene la Academia y no en otra parte, porque no salga el libro de poder del señor Presidente.* » Au XVIIIe siècle, D. Francisco Cerdá y Rico résolut de choisir dans le *Cancionero* les morceaux les mieux venus et de les publier. Le 5 juillet 1779, il écrivait à D. Gregorio Mayans : « A nuestros Nocturnos procuraremos sacarlos a la luz del dia ; pero se necessita algun trabajo para elegir con pulso lo mejor »[1]. Cerdá s'appliqua avec zèle à poursuivre son dessein ; dans sa lettre du 30 août il déclare : « Veo que se podrá sacar de él (el *Cancionero*) un tomo curiosissimo i assi conforme lo vaya leyendo iré notando lo que merezca imprimirse disponiendolo por autores. » Est-ce sur le manuscrit même du *Cancionero* que Cerdá *notait* les pièces dignes d'être retenues ? Serait-ce à lui qu'il faut attribuer les indications signalées par Salvá et qui se trouvent en marge à plusieurs reprises : *deleatur en la impression, esto es bueno para imprimir,* etc. ? Une étude directe du manuscrit permettrait seule de répondre à cette question. Ce qui est certain, c'est que Cerdá renonça à l'entreprise et que le *Cancionero* resta entièrement inédit jusqu'au jour où Salvá, en 1869, lui consacra à la fois une description détaillée dans son *Catálogo* et une publication spéciale.

La description du *Catálogo,* qui s'étend sur vingt-six pages du tome premier, comprend d'abord un exposé historique de la fondation de l'*Academia de los Nocturnos*, puis quelques échantillons des poésies que renferme le *Cancionero ;* en règle générale, Salvá ne donne qu'une seule poésie des auteurs qui lui paraissent mériter d'être cités ; il ne fait exception que pour D. Bernardo Catalán, Tárrega, Gaspar Mercader et Guillem de Castro, qui, à des titres divers, obtiennent l'honneur

1. *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, año IX, num. 7, Julio 1905, p. 53. Sur ce projet de publication, cf. l'intéressante correspondance entre Mayans et Cerdá, actuellement en cours de publication dans la *Revista* précitée. M. Martí Grajales dans la réimpression du *Cancionero* a cité en note (p. 6 et 7) les passages essentiels de cette correspondance. Mais les deux textes ne s'accordent pas absolument dans la phrase citée ci-dessus : M. Martí écrit *procuraré*, la *Revista* imprime *procuraremos.*

d'avoir deux de leurs œuvres publiées. — La publication spécialement consacrée au *Cancionero* se fit en même temps que s'imprimait le *Catálogo*. Elle reproduit exactement l'exposé historique du *Catálogo*, sauf quelques lignes au début, et elle insère les mêmes poésies; mais celles-ci sont augmentées d'un supplément qui, d'après Salvá lui-même, équivaut au quart de l'ouvrage. Le tirage de cette publication se fit à un chiffre très restreint. Officiellement, il fut d'un exemplaire sur vélin (lequel est resté dans la famille de Salvá) et de vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de luxe. En réalité, il y eut sur papier de luxe au moins un exemplaire de supplément; il porte le n° 26 et se conserve dans l'admirable bibliothèque de D. José E. Serrano Morales. En outre, pour essayer les presses, on commença par tirer quelques épreuves sur papier vulgaire; conservées et réunies, ces épreuves ont servi à former trois ou quatre exemplaires non numérotés. En tout cas, le tirage ne fut pas de plus de trente ou trente et un exemplaires.

Il était donc nécessaire de mettre à la portée d'un plus grand nombre la publication de Salvá, et il faut remercier M. Martí Grajales de l'avoir entrepris. Il a jugé avec raison qu'il fallait avant tout reproduire le *Cancionero* de 1869, et il s'y est appliqué avec exactitude, se permettant à peine quelques changements de nulle importance, comme par exemple d'intervertir l'ordre dans lequel Salvá avait imprimé les trois poésies de D. Bernardo Catalán. Mais il a pensé qu'il devait en même temps enrichir le travail un peu pauvre de son prédécesseur, et il a fait porter cet enrichissement: 1° sur le nombre des poésies publiées; 2° sur la contribution apportée par Salvá à l'histoire des *Nocturnos*.

C'est un supplément de trente et une poésies que M. Martí Grajales a ajouté à la sélection de Salvá, et on en apercevrait plus aisément l'importance, si un signe conventionnel distinguait les pièces actuellement introduites de celles déjà comprises dans l'édition de 1869. Puisque rien ne signale au lecteur l'apport du nouvel éditeur, nous pensons rendre service en copiant ici une liste manuscrite dressée par M. Martí Grajales lui-même et qui indique les additions dues à son initiative :

De Tárrega : *Soneto al nacimiento de Cristo.* — *Soneto á una señora que lloraba...*

De Beneito : *Glosa, Saqué de un querer...* — *Redondillas á cierta señora que por habersele roto el chapin...*

De Aguilar : Les *6 Sonetos.*

De Cucalon : toutes les poésies, moins le *Soneto á unos ojos bellos.*

De Jerónimo de Virués : *Liras traduciendo la oda de Horacio « Intermissa Venus ».* — *Glosa á la bella mal maridada.* — *Un parabien del nacimiento del niño Jesus...* — Les *3 Sonetos.*

De Boyl : *Redondillas á una carta en blanco que le dió su dama.*

De Guillem de Castro : *Redondillas á las tocas de una viuda hermosa.* — *Redondillas á una dama que se comió un papel...* — *Diálogo entre un galan y una dama...* — *Redondillas á una cerbatana...* — *Estancias como se ha de vengar un galan...* — *Sátira á los coches de una mula...*

De Francisco de Castro : *Tercetos contra la vida de palacio.*

De Ferrer de Cardona : *Romance probando que es mas fácil encubrir el placer que el pesar.*

En outre, M. Martí Grajales a publié pour la première fois *in extenso* la poésie de Miguel Beneito intitulée *Elogio á los fundadores de la Academia,* dans laquelle Salvá avait pratiqué une coupure, d'ailleurs indiquée loyalement par une ligne de points (pp. 42-44 de l'actuelle édition : depuis *Mas el gran Catalan* jusqu'à *Juntada pues*).

Toutes les poésies ajoutées par M. Martí Grajales n'étaient pas inédites. Plusieurs se trouvent tout au long dans le *Prado de Valencia* de Gaspar Mercader; M. Martí Grajales lui-même nous en avertit et il fournit en note les variantes que révèle la comparaison des deux textes[1]. D'autres poésies avaient déjà été publiées dans ce *Bulletin* (nº d'octobre-décembre 1901) par M. Eugenio Mele, d'après le célèbre *Cancionero* napolitain de Mathias Duque de Estrada : c'est le cas pour le *Diálogo* de Guillem de Castro *entre un galan y una dama embozada en un sarao*, ou encore pour le *soneto* de Aguilar *á un espejo,* lequel se trouve aussi dans le *Prado de Valencia.* Il faut louer M. Martí Grajales de n'avoir pas dédaigné ces pièces : sa réimpression, en effet, nous fournit un texte notablement différent de celui du *Prado de Valencia,* conforme au contraire au texte de Mathias Duque de Estrada. La comparaison entre ces trois textes n'est encore possible que pour un très petit nombre de pièces, — (et d'ailleurs y en a-t-il beaucoup qui se trouvent à la fois dans ces trois recueils[2]?) — mais il semble bien jusqu'à présent que la leçon du *Cancionero de los Nocturnos* et celle du *Cancionero* napolitain ne concordent point dans tous les cas, et que, de son côté, le *Prado de Valencia* représente un autre état de ces poésies, corrigées, mais non pas toujours améliorées, en vue de l'impression.

Quant à la contribution apportée par M. Martí Grajales à l'histoire des *Nocturnos*, elle est représentée par plusieurs notes au bas des pages — toutes celles qui ne portent pas l'initiale S — et, à la fin du livre, par une notice biographique et bibliographique (pp. 175-183) sur D. Bernardo Catalán de Valeriola, fondateur de l'Académie. Les notes

1. C'est sur ce point que l'on pourrait relever quelques inexactitudes dans la nouvelle publication. Pour rendre la confrontation plus facile, M. Martí ferait bien d'indiquer à quelle page du *Prado* se trouvent les poésies qu'il réimprime.

2. Sur les poésies qui figurent à la fois dans le *Prado de Valencia* et dans le *Cancionero* de Mathias Duque de Estrada, cf. un article de MM. Mele et Bonilla dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, année 1902, p. 141-155, 299-328.

rectifient ou complètent les assertions de Salvá. La notice bio-bibliographique est formée d'une série de documents de valeur incontestable; elle reproduit en partie une autobiographie que D. Bernardo Catalán écrivit en valencien et qui est gardée en manuscrit dans la bibliothèque du marquis de Malferit : sur plusieurs points les recherches particulières de M. Martí Grajales développent l'autobiographie, et l'ensemble nous donne toutes les ressources désirables pour bien connaître le personnage.

L'exécution matérielle de ce nouveau *Cancionero de los Nocturnos* a été très soignée. Dirons-nous à M. Martí Grajales qu'il a un peu trop modernisé l'orthographe? Il nous répondrait qu'il n'a fait que rester fidèle au système de Salvá. Nous regretterons plutôt qu'il n'ait joint à son livre ni table des matières ni index des auteurs, et qu'il n'ait pas numéroté les vers de chaque poésie; cette numérotation serait d'autant plus nécessaire que M. Martí Grajales indique les variantes du *Prado de Valencia* en renvoyant au numéro du vers; le lecteur est alors obligé de se livrer en marge à un calcul que l'éditeur aurait dû faire une fois pour toutes[1].

Si nous signalons ces minuscules détails, c'est en vue de l'avenir, c'est parce que le volume actuel n'est, croyons-nous, que le premier d'une série. M. Martí Grajales continuera la publication du fameux *Cancionero*. Non qu'il prétende imprimer l'interminable série des poésies, dont beaucoup ont pu charmer un jour les Valenciens du XVIe siècle finissant, mais ne supporteraient pas aujourd'hui la lecture. Il veut faire un choix, retenir seulement ce que le mérite intrinsèque de l'œuvre ou la réputation de l'auteur met vraiment hors de pair. Sachons-lui de ce dessein un gré d'autant plus grand que le manuscrit des *Nocturnos* s'est trouvé compromis plutôt que préservé par une restauration malheureuse. Si, avant le naufrage, M. Martí Grajales sauve tout ce qui mérite un sauvetage, il n'aura pas seulement bien mérité de sa chère Valencia, mais encore des lettres espagnoles, auxquelles on peut dire sans exagération qu'il manquerait quelque chose si ce gracieux recueil de littérature académique venait à disparaître.

P.-S. — Ce compte rendu était déjà écrit et imprimé lorsqu'a été publié (mars 1906) le tome second du *Cancionero de la Academia de los Nocturnos*. Il sera analysé avec plus de détails dans le prochain numéro du *Bulletin*, en même temps que le tome troisième, qui ne tardera pas à paraître. Qu'il suffise de dire pour le moment que le nouveau volume se compose de trois parties : 1° *Los Trabajos de la*

1. Le calcul devient parfois si compliqué que M. Martí lui-même s'y embrouille; par exemple, dans la poésie des pages 108-110, il indique pour le v. 71 une variante qui se rapporte en réalité au v. 76.

Academia-Indice. C'est la liste, séance par séance, de toutes les compositions, en prose ou en vers, lues par les *Nocturnos* à leur académie (p. 5-64). — 2° Des poésies, publiées pour la première fois d'après le ms. de Madrid (p. 65-164). — 3° Une notice biographique sur Gaspar Aguilar, écrite d'après bon nombre de documents nouveaux.

HENRI MÉRIMÉE.

Francisco Rodríguez Marin. *Rinconete y Cortadillo, novela de Miguel de Cervantes, edición crítica...* Sevilla, Francisco de P. Díaz, 1905; 485 pages pet. in-4°.

Tous les étrangers — et je suis bien tenté de dire tous les Espagnols, — qui par plaisir ou par devoir ont eu à étudier de près des textes classiques castillans, se sont maintes fois lamentés du nombre restreint d'éditions sérieusement établies et vraiment utiles de ces textes. Il semble que depuis quelque temps les érudits et les lettrés espagnols aient été touchés de nos plaintes. Les brillantes improvisations, les effusions admiratives et vagues auxquelles se complaisait la critique académique, se font plus rares; on ne se contente plus d'admirer, on veut comprendre; on ne dissimule plus sous des phrases plus ou moins éloquentes l'embarras où l'on était trop souvent d'entendre la véritable pensée de l'auteur: on cherche patiemment ce qu'il a réellement écrit, et, à l'occasion, ce qu'il a voulu dire. On s'efforce, en un mot, de présenter au lecteur le texte classique dans sa pureté et accompagné de tous les éclaircissements nécessaires. Et ce qui montre bien qu'il y a vraiment quelque chose de changé en Espagne en cette matière, c'est que des écrivains justement réputés pour leur science, déjà connus par des travaux d'un ordre plus élevé et plus glorieux, occupant par leurs fonctions un rang distingué dans la hiérarchie académique et savante, ne dédaignent plus de mettre la main à cette tâche modeste, trop volontiers abandonnée jusqu'ici à des mains inexpérimentées ou mercenaires. Il suffira aujourd'hui pour le montrer de citer l'édition de *El Rufián dichoso* et de *El Rufián viudo,* de Cervantes, de D. Joaquín Hazañas y la Rúa, et celle de *Rinconete y Cortadillo,* de M. Rodríguez Marín, que je tiens à signaler particulièrement à nos lecteurs.

Cette édition se compose: 1° d'un abondant *Discurso preliminar* (p. 9-243); 2° des deux textes les plus importants qui nous ont été transmis de la nouvelle de Cervantes, celui de Porras de la Cámara, imprimé par Bosarte, en 1788, et celui de l'édition princeps de 1613 (p. 245-329); 3° d'un commentaire, comprenant 60 + 267 notes, sur l'un et l'autre des deux textes confrontés.

Le *Discours préliminaire* nous fait tout d'abord connaître Séville, le lieu de la scène, et personne assurément ne pouvait nous la présenter et nous la décrire avec plus de compétence que M. Rodríguez Marín, dont les ouvrages antérieurs, et en particulier l'un des plus récents, *El Loaysa de « El Celoso Extremeño »*, dénotaient à la fois une si parfaite connaissance de la grande cité andalouse, en même temps que de la littérature cervantesque. Aussi les trois premiers chapitres, consacrés respectivement aux grandeurs et excellences apparentes de Séville, à ses vices et misères cachées, enfin au monde picaresque qui y grouillait, sont-ils pleins de détails précis, souvent inédits, toujours pittoresques, qui la font véritablement revivre sous nos yeux. Cette vive et brillante exposition dissimule sous une forme pleine de verve un fond solide patiemment préparé. Peut-être même l'éclat d'un style riche en images et en métaphores contribue-t-il heureusement à donner au tableau cette « couleur locale », que nous serions étonnés de ne point trouver au bord du Guadalquivir, sous le soleil d'Andalousie. Nous ne pouvions souhaiter, pour nous faire les honneurs de la Séville de Cervantes, de la grande *Babilonia* du Picarisme et de la *Germanía*, un guide plus savant, plus avisé et plus aimable que l'auteur. Inutile d'ajouter que quelques-unes des excursions auxquelles il nous convie ne sont que pour les hommes seuls. Nous revenons de cette course les yeux un peu fatigués de tant de spectacles chatoyants, la mémoire un peu lasse de tant de noms, de citations, de notes et de faits, mais admirablement pourvus de tout ce qui est requis pour savourer à tête reposée le joli texte si richement commenté. Le chapitre IV de l'introduction est consacré au séjour de Cervantes à Séville. L'auteur y montre fort bien, contrairement à des légendes trop fragiles, que le pauvre grand homme y passa à peu près inaperçu, qu'il ne dut compter, pour se tirer d'affaire, que sur sa propre industrie et qu'enfin il eut plus d'occasions de fréquenter le monde interlope et suspect qu'il devait nous peindre en plusieurs de ses écrits que les académies aristocratiques et les beaux esprits bien rentés. Le dernier chapitre résume toutes les questions spécialement relatives au *Rinconete y Cortadillo,* montre comment est née naturellement l'idée de la Nouvelle, fixe, autant que faire se peut, la date de la composition, et nous introduit, à la suite des deux *picaruelos,* dans l'Académie du Seigneur Monipodio, dont tous les héros des deux sexes nous sont successivement présentés et décrits *con todos sus pelos y señales*. Rodríguez Marín, qui avait étudié déjà (*Lunes del Imparcial,* 4 février 1905) *las flores* de Rinconete, nous donne (et avec plus de détails encore dans le commentaire) les explications les plus précieuses pour entendre tous les tours des brelandiers et *tahures,* si obscurs pour les honnêtes gens qui manquent d'initiation spéciale. En passant, il nous explique comment l'auteur des célèbres *Romances de Germanía*, imprimés

à Barcelone en 1609, le *toledanillo* Juan Hidalgo, si mystérieux jusqu'ici, avait hérité des papiers et s'était approprié l'érudition technique et la gloire du *procurador* Cristóbal de Chaves, pour lequel il réclame justement un peu plus de notoriété.

A propos du texte, il me faut bien, à mon tour, faire une réserve, laquelle d'ailleurs avait été présentée déjà par M. Bonilla San Martín à propos du *Loaysa*, et sur laquelle insiste de son côté M. Morel-Fatio, dans son article de l'*Archiv für das Stud. d. neueren Sprache : Cervantes et le troisième centenaire du « Don Quichotte »*. — « Comment, dit M. Morel-Fatio, comment un homme de goût comme M. R. M., et si versé dans la connaissance de l'ancienne langue ne sent-il pas que transcrire un ouvrage du XVIIe siècle en écriture de trois siècles postérieure donne au lecteur quelque peu raffiné l'impression de ces cathédrales romanes ou gothiques sur lesquelles on a plaqué un portail jésuite ou un clocher en fonte ? » M. R. M. le fait cependant de propos délibéré, par principe ; il prévoit l'objection ; il y répond d'avance et a soin de *curarse en salud*. « Je n'ai copié fidèlement, servilement, dit-il, le texte d'aucune édition... S'il s'agissait des manuscrits *originaux de l'auteur,* ce serait une autre chanson ! ...Mais pour les mille fautes grossières, non point de l'auteur lui-même, mais du premier faquin venu qui a manié les presses lorsque l'édition s'imprimait, non, grâce à Dieu, je ne suis pas assez *literato* pour m'incliner devant elles. Les sottises, pour être vieilles, n'en sont pas plus respectables... Il est bien plus facile de copier un texte que de le comprendre, de le corriger et de le fixer. » — Certes ! s'il fallait choisir entre les deux, M. R. M. aurait mille fois raison ! Et la question ne se poserait même pas à propos d'une simple édition populaire et de vulgarisation. Mais, si je ne me trompe, il ne s'agit pas tout à fait de cela. Entendre exactement un texte d'abord, l'expliquer clairement et agréablement ensuite, voilà le travail intelligent du critique, et qui ne peut le faire, lorsque la chose est possible, n'est qu'un manœuvre. Oui, cela d'abord, et cela surtout ; mais cela n'empêche pas de laisser à l'orthographe, à la rédaction ancienne sa physionomie propre, fût-elle incorrecte, son vêtement de l'époque, quelque démodé qu'il soit. Qui ne sait que bien souvent une faute d'orthographe avérée, qui eût fait rougir un enfant de l'école primaire (au temps où l'on rougissait encore de ces choses), est suggestive bien souvent, instructive et significative ? Et qui ne voit par contre les dangers de cette méthode de correction, voire d'interprétation, lorsqu'elle est maniée par des éditeurs moins sûrs et moins experts ? Et c'est précisément parce que nous connaissons ces dangers, et que nous en avons été maintes fois victimes, que nous nous permettons ici cette critique. Dirai-je, par exemple, à M. R. M. que la première des graphies erronées qu'il cite dans sa note humouristique 168, *abaricia,* n'est pas sans profit

pour un étranger ? Et ajouterai-je que c'est précisément parce qu'ils se croyaient en droit de corriger des fautes, qu'ils estimaient grossières et évidentes, que plusieurs éditeurs ont corrigé *Vilhán,* qu'ils n'entendaient point *(un poquito de floreo* de *Vilhán),* en *villano ?* — Cette réserve faite, nous ne saurions trop louer le soin, la perspicacité, la justesse du nouvel éditeur, lequel, hâtons-nous de l'ajouter, a réuni dans ses variantes toutes celles vraiment utiles, et en particulier celles de l'édition de 1614. Ces dernières, il n'a point de peine à en démontrer la valeur : elle saute aux yeux ; mais sont-elles vraiment de Cervantes ? En dépit des efforts qu'il fait pour le démontrer, j'avoue que, pour ma part, je n'en suis pas très convaincu.

La partie de cet ouvrage qui est d'un prix inestimable pour les lecteurs des *Novelas,* c'est le Commentaire, et la portée de cette étude de détail dépasse de beaucoup le texte de *Rinconete.* C'est en somme une contribution infiniment précieuse à la connaissance de la langue populaire, et j'allais dire picaresque, de l'époque. Que de difficultés d'interprétations disparaissent, combien de *localisations* deviennent évidentes, quelle riche contribution à la grammaire courante, grâce à la connaissance approfondie que montre l'éditeur, de la langue, du milieu, des modes, des façons de penser et de dire de l'époque ! Il faut avoir manié ces textes de près, s'être heurté aux difficultés qu'ils présentent, avoir constaté maintes fois la pauvreté ou même la sottise des commentaires antérieurs, pour apprécier la valeur de celui que nous offre aujourd'hui M. Rodríguez Marín. Ce n'est point dire assurément que toutes les difficultés sans exception que présente *Rinconete* ont disparu, et si le temps et la nature de ce compte rendu le permettaient, nous aurions plaisir à discuter quelques-unes des solutions proposées : mais il suffit que dans l'immense majorité des cas difficiles, l'avis du commentateur entraîne l'adhésion et que, dans les autres, son opinion s'appuie sur des raisons dont il est impossible de ne point faire cas. Grâce à lui, ce merveilleux croquis de la Bohême sévillane est, désormais, débarrassé de ses souillures, remis dans son vrai jour, rehaussé par un cadre finement et richement ciselé. Puissent ses imitateurs ne pas trop longtemps oublier qu'il reste encore, à côté de ce petit chef-d'œuvre, toute une galerie de toiles de premier ordre à mettre en valeur !

E. MÉRIMÉE.

Irénée Lameire, *Les occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit.* Paris, Arthur Rousseau, 1905 ; in-8° de xv-755 pages.

Le volumineux ouvrage de M. Lameire embrasse les conquêtes de l'ancien régime en Espagne au XVIIe et au XVIIIe siècle. L'occupation

militaire y est considérée au point de vue très spécial du *déplacement de la souveraineté;* mais la préoccupation juridique qui domine le travail n'empêche pas l'enquête très documentée de M. Lameire d'être très précieuse même pour les simples historiens. En effet, c'est par une recherche patiente et directe des documents que l'auteur a entrepris de déterminer les effets de la conquête dans le domaine du droit. Les archives de la Catalogne, en particulier, ont été largement mises à profit : les dépôts municipaux des petites villes catalanes ont fourni à M. Lameire une quantité prodigieuse de textes dont l'importance serait plus apparente encore si, au lieu de les semer dans son propre développement, il les avait placés en note ou en appendice. Le plan du livre est, en effet, conçu comme une succession d'analyses de textes, reproduits et commentés : il en résulte que, pour les épisodes militaires, le travail de M. Lameire devient une véritable *source,* dont les historiens auront le devoir de tenir grand compte.

C'est surtout la guerre de la Ligue d'Augsbourg qui a attiré l'attention de M. Lameire. Il y consacre sa *Seconde Partie.* Or, cette *Seconde Partie* n'est pas seulement le cœur de l'ouvrage, puisqu'elle comporte à elle seule vingt-neuf chapitres : 568 pages sur un total de 755. Les occupations françaises en Ampourdan, en Cerdagne (Puycerda), en Urgel, à Gerona, à Bañolas, à Besalú, à Castelfollit, à Olot, à San Feliu de Guixols, à Blanes, à Arenys de Mar, à Hostalrich, à Granollers, à Mataro, à Barcelone même sont étudiées tour à tour, pièces en main, avec le dernier détail. Les chapitres consacrés à Gerona (que l'auteur préfère appeler Girone) sous la domination française comptent parmi les plus instructifs du livre : la vie quotidienne d'une ville catalane occupée se dégage avec beaucoup d'intensité de ce dépouillement minutieux des archives locales. Parvenu au chapitre XXIV sur *le contact avec l'État catalan,* M. Lameire aborde la question la plus *historique* de son sujet. Barcelone occupée à son tour, devenait, en effet, du même coup, le siège principal du conflit juridique entre l'occupant et le régime local. Mais la question de fait n'est pas moins importante que la question de droit, et, s'appuyant sur les riches collections des archives de la Couronne d'Aragon, M. Lameire s'attache à reconstituer par le menu les débats qui s'engagent entre l'envahisseur et les autorités des pays envahis, en commençant par la longue capitulation de Barcelone (10 août 1697). M. Lameire étudie ensuite, conformément à la même méthode, les occupations postérieures à l'entrée des Français à Barcelone; il nous fait passer successivement par Tarasa, Manresa, Igualada. Les *occupations pacifiques* après Ryswick, étudiées à leur ordre chronologique, révèlent tout un côté jusqu'ici méconnu de l'histoire des relations franco-espagnoles. Le cas le plus curieux est à coup sûr celui de Vich, ville occupée seulement après la paix et, en violation de la paix même, transférée en droit

à l'occupant. Cette anomalie ne nous est pas pleinement expliquée : peut-être n'était-elle pas explicable.

Comme on le voit, le livre de M. Lameire apporte une contribution considérable à l'histoire de la Catalogne, en même temps qu'une œuvre magistrale à l'histoire de l'ancien droit, et aucun dépouillement des archives catalanes modernes ne saurait être comparé à celui-ci sous le double rapport de l'étendue et des résultats. L'enquête, autant que l'on peut en juger, a été, d'ailleurs, très sérieuse et très méthodique. La façon de transcrire adoptée par M. Lameire étonne cependant tout d'abord : en laissant subsister, sans les résoudre, certaines abréviations (par exemple : *Exim Señor* = *Excellentissim.*; *dho* = *dicho*), il risque d'arrêter le lecteur qui n'a pas la même habitude que lui des documents et des langues catalane ou castillane. Du reste, M. Lameire se reconnaît lui-même fort bien à travers les difficultés des textes, témoin son interprétation fort critique du mot ardu *promenada*, p. 149, note 1, et p. 163, note 1 ; cf. p. 341 et 533, note 1. Aussi n'ai-je à relever que fort peu d'observations sur les textes publiés. P. 357, le mot *allegit* est certainement l'équivalent de *elegit*. « La forme du document ne figure, » dit M. Lameire, en note, « dans aucun glossaire; » mais c'est le perpétuel échange de l'*e* et de l'*a* atone, qui est l'une des caractéristiques bien connues du catalan (cf. p. 437, note 1). P. 339, note 3, au lieu de *avistar*, le texte porte vraisemblablement *ajustar*. P. 399, *Maten* doit être lu *Mateu*. P. 574, à la dernière ligne, il faut apparemment comprendre *(la) major ditxa qu'abrem may tingut ni pugam tenir*. Voici qui est plus grave : p. 359, *camar los portals* ne peut se comprendre *llamar*, mais doit plutôt se lire *tancar*, et j'avoue ne pas saisir l'interprétation de la manchette telle qu'on nous la propose : *se tenguen los portals*. M. Lameire dit qu'il s'agit de « tenir ouvertes les portes de la ville ». Or, *tenguen* (= *tenquen*) est ici le subjonctif de *tancar*, qui veut dire *fermer*.

Une dernière chicane pour finir : pourquoi M. Lameire n'adopte-t-il pas pour la graphie des noms de lieux une règle uniforme? Tantôt il emploie une forme catalane (*Ygualada*), tantôt une forme castillane (*Bañolas*), tantôt une forme semi-française (*Manrèse*). Voilà, certes, qui n'a pas grande importance, mais déroute parfois quelque peu.

J. CALMETTE.

Correspondance du comte de La Forest, *ambassadeur de France en Espagne (1808-1813)*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par M. **Geoffroy de Grandmaison**. T. I, avril 1808-janvier 1809. Picard, 1905.

M. de La Forest, diplomate d'ancien régime qui mit au service du gouvernement impérial les traditions acquises dans d'autres milieux,

avait débuté dans la carrière par une mission en Amérique en 1779. Consul à Charleston, il eut l'occasion de rendre service à Talleyrand pendant son séjour aux États-Unis; il devint chef de division au ministère des affaires étrangères quand Talleyrand occupa ce poste, fut adjoint à Joseph Bonaparte pour les négociations de la paix de Lunéville, fut ministre plénipotentiaire en Bavière, puis en Prusse, enfin ambassadeur en Espagne auprès du roi Joseph jusqu'à la catastrophe de 1813. Celle-ci, par un singulier retour des choses, devait avoir pour effet de le faire envoyer auprès de Ferdinand, à Valençay, pour obtenir de ce prince son adhésion aux arrangements connus sous le nom de traité de Valençay. Rallié aux Bourbons, il disparut cependant de la scène politique bien qu'il ne soit mort qu'en 1846, à quatre-vingt-dix ans. Il fut l'aïeul de M. de Moustier, le fameux ministre de Napoléon III.

Pendant son ambassade en Espagne, point culminant de sa carrière, il adressa aux ministres Champagny, duc de Cadore, et Maret, duc de Bassano, une correspondance volumineuse, restée classique dans les annales de la diplomatie, et dont la lecture était recommandée aux jeunes gens entrant dans la carrière. C'est cette correspondance dont M. de Grandmaison commence ici la publication, en l'accompagnant de notes abondantes, relatives surtout aux divers Espagnols dont le nom est mentionné dans les dépêches et en la faisant précéder d'une intéressante préface où est relatée toute la carrière de M. de La Forest[1].

L'intérêt historique de cette correspondance n'est pas à démontrer. M. de La Forest est bien informé, en général clairvoyant et judicieux. Il pèche par un optimisme excessif, presque inévitable si l'on songe au monde officiel dans lequel il vit et auquel il s'adresse; cependant, on sent parfaitement dans ses lettres à quel point il trouve mal engagée et mal conduite cette malheureuse affaire d'Espagne. Il voudrait imposer Joseph à ses nouveaux sujets par l'affection, par la reconnaissance, et non par la terreur; c'était la vraie politique, mais elle-même était d'un succès impossible. Lorsque l'éditeur en sera arrivé à la période de tension extrême dans les rapports entre Napoléon et son frère, la correspondance de La Forest présentera sans doute un intérêt particulier.

Le présent volume ne concerne encore que les débuts : nomination du roi Joseph, Bailen, campagne de Napoléon en Espagne. La Forest voudrait convaincre les autres, voudrait se convaincre lui-même de la solidité du trône de Joseph; mais comme il est véridique, on reçoit de la lecture de ses lettres une impression toute différente. Des haines intraitables et s'affirmant au grand jour, de rares dévouements glacés

1. On ne peut pas dire (p. xxxv) que Napoléon ait jamais été bloqué à Reims.

par la terreur et s'efforçant de se dissimuler, une incrédulité systématique pour toutes les nouvelles favorables, une tendance à accepter aveuglément toutes celles qui ne l'étaient pas, voilà ce que, dès le premier jour, Joseph trouvait dans son nouveau royaume. L'échec de cette royauté improvisée était fatal. M. MARION.

Los archivos municipales como fuentes de la historia de Guipuzcoa. Memoria presentada a la Excma. Diputación provincial de Guipúzcoa por el cronista de las Provincias Vascongadas, **D. Carmelo de Echegaray.** Saint-Sébastien, 1905; in-8°, 68 p.

La Députation provinciale de Guipuzcoa s'occupant de mettre en circulation la masse des matériaux historiques que renferment les archives municipales de la province, M. de Echegaray, chroniqueur du pays basque, a écrit sur ce sujet un mémoire, dont l'impression a été votée. Les aperçus de ce rapport peuvent être ramenés à deux idées principales : l'auteur démontre l'utilité de la divulgation des données que conservent les documents d'archives ; il recherche les moyens pratiques d'arriver à ce but.

Comme le problème se pose à peu près partout dans notre monde occidental, la brochure est d'un intérêt général. M. de Echegaray rejette l'idée des inventaires, qui ne pénètrent pas assez le public, des collections de textes imprimés *in extenso,* des éphémérides, des dictionnaires d'antiquités et il se prononce pour la publication de monographies municipales.

Des collections de documents[1], des éphémérides et même des dictionnaires d'antiquités, malgré le précieux ouvrage de Yanguas, je ne dirai rien. Mais demander à une administration de faire rédiger des monographies, n'est-ce pas commettre entre deux opérations successives de l'enquête historique une confusion regrettable ? L'administration doit aux érudits de leur faire connaître les sources ; a-t-elle qualité pour écrire l'histoire ? Il est permis d'en douter.

Que certains archivistes abusent des inventaires détaillés, qui leur permettent de faire à peu de frais de nombreux volumes, c'est certain. Que des travailleurs trouvent leur compte à ces publications, qui les dispensent de recourir aux originaux, c'est non moins incontestable. Un tel système offre un inconvénient capital : il demanderait pour les dépôts un peu importants un effort de plusieurs milliers d'années.

Il n'en est pas moins vrai que les inventaires sommaires modérément développés paraissent être le meilleur moyen de signaler les

1. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de documents d'intérêt exceptionnel : ceux-là doivent être publiés intégralement, soit par les diverses administrations, soit bien plutôt par les particuliers ou par les sociétés savantes.

documents aux travailleurs, qui, à leur tour, en répandront la substance. Seulement, pour procéder de la sorte, il faut avoir de la patience, de la suite dans les idées, ne pas orienter l'activité du personnel tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, suivant les sautes de l'opinion. Il faut se dire, enfin, que l'histoire est une reconstitution très minutieuse, très complexe, et qu'une génération n'y saurait suffire.

Or, M. de Echegaray me paraît un peu trop pressé d'arriver aux résultats. Ne parle-t-il pas avec admiration des monographies provinciales publiées par certaine revue française? Hélas! Peut-être aussi se défie-t-il de la nervosité de ses contemporains et les juge-t-il incapables des travaux de longue haleine. Il faut bien reconnaître que les événements paraissent lui donner raison[1].

On voit combien de questions passionnantes M. de Echegaray aborde, en cette belle langue castillane, qui se prête si heureusement aux exposés d'idées générales. La solution qu'il préconise est-elle la bonne? Au fond, c'est affaire de pratique et d'expérience. Et c'est pourquoi on ne peut que suivre avec un vif et sympathique intérêt cette entreprise de monographies municipales dont il est l'éloquent promoteur.

J.-A. B.

P. Joanne, *Espagne et Portugal*. Paris, Hachette, 1901; 1 vol. in-16 de 37-LII-370 pages, avec 6 cartes et 50 plans.

La maison Hachette vient de rééditer (mars 1906) son guide *Espagne et Portugal* d'après le plan et le système adoptés pour les autres volumes de la collection. On ne peut qu'approuver les règles qui ont présidé à cette refonte : suppression de toute rhétorique inutile, sobriété concentrée de la description, nouvelles dispositions typographiques facilitant aux touristes la visite des villes, multiplication des plans (deux nouveaux plans de Madrid, un de Barcelone, un de Séville, un de Saint-Sébastien, plans des principales cathédrales d'après l'ouvrage de Street, *Gothic Architecture in Spain*), abaissement du prix de vente de 18 francs à 10. Le volume peut se sectionner en deux brochures, dont l'une comprend le nord et le centre de la péninsule, tandis que l'autre renferme le sud et le sud-est. Il faudrait aller plus loin dans cette voie et partager l'ouvrage en autant de guides spéciaux et distincts qu'il y a de régions naturelles se prêtant à des tour-

1. M. de Echegaray a tiré des archives quelques faits curieux. L'un des plus piquants est la vente aux enchères, à Fontarabie, en 1648, d'un pirate barbaresque qui se trouvait là par suite d'aventures extraordinaires. A l'autre extrémité des Pyrénées, en Roussillon, le document le plus récent que j'aie trouvé sur l'esclavage est un affranchissement de 1612.

nées indépendantes. Ce morcellement logique permettrait de corriger ce qu'il y a de trop sec dans l'exposé actuel et, sans renoncer au type excellent du *vade-mecum* portatif, d'étoffer cependant les itinéraires.

N'est-il pas regrettable par exemple qu'un guide d'Espagne (et ici le Bædeker est aussi muet que le Joanne) ne souffle mot d'une merveilleuse abbaye comme celle de S. Domingo de Silos, où M. Mérimée nous conduisait naguère avec tant de charme[1] ? Ce n'est pas seulement le goût du voyage sous toutes ses formes qui se développe au delà des Pyrénées (un Touring-Club hispano-portugais vient de se constituer à Madrid), c'est aussi le besoin de la recherche archéologique. A cet égard, on s'étonnera que, dans une description de la Vieille Castille, le paragraphe de Numance soit expédié en moins de quatre lignes, alors surtout que des explorations récentes[2] ont rappelé l'attention sur cette « Siempre heroica » de l'antique Ibérie, glorieux prototype de notre Alésia.

Inversement, j'indiquerai un *deleatur*. C'est en vain que le voyageur cherche aujourd'hui à Saragosse la « casa de Zaporta ». Elle a disparu. On l'a démolie pièce à pièce et transportée en France pour y être vendue au plus offrant. J'ignore où elle se trouve aujourd'hui. L'a-t-on réédifiée aux États-Unis d'Amérique, dans le parc de quelque nabab du pétrole ou de quelque roi de l'acier? Je ne saurais le dire. Mais les Aragonais ont laissé les marchands de bric à brac dépouiller de ce joyau leur capitale. Déplorons sans morigéner. En matière de vandalisme, ce qui s'est passé chez nous à Avignon, ce qui se voit maintenant à Bayonne est fait pour nous inspirer une contenance modeste.

Georges RADET.

1. *Une excursion au pays des épopées*, dans le *Bulletin hispanique* d'avril-juin 1903 (t. V, p. 113-139).

2. A. Schulten, *Numantia*, dans les *Abhandlungen der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, t. VIII, n° 4 (Berlin, Weidmann, 1905; un vol. in-4° de VI-112 pages, avec 3 cartes). — Sur l'importance du site de Numance, cf. Jullian, *Revue des Études anciennes*, t. VII, 1905, p. 386.

CHRONIQUE

~~~ M. Barrau-Dihigo s'est inquiété d'une phrase que l'on trouvera p. 190 du *Bulletin hispanique*, 1906, n° 2 : « Je me plais du reste à reconnaître la correction du collaborateur de la *Revue hispanique* en cette circonstance. » — M. Barrau-Dihigo m'ayant écrit pour protester contre les mots « en cette circonstance », qui pouvaient, selon lui, donner à entendre qu'il n'a pas été correct en toutes circonstances, je lui ai répondu : « Vous n'avez jamais été incorrect à mon égard, que je sache. « En cette circonstance » est donc une précision, non une restriction ». — A quelle autre circonstance, en effet, pouvais-je songer puisque, jusqu'ici, je n'avais jamais eu aucun rapport avec M. Barrau-Dihigo, ni vu une seule ligne de lui où je fusse visé d'une façon quelconque? Au surplus, si j'avais quelque chose à dire, ce n'est pas à l'insinuation que j'aurais recours.

Quant à la question de savoir si j'ai eu tort ou raison de dire *Amador* tout court, au lieu de *Amador de los Ríos*, voici le résultat d'une enquête à laquelle s'est livré M. H. Mérimée : « *Amador* est un prénom. L'auteur de la *Historia crítica* se nommait *José de los Ríos y Serrano*. Mais il avait un second prénom, *Amador*, qu'il prit l'habitude de faire entrer dans sa signature ; cependant, pour ne pas donner à celle-ci une longueur démesurée, il laissa tomber *Serrano*, l'*apellido* de sa mère. La raison sociale *José Amador de los Ríos* acquit bientôt quelque célébrité, si bien que tous les membres de la famille, pour bien marquer leur parenté, se firent appeler eux aussi *Amador*. Le père même de l'historien finit par introduire dans son *apellido* le prénom de son fils ! Ainsi peu à peu *Amador* prit la force d'un nom de famille. Aujourd'hui le fils signe *Rodrigo Amador de los Ríos*, et la fille, mariée à l'ancien recteur de Madrid, signe *Pepa Amador* (et non *Amadora*) *de los Ríos de Fernández González*. En résumé, dans l'acte de baptême de *D. José*, *Amador* était incontestablement un prénom ; dans l'acte de décès, il était devenu nom de famille. » — Voilà qui me donne tort d'un côté, puisque j'avais déduit des habitudes espagnoles qu'*Amador* était l'*apellido* paternel de *D. José;* et raison de l'autre, puisque, en fait, *Amador* est devenu comme le nom de famille, et que le père même de *D. José* avait fini par l'adopter. En tout cas, les Espagnols considèrent *Amador* comme un des *apellidos* de D. José : c'est ce qu'il m'a été
~~~

aisé de prouver; et j'étais absolument fondé à appeler *Amador* un auteur que je voyais dénommer ainsi *á secas* par ses compatriotes. J'ai cité de M. Menéndez Pelayo une phrase où il n'est pas désigné autrement. En voici une seconde «... se comprenderá lo que valen las bien intencionadas defensas de Sánchez y de *Amador*» (*Prólogo* du t. III de l'*Antología de poetas líricos castellanos*, p. LXIV). Du reste, je le répète, je n'ai dit *Amador* tout court que pour abréger et qu'après l'avoir appelé plusieurs fois *Amador de los Ríos*. M. Barrau-Dihigo ne m'aurait pas adressé une telle critique s'il avait été plus familier... avec les œuvres de M. Menéndez Pelayo. G. CIROT.

〰 Le *maestre en gay saber*, l'aède valencien du *Nou llibret de versos*, D. Teodoro Llorente, a publié récemment chez Montaner y Simón, à Barcelone, une nouvelle édition de sa traduction métrique castillane du premier *Faust*, de Gœthe, dont l'apparition initiale remonte, si je ne me trompe, à 1882. Il serait banal de faire ici la louange du traducteur des *Leyendas de Oro*, des *Auroras*, du *Corsario*, du *Libro de los Cantares*, de *Zaira*, des *Fábulas de Lafontaine*, dont le P. Blanco García a pu dire sans paradoxe qu'il méritait la louange accordée naguère par Cervantes à son ami et portraitiste D. Juan de Jáuregui, fameux traducteur de l'*Aminta*. Ceux des hispanisants français qui ne connaîtraient le *Faust* que dans la traduction classique de Nerval ou celle, italienne, d'Andrea Maffei, gagneront à prendre en mains le livre de Llorente. «*No hay en la literatura patria,*» écrivait naguère à son propos Luis Alfonso, «*antecedentes de un trabajo de esta naturaleza.*» La phrase est juste. Quoique rendant autant que le permet une traduction (qui ne le permet jamais adéquatement) l'esprit de l'original, l'auteur espagnol ne s'est pas cru obligé à observer toujours les mètres de Gœthe. Ainsi, dès la *Dédicace*, il suit sa voie propre. Je ne sais si le Méphistophélès qui parle en assonances castillanes reste exactement le génie germanique à l'humour si foncièrement autochtone en son verbe si directement issu du terroir : que ceux qui sont à même de le faire comparent, à ce point de vue, la fameuse scène de la taverne d'Auerbach, dans les deux langues. Sous son nouvel habit, le Diable et son disciple me semblent avoir perdu un peu de leurs âmes originelles et sympathiser, sans doute à leur insu, avec les créations zorrillesques et le *Tenorio*. Était-il possible, dans une traduction *en vers*, d'éviter cette métamorphose? Il me semble que le *Faust* défie tous les traducteurs, et les traducteurs en vers (qui veulent faire œuvre de *poètes* et non de *rimeurs*) plus que tous autres. Il est certain, et c'est là l'essentiel, que dans les limites où de semblables besognes sont renfermées, D. Teodoro Llorente a légué à son pays un pur chef-d'œuvre. Une bonne préface renseigne substantiellement le gros public espa-

gnol sur le Docteur Faust dans la littérature universelle et en particulier chez Gœthe, et un compte rendu suffisant du second *Faust* parfait le volume.

CAMILLE PITOLLET.

~~~ Il ne sera pas sans intérêt d'apprendre ce que D. Benito Pérez Galdós a écrit — en allemand — dans la revue semi-mensuelle *Das litterarische Echo,* à l'occasion des fêtes du centenaire de Schiller (n° 15, 1905). Cette publication n'étant coutumièrement point entre les mains des hispanisants, nous traduisons donc entièrement la lettre de l'écrivain espagnol, seul représentant de sa nation dans l'enquête internationale ouverte par l'organe allemand :

« De tous les grands maîtres des littératures étrangères pas un n'a pénétré si complètement dans la nôtre et dans le goût espagnol que Friedrich Schiller, sans doute parce que le Créateur avait infusé dans l'âme du grand poète une étincelle de ce feu qui lui servit à insuffler la vie aux âmes espagnoles. En d'innombrables passages de ses splendides drames, le poète allemand nous apparaît comme nôtre, ravi au Nord glacé et embrasé par les flammes du volcan ibérique. Voilà pourquoi il existe chez nous des traductions de Schiller qui ne passent pas du tout pour telles à nos yeux. On est pleinement en droit de dire qu'après son pays natal l'Espagne est la nation qui a élevé au divin Schiller le plus resplendissant autel et lui dédia le culte le plus zélé. Le merveilleux *Lied von der Glocke* trouve en un poète espagnol éminent — Hartzenbusch, fils d'un Allemand — le plus heureux des interprètes. Les drames *Kabale und Liebe, Maria Stuart* et *Die Räuber* n'ont pas été moins favorisés de la fortune lors de leur passage de l'allemand à l'espagnol. *Don Carlos* semble nous appartenir, à cause du sujet, ainsi que des fantaisies révolutionnaires du marquis Posa, figure transposée des ténèbres politiques du XVII[e] siècle à l'humanitarisme démocratique du XIX[e]. *Wilhelm Tell* n'est point clos à notre admiration, et si la grandiose trilogie de *Wallenstein*, ce chef-d'œuvre du poète, est encore inaccessible aujourd'hui à l'hommage de notre peuple faute d'une traduction, elle n'en est pas moins prônée et admirée par ceux qui entretiennent ici d'étroites relations avec les littératures étrangères.

» Nous vénérons *(verehren)* l'Allemagne à cause de sa puissance politique et militaire *(sic)*, à cause de son grand capital intellectuel. Nous voyons en elle le foyer auguste de l'intelligence *(die erlauchte Heimat der Intelligenz)*, où tout progrès scientifique, toute grandeur industrielle résident. Puissions-nous admirer davantage encore cette glorieuse nation en considération de ses deux immortels poètes, Schiller et Gœthe, deux génies adéquatement allemands et, cependant, universels. A cette date, où la concordance des temps unit les commémorations de Schiller et de Cervantes, nous voulons offrir à la patrie du premier toute la chaleur de notre admiration, et nous fondre, Allemands et Espagnols, dans la vénération que l'un et l'autre poète nous inspirent. A défaut d'autre lustre, nous possédons avec d'autant plus de superbe celui d'être les compatriotes de Cervantes. Chérissons cette gloire si haute et si pure! Mais aimons aussi ceux qui aiment le père de cette immortelle figure : *Don Quijote de la Mancha!* Pour le grand Caballero, l'univers tout entier n'est qu'une Manche!

» Madrid.

» B. PÉREZ GALDÓS. »
~~~

Ce petit document valait, à coup sûr, d'être transcrit ici. Pérez Galdós y commet, à vrai dire, une erreur lorsqu'il affirme que *Wallenstein* n'a pas été traduit en castillan. Il l'a été par Gerardo de la Puente, et en entier, sous le titre : *Wallenstein, poema dramático. El campamento de Wallenstein; Los Piccolomini; La muerte de Wallenstein* (1879, gr. in-8°). Pérez Galdós aurait dû connaître cette version d'un collègue en Thalie, puisque l'auteur, quoique architecte de profession, a commis naguère, lui aussi, sa comédie : *La mujer celosa*. Mais ce sont là détails sans trop d'importance. Ce qu'il importe surtout de noter, c'est cette admiration de l'Allemagne par un homme qui ne l'a jamais vue, qui, par suite, risque d'être plutôt livresque qu'adéquate et, en second lieu, l'enthousiasme d'un écrivain de théâtre qui a toujours affirmé vouloir rompre avec les vieux moules idéalistes — le titre de sa première pièce est, souvenons-nous en, *Realidad* — pour le représentant le plus typique de l'idéalisme au théâtre. Mais peut-être qu'en effet D. Benito Pérez Galdós n'est tant fasciné par le grand Souabe que parce que la faculté maîtresse de celui-ci est aussi la sienne, malgré les déclarations théoriques de certains manifestes, et que l'un et l'autre — toutes proportions gardées — communient en une même impossibilité de voir les choses telles qu'elles sont, dans le train-train de la vie, dès qu'ils entreprennent de les mettre sur « les planches qui représentent le monde ». Seulement, Schiller fut toujours, dès les *Brigands,* fort expert dans l'art, difficile, de construire une action et de combiner une intrigue dramatique. Il fut un homme de théâtre.

CAMILLE PITOLLET.

~~~ Il vient d'arriver à la veuve de l'illustre poète Zorrilla le petit désagrément d'être enterrée vivante... par la main d'un académicien. Le marquis de Laurencín, prononçant à l'Académie de l'Histoire l'éloge de la duchesse de Villahermosa et voulant exalter la bienfaisance de l'illustre dame, affirma qu'elle avait octroyé à l'aède de Valladolid une pension qui l'arracha de la misère, pension qui fut maintenue à sa veuve, *mientras vivió*.

Or, la señora D[a] Juana Pacheco, qui habite au second étage du numéro 33 de la calle de San Andrés, justement surprise de s'entendre déclarée académiquement rayée de la liste des vivants, a adressé à *la Época* du 2 avril dernier une lettre de rectification, d'où j'extrais ces phrases intéressantes : « Es inexacto que mi marido muriese en la miseria; es inexacto también que recibiese pensión alguna de la duquesa de Villahermosa. Hacía ya bastantes años que mi esposo y yo vivíamos de una pensión de 30,000 reales que el gobierno había señalado á aquél, y de otra de 12,000 que le tenía asignada S. M. la Reina (q. D. g.). Es verdad que mi marido no dejó bienes de fortuna, y que si no hubiese sido por la inagotable caridad de la Reina, yo no
~~~

hubiese tenido ni siquiera pan; pués no acudió en mi auxilio nadie más que dicha augusta señora. Su Majestad me concedió la misma pensión que á mi marido asignó, y hoy sigo disfrutándola, gracias á la bondad de S. M el Rey. »

Ce curieux cas de libéralités imaginaires n'est point si rare dans l'histoire littéraire. Mais il se produisit *ante mortem*, c'est-à-dire un peu trop tôt. Car l'intéressée était là, pour rétablir les faits. C. PITOLLET.

~~~ *La Revista de Aragón*, fondée en 1902, agrandie en 1903, se transforme et prend le titre de *La Cultura Española*. De mensuelle elle devient trimestrielle, et d'aragonaise madrilègne. Les « gérants » restent MM. Ibarra et Ribera. Chacune des sections entre lesquelles elle se divise est confiée à des spécialistes dont les noms sont une garantie. MM. Altamira et Ibarra dirigeront la section historique, M. R. Menéndez Pidal, la section de philologie et histoire littéraire, MM. Gómez Baquero et R. D. Perés, celle de littérature moderne, M. Vicente Lampérez, la section artistique, MM. Gómez Izquierdo et M. Asín, la section de philosophie; enfin M. G. Maura-Gamazo est chargé des questions internationales. La partie bibliographique, répartie en autant de sections, reçoit de copieux développements.

Le premier numéro forme un tome de 300 pages, dont beaucoup d'articles seraient à citer. Bornons-nous à signaler rapidement ceux de M. Aznar Navarro *(Los solariegos en León y Castilla)*, Ibarra (bibliographie aragonaise), Menéndez Pidal *(Los romances tradicionales en América)*; Berruete (*La Venus del espejo*, de Velázquez, avec une belle reproduction), M. Asín *(Psicología del éxtasis en dos grandes místicos musulmanes)*, etc., — Souhaitons que cette publication, qui veut garder un caractère exclusivement scientifique, prenne et conserve toujours la place qu'elle mérite en Espagne. — Les dates de publication des numéros sont : février, mai, août et novembre.

~~~ La place nous a manqué dans notre dernier numéro pour annoncer la mort d'une grande dame de l'aristocratie espagnole, la duchesse de Villahermosa, Dª Maria del Carmen Aragón Azlor é Idiaquez, dont le nom demeurera attaché à une série des plus intéressantes publications historiques en même temps qu'au legs splendide qu'elle a fait d'œuvres d'art aux Musées de Peinture et d'Archéologie de Madrid. Fille du duc D. Marcelino de Aragón Azlor, membre de l'Académie Espagnole de la Langue, — auquel on doit une étude, non sans mérite, sur les frères Argensola, ainsi que l'édition des *Comentarios de los sucesos de Aragon en los años 1591 y 1592* par D. Francisco de Gurrea y Aragón, comte de Luna, ouvrage capital pour la connaissance de la révolution aragonaise suscitée par l'évasion d'Antonio Perez et son séjour à Saragosse, — la duchesse de

Villahermosa, s'inspirant de l'exemple donné par son père, s'occupa surtout d'explorer les richesses historiques et artistiques de sa maison et d'en faire raconter les gloires. En 1892, elle confia au R. P. Jaime Nonell le soin d'écrire la vie de la vénérable Dª Luisa de Borja y Aragón, celle qu'on nomme dans la famille la *Santa Duquesa*, et ce livre, abondamment illustré de portraits authentiques, dépasse le sujet et nous offre une véritable histoire de la maison d'Aragon au XVIe siècle. En 1895, parurent les *Retratos de antaño* du R. P. Luís Coloma qui, à l'aide de correspondances intimes, nous présenta un tableau fort animé de la vie d'un duc de Villahermosa au XVIIIe siècle et de son entourage : parmi les documents utilisés se trouvent des lettres de D'Alembert, de Beaumarchais, etc., que la duchesse avait antérieurement autorisé D. Marcelino Menéndez y Pelayo à publier dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. A la même époque se rattache l'ouvrage de D. Vicente Ortí y Brull, publié en 1896, et qui consiste en une biographie de Dª Maria Manuela Pignatelli, femme du duc de Villahermosa étudié par le P. Coloma. Enfin, en 1902, la duchesse chargea le savant archéologue, D. José Ramón Mélida, archiviste de sa maison, de réimprimer les *Discursos de medallas y antigüedades* de D. Martín de Gurrea y Aragón, duc de Villahermosa et comte de Ribagorza ; l'habile érudit a su faire revivre la figure de ce grand seigneur numismatiste du XVIe siècle et nous initier aux péripéties de son existence, grâce à une heureuse mise en œuvre de documents importants et bien choisis. Le dernier ouvrage auquel la duchesse s'intéressa, mais dont malheureusement elle ne put voir l'achèvement, est le récit des fêtes qui eurent lieu à Pedrola et à Saragosse pour commémorer le troisième centenaire du *Don Quichotte* : l'*Album cervantino aragonés,* publié à Madrid en 1905.

Cette grande dame, aussi patriote et généreuse que lettrée, est morte au Pardo le 5 novembre 1905, laissant à tous ceux qui peuvent apprécier les services qu'elle a rendus à l'histoire nationale un souvenir ineffaçable et de très vifs regrets.

~~~ Le tome VI du grand ouvrage généalogique de D. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica y heráldica de la monarquia española*, publié à Madrid en 1905, contient l'histoire de la maison de Córdova, où l'on trouvera, outre la biographie du Grand Capitaine, des notices nombreuses sur beaucoup de branches de la famille : marquis de Priego, ducs de Sesa, de Feria, de Medinaceli, marquis de Malpica, comtes de Salvatierra et de Teba, etc.

~~~ Le premier *Congreso de Historia de la Corona de Aragon* sera tenu à Valencia du 17 au 24 juillet 1906. Le programme, arrêté à Lérida en septembre 1905 par la commission organisatrice, comprend l'histoire et les sciences auxiliaires de l'histoire en tant qu'elles s'appli-

quent aux pays de l'ancienne couronne d'Aragon et à leurs dépendances. Il y aura une séance plénière d'inauguration et une autre de clôture, mais le travail véritable se fera dans les sections, entre lesquelles les congressistes se répartiront selon leur spécialité. En outre des études techniques qui forment son objet propre, le Congrès se propose certaines fins pratiques, par exemple l'organisation des dépôts d'archives, la création de musées ecclésiastiques dans chaque diocèse, l'établissement d'un catalogue général des documents publics ou privés, etc. Aucune condition n'est requise pour être membre de l'assemblée, si ce n'est le paiement d'une cotisation de 10 pesetas. Souhaitons que ce Congrès, déjà ajourné une première fois, puisse enfin se célébrer avec tout le succès qu'il mérite, et que le bruit des célèbres foires de Valencia, qui coïncideront avec sa réunion, ne trouble pas le recueillement de ses délibérations.

~~~ Voici les sujets donnés au concours d'agrégation d'espagnol les 2 et 3 juillet 1906 : 1° Dissertation espagnole : « No cabe duda, dice Ticknor, que Garcilaso hubiera hecho aún más por sí y por la literatura de su patria, si en lugar de imitar tan completamente á los grandes poetas italianos, que justamente admiraba, hubiera acudido más á menudo á los elementos del antiguo carácter nacional. ¿El estudio de la poesía de Garcilaso y de los líricos coetáneos corrobora la conclusión de Ticknor? » 2° Dissertation française : « Lope de Vega, dans les *Fortunas de Diana*, écrit ceci : « En España tambien hay » libros de novelas, dellas traducidas de italianos, y dellas propias, en » que no le faltó gracia y estilo á Miguel de Cervantes. Confieso que son » libros de grande entretenimiento, y que podrían ser ejemplares, pero » habían de escribirlos hombres científicos, ó por lo menos grandes » cortesanos, gente que halla en los desengaños notables sentencias » y aforismos. » Ses propres nouvelles autorisaient-elles Lope de Vega à adresser ces critiques indirectes à Cervantes? »

---

5 juillet 1906.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

Vol. VIII. Octobre-Décembre 1906 N° 4.

FOUILLES D'ELCHE[1]

A Monsieur Huntington,
Hommage de respectueuse reconnaissance.

Les fouilles d'Elche[2] ont été exécutées au lieu dit *Alcudia*, qui est à 3 kilomètres de la ville, au sud-sud-est, c'est-à-dire dans la direction de la mer; la mer en est éloignée encore de 7 à 8 kilomètres. Le lit du Vinalapó, le torrent sur les bords duquel Elche s'est construite, passe à quelques centaines de mètres à l'ouest de l'Alcudia, qu'il laisse par conséquent sur la rive gauche.

Tout le terrain entre Elche et la mer, jusqu'aux dunes auxquelles s'adosse le petit port de Santa-Pola, est très faiblement accidenté : il n'est varié que par l'alternance des cultures, *huertas* de palmiers, plants d'oliviers et de grenadiers, que jalonnent les maisons clairsemées des colons. L' « Alcudia », quoique ce nom signifie « colline »[3], ne se distinguerait guère de la plaine environnante, pour un observateur placé un peu haut : c'est un champ plat dont la surface n'est pas à plus de 2 mètres ou 2^{m}50 au-dessus des champs qui l'entourent. Mais la différence de niveau est rendue sensible par ce fait que l'Alcudia, sur tout son pourtour, a pour limites des talus très

1. Un *Rapport sommaire* sur les mêmes fouilles a paru dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions*, 1905, p. 611-620. Voir aussi P. Paris, *Jahrbuch des k. deutschen archäol. Instituts, archäologischer Anzeiger (Beiblatt)*, t. XXI (1906), p. 180-181.

2. Sur la position et l'aspect de la ville d'Elche (province d'Alicante), voir Pierre Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (Paris, 1903-1904), t. I, p. 279 sqq. — Je ne renverrai désormais à cet ouvrage que par le nom de l'auteur et l'indication du tome.

3. Le terme est d'origine arabe; ayant une valeur générique, il se rencontre en plus d'un endroit : une petite ville de Majorque s'appelle Alcudia. — L'Alcudia d'Elche est appelée aussi *la loma* (coteau, tertre).

raides. Sur un point, au sud, un chemin en plan incliné, accessible aux voitures, descend de l'Alcudia à la terre voisine sur laquelle est bâtie la maison du colon ; partout ailleurs,

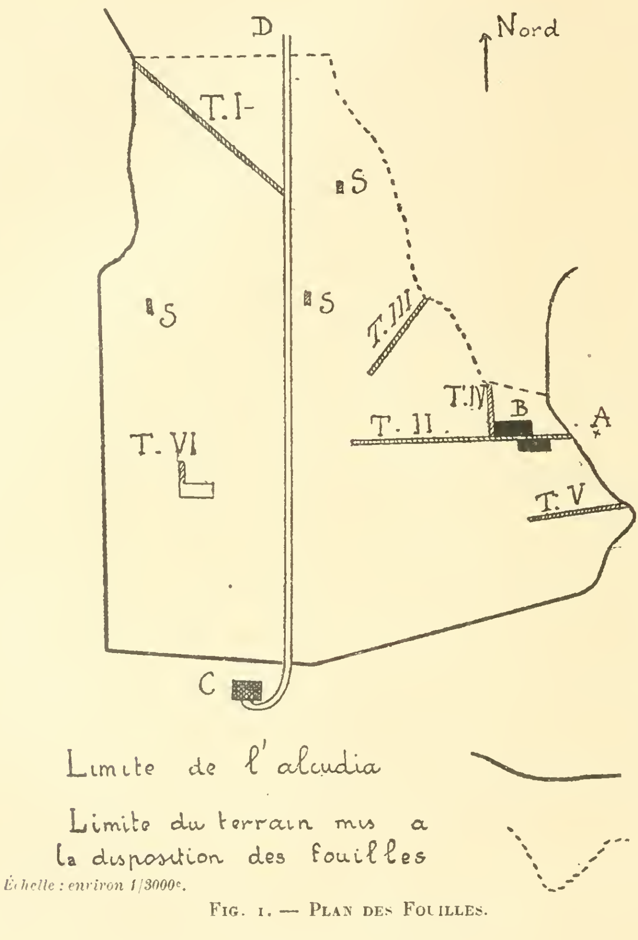


FIG. 1. — PLAN DES FOUILLES.

S = Sondage ; — T = Tranchée : — A, Point ou fut trouvé le buste. B, Restes de constructions.

pour arriver sur le terrain, il faut escalader le talus. En de certaines parties, il est soutenu par un revêtement de pierres sèches ; dans les autres, il est formé par une coupure presque verticale du sol, sans végétation, et montre sur toute sa hauteur le mélange de terre, de pierres et de débris céramiques dont l'Alcudia est constituée.

Il est évident que ces limites trop nettes sont tout artificielles. L'Alcudia devait être autrefois plus étendue, et s'abaisser en pentes plus douces vers les terrains limitrophes. Mais on l'a rognée, d'époque en époque, pour faciliter la culture : en abaissant le sol de 2 mètres à 2m50, on l'amenait au niveau des canaux par lesquels arrive l'eau d'irrigation, on rendait possible la culture lucrative du palmier ou du grenadier. C'est un avantage interdit à la partie conservée de l'Alcudia. La terre, qui n'y peut être arrosée, ne porte que quelques lignes de figuiers assez maigres, mêlés d'amandiers en petit nombre. La forme de l'Alcudia est irrégulière; elle mesure environ 500 mètres du nord au sud, et 230 de l'est à l'ouest[1].

Hübner, dans la notice sur *Ilici* qui est au tome II du *C. I. L.* (1869; p. 479-480), pose d'abord deux faits certains : le premier, que la ville d'Elche a succédé à la *Colonia Julia Augusta Ilici*[2], comme la parenté des deux noms suffit à le prouver; le second, que la ville moderne n'occupe pas exactement l'emplacement de la ville antique. Mais sur quel point du territoire d'Elche se trouvait Ilici? Des vestiges antiques ont été mis à jour en plusieurs endroits des environs : les uns sur l'Alcudia, les autres près de la mer, aux lieux dits *El Molar* et *la Albufereta de Elche*[3]. Hübner ne se prononce pas, dans sa notice, entre les deux emplacements. On peut ajouter qu'en un troisième site encore des traces d'habitations romaines ont été retrouvées : c'est sur la rive droite du Vinalapó, en face de l'Alcudia, mais à bonne distance, que fut découverte la mosaïque de Galatée[4]. — Cependant Hübner reconnut par la suite qu'il n'y avait guère lieu d'hésiter : dans le volume de supplément du *C. I. L.* (1892; p. 957), il note que toutes les présomptions sont en faveur de l'Alcudia. Aureliano Ibarra, d'Elche, l'a établi longuement dans son livre *Illici, su situación*

1. Voir la figure 1 : c'est un plan partiel, qui ne reproduit que la fraction de l'Alcudia intéressée par les fouilles. Les angles ont été mesurés à la boussole Peigné, et les distances en grande partie au pas. Ce levé n'a donc aucune prétention à l'exactitude parfaite.

2. La forme *Ilici* semble plus autorisée que la forme *Illici* : voir Hübner, *C. I. L.*, II, p. 957.

3. Hübner, *C. I. L.*, II, p. 480. Quelques antiquités ont été trouvées aussi à Santa-Pola (*Ephemeris Epigraphica*, IX, p. 134).

4. *C. I. L.*, II, 3554.

y *antigüedades* (Alicante, 1879). La mosaïque de Galatée semble provenir d'une villa isolée; les inscriptions trouvées à l'Albufereta indiquent simplement l'existence d'une petite agglomération à l'embouchure du Vinalapó : il est naturel que des maisons de plaisance ou des hameaux de pêcheurs se soient installés sur tous les points propices de la côte. L'Alcudia, par la quantité des trouvailles qu'elle a fournies, monnaies, pierres gravées, petites sculptures, tessons, menus objets, débris de marbre et de métal, se manifeste comme une agglomération beaucoup plus importante. A vrai dire, les restes de thermes qu'avait dégagés, avec le concours d'autres amateurs locaux, Aureliano Ibarra, et qu'il fit voir à Hübner, parurent au rédacteur du *Corpus* provenir d'une demeure privée plutôt que d'un édifice public[1]; mais l'aire sur laquelle sont répartis les vestiges antiques, et qui, comme il est naturel d'après ce qui a été exposé plus haut, comprend, outre l'Alcudia proprement dite, les terrains environnants dans un assez large rayon[2], est trop étendue pour qu'on attribue à un groupe isolé d'habitations, si luxueuses soient-elles, tous les débris rencontrés. Au surplus, postérieurement à la publication du *Supplementum* du tome II du *Corpus*, l'existence d'édifices publics sur l'Alcudia a été attestée par l'exhumation, en 1899, d'un chapiteau qui porte le mot COLLEG[*ium*][3].

Dans l'intervalle, l'attention avait été attirée sur Elche par la découverte du buste qui est maintenant au Louvre[4]. Il fut trouvé dans un champ aujourd'hui planté de grenadiers, en contre-bas de l'Alcudia, à moins de 2 mètres de la base du talus, non loin de l'angle sud-est de la hauteur; il était enfoui à une profondeur très faible. Presque toutes les trouvailles

1. *C. I. L.*, II, p. 480; cf. *C. I. L.*, II, 5955.

2. La route par laquelle on va d'Elche à l'Alcudia a coupé des vestiges antiques à deux ou trois cents mètres en deçà de l'Alcudia; Aureliano Ibarra a déterré vers le même point quelques antiquités. — La mosaïque dont l'inscription est publiée dans l'*Eph. Epigr.*, IX, p. 133, n° 351, se trouvait dans une villa située à 600 mètres de l'Alcudia; 600 mètres vers l'ouest, dit l'*Ephemeris;* dans le *Jahrbuch des k. deutschen archäol. Instituts, archäologischer Anzeiger (Beiblatt)*, t. XIV (1899), p. 199, l'indication, plus précise, est aussi plus exacte : la villa se trouvait entre l'Alcudia et Santa-Pola, donc plutôt au sud de l'Alcudia.

3. *Eph. Epigr.*, IX, 350 (p. 133).

4. Voir P. Paris, t. I, p. 279.

faites à Elche, jusqu'à l'année dernière, étaient, comme celle-ci, des découvertes fortuites : la collection d'Aureliano Ibarra, qui est maintenant au Musée Archéologique de Madrid, et celle que son frère, don Pedro Ibarra, conserve toujours à Elche, se sont formées d'objets rencontrés de la sorte, ou bien recueillis

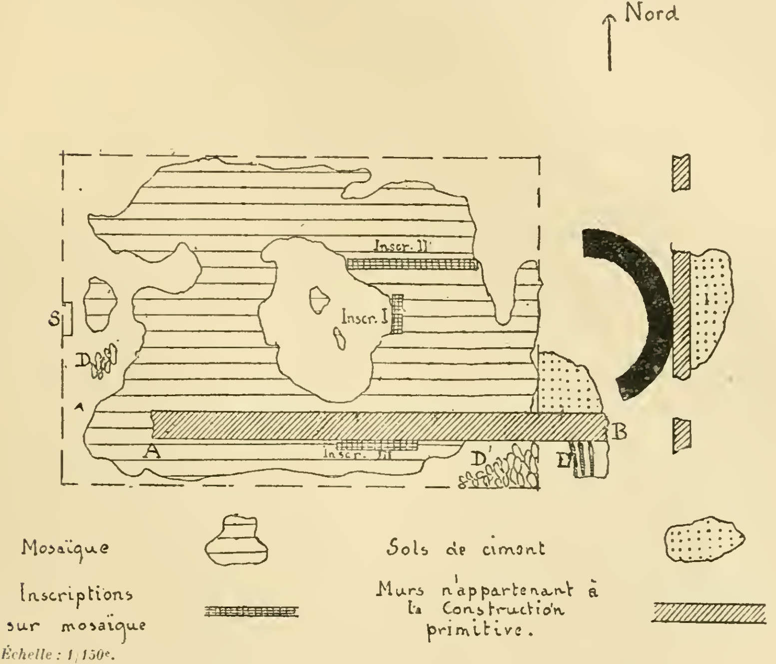


FIG. 2. — CONSTRUCTIONS DANS LA PARTIE S.-O. DE L'ALCUDIA.

S, Dalle de pierre calcaire ; — D, D', Mauvais dallage ; — E, Sorte d'escalier en pierres grossières.

par les deux collectionneurs, au cours de leurs promenades, sur l'Alcudia ou le long du talus. Les tentatives d'exploration comme celle qui dégagea en 1862 les thermes dont il a été question plus haut, ne furent guère que des sondages rapides.

Les fouilles dont il est rendu compte ici ont duré du 4 juillet au 12 août 1905. Elles n'ont aucunement porté sur les terrains voisins de l'Alcudia : ainsi le champ où fut découvert le buste est resté en dehors des travaux. De plus, l'Alcudia se trouvant divisée entre deux propriétaires, c'est seulement la moitié méridionale qui a été mise à notre disposition. Notre plan

était de la couper par des tranchées en différentes directions : de cette façon, nous devions savoir le plus vite possible si les restes d'Ilici étaient assez bien conservés pour valoir un déblaiement méthodique, ou s'il n'y avait à compter que sur des trouvailles éparses, au hasard des recherches à travers un terrain dans lequel les ruines se seraient comme émiettées. C'est la seconde hypothèse qui s'est vérifiée[1].

* *

Sur un seul point ont été découverts des restes de constructions romaines qui eussent une certaine étendue; c'est dans la partie de l'Alcudia voisine de l'endroit où a été trouvé le buste[2]. La tranchée ouverte de ce côté rencontra d'abord, à une profondeur de 1^m^50, un crâne humain, puis un squelette d'homme, déposé à même la terre, allongé sur le dos, la tête à l'ouest; ensuite, à une faible profondeur, — les pierres arrivaient par endroits à 20 centimètres de la surface, — tout un ensemble de murs dont la figure 3 donne le plan. Ils étaient presque tous rectilignes, et se coupaient à angles droits ou presque droits, se prolongeant et s'enchevêtrant à droite et à gauche de la tranchée normale. A droite apparut en outre un pavement cimenté, de forme rectangulaire, qui mesurait jusqu'à 8 mètres sur 5, et n'avait d'autre ornement qu'une petite plaque carrée de marbre commun, incrustée dans le ciment. Un peu plus avant, entre les murs qui se prolongeaient encore, descendait un caniveau qu'on put suivre sur une longueur d'environ 25 mètres[3]. Enfin, le long du mur méridional, à la hauteur du point où commençait le caniveau, était conservé un rectangle, de $2^{m}70$ sur $1^{m}10$, formé d'un carrelage en briques dont les carreaux avaient $0^{m}23$ de côté, et $0^{m}035$ d'épaisseur.

Ce qui frappait le plus était l'état dans lequel se trouvaient ces restes de murs. Ils étaient réduits à une hauteur très faible,

1. La figure 1 marque l'emplacement des différentes tranchées et des différents sondages.
2. Tranchée marquée du chiffre II sur le plan 1.
3. En y comprenant une interruption de $5^{m}50$.

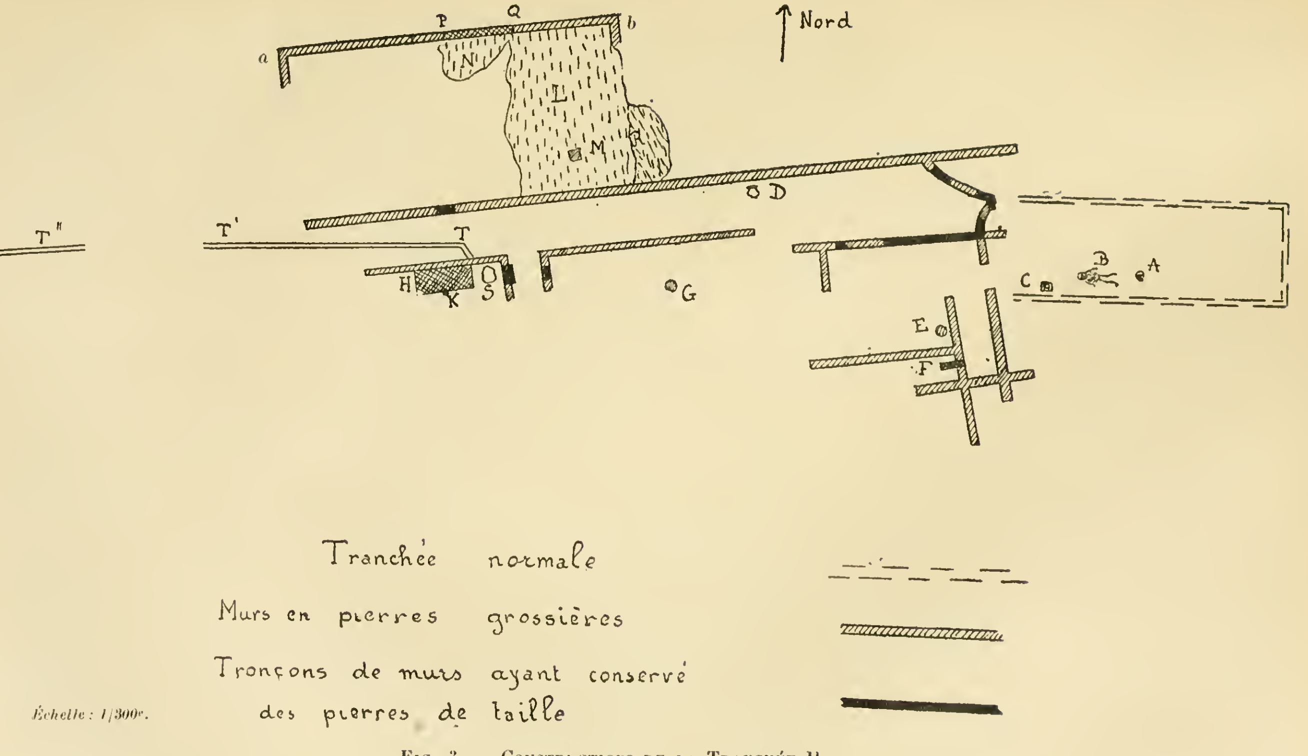


Fig. 3. — Constructions de la Tranchée II.

A, Crâne; — B, Squelette; — C, Pierre en forme d'auge; — D, Vase *in situ;* — E, Meule; — F, Fragment de tuyau en argile; — G, Grosse pierre régulièrement taillée, de forme cylindrique; — H, Carrelage de briques; — K, Pierre en forme de borne; — L, Sol de ciment, à **1** mètre de profondeur; — M, Plaque de marbre; — N, Sol de ciment, à 70 centimètres; — P, Q, Tronçon plus haut de 40 centimètres que le reste des murs *a, b;* — R, Ressaut de quelques centimètres dans le sol L; — S, Fragment de sol en ciment; — T, T', T", Caniveau.

de 70 à 80 centimètres en moyenne, et se composaient de pierres irrégulières, de grosseur médiocre, entassées sur une épaisseur de $0^{m}50$, et sommairement appareillées à l'extérieur. De place en place, quelques rares pierres de taille étaient encore posées sur cette espèce de soubassement. Il est probable que la plupart de ces murs, sinon tous, étaient formés d'assises en pierres de taille portées par des fondations en pierres à peine dégrossies : seules ont subsisté ces fondations, la partie du mur qui était enfoncée en terre et celle qui s'élevait immédiatement au-dessus du sol : le mur qui entourait le pavement cimenté le dépasse maintenant de 50 centimètres à peine. Des revêtements devaient presque partout dissimuler la grossièreté de l'appareil dans les parties basses, et dans certains cas couvrir aussi les assises de pierres taillées : en effet, de nombreuses parcelles de plâtre se sont rencontrées dans les terres; quelques-unes portaient des traces de décorations peintes ou sculptées; des morceaux de ciment représentaient les sols disparus. — Un tel état de destruction ne s'explique que par l'intervention humaine : pour planter d'arbres ou de céréales l'Alcudia, on en a retourné la surface, on en a retiré les pierres qui l'encombraient; ces pierres fournissaient de bons matériaux tout préparés : on s'est servi de ce terrain comme d'une carrière commode, on l'a impitoyablement éventré pour bâtir, avec ce qu'on en extrayait, les maisons d'Elche et les fermes de la campagne. Cette pratique est attestée par la tradition orale du pays, qu'Aureliano Ibarra a consignée dans son ouvrage; une pierre avec inscription, provenant de l'Alcudia, était employée à Elche dans les fondations d'une maison moderne[1]; et dans les quartiers les plus anciens de la ville ne manquent pas les matériaux dont l'aspect et la coupe font songer aux constructions d'époque romaine. L'enduit de plâtre, qui ne pouvait servir à rien, a été réduit en fragments minuscules; les pierres grossières, sans valeur, ont été laissées en place; les parquets ont été détruits, sauf quand ils étaient trop durs, trop difficiles à

1. *C. I. L.*, II, 5950.

entamer à la pioche : c'est ainsi que le plus vaste nous a seul été conservé.

Il est résulté de là que le plan de la construction qui a laissé de tels vestiges est maintenant impossible à restituer, et qu'en outre les objets fournis par elle se sont ramenés à très peu de chose. Ils ont été brisés, dispersés ou emportés par les chercheurs de matériaux; c'est un hasard que quelques-uns aient été conservés en place. On a retrouvé ainsi un petit nombre de poteries communes, de l'époque romaine, dont l'une, une sorte de marmite ronde, était restée posée par terre, dans l'angle de deux parois; elle avait peut-être contenu de l'huile, à en juger par la couleur et la consistance de la terre qui y était renfermée. Plus loin, on rencontra une amphore à peu près complète, qui devait être appuyée contre le mur, et qui était pleine de coquilles d'escargots, absolument semblables à celles des escargots comestibles qui se vendent tous les jours sur le marché d'Elche. En plusieurs points, des cendres et des tessons étaient mêlés à la terre; il s'y joignait une pierre de moulin, un fragment de tuyau en poterie. Nous étions donc bien dans une maison d'habitation, et particulièrement dans les pièces de service, dont quelques-unes sans doute, comme celle où était déposée le vase à huile, n'avaient jamais eu qu'un sol de terre battue; mais la démolition et le pillage n'y avaient laissé presque rien à recueillir.

Il en fut de même dans toute l'étendue du terrain exploré[1]. Les vestiges antiques se présentaient isolés, et le plus souvent fragmentaires. Deux citernes avaient été épargnées, parce qu'elles étaient à parois de béton très dures[2]. Des parquets en ciment, quelques morceaux irréguliers avaient subsisté, quand les destructeurs avaient négligé d'aller jusqu'au bout de leur besogne[3]. Quelques pierres de taille trop lourdes, ou qui

1. La tranchée IV (voir le plan) a donné quelques tronçons de mur analogues d'aspect à ceux de la tranchée II, mais beaucoup moins étendus et pas plus intelligibles; la tranchée III a rencontré un tronçon de caniveau long de 1m40, et un fragment de sol cimenté dont la plus grande dimension est de 2 mètres.

2. Toutes deux dans la tranchée I. L'une mesurait 2m60 sur 3m20, l'autre 1m50 sur 1m60. — Les traces d'un grand bassin ovale apparaissent encore dans les champs à quelque distance à l'ouest de l'Alcudia.

3. Le plus étendu s'est trouvé dans la tranchée I; il avait environ 5 mètres sur 3.

avaient échappé aux investigations, étaient également restées dans le terrain[1]. Et c'était en vain qu'une fois rencontré un témoin de ce genre, nous cherchions tout autour de lui d'autres vestiges auxquels le coordonner. Les restes de constructions sont l'exception dans l'Alcudia : la presque totalité de la hauteur est formée de terre mélangée de menus débris, sur une profondeur qui varie de 2^{m}50 à 3^{m}50 ; plus bas, c'est le sable ou l'argile vierge.

De ces menus débris, la sculpture était presque entièrement absente. Elle se réduisait à quatre morceaux, en pierre calcaire, extrêmement mutilés : un fragment de petite tête, haut de 0^{m}12, où se reconnaissaient seulement les cheveux représentés sur le front par des rainures parallèles; un morceau où j'ai cru voir trois doigts de la patte d'un gros animal; la moitié gauche d'une poitrine virile (haut. 0^{m}32), avec le bras collé au corps : enfin un fragment d'aspect bizarre, haut de 0^{m}26, assemblage de mèches contournées, qui fait penser aux représentations plastiques de la flamme, et qui est peut-être une crinière[2].

Les monnaies trouvées étaient exclusivement des monnaies de bronze. C'est une preuve de plus que le terrain a été fréquemment remué : toutes les monnaies d'or et d'argent ont été ramassées avec soin, tandis que les paysans laissent volontiers où ils les trouvent les monnaies de bronze, qu'ils croient sans valeur. — Presque toutes ces monnaies étaient en très mauvais état. Voici la liste de celles que j'ai pu identifier avec plus ou moins de précision :

1-2. Deux as.

3. Claude. — Cohen[2], 14.

4. Claude. — Cohen[2], 47.

1. Par exemple, dans la tranchée V, une pierre large avec quelques moulures, semblant une base de colonne, et, dans la dernière partie de la tranchée II, une grosse pierre quadrangulaire, de 0^{m}75 sur 0^{m}72, et haute de 0^{m}85.

2. Ce morceau, trouvé dans la fosse VI, à côté des débris d'architecture dont il sera question plus loin, pourrait être postérieur de plusieurs siècles à l'ère chrétienne. — Dans la tranchée IV ont été trouvés entassés, à 0^{m}15 de profondeur, un tronçon de colonnette torse (haut. 0^{m}34), et quelques fragments de chapiteaux très rudimentaires, purement rectilignes; ces débris portaient des traces de feu. Ils n'étaient évidemment pas *in situ*, et ne doivent pas remonter au delà de l'époque wisigothique.

5. Un grand bronze de Néron (*Imp. Nero Caesar Aug. Pont. Max. [trib. p]ol. p. p.;* — revers illisible).

6. Hadrien. — Cohen[2], 820.

7. Un moyen bronze de Commode (*M. Commodus Ant...;* au revers, une sorte de *dextrarum junctio*).

8. Gordien le Pieux. — Cohen[2], 385.

9. Un petit bronze de Gallien.

10. Maximien Hercule. — Cohen[2], 198.

11. Licinius père. — Cohen[2], 71.

J'ai cru reconnaître en outre, mais seulement d'après l'effigie, et sans certitude, des moyens bronzes d'Auguste, de Tibère, de Trajan, d'Antonin (deux), de Faustine l'aînée, et de Faustine la jeune. Une monnaie dont la face est illisible porte au revers la légende *Concordia Augg.*, sans *S. C.*, avec la Concorde assise : d'après ces données, elle ne peut être que de Valérien père (Cohen[2], 32) ou de Salonine (Cohen[2], 29).

A ces monnaies impériales s'ajoutaient quelques monnaies autonomes ibériques, d'époque romaine :

1. Une monnaie d'Ilici, avec la légende *Augustus divi f.* — Cohen[2], I, p. 157, n°s 713-715; Delgado, *Nuevo Método de Clasificación de las Medallas autónomas de España*, t. III, (Séville, 1876-1879), p. 287, et pl. CLII, n°s 1-4.

2. Calagurris Julia. — Delgado, *ib.*, p. 58, et pl. CV, n° 12 (époque d'Auguste).

3. Une monnaie de Sagonte, à double légende, ibérique et latine. — Delgado, *ib.*, p. 347, et pl. CLXIII-CLXIV, n°s 17 sqq.

4. Une monnaie de Sagonte, reconnaissable au revers, qui porte le navire et le caducée (face : tête à droite). — Delgado, *ib.*, p. 347, et pl. CLXIII-CLXIV, n°s 14, 15, 17 sqq. (plutôt ibérico-latine ou autonome latine qu'ibérique).

5. Une monnaie portant une tête à droite, derrière laquelle se voit le reste d'un caducée; au revers, *jinete* (cavalier) avec lance : probablement Sagonte. — Delgado, *ib.*, p. 346, et pl. CLXIII, n° 3.

6. Une monnaie portant une tête à droite, derrière laquelle se voit un épi; au revers, *jinete* avec lance : probablement Saetabis. — Delgado, *ib.*, p. 342, et pl. CLXII, n°s 4-5.

Ainsi, non seulement ces trouvailles nous maintiennent toutes dans la période romaine, mais elles se limitent presque exclusivement à la période impériale, et descendent jusqu'au Bas-Empire[1]. Les autres objets confirmaient ces constatations. La seule pierre gravée qui fut trouvée (un ouvrier la ramassa, à la surface du champ) était une médiocre pierre romaine, représentant la Fortune. Les poids de terre cuite, qu'on interprète généralement comme poids de métiers à tisser, étaient assez nombreux, ainsi que les stylets en os[2]. Comme objets de bronze, il convient de citer, outre une certaine quantité de clous, un petit marteau long de 0^m12, qui devait être un marteau d'orfèvre, une spatule longue de 0^m21, et une tige sinueuse d'un centimètre de diamètre, dont les extrémités sont, en ligne droite, à 0^m20 l'une de l'autre : elle porte des ornements semblables à des feuilles, et doit être une branche de candélabre.

Parmi les innombrables débris de céramique qui donnaient au sol, dans certaines parties de l'Alcudia, l'aspect d'un véritable *mons testaceus,* la céramique grecque ne faisait pas complètement défaut; mais elle n'était représentée que par quelques tessons, trouvés presque tous à la surface du champ, comme ceux qu'avaient antérieurement recueillis don Aureliano et don Pedro Ibarra. La plupart étaient de basse époque et de style médiocre : ainsi, un fragment de vase à figures rouges où l'on reconnaît la chouette grossièrement dessinée des vases attiques fabriqués pour l'exportation (dimensions : 0^m045 sur 0^m04). Un fragment d'exécution meilleure, mais d'époque également tardive, porte sur fond noir une guirlande de lierre : les feuilles sont réservées en rouge, les tiges et les baies dessinées à la peinture blanche (dim. : 0^m04 sur 0^m04). Un troisième tesson, qui provient d'un mauvais vase italiote à figures rouges, porte une tête de cheval, avec la tête du cavalier, entre deux colonnes peintes en blanc (dim. : 0^m09 sur 0^m08).

1. Des monnaies de Maximien ont été trouvées aussi dans la villa dont il est question plus haut, p. 336, n. 2 : *Jahrb.*, *l. c.*, p. 199.

2. J'ai recueilli aussi une petite bague en os, ornée de stries gravées, — bijou d'enfant ou de pauvre.

La céramique d'époque purement romaine, dans ses variétés différentes, était plus largement représentée. Elle comprenait plusieurs échantillons de la poterie non décorée, d'usage courant : cruches, bols, amphores (dont aucune n'était intacte); des fragments assez nombreux de la vaisselle dite campanienne; d'autres, plus nombreux encore, de ce qu'on appelle la poterie samienne, de cette terre rouge vernissée dont les produits ont pour centre de fabrication, en Italie, Arezzo, et qu'on connaît en Espagne sous le nom de *barro saguntino*[1]. Un certain nombre de ces tessons portent les débris des rinceaux et des figures qui décorent les vases de cette sorte; d'autres ont conservé la marque du fabricant estampée sur le fond du vase[2].

Mais les fragments de beaucoup les plus nombreux et les plus intéressants appartenaient à cette céramique ibérique, tout à fait insoupçonnée jusqu'à ces derniers temps, qui est reconnue, depuis l'*Essai* de M. Paris, comme une des manifestations les plus originales qu'aient laissées de leur art et de leur industrie les habitants de l'Espagne antique.



L'Alcudia d'Elche était déjà connue comme un des plus féconds parmi les « gisements » qui nous ont conservé les restes de la céramique ibérique[3]. C'est de l'Alcudia, où les avait recueillis Aureliano Ibarra, que proviennent les vases et les fragments du Musée Archéologique de Madrid, les plus beaux spécimens que M. Paris ait eu à citer et à reproduire dans son *Essai*. Elche était aussi, avec l'Amarejo et Meca, une des localités qui avaient fourni la petite collection de tessons ibériques conservée au Louvre.

1. Voir Hübner, *C. I. L.*, II, p. 659-660.
2. Voir en appendice les marques que j'ai lues sur des fragments de *barro saguntino;* j'y ai ajouté les marques de lampes et une marque d'amphore. Comme fragments de lampes à figures, je n'ai à signaler qu'une tête de Mercure, de face, et un buste à gauche de personnage à longs cheveux qui porte une hache ou un marteau. Deux autres débris de terre cuite proviennent d'objets indéterminés : sur l'un (dim. : 0m05 sur 0m03) sont conservées les jambes d'un petit personnage; sur l'autre est modelée une tête de lapin (hauteur de la tête : 0m04).
3. P. Paris, t. II, p. 22-23.

La surface de l'Alcudia est semée sur tous les points de fragments ibériques, plus ou moins denses; ils apparaissent sur toute la tranche des talus qui limitent le terrain. Il était inévitable, dans ces conditions, que les fouilles produisissent des tessons de ce genre en très grande quantité. Il va sans dire que les morceaux sans intérêt étaient en majorité : de dimensions souvent très exiguës, ils portaient un quelconque de ces ornements que les potiers ibères répétaient à satiété sur la vaisselle commune : cercles concentriques, spirales, dents, zigzags, lacis de feuilles, semis de points. Mais un certain nombre de morceaux avaient une tout autre importance, et méritent d'être décrits et commentés avec soin[1].

Des trois grands groupes entre lesquels M. Paris[2] répartit la céramique ibérique : « poterie à décor géométrique et à décor floral irrégulier, poterie à décor géométrique et à décor floral régulier, poterie à décor animal, avec persistance d'importants éléments linéaires et floraux de style régulier, » — les deux premiers n'ont guère été enrichis par les fouilles d'Elche que de doubles, dans la mesure où l'on peut parler de doubles en matière de céramique antique. Sans doute quelques combinaisons nouvelles se sont rencontrées, quelques arrangements inédits de damiers ou de spirales; mais nos connaissances sur le style de cette céramique n'en ont pas été augmentées. Il n'en est pas de même pour le troisième groupe.

Les fragments publiés ici confirment d'abord une remarque que l'on pouvait tirer des pièces déjà connues : les potiers ilicitans ont eu beaucoup de goût pour les figures décoratives d'oiseaux. Ces figures, telles qu'ils les comprennent, s'accordent très bien avec le décor floral plus ou moins stylisé qui se retrouve dans tous les vases de travail soigné, comme fond permanent de l'ornementation. Les mêmes lignes souples, de largeur variable, suivant que le pinceau a été plus ou moins appuyé, sont aptes à représenter les tiges ou les longues feuilles des plantes, et les plumes de la queue ou des ailes déployées. Le corps de l'oiseau est généralement divisé en sections, dont

1. Ces fragments sont conservés à l'Université de Bordeaux.

2. T. II, p. 141.

les unes sont figurées en plein, tandis que les autres, cernées par une grosse ligne noire, sont occupées par un quadrillage ou par des sortes d'imbrications : ces motifs ont leur origine dans des représentations végétales[1]. D'autre part, il est tout naturel que se disposent à droite, à gauche, au-dessus et au-dessous de l'oiseau des branches, des fleurs et des bourgeons. On avait là un décor convenable tantôt pour de petits vases minces, de forme allongée, où se plaçait facilement un oiseau à long bec et à long cou, tantôt pour des vases à large panse où pouvait s'étaler un grand oiseau, les ailes ouvertes.

Le n° 1 (pl. III) est un exemple de la première catégorie. Ce fragment[2] à courbure faible doit provenir d'un vase à col très allongé; l'oiseau allait en s'amincissant comme le vase lui-même; le corps est couvert d'imbrications qui représentent des plumes comme elles pourraient ailleurs représenter des écailles. Une zone de couleur pleine figure le cou, un gros point au centre d'un cercle indique l'œil; des deux traits qui formaient le bec, l'origine seule est conservée. A droite, le décorateur a dessiné, assez négligemment, une « crosse » végétale, en écrasant son pinceau, d'où une longue bavure a coulé; à gauche monte une sorte de bouton de fleur, entre deux petites feuilles recourbées : c'est un des ornements végétaux que nous retrouverons le plus souvent.

Un oiseau semblable était représenté sur le n° 2 (pl. III), mais la disposition était autre[3]. Le haut du tesson est traversé par un bourrelet sur lequel passe une large bande de couleur ocre : ce bourrelet marque sans doute la naissance du col. Ainsi l'oiseau décorait la panse du vase; il était accompagné de feuilles dont il reste des traces; et des motifs analogues devaient orner le col. Sur le n° 3 (pl. III)[4], figurent les espèces de bourgeons quadrillés qui sont un des éléments employés le plus volontiers par les Ibères; ils sont accompagnés de feuilles et de spirales. L'oiseau a le bec long; l'œil, réservé au milieu de la tête qui est en couleur pleine, est d'une forme moins som-

1. On a un exemple typique de ce style dans P. Paris, II, fig. 181.
2. Longueur, 0m078; largeur, 0m038.
3. 0m09 sur 0m07. Les dessins sont très effacés.
4. 0m065 sur 0m06.

maire que dans les autres cas; au-dessous du cou commence, comme dans le n° 1, la partie du corps où les plumes sont rendues par des imbrications. Mais dès la seconde rangée, cette zone est limitée par un cercle de couleur ocre, dont une trace est très reconnaissable à la pointe inférieure du tesson : donc, comme il arrive souvent, le vase était divisé en zones superposées, et l'oiseau était représenté *en buste*, en *protome*.

Sur les n°s 4, 5, 6, 7 (pl. III), les mêmes combinaisons se retrouvent[1] : sous des bandes de couleur qui forment la limite supérieure de la zone (n°s 4, 7), ou bien tout encadré d'éléments végétaux, reparaît l'oiseau, le cou tendu, le bec allongé. Les ornements végétaux sont soit des feuilles et des boutons, avec l'habituel quadrillage (n° 7), soit des spirales (n°s 5, 6), soit un bizarre assemblage de traits et de taches, dessin moins stylisé que les modèles courants (n° 4). Dans le n° 6, l'accumulation des motifs est remarquable : un bourgeon allongé est flanqué à droite et à gauche de deux spirales symétriques; le haut de la spirale gauche et du bourgeon se perd dans une tache, qui fait sans doute partie d'une grande feuille; en bas, les deux spirales et la tige du bourgeon rejoignent la tête de l'oiseau, au point que cette tête a été peinte en surcharge sur le bas de la spirale droite; et, au-dessous, une feuille de couleur pleine touche la gorge de l'animal. — D'un fragment à l'autre, malgré des traits communs, la représentation de l'oiseau varie; celui du n° 6 a l'air d'un gros moineau, avec un petit œil allongé réservé dans la masse compacte de la tête et du cou; la lame inférieure du bec est figurée par une simple ligne, la lame supérieure par un large trait. En 5, l'œil a bien plus d'importance : on le devine très saillant, à la façon dont il est projeté vers le bec; c'est un gros point au milieu d'un cercle, tracé lui-même dans un long espace réservé. Le bec, gros et assez court en 7, est plus long et recourbé du bout en 4. S'il faut reconnaître une tête d'oiseau dans le n° 8 (pl. III)[2], le dessin y est beaucoup

1. N° 4 : 0^{m}06 sur 0^{m}058. — N° 5 : 0^{m}06 sur 0^{m}06. — N° 6 : 0^{m}10 sur 0^{m}08. — N° 7 : 0^{m}085 sur 0^{m}075.

2. 0^{m}045 sur 0^{m}025.

plus négligé : toute la tête est réduite à l'œil, qui est un gros point dans un rond ; et il s'y rattache, pour reproduire le bec, un étrange appendice recourbé[1]. Dans le n° 9 (pl. III), d'exécution non moins mauvaise, l'œil et le bec se confondent, et ne sont rattachés au corps que par une ligne noire qui part du sommet de l'œil[2].

Il faut faire une place à part à l'oiseau représenté sur le n° 10 (pl. III)[3] entre une spirale à gauche, et, à droite, un cercle denté entourant une tache ronde. Il est peint d'une couleur violacée très instable, et inégalement étalée : elle tourne à l'ocre dans les parties où elle est moins épaisse ; de là une grande indécision dans le dessin, et un certain manque de clarté. On reconnaît cependant un oiseau au long bec ; une aile est visible en partie, dont les plumes sont représentées d'abord par une rangée d' « imbrications », puis par de longues rayures parallèles. Une tache blanche irrégulière, avec un gros point au centre, a été réservée pour exprimer l'œil. Sur le sommet de la tête, de légères touches de couleur, déposées irrégulièrement, figurent une crête. Nous avons donc ici, semble-t-il, l'image d'un coq, dont la facture, pour être peu serrée, n'est pas moins originale et intéressante.

Les Ibères ont compris combien les ailes ouvertes pouvaient donner d'ampleur à l'oiseau et mettre de vie dans la décoration. Le fragment du n° 11 (pl. III), dont les dimensions sont relativement grandes[4], est occupé presque tout entier par un oiseau marchant, les pattes écartées et les ailes ouvertes, la tête retournée et relevée. Le sol est remplacé par des cercles qui entourent la panse du vase, et sous lesquels court une zone décorée d'ornements en *S*. L'oiseau semble saisir le cercle supérieur avec les quatre doigts de sa patte droite, seule visible. L'œil est petit et rond ; le cou et le corps sont teintés uniformément, à l'exception d'un espace irrégulier, limité par de grosses lignes, qui représente le ventre, et où la couleur

1. Peut-être est-ce un poisson qui est partiellement conservé au-dessus de l'oiseau.
2. 0m031 sur 0m041. — Le dessin indistinct qui se voit à droite de l'oiseau appartenait peut-être à une figure de quadrupède.
3. 0m10 sur 0m06.
4. 0m16 sur 0m14. Lors de l'extraction, un coup de pioche a brisé le tesson en trois.

pleine est remplacée par des imbrications. La queue, disparue presque totalement, était formée de longues plumes parallèles; les deux ailes étaient ouvertes : en haut, sur la ligne de l'os, les plumes ont l'apparence d'une série d'arceaux; de grands traits irréguliers, séparés en deux secteurs par une large bande colorée, imitent bien les longues plumes par lesquelles est constitué le reste de l'aile.

Des oiseaux de la même taille sont conservés partiellement sur les n°s 12 et 13 (pl. IV). Sur le premier[1], l'oiseau marche vers la droite, la patte levée (une patte où l'on compte nettement cinq doigts); les imbrications du ventre, les longues plumes de l'aile sont reconnaissables, ainsi qu'une feuille au bout d'un pédoncule recourbé et un bourgeon quadrillé entre deux enroulements. Sur le n° 13[2], l'oiseau a le cou très allongé; mais l'aile reste faite comme en 11, à cette différence près qu'elle est limitée à l'extérieur par deux rangées d'arceaux, au lieu d'une. A gauche on retrouve le bourgeon, entre ses enroulements, au bout d'une tige feuillue; à droite le dessin est beaucoup moins intelligible : c'est sans doute une interprétation fantaisiste de quelque motif végétal, semblable aux dessins énigmatiques accumulés sur des tessons de l'Amarejo[3].

Dans d'autres exemplaires, l'oiseau, plus petit, a le même mouvement et est tracé de la même manière : ainsi dans le n° 14 (pl. IV), fragment qui avoisinait le col du vase, comme le prouve le bourrelet visible en haut du tesson[4]. Ici, les imbrications ont envahi presque tout le corps de l'oiseau, ne laissant en teinte plate que la tête, au milieu de laquelle l'œil est réservé; elles forment une triple rangée sur le bord de l'aile. Entre l'aile, ouverte et remontante, et la tête, s'allonge une rangée de sept *S* : cet ornement stylisé est sans doute d'origine végétale, — ce que confirme la présence, à gauche, d'une feuille dont la pointe est conservée. L'oiseau du n° 15 (pl. IV)[5] est du même style, avec son long bec, son œil rond, son aile

1. 0^m092 sur 0^m10.
2. 0^m11 sur 0^m11.
3. Voir par exemple P. Paris, II, fig. 133.
4. 0^m095 sur 0^m06.
5. 0^m13 sur 0^m05.

largement déployée : deux spirales, un bourgeon quadrillé, des feuilles d'un joli dessin sont posées sur son aile et s'y confondent presque.

Les nos 16, 17 et 18 (pl. IV) ont ceci de commun que ces trois fragments appartenaient à l'extrémité supérieure des vases dont ils proviennent[1]. C'étaient trois vases d'orifice circulaire, dont le rebord plat était en pente vers l'extérieur dans les fragments 16 et 18, vers l'intérieur dans le fragment 17[2]. Sous le rebord, viennent des bandes et des cercles de couleur, puis la figure d'oiseau, accompagnée, en 17, de tiges végétales qui se confondent avec elle. L'oiseau du n° 16 a la tête, le petit œil rond et le bec caractéristique des oiseaux de proie ; sur le cou, plein et court, est réservée une barre blanche, une sorte de collier. Les deux autres images sont d'un dessin très mou, les formes et les articulations mal observées.

Dans d'autres cas, il semble que le potier ait voulu représenter l'oiseau en plein vol. Sur le n° 19 (pl. IV)[3], la tête et le cou s'allongent horizontalement, et les deux ailes s'allongeaient de même, l'une au-dessus de la tête, l'autre au-dessous : de celle-ci il ne reste que quelques petites plumes rondes, de celle-là l'extrémité de quelques longues plumes ; à droite du cou, après une rangée de plumes arrondies, de grands V, qui semblent s'emboîter les uns dans les autres, la pointe vers l'extérieur, indiquent le dessin de la queue. L'arrangement d'ensemble est difficile à comprendre, précisément parce que l'habileté du décorateur était insuffisante pour rendre un mouvement aussi rapide. L'oiseau du n° 20 (pl. IV)[4] ne volait pas de la même façon : il faut le rapprocher des oiseaux peints en silhouette sur un fond de coupe du musée de Tarragone[5] : comme eux, il a le long cou flexible du cygne, sa tête ronde et son battement d'ailes[6].

1. N° 16 : 0m11 sur 0m055. — N° 17 : 0m06 sur 0m04. — N° 18 : 0m125 sur 0m08.
2. Le rayon de l'orifice, calculé d'après l'arc conservé, était de 0m10 en 16, 0m25 en 17, 0m063 en 18.
3. 0m10 sur 0m06.
4. 0m085 sur 0m055.
5. P. Paris, II, fig. 191.
6. Le n° 21 (pl. IV) (0m06 sur 0m055) porte les restes, assez insignifiants, d'un oiseau marchant à droite.

Comme les oiseaux, les poissons figuraient sur les tessons ibériques déjà connus[1]. Une file de poissons qui entoure la panse d'un vase est un décor simple, d'invention naturelle et d'effet heureux. De plus, en quelques coups de pinceau, il est facile de donner d'un poisson une silhouette amusante et juste; les Ibères en ont vite acquis l'habitude. On voit sur le n° 22 (pl. V)[2] un poisson au gros dos rond, le corps rayé de lignes longitudinales que des lignes transversales séparent en quatre secteurs, les nageoires indiquées par une pointe sur le dos et une autre sous le ventre; une double barre limite le museau, où un petit trait représente la bouche : c'est une image très simplifiée, mais exacte. Des poissons semblables se reconnaissent sur les dessins assez effacés des nos 23 et 24 (pl. V)[3] : ici, le triangle du museau renferme, non plus un trait qui marque la bouche, mais un point qui figure l'œil. L'œil est plus gros, la nageoire abdominale plus importante dans le n° 25 (pl. V)[4]. Enfin, sur deux tessons qui ne se raccordent pas, mais qui proviennent du même vase (nos 26 et 26bis, pl. V)[5], se présentent des poissons d'une autre espèce, semble-t-il, que les précédents, dessinés en tout cas avec un soin plus minutieux, avec un plus vif souci de suivre la nature : des blancs sont ménagés pour représenter les ouïes et la bouche, le museau et la queue sont moins géométriques que dans les autres exemplaires connus; l'animal est si peu stylisé qu'en comparant les deux têtes conservées en 26 et 26bis, on note des variantes, de l'une à l'autre, dans la disposition des clairs.

Le décor végétal n'est pas absent de ces morceaux : les poissons qui se suivent, en 26 et 26bis, sont séparés l'un de l'autre par de grandes feuilles opaques ou rayées; sous la zone décorée de poissons, une autre zone porte comme ornement le lacis de tiges et de feuilles qui revient fréquemment sur les vases ibériques[6]. En 25, des enroulements végétaux sont

1. P. Paris, II, p. 94 sqq.
2. 0m075 sur 0m05.
3. N° 23 : 0m032 sur 0m035. — N° 24 : 0m05 sur 0m065.
4. 0m058 sur 0m055.
5. N° 26 : 0m115 sur 0m085. — N° 26bis : 0m08 sur 0m065.
6. P. Paris, II, p. 79.

placés sous le ventre du poisson. De plus, le même fragment montre une partie de l'aile d'un grand oiseau. En 23, c'est un quadrupède qui devait se trouver en face du poisson, car on voit paraître, sur le débris conservé, trois pattes l'une au-dessus de l'autre : d'autres morceaux nous permettront de reconstituer la forme et l'attitude de l'animal.

La faune des potiers ibériques comprend en effet toute une série de petits quadrupèdes, courants ou bondissants, au milieu d'un décor végétal, soit seuls, soit unis à d'autres animaux. On en avait un exemple dans un tesson d'Elche publié par M. Paris, et où il faut reconnaître un lièvre[1]. C'est plutôt une sorte de chevreuil qui est reproduit ici, dans le n° 27 (pl. V)[2] : les oreilles sont longues et rejetées en arrière, l'œil est petit, mais bien mis en valeur dans un grand ovale blanc qui fait deviner assez exactement la forme du crâne; la langue pend et se recourbe hors du museau. Il ne reste qu'un fragment de patte; mais il est facile de se rendre compte que l'animal bondissait. Le corps est en partie opaque, en partie couvert d'un quadrillage : le mélange de ces deux procédés se retrouvera dans toutes les figures analogues. Devant le chevreuil et au-dessus de lui, on aperçoit des traces de plantes; le dessin placé juste au-dessus de sa tête fait penser à la patte d'un grand oiseau volant ou planant : mais cette patte aurait six doigts, ce qui serait beaucoup, même pour un oiseau ibérique, et peut-être ne faut-il encore voir là que l'interprétation d'un végétal.

Le type est le même dans le n° 28 (pl. V), où le museau n'est pas conservé[3]. Une série de petits traits courbes, sur le dos, simule une espèce de crinière. Le champ porte en outre une rosace végétale stylisée, les restes d'une longue feuille et d'une spirale. Les oreilles rejetées en arrière, le quadrillage du cou, la crinière se retrouvent dans le n° 29 (pl. V)[4] ; mais le dessin de la tête est simplifié : il ne reste qu'un point dans un cercle pour représenter l'œil et le crâne; une tache oblongue

1. P. Paris, II, fig. 180.
2. 0m05 sur 0m06.
3. 0m06 sur 0m08.
4. 0m05 sur 0m06.

forme le museau. Cette tache pose sur un objet où l'on reconnaît l'aile d'un oiseau dont le bec est également visible : l'oiseau, les ailes déployées, retournait la tête pour diriger le bec de haut en bas vers le museau du quadrupède. Un autre oiseau, au contraire, allonge le cou et le bec, par-dessus la tête du chevreuil, vers l'oiseau de droite, qui semble ainsi avoir à se défendre contre deux adversaires.

Il y avait sans doute aussi un oiseau, au milieu de feuillages, à côté du quadrupède de même race et de même dessin, mais aux oreilles plus larges et plus courtes, que porte le n° 30 (pl. V)[1]. Sur le n° 31 (pl. V)[2] est encore visible la patte d'un grand oiseau courant vers la droite ; et sous son ventre, dans l'angle que forme l'articulation de la patte, s'insère la tête d'un quadrupède courant vers la gauche. Seulement le dessin de cette tête est plus fantaisiste que dans tous les morceaux étudiés jusqu'à présent : une petite boule noire tient lieu de museau ; le crochet qui en sort pour figurer la langue est bizarrement recourbé, et renflé au milieu. Dans le n° 32 (pl. V)[3], le cou et les oreilles sont allongés démesurément ; deux taches noires informes représentent le museau. Deux doigts d'une patte de devant, conservés plus bas, posent sur une grosse ligne qui limite un espace strié dans lequel il faut peut-être voir une figuration du sol. Même simplification excessive dans la tête du n° 33 (pl. VI)[4] : ici encore apparaissent le ventre et la patte d'un grand oiseau, et sans doute aussi un fragment, avec une nageoire, d'un poisson.

Quadrupède, oiseau et poisson se montrent plus complets dans le n° 34 (pl. VI), — fragment de la partie supérieure d'un vase, avec un morceau du rebord[5]. Le quadrupède est petit, dressé sur ses pattes de derrière ; il ressemble à un lapin par son attitude et par la forme de ses oreilles. Mais il a toujours cette tête ronde très simple et ce museau en boule noire qu'avaient les animaux décrits tout à l'heure. Devant lui,

1. 0m035 sur 0m06.
2. 0m085 sur 0m05.
3. 0m052 sur 0m04.
4. 0m06 sur 0m035.
5. 0m15 sur 0m08.

au-dessus de quelques ornements végétaux, se déploient la queue et l'aile d'un oiseau dessiné à larges coups de pinceau. Plus haut, un poisson, de facture également libre : en deux traits de pinceau qui se recoupent à la queue, le dessinateur a tracé le dos et le ventre de l'animal ; puis il a ajouté les nageoires, et indiqué les détails intérieurs par les procédés habituels [1].

Sur le n° 35 (pl. VI) [2], le quadrupède qui bondissait, comme le montrent les extrémités conservées des quatre pattes (à trois ou quatre doigts), a toujours la tête et le museau très simples des précédents ; une seconde tête semblable se remarque en haut du fragment, à côté d'un crochet recourbé qui doit être la langue de cet animal dont le corps a disparu ; mais l'oiseau s'éloigne du type courant : il a le cou très long, les pattes (à quatre doigts) repliées en avant ; le corps s'amincit vers la queue, que représente une grosse ligne terminée par un double renflement ; l'aile, quoique séparée de la queue, n'est pas déployée. Il est probable que le céramiste a voulu représenter une oie sauvage : il y a assez bien réussi. Des ornements d'origine végétale, parmi lesquels une sorte de fuseau oblong, de couleur opaque, encadré entre deux lignes isolées, couvrent le reste du fragment. La zone ainsi décorée était limitée en bas par un cercle de couleur ocre dont une trace a subsisté, près de l'extrémité mince du fuseau ; et, les vallonnements laissés dans la pâte par le tournassage complétant cette indication, on s'aperçoit, si l'on rétablit le tesson dans son sens véritable, que l'oiseau ne marchait pas sur un plan horizontal, mais était dans une position très oblique, la queue en bas, et se renversait comme pour lutter contre ses agresseurs.

Ces scènes de combats entre animaux d'espèces différentes se retrouvent assez fréquemment. Un rôle important y est joué par le grand carnassier dont le type était déjà connu par les

1. Le n° 34 *bis*, pl. VI (0m09 sur 0m065), reproduit un tesson qui ne se raccorde pas avec le tesson 34, mais qui lui ressemble beaucoup par la disposition du rebord, par la qualité de la pâte et par les couleurs employées. Le poisson qui y est dessiné est aussi très semblable à celui du n° 34, quoiqu'il soit moins long et plus gros, et que la nageoire ne soit pas figurée de la même manière.

2. 0m09 sur 0m10.

fragments d'Elche conservés à Madrid[1]. L'animal, qui est toujours représenté la gueule ouverte, est caractérisé surtout par les deux rangées de dents menaçantes que le décorateur accentue le plus qu'il peut; la manière dont l'œil est traité contribue à donner à la figure une expression de férocité : c'est un gros point noir, au centre d'un cercle noir, dans un espace réservé en clair qui reproduit la forme de l'œil, et qui est assez large pour le faire paraître énorme et saillant. Au surplus, la nature est interprétée d'une façon très libre : on ne saurait dire si le dessinateur a voulu représenter des chiens, ou des loups, ou s'il a eu franchement l'intention de créer un animal chimérique; souvent les mâchoires s'allongent démesurément, et la tête devient presque une tête de crocodile. Ici encore, le mélange, dans la décoration, des éléments végétaux et des éléments animaux est constant et intime : les mêmes procédés qui servaient à reproduire l'image des feuilles et des tiges sont employés pour exprimer les corps, les oreilles et les langues.

Végétal et animal se confondent, par exemple, dans le n° 36 (pl. VI)[2]. De la gueule largement ouverte sort, en guise de langue, une tige recourbée dont l'autre extrémité part d'un bouton végétal trilobé, d'où se détachent en outre, à droite et à gauche, deux autres tigelles souples, supports de feuilles quadrillées. D'autres motifs végétaux sont conservés dans la partie inférieure du fragment. Le même quadrillage qui couvre les feuilles couvrait le corps de l'animal, au-dessous d'une sorte de collier que simule un rectangle blanc traversé d'une ligne noire. Le tout est d'une imagination bizarre[3], mais l'impression produite sur l'œil par cette fantaisie décorative n'est pas désagréable.

Le procédé est le même dans le n° 37 (pl. VI)[4], avec plus de laisser-aller et de liberté encore dans la représentation de

1. P. Paris, II, p. 91 sqq.
2. 0m095 sur 0m095.
3. Sur d'autres exemples de la même stylisation (nageoires de poissons qui se terminent en rinceaux, queue de lièvre qui se confond avec une vrille végétale), voir P. Paris, t. II, p. 92, 123, 140.
4. 0m145 sur 0m095.

l'animal. Des appendices absolument semblables à des feuilles tiennent lieu d'oreilles. Les mâchoires, la mâchoire inférieure surtout, font penser à de courtes tiges végétales arrondies du bout, et dont les villosités seraient remplacées par les petits points qui représentent les dents. Comme dans le précédent exemple, la langue est une tige souple qui va se confondre en bas avec un pédoncule d'où partent d'autres éléments végétaux, une feuille et une spirale. La langue mince et longue de l'animal dessiné sur le n° 38 (pl. VI)[1] est conçue de la même façon, comme sur le n° 39 (pl. VI)[2], où la mâchoire supérieure s'allongeait à l'excès : toute l'extrémité, qui contenait l'œil, a disparu. De même que nous l'avons remarqué pour les oiseaux, le décorateur emploie pour la tête la couleur opaque; pour le corps, il a recours aux « imbrications » qui traduisent indifféremment le poil et la plume; dans le n° 39, l'animal a de plus sur l'échine cette succession de menues lignes courbes déjà rencontrées chez les quadrupèdes plus petits.

Le fragment que reproduit le n° 40 (pl. VI)[3] conserve seulement une longue mâchoire et un œil énorme; celui du n° 41 (pl. VII)[4], les extrémités des deux mâchoires, armées de fortes dents, entre lesquelles pend une langue flexible : elle est toute semblable à la feuille dont l'extrémité apparaît en haut du même fragment, et qui doit appartenir à quelque plante aquatique. On voit devant la gueule ouverte une rosace portée sur une tige qui se rattache en bas à une spirale; la partie droite du fragment est occupée par un dessin oblong, tronqué aux extrémités supérieure et inférieure, — sorte de fuseau de couleur opaque, encadré de deux lignes, au centre duquel un espace trapézoïdal, réservé en clair, est décoré de barres horizontales et d'ornements en *S*[5]. C'est la représentation, quasi chimérique, de quelque plante indéterminée.

1. 0m05 sur 0m035. — La courbure du tesson est très accentuée, et la surface décorée est la surface concave : le fragment devait appartenir au col du vase. En outre, les traces du tournassage montrent que pour avoir le sens réel du tesson, il faut en placer la plus grande dimension horizontalement : l'animal baissait fortement le nez vers le sol, comme celui que nous verrons sur le n° 45.

2. 0m09 sur 0m11.

3. 0m08 sur 0m025.

4. 0m08 sur 0m07.

5. Cf. le n° 35.

Voici maintenant ces mêmes carnassiers en chasse contre les animaux des autres espèces. L'animal du n° 42 (pl. VII)[1] se baisse, la gueule ouverte, pour saisir un petit quadrupède qui fuit devant lui. Du petit quadrupède, qui doit appartenir au genre chevreuil, l'arrière-train seul est conservé; la queue est très courte, les pattes sont longues et minces; le milieu du corps est couvert d'un quadrillage; les poils de l'échine sont indiqués par l'habituelle série de lignes courbes. Des feuilles et des tiges complètent la décoration; en outre, la langue du carnassier a cette apparence de feuille pointue que nous avons déjà notée ailleurs, et peut-être se confond-elle avec la tige et les feuilles placées plus bas[2]. Quant à la patte d'arrière du petit quadrupède, elle ne se distingue pas de la tige végétale voisine : un même coup de pinceau a tracé l'une et l'autre

Les dessins du n° 43 (pl. VII)[3] sont très effacés : la couleur, qui était instable, a partiellement disparu. On y reconnaît cependant un carnassier du type ordinaire, à longues mâchoires, à dents pointues, à langue mince représentée par une ligne irrégulière. Au-dessus de l'œil, très gros, le crâne est déformé par des saillies bizarres; une autre protubérance, plus en arrière, se recourbe en crosse : ce sont des détails de dessin, des tours de pinceau dont les potiers ont pris l'habitude à force d'interpréter le végétal. Plus haut court un quadrupède étrange, allongé comme pour sauter, avec des pattes courtes, un museau aigu, de longues oreilles et une petite queue. On distingue encore une spirale, une rosace, deux ornements en forme de V, qui remplissent les vides entre les deux animaux.

C'est un oiseau qui est en présence du carnassier, dans le n° 44 (pl. VII)[4] : il allonge la tête et le bec, qui présente près de la naissance un renflement accentué, entre les deux

1. 0m 11 sur 0m 115.
2. Une croûte terreuse qui couvre le tesson, et qu'on ne pourrait enlever sans risquer de détruire en même temps les couleurs, empêche d'étudier les détails avec précision.
3. 0m 105 sur 0m 09.
4. 0m 07 sur 0m 04.

mâchoires courtes et grosses. La scène est tout autre et plus énigmatique sur le fragment du n° 45 (pl. VII), qui, à en juger par la courbure du tesson et la qualité de la pâte, provient d'un petit vase d'exécution soignée[1]. Un oiseau, semblable à la plupart de ceux qui ont place sur les poteries ibériques, marche vers la gauche : la patte qu'il porte en avant, et qui seule est entièrement visible, a trois doigts et un ergot. De son bec, il pique le cou d'un quadrupède, renard ou loup, représenté en buste, en *protome*. L'œil du quadrupède est rond, la tête penchée vers le sol, c'est-à-dire vers le bas du dessin, et la langue mince pend entre les mâchoires, où les dents ne sont pas apparentes. Au-dessous du point où s'applique le bec de l'oiseau, la couleur opaque est interrompue par un collier en clair, rayé de lignes verticales ; plus bas le cou se termine par des dentelures, comme si l'animal avait été décapité. Des plantes, suivant l'habitude, complètent la scène; mais l'espèce d'iris qui se dresse entre les deux animaux est plus vrai, moins stylisé que les décorations ordinaires. On se demande quelle scène le décorateur a voulu traduire, à quelle fable, à quel conte il fait allusion; il y a, en tout cas, dans ce petit fragment, moins de convention, plus d'accent et de verve que dans la majorité des autres.

L'ingéniosité des Ibères s'est exercée encore sur d'autres sujets. De même que leurs compatriotes sculpteurs, bronziers et orfèvres[2], les céramistes ont tenu à représenter le cheval, et certains d'entre eux se sont tirés de leur tentative assez heureusement. Le n° 46 (pl. VII) en fait foi[3]. Le dessin est net et juste, avec des simplifications voulues. Il y a de la convention dans la série d'arceaux qui représente la crinière, dans la pinçure de la peau à la hauteur de l'œil, dans les naseaux : mais cela n'empêche pas une impression singulière de hardiesse et de vérité. Le cheval est harnaché : deux brides partent d'un anneau passé dans les naseaux ; deux courroies parallèles

1. 0m054 sur 0m04.
2. Voir P. Paris, I, fig. 294, 297, 300 ; II, fig. 327-338, 369 sqq., pl. VI et IX.
3. 0m125 sur 0m22. — La cassure qui traverse l'encolure du cheval a été produite par un coup de pioche.

entre elles, reliées par une troisième courroie perpendiculaire, sont indiquées sur la tête[1]. Il est vraisemblable que le cheval était monté par un chasseur : le gibier est représenté par deux quadrupèdes qui courent l'un devant le cheval, l'autre au-dessus de son encolure. Tous deux, pour bondir, allongent les pattes de devant et plient celles de derrière; le premier a trois doigts aux pattes de derrière, le second en a deux aux pattes de devant. Le corps est en partie de couleur opaque, en partie couvert d'un quadrillage; le premier, qui a de longues oreilles rabattues en arrière et une très petite queue, a de plus sur le dos une série d'« arceaux » qu'on ne voit pas au second. De celui-ci seul, le museau est en partie conservé : un point figure l'œil, dans un espace blanc irrégulier, et un crochet figure la langue. Il est probable que dans ces deux animaux il faut reconnaître des lièvres. Peut-être est-ce en outre à l'aile d'un grand oiseau qu'appartiennent les stries parallèles qui apparaissent sous le premier lièvre, en bas à droite; à moins qu'il ne faille y voir une représentation du terrain sur lequel court le lièvre : la rosace à pédoncule serait, en ce cas, une fleur sortant du sol. D'autres rosaces, des spirales, des feuilles, des bourgeons quadrillés, une tige feuillue réduite à une ligne horizontale coupée de nombreux petits traits verticaux, complètent le décor; le pinceau a projeté une tige ou une feuille jusque sur les oreilles du lièvre.

Il est regrettable que le cheval du n° 47 (pl. VII)[2] soit si incomplet. Il est représenté, sans doute, dans une course rapide, car la tête est fortement tendue en avant. La part de la convention est toujours grande, dans l'œil trop développé, dans l'interprétation de la crinière, dans les « écailles » qui, à partir de l'encolure, expriment le pelage : mais il semble que le mouvement était vrai et bien rendu[3].

1. Je ne vois pas à quoi correspond dans la réalité l'espace blanc, strié de petits traits, qui suit la courbe de l'encolure à quelque distance de la crinière.

2. 0m09 sur 0m10.

3. Le n° 48 (pl. VII) (0m07 sur 0m04) porte deux pattes d'un animal lancé de même dans une course rapide. Les poils qui semblent figurés sur le ventre indiquent un quadrupède; le dessin des doigts rappelle plutôt les pattes d'oiseau. Je ne vois pas d'interprétation satisfaisante pour ce morceau.

Au contraire, le n° 49 (pl. VIII)[1] est un type de dessin négligé : la couleur, mal appliquée et de qualité médiocre, a partiellement disparu; le décor en est devenu d'autant plus mou, et les animaux arrivent à des formes monstrueuses. Le cheval qui occupe la partie droite du tesson n'a rien de réel : de grossières imbrications couvrent l'encolure, des points semés au hasard représentent la crinière; l'œil est absent, ou si négligemment traité qu'on ne le reconnaît pas; le museau est informe, terminé par trois pointes inexplicables, et aucun détail intérieur n'y est indiqué. Des deux oreilles, l'une est rabattue en avant, l'autre en arrière, sans aucune vérité dans le dessin ni dans le mouvement; elles se distinguent mal d'un rameau feuillu, très imprécis, qui pose sur la tête du cheval. Le céramiste a voulu représenter en outre deux lièvres ramassés pour bondir, l'un devant le cheval, l'autre sous sa tête : il les a faits de taille très inégale, pour utiliser tant bien que mal l'espace dont il disposait; mais tous deux, quoique moins fantastiques que le cheval, sont dessinés sommairement; la petitesse de la tête et l'importance du train de derrière sont l'une et l'autre exagérées; les oreilles et la queue sont à peu près les seuls détails où se marque un commencement d'observation juste. Surtout, la négligence du dessinateur se manifeste dans le paysage où il situe cette scène : si les enroulements et les boutons floraux ne sont pas différents ici de ce qu'ils sont ailleurs, les dessins qui occupent tout le bas du tesson sont aussi maladroits que possible. C'est une ligne courbe à laquelle se rattache, en dessous, toute une série de traits verticaux, et qui porte une sorte de gibbosité quadrillée, un monticule sur lequel s'appuient les quatre pattes du petit lièvre et les pattes de derrière du grand. L'artisan a voulu sans doute figurer ainsi le terrain : il faut admettre cette interprétation, parce qu'aucune autre ne paraît possible; mais il est certain qu'en elle-même elle ne s'imposerait pas, tant le dessin est rudimentaire. On ne voit même pas dans quel rapport est le cheval avec le terrain ainsi représenté, si l'on doit le concevoir

1. 0m 16 sur 0m 13.

en *protome,* et comme sortant du sol, ou si son corps se prolongeait plus bas. On ne voit pas davantage ce que peuvent signifier les trois points placés devant les naseaux du cheval, ni les deux points et la virgule qui se trouvent entre sa tête et celle du petit lièvre. Aucun souci d'ordre ou de clarté artistique n'apparaît dans toute la composition[1].

1. Je mentionne en note quelques fragments trop incomplets pour être étudiés à part. — N° 50 (pl. VIII) (0m10 sur 0m08) : la pâte et les couleurs de ce tesson sont très analogues à celles du n° 46, avec lequel d'ailleurs il n'y a pas de raccord possible. Le mouvement de course du petit quadrupède est assez justement saisi. — N° 51 (pl. VIII) (0m08 sur 0m09) : le dessin est très effacé. On reconnaît le train de derrière, très allongé, d'un quadrupède courant. Il est représenté par les mêmes procédés que les végétaux qui l'entourent, dont il se distingue à peine. — N° 52 (pl. VIII) (0m045 sur 0m02) : sans doute les pattes de derrière (avec deux doigts apparents) d'un quadrupède long et mince.

Eugène ALBERTINI.

(A suivre.)

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVI

1584

23. — Acuerdo del Ayuntamiento de Madrid.

« En la villa de Madrid a qatorze dias del mes de febrero de mil y quinientos ochenta y quatro el muy illustre Sr. Licenciado Ximenez Ortiz ...mandó se notifique a Alonso de Cisneros, Geronimo Velazquez, Alonso Rodriguez y Jeronimo de Galvez, autores de comedias y a los demas representantes que andan en sus compañias, que no hagan ausencia desta corte ellos o ninguno dellos hasta tanto que otra cosa por su merced se provea e mande, lo qual hagan y cumplan so pena de cada veinte mil maravedis para la camara de su magestad y que se procederá contra ellos por todo rigor de derecho ».

Este acuerdo se refería á los dichos autores y á los representantes siguientes :

Jerónimo Martínez.
Bartolomé de Santillana.
Agustin Solano y su mujer.
Martin de Aguirre.
Jerónimo Rodríguez.
Calderón, representante[2].
Luis Cano.
Diego de Larrea.
Alonso de Morales.
Diego Sandino.
Hernando de la Vega.
Lorenzo de Celada.

Andres de Vargas.
Felipe de Renteria.
Silvestre de Espinosa.
Juan de Vera, músico.
Fabian de Ribera.
Antonio de Escovedo y su mujer.
Miguel Ramírez.
Sebastián de Montemayor y su mujer.
Rodrigo de Saavedra.
Juan de Almaguer.
Francisco de Arellano.

(Arch. Municipal, III, 475, 17.)

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1906 (t. VIII), p. 71 et 148.
2. Cristóbal Calderón, casado con Elena Osorio, *Filis*.

24. — Notificación para que no hagan ausencia de la Corte Alonso de Cisneros. Jerónimo Velázquez, Alonso Rodríguez ni Gálvez, autores de comedias, ni otros representantes de sus compañias, hasta que se provea. En 16 y 17 de dicho mes de febrero se hicieron estas notificaciones, contestando todos como Jerónimo Velázquez, que dijo *lo oia*.

Alonso de Cisneros.	Lorenzo de Celada.
Alonso Rodríguez.	Andres de Vargas.
Jerónimo Martínez.	Felipe de Renteria.
Bartolomé de Santillana.	Silvestre de Espinosa.
Agustín Solano y su mujer.	Juan de Vera, músico.
Martín de Aguirre.	Fabian de Ribera.
Jerónimo Rodríguez.	Antonio de Escovedo y su mujer.
Calderón, representante.	Jerónimo de Gálvez.
Luis Cano.	Miguel Ramírez.
Diego de Larrea.	Sebastián de Montemayor.
Alonso de Morales.	Rodrigo de Saavedra.
Diego Sandino.	Juan de Almaguer.
Hernando de la Vega.	y Francisco de Arellano.

(Ibidem.)

25. — Declaracion sobre la compra de las cosas de la calle del Principe :

« Sepan quantos esta escritura de declaracion y lo demas en ella contenido vieren como nos Juan Bautista Lopez y Alonso de Xeria y Pedro de Guevara, vecinos desta villa de Madrid, y diputados que somos de la cofradia de Nuestra Señora de la Soledad y Niños Expositos de la corte, decimos que por quanto nosotros juntamente con Diego Diez de Leciana, difunto, teniente de pagador que fue de los Consejos de Su Magestad y diputado que fue asimismo de la dicha cofradia, compramos en venta real del doctor Alava de Ibarra, medico de Su Magestad, dos pares de casas y corrales que tenia en la calle que dicen del Principe desta villa ... por precio y quantia de ochocientos ducados... (segun escritura de 13 de Enero de 1582 ante Cristobal de Torres)..., y despues vendimos, renunciamos y traspasamos los derechos e tercias partes de las dichas casas y corrales... en los diputados de la cofradia de la Pasion de esta corte[1] por 200,000 maravedises (por escritura ante Cristobal de Torres en diez de Marzo de 1582). Y porque en realidad de verdad la otra tercia parte de las dichas casas y corrales nos los dichos diputados de la Soledad la compramos y pagamos de nuestro propio dinero fue y es las dos tercias partes para el dicho Hospital de la Pasion que nos pagó los dichos ducientos mil maravedis por las dichas dos tercias partes, como dicho es, y la otra tercia parte la compramos, y fue y es para el dicho Hospital y Cofradia

1. Uno de ellos era Juan Pérez de Aliega.

de Nuestra Señora de la Soledad de esta corte para que en el dicho sitio y casa se labrase un teatro donde se representasen las comedias para aprovechamiento de los dichos Hospitales, y porque hasta agora el dicho Hospital y cofradia de la Soledad y Niños Espositos no nos ha dado ni pagado los dichos cien mil maravedis que le tocó a pagar por el dicho sitio, y porque es justo se declare lo que cada uno de nos ha de haber dellas, para que cada uno cobre del dicho Hospital lo que le debe como viere que le conviene, y en el entretanto que no se le paga, tenga y herede en el dicho sitio y casas la parte que le toca por el dinero que pagó conforme a los dichos 300,000 maravedis que costó el sitio, rata por cantidad, y poniendolo en efecto decimos : *(conforme á lo expuesto anteriormente)*. Fecha y otorgada en la villa de Madrid a veinte y ocho dias del mes de Diciembre principio del año de mil quinientos ochenta y cinco y fin del de quatro. »

(Archivo de la Diputación provincial, 59, 2, XII (2400), 14.)

1585

26. — Asiento de Juan Albricio, menor, y en su nombre Juan de Rueda, su procurador, con Gaspar de Porres, autor de comedias, para servir « en el dicho oficio de representar desde el dia de Pasqua de flores que agora pasó deste presente año de la fecha desta carta hasta el dia de Carnestolendas primera que viene del año ochenta seis, por el qual dicho tiempo vos el dicho Gaspar de Porres le habeis de dar de comer y beber y cama en que duerma y ropa labada y cabalgadura para ir á las partes y lugares que se ofreciere ir para hacer las dichas representaciones, y mas le habeis de dar por todo el dicho tiempo por lo que os ha de ayudar en la dicha representacion cinquenta ducados en reales, desde el dicho dia de Pasqua de flores hasta Carnestolendas de ochenta y seis, y consiento que estos dichos cinquenta ducados se los deis cada e quando que el dicho mi menor os los pidiere y hubiere menester para su vestir e calzar, e que si estuviere enfermo seais obligado a le curar un mes a vuestra costa y si mas estuviere enfermo el dicho mi menor os sirva el mismo tiempo que le curaredes pasado el dia de Carnestolendas y ansimismo se declara que si vos el dicho Gaspar de Porres despidieredes en el dicho tiempo a mi menor, seais obligado a le dar y pagar de vacio los dichos cinquenta ducados : y me obligo que si el dicho Juan Albricio mi menor se fuere e ausentare del servicio del dicho Gaspar de Porres antes de acabar el dicho tiempo de le traer de donde quiera que estuviere a costa del dicho mi menor y torne á servir de nuevo... hasta que cunpla el tiempo que está obligado ». Madrid 7 Mayo 1585.

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86, f° 506.)

1586

27. — Obligación de Jerónimo Velázquez, autor de comedias, de representar tres Autos en tres carros durante las fiestas del Corpus de este año en precio de 5,000 reales, y si se permitiese á otro autor representar desde Pascua de Resurrección hasta el Corpus, se le añadirán 100 ducados más. Madrid, 28 febrero 1586.

(Francisco Martínez, 1586, f° 249.)

28. — Obligación de Rui López de Avalos, pintor, de pintar tres carros triunfales, las verjas donde se ha de poner el Santisimo Sacramento y los carros donde se han de representar los Autos de este año, à contento de los señores comisarios y de « Jeronimo Velazquez, autor de comedias, que esta obligado á hazer las dichas fiestas ». Madrid, 14 Abril 1586.

(Francisco Martínez, 1586, f° 55.)

29. — Acuerdo de la Sala de Alcaldes :

« En la villa de Madrid a seis dias del mes de Junio de mil y quinientos e ochenta y seis años los señores Alcaldes de la Casa y Corte de Su Magestad Don Alonso Agreda, Valladeres, Sarmiento y Pedro Bravo de Sotomayor, estando en la Audiencia de la Carcel Real desta Corte, mandaron se notifique a todas las personas que tienen compañias de representaciones no traigan en ellas para representar ningun personaje muger ninguna, so pena de cinco años de destierro del reyno y de cada cient mil maravedis para la camara de Su Magestad. »

(Archivo histórico nacional. Actas de la Sala de Alcaldes de Casa y Corte.)

30. — Poder de Juan Limos, autor de comedias, á su muger Juana Manzano, para cobrar lo que se le deba y para concertarse con representantes para su compañía. Madrid, 15 Noviembre 1586.

(Sancho de Quevedo, 1580 á 86, f° 66 8.)

31. — Obligación de Gaspar de Porres, autor de comedias, de pagar á Diego Paez, mercader, hasta dos meses, 53 ducados, precio de unas prendas de ropa que le ha comprado. Madrid, 20 Noviembre 1586.

(Antonio de la Calle, 1586, f° 1398.)

32. — Aprovechamiento de las comedias para los Hospitales durante el año 1586.

Hubo representaciones sin interrupción extraordinaria durante todo el año; pero en los libros de los Hospitales no se indican los autores que trabajaron, salvo Velázquez que empezó con el año y Quiros que comenzó á representar el dia 12 de Enero.

(Arch. de la Diputación, VII, 115, 2.)

1587

33. — Orden para el aprovechamiento de las comedias por los Hospitales :

« Relacion de la orden que se ha tenido en el aprovechamiento y administracion de lo procedido de las comedias que se representan en esta corte entre los Hospitales de la Sagrada Pasion y del de las Angustias y Soledad de Nuestra Señora, a cuyo cargo ha estado la dicha administracion por mandado del Consejo.

Que en llegando a esta corte algun autor representar acudia a los diputados de las dichas cofradias, y juntos les han señalado el lugar donde habian de representar y la orden que ellos tenian del Consejo de los dias en que se habia de representar ; y si alguna vez venian los dichos representantes quando no habia lizencia del dicho Consejo acudian los dichos diputados de ambas cofradias a hacer diligencia con los señores del Consejo para que se les dé licencia.

Y el dia que se representaba, un dia antes, todos los dichos diputados juntos nombraban tres o quatro personas, las mas suficientes que podian haber, para la cobranza, y los dichos diputados repartidos por dias requirian los puestos de las dichas cobranzas y no los dexaban hasta que los cobradores nombrados fuesen venidos y quedasen en sus puestos señalados para la cobranza de la limosna.

Y acabada la cobranza, junto el dinero en presencia de los dichos diputados se hacia el repantimiento en esta forma.

Contado el dinero y juntado todo lo que aquel dia habia procedido, se escribia una partida en el libro general declarando el dia, mes y año y el lugar donde se representó y el autor que representó y las personas que habian cobrado : y luego en otra partida de por si se decia : de la partida arriba contenida que montó tanto, llevó fulano por el Hospital de la Pasion tanta parte, y fulano por la Soledad tanta, y fulano por el general tanta conforme á un auto del Consejo que fue en esta manera :

El Hospital de la Pasion dos quartas partes menos un octavo.

La Soledad una quarta parte y mas un octavo.

El General un quarto.

En esta reparticion se comprehende asientos de tablados, ventanas, aposientos y bancos y la limosna del Licdo Ayala por su ventana.

Los alquileres de las casillas y los diez reales que cada autor da por cada representacion se han repartido en esta forma.

La Pasion las dos tercias partes y la Soledad la otra tercia parte ; y hasta agora no ha llevado el General cosa alguna de estos aprovechamientos.

Hay una arca en un aposento de la casa del Teatro de la Cruz con

dos cerraduras donde se ha guardado el libro general de estos aprovechamientos, y algunas veces el dinero, y dentro de la dicha arca se han guardado las llaves de ambos teatros.

Todo lo qual ha pasado y pasa en todo el tiempo que yo he asistido á los dichos aprovechamientos que son ocho años poco mas o menos. Y por ser ansi la firmo de mi nombre en Madrid a quince de Agosto de mil y quinientos y ochenta y siete años = Gonzalo de Monzon. »

Presentada esta Relación, el Consejo mandó que siguiera cumpliendose.

(Archivo de la Diputación provincial, 59, 2, XII (2,400) 23.)

1588

34. — « Escritura por la que Bartolomé de Mendoza, autor de comedias, vecino de Jaen, toma á su cargo las fiestas del Santísimo Sacramento deste presente año y ha de hacer en la plaza de arriba un Auto sacramental con dos entremeses, y en la de abajo *el de San Francisco vida e muerte dél,* y por ello le ha de dar esta ciudad 40 ducados pagados cinco ducados luego y lo demás acabadas las fiestas e si para el dicho dia no viniere, esta ciudad busque quien las haga e por lo que concertare e costaren se le pueda ejecutar. Alcaraz, 11 Abril 1588. »

(Protocolo de Fernández de Figueroa, leg° 2°, cuad° 2°, sin foliar.)

1589

35. — Obligación de Jerónimo Velázquez, autor de comedias, vecino de Madrid, de hacer con su compañia tres Autos para la fiesta del Santísimo Sacramento de este año con los entremeses que se le ordenaren y « poner ganapanes y personas que traigan los carros », y se le han de dar 700 ducados y licencia para representar él solo en Madrid desde segundo día de Pascua de Resurrección hasta el día del Corpus tres días de trabajo en cada semana y las fiestas. Madrid, 8 Marzo 1589.

(Francisco Martínez, 1589, f° 53.)

36. — Concierto de la ciudad de Alcaraz con Bartolomé de Mendoza para las fiestas del Corpus de este año en las que hará dos comedias á lo divino donde la ciudad ordenare y entremeses y traer dos músicos que canten en el tablado, por 70 ducados de los que recibe de presente 30 ducados, y si no trae dos mujeres, tiple y contrabajo que canten bien, se han de quitar 200 rs de los 40 ducados que se le quedan debiendo, y si el dicho Bartolomé de Mendoza no viniere, á su costa le envien á buscar, esta ciudad podrá buscar otros representantes á su

costa que hagan la dicha fiesta. Fiadores Juan Escudero, Alonso Sabuco, boticario, y Pedro Lopez. Alcaraz, 27 Marzo 1589.

(Protº. de Alonso Romero. legº 1º, cuadº 2º, sin foliar.)

37. — Libranza de 200 reales, finiquito de lo que había de recibir Nicolás de los Ríos por la representación de los Autos Sacramentales que hizo el día del Corpus en Toledo. Toledo, 1º Julio 1589.

(Bib. Nac. — Papeles de Barbieri.)

38. — En sesión deste día la ciudad acordó que para el día del Smº Sacramento del año próximo venidero no haya comedia de ninguna suerte sino fueren las danzas ordinarias. Alcaraz, 28 Noviembre 1589.

(Archº municipal de Alcaraz. Libros de acuerdos, legº 3º.)

1590

93. — Aprovechamiento de las comedias para el Hospital general:

Enero, lunes 1º. — Entraron 458 reales de las dos comedias de Velázquez y Ríos.

2. Velázquez y Cisneros.
3. Ríos y Cisneros.
4. Velázquez y Ríos.
5. Cisneros y Ríos.
6. Cisneros y Velázquez.
7. Velázquez y Ríos.
9. Velázquez y Cisneros.
11 y 12. Velázquez y Ríos.
13. Ríos y Cisneros.
14 y 15. Velázquez y Ríos.
16. Ríos y Cisneros.
17 à 31. Velázquez y Ríos.

Febrero. — 2, 3, 4 y 5. Velázquez y Ríos.
6. Porras, Velázquez y Ríos.
7, 8 y 9. Velázquez y Ríos.
10. Velázquez.
11 á 20. Ríos y Velázquez.
21. Velázquez y Cisneros.
22. Velázquez y Ríos.
23. Velázquez y Cisneros.
24. Ríos y Cisneros.
25. Velázquez y Cisneros.
26. Velázquez y Ríos.
27. Ríos y Cisneros.

Marzo. — 1º Velázquez y Ríos.
2. Ríos y Cisneros.
3. Velázquez.

5. Ríos y Velázquez.
6. Velázquez y Cisneros.
Mayo. — 3 á 7. Cisneros.
9. Ríos.
11 y 12. Cisneros.
13 á 31. Cisneros y Ríos.
Junio. — 1, 2 y 3. Ríos y Cisneros.
6. Cisneros.
7. Ríos.
10 á 16. Ríos y Cisneros.
18 y 19. Cisneros.
Julio. — 15. Alcocer.
17. Villalba.
19. Alcocer y Villalba.
20. Alcocer.
21. Villalba y Alcocer.
23. Alcocer.
24, 25, 28 y 31. Villalba.
Agosto. — 2. Villalba.
4 y 5. Villalba.
19 á 31. Osorio.
Septiembre. — 2 á 30. Osorio.
Octubre. — 2 á 30. Osorio.
Noviembre. — 1 á 25. Osorio.
26 á 30. Cisneros.
Diciembre. — 1º. Cisneros.
2. Osorio.
3. Cisneros.
4 y 5. Cisneros.
6 y 7. Melchor de León.
8 á 15. Cisneros y León.
17. Cisneros y Osorio.
18 y 19. León y Cisneros.
20. Cisneros.
21. Leon y Cisneros. Trabajó tambien un *volador*.
23. Cisneros y León.
25. Cisneros.
26 y 27. Cisneros y León.
28. León. Hubo comedia en casa de Gonzalo de Monzón.
30. Cisneros y León.
Total de ingresos en el año 1590 : 1.840,613 maravedises.
Gastos : igual cantidad.
(Archivo de la Diputación. Manual del Hospital general, II, 158, 8.)
40. — « La orden que han de guardar los diputados comisarios

nombrados por las cofradías de la Pasion y Soledad en la administracion de las limosnas procedidas de las comedias, es la siguiente:

Primeramente que en la pieza que está en el corral del teatro de la calle de la Cruz donde agora se hace la contaduria, se desembarace y quite al que la tiene alquilada y la puerta por donde entran a la pieza de la ventana, que se manda por la contaduria, se cierre y se abra por el patio con su cancel de manera que no entren a la ventana, por la contaduria, en la qual se haga una mesa grande y un cajon ó alhacena con llave donde esten los libros y papeles de la dicha contaduria y las prendas que algunas personas dexan, y que mientras se hiciere la dicha contaduria y se repartieren las dichas limosnas esté a la puerta uno de los mullidores para que no entre persona alguna mas de los dichos comisarios y personas a cuyo cargo estuvieren las dichas limosnas porque de lo contrario se han visto algunos inconvenientes, y que en dicha contaduria se hagan las quentas y se repartan las dichas limosnas de entrambos teatros asi de los tablados como del quarto de la puerta.

Item que todos los dichos comisarios de las dichas obras pias se escriban en una tabla que esté puesta en la contaduria y se repartan por semanas, dos cada semana, para que asistan al gobierno de las dos casas y teatros, y esto sea andando la rueda por todos por sus tandas asi los de una cofradia como de la otra, y que esto sea con mucho cuidado y diligencia, y si alguno tuviere tan justo impedimento que no pueda servir su semana, avise al que viniere tras el de manera que no haya falta en la dicha administracion.

Item que los dos comisarios semaneros tengan una lista de los mas hermanos y cofrades que ser pueda, pues casi todos son de la una y de la otra, y el dia antes de cada comedia se haga por los dichos semaneros un billete para llamar los cobradores necesarios teniendo siempre consideracion de nombrar personas de quien mas confianza se tuviere y mas zelosas del bien de los pobres, los quales billetes lleven los mullidores de dichas cofradias que particularmente para ello se nombren de los mas platicos y mas antiguos.

Y que los dichos semaneros el dia de la comedia despues de haber tenido seguridad de las personas que hubieren de ir a cobrar, sean obligados de acudir al medio dia a los teatros y esperar que vengan los dichos cobradores y repartirles los puestos y darles la orden que han de guardar que será que la caxa del dinero no la dexen de las manos ni la den a criado ninguno si no fuere en su presencia, ni dexen entrar a nadie de valde ni consientan llegar á nadie al puesto de la cobranza si no fueren los nombrados, ni desamparen el puesto hasta estar buen rato empezada la comedia y hasta que el mesmo semanero que los puso y dio la orden los llame y el mismo traiga los dichos cobradores con el dinero que hayan cobrado y lo entreguen en

la mesa a la persona a cuyo cargo estuviere el libro de la dicha quenta, y los dichos semaneros asistan con la tal persona a quien se entregare al contar y repartir y escribir en el libro para que todo vaya con fidelidad y rectitud.

Item que no se consientan abrir los teatros los dias de fiestas hasta las doce dadas a hombre ni muger sino que el semanero tenga las llaves hasta la dicha hora de los teatros y aposentos, porque está asi mandado por el ordinario so pena de descomunion.

Item que los dichos comisarios semaneros tomen las llaves de los puestos donde entran las mugeres asi las de la calle como las que caen a los teatros y durante que esten representando ni antes no la den a persona ninguna ni permitan por ninguna manera que ellos ni los cobradores ni otra persona de ninguna calidad que sea, fuera á ver la comedia a donde estan las mugeres y quando se quiera acabar la comedia las dé al alguacil que asistiere en el teatro para que abra y los dichos comisarios semaneros le ordenen que hasta que todas hayan salido no consientan entrar por la puerta de la calle hombre ninguno, y luego cierre sus puertas y entregue las llaves al casero que estuviere en las dichas casas.

Item que para todas las cosas que de nuevo pareciere remediarse y dar orden en ellas conforme a la disposicion del tiempo asi de los teatros y reparos dellos como de los dichos comediantes y compañias que acudieren a esta corte para tratarlas y conferirlas los semaneros hagan llamar a todos los comisarios a la pieza de contaduria con los dichos mullidores y si fuere necesario tratar alguna cosa con el señor del Consejo á cuyo cargo estuviere el gobierno de las dichas limosnas, los dichos comisarios acuerden y nombren entre si qual de ellos irá a comunicarlas con el dicho señor del Consejo, y la resolucion que se tomare sobre qualquiera cosa se dará quenta a todos los dichos comisarios para que todos sepan lo que se hubiere de guardar en la dicha administracion.

Item que demas del libro general se haga un libro de memoria donde cada dia que hubiere comedia los comisarios semaneros asienten si hubiere alguna ventana ú otra cosa por pagar para adelante y quanto es y quien lo debe y las prendas que quedaron en arca cuyas son y quanto se debe sobre ellas para que en ninguna cosa pueda haber fraude ni engaño por ninguna persona.

Item que los comisarios semaneros no puedan sentarse á ver la comedia la semana que sirvieren sino que anden por los dichos teatros mirando por las dichas limosnas y en las dichas quentas y seguridad del dinero, y mirando no haya desordenes ni deshonestidades mientras se representa, que es de mucha importancia.

Item que todo lo susodicho y las demas cosas que pareciere para el buen gobierno de las dichas limosnas se escriban en la tabla suso-

dicha y se ponga en la dicha contaduria para que todos lo sepan y sean una ú dos las personas que hubieren de gobernar la dichas limosnas.

Todo lo qual ordenaron y acordaron estando juntados en el teatro de la Cruz los señores don Gaspar Cuello, Gonzalo de Monzon, Juan del Castillo, Hernando de Castillo, Francisco de Garay, diputados y comisarios nombrados por la cofradia de la Pasion para el Hospital general y los señores Antonio de Robles y Juan Martinez del Sel, diputados y comisarios nombrados por la cofradia de la Salud, de conformidad en XVIII dias del mes de Henero de MDXC años.

(Archivo de la Diputación provincial de Madrid, 59-2, XII (2,400), 19.)

1592

41. — Carta de pago de Francisco Osorio y Rodrigo Osorio, autores de comedias, de 300 reales á buena cuenta de los 500 ducados que han de cobrar por los Autos del Corpus de este año en Toledo. Toledo, 13 Marzo 1592.

(Bib. nac. — Papeles del Maestro Barbieri.)

42. — Revocación del poder que dió Alonso Cisneros para tomar las fiestas del Santísimo Sacramento de Toledo el año próximo porque « está embargado juntamente con su compañia para las fiestas que se han de hazer del Santisimo Sacramento en esta villa el año venidero de mil quinientos y noventa y tres ». Madrid, 24 Diciembre 1592.

(Francisco Martínez, 1592 y 93, fº 191.)

(A suivre.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

EL AYO DE SU HIJO

Comedia de

DON GUILLÉN DE CASTRO

Introduction.

La *comedia* de Guillén de Castro, qui est imprimée ici, n'a jamais été publiée à ma connaissance. Elle se trouve dans un manuscrit de la *Biblioteca provincial* de Tolède, que le catalogue par fiches décrit ainsi : « Guillén de Castro. *Comedias en verso. El ayo de su hijo.* MS. del siglo XVIII, con 104 folios. 4°. perg°. Núm. 333; 9-5. Sala reservada. »

A cette description, vague et même inexacte, il ne sera pas superflu d'ajouter quelques détails. Le manuscrit se compose de 104 feuillets numérotés. Ses dimensions exactes sont de $0^{m}220 \times 0^{m}153$. Il est relié en parchemin, et au dos de la reliure on lit : COMED | de D^n^ | Guillen | DE | Crastro (*sic*). Il comprend deux *comedias*. La première, qui occupe les feuillets 1-54, c'est *El Ayo de su hijo,* dont le texte est écrit au recto et au verso de chaque feuillet, sur deux colonnes pour le premier acte (sauf au feuillet 9), et sur une seule colonne pour le second et le troisième acte. Les feuillets 55-58 sont remplis par une scène annexe de *El Ayo de su hijo,* que l'on était libre vraisemblablement d'insérer ou de supprimer lors de la représentation. Enfin, au feuillet 59 commence une seconde *comedia,* qui s'étend jusqu'à la fin du manuscrit; le début manque et le titre n'est indiqué en aucun endroit. Il est pourtant facile de reconnaître dans cette *comedia La Tragedia por los celos,* de Guillén de Castro, publiée au tome XII de la *Colección de libros españoles raros ó curiosos* d'après un manuscrit d'Osuna, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid. Seulement, dans le manuscrit de Tolède,

au moment de la reliure, l'on n'a point placé dans l'ordre normal les trois cahiers qui correspondent à chacun des trois actes, probablement parce que sur aucun d'eux, sauf sur le second, ne figurait l'indication numérique de l'acte dont il contenait le texte. C'est ainsi que les actes se trouvent disposés à l'inverse de ce qui aurait convenu : le premier est placé le troisième, et le troisième est placé le premier. Il est à noter que le manuscrit de Tolède contient plus d'indications scéniques que le manuscrit d'Osuna; il ne m'a point été possible de comparer d'après l'un et l'autre le texte même de la *comedia*, et j'ignore si des variantes intéressantes pourraient être retenues.

L'écriture et l'orthographe indiquent que le manuscrit est du XVII[e] siècle; il est semblable de tout point aux manuscrits qui nous restent des *comedias* de D. Guillén et généralement aux manuscrits de *comedias* reconnus comme datant de cette époque. L'écriture, excellente et très soignée au premier acte de *El Ayo de su hijo,* change à partir de l'acte second et pour tout le reste du manuscrit : elle est alors rapide et négligée; il est même arrivé au troisième acte de *El Ayo* que le papier a bu, d'où un manque complet de netteté.

D'où provient ce manuscrit? Très probablement d'une troupe d'acteurs, qui s'en servait pour ses représentations. Le rejet, à la fin du manuscrit, d'une scène, d'un intérêt purement littéraire, que l'on pouvait supprimer devant un auditoire trop grossier, — les variantes que le texte présente en quelques passages et qui toutes tendent à abréger certaines longueurs, — la disposition même du manuscrit et son usure sur les feuillets extérieurs de chaque cahier correspondant à un acte, — tout indique que l'on se trouve en présence d'un manuscrit manié à bien des reprises par des acteurs, soucieux d'accommoder leur spectacle au goût de leur auditoire. Il se peut même que cette circonstance explique la présence de ce manuscrit dans la Bibliothèque provinciale de Tolède. Celle-ci, en effet, qui est logée aujourd'hui encore dans le Palais archiépiscopal, fut fondée ou du moins organisée par le cardinal Lorenzana. Or, il arrive parfois que les dépôts ecclésiastiques conservent

de nos jours des manuscrits dramatiques, que les troupes d'acteurs étaient jadis obligées de soumettre à la censure de l'ordinaire et que ce dernier oubliait ou refusait de leur rendre. C'est le cas à Valencia, où les Archives du Palais archiépiscopal gardent, dans la section de la *censura,* quelques liasses de *comedias,* d'ailleurs modernes et sans intérêt. Rien n'empêche de supposer que pareille aventure survint jadis à notre manuscrit.

El Ayo de su hijo, tel que nous le donne à connaître le manuscrit de Tolède, est-il bien de Guillén de Castro? C'est un fait que jusqu'à présent le titre et l'existence même de cette *comedia* étaient complètement ignorés. Mais le passé nous a procuré et l'avenir sans doute nous ménage encore d'autres révélations de ce genre : notre ignorance actuelle des œuvres d'un dramaturge ne nous autorise en aucun cas à refuser d'en sortir. Il y a, par contre, de sérieuses raisons pour accorder confiance au manuscrit de Tolède et pour grossir d'une unité la liste des œuvres de Castro. D'abord, il serait aisé de relever bien des ressemblances soit de fond, soit de forme, entre *El Ayo de su hijo* et les autres *comedias* du même auteur; certains procédés dramatiques, certains artifices d'exposition ont été employés par lui ici et ailleurs; en particulier, au début du deuxième acte, lorsque l'Infant de Castille simule une chute de cheval devant la maison de celle qu'il aime et, sous prétexte de faire soigner ses blessures, réussit à la voir et à lui parler, nous retrouvons une ruse que Castro prêtait volontiers à ses amoureux. Puis, la présence dans un même manuscrit de deux *comedias* dont l'une est incontestablement de Castro, n'incline-t-elle pas à croire que l'autre aussi lui appartient? Enfin, il y a une preuve d'un autre genre, qui contribue à dissiper les hésitations : c'est un inventaire du vestiaire et du répertoire d'une troupe comique, qui donnait une série de représentations à Valencia, au théâtre de la Olivera, en juin 1628; le chef de cette troupe, Jerónimo Amella ou Almella, n'avait pu s'acquitter complètement envers le caissier de l'hôpital, dont le théâtre était la propriété depuis 1582; force lui fut donc, avant de quitter Valencia, de laisser aux mains

du caissier des vêtements et des *comedias* en garantie de la dette, et l'on en dressa par-devant notaire une liste détaillée, dont voici une copie[1] :

Dictis die et anno [*14 juin 1628*].

Ego hieronimus Alfonso, ciuis, clauarius anno presenti hospitalis generalis presentis ciuitatis Valencie, eiusdemque ciuitatis habitator, scienter etc. thenore presentis etc. conffiteor et in veritate recognosco me habere in commandam et purum depositum a vobis Hieronymo Amella, fabularum Aucthore, et domna Emanuela Henrriques, vidua, valentiæ commorantibus, presentibus, acceptantibus, et vestris pro tuhitione et securitate quantitatum per me vobis et pro vobis solutarum, prestitarum et bistractarum raupas et fabulas siue comedias infrascriptas et inmediate sequentes :

MEMORIA DE LA ROBA Y COMEDIES QUE HIERONI AMELLA DONA EN COMMANDA Y EN PEÑORA DEL DEBIT A HIERONI ALFONÇO, CLAUARI DEL HOSPITAL GENERAL.

Primo vn coffre serrat dins lo qual se troba lo seguent :
P° vna camisa de bolante ab punta de plata y or.
Item vn manto del mateix bolante ab puntes del mateix.
Item vna bolça de ambar brodada.
Item vn alfranja de la India de Portugal ab sa bayna.
Item vn capot de telilla.
Item vn quadret de nostra Señora ab sa guarnicio de euano.
Item vna plaga ab la figura de S[t] frances guarnit del mateix.
Item altre de la Madalena guarnit del mateix.
Item vna saya sançera de gorgueran pintat ab ses guarnicions de raso y puntes.
Item vna banda de taffata negre.
Item vnes enaguas de espolon de or blau ab son gipo ab guarnicio de or.
Item vn vestit de chamellot de aygues planch guarnit de passamans negres, vn gipo de lama de argent guarnit de passama vellutat.
Item la roba del mateix vestit de domas ab alamars y botons de fil de or.
Item vna vasquiña de tafata negre colchada.
Item altra vasquiña de chamellot de aygues parda.

1. Je reproduis le document aussi exactement que je puis, sans essayer pour le moment de faire, notamment dans la liste des *comedias*, des corrections, dont quelques-unes sont évidentes.

Item vn vestit de martes fins.

Item vn espartillo de tafeta vert de plata.

Item altre de espoli de or guarnit de plata noguerat.

Item vn gipo de tafata vert llionat guarnit de riuets de seti negre ab botons blaus de vidre.

Item vn vestit negre de taffata doble, vasquiña, roba y gipo guarnit de ceti de Cordoua.

Item altre vestit de lama noguerada, gipo, vasquiña y roba guarnit del mateix.

Item vn faldelli de domas vert ab passamans de ojuela de or.

Item vn gipo de tela blanca de plata largueado de terciopelo negro.

Item vn cubertir blanch de pallolat.

Item vn escriptori de nogal ab son pany y clau, dins lo qual fonch atrobat lo seguent :

Primo en un caixonet foren atrobades las comedies seguents :

De lope. Primo *la Hermosa florinda.* =
Los nueuos Martires de Argel. =
La esclaua de su Hija. =
La corona de Vngria. =
El desden vengado. =
Don Diego de noche. =
El Platicante de amor. =
Siempre ajuda la verdad. =
Don Gonzalo de Cordoua. =
los tres consejos. =
lo que passa en vna tarde. =
la industria contra el poder. =
el Cauallero de christo. =
Antes que te cases. =
los zelos por la alabança. =
Quien mucho viue. =
Abrahan. =
Atreuimiento y ventura. =
la fuerça del exemplo.

De Mescua. *el Palacio confuso.* =
el Alcayde de Madrid. =
el valiente Nardo Antonio. =
el examen de Maridos. =
la vitoria de las Malmas. =
el cuerdo en palaua. =
P^a^ del Juhuzio. =
2ª del Juhizio. =
el desengaño en zelos. =

el Purgatorio de San Patricio. =
el Principe Don carlos. =
el gran Cardenal de españa. =
el sisne de Alexandria. =
el Rey don Alfonço el sabio. =
el Conde don Sancho niño.

D. Guillem y Luis velez.
Amorosas sutilesas. =
virtudes vençen señales. =
el Portento de Milan. =
Trances de honor. =
la espigadera. =
S. Jorge. =
el agrauio en la lealtad. =
el ayo de su hijo. =
la sirena de Napoles. =
el segundo sol de España. =
el açote de la Heregia. =
el sitio de Breda. =
los de Medicis. =
la tragedia. =
Ingratitud. =
Tirzo. =
Monco. =
tanto es lo demas como lo de menos. =
el Prudente. =
la de los lindos cabellos. =
el Hijo de la Sierua. =
el Rey Angel. =
el Albis.

Claramonte.
No soys vos mi vida para labrador. =
el difuncto vengador. =
la esclaua del cielo.
la capitana del cielo. =
la Infelice Dorotea. =
la libertad restaurada. =
Don Jayme el conquistador. =
Transformaciones. =
Mas vale bolando. =
el mejor consejo. =
la Gallega. =
la vida y muerte de S. Onofre. =
la semejança engañosa. =
la venganca de tamar. =
la Serrana de Araualle.

Quas quidem raupas et fabulas, siue comedias, vobis et vestris restituere et tornare promitto omni hora et quandocumque a vobis de omnibus quantitatibus, per me vobis prestatis et mutuatis, solutus et plenarie satisfactus fuero. Promittens etc. et pro predictis etc. obligo etc. Actum Valencie etc.

Testes qui suppra etc.

Protocolus Fran. Eleazari Jusep. — Anni 1628.

Il est inutile d'insister sur l'importance de ce document, du moins en ce qui concerne Castro. A vrai dire, les *comedias* qui lui appartiennent sont mêlées avec celles de Luis Vélez de Guevara et bien des erreurs, souvent graves, se sont glissées dans cette liste, mais il est aisé de discerner que quelques pièces reviennent sans contestation à Don Guillén, — deux d'abord qui sont connues comme son œuvre : *la Tragedia* [*por los celos*], celle même qui se trouve dans le manuscrit de Tolède, et *Ingratitud* [*por amor*], — d'autres ensuite, comme *la Sirena de Napoles,* qui correspondent à certains épisodes de sa vie, dans le cas présent à son séjour à Naples. Il y aura lieu, en une autre occasion, d'examiner attentivement cet inventaire; qu'il suffise pour le moment de constater que, sur un document de 1628, *El Ayo de su hijo* figure parmi les *comedias* soit de Castro, soit de Vélez de Guevara, et comme, d'autre part, le manuscrit de Tolède confirme cette indication en la précisant, le doute n'est plus possible : la *comedia* est bien de Guillén de Castro.

Les personnages de *El Ayo de su hijo* sont pour la plupart désignés d'une façon très vague : el Infante, el Conde, el Duque. Deux seulement nous sont présentés sous des noms moins généraux; ce sont : D. Enrique Ladron de Guevara et sa fille, D[a] Mencia de Guevara. Cette famille de Guevara était une des plus anciennes de Biscaye, où elle possédait une seigneurie; elle reçut en outre le comté d'Oñate en 1469. Sur l'origine du surnom de Ladron, Piferrer[1] conte une curieuse et invraisemblable anecdote : « Cuentan que un caballero de este linage, encontrando muertos por los Moros al rey de

1. Piferrer, *Nobiliario de los reinos y señorios de España,* I, p. 22.

Navarra Don Garci Iñiguez y á su muger la reina Dª Urraca Jimenez, infanta de Aragón, que estaba en cinta, y le salía por una herida la manecita del niño que llevaba, salvó á este y le tuvo oculto hasta que fué proclamado rey; por lo cual añadieron á su apellido, si bien como laudable y honrosa distincion, el apodo *Ladron.* » Mais ni chez Piferrer ni ailleurs on ne trouve spécialement mentionné D. Enrique de Guevara. Il n'en est pas de même de Dª Mencia, sa fille au dire de Guillén de Castro; Salazar y Castro parle d'elle avec précision :

Martin Ruiz de Avendaño, Señor de la Casa de Urquizu, que fundó en Vizcaya Juan Perez de Avendaño, su abuelo, vivió reynando en Castilla D. Alfonso XI y casó con Doña Mencia de Guevara, à quien D. Juan Nuñez de Lara, Señor de Lara y de Vizcaya, dejó encargada la educación de D. Nuño, su hijo, Señor de las mismas Casas, y estava con él en Paredes de Nava el año 1351, quando sabiendo que el Rey Don Pedro avia hecho dar injusta muerte en Burgos à Garci Laso, Señor de la Vega, Adelantado Mayor de Castilla, sin mas delito que su inclinacion á los Principes de la Casa de Lara, temió Doña Mencia que no se contuviesse alli su ira, y assistida de algunos Cavalleros Vizcaynos, le passó escondidamente à Vizcaya, con la advertencia de aver demolido vno de los arcos de la Puente la Ra sobre Ebro para que no pudiessen ser seguidos. Lo qual bastó à hacer segura la retirada, porque el Rey mismo noticiado de ella, los siguió hasta Santa Gadea 14 leguas de Burgos, y poco distante de Puente la Ra. D. Pedro Lopez de Ayala, quando refiere este sucesso, la nombra : « Vna Dueña que criava à Don Nuño de Lara, que decian Doña Mencia, que fuera muger de vn Cavallero Vizcayno, que decian Martin Ruiz de Avendaño. » (*Cron. del Rei Don Pedro,* año 2, c. 7 y 8 [1].)

Si c'est bien la même Dª Mencia de Guevara que Castro a voulu mettre en scène, se souvenant de la réputation qu'elle avait acquise au témoignage de Ayala, — c'est donc durant le règne d'Alphonse XI, dans la première moitié du XIVe siècle, que se passerait l'action de *El Ayo de su hijo.* Mais faut-il attribuer à cette *comedia* quelque valeur ou, plus simplement, quelque précision historique? Castro n'a-t-il pas créé lui-même le cadre dans lequel se déroule la pièce, se bornant

1. Salazar y Castro, *Historia de la casa de Lara,* t. I, p. 434.

pour la vraisemblance à emprunter à l'histoire quelques noms ou quelques indications? Le vague où il se tient, l'absence de traits de mœurs, le défaut d'allusions contemporaines, tout cela permet jusqu'à un certain point de le supposer.

Il y a dans le répertoire du théâtre espagnol une autre *comedia* intitulée *El Ayo de su hijo*. Elle forme une brochure de 17 pages in-4°, qui commence ainsi : El ayo de su hijo, *comedia en dos actos, por* Don Luciano Francisco Comella, *representada por la compañia del Señor Francisco Ramos*. A la fin : *Se hallará en la Imprenta de Cruzado, calle del Prado; juntamente con* la Muerte de Hector, *en dos actos*. La *comedia* de Comella n'a rien de commun que le titre avec celle de Castro.

J'imprime ici *El Ayo de su hijo* en reproduisant aussi fidèlement que possible le manuscrit. Je me suis borné à ponctuer, à mettre quelques majuscules et à régulariser les abréviations employées en marge pour désigner les personnages. Pour les passages douteux ou incorrects, lorsqu'il s'agit d'une faute évidente (par exemple *fueza* pour *fuerza*, etc.), je corrige dans le texte et j'indique en note la leçon du manuscrit; au contraire, chaque fois que la correction est incertaine, j'imprime le texte conformément au manuscrit et je propose en note une correction. Tout ce qui est entre crochets manque dans le manuscrit et a été ajouté à l'impression. En somme, je me suis efforcé de respecter scrupuleusement le manuscrit en essayant toutefois de le rendre lisible.

Henri MÉRIMÉE.

(A suivre.)

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX[1]

III

La « Sedaca » et la « Nation portugaise » (XVIII[e] siècle).

§ 2. EXTENSION DES ATTRIBUTIONS FINANCIÈRES DE LA SEDACA.

Beaufleury explique[2] comment les « Portugais » durent donner au roi, en 1700, 20,000 livres, plus deux sous pour livre; et en 1723, pour obtenir de nouvelles lettres patentes qui confirmaient leurs privilèges, cent mille livres, plus deux sous pour livre « en faveur de notre joyeux avenement à la couronne »[3]. Il n'est pas question de ce don dans le *Registre des délibérations de la Nation portugaise*[4], peut-être parce que la *Sedaca* n'était pas encore considérée officiellement à cette époque comme représentant les Juifs portugais de Bordeaux, et que, par conséquent, elle n'eut pas à intervenir. Mais, en 1751, elle intervint dans des conditions qui nous sont rapportées dans un procès-verbal :

... Il nous a été exposé qu'il a ete rendu vn arrest a la Cour des aydes, par lequel seur lappel qui a ete fait par quelques particuliers de nostre Nation d'un apointement de lelecion qui les condamne a estre imposes a la taille, il a ete ordonne auant faire droit que les lettres patentes de lannée 1723 en faveur de la Nation seront enregistrees a ladite Cour des aydes, et comme il est nesesaire de faire cette oppe-

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 172 et 279.
2. P. 30-1; cf. Malvezin, p. 135.
3. Beaufleury, p. 36-7; Malvezin, p. 175-6. Le texte de ces lettres se trouve aux Archives départementales de la Gironde (portefeuille C 1089, pièce imprimée sur parchemin).
4. Non plus que de l'emprunt forcé de 1709 dont parle Beaufleury (p. 34-5). De même pour d'autres sacrifices dont parle Malvezin (p. 174).

ration pour la seurete de la Nation et lexanter pour l'auenir de l'imposition de la taille a laquelle on vouloit l'asujetir, et comme il est nessesaire de faire dabord un fons nessesaire pour parvenir a cet enregistrement et que ce fons qui deuroit estre prix dans la caisse comune atendeu que cest vnne pretention de la part du procureur du Roy de leleition qui et contrere a l'etendue de nos privileges, mais comme cette caisse se trouve sans fons et quil est nessesaire dy pourvoir sans delay, il a ete convenu que pour euitter tout retardement a cest enregistrement, les soussignes assambles feront les avances entre eux chaq'un de la somme quils mettent au bas de leur signature... Le premier aoust 1751.

L'enregistrement de ces Lettres patentes de 1723 par la Cour des Aides en 1751 coûta 1,485 livres[1].

1. Nos 190 et 191. Le portefeuille 3383 des Archives départementales contient des pièces touchant cette affaire, en particulier un mémoire de M. Drouillard, « procureur du Roy en l'Election de Bordeaux, » et destiné à M. de Tourny :

« Les Juifs ont acquis dans les paroisses dépendantes de cette Élection des domaines très considérables.

Monsieur Dufau, mon prédécesseur, en fit assigner quelques-uns a raporter les titres en vertu desquels ils jouissent de l'examption de la taille pour les biens qu'ils possèdent dans les lieux taillables. Ces exploits sont du 20 janvier 1751.

Ils répondirent qu'en qualité d'habitans d'une ville franche ils doivent jouir du privilège de l'examption de la taille et conclurent a la cassation des exploits.

La cour de l'Election, sans avoir égard à des deffenses aussi peu solides, a ordonné qu'ils seroient ajoutés par le greffier aux rôles de la taille des paroisses ou ils ont des domaines; il y eut un semblable appointement rendu sur la teste de chacun des juifs assignés le 2 mars 1751, qui sont le sieur Medines, Peintes, Joseph Mendes, Raphael Mendes, Benjamin Salsede, et Abbraham Gradis.

Ils interjetterent apel chacun de l'appointement qui les condamnoit, et assignerent sur cet appel le Procureur du Roy, ils nommerent par un acte capitulaire le sieur Medines pour leur sindic affin de faire juger les six instances par un seul et même arrêt, ils donnerent leur requeste en la Cour des Aydes par laquelle ils demandèrent leur relaxance et la cassation des appointemans.

Les choses en cet etat intervint un premier arrêt qui ordonne qu'ils raporteront leurs titres. Second arrêt qui ordonne qu'ils les enregistreront au greffe de la Cour des Aydes : enfin la cause portée à l'audience, lorsqu'on s'y attandoit le moins, arrêt définitif rendu le 24 février 1753 qui faisant droit de l'appel interjetté par les Juifs des appointements rendus par les Elus de Guienne met l'appel et ce dont a été appellé au neant emandant casse les dits appointemans en consequance fait inhibition et deffenses de les comprendre sur les rolles des tailles... »

Suivent des considérations sur l'illégalité et l'importunité de cet arrêt : 1° Les nobles seuls doivent faire enregistrer leurs titres à la Cour des Aides; les autres privilégiés, à l'Élection. 2° «... Les juifs ne doivent point jouir absolument de tous les privilèges accordés aux bourgeois des villes franches parmi lesquels on leur permet d'habiter. La raison en est prise de la vengence que Dieu a tiré de leur perfidie en leur faisant annoncer par le prophete Osée qu'ils seroient errans et vagabons par tout le monde sans demeure fixe... Il est évident que l'arrêt de la Cour des Aydes est absolument contraire à cette prédiction... Comment s'accomplira la prédiction du prophete si on rend leur condition égale à celle des autres hommes?» 3° C'est seulement à titre de commerçants et comme tels qu'ils ont été assimilés aux autres régnicoles; autrement, « pourquoi ne peuvent-ils pas être juges, posseder des offices publics, recevoir des legs, postuler dans les tribunaux, exercer la chirurgie et la médecine?»

Bien des années déjà auparavant, la *Sedaca* avait accepté ou s'était attribué la mission de répartir parmi les membres de la Nation les impôts auxquels celle-ci était assujettie en tant que faisant partie des « Corps et Communautés » de la Ville. Ces impôts étaient :

1° La capitation, fixée en 1738, par l'intendant Boucher, à 3,100 livres, et répartie, est-il dit dans le *Registre des délibérations*[1], sur tous les « abitans de nostre ditte nation à l'exception néanmoins de ceux compris dans le role de la charitte et autres qui sont dans l'indigence. » En 1744, 1746, 1749, elle fut respectivement fixée à 6,017 livres 15 sols, 6,869 livres 10 sols et 6,840 livres[2]. En 1757 elle fut encore de 6,840 livres. Le syndic demanda à M. de Tourny de la réduire à 4,000 livres « eu égard à la triste situation où elle *(la Nation)* se trouve par le dérangement et la perte presqu'entière de son commerce » (c'était lors de la guerre de Sept ans); et il rappelait que « dans des temps où la situation de la nation était beaucoup plus avantageuse ... elle étoit imposée pour la capitation à la somme de l. 2,000 »[3]. En 1772, la taxe fut de 7,230 livres, et on l'augmenta de 2,010 livres l'année suivante. Le syndic et les adjoints de la Nation demandèrent alors une réduction en faisant valoir les raisons suivantes :

1° Leur commerce qui fait leur unique ressource est extremement diminué par la décadence de celui qu'ils faisoient dans les colonies; 2° les pertes considérables que leur ont occasionnées les banqueroutes trop connues dont les places du Nord ont été désolées, et qui ont etonné et affligé toute l'Europe[4].

Cette pétition, appuyée par une lettre signée « D'Aguesseau defresne » (le fils ou le petit-fils du chancelier?), n'eut probablement pas le résultat attendu, car nous trouvons dans le

1. N° 78.
2. Arch. départ., portef. C 2915. Les plus imposés, David Gradis et fils, paient 280 livres en 1744, 300 en 1746, 334 livres 16 sols en 1749. Antoine Francia paie en 1749 la même somme que les Gradis. Le moins imposé est taxé à 3 livres.
3. Arch. départ., portef. C 1090.
4. Arch. départ., portef. C 2847.

dossier de cette affaire un rapport émané des bureaux de l'intendance et qui répond aux arguments présentés :

Combien de riches particuliers, même de millionnaires n'y a t'il pas dans ce corps. On y compte les p[remiè]res maisons de la place de Bordeaux. D'ailleurs il acroit tous les jours par les familles qui se réfugient d'Espagne et de Portugal. Il en est arrivé un nombre à Bordeaux depuis 10 ans ou environ, et toutes riches ou très aisées. Quant aux malheurs des temps qu'ils exposent dans la requête ci-jointe, il n'y a point de corps de marchands à Bordeaux qui n'ait les mêmes raisons à emploïer en diminution d'imposition. Les demandes de ceux qui ont voulu les faire valoir ont été rejettées, et les autres ont fait leurs rôles sans murmurer, comme à l'ordinaire. Les Portugais auraient dû prendre ce parti quand Monsieur l'Intendant a répondu à la p^re demande qu'ils lui ont faite directement, qu'il ne pouvait rien changer au taux arrêté au Conseil; mais qu'il pourrait faire droit sur les demandes particulières des redevables[1].

L'année suivante, la Nation, taxée à 10,068 livres, renouvela sa demande, avec l'appui de M. d'Ormesson, et se heurta aux mêmes raisons[2]. En 1777, autre tentative, qui paraît avoir eu plus de succès, grâce à une lettre adressée par Pereire, « secrétaire interprète du Roi, agent de la Nation juive portugaise, » à l'intendant. Celui-ci promit de reviser le rôle l'année suivante de manière à donner satisfaction.

2° Le « remplacement du tirage de la milice » ou « imposition de la milice », que l'intendant Boutin, en 1766, met à 3,000 livres. Le syndic offrit 2,400 livres « en considération de ce que la nation portugaise étoit trop surchargée ». L'intendant éleva alors le chiffre, et demanda 3,500 livres. Il finit par accepter les 3,000 d'abord demandées[3].

3° Le « vingtième d'industrie ».

L'impôt du « vingtième »[4], établi par un édit de mai 1749

1. On accorda l'année suivante, en effet, une déduction sur la capitation et le vingtième à une veuve Pereire de Cadix (même portefeuille).

2. Portef. C 208 et 851. Les Juifs avaient fait valoir parmi les motifs de réduction la translation du domicile du s^r Francia Beaufleury à Paris. C'est sans doute ce Francia Beaufleury qui est l'auteur de l'*Histoire de l'établissement des Juifs à Bordeaux et à Bayonne*. Le D'Ormesson qui intervint doit être celui qui devint contrôleur général.

3. *Registre des délibérations de la Nation portugaise*, n° 352.

4. Voir Stourm, *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution*, Paris, 1885, t. I; Houques-Fourcade, *Histoire du dixième et du cinquantième, leurs applications dans la province de Guyenne*, Bordeaux, 1889.

à la place de l'ancien impôt provisoire du dixième, était dénommé vingtième taillable, vingtième bourgeois (ou vingtième des biens-fonds bourgeois), vingtième des fonds nobles, vingtième des offices et droits, etc., suivant la provenance des revenus frappés ou la qualité des imposés; il en était de même auparavant pour le « dixième ». Le vingtième fut dans la suite doublé (1756), et même triplé (1760-63, 1782-86), et l'on y ajouta encore l'impôt des deux sols pour livre du dixième et de l'un des vingtièmes[1]. En 1757, la Nation portugaise avait à payer, pour les deux vingtièmes et les deux sols pour livre du dixième, 6,270 livres; on lui accorda en bloc cette année-là une décharge de 660 livres, à la demande de ses « sindic et adjoints »[2]. En 1763, on la déchargait de 1,298 livres sur 4,730, montant « des trois vingtièmes et des deux sols pour livre du dixième et du troisième vingtième », pour lequel elle figurait au « rôle du vingtième d'industrie des corps et communautés de la ville et faux bourg de Bordeaux »; cela, indépendamment des décharges accordées individuellement à des juifs portugais portés au « rôle du vingtième d'industrie du corps des portugais »[3].

De ce qui précède, on peut inférer que la Nation figurait sur un rôle général pour sa contribution globale, et qu'elle avait, en outre, son rôle spécial où figurait chacun de ses membres. La contribution globale était-elle déterminée d'après les revenus qu'on attribuait à l'ensemble de ses membres, et laissait-on au syndic et aux adjoints le soin de fixer la part de chacun? Cette hypothèse paraît contraire à l'esprit dans lequel avait été conçu cet impôt sur le revenu, impôt de quotité[4]; elle

1. C'est-à-dire 16 1/2 pour 100.

2. Arch. départ., C 2992. D'autres décharges sont accordées soit individuellement à des membres des « corps ou communautés », soit à un corps tout entier. Il est fait une remise de 22 livres sur 132 aux chapeliers de l'élection de Bordeaux; de 11 livres sur 250 livres 10 sols aux chaudronniers.

3. C 2975.

4. Une instruction de 1744, dont la minute se trouve dans le portefeuille C 3016, précise les conditions dans lesquelles devait être établi le rôle du dixième d'industrie; elles furent sans doute observées aussi pour le ou les vingtièmes qui le remplacèrent: « Le Roy ayant établi le dixième des biens-fonds pour pourvoir aux charges de l'État augmentées par les dépenses de la guerre, a réglé que celui qui avoit une industrie qui lui rapportoit un revenu annuel du moins aussi certain que le produit d'un fonds en paieroit le dixième... Le Roy ne demandant pas une somme

est pourtant plausible si l'on songe que le dixième ou les vingtièmes d'industrie étaient devenus en fait un impôt de répartition, par la manière dont le fisc établissait ses rôles[1].

Quant aux décharges individuelles accordées en 1763, comme elles portent toutes sur la totalité des taxes, on peut les expliquer par la scission qui se produisit précisément à cette époque, nous le verrons, au sein de la communauté : ceux des Portugais qui se séparèrent des « anciens » furent probablement inscrits, d'office ou à leur demande, sur d'autres rôles, à moins qu'ils n'aient été simplement biffés, ayant fait valoir qu'ils n'exerçaient en réalité aucune industrie classée.

Pour ce qui est des autres vingtièmes, la Nation portugaise ne paraît pas avoir eu à s'en occuper. Au moment où fut établi ce genre d'impôt, les Juifs de Bordeaux possédaient relativement peu de fonds bourgeois, encore moins de fonds nobles[2] ou d'offices, tandis que tous, à peu près, étaient susceptibles d'être taxés pour le vingtième d'industrie. C'est ce qui explique le fait au premier abord bizarre, que pour l'impôt du vingtième la Nation portugaise figure au même rôle que les maçons, les tonneliers ou les perruquiers. Ceux d'entre les Portugais qui possédaient des biens-fonds étaient portés du reste au rôle correspondant : en 1766, le « Sr Salcedo » est déchargé de huit livres sur trente livres quatre sols pour lesquels il était inscrit sur le « rôle du vingtième des biens fonds des bourgeois de Bordeaux »[3].

En dehors de ces impositions, la Nation avait encore à pourvoir à d'autres nécessités.

Elle avait à Paris un agent qui fut pendant longtemps Jacob Rodrigues Pereire, l'instituteur des sourds-muets. Nous

fixe pour le dixième d'industrie d'une ville ou d'un bourg, mais le dixième d'industrie qui y existe, le plus ou moins de personnes taxées au rôle où ils sont n'intéresse en rien leurs cottes particulières. » Ceci répondait à ceux qui proposaient « d'augmenter le nombre des taxés et de diminuer les cottes de ceux qui le sont ».

1. Voir Houques-Fourcade, p. 205.

2. Voir pourtant Malvezin, p. 231, à propos des Pereire, dont nous aurons à nous occuper.

3. C 3002.

l'avons vu intervenir en 1777 au sujet de la capitation. Déjà, en 1753, on avait voulu le récompenser de ses services en lui offrant « un petit presant en vnne lettre de change ». Pereire avait dignement refusé[1]. Il accepta pourtant, en 1756, une pension de 400 livres, qui fut doublée en 1762, et déclarée réversible par moitié après sa mort sur ses sœurs[2]. On lui fut particulièrement reconnaissant pour le renouvellement des lettres patentes, obtenu de Louis XVI en 1776[3], et « d'une lettre que Mr Lenoir, lieutenant g^l de Police, a écrite au sieur Pereire et dont l'original a été par lui déposé chez Me Giraudeau, n[otai]re à Paris... Cette lettre ne fait pas moins d'honneur à la nation qu'au d. sieur Pereire par les expressions qu'elle renferme et par la confiance qui leur est donnée dans les objets de police dont ils se trouvent chargés par ordre du Roy »[4].

Aussi la nation fit-elle remettre à son agent, à cette occasion, 2,400 livres.

Il y avait aussi des générosités indispensables à l'égard des *goyim*. De temps à autre, on obligeait les « Portugais », avec plus ou moins de formes, à prendre leur part d'une œuvre de charité ou d'utilité publique. En 1752, Tourny fait installer une fontaine à robinets place des Augustins, c'est-à-dire en plein quartier juif. Il demande à la Nation portugaise d'en payer les frais, et fait envoyer au syndic, le 1er juin, une note de 375 livres. Ce n'était pas exagéré, et les anciens votent une contribution en conséquence. Le 18 juin, autre note : le total montait non plus à 375, mais à 1,299 livres, et il fallut augmenter la contribution[5]. En 1766, l'archevêque leur demande de « faire un effort » pour aider au rachat des

1. *Reg. des délib.*, n° 218.

2. N°s 248 A, et 301. Ce n'était pas la seule pension qui grevât la communauté : « Atendu que le s^r Fasthio pere a remercie la nation et représenté qu'il n'avoit plus besoin de la pension de cent livres par an que la nation lui accordoit, a cause des secours qu'il resoit de son fils avons delibere que laditte pension restera et sera des a present suprimee. » (1764, n° 318.) — La Nation faisait également des opérations mi-financières, mi-charitables : en 1775 (n° 429), elle accepte le versement de 400 livres d'une orpheline, et lui assure une rente viagère de 24 sols par semaine.

3. Voir Beaufleury, p. 109-111.

4. N° 455.

5. N°s 200 et 202.

captifs au Maroc; ils lui remettent 1,000 livres[1] En 1769, l'archevêque se faisait encore donner par eux 402 livres pour les enfants trouvés de l'hôpital Saint-Louis[2].

A plusieurs reprises, dans le cours du XVIIIe siècle, la Nation portugaise concourut de ses deniers à la défense du pays. En 1762, elle souscrivit 2,400 livres pour la construction d'un vaisseau[3]; et Sa Majesté s'était montrée « on ne peut plus satisfaite de cette marque de bonne volonté et de zèle pour son service », déclara le duc de Choiseul dans une lettre de remerciement[4]. En 1782, pendant la guerre contre l'Angleterre, elle offrait 60,140 livres pour un vaisseau de ligne[5].

Il y avait aussi des dépenses d'une désignation difficile, et dont l'affectation ne figurerait peut-être pas aujourd'hui dans un registre de délibérations, mais que les habitudes de l'époque rendaient inévitables, sinon légitimes. C'est ainsi qu'en 1762 nous voyons la Nation remettre 6,000 livres, sous la forme d'une créance sur un tiers (un certain M. de Thuilier), à un M. Douin qui avait obtenu pour elle du ministre « la dispense de monter à la patrouille » les jours de fête[6]. Ce M. Douin n'était autre que le premier secrétaire du comte de Saint-Florentin, ministre de la maison du Roi[7]. La somme faisant l'objet de cette créance avait été prêtée en 1754 sur la demande de Jacob Rodrigues Pereire « a vne personne qui par luy meme et par ses aliences peut etre vtile à la nation ».

1. « ...Notre syndic... nous a dit que Monseigneur larcheveque de Bordeaux ayant envoyé chercher la nation, que le dit sieur Alvares notre sindic setant rendu en compagnie de Messieurs J. Alexandre fils adjoint et David Lameyra ancien le dit seigneur leur auroit dit qu'ayant reçu des ordre du ministre pour faire une quette dans son diocesse pour faire le rachat des Captifs qui sont au Maroc, et en conséquence nous ayant remis un imprimé contenant la coppie de la lettre du ministre et de son mandement, il nous a prié de faire un effort et de vouloir contribuer à cette bonne œuvre, a quoy ils auroient repondu quils en fairoient part à la communauté, et que cet pour cet effet que nous sommes assembles... nous avons arretté quil seroit donné audit seigneur par notre dit sindic la somme de mille livres attendu la bonne œuvre dont s'agit et pour temoigner le zele que la nation a pour ce qui concerne le bien de l'État qui nous a déterminé à consulter nos sentiments bien plus que nos force... » (N° 356).

2. N° 376.

3. N° 299.

4. *Archives historiques du département de la Gironde*, t. XXVI, p. 50.

5. N° 505 du *Registre des délibérations de la nation portugaise*.

6. N° 306. Voir Beaufleury (p. 84-5) et Detcheverry (87-8).

7. Voir plus loin, § 4.

Elle devait être rendue « dans deux ans avec l'intérêt »[1]. Mais en 1762 on la considérait comme difficile à recouvrer, car « dans le cas où les 6,000 livres prêtées seroient acquittées » le syndic devait rembourser les contribuables, est-il dit dans un procès-verbal[2] antérieur de quelques mois à celui où il est parlé de la cession de cette créance à M. Douin.

Nous avons vu que la Nation avait récompensé les services rendus par Jacob Rodrigues Pereire, son agent à Paris. Nous lisons d'autre part dans le *Registre des délibérations* :

Et comme le d. sieur Pereire se trouve avoir preté à Mr de L. B. certaines sommes, il a été également decidé qu'il lui seroit remis trois mille livres jusqu'à concurence de laquelle somme la nation entend que le d. pret soit à sa charge, soit quant a present soit dans la suitte, si après le payt des d. trois mille livres le d. sieur de L. B. faisoit quelque nouvel emprunt au d. sieur Pereire... a Bordeaux le 7 décembre 1777.

Qui était ce sieur de L. B.[3]? Qu'on mette les noms qu'on voudra sous ces initiales, une chose est sûre, c'est que la somme « prêtée » était bien considérée comme ne devant jamais revenir à la Nation. Ces sortes d'emprunts n'étaient pas rares, et nous en trouverons quelque autre exemple.

G. CIROT.

(A suivre.)

1. N° 228.
2. N° 297 (1762).
3. Serait-ce le futur ministre et cardinal de Loménie de Brienne? — Sur Rodrigues Pereire, voir le livre d'Ernest La Rochelle, *Jacob Rodrigues Pereire, premier instituteur des sourds-muets en France, sa vie et ses travaux* (Paris, Paul Dupont, 1882), notamment, p. 15, 18-19, 119-126, 142-150, 273, 384-397, où l'auteur parle des séjours de Rodrigues Pereire à Bordeaux et des services rendus par lui à la Nation portugaise, et cela d'après Malvezin et quelques extraits du *Registre des délibérations* communiqués par le grand-rabbin Simon Lévy.

VARIÉTÉS

Un écho oublié du « romance » de Quevedo : « Orfeo ».

Dans ma note : *A propos d'un « romance » de Quevedo* (*Bull. hisp.*, t. VI, n° 4, p. 332-46), un écho allemand de l'*Orfeo* m'avait échappé. Je le donne ici en supplément. Il émane du fameux Joh. Joach. Ewald et se trouve dans *Lieder und Sinngedichte in zweien Büchern*, 1757, p. 50 :

MADRIGAL

Nach Erfindung eines spanischen Dichters.

Als Orpheus kühn es unternahm,
Und in die dunkle Reiche kam,
Wohin kein Lebender geschritten,
O Thorheit! Um sein Weib zu bitten,
Gab Pluto ihm den Augenblick,
Voll Zorn, Euridicen zurück.

Doch, in Erwägung seiner Lieder,
Und dass sehr oft ein weiser Mann
Die grösste Schwachheit hegen kan *(sic)*;
So nahm er ihm sie plötzlich wieder.

Enfin, il me reste à signaler que, dans *Modern Language Notes* [*Vol. XX, No. 4*], Mr. Milton A. Buchanan a, dans une note intitulée *A neglected version of Quevedo's « Romance » on Orpheus* (p. 116-118), très élégamment corrigé et complété mes propres recherches, que l'absence d'un matériel adéquat condamnait fatalement à être, *a priori*, imparfaites et fragmentaires[1].

CAMILLE PITOLLET.

1. La troisième version de l'*Orfeo*, que Mr. M. A. Buchanan a trouvée à la p. 299 de L'*Apollon | ou | l'oracle de la poésie | italienne, | et | espagnole*, etc. (Paris, 1644, in-8° de 496 pages), par Bense-Dupuis, a été reproduite textuellement à la p. 89 de la *Nouvelle | Méthode | pour apprendre | facilement et en peu | de temps | la langue espagnole*, dont l'auteur est Dom Claude Lancelot, qui s'y est déguisé sous le pseudonyme *De Trigny* (Paris, 2e éd., 1665). Elle y figure comme exemple de la versification des *romances : « comme on peut voir en cette descente d'Orphée aux enfers, tirée de Queuedo. »* Évidemment, Lancelot a pris son texte dans l'art poétique italo-hispanique du « Secrétaire Interprète de Sa Majesté » qu'était P. Bense-Dupuis. Ce personnage, assez obscur, était un grand amateur de langues étrangères, surtout de la langue allemande, et faisait partie, sous le nom de *Deutschliebender*, de la *Deutschgesinnte*

Sur la biographie de Gaspar Aguilar.

M. Martí Grajales a eu la bonne idée de nous donner, à la fin du *Cancionero de los Nocturnos* (tome II), la primeur d'une notice sur Gaspar Aguilar, qu'il a écrite pour l'insérer dans un *Dictionnaire des auteurs dramatiques valenciens*. La partie biographique et la partie bibliographique en ont été traitées avec beaucoup de soin et de nouveauté. Il y a un point, cependant, sur lequel M. Martí n'a pu atteindre à toute la précision désirable : c'est lorsqu'il reprend la vieille tradition d'après laquelle l'existence d'Aguilar aurait été troublée par une longue suite d'infortunes. Quelles furent donc ces infortunes? M. Martí suppose (p. 168) qu'elles eurent leur origine dans le mariage que le poète contracta le 16 avril 1587 en opposition avec la volonté de son père. Serait-ce donc que celui-ci aurait châtié cette désobéissance? Aurait-il dès lors refusé à son fils les moyens d'existence? L'aurait-il déshérité? Quelques documents qui se sont offerts à moi au cours de recherches poursuivies à Valencia, permettent de répondre à ces questions.

Genossenschaft. Outre l'ouvrage indiqué par Mr. M. A. Buchanan, je connais de lui : *Analogo-Diaphora trium linguarum Gall. Ital. et Hispanicae, unde innotescit quantum ab Idiomate Romano deflexerint* (Oxford, 1637, in-8°), et une *Grammaire Allemande et Françoise*, dont la première édition (18 feuilles in-8°) — que je n'ai pu avoir — est de Paris, 1643, et la troisième (316 pages in-12) est de 1674, *ibid*. J'ai trouvé une curieuse mention de cette grammaire dans la *Rosen-mând* de Philipp Zesen, éditée à Hambourg en 1651, p. 203. Le blâme qu'y fait Zesen de la 65° page de la 1re édition (note b) doit se rapporter à la p. 253 de la troisième, où il est dit, dans un exemple touchant les participes, que : « Martin Luther naquit en une ville nommée Eiszleben, laquelle est située dans la Comté de Mansfeld en Saxe; sa mere le conçeut d'un malin esprit, lequel en forme d'un ieune garçon vint souuentefois à elle, et dormit avec elle. » Elias Caspar Reichard cite également ce passage dans son *Versuch einer Historie der deutschen Sprachkunst* (Hamburg, 1747), où est analysée la grammaire de Bense (p. 466-468) et ajoute : *Vielleicht hat der gute* DU PUIS *dieses Mährchen auf den Kanzeln in Paris gehört. Und er hat es auf guten Glauben nachgeschrieben.* » Bense était d'ailleurs un enthousiaste de la langue et de la nation allemandes. Dans sa dédicace à « Messire Alexandre Delbene, Cheualier, Seigneur de la Motte, etc., » il juge ainsi les Allemands : « ... ces braues Allemands, qui sont tous *Alle Maenner*, c'est-à-dire tous hommes, tous forts, tous vaillans, tous généreux : et pour le dire en un mot, tous Germains, tous *Gar Maenner*, tous tres hommes, des hommes qui n'ont rien d'effeminé, et dont les femmes mesmes font connoistre par leurs actions masles, qu'elles ne sont pas moins Allemandes, pas moins Germaines, pas moins hommes que les hommes mesmes. » Sur la *Deutschgesinnte Genossenschaft (Rosengesellschaft)* fondée le 1er mai 1643 dans un jardin de Hambourg par Zesen, et où Bense (le seul Français qui en fit partie) occupait la huitième place du deuxième *Zunftsitz*, cf. d'amples renseignements bibliographiques et matériels dans Reichard, *op. cit.*, p. 155-159. Je me suis un peu étendu sur Bense, que Zesen (*op. cit.*, 203) appelle *Banse*, parce que je ne trouve nulle part, ni dans Brunet, ni dans aucun ouvrage de bibliographie ou d'encyclopédie, mention de ce personnage. Cependant le trop inconnu, ou trop peu apprécié, traducteur allemand des *Orígenes de la Poesía Castellana* de D. L. J. Velázquez (Málaga, 1754), le professeur de Göttingen Johann Andreas Dieze, a signalé brièvement l'*Oracle* à l'attention des hispanisants de son époque (*Geschichte der spanischen Dichtkunst*, etc., Göttingen, 1769, p. 129).

Miguel Aguilar, le père du poète, était de son état passementier; telle est du moins la profession qui lui est attribuée en 1561 dans l'acte de baptême de son fils Gaspar. S'en tint-il strictement à l'exercice de cet humble métier? Ce qui est certain, c'est que dans les archives valenciennes de la seconde moitié du XVI[e] siècle nous voyons apparaître souvent le nom de Miguel Aguilar; il intervient une fois comme intermédiaire dans un paiement, une autre fois comme acheteur de blés siciliens pour le compte de la ville de Valencia, en tout cas comme « agent d'affaires », ainsi que nous dirions aujourd'hui. C'est probablement par ces négoces divers que Miguel Aguilar réussit à se constituer un pécule. Quelle en était au juste la valeur, nous l'ignorons, mais nous savons indirectement que Miguel Aguilar prit soin de répartir ses biens entre ses nombreux enfants : le 28 janvier 1588, par-devant le notaire Luis Coscolla, il ajouta un codicille à ses dispositions antérieures, et dès le 1[er] février, sa mort étant survenue, son héritage était remis aux siens.

Quels étaient exactement les héritiers? Ses enfants premiers-nés, Miguel, Juan-Bautista, Juan-Francisco et Vicenta, dont M. Martí a publié les actes de baptême, étaient morts avant leur père : nous ne trouvons plus trace d'eux à la date où nous sommes. Gaspar, le poète, se trouvait l'aîné des survivants; c'est toujours lui en effet qui dans la suite agira, au nom de la famille, par-devant les tribunaux; c'est lui qui représentera ses frères et sœurs puînés dans la liquidation de l'héritage paternel. Liquidation laborieuse et lente! Car, si le patrimoine à partager était vraisemblablement modeste, les héritiers ne laissaient pas d'être nombreux. En outre de Gaspar, il y avait encore Cristóbal-Lorenzo, Juan-Hierónimo, Leonarda, religieuse par la suite au couvent des Carmélites de Santa Ana, et Luisa, qui devait épouser plus tard un notaire, Francisco Riera, et mourir en juillet 1602 après avoir eu de lui une fille. Le pire était que, peu ordonné dans ses affaires, Miguel Aguilar avait dispersé de plusieurs côtés les fonds dont il pouvait disposer, et, pour en recueillir au moins une partie, il allait falloir bien des années et beaucoup de tentatives[1].

De ces tentatives, nous connaissons au moins deux. L'une datée de 1609 est représentée pour nous par un procès de la Real Audiencia, qui est gardée à l'*Archivo general del reino de Valencia* (letra G). Il s'agissait de faire payer une dette remontant à près de quarante ans et dont ni Miguel Aguilar, ni ses héritiers n'avaient pu obtenir le remboursement par suite des intrigues procédurières d'un certain Juan Daça; la discussion et les incidents du procès sont de nature exclusivement juridique et n'apprennent rien sur la vie du poète.

Il n'en est pas de même d'un second procès ou, pour parler plus

1. Pour tout ce qui précède, cf. surtout *Archivo del Colegio del Patriarca, Receptorium Honorati Climent... de anno MDCVIII* (4 janvier).

exactement, d'une transaction survenue en 1618 entre les héritiers de Miguel Aguilar d'une part et le duc de l'Infantado d'autre part. Le conflit qui se terminait ainsi avait une origine lointaine : le 6 février 1581, Miguel Aguilar avait été nommé par la Real Audiencia séquestre et administrateur du domaine de Maça. Il n'avait exercé ces fonctions que pendant un an ; il n'en avait pas moins dû engager de fortes dépenses jusqu'à concurrence de 14,000 livres ; cependant, le domaine n'avait produit qu'un revenu de 8,400 livres ; Miguel Aguilar se trouvait donc créancier d'une somme de 5,600 livres. Pour recouvrer cette créance, il fit lui-même quelques tentatives, mais sans succès, et il conduisit ses affaires avec si peu de soin qu'après sa mort tous les papiers attestant son bon droit, égarés et dispersés, ne purent être recueillis par ses héritiers. C'est seulement en 1618 que ceux-ci purent réunir des documents suffisants pour reprendre l'action judiciaire interrompue depuis longtemps. Dans l'intervalle, le domaine de Maça était passé par décès du duc de Mandes au pouvoir du duc de l'Infantado. Celui-ci était un seigneur très puissant, et, auprès de lui, Gaspar Aguilar, qui allait agir au nom de tous les héritiers de Miguel Aguilar, n'était qu'un bien petit personnage. Effrayé par cette disproportion, incertain sur l'issue d'un procès si longtemps abandonné, incapable d'en supporter les frais, notre poète eut la sagesse de ne vouloir pas aller jusqu'au bout de son droit ; il renonça à poursuivre à la condition que le duc lui versât une somme une fois payée de 230 livres, et pour plus de sûreté il fit enregistrer la transaction par la *Cour du Gouverneur* [1].

Dans la supplique qu'il adresse au gouverneur en lui remettant la transaction intervenue, Gaspar Aguilar ne parle pas seulement au nom de ses frères ou sœurs, mais encore au nom de ses propres enfants, dont l'existence même nous était inconnue jusqu'à présent. Ils sont six en tout, — deux nommés à part, Françes et Gaspar, probablement parce qu'ils étaient déjà majeurs, — quatre à propos desquels il est spécifié que leur père est leur légitime administrateur, Felix, Luis-Hieroni, Juseph Jusepha et Juan Batiste : famille trop nombreuse pour les maigres ressources d'un versificateur ! Aussi vivait-on chichement dans le logis familial. Le gouverneur, avant d'enregistrer la transaction, ordonna une enquête sur la situation des parties, et le notaire Pere Prancudo, cité comme témoin, déclare que toute transaction sera bonne, du moment qu'elle épargnera un procès à Gaspar Aguilar, « per tenir, com te, molt poques facultats dit Aguilar y estar molt cargat de fills ». Un autre notaire, Pere-Pau Vilaplana, affirme avec non moins de netteté la situation misérable de Gaspar Aguilar : « diu ell testimoni que [dita concordia] te per mes vtil y

1. Archivo general del reino de Valencia. *Liber primus Litium Curiæ Gubernationis Valentiæ de Anno M. DC. XVIII.* Prima manus, fol. 22, v. — Quarta manus, fol. 42, r.

profitosa... que no hauer pledejat en lo dit duch del Infantado per ser com es aquell tan poderos y lo dit Aguilar tenir tan poques facultats y hazienda y estar impossibilitat de poder proseguir dit plet, com ho sab molt be ell testimoni per coneixer a dit Aguilar de molts anys a esta part. »

En résumé, le poète Gaspar Aguilar appartenait à une famille si nombreuse que lorsqu'il reçut l'héritage paternel, il en eut plus de tracas que de profits, plus de dépenses que de bénéfices. Lui-même, plus riche en enfants qu'en revenus, soutint péniblement une existence que la liquidation des affaires paternelles remplit d'ennuis et de procès. Voilà probablement les causes de cette infortune que la tradition nous représente comme la compagne inséparable du poète; voilà pourquoi, jamais sûr du lendemain, il connut de la vie les tristesses plutôt que les joies. En ce temps-là, les Muses n'étaient pas pitoyables à leurs nourrissons; et quand donc se sont-elles montrées plus clémentes?

Henri MÉRIMÉE.

Le catalan occidental.

Du 14 au 19 octobre dernier, s'est réuni à Barcelone un congrès de la langue catalane, auquel ont pris part plusieurs savants étrangers. Nous en ferons un compte rendu détaillé dans notre prochain numéro. Disons seulement aujourd'hui que notre collaborateur, M. Saroïhandy, y a exposé les particularités les plus importantes qui distinguent le catalan des Pyrénées de Lérida du catalan usuel; puis, comparant entre eux les dialectes avoisinant la frontière d'Aragon, il a montré comment on passe insensiblement du catalan à l'aragonais.

M. Saroïhandy a fait dans les Pyrénées catalanes plusieurs voyages. En 1899, il a passé huit jours à Benasque; en 1903, dix-sept jours à Esterri d'Aneu, et dix jours dans l'Andorre; en 1905, dix jours à Pont de Suert et quatre jours à Vallabriga. Cette année, il est retourné en Espagne y poursuivre ses études de dialectologie, et, à la date du 27 août, il nous écrivait de Torre de Capdella où il s'était installé pour quelque temps. Au cours de ses différents voyages, M. Saroïhandy a étudié le catalan de Roda, Las Pauls de Castanesa, Bonança, Vilaller, Bohí. Santorenç, Sopeyra, Espluga de Serra, Capdella, La Pobla de Segur, Vilamur, Isil, Alós, Ribera de Cardós, Alins, Tor, La Maçana, Ordino, San Juliá, Castellbó, Urgel, Fórnols, Ansobell et Martinet. Ce village de Martinet, situé dans la haute vallée du Segre, peut être considéré comme le premier village de la Cerdagne, où la langue diffère beaucoup de celle qui est parlée plus au sud, dans la même vallée, et se rapproche de celle qu'on parle en Roussillon ou dans le nord de la province de Gerona. C'est qu'en effet les commu-

nications ont été de tout temps et sont encore aujourd'hui plus faciles entre Puigcerdá et Ribas ou Mont-Louis, qu'entre Puigcerdá et Urgel.

Passant à Urgel, M. Saroïhandy s'y est rencontré avec Mossen Alcover et M. Bernhardt Schädel, qui ont entrepris de parcourir toute la Catalogne, pour en relever les particularités intéressant la phonétique et la conjugaison. Mossen Alcover, vicaire général de Majorque, mène depuis longtemps, en faveur de la langue catalane, une ardente campagne; il a été l'un des organisateurs les plus actifs du Congrès de Barcelone, et le voilà qui ne craint pas d'affronter les dures fatigues d'un voyage à travers les Pyrénées d'Espagne pour faciliter la tâche au jeune philologue allemand qu'il accompagne. M. Schädel, *privatdocent* à l'Université de Halle, après s'être fait connaître par un travail remarquable sur le dialecte italien d'Ormea, consacrera désormais le meilleur de son activité à l'étude de la langue et de la littérature catalanes, et c'est lui qui est chargé, dans le *Jahresbericht* de Volmöller, d'indiquer les progrès qui auront été faits dans cette branche de la philologie romane. Mossen Alcover et M. Schädel sont partis le 3 août de Perpignan et, après avoir traversé le Roussillon et la Cerdagne, ils ont refait une bonne partie de l'itinéraire qui avait été suivi les années précédentes par M. Saroïhandy. Mais, à partir de la Pobla de Segur, ils devaient se diriger, par Organyá, vers les montagnes de Berga, tandis que M. Saroïhandy descendrait à la Conca de Tremp; puis, suivant le cours du Segre, il devait se rendre à Balaguer et à Lérida.

Le catalan de la province de Lérida est resté beaucoup plus près de l'espagnol que celui de Barcelone et de Gerona. A la finale, l'*a* et l'*e* atones se sont en général assez bien conservés. S'il arrive que, par exemple, *a* passe à ɛ (*e* ouvert, comme dans *casɛ*, au lieu de *casa*), ou que *e* se change en *i* (*pari*, au lieu de *pare*), on n'entend guère ces deux voyelles se confondre dans la prononciation et aboutir à la voyelle neutre du catalan oriental.

Il existe déjà dans la vallée du Segre des formes qui resteront communes aux dialectes catalans et aragonais. Au lieu de *feya, deya, cullia,* on dit à Urgel *feba, diba, culliba,* comme dans tout le Haut-Aragon. On commence à dire *roy,* à la place de *roig* à Castellbó et à Pallerols. Ici, le *j* est maintenu entre deux voyelles : *roja, pujá;* mais, après avoir franchi le col de Creus et le Cantó, on n'entend plus que *roya, puyá,* et il en est ainsi jusqu'à la frontière basque. Dans la vallée de la Noguera Ribagorçana, qui forme, au nord-ouest, la limite entre la Catalogne et l'Aragon, le *j* initial de syllabe (= *dž*) s'assourdit en *ch* (= *tš*). On dit à Vilaller, Bohí, Pont de Suert et Sopeyra : *chove, chugá, chelá, chirá,* au lieu de *jove, jugar, gelar, girar,* et l'on sait que c'est là un phénomène essentiellement aragonais. Comparez encore *minchá, anforcha,* pour *menjar, alforja.* Il y

a également quelques exemples de *ch* intervocalique : *llechí, frechi, trachiné,* pour *llegir, fregir, traginer.* Dans une zone assez étendue qui comprend le bassin supérieur de la Noguera Ribagorçana et, en Aragon, les vallées de l'Issábena et de l'Éssera, *l,* seconde consonne d'un groupe, aboutit régulièrement à *l* mouillé. Comme à Roda et à Graus, on dit à Bohí, Vilaller, Pont de Suert, Bonança, Sopeyra : *pllorá, bllanca, cllau, fllama, unfllá, burlla,* au lieu de *plorar, blanca, clau, flama, unflá, burla.* Il subsiste quelques vestiges de cette prononciation dans la vallée de Capdella, notamment à Espuy, et dans la vallée de Sarroca, dont les eaux descendent à la Noguera Pallaresa. La 3e pers. sing. du présent de l'indicatif des verbes de la 1re conjugaison est caractérisée par un *e* fermé *(cante* au lieu de *canta);* la même personne de l'imparfait de l'indicatif de tous les verbes, par un *e* ouvert *(dibɛ, febɛ,* au lieu de *diba, feba),* dans toutes les vallées catalanes des Pyrénées de Lérida et, en Aragon, dans la haute vallée de l'Éssera. L'*a* est ici devenu le signe distinctif de la 1re pers. non seulement à l'imparfait *(cantaba — cantabɛ)* et au conditionnel *(cantaría — cantarí),* mais encore au présent et à l'imparfait du subjonctif *(canta — cante, diga — digue* et *diguessa — digués).*

Si nous voyons un certain nombre de particularités du catalan occidental se continuer au delà de la frontière aragonaise, il va sans dire que beaucoup d'autres peuvent exclusivement appartenir à une région dont les limites se trouvent entièrement en territoire catalan. Telles sont, par exemple, les formes curieuses de l'article pluriel dans les deux vallées de la Noguera Ribagorçana et de la Noguera Pallaresa. On devait dire autrefois, ici comme ailleurs : *los homens, les dones;* mais en phonétique syntaxique, le masculin et le féminin se confondaient; après une voyelle, on disait *te' ls corns llarchs* et *te' ls cames curtes.* Ces formes apocopées ont vraisemblablement donné naissance aux formes actuelles qui sont partout communes au masculin et au féminin. En effet, on y trouve d'ordinaire : *les homens, les corns,* à côté de : *els dones, els homens* à Neals. Comparez à Bohí : *es corns, es cames.*

Ajoutons, enfin, que tel caractère distinguant aujourd'hui le catalan des Pyrénées de Lérida de celui de Barcelone peut très bien exister en quelque autre partie du domaine catalan. Des formes telles que *divenres, cenra, molre,* au lieu de *divendres, cendra, moldre,* d'autres formes ayant à la finale un *ng* germanique : comme *saŋ, ciŋ, tiŋ, enteŋ,* à la place de *sanch, cinch, tinch, entench,* sont loin d'être exclusivement usitées dans la région dont nous nous occupons, et l'un des résultats les plus précieux de l'enquête de Mossen Alcover et de M. Schädel sera d'indiquer, d'une façon précise, quelle en est l'extension géographique.

X.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus, 1902 : E.-T. Hamy, Mecia de Viladestes, cartographe juif majorcain du commencement du xve siècle; — 1903 : E. Cartailhac, Les peintures préhistoriques de la grotte d'Altamira; — 1904 : Heuzey, Fouilles d'Osuna en Espagne; — 1905 : E. Albertini, Rapport sommaire sur les fouilles d'Elche.

Annales de géographie, juillet 1905 : H. Cavaillès, La question forestière en Espagne; — Dans la *Bibliographie* pour 1904, L. Raveneau signale des publications sur l'Espagne et le Portugal, p. 176-181; sur l'Amérique latine, p. 301-309; — *Bibliographie* pour 1905 : Espagne et Portugal, p. 180-182; Amérique latine, p. 300-309.

Annales des sciences politiques, 1901 : H. Léonardon, L'Espagne et la question du Mexique (1861-1862); — A. Viallate, Les États-Unis et Cuba libre; — mai 1906 : A. Marvaud, Douze ans de relations économiques avec l'Espagne (1892-1904); — juillet : R. Léger, La législation du travail en Espagne.

Bulletin de géographie historique et descriptive, 1904 : L. Lejeal, Rapport sur le XIIIe Congrès des américanistes; — 1905 : A. Pawlowski : Les plus anciens hydrographes français (xvie siècle), Jean Fonteneau, dit Alfonce.

Journal des Savants, février 1905 : G. Pariset, La capitulation de Baylen; — juillet : H. Omont, La bibliothèque de Pedro Galés chez les jésuites d'Agen; — novembre : E. Pottier, L'art antique en Espagne; — avril 1906 : P. Boissonnade, L'Espagne au xviiie siècle.

Memorie della Reale Academia delle scienze di Torino, 1903 (t. LII) : A. Segre, Carlo II di Savoia, le sue relazioni con Francia e Spagna e le guerre piemontesi dal 1536 al 1545.

Revue archéologique, janvier 1905 : S. Reinach, C. r. de l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive,* de P. Paris; — juillet 1906 : P. Paris et A. Engel, Fouilles et recherches à Almedinilla (prov. de Cordoue).

Revue critique, 1er février 1904 : H. Léonardon, C. r. de *Sales españolas ó agudezas del ingenio nacional recogidas* par A. Paz y Mélia ; — 29 février : H. L., C. r. de *The spanish people,* de M. A. S. Hume ; — 4 juillet : H. L., C. r. de *Poema de Fernan Gonçalez,* publié par C. Carroll Marden et de *Le Comte-Amiral D. Vasco de Gama,* etc., de Da Maria Telles de Gama ; — A. C., C. r. de *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne,* par Balagny ; — 3 octobre : C. Pitollet, C. r. de *Spanische Literaturgeschichte,* de Rudolf Beer ; — 31 octobre : H. L., C. r. de *Études sur l'Espagne* (3e série), de A. Morel-Fatio ; — 6 mai 1905 : A. Luchaire, C. r. de *Peter von Aragon und die Sizilianische Vesper,* de Otto Cartellieri ; — 24 juin : A. Morel-Fatio, C. r. de *Juan de la Cueva y su Ejemplar poético,* de E. Walberg ; — 8 juillet : H. L., C. r. de *Calderon-Studien,* de H. Breymann ; — 15 juillet : A. Waddington, C. r. de *Espagnols et Flamands au* XVIe *siècle. L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection,* par E. Gossart ; — 9 septembre : C. Pitollet, C. r. de *Vida de D. Quijote y Sancho,* de Miguel de Unamuno.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, janvier 1902 : J. Saroïhandy, Syllabe perdue dans l'ancienne versification castillane.

Revue de géographie, novembre 1904 : P. Bourdarie, Les questions de colonisation au Parlement espagnol ; — octobre 1905 : P.-F. Chalon, Les langues et dialectes de l'Amérique du Sud.

Revue d'histoire diplomatique, 1904 : P. Durand Lapie, Un roi détrôné réfugié en France. Dom Antoine Ier, roi de Portugal (1580-1595) (continué en 1905) ; — H. Doniol, C. r. de *Le général Dupont, une erreur historique,* du lieutenant-colonel Titeux ; — G. Baguenault de Puchesse, C. r. de *Ambassade en Espagne de Jean Ebrard,* de E. Cabié ; — 1905 : F. de Saint-Charles, C. r. de *Les relations de l'Espagne et du Maroc pendant le* XVIIIe *et le* XIXe *siècle* de R. de Carel ; — 1906, n° 3 : B. de P., C. r. de *Le duc de Choiseul et l'alliance espagnole,* de A. Bourguet.

Revue d'histoire ecclésiastique (de Louvain), 1905 : A. Cauchie et R. Maere, Les instructions générales aux nonces des Pays-Bas espagnols (1596-1635).

Revue de l'histoire des religions, juillet 1906 : Ch. Guignebert, C. r. de *L'Espagne chrétienne,* de Dom H. Leclercq.

Revue historique, janvier 1905 : G. Desdevises du Dezert, C. r. de *La Evolución de la historia,* de V. Letelier ; de l'*Historia de España* de R. Altamira ; — juillet : C. r. de *A history of Spain,* de U. Ralph Burke.

Revue internationale de l'enseignement, février 1905 : G. Desdevises du Dezert, C. r. de *Historia del derecho español,* de R. Altamira ; août : C. r. de *Questiones modernas de historia* et *Psicologia y literatura,* de R. Altamira ; — février 1906 : R. Altamira, Chronique de

l'enseignement en Espagne; — juillet : J. Parmentier signale le t. XI de la *Bibliothèque de la pédagogie catholique,* consacré en partie aux jésuites espagnols Perpiña et Bonifacius.

Revue des langues romanes, 1903 : Lucilla Pistolesi, Del posto che spetta al libro de Alexandro nella storia della letteratura spagnuola; — 1904 : A. Jeanroy, C. r. des *Morceaux choisis des principaux écrivains espagnols,* de H. Barthe.

Revue latine, juin 1905 : G. Le Gentil, La Cathédrale, de M. Blasco Ibañez; — juillet : E. Martinenche, « *El abuelo,* » de M. Pérez Galdós; — janvier 1906 : E. Martinenche, Pierre Suau, l'Espagne, terre d'épopée; — mai : F. Vézinet, Les personnages d'Ibañez; — juin : G. Le Gentil, Le Village gris, de M. Santiago Rusiñol; — août : E. Martinenche, Une imitation de la vie de Notre Seigneur Don Quichotte.

Revue numismatique, 4e trim. 1905 : A. Blanchet, C. r. de *Estudios sobre Numismática española,* de N. Sentenach; — 2e trim. 1906 : A. Blanchet, Fabrication de fausses monnaies d'Espagne par la Ligue, en 1589.

Revue pédagogique, 2e sem. 1904 : J. Porcher, L'enseignement primaire à Cuba; — H. Mérimée, Espagne; — 1er sem. 1905 : Gréard, L'instruction publique au Mexique.

Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest, avril 1903 : P. Paris, Villanueva y Geltru et l'Institut Balaguer; — juillet 1904 : Fr. Despagnet, République française et République espagnole (1873-1874); — novembre : A. Cagnieul, La civilisation de l'Espagne primitive.

Romania, avril 1906 : Ed. Philipon, Espagnol *-anco;* français *-ape.*

G. C.

CHRONIQUE

~~~ Tirso de Molina jouit en ce moment d'un très vif regain de faveur. Le 23 avril, Mme Blanca de Los Ríos de Lampérez lui a consacré à l'Ateneo une conférence, accueillie avec enthousiasme par l'auditoire et suivie d'un banquet en l'honneur de l'illustre conférencière : la conférence, publiée par la revue *Ateneo* d'avril 1906, mérite les applaudissements et les manifestations qu'elle a provoqués, non seulement pour ce qu'elle est, mais aussi pour la promesse qu'elle nous apporte de voir enfin publier le livre sur Tirso de Molina, depuis si longtemps annoncé. — M. Cotarelo, ne se laissant pas convaincre par toutes les affirmations de Mme Lampérez, a écrit aussitôt un *Examen de una conferencia acerca de Tirso de Molina*, publié dans la *Revista de Archivos*. — Enfin la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* vient de s'enrichir d'un volume de *Comedias de Tirso de Molina*, tomo I : il comprend vingt-trois pièces du grand dramaturge et il est dû aux soins de M. Cotarelo. L'introduction comprend trois parties, d'inégale importance : 1° un avertissement sur la nouvelle publication (p. III-VI); 2° une étude sur la vie et les œuvres de Tirso (p. VII-LXXX); 3° un appendice (p. LXXXI-LXXXIV), qui reproduit les poésies lyriques contenues dans la *Deuxième partie des Comedias* de Tirso de Molina. Le texte des *Comedias* a été imprimé conformément aux règles actuelles de l'orthographe; il est accompagné de quelques notes critiques.

~~~ La *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* ne tardera pas à s'enrichir de nouveaux volumes. L'un d'eux, du moins, est déjà prêt à paraître : c'est la *Crónica general de España*, éditée par D. Ramón Menéndez Pidal. Le tome Ier contient le texte de l'ouvrage avec l'appareil critique qu'il comporte; le tome II sera consacré à une étude sur la *Crónica*, à un vocabulaire, bref à tout ce qui peut éclairer la connaissance de ce texte essentiel.

~~~ Le 15 juin, Mme Pardo Bazán a été élue présidente de la Section de littérature à l'*Ateneo* de Madrid. Souhaitons que l'illustre romancière puisse dans l'exercice de cette charge mettre à exécution les nombreux projets qu'elle a dès longtemps formés et dont la réalisation serait assurément profitable à la prospérité des lettres espagnoles.
~~~

~~~ Une société espagnole de librairie, qui se fait appeler *La Editorial Ibero-Americana,* a entrepris, il y a quelques mois, de publier une collection, intitulée *Oro viejo y Oro nuevo,* dont les volumes se vendent chacun au prix de *una peseta.* Il n'y a rien à dire ici de l'ensemble de cette collection, qui comprend des œuvres, très mêlées, de Campoamor, Castelar, Zahonero, etc. Le tome second doit seul retenir notre attention ; il porte ce titre prometteur : « Juan Valera, *La pendiente,* » et il se compose des cinq contes ou morceaux suivants : *La pendiente, — La poesía popular en España, — El pájaro verde, — El ahijado, — El relojero de Paimpol.* Assurément il y a dans cet ensemble quelques pages qui ont été tracées par la plume élégante de D. Juan Valera. Mais quel traitement celles-là mêmes ont-elles dû subir, depuis les coups de ciseaux les plus intempestifs jusqu'aux raccords les plus grossiers ! Cependant ce n'est point là le pire : mutiler les œuvres du plus disert des esprits, c'est, en somme, moins criminel que de lui attribuer des œuvres indignes de lui et de toute littérature, du moins sous la forme où le scribe espagnol les a ici traduites ou adaptées. Cette falsification n'a pas épouvanté les éditeurs de la collection *Oro viejo y Oro nuevo :* à l'or pur du vieux romancier ils se sont crus obligés, de par leur devise, d'ajouter de la nouveauté, mais, hélas ! ce n'était point de l'or. La famille de D. Juan Valera a pensé qu'elle devait à la mémoire de son chef de poursuivre les falsificateurs : l'autorité compétente a déjà ordonné la saisie de l'édition, et l'affaire suit son cours.

~~~ L'on sait combien d'œuvres précieuses sont gardées — jalousement — dans la Bibliothèque particulière du Roi, à Madrid. D. Ramón Menéndez Pidal, chargé de la section des manuscrits, nous a déjà montré la valeur et la richesse de ce dépôt par son *Catalogue des Chroniques générales d'Espagne,* qui y sont conservées. L'on apprendra avec intérêt que M. le comte de Las Navas, premier bibliothécaire de Sa Majesté, a entrepris, avec l'aide du personnel à ses ordres, la publication d'un *Catalogue des imprimés.* Le premier volume, consacré aux ouvrages d'histoire, est sous presse. Il est exécuté sur le modèle du *Catalogue de la Bibliothèque nationale de Paris,* avec cette différence que les notices consacrées à quelques ouvrages particulièrement rares sont un peu plus développées que celles du catalogue français. Le *Catalogue de la Bibliothèque Royale* sera mis dans le commerce. Il comprendra un grand nombre de tomes, une quarantaine environ. Un volume, écrit par M. le comte de Las Navas, exposera comment s'est formée et comment est organisée cette riche et discrète Bibliothèque.

~~~ Le premier volume de l'ouvrage de M. H. Breymann, dont j'ai annoncé ici la publication : *Calderon Studien. I. Teil : Die Calderon-Literatur. Eine bibliographisch-kritische Übersicht* (München und
~~~

Berlin, R. Oldenburg, 1905, XII et 314 pp. grand in-8°), ne devra être consulté qu'avec précaution et, plus d'une fois, sous bénéfice d'inventaire. M. A. Ludwig Stiefel signale, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (1906, XXX Band, 2 Heft), en une critique de 20 pages (p. 235-254), quantité d'erreurs ou d'omissions qui déparent cet ouvrage, et résume comme il suit son jugement, tout de même un peu sévère : « *Breymann hat zwar mit grossem Fleiss ein wirklich reichhaltiges Material zusammengetragen und sich die Mühe nicht verdriessen lassen, über die einschlägigen Werke und Autoren Kritiken und Kompendien zu Rate zu ziehen und zu exzerpieren und Literaturnachweise zu verzeichnen, aber das genügt nicht. Man kann sein Buch nur mit Vorsicht gebrauchen. Man muss oft auf die Quellen selbst zurückgreifen. Es fehlen dem Werk die richtige Methode, die unerlässliche peinliche Sorgfalt, der kritische Blick, die erschöpfende Sachkenntnis, mit einem Worte die Haupteigenschaften einer zuverlässigen Bibliographie* » (p. 254). M. A. L. Stiefel nous apprend dans cette même critique que son propre ouvrage sur le thème ci-dessus est depuis 1891 bon à imprimer et que ce qui en a retardé si longtemps l'impression, ç'a été pour l'auteur l'impossibilité de se procurer jusqu'à cette date quelques éditions rares, qu'il voudrait consulter (p. 240). D'autre part, M. Max Koch écrit en note de ses *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte* (VI Band, Heft I, p. 76), à la fin de l'article de M. A. Ludwig, commencé *Studien V. 297 seq.*, sur « la technique de Calderón, spécialement dans ses drames religieux », que M. Arturo Farinelli donnera, au 3e fascicule des *Studien*, une de ses substantielles critiques documentaires, qui, partant de l'ouvrage de Breymann, traitera un peu *de omni libro scibili*, et constituera la suite des notes de l'auteur sur les rapports littéraires hispano-germains originairement publiées aux tomes V, p. 135-206 et 276-332, et VIII, p. 318-407, de la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, et dont la première partie, éditée en brochure de 72 pp. in-8° en 1892 chez Haack à Berlin représente la thèse de doctorat de l'Université de Zurich de M. Farinelli.

C. PITOLLET.

~~ Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs romans du *Bulletin hispanique* d'être renseignés sur la part qu'a eue l'espagnol dans les *Universités prussiennes*, du semestre d'été 1901 au semestre d'hiver 1905-1906. Le relevé suivant, scrupuleusement exact et contrôlé par moi sur les plans d'études des Universités intéressées, a paru dans la revue réformiste du professeur Victor à Marburg i. H. : *Die neueren Sprachen*, de mai 1906 (p. 93-101), où l'on pourra lire aussi le détail des études françaises et italiennes, ainsi que provençales, aux dites Universités. Pour l'intelligence des abréviations qui vont suivre, il faut noter que B. = Berlin, Bn. = Bonn, Br. = Breslau, Gö. = Göt-

tingen, Gr. = Greifswald, H. = Halle, Ki. = Kiel, Kö. = Königsberg i. Pr., Mb. = Marburg, Mr. = Münster, et qu'en outre 1 = *semestre d'été 1901*, 1/2 = *semestre d'hiver 1901/02*, etc., dans le tableau susindiqué des *Neuere Sprachen*. Voici donc le bilan de l'espagnol :

Introduction à l'étude de la langue espagnole (B. 3 [*avec explication des Novelas Ejemplares*]; Br. 5; H. 5/6; Ki. 4; Kö. 5/6). — *Exercices espagnols à l'usage des débutants* (Mr. 4). — *Grammaire espagnole* (B. 2). — *Poema del Cid* [au *Seminar*] (Bn. 2).— *Don Quijote* (Mr. 3, 3/4). — *Cervantes et son époque, avec examen spécial du Don Quichotte* (H. 5). — *Le roman espagnol depuis Cervantes* (Kö. 4/5). Et c'est tout. Le catalan porte une seule mention : H. 4/5. C'est maigre, dira-t-on peut-être? Mais qu'avons-nous de mieux en France, *nation romane ?* D'ailleurs, il n'est que juste de bien préciser qu'il ne s'agit ici que des *Universités prussiennes*, et, que, dans celles-ci, la part faite à l'italien est sensiblement supérieure. Quant à celle du français, elle est, on le sait, colossale, et l'emporte presque sur celle qu'a notre langue dans plus d'une de nos Universités.

C. PITOLLET.

〰 On sait assez ce que coûtent — et combien rares sont encore — les éditions de tout point scientifiques des monuments des littératures romanes. Il semblerait que l'entreprise que nous annonçons ici ait songé à remédier à un mal qui se faisait de plus en plus sentir. Sous le titre de *Bibliotheca romanica*, la librairie J. H. Ed. Heitz, à Strasbourg, a, à la date où nous écrivons ces lignes (avril 1906), publié une dizaine de volumes, où, à côté de Molière, de Corneille et de Descartes, ainsi que de Restif de la Bretonne *(L'an 2000)*, Dante *(Inferno)*, Boccace *(Ia Giornata* du *Decamerone)* voisinent avec Calderón *(La vida es sueño*, texte de l'édition de la *B. A. E.*) et Camões (deux premiers chants de *Os Lusiadas*). Le prix de chaque volume est de 50 centimes, moyennant quoi on nous offre des textes corrects (ces 9 premiers volumes, signés G[ustav] G[röber], le 10[e] C[arolina] M[ichaelis] de V[asconcellos] sont une garantie suffisante), avec des variantes en marge et des introductions, relativement substantielles, rédigées dans la langue de l'original. Cet appareil scientifique ne laisse pas de jeter quelque confusion, cependant, sur le genre de clientèle à laquelle s'adresse la *Bibliotheca romanica*. A des professionnels, évidemment non. Au gros public, non plus. Il reste les étudiants d'universités, car des élèves de lycées ne sauraient se servir de textes dépourvus de toutes notes explicatives. Qu'on imagine Dante entre les mains d'un apprenti d'italien dans le vêtement où nous l'offrent les 5[e] et 6[e] volumes de la collection en question! Or, cette clientèle est forcément fort restreinte, et ne fera pas, certes, faire des affaires d'or au libraire! Souhaitons donc que les éditeurs modifient leur plan initial et munissent de notes nécessaires les œuvres qu'ils

entendent nous donner à l'avenir. Et cela dans l'intérêt de leur excellente entreprise. Les étudiants d'espagnol, en particulier, gagneraient au change avec les affreux bouquins de la *Biblioteca Universal*. C. P.

〰 Dans *El Imparcial* du mardi 1er mai dernier (n° 14.045) D. Francisco Rodríguez Marín relate en trois colonnes et demie, sous le titre : *La « divina » doña Leonor,* un pèlerinage poétique fait en compagnie de « *M. Adolfo Coster, el joven y culto profesor del Liceo de Chartres* » en fin janvier 1906 « *al ribereño pueblo de Gelves* » sur le « vapeur pour rire »: Guadalquivir. Plus qu'en quête de « vieux papiers » — qui, aussi bien, n'existent pas — on allait contempler, grâce à l'art merveilleux de la communication des âmes à distance et à travers les âges, « *á los que vivieron tres siglos ha.* » Il s'agissait, on le devine, de Fernando de Herrera et de sa resplendissante « Luz », doña Leonor de Milán, fille de D. Álvaro de Córdoba et de doña María de Aragón y Milán, de la famille de Ferdinand le Catholique, mariée en 1559 au comte de Gelves, D. Álvaro de Portugal, et sur la situation délicate de laquelle — vis-à-vis de Herrera — M. Rodríguez Marín a déjà parlé dans son livre sur Luis Barahona de Soto. Les deux pèlerins récitèrent beaucoup de vers du platonique rival de Pétrarque, qu'ils agrémentèrent de cette fine ironie que Cicéron exigeait des augures, ironie rehaussée par une « *actitud algo cómica* », qui, chez l'un des deux évocateurs, « *subía de punto á causa de su acento extranjero* ». Après avoir contemplé quelques ossements gisant dans deux grands coffres au *Panteón de los Condes*, après avoir parcouru *unos libros parroquiales,* après avoir lu l'inscription de la fontaine del Algarrobo, ils retournèrent à Séville en récitant *Los amores en la luna,* de Campoamor, sans avoir résolu le problème des amours de la comtesse et du poète, ni même, je le crains fort, avoir aperçu, des yeux de saphir de doña Leonor, autre chose que le très vague reflet qui en miroite à travers les *rimas*, tout de même — n'en déplaise aux deux herrérophiles — passablement artificielles et froides. Plutôt, donc, qu'à leur jugement, trop enthousiaste, c'est à celui d'Adolfo de Castro que je préfère souscrire : « *la poca vehemencia con que están escritos estos versos revela que en el poeta no había la pasión que nos cuentan los que han tratado de su vida. No creo que Herrera tuviese amor sensual y aun estoy por decir que ni platónico. En sus versos amatorios todo es arte; todo arte, nada entusiasmo.* » (B. A. E., 32, XXII.) C. P.

〰 La *Parte segunda* (1601-1620) de la *Bibliografía Madrileña,* publiée par M. Cristóbal Pérez Pastor, vient de paraître (Madrid, Tipografía de la *Revista de Archivos).* L'auteur a eu l'excellente idée de joindre à la description des livres édités à Madrid les notes et documents bio-bibliographiques qu'il a pu rencontrer : par exemple sur Mateo Alemán (n° 771), Prudencio de Sandoval (n° 799), Bernar-

dino de Mendoza (n° 873), Agustín de Rojas (n° 890), Bartolomé Leonardo de Argensola (n° 1046), Sebastián de Covarrubias Orozco (n° 1130), Antonio de Herrera (n° 1178), Diego de Villalobos y Benavides (n° 1207), Pedro Mantuano (n°s 1235 et 1552), le *capitán* Cristobal de Rojas (n° 1249), Vicente Espinel (n° 1538), Fr. de Quevedo (n° 1681), etc. Des notices semblables touchant les ouvrages et auteurs cités au tome I seront adjointes au tome III.

~~~ Le tome III de la *Crónica de Enrique IV escrita en latín por Alfonso de Palencia*, traduction castillane de M. A. Paz y Melia, vient de paraître (voir le *Bull. hisp.*, 1905, p. 74 et 324).

~~~ Nous avons reçu des *Nociones de gramática castellana para uso de los principiantes*, par M. A. Talut, professeur agrégé d'espagnol à Paris. Ce petit livre de classe, rédigé en espagnol et en rapport avec les besoins des élèves, fait partie de la *Collection Mérimée* (Paris, Garnier). Une autre *Gramática castellana* nous est annoncée par M. Barthe, professeur au Lycée d'Albi.

~~~ Notre collaborateur D. Manuel Serrano y Sanz, professeur à l'Université de Saragosse, a publié l'année dernière un *Compendio de historia de América* (Barcelona, Juan Gili), que nous nous reprocherions de ne pas signaler, car il donne une idée d'ensemble de cette histoire, presque ignorée hors d'Espagne. L'auteur a eu soin de fournir les indications bibliographiques essentielles. A recommander dans les classes d'espagnol et dans les Facultés.

~~~ L'*Ateneo* de Madrid vient d'organiser un cours pratique de langue castillane pour les étrangers et l'a confié à M. José María Castilla. Ce cours sera annuel, et se fera du début de novembre au 15 mai. L'inscription est gratuite. Voici le programme pour 1906-1907 :

Exercices pratiques de phonétique castillane. — Étude analytique des parties du discours. — Exercices pratiques de syntaxe castillane. Style épistolaire. — Lecture d'auteurs : Pio Baroja, *Idilios vascos;* Pereda, *Peñas arriba;* Pérez Galdós, *Mendizabal;* Blasco Ibañez, *La Barraca;* Valera, *El pájaro verde;* Quintana, *Vida de españoles célebres;* Moratín, *La comedia nueva;* Calderón, *La cena de Baltasar:* Quevedo, *El Buscón;* etc.

~~~ Un arrêté ministériel du 30 juillet dernier (cf. le *Bulletin de l'Instruction publique* du 4 août) a apporté quelques modifications à la forme des épreuves de l'agrégation des langues vivantes. Pour l'agrégation d'espagnol, les épreuves préparatoires (écrit) comprendront : 1° une composition française sur un sujet d'histoire littéraire espagnole (durée : 7 heures) ; 2° une composition espagnole sur un sujet relatif à la civilisation des pays de langue espagnole (durée : 7 heures); 3° un thème (durée : 4 heures); une version (durée : 4 heures).
~~~

Les épreuves définitives (oral) comprendront : 1° une leçon en français sur une question se rapportant au programme fixé chaque année ; 2° une leçon en espagnol se rapportant au même programme ; 3° une explication, après une heure de préparation, de deux textes espagnols, l'un en vers, l'autre en prose, tirés des principaux écrivains appartement aux périodes indiquées au même programme (durée : trois quarts d'heure ; un dictionnaire en espagnol indiqué par le jury sera mis à la disposition du candidat) ; 4° un thème oral improvisé (durée : une demi-heure) ; 5° une explication improvisée d'un passage d'une revue italienne.

Voici le programme des questions, périodes et œuvres, auxquelles se rapporteront les compositions, les leçons et l'explication en 1907 :

I. Périodes et questions : 1° Étudier l'influence de la France sur les idées, la littérature et l'art de l'Espagne au XIIIe siècle ; — 2° Tolède ; son rôle politique, linguistique, littéraire et artistique vers la fin du XVIe siècle ; — 3° La vie et les mœurs provinciales de l'Espagne, d'après le roman du XIXe siècle.

II. Auteurs : 1° *El libro de Alexandre*, str. 2331 à 2510 (éd. Rivadeneyra) ; 2° Arcipreste de Talavera, *Corbacho* (les passages reproduits dans le *Handbuch der Spanischen Literatur* de Lemcke, t. I, p. 106-117) ; 3° Guevara, *Epistolas familiares* (les 25 premières lettres de l'éd. Rivadeneyra) ; 4° Cervantes, *La ilustre fregona* ; 5° G. de Castro, *Las mocedades del Cid, 2a parte* ; 6° Iriarte, *Fábulas literarias* ; 7° Fernán Caballero, *Cuentos populares andaluces* ; 8° Núñez de Arce, *Un idilio y una elegía*.

N. B. — Les candidats devront, au cours des épreuves orales, justifier de connaissances précises sur les rapports de l'espagnol avec le latin.

~~ Le programme du certificat d'espagnol pour 1907 comprend les cinq derniers auteurs du programme d'agrégation.

~~ Il vient d'être créé à l'Université de Paris une maîtrise de conférences de langue et littérature hispano-portugaises. Cet enseignement a été confié à M. E. Martinenche, auquel M. H. Mérimée succède à Montpellier.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

III. Bibliographie.

IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

VI. Planches.



27 octobre 1906.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



Phototypie Ch. Chambon, Bordeaux.

ACROTÈRE DU SALOBRAL (ALBACETE)

(MUSÉE DU LOUVRE)



Phototypie Ch. Chambon, Bordeaux.

GRAFFITO IBÉRIQUE DU SALOBRAL

(MUSÉE DU LOUVRE)












49
50
53
54a
56
57

PQ
6001
B8
année 8

Bulletin hispanique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY